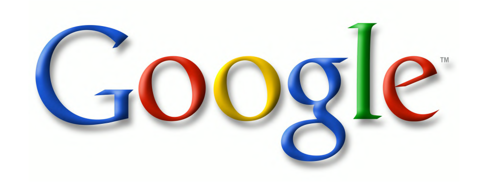
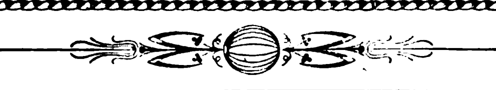


MONITEUR
DE LA MODE

1867

I.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO DE JANVIER 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE JANVIER 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

ALBUM HISTORIQUE.

Contenant plus de 130 costumes de travestissements de toutes les époques.

Au moment où les bals d'hiver vont commencer, nous nous plaisons à recommander à nos lectrices un album qui doit leur être d'une grande utilité, car il renferme plus de 130 costumes variés, — fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, — publiés depuis dix ans et parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

A part le côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de douze magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe ; chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes les mieux choisis et le plus à la mode.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier, et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, et sera de première utilité aux couturières et aux costumiers.

9 francs, pris à Paris, à l'adresse ci-dessous. Pour le recevoir *franco*, en province, adresser un bon de 10 francs sur la poste au nom de M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les couturières nous ont montré depuis quelques jours un grand nombre de toilettes de visite; nous tenons à constater que toutes les robes élégantes ont été faites de formes à traine; quelques vêtements de jeunes filles seulement ont conservé la forme courte, pour les visites du mois de janvier. Citons quelques exemples choisis dans les salons de madame Pieffort (rue de la Grange-Batelière, 1).

Une robe en popeline d'*Irlande*, nuance marron, est à traîne; la jupe, unie, n'a aucun ornement; le corsage est montant, taillé à l'*Empire;* les coutures ainsi que celles des manches sont suivies d'un ornement en dentelle et perles de jais; les manches sont plates et à coude, ouvertes aux poignets; la monture de la jupe au corsage a de chaque côté un gros pli, devant et derrière.

Une autre robe de visite est en taffetas *gris russe*; jupe très-biaisée et montée également à plis; elle est ornée sur les coutures de côté par des motifs de feuillages en dentelle noire à nervures de jais; cette garniture remonte sur le corsage et accompagne les épaules.

Une toilette de jeune personne est en faye noire, taillée sur deux jupes, celle de dessous ornementée d'un galon perlé de jais et perles blanc mat; la seconde jupe a une dentelure en feston chinois garnie du même galon: cette seconde jupe s'ouvre de chaque côté et les ouvertures galonnées remontent jusqu'au corsage; ce corsage est une casaque, assez courte par devant pour laisser voir un gilet de même étoffe, et par derrière la taille elle s'arrondit en manière de basquine; les manches sont toujours collantes.

Chez la même couturière, nous venons de voir plusieurs toilettes de soirée:

Une d'elles est en satin *bouton d'or;* jupe à traine prolongée et montée au corsage dans le style *plastique*, c'est-à-dire sans plis à la taille; le corsage, à l'*Empire*, est très-décolleté, avec peu d'épaulettes; sa hauteur est la même sur le milieu du devant qu'au milieu derrière et porte tout au plus quinze centimètres; le dessus de l'épaule sert de manche et le bras est entièrement nu; l'intérieur du corsage est garni d'une guimpe de dentelle; le pourtour de la jupe est décoré par des palmes, façon cachemire, composées de broderies en soie de plusieurs teintes et de perles noires; une ceinture de dentelle noire brodée de perles retombe en huit pans différents sur chaque largeur de la jupe.

Une autre toilette est en satin *bleu clair;* jupe trainante tout unie et tunique de guipure avec dentelure chinoise de velours bleu; corsage décolleté en carré, orné de dentelles avec des nœuds flottants Louis XIII sur les épaules; ces nœuds sont accompagnés de ferrets en diamants.

Nous citerons encore deux toilettes de ville, sobres d'effet et d'un genre distingué:

La première est en velours *vert lumière;* jupe biaisée et à traine sans ornement, des rouleaux de satin vert indiquant les coutures; le corsage montant est uni, liséré de satin vert et fermé devant par des boutons de nacre blanche.

La seconde toilette est en *satin noir;* la jupe semblable à la précédente a les coutures indiquées par des biais de velours noir; le corsage est une veste de forme *bretonne*, décorée de rouleaux de velours et de boutons de jais; cette toilette se porte avec une panne de guipure, col et manches Louis XIII à grandes pointes.

Des robes passons aux chapeaux. Nos lectrices seront bien aises de connaître les gracieuses nouveautés récemment écloses dans les salons de madame Morison (rue de la Michodière, 6).

Un chapeau *Graciosa* est à fond plat, en velours ponceau, avec petit bavolet ajusté, broderie et franges de perles; le devant est orné d'un pouf de marabout noir perlé de jais; les brides en velours ponceau sont accompagnées d'un collier de dentelle.

Un chapeau *Empire* est en velours bleu; calotte et passe composées de plissés et rattachées par un petit agrément de passementerie de soie blanche et jais blanc; le bord est ornementé d'une frange de plumes et dentelles; les brides sont en satin bleu.

Un chapeau en velours *Bismark*, même forme que le précédent, est garni en feuillage de lierre et casses de perles noires; les brides sont en moire de la même teinte que le velours, avec revers de moire blanche.

Un chapeau de théâtre est composé en tulle illusion bouillonné, avec mélange de ruches de dentelle noire; une guirlande de roses pompons tourne autour du chapeau et descend en collier autour du cou; les brides en taffetas blanc sont accompagnées d'écharpes en tulle illusion broché, avec boutons de roses aux extrémités.

Un chapeau d'une forme toute nouvelle a reçu de madame Morison le gracieux nom de *Anne de Bretagne;* ce modèle, un peu allongé sur le devant, s'évase sur les côtés dans le genre de la forme *Marie Stuart*, mais beaucoup moins accusée. Il se compose en velours ou satins de nuances claires; le fond est tendu et la passe est bouillonnée; les contours sont décorés de guirlandes de plumes; sur le côté il y a un bouquet de plumes ou de fleurs en velours; les brides, très-larges, sont d'une nuance assortie à la teinte du fond.

Ainsi que nous le disions dans un précédent article, les robes à l'*Empire* imposent à la toilette une certaine roideur, qu'on n'admet guère en costumes de chez soi; c'est pour cela, sans doute, qu'on a créé depuis le commencement de la saison une foule de petites confections, toutes plus charmantes les unes que les autres; nos lectrices ont pu en juger déjà par quelques patrons du *Moniteur de la Mode.*

Nous avons parlé aussi, à cette place, des charmantes *vestes grecques* en satin, enrichies de broderies d'or ou d'argent, qui sont le triomphe de madame Pieffort; il nous reste à citer des modèles *coin de feu* et casaques *moscovite*, que nous venons de voir au *Régent* (maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7); ces dernières ont tout à fait le cachet de la confection confortable du chez soi.

Les casaques en drap ou en velours du *Régent* sont ornées par des bandes de fourrures étroites, placées autour du cou, à la couture des épaules et au bas des manches. Enfin, le dernier genre est le paletot *à la russe* complétement doublé de fourrures et à pans ouverts derrière et sur les côtés, avec un léger bord de fourrure qui dépasse tous les contours.

Bien que ces modèles soient généralement portés, on admet

aussi quelques patrons de manteaux, en tissus anglais disposition *Ecossaise*, et des manteaux de velours, dont la forme, un peu arrêtée à la taille, est à coutures biaisées et descend pour accompagner les robes.

Les jupons à ressorts, après de nombreuses modifications, ont été jugés indispensables pour soutenir les robes longues. Une femme élégante doit avoir des jupons des différentes formes; ainsi, par exemple, celui qui sert aux toilettes de matinée à jupes courtes diffère sensiblement du jupon accepté pour les robes à traîne et pour les toilettes de bal. Pour les uns comme pour les autres, la coupe doit rester collante dans le haut du jupon, mais elle s'évase plus ou moins dans le bas, afin d'être en rapport avec le genre de toilette auquel elle est destinée. En examinant les types qui ont été édités par la maison Bandelier et Roche (rue Montmartre, 133), nous remarquons : 1° la jupe de matinée, forme empire, à quatre ressorts et tout à fait plate, destinée simplement à maintenir le biais de la robe et à en faire valoir les ornements; 2° la jupe *Victoria*, très-accentuée comme biais, plus longue que la précédente et dont le pourtour s'évase en arrière pour rejeter la traîne; 3° enfin, la jupe des toilettes de soirée, dont les aciers plus fins et plus rapprochés vont en diminuant dans le haut et présentent une résistance suffisante pour laisser aux tissus légers des robes de bal leur grâce vaporeuse.

Il était impossible de mieux réussir, dans les circonstances difficiles de la mode actuelle, à remplacer le jupon des *beaux jours de la crinoline* par un autre tout à fait différent et aussi indispensable : c'est un véritable tour de force opéré par la maison Bandelier et Roche en l'honneur de la mode du jour.

Nous conseillons pour sur-jupes de toilettes du soir les mousselines à haut volant plissé ou les toiles de laine blanches : ces tissus font très-bon effet; les couturières les préfèrent aux jupes empesées qui n'ont pas de raison d'être avec les robes biaisées.

Quelques-unes de nos chères Abonnées nous demandent si l'on porte encore, en costume de bal, des jupes coupées droit ; nous sommes forcée d'avouer qu'on ne les admet plus chez nos grandes couturières parisiennes, mais il existe toujours une foule d'ornements en tuniques ouvertes ou basquines indépendantes qui peuvent atténuer l'effet un peu trop plastique des coupes en vogue ; de même pour les tailles courtes : celles-ci s'allongent au moyen de ceintures à pans.

Pour porter avec avantage les robes à l'Empire et les robes grecques, il faut une taille moyenne ; trop d'embonpoint est nuisible et l'excès contraire est plus fâcheux encore.

Nous l'avons dit souvent dans les colonnes de ce journal, organe officiel de la mode française : c'est pour les femmes accomplies que l'on crée la haute nouveauté.

Avec un peu d'adresse et beaucoup d'art on supplée en mille circonstances aux défauts de la nature ; une femme de goût aidée d'une couturière habile ne doit en aucune circonstance redouter la comparaison avec les plus élégantes. L'excessive variété des ornements et des accessoires de la toilette laisse une latitude dont il est aisé de faire son profit.

Nous ferons la même remarque sur le chapitre de la coiffure. Dans une soirée des fêtes de Noël, nous avons pu apprécier les nouvelles compositions de M. Henri de Bysterweld qui, en artiste habile, sait choisir le genre destiné à faire valoir telle ou telle physionomie et, tout en restant dans la *donnée* de l'actualité, faire de la fantaisie d'un ordre élevé.

On dit, nous le tenons de bonne source et nous n'avançons rien à la légère, que la poudre sera portée avec le plus grand succès dans les belles réunions de la saison d'hiver ; nous pensons que les tentatives, à cet égard, ont en ce moment les plus grandes chances de succès. Or donc nous approuvons, et nous attendons.

Le teint satiné par l'éclat factice de la parfumerie n'a que des chances de durée éphémère : il faut conserver au tissu dermal sa pureté et sa limpidité sans le secours d'aucun fard; c'est pourquoi nous recommandons l'usage du lait *antiphélique* de *Candès*, dont les propriétés bien connues assainissent et vivifient la peau.

Les lotions de cette excellente préparation ont une influence hygiénique sur laquelle il est inutile d'insister : le temps et l'expérience en disent plus que tout ce qui viendrait sous la plume de la chronique ; il est d'ailleurs si facile d'expérimenter et de se convaincre.

Marguerite de Jussey.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 839.

Toilette de ville. — Chapeau en velours, avec fond plat et rond. La passe et le derrière sont bordés en taffetas. La passe est doublée de taffetas, avec bandeau garni de marguerites en velours ; marguerites en velours sur tout le dessus de la passe. Brides en taffetas.

Robe de dessous en taffetas. Les manches plates et la jupe sont garnies de velours liseré de taffetas. Cette jupe forme longue traîne ; elle a, derrière, 1 mètre 80 centimètres.

Robe de dessus, sans manches, en taffetas noir, découpé à écailles au bas de la jupe. Gros liserés de taffetas de couleur. Ceinture à grands bouts liserés comme la robe.

Six nœuds de taffetas sont posés sur cette robe : deux de chaque côté et deux derrière.

Petite toilette de ville. — Chapeau plat, à bords plats, en feutre blanc, bordé de velours. Couronne de petites plumes frisées, séparées par des fleurs en velours. Grand voile.

Paletot et robe de dessus en drap moutonné blanc, cette dernière ornée de jais et de biais assortis à la jupe de dessous.

Jupe en taffetas uni.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 76.

Chapeau en velours, avec barrettes et petits bouts flottants.

Robe en popeline double, grise, garnie de velours et de boutons en nacre. Le haut du corsage forme col-plastron en velours.

Manches plates, droites, garnies de velours et de boutons. La jupe est ouverte devant, sur les côtés et derrière. Des velours, cousus à plat, figurent des revers retenus par des ganses et des boutons.

Jupe de dessous en pareil à la robe.



Paris, Rue de Richelieu, 92.

Nouveaux modèles de Chapeaux de Mme Morison, Rue de la Michodière, 1.

Entered at Stationers Hall

LONDON, C. F. Weldon, 248, Strand, W.C.

MADRID, El Correo de la Moda, P.l de la Pena

aussi quelqu
tion *Ecossais*
peu arrêtée
accompagner

Les jupons
été jugés in
femme éléga
ainsi, par e
jupes courte
robes à train
pour les aut
jupon, mais
en rapport
En examina
LIER et ROC
jupe de mat
plate, destir
en faire val
tuée comm
pourtour s'
la jupe des
rapprochés
résistance s
bal leur gr

Il était in
difficiles de
jours de la
indispensal
maison BA

Nous con
selines à h
tissus font
empesées q

Quelque
l'on porte
nous somn
nos grand
foule d'or

TOILETTE
La passe et
taffetas, av
en velours
Robe de
nies de vel
a, derrière
Robe de
au bas de l
bout

velours, avec barrettes et petits bouts ...
line double, grise, garnie de velours et de boutons en
du corsage forme col-plastron en velours.
ites, droites, garnies de velours et de boutons. La jupe

plat, figurent des revers retenus par des ganses et des boutons.

Jupe de dessous en pareil à la robe.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Nouveaux modèles de Chapeaux de Mme Morison, Rue de la Michodière, 1.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, C. F. Holdon, 248, Strand, W. C.

MADRID El Correo de la Moda P. I. de la Peña



Planche 76.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de ville. — Chapeau de la maison Morison, rue de la Michodière, 6.
Robe de la maison Boudet, au Régent, boulevard de la Madeleine, 7.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

A la demande générale de nos Abonnées, nous remplaçons le patron *imprimé* par un patron *découpé* de la robe *sultane*, dont notre gravure n° 839, jointe à ce numéro, reproduit le modèle. Nous profitons de l'occasion pour donner avis à nos Abonnées que nous leur ferons cette gracieuseté le plus souvent possible, et nous espérons qu'elles voudront bien nous tenir compte des améliorations que nous apportons chaque année à notre *Moniteur de la Mode*, en restant longtemps encore au nombre de nos plus fidèles Abonnées.

La robe *sultane*, qui est la plus jolie et la plus récente création de la saison, est une robe de dessus en taffetas noir, qui se porte sur une robe de taffetas vert. Le bas de la jupe est découpé et forme traine derrière. Le lé de devant est taillé en droit fil, et celui de derrière en biais.

Chaque couture, ainsi que le bas de la jupe, est lisérée de taffetas vert. Des nœuds de même étoffe ornent le bas. Enfin le corsage est d'une grande simplicité : il est plat, sans manches ; la taille est ronde, et contient deux pinces. Une ceinture lisérée de vert, à bouts longs et flottants, complète l'ensemble de cette robe élégante. Le patron de la robe *sultane* se compose de trois pièces :

1° Moitié du lé de devant.

2° Lé entier de côté.

3° Moitié du lé de derrière.

Nous ferons remarquer à nos Abonnées que le format de notre papier, déjà très-grand, nous a forcé de réduire de 10 centimètres le haut du lé de derrière, et qu'elles n'auront qu'à le prolonger d'autant pour obtenir la longueur voulue.

Indépendamment du patron de robe, nous offrons à nos Abonnées le patron découpé d'une nouvelle forme de chapeau de madame *Alexandrine*. Ce patron se compose de deux pièces : la calotte et la passe. Le chapeau que nous avons vu dans cette maison de premier ordre, était en velours épinglé orné de jais.

CAUSERIE

Ce ne sont pas les crimes et les procès criminels qui manqueront au public. Pour finir leur année et en guise d'étrennes, les journaux en ont servi en veux-tu, en voilà, à leurs lecteurs ; je parle surtout des journaux qui sont lus par la plus grande masse de personnes. Et quelques-uns, comme si ce n'était pas assez des Cours d'assises contemporaines en voie de fonctionnement, ont exhumé des vieilles archives criminelles des procès fameux et passés à l'état légendaire. Est-ce dans un intérêt d'éducation publique, je ne me hasarde pas à dire dans un intérêt de moralisation publique? Est-ce dans le dessein de permettre aux populations émerveillées de comparer les différentes manières dont s'y prenaient les assassins d'autrefois et ceux d'aujourd'hui? Je ne le sais vraiment, et je m'évertue à chercher quelle peut être la morale de tout ceci. J'avoue bien humblement que je ne la trouve point.

Cela amuse-t-il donc les lecteurs? Là, sérieusement? Je ne voudrais pas le croire, et, cependant, les faits semblent me condamner. Si tout cela répugnait tant aux lecteurs, je crois bien que les lecteurs se désabonneraient. Or, s'il faut en croire la clameur publique, les lecteurs augmentent à proportion qu'on leur sert plus de crimes, contemporains ou anciens. Est-ce vrai?

S'il faut encore s'en rapporter aux bruits qui circulent à ce sujet, tout journal qui se respecte devra obéir, désormais, à cette loi que commande la vogue. Voyez, en effet, avec quel soin les feuilles dont je parle développent en longues tartines tous les vols, tous les assassinats qui se commettent sur un point quelconque du globe. L'Académie française a beau couronner la vertu et le talent, on y prend garde à peine, et nul ne songe à relever les actes d'honnêteté, de probité, de dévouement qui se sont accomplis il y a vingt ans, trente ans, quarante ans. Qu'est-ce cela à côté d'un bon gros assassinat compliqué de circonstances aggravantes, où l'on voit s'étaler de larges mares de sang, où les poignards se comptent par centaines!

Je ne vois pas en quoi on démoraliserait les populations en les accoutumant à lire des articles où il serait question de faits honorables. Après tout, ce que j'en dirai n'y fera rien, je le reconnais, et bien plus avisé serai-je de ne perdre point mon temps en regrets stériles. Parlons donc d'autres choses, des choses, bien entendu, dont j'ai le droit de parler.

Je sais bien que, à tout prendre, le seul sujet qui s'épanouisse en ce moment sous toutes les plumes, le seul qui plane dans les airs et coure les rues, à cette heure, c'est le sujet si vieux et toujours neuf des étrennes! Étrennes par-ci, étrennes par-là! Parlez donc raison, au milieu de tant de polichinelles, de tant de poupées, de tant de pralines, de tant de jouets, de tant de livres, de tant d'albums, de tant de souhaits sincères, de tant de baisers menteurs!

Essayez donc de circuler sur les boulevards à travers les baraques foraines! Prêtez donc l'oreille à un mot spirituel, à côté des coups de trompette que vous entendez de tous les coins! Et des boniments par-ci, et des exclamations de joie par-là! A qui appartient Paris à l'heure où j'écris ces lignes? Il appartient à la foule qui encombre ses boulevards, depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine, et qui grouille dans toutes les grandes artères de la circulation parisienne! Et dire que l'on avait fait courir le bruit que cette exhibition de quinze jours allait être supprimée cette année! C'était mettre un crêpe de deuil au bras de la grande cité; c'était jeter la désolation dans le cœur et dans la bourse d'une masse de petits marchands qui n'ont que ces quinze jours-là pour faire un peu en grand leurs petites affaires. Il n'en est rien, disons-le, non pas pour la plus pure joie des gens pressés à qui l'on met cent mille personnes dans les jambes pendant quinze jours et à qui l'on retire l'espace, mais pour la plus pure joie des pauvres diables de qui c'est le gagne-pain et de ceux qui y trouvent le moyen de donner des étrennes à meilleur marché que s'ils entraient chez Tahan, Boissier et autres.

Vous me demanderez, car je me le suis demandé moi-même bien des fois, où est la nécessité pour certaines gens de se ruiner (on se ruine aussi bien à dépenser 50 centimes que 10 000 francs mal à propos) en jouets, en bonbons, en sucres d'orge et en chiens montés avec des peaux de chat? Mon Dieu! Je sais bien que si l'on allait au fond... mais on ne va pas au fond et pourquoi y aller? Du moment qu'il est convenu que le premier de l'an est un jour où tout le monde donne des étrennes à tout le monde, pourquoi ne voulez-vous pas que l'on consomme, ce jour-là, autant de sucres d'orge que de boîtes de pralines? autant de poupées d'un sou que de poupées de 1000 francs? autant de livres à images de 50 centimes que de splendides volumes comme *l'Oiseau* de Michelet, par exemple, illustré de si beaux

dessins par Giacomelli, un chef-d'œuvre, soit dit en passant, de typographie, de papier, sans compter le texte!

Et puis, pourquoi vouloir priver l'enfant du pauvre, et j'appelle pauvre, dans le temps où nous sommes, quiconque n'a pas 50 000 francs de rente, depuis celui qui travaille de ses deux bras pour gagner son pain, jusqu'à celui qui travaille de la pensée pour gagner un peu de fromage à étendre sur ce pain, pourquoi, dis-je, vouloir priver l'enfant du pauvre des joies qu'éprouve l'enfant du riche? Supprimez les étrennes en haut si vous voulez les supprimer en bas. Ne faites pas que l'un se croie déshérité quand l'autre est comblé; que l'envie se glisse chez celui-là contre celui-ci. Voilà pourquoi je comprends le débordement des petites boutiques sur les boulevards, dussé-je en souffrir et en pâtir dix fois par jour, pendant quinze jours consécutifs.

C'est donc entendu, on n'a pas supprimé, cette année, et l'on ne supprimera pas ces huttes de bois, fort vilaines d'ailleurs et qui donnent aux boulevards l'aspect d'une ville de castors. Il y a des raisons morales pour cela, et si je ne me retenais à quatre, j'ajouterais qu'il y a des raisons politiques que je me garderai bien, par exemple, de vous développer. A part les livres et les polichinelles, à part les poupées et les sabres de bois, les tambours et les dragées, tout cela se résumant sous la dénomination générale d'étrennes, de quoi diable a-t-on pu parler à Paris, depuis une quinzaine de jours,— hors des choses dont je n'ai pas le droit de causer avec vous?

Ah! si, on a beaucoup causé d'une petite aventure que raconte ainsi le journal *le Temps* à qui je l'emprunte, parce que cela est tout arrangé et mieux dit que je ne pourrais le dire moi-même. Vous voyez que ce n'est point par l'orgueil que pèche votre chroniqueur!

Or donc, le vicomte de X... était sur le point d'épouser une jeune fille dont il était fort épris.

Un de ces jours derniers, il reçoit de son futur beau-père un « Tout est rompu, mon gendre », rédigé en termes polis.

Il sort de chez lui, désespéré, et court chez le beau-père.

— De grâce, qu'est-ce que cela signifie? demande-t-il.

— Je ne veux pas d'un gendre qui a une liaison.

Et le beau-père prononce le nom d'une femme très-célèbre dans un certain monde.

Le beau-père cite l'adresse de la dame, et précise l'heure à laquelle, chaque soir, elle reçoit le vicomte.

— Il est huit heures, l'heure à laquelle je dois être où vous dites, dit le vicomte, venez avec moi, monsieur, je vous en conjure.

Le beau-père prend son chapeau et suit le vicomte.

On arrive chez la jeune femme:

— M. le vicomte de X... est-il ici? demande le vicomte d'un ton qui déconcerte la soubrette, il faut absolument que nous le voyions.

— Il vient de sortir, répond la femme de chambre; mais il va rentrer. Ces messieurs veulent-ils l'attendre?

— Oui, certainement, dit M. de X..., nous l'attendrons.., ici même dans l'antichambre.

— Comme il plaira à ces messieurs.

La femme de chambre sort. Un quart d'heure après, un coup de sonnette se fait entendre. La femme de chambre reparaît, elle ouvre la porte. Un monsieur très-laid entre. Il aperçoit M. de X..., rougit, se trouble, et balbutie quelques mots incompréhensibles.

— C'est M. le vicomte, dit la soubrette.

— Ah! j'en suis bien aise, dit M. de X...

Le nouveau venu passe du rouge au violet.

— Mon cher beau-père, dit tranquillement le vicomte en montrant le monsieur, je vous présente M. D..., mon homme d'affaires.

Le beau-père, ravi, a, dit-on, avancé le mariage de huit jours. Il est probable que M. D... renoncera à se parer des noms et des titres de ses clients pour réussir auprès des dames.

Mais si, comme je viens de vous le dire, votre chroniqueur n'a pas d'orgueil, il n'en a pas moins ressenti, ces jours-ci, une petite bouffée de vanité. C'est la faute de la Noël et de la foule qui encombrait les boulevards. Un petit garçon sanglotait adossé contre une porte. Il avait perdu sa mère dans le flot qui allait et venait comme une marée incessamment montante et descendante. Il refusait obstinément de se laisser approcher par personne, répétant sans cesse:

— Je ne veux pas que les saltimbanques me prennent! Je ne veux pas que les saltimbanques me prennent!

Je m'approchai du pauvre petit en lui tendant la main. Il me tendit la sienne.

— Voulez-vous venir avec moi, mon petit ami? lui demandai-je.

— Oui, monsieur.

— Savez-vous votre nom et la demeure de vos parents?

— Oui.

Et il me débita en sanglotant son nom et son adresse, et consentit sans résistance à me suivre.

Voilà comment je fus très-fier de la confiance que m'accorda cet enfant et de n'avoir pas eu la mine, à ses yeux, d'un saltimbanque qui vole les enfants. C'est quelque chose, croyez-le, d'être pris pour ce que l'on est.

Xavier Eyma.

MÉMOIRES D'UNE ENFANT

Madame J. Michelet, femme de l'éminent historien, de l'écrivain charmant à qui nous devons *l'Oiseau*, *l'Insecte*, et *la Mer*, vient de publier une œuvre que nous tenons à recommander à nos lectrices.

Cette œuvre, éditée chez MM. Hachette et Cie, est intitulée: *Mémoires d'une enfant*. C'est, comme on l'a dit, l'autobiographie d'une jeune âme, un peu souffrante, un peu mélancolique, écrite avec une sensibilité sincère. Les grands paysages, les vastes horizons, abondent dans ces pages, dédiées à M. Michelet, et vraiment dignes de lui. Voilà de ces livres qu'une femme a le droit de faire, et, ajouterons-nous, qu'une femme seule peut faire.

Nous ne saurions mieux compléter cet éloge qu'en reproduisant ici un des chapitres mêmes de l'ouvrage, et nous sommes certain qu'après l'avoir parcouru, nos lectrices voudront refaire tout entier, en compagnie de madame Michelet, le voyage d'agrément qu'elle a tracé à travers les souvenirs rétrospectifs de la vie enfantine.

Robert Hyenne.



LA PREMIÈRE POUPÉE.

J'avais bien un ami (mon chat Zizi), mais si volage! ce n'était pas un compagnon, je le tenais à peine. La gouttière le charmait bien plus que mes genoux.

Je cherchai en moi. Je me disais: Comment me faire une compagne? et comment crée-t-on les poupées?

Je n'imaginais pas dans ma solitude qu'on les achetât toutes faites. Je croyais bien plutôt que les mamans aidaient leurs filles à les faire, qu'elles en fabriquaient elles-mêmes. Je ne doutais pas que ce ne fût en faisant et refaisant des poupées, que ma mère en était venue à avoir des enfants comme nous. Mais d'où commença-t-elle! et que fut sa première poupée! J'aurais bien voulu le savoir. Comment oser le demander?

Tourmentée et presque malade de ces idées, je sentais la difficulté de sortir d'embarras. Le menton dans la main, je songeais, je réfléchissais aux moyens de créer seule mon petit enfant. — La passion domina la crainte, et j'entrepris de tirer tout de moi.

—

Le bois m'eût semblé dur. La froide argile m'aurait glacée. Je pris un beau petit linge blanc, bien net, et j'y plaçai une poignée de son, net aussi.

Là j'étais comme les sauvages qui veulent avoir un petit dieu à aimer et à adorer. Ils lui font une tête pour penser et entendre ce qu'ils diront, un buste comme un cœur pour sentir. Le reste importe moins et flotte aux limbes de la vie à venir. C'est ce que je fis, arrondissant d'abord la tête et liant fortement. Le cou vint, un peu roide, une bonne poitrine suffisamment bombée. Pour le bas, mon étoffe, qui flottait décemment, me dispensa d'y trop songer.

Les bras (deux petites branchettes bien ouatées) avaient peut-être peu de grâce. Mais ils étaient mobiles, ils remuaient comme d'eux-mêmes... Je fus saisie d'admiration. Et pourquoi ma petite tout entière ne remuerait-elle pas? J'avais appris déjà qu'au premier jour Dieu souffla sur Adam et Ève. De mon cœur ému, de toute ma vie de six ans, je voulus lui donner la mienne: je soufflai... Et je regardai... Elle ne bougea pas.— N'importe, j'étais sa mère, elle m'aimait... C'était assez.

Le danger ajouta à nos sentiments mutuels. Elle naissait à peine qu'elle me remplit d'inquiétude. Comment la garderais-je!

Entourée de garçons malins, les ennemis jurés des poupées de leur sœur, je cachai bien vite la mienne, dans un coin obscur, au fond d'une remise. Nous étions en hiver; nos visites étaient difficiles et rares. Cet isolement d'elle à moi me la rendait encore plus chère. — Je jouissais presque de cette privation. Ne la voir qu'à la dérobée, dans le mystère, me faisait une joie à part d'autant plus vive. Parfois cependant il me la fallait absolument près de moi.

C'était dans les soirées tristes qui suivaient un jour de pénitence. Je ne concevais d'autre consolation que de coucher avec elle. Quand je la retirais toute froide de son pauvre réduit, je m'oubliais, m'attendrissais sur elle, la couvrais de baisers. Pour la réchauffer, je la plongeais dans mon petit lit près du chat frileux qui tenait ma place. A l'heure du coucher, je la mettais sur mon cœur encore gros de soupirs, et elle soupirait avec moi. Si dans la nuit je ne la sentais plus, je m'éveillais tout à fait, je la cherchais, le cœur me battait fort. Souvent elle était au fond du lit, je la ramenais, je croisais mes bras sur elle, et je me rendormais heureuse.

Tout cela vous fait rire. Eh bien! vous avez tort. Si j'avais eu une autre amie, celle-ci eût été moins pour moi. Je l'aurais caressée, bercée, mais sachant très-bien ce qu'elle était. — Ma solitude en fit une âme. — Même les grands parents ignoraient sa naissance. Eût-elle été aussi mienne si mon père et ma mère l'avaient connue? J'aimais mieux la soustraire à tous les regards. Au jardin, quand nous étions seules, c'étaient des dialogues sans fin. Je la grondais bien un peu, mais ne la punissais jamais. L'envoyer coucher avant l'heure, la mettre au pain sec, frapper son petit corps à peine formé, m'eût semblé trop cruel. J'aurais trop souffert, je me serais punie moi-même. Si j'avais quelque peine, je ne lui parlais pas de moi, je préférais lui conter des histoires de petites filles malheureuses qui s'en allaient se perdre dans les chemins, bien loin. Le soir, on cherchait avec des lumières, on appelait... C'était fini, l'enfant était perdue et pour toujours.

Une chose me manquait. Ma poupée avait une tête, pas de figure encore. Je lui aurais voulu des yeux pour s'attacher aux miens, un petit sourire, une physionomie, quelque ressemblance avec moi.

Le dimanche était le grand jour où chacun, ayant vacances, se livrait à son occupation favorite. Celle de l'enluminure faisait fureur chez nous. En hiver, autour du feu, les plus jeunes peignaient des soldats. Deux coups de pinceau dans la verticale formaient le pantalon, deux coups dans l'horizontale donnaient les bras. Quelques pâtés marquaient le reste. Mon frère aîné, véritable artiste, et qui avait de fines couleurs, enluminait des jupes, des corsages de jeunes filles.

Nous regardions d'un œil ébloui et charmé les merveilles qui naissaient sous ses doigts.

Ce fut dans ce jour de préoccupation générale que ma fille, bien cachée sous mon tablier, arriva invisible au milieu de ses oncles, trop absorbés pour rien voir autour d'eux. Le difficile était de saisir les pinceaux, de tracer les premiers traits. J'en vins à bout, mais ne fis rien de bon; ma main trembla, tout alla de travers.

Alors, je pris un parti héroïque: ce fut vaillamment de parler, de demander le secours de mon frère. Il fallait que la tentation fût forte, pour oser braver les malices de tant d'espiègles.

J'avançai, et d'une voix que j'essayais d'assurer (quoique au fond très-émue), je lui dis: « Voudrais-tu faire une figure à ma poupée? » Et lui, d'un grand sérieux, sans montrer nulle surprise de cette exhibition imprévue, la prit, l'examina, parut choisir les pinceaux qui convenaient le mieux, puis, d'un coup de main rapide, il traça deux larges raies en croix rouge et noire, et me rendit ma poupée en éclatant de rire. L'étoffe n'était pas gommée, elle but avidement; les couleurs se mêlèrent, c'était pitié... Exclamation de tous, on se jette vers moi, pour voir comment est faite cette merveille. Un cousin, qui faisait avec nous son dimanche, la prit, l'envoya au plafond. Elle retomba durement, s'aplatit sous le choc. Je m'élançai la relever, et le mauvais garçon l'eût payé sans sa fuite.

De ce jour commencèrent nos épreuves. Épiées dans nos tête-à-tête inquiets, nous n'eûmes plus cet heureux abandon des premiers temps. Que de fois la pauvre poupée cachée, mais découverte dans le buis, dans les herbes, fut malmenée! Tout le monde lui faisait la guerre, jusqu'à mon chat Zizi, qui pourtant couchait avec elle. Si d'aventure elle tombait sous sa patte, si mes frères, par un malicieux plaisir, la lui livraient en mon absence au beau milieu des allées poudreuses, c'était un jeu pour lui. Prise, reprise, lancée, rattrapée, lancée encore, ce n'était bientôt qu'une masse grise, informe et souillée de poussière.

Avec la persistance du grand amour, je refaisais sans cesse ce cher être toujours détruit, et chaque fois je rêvais de mieux faire. Ce désir de me rapprocher de la réalité calmait un peu le chagrin de mes pertes. J'en vins à façonner la taille, à la faire suivre de jambes assez bien modelées. Une fois, sans trop savoir comment, la jambe prit au bout forme de pied; je fus émer-

veillée. Mais plus je faisais de progrès, plus les railleries étaient amères. C'était à me décourager.

Une circonstance réveilla mon espoir. J'entendis dire à nos cousines que le bonhomme Noël descendait la nuit de la fête par la cheminée et mettait un souvenir dans les souliers des petits enfants. Je ne l'oubliai pas. A Noël je mis mon sabot dans le foyer d'une chambre solitaire, et dedans ma poupée, pour que le bonhomme Noël comprît mon souhait. J'aurais voulu qu'il la douât, la fit belle, semblable à l'enfant de mes rêves.

Le lendemain, malgré le froid très-vif, je ne fus nullement paresseuse, je courus à la cheminée. Je n'y trouvai que ma fille, non transformée, mais glacée et transie, qui m'en fit ses reproches et reprit un moment chaleur dans le petit lit de sa mère.

Madame MICHELET.

THÉATRES

Le théâtre du Châtelet nous a enfin donné le *Diable boiteux*, depuis si longtemps promis par MM. Clairville, Blum et Flan aux amateurs de revues et de femmes décolletées, et cet amalgame de tableaux incohérents, qui ne marche que sur un pied, justifie parfaitement le titre de la pièce.

Le rideau, qui contient une spirituelle parodie du journal *la Liberté*, a obtenu les honneurs de la soirée ; on a aussi beaucoup goûté le tableau des *Français à Lisbonne*, qui ne méritait pourtant pas cet honneur, les chutes dramatiques ayant été si nombreuses, cette année, que la pièce entière n'eût par suffi pour les rappeler toutes. Le ballet des *Joujoux* contenait une idée ingénieuse dont les auteurs ont beaucoup moins bien tiré parti que M. Hadol, qui en a très-habilement dessiné les costumes. Ce tableau ne serait-il pas une épigramme des auteurs à l'adresse du public qui, en véritable enfant, se laisse amuser par des morceaux de cartons peints et du papier doré ?

Il faut espérer que ces joujoux n'ont point de ressort caché, et ne ressemblent pas à ceux qu'on fabriquait au siècle dernier, sur lesquels Grimm raconte, dans sa correspondance, l'anecdote suivante, toute d'actualité :

« Il n'y a point eu d'étrennes dont on ait tant parlé, cette année, que de celles que M. le duc de Penthièvre a envoyées à mademoiselle d'Orléans, sa petite-fille. En voici l'histoire :

» Après avoir daigné parcourir elle-même tous nos grands magasins de joujoux, Son Altesse s'était décidée enfin pour un beau petit palais, qui, à tous égards, méritait la préférence. L'idée en était neuve, la structure aussi élégante qu'ingénieuse : grâce au jeu d'un ressort facile à se mouvoir, toutes les fenêtres s'ouvraient l'une après l'autre, et l'on voyait paraître je ne sais combien de poupées les plus aimables du monde. Ce joujou, porté à la petite princesse au couvent de Belle-Chasse, devint bientôt l'objet de l'admiration de toutes les religieuses rassemblées pour le voir ; une des plus jeunes professes surtout ne se lassait point de le contempler ; à force d'en examiner tous les détails, d'en faire jouer tous les ressorts, elle aperçoit un petit bouton secret auquel on ne s'était point encore avisé de toucher ; son doigt le presse avec vivacité : Jésus-Marie ! Quelle étrange surprise ! Toutes les poupées qui s'étaient montrées jusqu'alors disparaissent, et sont remplacées aussitôt par les figures les plus piquantes de l'Arétin.

» Le scandale fut grand sans doute pour la communauté ; mais on assure que la piété même de madame la Gouvernante-Gouverneur ne put s'empêcher de sourire en voyant de quelles mains le diable avait osé se servir pour jouer un pareil tour. (Comme on le sait, le duc de Penthièvre était renommé pour sa sincère et solide piété.)

» Le marchand de joujoux a été censuré comme il méritait de l'être ; mais il a protesté de son innocence, et quelque impertinente qu'ait été l'aventure, il a été bien prouvé que le hasard en avait fait seul tous les frais. »

La Gaîté remonte les *Pirates de la Savane*. Quant aux autres théâtres, ils nous servent l'inévitable revue de fin d'année : la revue a remplacé la comédie, comme l'article de journal a remplacé le livre. Elles devraient être d'ailleurs très-amusantes, les revues de 1866, si l'on n'en jugeait que par les titres, qui sont aussi piquants qu'ingénieux : *Les Canards l'ont bien passé !... Je me le demande !... Une Ecrevisse dans la tourte !...* Qui donc oserait dire, après cela, que le peuple français n'est pas le plus spirituel de la terre ?

Laissons les revues à leurs destins, pour annoncer à nos lectrices que *Maison neuve* a paru chez Michel Lévy. La brochure comprend non-seulement les passages supprimés après la première représentation, mais encore une scène tout entière qui avait été retranchée lors de la répétition générale.

« Je maintiens ici ces passages, dit M. Sardou, par conviction d'artiste, pour ne pas mutiler une pensée que je crois originale et vraie. »

Voici la dédicace de la pièce :

A MADEMOISELLE FARGUEIL.

« Permettez-moi de vous dédier cette pièce, à vous, ma chère Fargueil, qui, dans ce rôle de Claire, avez réalisé pour nous l'idéal même de la perfection dramatique !...

» Je veux mettre ma comédie sous la protection de votre nom glorieux, comme je l'ai mise déjà sous la sauvegarde de votre merveilleux talent, certain que votre amitié ne refusera pas son patronage à cette étude de mœurs, qui, pour discutée qu'elle soit, n'est pas, de toutes mes œuvres, celle que je signe le moins fièrement.

» Victorien SARDOU. »

Le succès, aujourd'hui consacré, de *Maison neuve*, donne raison aux dernières lignes de cette préface. Félicitons-en sincèrement M. Sardou, et aussi mademoiselle Fargueil.

Robert HYENNE.



L'HACIENDA DEL CALORGNO

(NOUVELLE MEXICAINE.)

I

On dansait au chichikoué et au tambourin sur les remparts de Zacatecas, dans le Haut-Mexique. Deux tirailleurs arabes, nouvellement incorporés dans la légion étrangère, composaient tout l'orchestre.

Un cercle de muletiers et de manolas de la ville fournissait les quadrilles ; à travers les rangs mobiles, on apercevait des zouaves aux culottes bouffantes qui n'étaient pas les moins ardents à démêler leurs jarrets.

Comme si les mesures rapides de l'instrument habilement pincé n'eussent point suffi, les danseurs enivrés mêlaient, par intervalle, des clameurs aiguës aux sons de cette délirante musique et la foule ensorcelée, qui faisait cercle, trépignait en cadence.

Et c'était un crescendo de murmures précipités, l'emportant sur les sons hâtés de la guitare, les danseurs piqués d'une sorte de tarentule s'agitaient avec une frénésie indicible, les strettes cascadaient étourdissantes sous les doigts fébriles de l'arriero, les couples se tordaient, essoufflés, jusqu'à ce que les danseurs éperdus tombassent sur le sol aride.

Ainsi s'achève tout bon fandango, il faut que les jambes s'y refusent les premières. . . . .

. . . .

En ce moment, l'horloge du couvent d'El Retiro sonna neuf heures ; un éclair scintilla dans l'atmosphère étouffante, une myriade d'étoiles varicolores étincela dans la nuit ; en même temps, le tambour roula sur la plate-forme du fort et les clairons entonnèrent la fanfare de la retraite.

Les musiciens arabes plièrent incontinent bagage, les zouaves éparpillés se réunirent à ce signal, puis saluant les dames, ils partirent ensemble, au pas gymnastique, du côté du fort dont la consigne sévère tenait les portes closes, dix justes minutes après le couvre-feu.

Cet incident mettant fin à la fête, les Mexicains et leurs femmes disparurent dans toutes les directions, pour regagner également leur domicile.

On babillait au fort, occupé par cinq ou six cents hommes de la légion étrangère et autres.

Officiers et soldats campaient, pêle-mêle, dans une salle ronde entourée de hangars, à peine isolés les uns des autres, tant le hasard de la campagne sait rapprocher les distances si rigoureusement observées dans la vie de garnison.

— Lieutenant Rol, disait le capitaine adjudant-major Lairain, on prétend que nous ne tarderons pas à monter du côté de la Sonora, vous qui êtes l'*alter ego* du commandant, vous devriez en savoir quelque chose ?

L'officier auquel on adressait la parole rougit comme une vierge.

Il répondit d'une voix douce.

— Je n'en sais rien encore, capitaine.

— Fâcheux, fâcheux, grommela dans son coin un vieux sergent de zouaves, décoré de quatre médailles. Son visage empruntait à la balafre, qui le divisait de droite à gauche, une expression à la fois austère et féroce, et il ne jouissait de l'usufruit que d'un seul de ses yeux.

— Tu dis, Cyclope ? interrogea le capitaine.

Le vieux zouave retroussa sa moustache bourrue et reprit d'un air de mauvaise humeur accentué :

— Je dis que c'est long à venir, mon capitaine. On nous a lancés soi-isant contre les bandes du Juarès, jusque dans ces pays perdus, et, au lieu de nous laisser achever paisiblement notre besogne, on nous force à nous engourdir dans des garnisons impossibles. Ce n'est pas le moyen d'en finir vite, que diable !

— Sois tranquille, vieux chacal, reprit l'adjudant-major, le maréchal est à ses noces, laissons-le faire, mais sois sûr qu'il a l'œil à tout.

Le Cyclope s'apprêtait à la réplique, mais on entendit soudain le galop de plusieurs chevaux dans le sentier qui montait au fort et les sentinelles parlementèrent du haut de la plateforme.

Bientôt le pont-levis grinça, un hussard pénétrait dans la place.

Tambour et clairon sonnèrent au commandant.

Un gros homme dodu, soufflant, apparut, escaladant à grand'peine les dernières marches de l'escalier du donjon.

— Voilà, voilà... quoi de nouveau, demanda-t-il avec inquiétude... qu'y a t-il donc, tonnerre d'une pipe ?

Le gros homme avait un pantalon garance, un képy galonné de quatre filets d'or, et une veste de coutil qui lui laissait s s mouvements à l'aise.

— Mon commandant, répondit le sergent de garde, c'est une estafette escortée venant de Mexico, ordre du maréchal !

Le commandant s'inclina avec respect et remit à sa bouche la petite pipe courte et noire qu'il tenait entre ses doigts.

— Entendez-vous, Rol, des ordres du maréchal. Il y a du nouveau, je flairais cela.

— C'est pas trop tôt, gronda le Cyclope de sa voix hargneuse.

Le commandant lisait paisiblement sa dépêche.

Tout à coup, on le vit trépigner avec un désappointement manifeste.

— Rol, s'écria-t-il, Rol, dormez-vous déjà, lieutenant ?

Le lieutenant accourut.

— Vous allez déménager, lui dit l'officier supérieur, avec une quarantaine de léopards, ça presse, paraît-il ; avez vous entendu parler quelquefois d'el Bisojo ?

Le lieutenant se recueillit durant quelques secondes.

— Je ne crois pas, mon commandant, répliqua-t-il.

— Tenez, fit l'officier supérieur en lui tendant la dépêche, c'est vous, vous-même, que Son Excellence désigne, mon compère, et nominativement !

Ah ! vous ne connaissez pas le Bisojo, reprit-il, eh bien, je vous souhaite bonne chance ; mais, mon cher Rol, c'est le plus rude guerillero des hautes terres, un bandit qui perche on ne sait où, dans les rocheuses, derrière le Caïman ; un drôle fini, détrousseur de moines et pillard par-dessus tout, juariste d'occasion, finalement un gueux et un vaurien... Ah ! vous ne connaissez pas le Bisojo !

— Alors pourquoi vous a-t-on désigné nominativement ?... Voilà ce que j'ignore ; si on m'eût laissé le choix, je vous aurais épargné cette corvée. Nous avons des gaillards qui ne demanderaient pas mieux et qui me sont absolument inutiles, tandis que vous, Rol... Enfin, je suis contrarié.

Le lieutenant sourit à l'explosion de cet intérêt égoïste...

L'officier supérieur continua :

— Je me demande qui vous pourriez emmener... Choisissez,



Rol, il y a cinq cents bons lurons au fort ; Zacatecas est soumis à nous sans conteste.

— Je vous remercie commandant, répondit l'officier, et puisque vous le voulez bien, je choisirai mes compagnons d'aventure ; la partie n'est peut-être pas aussi dangereuse que vous paraissez le croire.

— C'est possible, je le souhaite, répliqua le chef de bataillon qui se mit à rebourrer sa pipe ; en tout cas, Rol, je vous désire un bon voyage et un prompt retour.

Il lui tendit sa main que l'officier pressa chaudement dans les siennes.

C'est pourquoi, vers les deux heures après minuit, une escouade sortit du fort sans le moindre tapage. Les fantassins prirent leur route du côté du nord ; un cavalier, au contraire, se dirigeant vers le sud, emportait à Mexico la réponse annonçant au maréchal que ses ordres allaient être exécutés.

II

Dans les hautes terres qui avoisinent les tribus indiennes où vivent, disséminés, les rares débris des anciens possesseurs de l'empire mexicain, un groupe de cinq hommes trottait sur le flanc des dernières montagnes qui descendent du Rio-Grande au golfe du Mexique.

Le maître allait gaillardement, à l'amble d'une superbe mule ; autour de lui chevauchaient ses gauchos ou chasseurs de chevaux sauvages, montés sur des mustangs nerveux dont le sabot solide se jouait entre les aspérités de la roche, sans plus de souci des précipices que de leur pente.

Il ne différait de ses valets que par son attitude hautaine et la richesse des harnais de sa monture.

Excepté l'homme à la mule, les autres étaient tous armés de la même façon ; un lasso de cuir s'enroulait comme un serpent sur le pommeau de leur selle, une longue et volumineuse carabine se balançait sur leur cuisse droite, ils avaient chacun, suspendus à l'écharpe qui ceignait leurs reins, une paire de pistolets doubles et un cuchillo de chasse dans sa gaine de buffle.

Un sabre de cavalerie et des pistolets dans les fontes de sa selle étaient les seules armes du maître.

Ils débouchèrent dans une vallée et aperçurent le lac Caïman, étendant dans la plaine sa surface comme celle d'une mer.

Le maître siffla, et montrant du doigt aux gauchos un saule pleureur chevelu qui s'élevait au milieu d'une vaste oseraie :

— C'est là, dit-il brièvement.

Les gauchos piquèrent leurs mustangs et le devancèrent ; l'homme continua de chevaucher à l'amble et se prit à rouler une cigarette.

Lorsqu'il atteignit le saule pleureur, une tente s'élevait déjà au-dessus de l'oseraie et l'on voyait de la fumée monter entre les feuilles.

Les quatre compagnons étaient à l'œuvre ; leurs chevaux dessellés broutaient aux environs l'herbe drue, et les gauchos plongeaient des outres dans une source d'eau vive.

Ils se hâtèrent, à son aspect, d'étendre sous la tente une natte de joncs fort épaisse.

Soudain, on entendit dans les oseraies l'explosion rapprochée d'armes à feu.

L'homme ne s'en soucia point, il mit pied à terre, et, abandonnant sa mule aux soins des gauchos, gagna la tente et s'accroupit sur la natte avec la nonchalance indifférente particulière aux habitants des tropiques.

Il y était à peine installé que trois autres cavaliers débouchèrent de l'oseraie.

Le premier sauta de son cheval, et vint sans façon prendre place sous la tente.

L'homme tendit à peine la main au visiteur et murmura :

— Senor, j'attendais, comme vous le voyez, Votre Excellence...

Ce visiteur important, qui venait partager, sans façon, la natte de Don Miguel Grabugio y Mordenas, hidalgo de vieille souche et possesseur d'une grande partie de la province de Cahahuila, était un homme très-brun au visage flétri, vêtu d'une façon singulière ; il portait une sorte de costume de général européen, caché sous une pelisse de bison râpée.

— Eh ! bonjour, el Bisojo, dit-il, y a-t-il longtemps que vous m'attendiez ?

Le Mexicain s'inclina avec déférence.

— Dix minutes à peine, senor Juarès, répliqua-t-il, Votre Excellence est exacte.

L'homme au surtout de bison râpé sourit avec amertume :

— Triste époque que le temps où nous vivons, Bisojo, mon ami, reprit-il avec un abandon plein de mélancolie ; ces damnés de Français ont gâté notre partie.

— Peut-être, répondit don Miguel Grabujio, surnommé el Bisojo, cela peut ne pas durer longtemps.

Il n'était pas difficile de s'expliquer son surnom. La nature l'avait doué d'une paire d'excellentes prunelles, sans doute, mais ces prunelles n'éprouvaient point, l'une pour l'autre, la sympathie habituelle de la fraternité.

— Nous n'avons plus pour nous que les Indiens, reprit Juarès, c'est-à-dire rien qui vaille.

Le Bisojo remua la tête.

— Les Indiens, demanda-t-il, en êtes-vous bien sûr ?

— Eh ! fit Juarès, est-on sûr de qui que ce soit à l'heure où nous vivons ?

Il regarda le Bisojo jusqu'au fond de l'âme.

Celui-ci ne sourcilla point.

Nous ne tarderons pas être édifiés sur leurs dispositions, reprit le Bisojo; j'attends ici, à cette heure, le cacique des Pawnies de Chapultepec, le plus puissant chef de la race primitive et qui commande encore à deux mille guerriers ; il ne saurait tarder à venir ; ces Pawnies sont exacts comme le soleil, père de leurs aïeux, et je lui ai indiqué neuf heures.

El Bisojo tira sa montre et la présenta au senor Juarès ; elle marquait huit heures cinquante-cinq minutes.

Au même instant, une sorte de bêlement de daim retentit dans l'oseraie ; on pouvait aussi bien prendre ce bruit pour le cri d'une chèvre que le chant d'une bécassine.

— Que vous disais-je, reprit le Bisojo.

Il fit entendre, de son côté, un murmure à peu près semblable.

Les oseraies frémirent autour d'eux comme sous l'effort subit d'un coup de vent des marécages, une ombre apparut, rampant à travers les broussailles, et il en sortit, comme sous le choc d'un ressort, un troisième et bizarre personnage qui s'accroupit tout à coup sur la natte.

C'était une apparition à la fois grandiose et burlesque.

— Que mon frère rouge soit le bienvenu, prononça l'hidalgo.

Le personnage ne répondit point ; il fumait un calumet de terre brune incrusté d'ornements impossibles ; il salua par trois fois le soleil et tendit le calumet aux deux hommes.

— Inohua est un grand chef, murmura-t-il d'une voix gutturale.

Les deux hommes aspirèrent une bouffée et répétèrent tour à tour :

— Inohua est un grand chef.

L'Indien reprit son calumet, et dit gravement :

— Inohua salue ses frères pâles ; combattent-ils toujours les autres visages pâles venus du couchant? Le Grand-Esprit a



soufflé sur ses enfants, et les médecins de nos tribus ont dansé dans le cercle magique.

Les regards du Bisojo s'allumèrent.

— Et qu'a répondu le cercle magique, demanda-t-il?

Inohua répliqua avec un calme impassible :

— Le cercle magique a répondu que le grand-père blanc descendait des premiers manitous.

Juarès s'agita sur la natte.

— Que faire avec de pareilles brutes? dit-il en mauvais anglais au Bisojo, qui le comprit.

— Que vous disais-je, reprit ce dernier dans le même idiome.

— Le gouvernement ne doit plus compter sur les Pawnies, alors, reprit Juarès; vous faites défection à la patrie, à la liberté!

Inohua lâcha lentement une bouffée, et répéta cet argument qui lui paraissait sans réplique :

— Le Grand-Esprit aime les visages pâles.

C'était un être singulier, cet Inohua, cacique des Pawnies. Il cheminait, nu comme Adam au paradis terrestre; trois ou quatre plumes d'aigle mêlées dans ses cheveux crépus ornaient sa tête rouge; il avait une longue carabine en bandoulière; son casse-tête ou tomawach et son couteau de chasse pendaient au ceinturon de peau de buffle qui portait, en même temps, sa poire à poudre et son sachet de balles; une sorte de plaid en étoffe indescriptible s'agrafait à son épaule comme un pallium romain, et ses pieds s'agitaient dans des mocassins couverts de broderies étranges.

Il paraissait vigoureux encore et pouvait avoir de cinquante à soixante ans.

Son langage répondait à son attitude.

— Inohua a dit, acheva-t-il en glissant son calumet à sa ceinture, Inohua est un grand chef.

Juarès haussa les épaules.

En ce moment, les gauchos déposèrent des mets sur la natte; Juarès murmura en anglais :

— N'y comptons plus, c'est fini.

— Pardon, pardon, reprit le Bisojo dans le même langage, s'ils ne sont pas pour nous, nous n'avons rien à dire, ils sont libres.

— Alors, reprit Juarès, il est inutile d'insister; congédiez le Pawnie.

Don Miguel siffla, les gauchos parurent :

— Servez, leur dit-il.

Inohua se leva tout d'une pièce et disparut dans les oseraies.

III

Le lac Caïman n'est qu'à une journée de marche de Zacatecas, soit une quarantaine de kilomètres. En France, on les franchirait en quelques heures.

Dès que le lieutenant Rol eut gagné la campagne, il s'isola un moment, consulta un petit atlas et une boussole, puis il dit à ses hommes :

— Nous allons au nord, écartons-nous de manière à ne pas nous perdre de vue et marchons parallèlement.

Le Cyclope disait :

— Ce satané lieutenant est né pour la chance, avec sa figure de jolie femme, je ne te dis que ça; s'il ne devient pas un personnage, je veux que le diable me crève mon autre lumière!

— Fera-t-il son chemin plus tard, c'est à savoir, répondit Bancroche. Mais aujourd'hui il est sûr de ne pas faire fausse route, car il a choisi un fameux guide, le sergent el Bizco connaît le pays comme sa poche; il y a longtemps qu'il y est venu : une quinzaine d'ans environ, à l'époque qui fit émigrer, pour les placers du nouveau monde, tous les va-nu-pieds de l'Europe. Il nous a promis un palais naturel pour bivouaquer cette nuit.

Le sergent, dont parlait ainsi le clairon, était un beau gaillard de trente-quatre à trente-cinq ans, dont le visage, bien que bronzé, n'accusait point au delà de cet âge; il n'avait de la vieillesse qu'un front dénudé prématurément, avec une régularité de calvitie toute particulière.

On le plaisantait souvent sur cette pénurie d'ornements naturels à une époque de la vie où le commun des mortels possède une tête généralement touffue.

El Bizco ne s'en fâchait point, mais un soupir profond dénonçait invariablement que cette circonstance lui rappelait des souvenirs pénibles.

Sur le soir, les trois groupes se rejoignirent au pied de la première montagne. Le Corse dit au lieutenant :

— C'est ici mon officier.

El Bizco grimpa sur les roches escarpées, suivi des guerriers français. Ils atteignirent un plateau où s'ouvrait une grotte.

Le soleil baissait à l'horizon; on voyait en face, sur la crête d'un coteau, la grande route de Monclova, voie peu fréquentée.

Le lieutenant consulta sa montre : les aiguilles marquaient six heures.

— Allons, dit-il, en chasse! et vivement; il nous faut un bon dîner.

On pénétra dans la grotte, et el Bizco, chasseur intrépide et heureux, partit avec deux autres zouaves pour ravager le vallon et fournir au garde-manger.

A huit heures, c'est-à-dire avant le coucher du soleil, le lieutenant Rol et son détachement s'accordaient un vrai festin de Sardanapale.

— Je connais le pays, allez, dit tout à coup el Bizco la bouche pleine, je suis payé pour cela.

Il releva son fez sur le sommet dénudé de sa tête.

— Si vous m'en croyez, mon lieutenant, poursuivit-il, nous mettrons cette nuit deux sentinelles à notre porte; nous sommes dans le voisinage des Pawnies : leur territoire aboutit là; ces sauvages se promènent la nuit comme des ogres, à la recherche des Européens, et ça ne m'étonnerait même pas qu'ils nous eussent déjà sentis.

Le Bisojo n'est pas loin non plus; j'ai vu par ici son hacienda del Calorgno; c'est là que j'ai perdu ma chevelure.

— Dans un incendie? demanda le Cyclope.

— Par le couteau d'un Peau-Rouge! répondit le Corse; tel que vous me voyez, je ne suis la victime que d'une calvitie artificielle : j'ai été scalpé...

Le sergent releva son fez et montra sa nuque rasée comme un crâne de récollet.

— Vous connaissez donc el Bisojo? lui demanda le lieutenant.

— Je l'ai vu une fois, une seule, dit le Corse, la nuit de ma mésaventure; il galopait sur son cheval, emportant sa fille Rosita, qui avait alors deux ans à peine et doit être aujourd'hui, si elle vit encore, une beauté accomplie; les Pawnies brûlaient son domaine.

— Le reconnaîtriez-vous?

— Parfaitement, dit le Corse, lui, voyez-vous, et le hideux sauvage qui m'a plumé, je les reconnaîtrais entre mille.

Comme el Bizco achevait ses paroles, une apparition étrange se montra à l'entrée de la grotte.

C'était un homme d'apparence gigantesque; on ne distinguait point les traits de son visage perdu dans l'obscurité; on voyait au-dessus de sa tête nue une longue aigrette de plumes et sa haute silhouette se découpait, immobile comme un fantôme, dans la demi-clarté du crépuscule, et la dernière lueur

des brasiers teignait de reflets fantastiques la couverture informe qui enveloppait ses épaules.

Cet être bizarre vint s'accroupir sans façon auprès de l'officier; il prit gravement à sa ceinture un calumet de terre, le bourra, et, le présentant au lieutenant, il prononça en mauvais espagnol et d'une voix gutturale :

— Inohua est un grand chef!

Un zouave se hâtait de ranimer le foyer qui projeta bientôt une flamme vive et claire.

Le regard d'el Bizco ne quittait point le visage de cet homme, zébré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

L'Indien portait à sa ceinture des ornements touffus ; il y en avait de pareils qui festonnaient, comme des franges, les coutures de ses mocassins.

Il promena son regard superbe sur tous ces hommes et répéta de son accent guttural.

— Inohua est un grand chef.

Le lieutenant prit le calumet, fuma, et dit en le lui rendant :

— Que veut l'homme du désert aux guerriers d'Europe ?

Inohua répondit avec un calme digne :

— Mes frères pâles sont les bienvenus, puisqu'ils obéissent aux décrets du Grand-Esprit. Les sorciers de nos tribus ont dansé en leur honneur la ronde magique. Nous serons les enfants respectueux du Grand-Père pâle... j'ai dit.

Inohua tendit sa main et Rol lui rendit son étreinte.

— Que veut dire ce langage, demanda l'officier, y comprenez-vous quelque chose, el Bizco ?

— Certainement, mon officier, Inohua nous dit qu'il est notre allié et que sa tribu se soumet volontiers au nouvel empereur.

— Tant mieux ! dit le jeune homme, je n'aimerais point combattre cette sorte d'ennemi, el Bizco... Mais qu'avez-vous donc, vous regardez ce vieillard d'une façon... le connaîtriez vous, par hasard ?

— Je le connais d'autant mieux, répondit le sergent, que j'ai contribué pour ma part à l'ornement des escarpins de monsieur ; je n'ai pas oublié sa frimousse, allez !

Il souleva son fez.

Inohua, de son côté, le considérait avec attention ; les yeux du sauvage brillèrent tout à coup comme une paire d'escarboucles, à l'aspect de cette tête dénudée, et sa large bouche se fendit en un muet sourire.

Le lieutenant reprit :

— Voyons, el Bizco, vous étiez en guerre avec cet homme lorsque la chose est arrivée, aujourd'hui nous sommes des alliés; je pense que vous ne souhaitez pas de vous venger; si ce sauvage peut nous être utile, profitez de l'occasion pour oublier votre rancune personnelle.

— J'ai oublié, lieutenant; vous allez voir, répondit le sergent.

El Bizco prit la main du sauvage.

— Mon père m'a reconnu, lui dit-il, je suis heureux de compter aujourd'hui parmi ceux qu'il aime.

L'Indien lui répondit paisiblement.

— Tu étais jeune entre les visages pâles qui vinrent, il y a bien des lunes, chercher l'or par ici ; Inohua a vieilli, mais il se souvient.

— Mon père sait-il où est le Bisojo ?

Le regard d'Inohua s'illumina d'un éclair de haine.

— Je l'ai vu ce matin, à l'étang des Alligators, murmura-t-il; il était avec le chef pâle.

— Les guerriers de mon père sont-ils donc avec le Grand-Esprit que ce chef aimé soit venu seul ?

— Les Pawnies chassent dans la plaine ; Inohua n'a pas besoin d'escorte pour visiter ses frères pâles, qui sont des guerriers loyaux.

— En effet, dit l'officier, nous ne sommes ennemis que des guérilleros, et nos frères les Pawnies ont place à notre foyer.

Comme s'il n'eût attendu que cette assurance, l'Indien remit son calumet à sa ceinture et tirant son couteau de sa gaîne, il entama le filet d'un daim qui fumait encore intact sur des gamelles de fer rapprochées.

Pendant qu'on fraternisait dans la grotte d'Al-Manzor, un groupe d'hommes quittait les bords du lac Mapini et se dirigeait vers l'est.

— Nous avons eu tort de laisser partir le cacique, senor el Bisojo, disait l'un d'eux; je ne partage pas votre quiétude à l'endroit des sauvages, et j'ai comme un pressentiment qu'ils ne tarderont pas à nous convaincre de leur hostilité ; le cacique suffisait, comme otage, à nous garantir leur neutralité.

— Qu'il soient fidèles ou non, peu importe, Excellence ; vous n'avez personnellement rien à craindre d'eux... Quant aux Français, ils ne viendront point de ce côté et, d'ailleurs, l'hacienda del Calorgno est une place assez forte pour résister et tenir leurs bataillons en respect, quelque temps du moins. D'ailleurs, nos caves aboutissent aux souterrains de San-José, qui s'ouvrent dans des précipices inaccessibles.

L'Excellence réfléchit quelques minutes :

— J'ai un plan détaillé de ces lieux dans mon portefeuille, dit-elle ; nous irons vérifier cela nous-mêmes, quand vous le désirerez.

Ils arrivaient dans une gorge étroite resserrée par la montagne où dormaient, dans la caverne, les zouaves du lieutenant Rol... Les gauchos piquèrent leurs mustangs et prirent le trot au-devant d'eux.

Déjà, on apercevait, par une éclaircie, une sorte de plaine vaste et unie, au milieu de laquelle s'élevaient des édifices considérables. Quelques lumières brillaient aux fenêtres de cette habitation.

— Voici l'hacienda, senor, dit le Bisojo ; je me félicite d'offrir à Votre Excellence une cordiale hospitalité, qui, bien qu'indigne d'elle, sera, j'en ai la confiance, hautement accueillie ; vous m'excuserez si je ne puis mieux faire.

Le senor Juarès s'inclina avec une grâce parfaite.

La mule d'el Bisojo prit une amble rapide à l'unisson de laquelle se mit bientôt la monture de son hôte.

Ils arrivèrent lestement aux portes de l'hacienda, et au moment où ils pénétraient dans la cour d'honneur, ils ne virent point une sorte de spectre, accroupi dans une haie et qui les examinait avec un rire silencieux.

Dès que la porte se referma, le fantôme rampa dans le vallon jusqu'au détour de la gorge par où les cavaliers venaient de déboucher. Arrivé aux premières roches, il quitta cette attitude, et, en relevant sa haute taille, disparut en un clin d'œil dans les détours du chemin.

Cet homme marchait d'un pas rapide par les sentiers difficiles ; il contourna lestement la montagne et gravit le sentier qui conduisait aux grottes.

IV

Dona Rosita dormait dans sa chambre de jeune fille, un sanctuaire de madone.

C'était une pièce charmante, tendue de blanc et de bleu pâle, dont les fenêtres à jalousie donnaient sur les jardins de l'hacienda ; un bosquet de magnolias l'entourait d'un rideau mystique.

Aucun des bruits de l'habitation ne parvenait dans cette délicieuse retraite.

Rosita se réveilla.

C'était une créature merveilleusement belle ; des cheveux d'ébène longs, épais et soyeux, encadraient son beau visage de



leurs torsades opulentes; son front large et blanc comme de l'ivoire, descendait entre leurs flots sombres; deux sourcils arqués protégeaient, de leur courbe gracieuse, des yeux noirs, lumineux et profonds; entre ces yeux, un nez mignon glissait, d'un seul coup de pinceau, sur une bouche charmante, dont les lèvres carminées ressortaient, comme un double relief de corail, dans le ton mat et transparent de la chair; les habitudes molles de la civilisation laissaient se développer ses charmes dans toute la pureté de leurs contours.

Un timbre était près de son chevet, sur une console en marqueterie de France.

Sa main mignonne écarta les rideaux du lit et vint appuyer sur le bouton du timbre. A ce signal une portière fut soulevée et une jeune servante se présenta le sourire aux lèvres.

— La senora n'a rien entendu, cette nuit? demanda-t-elle.

La créole se mit sur son séant avec une sorte d'effroi.

— Rien, dit-elle... Qu'est-ce?... qu'y a-t-il?... Serait-il arrivé un malheur, Piquilla?...

— Non! se hâta de répondre la camerilla; mais, au tiers de la nuit, votre père est venu à l'hacienda avec un noble étranger.

En ce moment, un bruit presque imperceptible se fit entendre dans les rideaux mêmes du lit de Rosita. Celle-ci écouta, et, consultant la pendule de son appartement, elle reprit à voix haute :

— C'est bien, Piquilla, je me lèverai dans une heure; va préparer mon chocolat, je te prie.

La camerilla disparut et la créole agita ses rideaux d'une certaine façon.

Une sorte de placard s'ouvrit au milieu de la muraille, dans la tapisserie même, et la tête rouge d'Inohua parut dans l'ouverture.

La jeune fille ne sembla pas le moins du monde effrayée.

Aux premiers rayons de l'aurore le cacique avait réveillé les Français.

— Frère pâle, dit-il au lieutenant Rol, l'heure de ma vengeance va sonner. Inohua est un grand chef!

Cette phrase, grosse de menaces, ne laissa pas que d'inquiéter l'officier; il commanda d'une voix sonore :

— Debout, vous autres! Attention!

Le cacique des Pawnies reprit avec une inflexion bienveillante :

— Mon frère pâle ne sait point; mais el Bizco se souviendra sans doute de la nuit où je lui enlevai sa chevelure?

— Si je m'en souviens! hurla celui-ci; demandez-moi donc si je l'oublierai jamais?...

Le sauvage reprit :

— El Bizco, le chien noir, fut victime d'une erreur, lui et d'autres chercheurs d'or qui sont morts dans cette soirée...

— Ah! fit le lieutenant Rol.

Inohua poursuivit avec une sombre colère :

— Il y a longtemps que je serais vengé si je n'avais pas craint pour ma fille bien-aimée; mais le jour est enfin venu. El Bisojo, le guerillero redoutable, doit mourir. Il y a quinze ans passés que je dévore un affront; quinze ans que je le guette. Inohua redeviendra le père de sa fille dès que sa femme Ila, qu'il aimait, sera vengée.

— Chef des guerriers pâles, sois le bienvenu, continua le cacique, prenant dans sa main la main de Rol. Rosita est ma fille : je lui ferai bâtir un village, un wigwam magnifique, car elle a pris les habitudes molles des femmes de ta race. Mais son époux sera l'héritier des Incas.

C'est qu'il est immense, l'héritage des Incas, poursuivit Inohua d'une voix rauque, en promenant sur les militaires un regard sombre et fiévreux; c'était de lui qu'el Bisojo voulait s'emparer lorsqu'il séduisit Ila, mon épouse; mais Ila ne savait point le mot qui ouvre ses portes. Il n'y a jusqu'ici sur terre qu'un seul homme à la fois qui garde ce secret; bientôt il y en aura deux. Viens! dit le cacique, prenant par la main l'officier; viens, frère, tu verras le trésor.

Aussitôt il s'élança d'un bond au fond de la caverne et poussa de son pied les parois de la roche.

On entendit craquer un ressort et la pierre céda, montrant, par une sorte de déchirure, un gouffre béant et sans fond.

Inohua se pencha sur l'orifice et prit un faisceau de bois résineux taillé en torche.

Il alluma l'une d'elles et rejeta le faisceau en murmurant :

— C'est pour vous seuls, cette lumière, car Inohua connaît très-bien les sentiers de ses aïeux.

Et il s'enfonça, suivi de la colonne française, dans les flancs mêmes de la montagne.

Au bout d'une demi-heure de marche, ils débouchèrent dans une salle spacieuse, de forme circulaire, à laquelle aboutissaient divers autres conduits souterrains.

Le cacique s'arrêta : on entendait à une distance rapprochée le murmure sourd et continu d'une cascade.

— Nous sommes, dit-il, sous les ruines du couvent de San-José; le Bisojo connaît ces passages : il y en a même qui aboutissent à son hacienda, mais il n'y passera point deux fois vivant, désormais, je vous le certifie. Frères blancs, montez aux ruines, fit le cacique, montrant un escalier fermé par une grille de fer; ceci conduit aux salles des festins. Mais toi, chef, ajouta-t-il, prenant la main de l'officier, suis-moi. Inohua veut te montrer le trésor des Incas, qu'el Bisojo ne découvrira jamais.

D'un seul effort de son poignet nerveux, il ébranla la grille de fer donnant sur l'escalier de dalles au haut duquel on apercevait la clarté du jour.

— Allez! dit-il; chassez, allumez les feux du festin; la colline occidentale est à vous; le gibier y abonde, et, des fenêtres de l'hacienda, on ne saurait vous apercevoir. Avant que le soleil ait raccourci les ombres, mon frère et moi serons près de vous.

Les soldats regardèrent l'officier. Rol, séduit par l'aventure étrange qui venait pour ainsi dire s'offrir à lui, et confiant dans les franches allures du cacique, céda à sa curiosité et leur fit signe d'obéir.

Dès que le dernier soldat eut disparu, les yeux d'Inohua s'allumèrent d'une étrange flamme.

— A nous deux maintenant, cher pâle, reprit-il; je ne te demanderai point d'autre garantie que ta parole. Garderas-tu le secret?

— Je le garderai, répondit l'officier.

Le sauvage le fit tourner par trois fois sur lui-même, lui prit la main et l'entraîna dans un des conduits béants des souterrains.

— Viens et ne crains pas, lui dit-il.

Marcel Coussot.

(La suite au prochain numéro.)

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON parait chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864): *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS SPÉCIAUX DE LINGERIE.

Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur recommandant une édition de patrons spéciaux pour la lingerie. C'est un journal qui a pour titre : *la Lingère parisienne*, et qui donne, chaque mois, une grande feuille reproduisant alternativement des patrons de grandeur naturelle de tout ce qui concerne la lingerie, corsets, camisoles, chemises d'hommes et de dames, jupons, broderies, fichus, pantalons de dames, etc.

Le prix d'abonnement, pour un an, est de 6 fr. pour la France et 8 fr. pour l'étranger.

Les personnes qui désirent s'abonner à cette publication, sont priées d'envoyer le montant de l'abonnement en un bon sur la poste à M. Henri Picart, directeur, rue des Petites-Écuries, 19.

Les libraires et les messageries impériales se chargent de faire les abonnements, sans aucune augmentation de prix.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française).	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande).	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une année, 1£ 17s. 6d. .... 47 francs. | Six mois, 1 Livre .... 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cᵉ, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, nº 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, nº 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2ᵉ.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

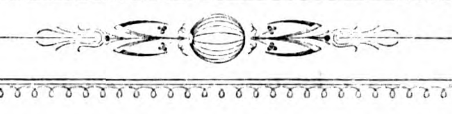
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2e NUMÉRO DE JANVIER 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu. 92

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO DE JANVIER 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Il est temps de nous occuper des toilettes de bal. Les grandes réunions ont commencé, et chez nos grandes couturières les commandes de robes de visites ont été accompagnées de nombreuses commandes de costumes de bal.

Déjà la maison Gagelin-Opigès a fait surgir des nouveautés dignes de leur origine ; en les décrivant à nos chères lectrices, nous parviendrons peut-être à leur montrer l'ensemble de ce que produit aujourd'hui la mode.

Les toilettes de bal, toutes brillantes de fraîcheur, sont moins ornementées qu'elles ne l'étaient l'année dernière, et cependant, chose étrange, elles exigent plus de talent, par la raison très-facile à comprendre, que toute couturière expérimentée sait poser une garniture faisant du volume, tandis que très-peu de maisons sont organisées pour arriver à reproduire avec grâce les coupes mouvementées qui sont la grosse question de l'actualité.

La première toilette que nous avons vue est en gaze brillante de couleur *gris-perle*, recouverte dans le bas par trois volants de même étoffe à plis couchés ; sur chaque volant, un biais de taffetas gris. La robe est coupée en biais et à traîne ; au-dessus des volants, une tunique de tulle blanc broché d'argent ; elle est coupée en biais et se découpe en pointes terminées par de petits groupes de roses. Le corsage, en étoffe de gaze, est décolleté à la *grecque*, avec agréments en point d'Espagne d'argent. Groupes de roses sur les épaules et devant au corsage.

Une toilette pour jeune fille se compose d'une première jupe de taffetas bleu recouverte de tulle blanc ; le bas de la jupe de tulle est décoré d'une guirlande de feuillage en velours bleu, glacé par une pluie de gouttes de cristal ; cette guirlande est ondulée ; elle suit la jupe qui forme par derrière une traîne à peine indiquée, et elle remonte des deux côtés jusqu'à la ceinture. Le corsage, à l'empire, est en taffetas bleu, très-court de taille et très-décolleté, avec une guimpe de guipure vénitienne à l'intérieur. La coiffure de ce costume est en perles blanches avec boucles d'oreilles assorties, collier de perles à trois rangs et nœuds de velours bleu à ferrets de perles sur les épaules.

Une autre toilette de jeune fille est composée d'une double jupe en mousseline blanche : la jupe de dessous entourée d'un galon de velours ponceau broché d'étoiles d'or ; la jupe de dessus garnie d'un haut volant de mousseline plissée ; corsage en velours ponceau avec agréments d'or.

Une toilette très-élégante est en velours, nuance *capucine*. La jupe a des biais très-marqués et elle fait traîne ; elle n'a aucun ornement dans le bas ; le haut est décoré d'un peplum de dentelle noire, à quatre pans. Des bandes de velours sont posées une devant, une sur le milieu derrière, une de chaque côté sur les coutures qui assemblent le peplum ; ces bandes de velours, également garnies de dentelles, sont couvertes de boutons Louis XV, à facettes de diamants. Le corsage, de la même forme que ceux que nous venons de décrire, est orné de boutons et de ruches de dentelle. Cette toilette, créée par la maison Gagelin, a été reproduite dans ses ateliers, en différentes teintes de velours et de satin, et toujours avec le plus grand succès.

Les toilettes commandées pour les réunions de la cour tendent de plus en plus au genre *Empire*, non-seulement par la forme des jupes, mais plus encore par celle des corsages ; ceux-ci, se raccourcissant de taille (puisque la jupe monte maintenant presque sous les bras) et se portant excessivement décolletés, sont presque réduits déjà à la plus simple expression.

Nous dirons qu'il nous est arrivé, depuis quelques jours, de voir chez plusieurs couturières des robes non biaisées ; il nous est impossible de décider si cette tentative, contraire à la mode actuelle, a été exigée par les dames, ou si les couturières ont pris ce parti de leur propre mouvement. Nous croyons devoir indiquer la forme de ces jupes : elle sont très-peu biaisées, montées au corsage avec un gros pli devant, derrière et de chaque côté, et elles restent à demi-étroites, sans faire la traîne, mais rondes dans leur pourtour et rasant le sol. Les corsages sont un peu plus larges que ceux des robes à l'*Empire*, les manches sont justes.

Les sorties de bals en cachemires ou en satin bordées de cygne sont illustrées de broderies splendides, toujours dans le genre *oriental*. On voit chez Gagelin plusieurs modèles de sorties de bals, dont la forme, très-courte sur le devant, se prolonge en arrière ; la dentelle blanche est aussi employée avec beaucoup de succès pour ces vêtements de luxe, et les magnifiques volants de la maison Violard (rue de Choiseul, 3) brillent ici de tout leur éclat.

Chez Violard, on a fait aussi des dessus de robes complétement en dentelle ; plusieurs ont été portés aux dernières réunions de Compiègne. En ce moment, les peplums et les sorties de bals en dentelles sont portés par les femmes les plus élégantes.

Les coiffures de bals ou de soirées sont composées en grande partie avec les cheveux : aussi emploie-t-on très-peu de fleurs. Madame Alexandrine (rue de la Chausée-d'Antin, 5) a trouvé le moyen de créer quelques fantaisies originales et pleines de charmes où l'on reconnaît aisément la touche du maître.

Les chapeaux de visites que nous avons vus depuis le commencement de l'année ont conservé les formes que nous avons signalées déjà, formes dont l'ornementation tout artistique fait le plus grand charme. Prenons, en passant, deux ou trois modèles que la grande modiste a composés il y a quelques jours et qu'elle répétera sans doute, car ils lui seront demandés.

Un chapeau en velours *vert lumière*, de forme arrondie, avec calotte basse et petit bavolet brodé en motifs de perles de jais et entouré d'une frange de plumes. L'intérieur est orné d'une fleur de *Magnolia* de velours blanc à cœur d'or ; sur le bavolet, de grandes guides en satin vert illustré de perles.

Un autre modèle de même forme est en satin, nuance capucine, brodé par un mélange de perles fines et perles de cristal ; les contours sont suivis d'une guirlande en feuillage de chêne avec petits fruits marrons ; les brides sont en moire de nuance capucine.

Enfin un troisième modèle est en *satin blanc*, garni d'une aigrette en plumes de coq avec une guirlande couchée de feuillage teinté et de petites olives de jais ; brides de moire blanche et doubles brides de dentelle perlée.

Nous avons vu chez madame Perrot-Petit (rue Neuve-Saint-Augustin, 20) des coiffures Louis XV. C'est un composé de petites couronnes de roses pompons ou de boutons de roses

mousseuses; une de ces couronnes doit entourer les chignons, les autres sont posées sur le front et sur les côtés; ce genre de coiffure exécuté avec de la poudre par M. Henry de Bysterweld a été fort admiré dans plusieurs réunions pendant ces derniers jours de fête.

Nous citerons encore les garnitures de fleurs et feuillages en guirlandes très-légères que madame Perrot-Petit a préparées pour des jupes taillées à l'empire; ces garnitures partent du bas et tournent en spirales jusqu'à la hauteur de la ceinture; elles se reproduisent au corsage et aux manches.

Si les robes sont moins ornées, en revanche les casaques, les petites vestes de fantaisie, les gilets, les capelines ont de nombreux ornements; c'est pour eux que les magasins de la *Ville de Lyon* multiplient leurs franges et leurs galons perlés, ainsi que leurs médaillons de soutache et de perles. Nous avons remarqué dans ces magasins des guides nouvelles, nommées *Zilda*, dont nous croyons avoir déjà parlé et que nous recommandons pour l'ornementation des chapeaux de velours.

Disons quelques mots des toilettes d'enfants. Nous manquons de détails au sujet des costumes de soirées, mais les magasins du *Cardinal Fesch* nous les promettent pour un prochain courrier. Nous notons trois toilettes de ville.

La première pour petite fille de cinq ans. Première jupe d'alpaga bleu, garnie par des barrettes de velours noir étroit posées en long. Deuxième jupe en cachemire gris découpée en festons et bordée de velours; cette seconde jupe ne monte que jusqu'à la ceinture; le corsage intérieur est une espèce de chemise russe en alpaga bleu pareille au premier jupon, avec petit col, poignets et jockey de velours noir; chapeau rond en feutre gris orné de velours bleu; rotonde de molleton blanc entourée d'astrakan.

Autre toilette pour petite fille de sept à neuf ans. Jupe de cachemire capucine ornée de velours noir clouté de jais; paletot de drap nuance marron, liseré d'un galon noir avec boutons sur le devant, aux poignets et aux poches; chapeau plat en velours noir entouré d'une guirlande en plumes de paon et guides flottantes de velours noir.

Costume pour petit garçon de cinq à sept ans: pantalon de drap gris garni de galons *trocadéro* en laine noire, pantalon flottant serré sur le genou, bottes de peau noire, veste *bretonne* en drap pareil au pantalon, avec revers et manches garnis du même galon et bouton assortis.

Nous conseillons aux femmes qui veulent soutenir dignement leur réputation d'élégance en portant les corsages actuels de demander à madame Bruzeaux (rue du faubourg Poissonnière, 4) le charmant petit corset qu'elle nomme *brassière Pompadour*; c'est un patron délicieux, qui anime la taille et développe la poitrine; nous croyons inutile d'ajouter qu'il est dans les conditions hygiéniques dont nos principes bien connus ne nous permettent pas de nous écarter. On peut, lorsqu'on est éloigné de Paris, demander à madame Bruzeaux ce corset en lui envoyant les mesures d'usage: largeur du dos, de la poitrine, tour de la taille et hauteur du dessous de bras; si l'on accompagne ces mesures d'une photographie de la personne à qui le corset est destiné, cet excellent renseignement en assurera la parfaite exécution.

Marguerite de Jussey.

AVIS A NOS ABONNÉES

Nous offrons aujourd'hui à nos Abonnées une planche de travestissements comme il n'en a jamais encore été publié dans les journaux de modes. Ce travail est aussi remarquable par la grâce de l'ensemble du dessin de notre collaborateur, M. Jules David, que par la fine exécution de la gravure et du coloris.

Nous ne publierons la planche de détails, lingerie, etc., que dans le prochain numéro.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES, N° 840.

Toilette de bal. — Coiffure. Tous les cheveux sont légèrement ondulés. Sur le devant ils sont disposés en bandeaux bouffants, coupés par un cordon de marguerites blanches. Un second cordon est posé entre le chignon et la tête. Le derrière de la coiffure est formé par trois grosses coques séparées par des marguerites en cordon. Sur la coque du milieu il y a trois marguerites. Frisures à la nuque.

Robe de dessous en taffetas de couleur.

Manches et jupe en tulle. La jupe est courte devant, très-longue derrière et terminée par trois bouillons.

Le corsage et la jupe de dessus sont en taffetas blanc avec biais de taffetas de couleur garnis de marguerites.

Cette jupe est ouverte de chaque côté, arrondie devant et très longue derrière. Marguerites avec feuillage sur les manches et aux ouvertures de la jupe.

Toilette de ville. — Chapeau-toque en velours entouré de martre. Brides en velours retenues par une agrafe émaillée.

Robe montante en soie gros grains. Manches plates.

Le lé de devant est découpé en créneaux lisérés de taffetas blanc.

Une garniture de martre zibeline part du dessous de bras, tourne en épaulière et se continue en façon de redingote sur la jupe, qu'elle termine à partir de la partie crénelée. Boutons en émaux.

Liserés blancs aux épaules, aux poignets, et au-dessus de la fourrure du bas. Jupe de dessous en taffetas, terminée par une bande de velours.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 77.

Robe de bal composée de quatre jupes de tulle; les trois de dessous forment des volants découpés. Ces jupes sont froncées.

La première jupe, celle de dessus, est sans plis; elle forme la tunique. On peut la faire en étoffe de soie; un nœud de ruban retient un gros bouquet de camélias.

Les quatre jupes sont garnies par des biais en taffetas de couleur.

Le jupon de dessous qui dépasse les jupes est en tulle.

Cette toilette est l'application nouvelle des robes courtes aux toilettes de bal.



Lingeries de la Mme A la Couronne Royale. Melles Noel soeurs, r. du Bac, 31.
Coiffures de Henry de Bysterveld, Faubourg St. Honoré 5
Entered at Stationer's hall
248, Strand, W.C.
No. 2616 El Correo de la Moda P. J. de la Pena

mousseuse
les autres
coiffure ex
a été fort
jours de fê
Nous cit
guirlandes
pour des j
bas et tou
elles se re
Si les ro
petites ves
breux orn
Lyon mul
leurs méd
dans ces
nous croy
l'ornemen
Disons q
de détails
du *Cardin*
rier. Nous
La pre
d'alpaga
posées en
festons et
jusqu'à la
mise russ
col, poign

Nous of
travestiss
dans les
par la gr

Toilette
ondulés. S
par un co
entre le c
trois gross
coque du
Robe de
Manche
derrière et
Le cors
taffetas de
Cette ju
derrière.

jupe, celle de dessus, est sans plis; elle forme la tunique.
e en étoffe de soie; un nœud de ruban retient un gros
mélias.

Cette toilette est l'application nouvelle des robes courtes aux toilettes de bal.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Lingeries de la Mon Ala Couronne Royale. Melles Noel sœurs r. du Bac, 31.

Coiffures de Henry de Bysterveld. Faubourg St Honoré, 5.

Entered at Stationer's hall. LONDON, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena



Coiffures de Henri de Bysterveld, Faub.g S.t Honoré, 5 _ Plumes et Fleurs de Perrot Petit et C.ie r. Neuve S.t Augustin
Corsets de M.me Bruzeaux, Faubourg Poissonnière, 4.

Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, N.o 129 | Parfums de L. Legrand four.r de S. M. l'Impératrice, r. S.t Honoré



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de M.me Boudet au Régent, Boul.d de la Madeleine, 7. — Modes d'Alexandrine, Ch.ée d'Antin, 3.

Coiffures de Henri de Bysterveld, Faub.g S.t Honoré, 3. — Plumes et Fleurs de Perrot Petit et C.ie, r. Neuve S.t Augustin, 20.

Corsets de M.me Bruzeaux, Faubourg Poissonnière, 4.

Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, N.o 129 | Parfums de L. Legrand fourn.r de S. M. l'Impératrice, r. S.t Honoré, 207.



Planche 77.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de bal, de la maison Ve Robert fils, rue Richelieu, 85.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Il n'est pas de fête qui soit plus généralement célébrée à Paris que la fête de Noël. On ne va guère à la messe de minuit, mais on fait toujours le réveillon. La jeunesse ne voudrait pas manquer cette occasion de souper gaîment, et les truffes, le champagne et le boudin classique circulent sur toutes les tables.

Les familles qui s'endorment avant la messe de minuit nous offrent un tableau plus calme; les bonbons, les jouets, les mille surprises de la tendresse maternelle sont suspendues aux branches de cet arbre généreux et sacré. On tire une loterie et le hasard intelligent répartit ainsi les lots : au petit garçon, le fusil à aiguille qui n'est plus le luxe de l'enfant depuis que les enfants font partie du premier ban de notre nouvelle organisation militaire; à la petite fille, la poupée aux yeux d'émail; à une autre, le trousseau complet d'un baby; à la grande jeune fille, le nécessaire en vermeil ou le médaillon destiné à orner son cou à sa première entrée dans le monde.

Le joujou le plus en vogue, cette année, c'est la toupie volante. On n'a vu que cela dans les petites boutiques des boulevards; c'est un joujou charmant et bon marché. Au moyen d'un ressort, une petite volute aux brillantes couleurs s'enlève en tournoyant et plane comme un oiseau; puis, à mesure que sa vitesse se ralentit, elle retombe sur une table et continue à tourner sur elle-même comme une toupie ordinaire. C'est extrêmement joli!

Les jouets se ressentent un peu de la guerre: nécessairement le casque prussien a obtenu les honneurs. En fait de soldats de plomb, les Prussiens, les Italiens et les Autrichiens ont aussi un grand succès, les premiers surtout. Les fusils à aiguille perfectionnés font la joie des bambins de huit à douze ans.

Les poupées jouent un grand rôle dans les exhibitions en permanence à cette époque de l'année. La fabrication de ces jouets a pris des proportions incroyables depuis une dizaine d'années. On en voit de toutes sortes; modestes ou riches, elles sont toujours charmantes. De véritables artistes sont chargés de modeler leurs petites figures blanches et roses; leurs yeux d'émail ont un éclat inaccoutumé, et leurs chevelures blondes, brunes ou rousses réclament un grand soin. Aussi l'on vend peignes, brosses et parfums pour les entretenir convenablement. Oh! que nous sommes loin du polichinelle articulé naïvement au moyen de ficelles peu dissimulées qui ont fait le plus grand bonheur de nos pères.

Les poupées actuelles sont de vraies petites personnes dont la toilette est fort coûteuse. Aussi y a-t-il pour elles des magasins spéciaux. Elles ont leur modiste, leur cordonnier, leur gantier, car elles portent des gants, ces demoiselles, afin de préserver leurs petites mains blanches et délicates. La bijouterie elle-même s'est faite toute petite pour les orner de colliers, de bracelets, de bagues et même de diadèmes. Les trousseaux destinés aux poupées élégantes renferment une toilette de bal d'apparat au moins et un costume pour les fêtes travesties afin qu'elles puissent accompagner dignement leurs petites mères quand elles sont invitées à un bal d'enfants.

Le luxe des jouets est poussé à un tel point que maintenant on ne se contente plus d'une seule poupée : il faut une société entière. Voici ce que j'ai vu dans certain passage et qui a captivé mon attention pendant assez longtemps: c'était un café concert; théâtre, chef d'orchestre, musiciens, petites tables séparées, garçons de café, tout s'y trouvait et occupait un espace de deux mètres de long. La Thérèsa chantait la romance en vogue, pendant que les autres chanteuses étaient assises au fond de la scène, en compagnie d'un ténor en habit noir et en cravate blanche. La composition des spectateurs était très-mêlée; quelques honnêtes familles venues là avec leurs enfants se reconnaissaient à la simplicité modeste de leurs toilettes. Un garçon de café, toupet en l'air et serviette sous le bras, avait un air des plus fendants. Puis on distinguait plusieurs élégantes benoitonnes et tapageuses qui faisaient toutes sortes d'embarras en mangeant des glaces. Derrière leurs chaises se tenaient debout quelques cocodès à la mode avec gilet très-ouvert, carreau dans l'œil et camélia blanc à la boutonnière. Tous ces personnages étaient habillés avec un goût parfait. Il y en avait au moins une vingtaine. Jugez de ce que peut coûter semblable jouet quand on pense que chacune de ces poupées non habillées vaut au moins 50 francs.

Il ne faut pas croire que le renouvellement de l'année fasse seulement le bonheur des enfants. Que de femmes attendent ce moment avec la plus vive impatience! On peut assurer qu'à cette époque de l'année, la plus douce entente règne dans tous les ménages. Plus d'airs maussades et ennuyés; toutes les femmes sont charmantes même pour leurs maris auxquels elles adressent les plus doux sourires. On ne dit plus *mon ami* tout court, mais *mon cher ami*, et avec quelle tendresse ces trois mots sont-ils prononcés!... C'est irrésistible, tellement irrésistible que le mari le moins aimable ne peut véritablement pas se dispenser de faire un joli présent à une aussi délicieuse compagne. Il est à remarquer que les maris les moins austères sont souvent les plus généreux envers leurs femmes. C'est l'effet des remords. Chaque fois qu'ils exercent un retour sur eux-mêmes, ils font une surprise à leur femme. C'est un riche bracelet, un cachemire de l'Inde désiré depuis longtemps, etc. La pauvre femme, heureuse et confiante, est ravie de se voir tant aimée par son cher mari, qui n'a plus d'autre pensée que celle de se créer de nouvelles occasions de remords.

Il est deux têtes qui ont fait beaucoup parler d'elles depuis quelque temps. Celle du décapité parlant que l'on montre boulevard des Capucines obtient un grand succès. Il est de bon ton de l'aller visiter le soir après dîner, et tout le monde y va. On cause avec elle, elle répond fort gracieusement et l'on ne s'explique pas facilement par quel moyen l'impressario a pu arriver ainsi à une sorte de vraisemblance. Quelques mauvais plaisants ont trouvé une explication ingénieuse à ce problème. Ils prétendent que cette tête est celle d'un personnage dont le corps est dans la pièce voisine!...

Puis il y a encore la tête ou plutôt les têtes de Richelieu, car depuis que l'on a rendu les honneurs de la sépulture à celle qui a été adressée à l'Empereur sur un élégant coussin de velours, on en a vu surgir de tous les côtés. Richelieu pouvait passer pour une forte tête, mais avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait en avoir plusieurs. Le tout est de savoir laquelle est la véritable.

La romance à la mode cet hiver est due au compositeur Arditi, l'auteur de *Il Baccio*, dont le succès a été immense. Elle est intitulée l'*Extase*. Cette nouvelle composition est, dit-on, encore plus tendre et plus langoureuse que la pré-



cédente. Je me demande, avec inquiétude, comment s'appellera la prochaine inspiration du signor Arditi.

Les soirées et les bals ne commenceront que vers le milieu de janvier, mais, en attendant, il se donne beaucoup de grands dîners et les élégantes commencent déjà à montrer leurs toilettes.

Le bijou à la mode, cette année, est un bleuet émaillé bleu et or. On en fait des broches, des boucles d'oreilles et des peignes. On emploiera beaucoup, cet hiver, comme ornementation, les perles d'ambre; j'ai vu un chapeau de velours noir brodé de ces perles d'ambre qui m'a paru très-distingué. Il y aura des toilettes de bal blanches perlées d'ambre; les robes noires sont très-jolies ornementées de cette façon, et puis il n'est guère dommage de sortir un peu de cette fureur de jais noir et blanc qui donne une grande conformité à toutes les toilettes féminines.

Louise DE TAILLAC.

PÊLE-MÊLE

La vente de charité au profit des Polonais indigents, qui a lieu tous les ans dans les brillants salons de cet historique hôtel Lambert dont les princesses Czartoryska font les honneurs avec tant de grâce et d'affabilité, aura été cette année plus brillante et plus productive que jamais.

Les petites boutiques installées dans la grande galerie des peintures étaient tenues par les plus belles dames et les plus jolies jeunes personnes de la colonie polonaise de Paris.

Parmi les charmantes vendeuses, on remarquait la jeune princesse Marcelle Czartoryska, la comtesse Dzianielska, la duchesse de Colonna-Castiglione, la comtesse Pizani.

Le zèle et le charme des belles marchandes aidant la charité des aristocratiques chalands, les recettes ont été des plus fructueuses.

⁂

Les merveilles annoncées pour l'Exposition rappellent au *Village à Paris* quelques curiosités mécaniques du temps jadis qu'on n'a pas dépassées encore. Qu'est devenu par exemple l'*homme poli?*

C'est ainsi qu'on appelait au XVIe siècle un automate construit par un mécanicien anglais pour lord John Bohun. — Cet automate avait six pieds anglais de hauteur. Il se désarticulait comme un véritable corps humain. On l'asseyait dans un fauteuil ou bien on le campait debout; on tournait un bouton de cuivre placé au dos de son habit, et l'*homme poli* en avait pour un quart d'heure à saluer à droite, à gauche, en avant, à secouer son jabot, à présenter la main, à jeter une canne sous son bras quand il était debout, à frapper à grands coups de poings sur ses genoux lorsqu'il était assis.

On ne sait pas davantage ce que sont devenus l'oiseau doré du Portugais Ferreira, lequel oiseau s'élevait à la hauteur des plus grands arbres et volait pendant dix minutes;— le chandelier-horloge du calife Mansour, duquel chandelier sortait un papillon de bronze qui tournoyait autour de la lumière; — la tulipe hollandaise qui s'ouvrait dans une détonation et lançait autour d'elle sept ou huit petites balles de baudruche qui se fendaient elles-mêmes et laissaient échapper des parfums variés.

⁂

M. Eugène Veuillot a publié dernièrement dans la *Revue du monde catholique*, au sujet des États-Unis, une étude un peu chargée comme couleur, mais qui contenait des détails amusants, sur les mariages par exemple.

Dans l'État du Maine, le conducteur d'un train de chemin de fer, ne voulant pas cesser de travailler le jour de son mariage, appela sa fiancée et un ministre dans un wagon, et la célébration eut lieu à toute vapeur entre deux stations.

En 1815, deux fiancés de la Virginie avaient à traverser une rivière pour se rendre chez le pasteur qui devait les unir; mais, par suite d'une crue, le passage était devenu impossible ou du moins fort difficile. Les jeunes gens appelèrent la première personne venue, sur l'autre rive, et lui expliquèrent leur cas. Le pasteur averti vint et fit le mariage d'une rive à l'autre.

Les pasteurs usent parfois pour eux-mêmes des procédés qu'ils ratifient chez les autres, et qui d'ailleurs sont légaux.

« La congrégation de l'Église presbytérienne de Cumberland à Louisville fut singulièrement mise en émoi il y a quelques jours. Pendant le service du soir, le révérend Newman, pasteur de cette congrégation, après le sermon par lui fait à ses ouailles, descendit de la chaire et se dirigea vers une jeune personne de l'auditoire, avec laquelle son mariage était convenu. Séance tenante, il remplit lui-même les formalités usuelles de célébration, et il se trouva bien et dûment marié.»

Inutile d'ajouter que, comme compensation, on divorce aussi facilement qu'on se marie par delà l'Atlantique.

⁂

M. Feyrnet a raconté aux lecteurs du *Temps* une anecdote intéressante que nous lui empruntons :

« C'était dans un salon très-élégant, après dîner. Les hommes avaient disparu, hormis quelques vieillards: ils étaient allés... ils étaient allés fumer, oui, mesdames, je ne le cacherai pas... mais attendez.

» Voici que la porte s'ouvre, et un domestique jette, de cette voix pleine et sonore qui appartient aux laquais de bonne maison, le nom d'un savant, d'un académicien.

» Après les saluts et les compliments, la conversation s'engage, et, tout de suite, une dame la met sur ces vilains hommes, qui s'en vont fumer au lieu de causer avec les femmes.

» — Oui, mesdames, vous avez raison, c'est bien mal, dit l'académicien; et, par une manœuvre très-habile, il amène l'entretien sur une question philosophique.

» On se tait pour l'écouter; mais le silence ne dure pas longtemps. Le savant expose ses idées, et ses idées sont quelque peu hardies. Soudain, une femme l'interrompt: il répond à l'objection, et continue. Bientôt, nouvelle interruption; cette fois c'est un chœur, et un chœur indigné: « Comment ose-t-on exprimer de pareils idées? C'est affreux! C'est abominable! C'est la ruine de tout! On ne peut pas laisser dire ces choses-là! Voulez-vous bien vous taire! »

» — Très-bien, mesdames, très-bien, dit l'académicien en souriant; voilà précisément ce que je voulais; vous savez maintenant pourquoi les hommes, ces vilains hommes, vous



laissent trop souvent seules et préfèrent le fumoir au salon. Nos grands-pères, dites-vous, daignaient causer avec les femmes : c'est que vos grand'mères les laissaient parler. »

⁂

M. le docteur Donné nous introduit dans la maison de campagne de M. Robert-Houdin, à Saint-Servais, près Blois, — véritable maison de sorcier, mais de sorcier moderne, ayant l'électricité à son service.

Une grille pour les voitures donne accès dans une longue avenue sinueuse et bordée d'arbres qui en font un berceau ; une petite porte à gauche est destinée aux piétons. Cette porte est ornée d'un petit marteau doré au-dessus duquel est inscrit le nom du propriétaire, et au-dessous celui de la propriété, qui est l'ancien prieuré de la cathédrale de Blois. On lit en outre le mot : *Frappez*.

Le marteau, en se soulevant, établit une communication électrique qui, à l'aide d'un fil semblable à ceux des télégraphes, va faire retentir un gros timbre placé dans la maison, située à plusieurs centaines de mètres de là. Le domestique, averti, n'a pas besoin de franchir cette distance ; il lui suffit de tirer un cordon qui ouvre la porte. Ce même cordon, toujours à l'aide de l'électricité, fait tourner la plaque fixée sur la porte, et substitue le mot *entrez* à celui de *frappez*.

Le visiteur pousse la porte entrebâillée ; celle-ci, en s'ouvrant plus grandement, fait résonner un petit timbre, et ce timbre résonne d'autant plus que la porte est grandement ouverte, de telle sorte que les habitants savent non-seulement que le visiteur est entré, mais s'il est seul ou accompagné de plusieurs personnes ; car une seule personne ne se donne pas ordinairement la peine de pousser la porte jusqu'au bout de sa course ; elle se borne à entr'ouvrir de manière à pouvoir passer, et ce n'est que dans le cas où plusieurs personnes sont ensemble qu'on ouvre la porte entièrement.

L'avenue qui mène à son habitation est creusée entre deux collines couronnées de bois ; quand on se promène dans ce petit parc, on ne peut passer d'une colline à l'autre qu'en descendant dans cette allée pour remonter de l'autre côté ; cet exercice pourrait être fatigant. Donc, deux câbles en fils de fer ont été tendus d'une colline à l'autre ; à ces câbles sont suspendus deux chariots roulant sur des poulies, l'un pour aller, l'autre pour revenir ; on s'assied dans le premier : le poids de votre corps l'entraîne, et vous franchissez l'allée creuse par cette course aérienne. Lorsque le chariot vous a déposé à terre, il retourne à sa place par un mécanisme très-simple.

M. Donné passe sous silence la boîte aux lettres et les horloges électriques, pour arriver à la maison du jardinier.

M. Robert-Houdin veut qu'on soit à l'ouvrage de bonne heure ; il a donc établi dans la chambre à coucher d'Antoine, un réveil-matin qui sonne à heure fixe au moyen d'un courant électrique partant d'une horloge qui règle les heures de sa maison ; il a eu soin de placer le réveil-matin, non près du lit de son jardinier, mais à l'autre bout de sa chambre ; or, le carillon électrique ne cesse que lorsqu'on interrompt le circuit en décrochant le fil conducteur ; Antoine est donc obligé de se lever pour se délivrer du tintamare étourdissant, et, une fois levé, on ne se recouche plus, car le plus difficile est de sortir de son lit.

⁂

L'exposition qui se prépare suggère à M. Roqueplan des réflexions qui peuvent intéresser nos lectrices ; il s'agit d'une classe nombreuse parmi les femmes, celle des demoiselles de magasin.

Les étrangers dont nous attendons le flot vont concevoir, ainsi que le dit notre spirituel confrère, une singulière opinion de la qualité physique des classes intermédiaires parisiennes, quand ils auront observé, dans les comptoirs, devant les rayons de nos magasins, les têtes de femmes enrôlées pour leur faire des risettes et des offres d'articles.

Ils ne connaîtront pas quels sont les déboires, les douleurs, les désespoirs d'une malheureuse fille à qui la nature a joué cette funeste niche de la créer jolie. Quand elle doit vivre de son travail, mieux vaudrait pour elle entrer toute enduite de friture dans un brasier ardent, que de s'exposer à la persécution jalouse de la patronne d'un magasin ou d'un atelier.

Quand même le maître de la maison ne serait pas galant, le seul fait qu'il peut s'être glissé dans la maison une jolie fille excite chez la patronne, non pas ce sentiment de la jalousie, qui est stupide, maladif, insalubre, au demeurant excusable, mais ce féroce sentiment de l'envie qu'une femme conçoit contre une femme belle.

Dans certaines maisons, il est défendu à toute femme employée de s'asseoir ; on semblerait n'être pas achalandé si quelqu'un se reposait ; il faut un va-et-vient de gens et de choses, d'objets qu'on dérange à la cantonnade comme devant un acheteur imaginaire ; pour les replacer, il faut se hisser vers les rayons, remuer, remuer, ne rien dire et ne jamais s'asseoir.

Quelques-unes parviennent de temps à autre à s'appuyer doucement, à peine un peu, si peu que rien, une seconde, de biais, contre un angle de comptoir ou une porte de casier ; ce sont les privilégiées, c'est-à-dire les plus laides ; cette licence inouïe passe inaperçue.

Gare aux jolies ! La première d'entre elles qui, à la suite d'une observation trop prolongée de la perpendiculaire, sentirait son estomac défaillir et se risquerait seulement à bâiller, serait traitée de lâche, de fainéante, de gnian-gnian, et ferait ajouter cette nouvelle note à un dossier dont la conclusion forcée est l'expulsion.

Les économistes, les moralistes ont donné leurs louables méditations au grand problème du travail et du salaire des femmes. On les conjure ici de fonder, pour employer les jolies filles, une maison de refuge et de protection contre le panier à salade, la robe à longue queue, le chignon carotte et le faux chic des mineurs qui ont des chevaux.

⁂

Un détail de statistique emprunté aux calculs d'un savant écossais :

En ce qui concerne les femmes, dit M. Stark, la différence dans la durée de la vie, entre celles qui sont mariées et celles qui ne le sont pas, est moins grande que chez les hommes ; cependant elle est encore, en somme, très-notablement à l'avantage des premières.

Les femmes mariées meurent, à la vérité, en plus grand nombre que les filles durant trois périodes quinquennales de la vie, à savoir de quinze à vingt, de vingt à vingt-cinq et de vingt-cinq à trente ans ; mais elles prennent leur revanche de trente à quarante ans, période où les filles meurent à leur tour en plus grand nombre.

De quarante à quarante-cinq ans, l'avantage revient aux filles ; au delà, il ne cesse plus d'être du côté des femmes mariées.

THÉATRES

Nous n'avons, cette semaine, rien de bien extraordinaire à noter.

A l'Opéra, *Roland à Roncevaux* fait peu d'argent. C'est une malheureuse reprise : aussi pousse-t-on vivement les répétitions de *Don Carlos*.

A l'Opéra-Comique, *Lalla-Rouk*, *Joseph*, *Mignon* et le *Chien du jardinier* composent des spectacles des plus attrayants : c'est pourquoi, au rebours de ce qui a lieu à l'Opéra, on ne se hâte nullement de répéter le *Fils du Brigadier*.

Le Théâtre-Français commence à s'occuper de la nouvelle pièce de M. Ponsard. *Galilée* a été lu aux artistes, et les rôles en sont déjà distribués. En attendant, on nous sert un acte nouveau de M. Octave Feuillet, dont nous reparlerons, et l'on reprend *la Ciguë* d'Émile Augier. A la bonne heure!

A l'Odéon, deux représentations de l'*Œdipe* de Voltaire ont beaucoup plu aux spectateurs, qui n'ont pas l'occasion de voir souvent cette tragédie. On sait qu'à la première représentation de sa pièce, l'auteur de *la Henriade* parut lui-même sur le théâtre, au milieu du cortége du grand-prêtre, dont il portait la queue, en se livrant à mille folies, et en criant très-fort : « Applaudissez, Athéniens : c'est du Sophocle! » Nos auteurs modernes ne sont guère plus modestes, mais bien peu jouissent d'une semblable liberté au moment où le public va décider du sort de leur œuvre.

Portons un succès à l'avoir de l'Ambigu. C'est le drame posthume de Léon Gozlan, la *Duchesse de Montemayor*, qui lui vaut cette bonne fortune. L'anecdote dramatique racontée par Vidocq dans ses mémoires, — anecdote qui a procuré à M. Sardou la principale situation du quatrième acte de *Maison neuve*, et dont Léon Gozlan a tiré son drame, — était peut-être un peu mince pour fournir cinq actes ; mais il y a là de belles scènes, et mademoiselle Périga, en véritable artiste, a su les faire ressortir par son jeu. Grâce à elle, la *Duchesse de Montemayor* n'est pas près de quitter la place.

A la veille de jouer une nouvelle pièce de M. Offenbach, le théâtre des Variétés a repris *la Belle Hélène*, mesure très-sage et très-judicieuse : quelques-uns des spectateurs auraient pu s'égarer dans de mauvais lieux, aller entendre *Freischütz* ou *Mignon*, et se trouver tout dépaysés en écoutant la musique de l'auteur d'*Orphée aux Enfers*. Grâce à cette précaution, la transition ne sera pas trop brusque, et, en dépit du bon sens, l'habitude les ramènera à l'admiration.

Les Canards l'ont bien passé! charmante revue et très-spirituelle, malgré son titre plus que rococo. Sur tant de revues qui ont paru cette année, c'est bien le moins qu'il y en ait une bonne. Le petit théâtre des Folies-Marigny, à qui arrive cette heureuse chance, justifie pour la seconde fois le proverbe de l'Évangile : les derniers seront les premiers. Quant aux premiers, ils ne seront jamais les derniers, grâce à la bonhomie du public qui accepte tout ce qu'on veut bien lui présenter, témoin le *Diable boiteux*.

Vous me direz à cela qu'il en faut pour tous les goûts. La maxime n'est pas neuve, hélas! Il est vrai qu'en revanche elle n'est nullement consolante.

Robert HYENNE.

RÉVEILLON CHEZ VICTOR HUGO.

La *Gazette de Guernesey* nous rend compte de la fête récemment donnée par Victor Hugo, à l'occasion de la distribution que l'illustre poëte fait annuellement aux enfants pauvres qu'il a pris sous sa protection.

La fête se composait d'un goûter de sandwichs, de gâteaux, de fruits et de vin, d'une distribution de vêtements, et d'un arbre de Noël chargé de jouets.

Avant la distribution des vêtements, Victor Hugo a adressé quelques paroles aux personnes réunies dans son salon :

« Vous connaissez, leur a-t-il dit, le but de cette petite réunion. C'est ce que j'appelle, à défaut d'un mot plus simple, la fête des petits enfants pauvres. Je voudrais en parler dans les termes les plus humbles, je voudrais pouvoir emprunter pour cela la simplicité d'un des petits enfants qui m'écoutent.

» Faire du bien aux enfants pauvres, dans la mesure de ce que je puis, voilà mon but.

. . . .

» Connaissez-vous quelque chose de plus triste que la souffrance des enfants? Quand nous souffrons, nous hommes, c'est justement; nous avons ce que nous méritons, mais les enfants sont innocents, et l'innocence qui souffre, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus triste au monde? Ici, la Providence nous confie une partie de sa propre fonction. Dieu dit à l'homme : je te confie l'enfant. Il ne nous confie pas seulement nos propres enfants ; car il est trop simple d'en prendre soin, et les animaux s'acquittent de cette loi de la nature mieux parfois que les hommes eux-mêmes; il nous confie tous les enfants qui souffrent. Être le père, la mère des enfants pauvres, voilà notre plus haute mission. Avoir pour eux un sentiment maternel, c'est avoir un sentiment fraternel pour l'humanité. »

Nos lectrices comprendront le sentiment qui nous a fait reproduire ces belles paroles de l'illustre poëte. De tels enseignements ne doivent pas être perdus, et il serait à souhaiter que l'exemple qui nous vient chaque année de Guernesey fût suivi en France par tous ceux que la fortune s'est plu à favoriser. Faire du bien aux enfants pauvres, c'est ensemencer le présent au profit de l'avenir.

Robert HYENNE.



L'HACIENDA DEL CALORGNO

(NOUVELLE MEXICAINE. — FIN.)

Ils marchèrent pendant quelques minutes ; puis un ressort invisible craqua tout à coup ; la roche s'entr'ouvrit et ils pénétrèrent dans un couloir étroit qui s'enfonçait en terre par un escalier de quelques marches ; au bas de l'escalier, l'Indien, élevant sa torche, dit :

— A présent, regarde.

Jamais œil humain n'éprouva d'éblouissements semblables. Des coffres énormes, alignés sur le sol, en triple rangée, lui renvoyaient les miroitements d'une infinité de pépites jaunes ; des lingots d'argent d'un poids considérable gisaient, couchés sur le sol comme les essieux bruts dans les magasins d'une forge ; de petits coffrets de fer noir ou de bois des îles, éparpillés sur les coffres, rayonnaient comme de merveilleuses étoiles, répercutant les lueurs fauves de la torche ; ils contenaient une quantité de magnifiques diamants d'une inestimable valeur.

L'œil ardent du vieux cacique ne quittait point le regard du Français, où il pouvait lire aisément plus d'admiration que de convoitise.

— Frère pâle, lui dit-il, voudrais-tu être l'époux de celle à qui appartiendront un jour tant de richesses ?

— Certes, répondit franchement l'officier, si nous avions mutuellement le don de nous plaire, je ne considérerais point cette fortune comme un obstacle, bien que je n'aie rien à lui offrir en compensation de tels avantages.

— Et si elle ne te plaisait point? demanda le grand chef.

— Ces trésors ne me feraient point l'épouser, répliqua le lieutenant; mon cœur n'est pas à vendre, c'est mon unique trésor, et je tiens à le donner.

Inohua parut heureux de cette réponse.

— Tu es un homme, frère pâle, dit-il; tu la verras bientôt, ma fille, et elle te plaira.

Il éteignit sa torche, et reprenant l'officier par la main, il le conduisit en dehors des souterrains.

Il venait de le quitter au moment où nous le trouvons pénétrant avec mystère dans la chambre de Rosita la Mexicaine.

Le cacique couvait d'un regard de profonde tendresse la belle jeune fille enfoncée dans sa couche, et celle-ci le contemplait avec des yeux remplis de caresses.

— Le Bisojo est de retour, dit l'Indien tout à coup ; il vit encore et c'est lui le meurtrier de ta mère Ila. Elle était belle comme toi et bonne et douce, et cet homme l'a martyrisée pour connaître d'elle le secret de nos aïeux, qu'elle ignorait... Aujourd'hui, son heure est venue; il faut que cet homme meure!

Une nuance de tristesse assombrit le regard de la jeune fille.

— Je l'ai cru bien longtemps mon père, murmura-t-elle ; il m'a toujours traitée avec affection, et je ne puis le haïr.

— Je le hais, moi, reprit le grand chef avec violence; il m'a ravi mon épouse et privé de mon enfant. Il faut que cet homme périsse !

Les prunelles d'Inohua lancèrent de sombres éclairs. Rosita essuyait une larme.

Inohua la baisa au front.

— Ah ! fit-il en rehaussant sa taille majestueuse, quand les visages pâles vinrent, il a quelques siècles, promener leurs villes flottantes sur les rivages de notre golfe, le Mexique était un riche et puissant empire; les souverains qui régnaient étaient fils du soleil, et le soleil distillait pour eux des flots d'or dans nos montagnes. C'est l'or du Mexique qui tenta les visages pâles.

Ils descendirent de leurs villes flottantes, ils s'emparèrent de nos villes et de nos territoires ; mais l'or est resté aux mains des fils du soleil.

Rosita, reprit le cacique avec une orgueilleuse emphase, connais-tu le dernier rejeton de la céleste lignée ?

Il rejeta sa couverture sur ses épaules et redressa son aigrette de plumes d'aigle.

— Le dernier de leurs descendants, murmura-t-il d'une voix solennelle, c'est le cacique des Pawnies d'Unajuquilla et de Chapultepec, Inohua, le grand chef, dont tu es l'unique fille...

Inohua semblait grandir, et ses regards brillaient d'une flamme orgueilleuse.

— Oui, reprit-il, oui, nous sommes les fils des eaux qui régnèrent ; le soleil a permis que ses descendants mâles vinssent à s'éteindre, dépouillés du trône de leurs aïeux ; mais les oracles ont dit que le remède aux malheurs qui n'ont cessé d'accabler ces contrées depuis l'époque fatale de la conquête viendrait de là même où était venu le mal. Les Francs libres amènent un chef de la race espagnole, source de ce mal ; c'est évidemment le remède !

Les fils du soleil seront les soutiens de ce monarque providentiel.

Et le Bisojo, qui le sait, convoite l'or des caciques ; il n'ignore point que tu es leur héritière et que tu posséderas un jour la clef du royal trésor des vieux chefs; aujourd'hui, si je ne le tuais, il t'épouserait par force...

Rosita eut un frisson d'épouvante ; ce que son père lui disait en ce moment jetait la lumière sûr des points obscurs qu'elle n'osait s'expliquer.

— Mon père a raison, dit-elle, il faut que ma mère Ila soit vengée.

Le vieillard sourit.

— Ce soir, dit-il, el Metizzo, le contrebandier, doit venir avec ses mules apporter des poudres pour les guerriers du Juarès, et l'arsenal du Bisojo est le dépôt du chef proscrit. A l'heure où il partira, on fera le signal aux guérilleros; si Juarès quitte l'hacienda, tu m'enverras le métis.

Mais il faut que le Juarès parte, j'ai juré aux Manitous de l'abandonner au bon plaisir de sa destinée... Si tu ne m'envoyais point El Metizzo, je comprendrais que Juarès est toujours à l'hacienda...

— Mon père sera obéi, dit Rosita; où faudra-t-il envoyer ce métis à mon père ?

— Au couvent de San-José, dit le cacique.

En ce moment, des bruits de pas se firent entendre derrière la portière. Inohua baisa sa fille au front et disparut dans le placard par où il était entré. Rosita s'enfonçant sous ses couvertures, parut s'abandonner, avec la plus nonchalante des quiétudes, aux rêveries d'un demi-sommeil.

Piquilla entrait... la camerilla portait, sur un brasero d'argent, une tasse de chocolat en état d'ébullition parfaite.

Elle déposa son fardeau sur la console en murmurant.

— Vive Jésus, senorita ; sentez-vous comme il embaume ?

La camerilla promena dans la chambre son regard éveillé :

— Nous allons vous habiller, si vous voulez bien, maîtresse, dit-elle.

Et elle apporta les mules de la créole sur la peau de tigre

qui servait de descente de lit et roula, près d'une chaise longue, un fauteuil couvert des vêtements de la jeune fille.

En ce moment, Inohua, ponctuel, entrait au réfectoire de San-José.

IV

Les fenêtres de ce réfectoire de San-José dominaient la vallée où s'étendait, au milieu de campagnes cultivées, l'hacienda del Calorgno.

C'était une sorte de village englobé dans une même enceinte de fossés et de murailles; autour des bâtiments du maître s'élevaient les communs ou écuries, et, près des écuries, les demeures plus humbles des gauchos, cultivateurs, vaqueros, bergers ou chasseurs dépendant de l'hacienda.

Inohua parcourait de l'œil la plaine fertile; de temps en temps son regard perçant semblait pénétrer à travers les murs et deviner ce qui pouvait se passer dans l'intérieur de ce domaine.

— Cacique, lui dit l'officier, quand attaquerons-nous cet homme? Je ne puis vous dissimuler plus longtemps que le but de ma mission dans ces contrées est de m'emparer de sa personne.

Inohua sourit :

— La besogne de mon frère est facile, dit-il; mon frère n'aura qu'à juger... Vivant, cet homme m'appartient et je ne le céderais point au grand chef des visages pâles lui-même; il faut que le Bisojo meure, et le grand chef ne le tuerait pas... Je promets donc son cadavre à mon frère et sa chevelure à el Bizco le Chien-Noir; j'ai dit et je tiendrai parole...

— Sa chevelure!... dit Bizco... et que veut-il que j'en fasse? Je n'aurais pas même la ressource de m'en édifier une perruque... Merci du cadeau, mon père rouge, brodez-en vos mocassins, plutôt.

Le cacique aperçut en ce moment dans la plaine des cavaliers de sa tribu.

Il ne répondit point à el Bizco; mais emboîtant ses mains l'une dans l'autre, il se mit à souffler entre ses pouces rapprochés.

Cela produisit un son assez semblable à celui du hurlement du hibou pendant les nuits d'amour du printemps, mais assourdissant comme un sifflet de locomotive.

— Le charmeur de serpents me cherche, murmura-t-il; je vais savoir.

Peu d'instants après le signal, le charmeur de serpents entrait dans les ruines et pénétrait directement dans le réfectoire.

Le sauvage ne parut point surpris de trouver son chef en nombreuse compagnie; il agita, en signe de salut, la couverture qui lui servait de manteau et remit à Inohua un carré d'écorce sur lequel étaient gravés des caractères hiéroglyphiques.

D'un seul coup d'œil, le dernier Incas eut déchiffré ce message.

— Où est le renard jaune? demanda-t-il.

Le charmeur de serpents traça en l'air une série de signes. Inohua fit de même.

— C'est pour ce soir, dit-il... L'homme m'appartient.

Le charmeur de serpents avait compris, sans doute, car il se retira immédiatement.

Le message qu'il venait de remettre pouvait se traduire ainsi :

« El Bisojo cause avec un homme qui possède sur un papier le plan des grottes; ils les visiteront cette nuit. »

Il venait d'un Pawnie courbé dans les broussailles et qui veillait, par ordre du chef, sur les mouvements de l'assassin de sa femme.

Pendant que le cacique était avec sa propre fille, dans le retiré de l'hacienda, le Bisojo et son hôte fumaient dans les bosquets qui entouraient les derrières de l'habitation; ils se croyaient bien seuls, à l'abri d'oreilles indiscrètes et continuaient la conversation dont nous avons saisi quelques bribes, la veille, lors de leur arrivée à l'hacienda.

— Vraiment, disait Juarès, vous n'avez pu pénétrer le secret des souterrains?

— Positivement, non, dit le Bisojo. Je connais le plan à fond, mais je n'en suis pas plus avancé; c'est un dédale immense, inextricable et où rien ne peut dénoncer un réduit particulier.

Le président haussa les épaules.

— Nous verrons bien, dit-il; je possède dans mon portefeuille la clef du secret, et si vous voulez m'introduire au carrefour, nous chercherons ensemble.

Les yeux du Bisojo lancèrent des éclairs.

— Ce serait le salut de la République, dit-il; on aurait de quoi désintéresser ces criards de Français qui ont si fort dérangé nos affaires, et remonter les caisses si délabrées...

Un faune ricanait, près d'eux, caché dans les broussailles.

Le faune rampa sous les mangliers et se dirigea vers le mur d'enceinte; là, il enleva de la pointe de son couteau l'écorce d'un jeune figuier sauvage et traça de la même pointe, sur cette écorce, des dessins nombreux et bizarres.

Quand il eut achevé, il imita le sifflet de l'oiseau moqueur et parut guetter quelque chose.

Il n'attendit point longtemps; un bruit tout semblable ne tarda pas à lui répondre.

Le faune passa pardessus le mur le morceau d'écorce; une main rouge comme la sienne s'avançait pour le saisir.

— Au cacique, murmura-t-il, et lestement.

L'écorce disparut; un galop de chevaux se fit entendre à une courte distance.

Le faune sourit, promena lentement son regard de lynx à travers le fourré et vit le Bisojo et Juarès rentrer à l'hacienda.

C'était le signal de la fin de sa fonction, faut-il croire; car il imita le cri aigre de l'orfraie qu'un écho mystérieux répéta.

L'homme se souleva alors et bondit; c'était sa façon d'escalader les murailles. D'un seul effort de son jarret nerveux il venait de franchir la clôture de l'hacienda sans se froisser à la moindre pierre.

Le sauvage retomba d'aplomb sur ses pieds; il ne vacilla pas d'une ligne; il promena son regard sur la plaine.

Il ne vit rien à l'horizon, sauf une spirale de fumée bleuâtre montant, dans l'atmosphère immobile, du milieu des ruines de San-José.

Nul bruit au dehors, si ce n'est un essaim nombreux de vautours des Cordillières planant entre les nuages et jetant dans l'espace leurs discordantes clameurs.

Le lieutenant patienta jusqu'à la nuit, sur la foi des paroles du cacique. Ce n'était pas une petite affaire : il avait à lutter contre l'ardeur de ses zouaves; seul le Bizco le soutenait dans sa confiance.

— Ce n'est pas pour favoriser le grand chef, disait ce dernier, cet homme m'ayant crânement plumé un jour, je devrais lui garder une dent; mais, d'après ce qu'il nous a montré, mon lieutenant, on doit croire que vous lui tapez furieusement dans la prunelle... c'est sûr!... Or, je défie le Cyclope de me démentir, je ne crains pas qu'un sauvage qui vous porte de l'intérêt n'est pas capable de vous trahir. Faut leur rendre justice!

— C'est vrai, confirma le Cyclope.

El Bizco continua :

— Le grand chef est l'ennemi personnel du Bisojo, et il a juré sa mort... Vouloir lui enlever cette proie, c'est rêver l'impossible; il l'étranglerait plutôt dans notre poche.



Dès que la nuit tomba sur la vallée, il se fit autour de l'hacienda del Colorgno un mouvement inaccoutumé. Vers les neuf heures, une fusée monta, éparpillant dans les airs une myriade d'étoiles.

Puis, ce fut tout.

Seulement, on eût pu voir à ce signal une ligne sombre se mouvoir le long de la colline où s'élevait le couvent en ruines de San-José. C'était la colonne française du lieutenant Rol, sous la conduite d'el Bizco; elle s'en allait prendre possession de l'hacienda.

L'officier était seul, avec le chef Pawnie, dans le réfectoire du couvent.

A dix heures, Inohua dit :

— Le metizzo n'est point venu, c'est que le Grand-Esprit veut que le Bisojo meure, puisqu'il l'envoie de lui-même sous mon casse-tête. Frère pâle, l'heure de cet homme va sonner.

L'Indien rapprocha ses mains et son souffle rendit un son grave que l'écho répéta dans la vallée.

A ce signal, les broussailles s'animèrent tout le long de la colline, et la lune qui se levait aux cieux éclaira la promenade de spectres subitement évoqués. En même temps, l'officier pouvait apercevoir un drapeau tricolore flotter sur les murs de l'hacienda.

— Tout le monde est à son poste, reprit le cacique; descendons!

Il lui prit la main et l'entraina dans l'escalier qui conduisait aux caves.

Il y avait une foule silencieuse dans la chambre circulaire qui servait de carrefour aux souterrains. Cinquante Pawnies étaient debout, muets et graves; on ne voyait que leurs yeux étincelants dans la nuit comme des prunelles de panthères.

Le cacique leur sourit avec satisfaction.

Il se pencha soudain sur le sol et écouta, l'oreille collée contre terre.

— Deux hommes viennent, dit-il en se relevant; l'un ne doit pas sortir vivant de ces caves. Que mes sept frères rouges viennent avec nous!

Le cacique se dirigea vers le caveau qui contenait le trésor de ses pères; il tenait par la main l'officier français; sept autres Indiens le suivaient.

Il ouvrit le caveau et descendit.

Il conduisit cet aréopage au fond de la salle; il y avait des siéges de pierre autour d'une énorme dalle, et sur cette dalle un fauteuil de métal environné de gros candélabres.

— Que mes frères attendent, dit-il; l'heure du conseil approche et ils ont un grand criminel à juger.

Les sauvages s'accroupirent en cercle autour de la dalle; il fallut que le Français se décidât à occuper le fauteuil.

Cependant, deux hommes débouchèrent, l'un après l'autre, dans la salle circulaire; l'un d'eux tenait une lanterne sourde.

— C'est une vraie nécropole, disait le premier; quel silence! On pourrait impunément tuer là son père et sa mère.

Le deuxième sourit :

— Le silence du tombeau y est bien gardé, fit-il d'un air étrange... Voyons, senor Juarès, où est le parchemin? que nous vérifions au plus tôt la justesse de ses indications.

Le président tenait déjà le plan et y appliquait l'aiguille d'une boussole. Le Bisojo approcha la lanterne.

— C'est là, dit Juarès en montrant du doigt l'obscur boyau par où les Pawnies venaient de disparaître.

Il entendait le cœur du Bisojo battre dans sa poitrine.

— Vous êtes bien ému, senor, lui dit-il; calmez-vous!

— Si j'avais eu ce papier, disait le guerillero, il y a longtemps que je saurais à quoi m'en tenir, et nous ne serions pas traqués comme des loups dans notre propre patrie.

Ce généreux élan acheva de séduire Juarès; il lui remit le parchemin.

— Allons! Mexicain, dit-il; suivons sa piste, je la sais par cœur, moi... Il pénétra dans le conduit en comptant ses pas et s'arrêta au vingtième...

— Un bouton de fer à un mètre de hauteur à gauche, disait-il, on pèse et le rocher s'ouvre... Le bouton de fer doit être par ici...

Il tâta quelque temps à la lueur de la lanterne.

— Je le tiens, s'écria-t-il tout à coup avec un soupir de triomphe, la République est sauvée!

Le Bisojo glissa le parchemin dans sa poche, et sa main tremblante pesa derrière celle de Juarès, sur le bouton de fer mystérieux; le rocher céda soudain et les deux hommes se précipitèrent dans l'ouverture béante.

Ils roulèrent d'un seul élan le long des neuf marches; derrière eux la porte se refermait avec un craquement lugubre.

La grotte profonde était silencieuse; ils n'entendaient que le bruit de leur souffle précipité et les bonds de leur cœur battant à démolir leur poitrine.

Le Bisojo posa sa lanterne sur un coffre.

— Salut! s'écria-t-il, ô sanctuaire où sont cachées tant de richesses, Eldorado de mes rêves... salut!... A moi, splendeur du vieux Mexique... tu es à moi!...

Il s'étendit de tout son long sur les caisses alignées, et plongea ses mains dans les coffres; l'or ruisselait entre ses doigts, avec un tintement plein d'harmonie; des lueurs fauves faisaient chatoyer ses prunelles, il ébranlait les planches massives et le feu des pierreries rayonnant du fond des coffrets l'éblouissait de ses éclairs.

Les barres d'argent massif tintèrent sous les talons de Juarès émerveillé.

— C'est prodigieux, murmura le président, la vérité est au-dessus des calculs de la légende... El Bisojo, il y a là de quoi acheter et payer comptant l'empire de Napoléon III lui-même... nous sommes sauvés!

Le Bisojo se redressa soudain :

— Ce trésor est à moi, dit-il, d'une voix rauque, il est sur mes terres et je veux le garder; la République mexicaine se tirera comme elle le pourra de ses affaires, je ne prétends pas payer les frais de la guerre...

Le Mexicain sortit de sa poche un révolver.

— Vous connaissez mon secret, senor Juarès, reprit-il, il ne peut point y avoir au monde deux hommes vivants qui le possèdent; dites donc adieu pour jamais à la vie et à la puissance, car je vais vous enterrer ici avec ces trésors et terminer d'un seul coup les malheurs de ma pauvre patrie...

Juarès fut pris à la fois de frayeur et de dégoût, la cupidité de cet homme l'effrayait plus encore que son propre danger. Soudain, un éclair tournoya dans l'ombre, quelque chose s'abattit, et l'arme du guérillero roula dans un coffre, s'échappant de son poignet brisé.

Le président reconnut en même temps la voix du cacique des Pawnies qui murmurait à son oreille :

— Sortez et suivez l'homme qui vous attend derrière la porte, il a ordre de vous sauver...

Et il le conduisit jusqu'à la dernière marche.

Avant de s'échapper, le président put apercevoir une vision étrange :

Trois torches énormes, allumées dans des candélabres d'or massif, éclairaient déjà la grotte... Au fond de la salle, il vit sept Peaux-Rouges assis gravement autour d'une sorte d'estrade, dont un jeune homme vêtu de l'uniforme français occupait le fauteuil présidentiel.

La porte se referma devant le Bisojo qui tentait de s'évader, mais la main du cacique le repoussa jusqu'au fond de la cave.



— Mes pères sont-ils prêts à juger? demanda le grand chef.

Le Français consulta du regard ses assesseurs ; ils répondirent unanimement par le même signe affirmatif.

Le dernier Inca dit, montrant du doigt le guérillero captif :

— Cet homme s'est emparé d'une femme qui ne lui appartenait point et l'a assassinée... Est-ce vrai, el Bisojo ?

Cette accusation capitale, articulée en face d'un tribunal improvisé dont il ne pouvait que redouter l'arrêt, épouvanta le Bisojo... Quoi, c'était en face de ce trésor immense, rêve de toute sa vie, qu'il allait avoir à mourir !... Il essaya de nier, plein de défaillance.

— Lâche ! prononça le Pawnie.

— C'est vrai... confessa le Bisojo.

— Que mérite le meurtrier d'un être inoffensif? dit Inohua.

Le regard de Rol interrogea les juges.

Sept voix graves laissèrent tomber, dans le silence du caveau, le même mot lugubre que résuma, comme un arrêt sans appel, la voix vibrante de l'officier :

— La mort!

Le tomawack d'Inohua tournoya de nouveau, le Bisojo tomba sur le sol, la tête fracassée.

L'exécution suivait de près le jugement.

Rol fut alors témoin d'une scène étrange et inattendue.

A peine le meurtrier d'Ila était-il à terre, respirant encore, que le cacique, promenant son couteau autour du front de sa victime, lui enleva, d'un seul coup, sa chevelure.

En même temps, les sept juges quittèrent leur siége et commencèrent, autour du cadavre, la danse sacrée de la vengeance.

Cette cérémonie bizarre et féroce, accomplie dans le sein de la terre, empruntait quelque chose de fantastique à l'horreur de sa mise en scène...

VI

Le Cyclope commandait la place en l'absence de son officier. Il s'était fait donner les clefs des appartements et refusait aux guérilleros de Juarès la livraison de leurs poudres.

— Nom d'un bleu ! se disait-il, si le lieutenant s'amuse, nous ne faisons pas vaillante besogne. C'est ennuyeux d'être responsable. Ma foi, tant pis, j'ai envie d'achever la journée avant son retour et de pincer mêmement les particuliers de Juarès ; s'il n'en veut pas, il les renverra, après tout.

— C'est égal, c'est un gaillard heureux, le lieutenaut ; il a des sous-officiers intelligents qui vont lui gagner, en son absence, des épaulettes de capitaine.

Le Cyclope fronça le sourcil et ordonna de faire main-basse sur cette canaille.

C'était un coup de filet brillant, il s'emparait ainsi, sans coup férir, de vingt-quatre mulets et d'une douzaine d'hommes.

Les Pawnies entraient dans l'hacienda, rapportant le cadavre glacé du Bisojo ; l'officier marchait devant eux avec le cacique.

— Voilà le lieutenant, dit el Bizco.

— Oui, fit Rol entrant dans la salle, et demain matin à l'aurore, el Bizco, vous partirez pour Zacatecas avec huit hommes et des cavaliers Pawnies. Vous remettrez au commandant des dépêches qu'il fera parvenir au maréchal. Notre besogne est faite.

Il suivit le cacique dans la demeure du Bisojo défunt.

Inohua disparut et ne revint qu'au bout d'un quart d'heure, donnant la main à une jeune fille d'une beauté merveilleuse.

Jamais les rêves de l'officier n'avaient entrevu pareille créature, leurs regards se croisèrent à peine, il se crut aveuglé par un éclair et son front devint tout rose.

Une teinte pourprée colora de même le visage ému de Rosita.

— Fils pâle, dit le cacique, voici ma fille bien-aimée, l'héritière des Incas.

Rol, trop Français pour n'être point galant, balbutia :

— Mon père rouge, c'est la perle la plus précieuse de leur trésor.

Le vieillard sourit avec une fierté légitime et se retournant vers la jeune fille encore troublée, il lui dit :

— Voici le chef des guerriers pâles, c'est ton frère ; qu'il soit le bienvenu dans nos domaines !

La créole répondit d'une voix harmonieuse et claire :

— L'hôte de mon père est le bienvenu !

V

— Diable de Rol, disait au capitaine Lairain le commandant du fort de Zacatecas, j'en suis tout perplexe... qu'est-il devenu? Depuis trois jours qu'ils sont partis, ses léopards et lui, on n'a pas reçu l'ombre de leurs nouvelles.

Dans la pensée de l'officier supérieur, léopard ne pouvait être autre chose qu'un faible synonyme de soldat français.

— Trois jours bien comptés, mon commandant, répliqua l'adjudant-major en consultant sa montre, trois jours et cinq heures même en excédant, si vous voulez bien le permettre.

— C'est-à-dire le quart ou à peu près d'une quatrième journée, poursuivit le commandant ; c'est égal, le maréchal a eu une idée bizarre de charger un garçon comme Rol, sortant de l'école, c'est-à-dire inexpérimenté, de mener à bien une mission périlleuse...

Le commandant se leva, fit quelques pas dans la salle et reprit en bâillant avec tapage :

— Si vous faisiez seller nos chevaux, hein, qu'en dites-vous, capitaine? Nous irons visiter les postes avant déjeuner ; cela tue le temps qui passe toujours à grand'peine quand on n'a rien à faire comme nous ici.

— Votre idée est excellente, commandant, reprit l'officier, c'est un verre d'absinthe première vertu pour chasser le vomito; un bon temps de galop bouleversera les miasmes.

Lairain sortit, mais il revint immédiatement.

— Quoi? qu'est-ce? déjà? fit le commandant ; les chevaux sont prêts?

On entendait dans la cour du fort un tapage extraordinaire.

— Pardon, commandant, dit Lairain, ce sont des nouvelles... des prisonniers... que sais-je ? Vous allez voir que ce petit Rol a de la veine.

Le visage de l'officier supérieur s'épanouit et sa corpulente personne voltigea du côté de la fenêtre.

On apercevait dans la cour el Bizco et son escorte de cavaliers Pawnies, au milieu desquels marchaient sans armes les guerriers de Juarès captifs.

Le commandant perdit patience.

— Hé, là-bas, vieux tigre, s'écria-t-il, qu'as-tu fait de ton officier ?

— Mon commandant, répondit el Bizco, il va bien, soyez tranquille, j'ai là pour vous et le maréchal des dépêches de sa main ; nous avons fait nos affaires.

— Vous avez tout pris, d'assaut ? conte-moi cela.

— C'était chaud, allez, broda el Bisco ; mais sans perdre un seul homme, nous sommes restés maître d'une position.

Le zouave baisa sa main en ajoutant : « Fameuse résidence ! »

Il se tourna vers les sauvages, et les montrant :

— Ce sont nos alliés, commandant, dit-il, nos courriers et des sujets délicieux pour l'empereur Maximilien ; malgré leurs airs de masques en goguette, faut voir comme ça vous tripote la besogne ; ils ont failli pincer le Juarès avec les prisonniers que voici, un peu de plus et nous vous l'amenions.



Rol se promenait dans le jardin de l'hacienda, il fumait un de ces puros délicieux que nous ne connaissons que par ouï-dire.

C'était par une tiède soirée de ce printemps éternel qui règne sous des latitudes enchantées. On entendait au dehors le murmure champêtre, les cris des vaqueros et le chœur des oiseaux chantant leur hymne quotidien à l'astre du jour près de s'éteindre.

Une jalousie se releva non loin de lui, il ouït le bruit des planchettes glissant dans leurs coulisses.

Rol leva les yeux et aperçut le minois éveillé de Piquilla souriant à travers le feuillage.

Ce n'était point ce qu'il cherchait.

Il ne pensait pas en ce moment au fort de Zacatecas, au commandant, à ses camarades, non plus qu'à la patrie absente. Depuis deux jours, hélas ! il songeait à la plus belle perle du trésor des Incas, ainsi qu'il l'avait désignée lui-même.

L'officier s'étendit sur le gazon, en vue de la jalousie ; il avait un pressentiment... Il rêvait à cette vision céleste dont l'image ne cessait plus d'envahir son âme, et quelque chose lui disait qu'il allait bientôt l'apercevoir.

L'apercevoir... lui qui n'osait caresser une espérance qu'avait fait naître dans son cœur un propos, oublié peut-être, du vieux cacique.

Et, d'ailleurs, cet amour insensé, tyran de son âme, ce sentiment absolu, infini, ineffable, avait-il chance de trouver un écho dans le cœur de la descendante des Incas ?

Tels étaient ses soucis depuis qu'il l'avait entrevue.

Une voix chanta dans la chambre aux persiennes ouvertes, une voix douce et flexible, elle modulait un air de romance espagnole et il entendait, comme un murmure, l'accompagnement d'une mandoline. Le jeune homme frissonna.

La voix cessa bientôt ; une main de femme, fine, blanche et délicate s'appuya sur la balustrade du balcon et une forme aérienne se dessina à travers les branches touffues des arbres.

Rol inclina sa tête pour profiter d'une éclaircie et ne rien perdre de cette apparition enchanteresse.

C'était elle, la Mexicaine, c'était l'adorable jeune fille. Son buste saillait tout entier au-dessus du balcon ; elle s'inclinait et son regard cherchait quelque chose à travers le fourré.

Elle vit l'officier et, par un instinct de pudeur naturel aux jeunes filles, elle essaya de se retirer ; mais son front devint rouge et il lui sembla qu'une force invisible l'attachait à cette place.

— Ah ! soupira le lieutenant, étreignant de ses deux mains son cœur qui bondissait : que je l'aime ! si elle m'aimait aussi !

Il y avait un témoin jusque-là invisible et qui jouissait agréablement de ce spectacle.

Inohua rampait dans le fourré.

Le cacique observait en silence ; il regardait tour à tour sa fille et le guerrier pâle, et il cherchait à lire dans leur pensée.

Il s'applaudissait d'une sympathie qu'il avait pressentie et dont il devinait les symptômes.

Lorsque l'aveu passionné s'échappa des lèvres du jeune homme, le Pawnie se releva.

— Inohua est un grand chef, murmura-t-il, et sa fille Rosita sera heureuse.

Il s'élança d'un bond jusqu'auprès du jeune homme.

— Mon frère pâle a parlé, lui dit-il, je l'ai entendu.

Rol tressaillit aux accents de sa voix gutturale.

— Il aime la fille des Incas, continua le cacique, qu'il me suive ; nous saurons si la fille des Incas entend pour lui la voix de l'oiseau qui chante dans le cœur des vierges...

Inohua lui prit la main et l'entraîna dans l'hacienda jusqu'à la chambre de la jeune fille.

VI

Six mois plus tard, on annonçait à Mexico que l'empereur Maximilien avait pour chambellan un étranger puissant et illustre.

Les récits des salons de la capitale se plaisaient à célébrer la beauté d'une nouvelle dame d'honneur de l'impératrice Charlotte.

On la disait issue de la plus ancienne famille du pays. Elle avait épousé un capitaine français que l'empereur Napoléon autorisait à s'attacher au service de son allié, Maximilien.

Ils étaient fabuleusement riches. On achevait de construire et de disposer pour eux un palais splendide et du dernier goût, au milieu du quartier à la mode de la capitale des Incas. La chronique ne tarissait point sur les merveilles entassées dans cette demeure, où s'établiraient bientôt les propriétaires de toute la contrée de Cahahuila, qui est aussi vaste qu'une province française composée de quatre départements.

Le jour où cet heureux couple vint prendre possession de ce palais, on vit déboucher toute une tribu indienne, à cheval, escortant de lourds chariots en tête desquels marchait le carrosse des illustres personnages.

Lorsque les époux mirent pied à terre dans la cour d'honneur, un messager de l'Empereur vint prendre de leurs nouvelles. Les Indiens de l'escorte descendirent de leurs chevaux et vinrent les embrasser tour à tour.

Le dernier d'entre eux, vieillard robuste et vénérable, portait les insignes de grand cacique.

Il pressa les jeunes époux sur son cœur et dit :

— Soyez heureux !

Puis, sans émotion apparente, il fit un signe.

Les cavaliers sautèrent sur leurs chevaux et s'ébranlèrent.

Mais avant de franchir la porte de la cour, le cacique se retourna ; on voyait une larme trembler sur le bord de sa paupière rougie.

— Inohua attend ses enfants à la fin des pluies, prononça-t-il d'une voix émue ; souvenez-vous !

Le vieillard rendit la bride et la tribu disparut comme un tourbillon que le vent emporte.

On put entendre le galop de leurs chevaux se perdre insensiblement dans les autres murmures de la grande ville.

Le soir même, il y eut un dîner de gala à la cour en honneur des puissants dignitaires.

Dieu sait seul tout ce qu'ils se dirent.

Au salon, lorsque l'huissier annonça : « La marquise del Calorgno et le marquis » tous les regards se tournèrent vers le jeune couple, et à son aspect, un murmure d'admiration courut dans la noble assistance.

Une double exclamation se fit entendre dans le coin le plus modeste de la salle.

— C'étaient les voix unies du major Lairain et du commandant de Zacatecas qui, étant aussi de gala, venaient de reconnaître leur ancien compagnon d'armes.

Le commandant ouvrit ses bras dans lesquels le marquis s'élança plein de joie.

— Rol, disait-il, Rol, mon enfant, ce cher Rol, lui... et marquis de n'importe quoi ?

— Et oui, commandant, ajouta Lairain, lui-même, ne vous avais-je pas toujours dit qu'il était né sous une bonne étoile ?

Marcel Coussot.




Digitized by Google

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une année, 1 £ 17 s. 6 d. .... 47 francs. | Six mois, 1 Livre .... 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cie, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 48.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECUPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

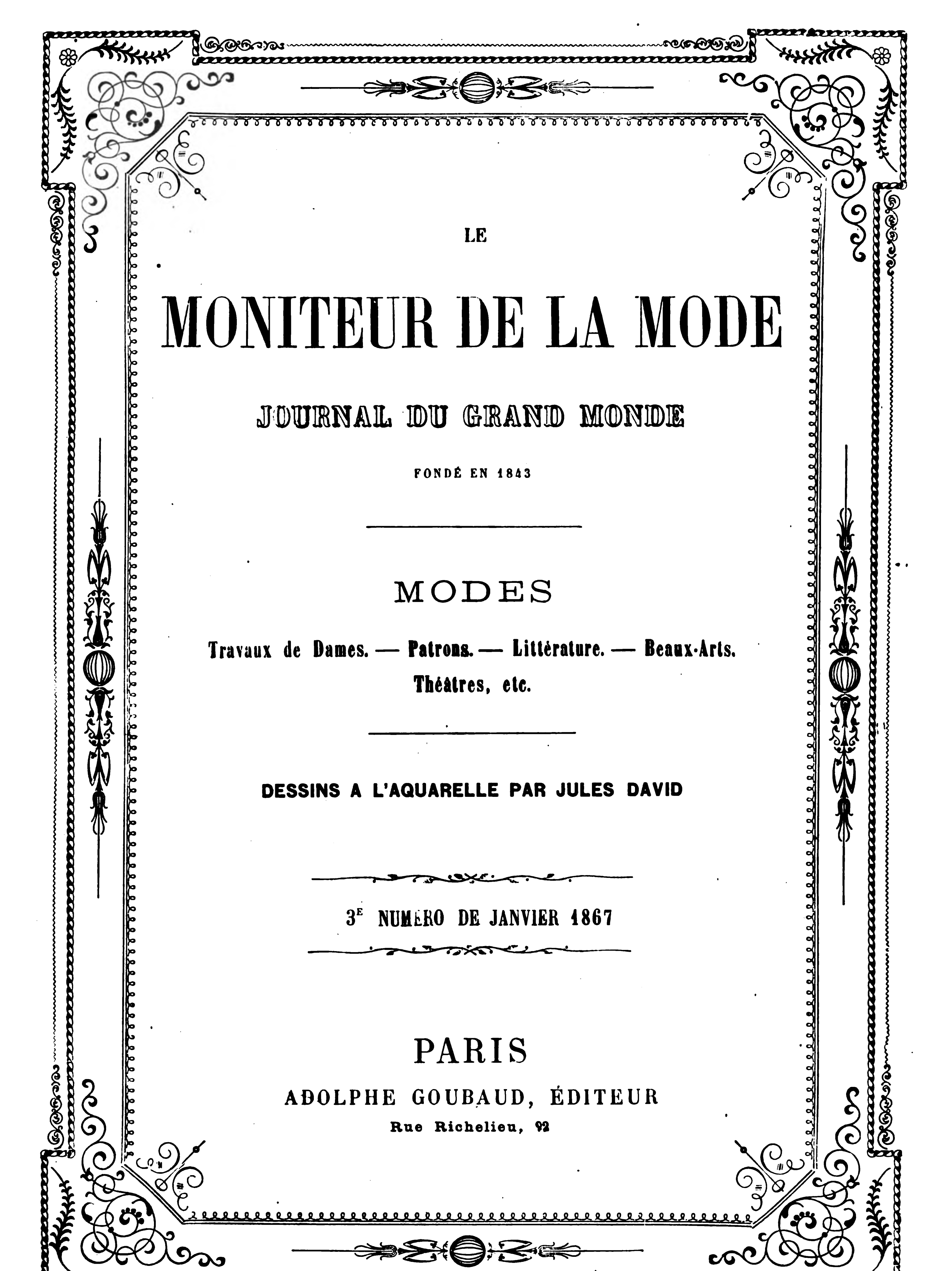
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3^E NUMÉRO DE JANVIER 1867

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 3e NUMERO DE JANVIER 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Dans plusieurs soirées, auxquelles notre devoir de chroniqueuse de modes nous a engagée à assister, nous avons pu constater les différences énormes qui existent entre les toilettes de cette année et celles de l'année dernière. Tout est complétement changé. Nous voici en plein genre antique, et les femmes, même en toilette de bal, se drapent à la façon des statues des maîtres anciens. La transition a été un peu brusque. Est-ce un bien? est-ce un mal? Nous laissons à d'autres le soin de décider cette question. Sans doute, les très-belles femmes gagneront au style d'aujourd'hui; mais les toilettes de bal, ordinairement si vaporeuses, ne perdent-elles pas un peu de leur charme à cette allure de tragédie qui envahit le costume féminin? C'est ce que la mode elle-même nous apprendra bientôt. En attendant, il faut nous contenter aujourd'hui d'indiquer les toilettes qu'il nous a été donné d'admirer.

C'est d'abord une robe de gaze blanche, brochée d'abeilles d'or. Cette robe a deux jupes: celle de dessous est bouillonnée, et, parmi les bouillons, se trouvent des pompons de satin blanc avec perles de cristal; la seconde jupe, étroite comme la première, est entr'ouverte devant et se prolonge en traîne, accompagnée d'un rouleau de satin à pointes de cristal. Le corsage, décolleté et froncé, est en forme de tunique, c'est-à-dire qu'il tient à peine aux épaules et seulement par des agrafes; un gros pli le rattache devant la poitrine; le dos reste nu, le corsage n'ayant que très-peu de hauteur. — La coiffure de cette toilette se compose d'un peigne à galerie d'or représentant des camées; les cheveux sont tressés et rejetés en arrière; chaque tresse est rattachée par des camées. Une bandelette de satin blanc, avec camée au milieu, vient rejoindre le bandeau bouffant qui accompagne le front et les tempes.

Une autre toilette est en satin bleu; elle n'a qu'une seule jupe qui est à queue et très-biaisée. Le pourtour et toutes les coutures sont suivis de points d'Espagne en argent. Le corsage, à l'empire, est orné également de points d'Espagne; des barbes de dentelle posées aux épaules forment des nœuds placés en jockeys et accompagnés de franges bleues et argent.

Une autre toilette est en satin de nuance bouton d'or. La jupe, à traîne, est taillée comme la précédente; seulement elle n'a aucun ornement et reçoit, à la hauteur de la ceinture, une tunique peplum en point d'Angleterre. Le corsage est garni d'un apprêt de point d'Angleterre, qui se croise en manière de bretelles en passant sur les épaules; cet apprêt est retenu à la toilette par deux papillons en diamants, placés l'un à la taille, au milieu, devant, l'autre par derrière, au corsage. Des papillons en diamants accompagnent également la coiffure en cheveux.

Une toilette de jeune fille se compose d'une robe de tarlatane blanche à double jupe. Les deux jupes, taillées en biais, sont disposées de manière à bouillonner à tour de rôle, en formant des ondulations parmi lesquelles circule un feuillage vert accompagné de fleurs de géranium ponceau. Le corsage est bouillonné et garni des mêmes guirlandes, qui se reproduisent encore à la chevelure.

Une seconde toilette de jeune fille est en foulard des Indes à mille raies, nuances capucine et bleue. Le bas de la jupe est garni d'un entre-deux de guipure de soie brodée de perles; un semé d'étoiles du même genre est placé en quinconce au-dessus. Le corsage est plat, décolleté, mais garni à l'intérieur d'une guimpe de guipure perlée qui se termine autour du cou par un rang de perles formant collier, et auquel se rattache devant une croix à la russe, en or ciselé, avec incrustations de perles. —La coiffure, en cheveux, est simplement accompagnée d'un peigne en or à galerie de perles. — Cette toilette, portée, il est vrai, par une très-jeune et très-belle personne, est une des mieux réussies que nous ayons encore vues.

Les coiffures en cheveux sont beaucoup plus gracieuses que celles de l'année dernière. Celles que nous venons de décrire avaient été exécutées par M. Henri de Bysterweld, dont le talent original et distingué est connu de nos lectrices.

Madame Léontine Coudré (maison *Tilman*, rue Richelieu, 104) a préparé un nouveau genre de coiffure, encore à peine connu et dont nous nous empressons de parler, au moment où la saison des bals oblige toutes les femmes à s'occuper plus que jamais de leurs toilettes. Cette coiffure se compose d'une espèce de galerie mouvementée, assez semblable à la tête d'un peigne, et qui doit se poser précisément à la place de celui-ci; la galerie est formée par de larges feuilles couchées d'où s'échappe une belle fleur mouillée de pluie et de légères branches de feuillages: le tout combiné de manière à se mêler aux cheveux sans les cacher complétement. C'est très-joli, extrêmement gracieux et difficile à décrire, comme toutes les fantaisies capricieuses auxquelles la mode nous a accoutumées.

On porte des bandeaux de velours piqués de fleurs, telles que marguerites, myosotis, etc. Ces bandeaux se placent également en guise de peigne et sont toujours accompagnés de très-longues guides en velours, décorées comme le bandeau et se terminant par des bouquets de fleurs et quelques bijoux.

Nous avons parlé, dans un de nos derniers articles, des garnitures des robes de bals, préparées par madame Léontine Coudré; nous laissons à nos gravures le soin d'en reproduire les nouvelles et délicates combinaisons.

Nous devons accorder les plus grands éloges aux sorties de bal, qui ne nous ont jamais semblé si jolies que cette année; on ne regrette qu'une chose: c'est que la sortie de bal ne reste pas plus longtemps sur les jolies épaules de la danseuse, et ceci n'est point pour dire du mal des épaules nues, mais la vérité est que la forme des robes « empire », extrêmement décolletées, fait désirer quelquefois un vêtement plus confortable. On fait, il est vrai, de très-jolies pèlerines en satin garni de cygne, et nous en avons vu de charmantes dans les magasins du *Régent* (maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7); mais rien n'égale la splendeur des sorties de bal: la broderie, genre oriental, y domine, accompagnée d'un plissé en rubans, de guides en velours recouvertes de perles, de guipure richement brodée; l'or et l'argent, enfin, se montrent partout, habilement combinés pour augmenter l'effet sans tomber dans le clinquant.

Nous ne saurions dire en peu de mots les formes adoptées pour ces jolies vêtements du soir: il y a tant de combinaisons différentes! La forme péplum, coupée en carré devant et derrière, rattachée par des coutures biaisées et formant quatre

pointes, est employée avec un égal succès comme pardessus de sortie ou toilette de soirée. Les magasins du *Régent* ont créé quelques nouveaux modèles de casaques en cachemire perlé; la vogue de ces dernières s'est maintenue; elle a été plus qu'un caprice, et a pris les proportions d'un type classé qui tiendra longtemps sa place.

Dans la maison que nous venons de citer, on voit aussi de très-jolis costumes complets avec garniture de fourrure, et des toilettes originales, qui sont achetées par les meilleures maisons de province et de l'étranger pour servir de modèles à chaque changement de saison.

La jolie robe de foulard dont nous nous plaisions à décrire l'ornementation au commencement de cet article a été achetée dans les magasins du *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol, 129), maison toute de confiance que nos lectrices connaissent depuis longtemps et dont elles ont eu occasion d'apprécier le zèle et l'honorabilité. Comme tous les articles qui se popularisent, le foulard a souvent besoin de voir renouveler ses assortiments, afin d'être à la hauteur de son succès. Les mois de janvier et de février vont amener au *Comptoir des Indes* de nombreuses séries de foulard pour toilettes de bal et costumes de travestissements : ainsi, par exemple, une très-jolie toilette qui sera vue à un bal costumé de cette semaine est composée toute en foulard. C'est une parure orientale, espèce de sultane de fantaisie; les pantalons sont en foulard blanc et or, découpés par bandes et brodés de perles et de soutache ; la jupe et la ceinture sont en foulard blanc et ponceau; le turban, tout en foulard blanc, est complétement brodé d'or.

Nous reparlerons travestissements dans un prochain article.

C'est à cette précieuse parfumerie de la *Reine des abeilles* (rue Saint-Denis, 317) que nous devons les produits les plus en vogue auprès du monde élégant; remarquons, en passant, que la vogue de la parfumerie ne peut être en réalité que le résultat de l'expérience. On nous dit le plus grand bien de la célèbre crême Pompadour, laquelle est de toute nécessité pour les femmes qui vont dans le monde, parce qu'elle empêche le teint de s'altérer sous l'influence des veilles et de l'éclat des lumières. La crême Pompadour prévient et détruit les taches.

Une des récentes créations de la *Reine des abeilles*, la pommade Sévigné, est absolument indispensable pour les coiffures que l'on exécute aujourd'hui, car elle fait bouffer les cheveux, leur donne de la souplesse, du brillant, les empêche de se casser; cette dernière qualité surtout mérite d'appeler l'attention.

Enfin, c'est dans les fabriques de la maison VIOLET que l'on trouve cette fameuse *poudre à la maréchale* qui, s'il en faut croire certains bruits, doit répandre un vaporeux nuage sur les têtes les plus aristocratiques de la haute société.

C'est donner un excellent avis à toutes les femmes, par le temps de carnaval qui commence à courir, que de leur rappeler que la *Reine des abeilles* tient à leur disposition tous les talismans de la beauté.

Marguerite DE JUSSEY.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 841.

TOILETTE DE BAL (très-jeune femme et jeune personne). — Coiffure ornée de roses. Cheveux très-ondulés par mèches, avec roses piquées dans les intervalles; cache-peigne frisé. Sous les frisures, derrière, il y a un cordon de roses.

Robe de dessous en taffetas blanc. Corsage décolleté en rond.

Robe de tulle. Corsage garni d'un bouillonné en taffetas recouvert de tulle; bouquet de roses; dentelle encadrant le bouillonné. Taille courte. Ceinture-écharpe en taffetas. Roses au milieu du nœud.

Jupe sans plis, semée de petites roses; celles du haut très-petites et grandissant graduellement.

La jupe, courte devant, très-longue derrière, se termine par quatre bouillonnés de 12 centimètres, avec groupes de roses.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure en cheveux lissés. Bandeaux coupés, plats sur le devant où se pose une grande torsade coupée de ruban de gaze. Gros chignon à quatre coques. Cache-peigne en gaze rayée, à grands bouts flottants.

Robe de dessus en taffetas blanc; corsage décolleté carré, bordé de velours. Corsage et jupe d'un *tenant*, sans aucun pli. Ceinture en velours. Cette ceinture est cousue à plat et descend sur la jupe devant; elle remonte sur la hanche, avec bouts à gauche. Velours au bas de la jupe.

Corsage montant; manches et jupe de dessous, très-ample, en gaze à rayures satinées.

PLANCHE DE LINGERIE ET COIFFURES, GRAVURE N° 841 *bis*.

N° 1. Coiffure de soirée, composée de trois torsades en ruban de velours montées sur laiton ; ces torsades sont ornées devant de feuilles en velours, et derrière d'un groupe d'où partent deux longs bouts flottants.

N° 2. Bonnet d'intérieur en mousseline brodée, à fond rond. Ce bonnet est garni, devant d'un rang de mousseline rehaussée d'une petite valencienne. On en ajoute un deuxième derrière pour former cache-peigne; des nœuds de petits velours mélangés de dentelle sont posés devant; les brides sont en taffetas blanc, à bords de couleur et se nouent derrière.

N° 3. Bonnet de diner : ce bonnet, tout en guipure, est orné d'un bouillonné de ruban de taffetas entourant le haut de la tête, et de coques également en ruban posées sur le devant; il est orné de doubles brides : les premières, dites à l'*esclave*, sont en guipure et passent avec aisance sous le menton. Les secondes sont en ruban et nouées derrière.

N° 4. Robe de baptême en jaconas fin ornée de petits plis séparés par des entre-deux brodés formant berthe au corsage, et revers à la jupe, le tout garni avec une petite valencienne ; le bas de la jupe est terminé par deux volants de jaconas ; les manches sont longues avec parements hauts.

N° 5. Corsage de bal pour jeune personne : ce corsage en mousseline, est décolleté et orné d'un large biais de taffetas recouvert d'un entre-deux de guipure ; lequel biais est rehaussé d'une dentelle, soutenue au moyen d'un petit ruban qui fait tout le tour du corsage. Sous le biais de taffetas est posé un large entre-deux de guipure disposé en guirlande, et sur lequel est adapté un autre petit ruban fixé au milieu par un chou de dentelle.

N° 6. Corsage plat pour jeune femme : ce corsage également en mousseline est orné d'une berthe bouillonnée garnie de petits velours, avec nœuds aux épaules et au milieu. Manches courtes ornées de dentelle de Cluny. — Ceinture bordée de petits velours avec chou remplaçant la boucle.

N° 7. Corsage orné de biais de taffetas garnis de dentelle simulant une pèlerine ; le bas de ce corsage est arrondi en veste sur les côtés, et orné au milieu de larges entre-deux garnis de petits rubans assortis. — Manches courtes relevées sur le haut du bras.

N° 8. Corsage espagnol en mousseline unie, orné de petits rubans posés à plat, et bordé devant de larges biais de taffetas. — Manches courtes composées de deux volants de dentelle et de jockeys en ruban assorti. Ce corsage se porte sur une chemisette décolletée et à petits plis, fermée devant par une rangée de petits boutons blancs.

N° 9. Col à pointe en toile fine, bordée de cordonnet noir.





Entered at Stationer's hall LONDON. 148. Strand. W. C. MADRID El Correo de la Moda

poin
sorti
quel
la vo
capri
long
Da
très-
toile
sons
chaq
La
l'orn
dans
pol,
sent
le zèl
risen
timer
janvi
nomb
de tra
qui se
toute
de fa
coupé
et la
tout

Toil
ornée
dans le
y a un
Robe
Robe
tulle;
courte.
Jupe
grandis
La ju
bouillon

N° 1.
velours
en velou
flottants.
N° 2.
bonnet
petite v
cache-pe
posés de
nouent
N° 3.
bouillon
cousus

Jules David

Ad. Goubaud Ed. Paris

841

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Boudet au Regent, Boulᵈ de la Madeleine, 7 — Coiffures de Henri de Bysterveld, Faubourg St Honoré, 5.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6 — Sousjupe acier E. Creusy Baudelier et Roche, Rue Montmartre, 133.

Parfums de Violet, fourᵣ de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's hall — LONDON, 148, Strand, W. C. — MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Planche 78.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de la maison du Régent, 7, boulevard de la Madeleine.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 78.

Robe de taffetas blanc avec *grecque* en velours rouge. Première jupe courte et sans plis. La deuxième légèrement plissée et terminée par deux volants.

SORTIE en velours blanc rayé de velours rouge, avec guipures *appliquées* et bordure en cygne.

Le capuchon et la pèlerine en pointe et très-longs derrière.

Cordelières et glands en soie rouge.

La même SORTIE se fait en taffetas ou en satin, avec biais en velours.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

L'année s'ouvre mieux que sa devancière ne s'est fermée, car on commence à parler de bals, de fêtes et de plaisirs, tandis qu'il y a un mois à peine on n'entendait que des complaintes sur toutes les misères de la vie et des pronostics fâcheux pour les jours qui devaient suivre.

Heureusement qu'à Paris rien n'est stable, et qu'on y rit aussi facilement qu'on y pleure; même ces deux choses-là se font très-souvent à la fois.

Les Tuileries font retentir les orchestres et lancent les invitations qui vont enchanter les élus de la faveur! L'Hôtel-de-Ville suit cet exemple, et l'Impératrice commence ses lundis où son intimité seule est priée, mais cela compose bien chaque semaine plus d'un millier de personnes : aussi les couturières, les fleuristes et, en un mot, toutes ces abeilles travailleuses commencent-elles aussi à perdre la tête, ne sachant plus à qui entendre; elles apportent une robe de satin à celle qui a commandé une vaporeuse toilette en tulle; une robe de tarlatane rosée à une énorme douairière qui attendait une épaisse robe de velours; et chacune de se fâcher, de crier, de vouloir quitter sa couturière; et, se trouvant trop heureuse de se raccommoder avec celle-ci, si l'échange des robes s'est fait assez à temps pour pouvoir apparaître avec celle qu'on avait commandée, ne fût-ce qu'un moment, dans la soirée pour laquelle on s'était mise en frais de dépenses.

Aussi, malgré le temps affreux qui ne veut pas changer, la pluie constante et la boue éternelle, Paris s'agite, crie, rit, se fâche, mais vit à pleins poumons pour le quart d'heure.

Le docteur Mandl, lui aussi, a rouvert ses salons, où se rendent en foule tous les artistes de talent et tous ceux qui peuvent y être invités; car là on s'amuse vraiment, et ce ne sont pas les toilettes seules qui brillent, mais le mérite y resplendit dans son éclat. Sivori y fait chanter son archet féerique; madame Soulé y transforme le modeste piano en brillant orchestre, et Jules Lefort y fait entendre ses suaves mélodies qui vont à l'âme. Saint-Germain aussi y tient gaiement sa place et vient d'y jouer une délicieuse petite comédie de Pauline Thys, cette aimable femme mêlant l'esprit à la musique et ne restant jamais au second rang dans l'une ou l'autre de ses tentatives.

La comédie, véritable bluette de salon, est gaie depuis un bout jusqu'à l'autre. Elle s'intitule *les Trois Curiaces* pourtant; mais elle n'a de romain que le titre, et d'un bout à l'autre elle reste gauloise au premier chef. Saint-Germain, un des Curiaces, voyage pour chercher trois femmes du même coup, étant lié de l'amitié la plus profonde avec deux camarades qui portent le même nom de Curiace, et qui, ainsi que lui, ont juré de n'épouser que les trois sœurs. Or, les deux autres Curiaces étant obligés de rester à Paris pour leurs affaires (l'un est médecin, l'autre est peintre), Saint-Germain, qui vit de ses rentes, court le pays pour trouver les trois tourterelles; et de là une foule de quiproquos plus plaisants les uns que les autres; ainsi, ayant été prévenu qu'un certain monsieur avait trois enfants à marier, il pousse sa pointe de ce côté-là, et il se trouve que ces enfants sont l'un capitaine de cuirassiers, l'autre lieutenant de vaisseau, le dernier chirurgien-major aux chasseurs d'Afrique.

Jugez du reste par ce léger aperçu, et figurez-vous si l'on doit rire!

Ces charmants artistes, Carlotta Patti, Jules Lefort, Vieuxtemps, etc., qui étaient partis pour faire une tournée dans les principales villes de France, sont revenus couverts de bravos et chargés d'espèces sonnantes, ce qui est moins poétique, mais bien plus nécessaire à leur existence que cette gloire après laquelle on court, et qui trop souvent s'évapore en fumée. A preuve une pauvre femme, jadis un des plus beaux sopranos du théâtre allemand, qui vient de mourir à l'hôpital de Vienne.

« Si j'avais fait comme beaucoup d'autres, disait-elle en pleurant, j'aurais aujourd'hui de la fortune, et je ne serais pas abandonnée dans ce lieu misérable; mais quand j'étais jeune et belle, j'ai pris mon cœur au sérieux, et loin de me laisser aimer par ceux qui auraient pu me servir de leur bourse et de leur crédit, j'ai aimé follement et j'ai été trahie. Le désespoir et la honte m'ont enlevé ma voix et ma beauté. Je n'ai donc plus qu'à mourir. »

Quand elle quitta le théâtre, elle dit à une de ses camarades :

« Je fuis à jamais la scène, car c'est la tombe de l'amour!

— Vous voulez dire : la trappe? » fit celle-ci en montrant les plus jolies dents dans un joyeux rire, et prouvant que l'esprit est de tous les pays.

La pauvre créature, pour se distraire, mangeait ses faibles ressources en voyage; puis, un jour, elle se dit en voyant sa triste image reflétée par une glace bien trop franche :

« Je deviens vieille; je suis maintenant tout à fait laide : je n'ai donc plus rien à faire sur la terre. »

Et c'est, à ce qu'il paraît, une tentative de suicide qui l'a conduite sur le lit d'hôpital où elle vient de mourir si cruellement abandonnée de tous.

Affreux exemple qui se rencontre bien souvent, hélas! et qui devrait servir de leçon à celles qui préfèrent la galanterie à l'art, — mais qui, malheureusement, passera inaperçu comme les autres!

Jules Lefort déserte encore nos salons parisiens cet hiver; il retourne en Russie, où il a déjà été si bien accueilli l'an dernier. Il paraît que Saint-Pétersbourg est la terre promise des artistes, mais à condition toutefois qu'ils aient du talent, car on n'y souffre pas la médiocrité, si ce n'est en peinture et en vin, à ce qu'il paraît, car on dit que là-bas on prend très-



facilement des croûtes pour des chefs-d'œuvre et qu'il s'y boit beaucoup plus de vin de Champagne que la Champagne ne peut en fabriquer!

Mais à propos de ce dernier vin, il faut que je vous apprenne une nouvelle : il vient de paraître du vin de Champagne comme on en boit peu, comme on n'en boit guère, comme on n'en boit pas, et il a pris le nom d'un parrain qui doit lui donner une excellente marque de fabrique : c'est le champagne Roqueplan.

Or, vous savez peut-être, et si vous ne le savez pas je vous le dis, que Nestor Roqueplan est non-seulement l'homme le plus spirituel que l'on puisse rencontrer, mais encore le plus fin gourmet qu'il y ait au monde; Brillat-Savarin et le baron Brisse ne sont que de la Saint-Jean près de lui. Sur cette réputation fort répandue, de bons Champenois vinrent le trouver un jour pour le prier de vouloir bien adopter un enfant qui donnait les plus belles espérances et serait digne d'être le fils de madame veuve Clicot en personne.

Roqueplan refusa d'abord, mais ayant goûté ce vin, l'ayant fait goûter à ceux de ses amis qui marchent le mieux sur ses traces au chemin de la gourmandise, et l'aréopage ayant décidé à l'unanimité que jamais produit de la Champagne n'avait été plus parfait que celui-là, Nestor céda, adopta l'enfant et lui donna son nom.

Voilà comment le champagne Roqueplan vit le jour. Avis aux amateurs de la dive bouteille.

Mademoiselle Georges est morte tout à fait, il y a peu de jours; mais depuis longtemps elle était morte aux trois quarts, car presque tout le monde ignorait qu'elle vécût encore. Elle avait atteint quatre-vingt-un ans bien sonnés, ce qui est un bel âge pour tout le monde, mais surtout pour les femmes qui ont eu une vie aussi accidentée que l'a été la sienne.

Il paraît que, de même que la cantatrice dont je vous ai parlé plus haut, elle est morte presque dans l'indigence, celle qui fut applaudie à Erfurth et à Dresde, par un parterre de souverains, et qui, parmi ses adorateurs, compta en même temps deux empereurs et trois rois. Elle eut une carrière bien plus brillante encore que celle de Rachel; mais, comme cette dernière, elle n'eut pas l'esprit de mourir à temps : il y a vraiment des gens qui ne savent jamais faire les choses à propos!

Depuis plusieurs mois, elle lutta contre la mort, en pleurant, dans l'isolement, et le passé qu'elle regrettait, et l'avenir dont elle avait peur! C'est une si triste chose de ne pas avoir la foi quand vient le moment suprême! Mais était-ce bien de sa faute à elle, la pauvre femme qui naquit en plein Voltaire?

Quel compte terrible ils ont à rendre à notre Grand-Juge, ces hommes dont l'esprit ne sert qu'à perdre de pauvres âmes qui, sans eux, eussent pu être sauvées! Aussi ne faut-il jamais désespérer de la miséricorde divine pour les égarés, et c'est ce que j'espère pour la pauvre Georges qui fut bonne et charitable pour les malheureux et qui, de plus, avait une grande qualité : celle de pardonner les injures.

Voici, à ce sujet, une petite anecdote qui me revient à la mémoire :

Un soir que mademoiselle Georges venait de jouer *la Tour de Nesle*, avec Frédéric-Lemaître, elle faisant Marguerite de Bourgogne et lui Buridan, ils furent si parfaits tous les deux dans leurs rôles, qu'on les rappela après que le rideau eut été baissé, ce qui était alors un honneur fort rare.

« Frédéric, offrez la main à mademoiselle, pour la présenter au public, » dit à Buridan M. Harel, alors directeur de la Porte-Saint-Martin, en s'adressant à son pensionnaire.

Mais celui-ci répliqua de la façon du monde la plus grossière :

« Vous me prenez pour son cornac, peut-être? »

Puis il entra en scène, tout seul, avec le plus superbe aplomb.

Le mot était d'autant plus sanglant, que la pauvre mademoiselle Georges était alors dans tout l'éclat de son effroyable grosseur; aussi la pauvre fille, blessée profondément, se mit à fondre en larmes sans pouvoir répliquer, et l'on vint dire au public qu'elle avait déjà quitté le théâtre.

Mais le mot terrible fut connu; il courut Paris, et chacun prit fait et cause pour l'artiste offensée. Aussi, la première fois que Frédéric entra en scène, après cette sortie de mauvais goût, il fut impitoyablement sifflé de tous les coins de la salle. Il rentra fou de rage dans la coulisse, menaça de ne plus reparaître, voulait rompre son engagement sur-le-champ, etc., et ce fut la bonne Georges qui raccommoda tout cela, car, de son côté, Harel était aussi furieux que Frédéric, mais contre celui-ci naturellement.

Bref, la représentation s'acheva sans nouvelle anicroche, et quand on appela encore Georges et Frédéric, au moment où la pièce fut finie, celui-ci, ému encore de la bonne grâce qu'avait mise avec lui la camarade qu'il avait si grossièrement offensée, vint lui offrir sa main en gage de paix, et quand ils se présentèrent ainsi unis devant le public, ils furent applaudis à tout rompre. Le seigneur Public sait se montrer bon prince à ses heures.

Comtesse DE BASSANVILLE.

PÊLE-MÊLE

On sait si le Théâtre-Italien est devenu modeste : à peine fait-il parler de lui, et, à la vérité, c'est de sa part un commencement de sagesse. Les jours où mademoiselle Patti exécute ses roulades, accompagnée par un orchestre titubant et des chœurs déplorables, le public se transporte encore par habitude à la salle Ventadour, dont il ne tardera pas à oublier le chemin. Les autres soirs, le théâtre est rempli en partie par les désœuvrés de la colonie italienne, qui s'en vont applaudir par pur esprit de patriotisme les œuvres cent fois entendues de Bellini, de Rossini et de Verdi.

Mais voici une innovation. Le Théâtre-Italien a eu la pensée d'essayer des bals masqués, et le premier a eu lieu le vendredi 11 janvier. Des cartes d'invitation avaient été lancées avec une certaine profusion dans le monde féminin qui fréquente habituellement ces bals. Ces cartes étaient signées de M. Ch. Perrin, qui dirige, rue de la Victoire, le bal plus connu sous le nom du professeur de danse Laborde, son prédécesseur.

En historien fidèle, nous devons constater que cette première soirée a été un peu froide. Il y avait cependant beaucoup de monde; mais le nombre des habits noirs l'emportait sur celui des toilettes féminines. C'est assez dire qu'il y a lieu de désirer, dans l'intérêt de l'entrepreneur, que les bals masqués de la salle Ventadour se suivent, mais ne se ressemblent pas.

*
* *

Les peplums, les chapeaux microscopiques, les « suivez-moi,

jeune homme », toutes les élégances et les excentricités de la mode, enfin, contribuent à brouiller plus de ménages que ne sauraient le faire les meilleures et les plus sérieuses raisons.

Ainsi, l'on écrivait, ces jours derniers, de Jouy-en-Josas, qu'une jeune femme, madame P..., s'était bravement suicidée, à la suite d'une querelle de ménage.

Et pourquoi ce suicide? Son mari l'avait-il battue, trompée, ruinée?

Non. Le crime de M. P... était d'avoir refusé à sa jeune et élégante moitié... une robe de la dernière mode!

Ombre de Dupin, qu'en dirais-tu? Quel monde de philosophiques réflexions suggère, ainsi que le fait remarquer la *Liberté*, ce triste événement! Quels douloureux enseignements!

Quoi! la fureur des modes nouvelles a pénétré à ce point terrifiant dans cette paisible commune qui se mire en riant dans la Bièvre!

Il paraît que les maris ne font pas toujours rire. Et combien de veufs compterions-nous à Paris, de la rue Thévenot au boulevard Malesherbes, si les maris de la capitale se mettaient à suivre l'exemple de ceux de Jouy-en-Josas!

« D'où viennent ces nombreux désordres? s'écriait, il y a dix-huit cents ans, Juvénal. De quelle source? Une humble fortune conservait autrefois l'innocence de nos femmes... L'argent, l'infâme argent, premier mobile de nos dérèglements, introduisit chez nous des mœurs étrangères, et l'argent corrupteur pervertit, par un luxe honteux, nos antiques vertus... »

Et voilà comme quoi, de Juvénal à Jouy-en-Josas, il n'y a qu'un pas.

* * *

M. Chapus nous donne dans le *Sport*, au sujet des cartes de visite, quelques notes qui auront toujours leur utilité.

La carte, dit notre confrère, a plusieurs significations qu'il serait bon de lui laisser.

Entre intimes elle est naïve.

Entre gens qui ne se connaissent pas et qui se recherchent, il n'y a rien de plus ingénieux que de traduire ses sentiments mutuels, à l'aide d'une carte de visite au nouvel an. Mais il y a là un danger; quelquefois celui qui prend l'initiative en est pour ses frais.

De l'inférieur au supérieur la carte de visite est une obligation.

Du supérieur à l'inférieur elle est une marque de suprême savoir-vivre.

L'abus de la carte, sa diffusion faite à tort et à travers devrait être blâmée, de même que l'abus du salut entre personnes qui n'ont fait que s'entrevoir. Ce sont des indiscrétions.

Quelques directeurs de théâtre sont dans l'usage d'envoyer leur carte de nouvel an aux écrivains de la presse. Ce ne sont pas les moins bien élevés.

Quelques artistes sont également dans cet usage; ce ne sont pas ceux qui ont le moins de talent, en tout cas, ce sont ceux qui ont le plus de modestie.

Quoi que fassent et disent les novateurs, l'usage de la carte de visite au nouvel an, n'est pas près, à Paris, de tomber en désuétude.

* * *

M. Charles Monselet a découvert, dans la *Comédie des Comédiens* de Gozlan, un bijou; c'est ce qu'on pourrait appeler la théorie du cabotin. Jugez-en:

« Qu'est-ce que Moufflard? Ah! voilà! Moufflard appartient à la génération dramatique, cynique et cocasse. Il ne ressort en propre d'aucun théâtre; aucun théâtre ne peut garder un pensionnaire aussi irrégulier. Paresseux, ivrogne, inexact, railleur, indiscipliné, Moufflard est pourtant un artiste plein de verve, plein de jeu, plein de vie et de ressources. Il est brèche-dent, presque aveugle; il est fatigué, éteint; il jonche de son oisiveté toutes les banquettes des cafés; mais qu'il touche les planches du théâtre, et la vapeur de ce trépied l'anime, l'exalte; il ressuscite; la vue du public lui donne la voix, le regard, la jeunesse; et, pendant une soirée entière, Moufflard est le maître divin des esprits et des âmes! »

Moufflard, ainsi dépeint en quelques éclaboussures d'encre, Léon Gozlan le pousse dans un banquet d'acteurs où il se comporte scandaleusement.

« — Je dis tout nettement que le véritable comédien doit être un cabotin! »

Les convives se récrient. Moufflard continue:

« — Oui, je le répéterai, et je le dirais à la face des quatre soleils, s'il y en avait quatre! Je ne veux pas mourir avant de l'avoir crié à tue-tête! Oui, c'est depuis que vous payez votre terme, que vous avez des sociétés de bienfaisance, que vous gagnez des vingt et des trente mille francs par an, que vous êtes jurés, électeurs, gardes nationaux; c'est depuis que vous vous mariez à la municipalité, que vous marchez dans le petit sentier de la vertu, que vous ne vous tutoyez plus; c'est depuis lors que vous n'avez plus aucune spontanéité, aucune originalité, aucun génie, que vous n'êtes plus des comédiens! — A boire! »

Il but, et il reprit:

« — J'ai passé à côté de toutes les jouissances, et je n'en ai connu aucune; jeune, j'ai aimé une jeune femme, et elle m'a repoussé quand elle a su que j'étais comédien. J'ai eu une fille de je ne sais qui, on me l'a enlevée pour la faire danseuse des rues; elle est maintenant au ciel ou au bout d'une perche, la tête en bas, les pieds en l'air. Je n'ai jamais possédé six chemises; j'ai joué la tragédie pendant douze ans dans une affreuse ville de vingtième ordre. Douze ans! je n'ai jamais eu ni une voie de bois ni un parapluie. A Lille, pendant dix-sept jours, je me suis nourri d'accessoires. Et j'aurais désiré pourtant être tranquille, heureux, satisfait, comme tout le monde; comme tout le monde, j'aurais préféré l'ombre fraîche au soleil brûlant de la grand'route, le gazon à la boue, le bon vin à l'eau crue, la famille à l'isolement. Mais c'est parce que je ne les ai pas eus, ces plaisirs, ces joies, ces contentements — acheva Moufflard, riant, buvant et pleurant, — que je suis devenu comédien, grand comédien, le premier comédien de mon siècle! Que celui qui ose me démentir se lève et dise non! »

* * *

Mademoiselle Georges, la grande tragédienne, est morte le 12 de ce mois, à l'âge de quatre-vingts ans.

Née en 1787, à Bayeux, mademoiselle Georges (Marguerite-Georges Weimer), à l'âge de douze ans, jouait déjà des rôles tragiques. Elle reçut des leçons de mademoiselle Raucourt. Grâce à la protection de madame Louis Bonaparte, qui fut plus tard la reine Hortense, elle obtint un ordre de début à la Comédie-Française (27 novembre 1802).

Mademoiselle Georges aborda avec succès les rôles de Clytemnestre, de Didon, de Sémiramis. A la suite de discussions qu'elle souleva en voulant disputer à mademoiselle Duchesnois les rôles de princesses, elle quitta Paris à l'improviste et parcourut l'Allemagne et la Russie.

En 1812, elle donnait des représentations fort suivies à



Dresde. Napoléon Ier lui avait composé un parterre de rois. Elle était alors dans toute la magnificence de la beauté.

En 1813, l'empereur l'autorisa à rentrer aux Français. En 1816, ayant quitté encore le théâtre, elle fut rayée de la liste des sociétaires.

Elle entra alors à l'Odéon, d'où elle passa à la Porte-Saint-Martin. C'est sur ce théâtre qu'elle prêta son magnifique talent au drame moderne.

Mademoiselle Georges avait quitté le théâtre depuis près de vingt ans.

***

Le mois de janvier marquera tristement dans la nécrologie de 1867. Presque en même temps que mademoiselle Georges, la mort nous a pris un grand peintre, le premier de l'école française moderne, M. Ingres, et un éminent philosophe, Victor Cousin, qui laisse une nouvelle place vacante à l'Académie française. Avis à ceux qui veulent de l'immortalité !

Robert Hyenne.

LE FOYER DOMESTIQUE.

La dernière conférence du père Hyacinthe, à Notre-Dame, roulait sur ce magnifique sujet : le foyer domestique. En se plaignant de ce que le foyer de la famille n'est plus habité, l'éminent prédicateur a mis le doigt sur une des plaies de notre époque. Pourquoi la chaire catholique ne nous fait-elle pas entendre chaque jour d'aussi sérieux enseignements que ceux qui sont contenus dans le fragment qu'on va lire? — R. H.

De ce pauvre foyer, errant et morcelé, ce qui nous reste encore est délaissé! Pierre sacrée de la famille, centre du groupe humain, vous êtes déserte ! — Arrêtons nos regards sur ce tableau désolé; il en coûte, mais il le faut.

Les enfants, où sont-ils?... Les enfants sont deux ou trois, quelquefois un seul. Plant isolé, triste toujours, souvent chétif, nature égoïste, sans tendresse et sans joie, qui n'a trouvé ni à aimer, ni à s'ébattre autour d'elle ! Ce petit solitaire qui s'ennuie et qui ennuie, qui tout au moins embarrasse, on se hâte de l'exiler de la maison. . . . .

Mais le père de famille? Ah! pour le vrai père de famille, pour le vrai chef de maison, son foyer est le rêve de toute sa journée. Le travail et les affaires l'en tiennent éloigné pendant de si longues heures! Mais le soir? Le jour est au travail, le soir est à la famille et à Dieu ! L'étoile ne luit pas dans le ciel avec tant de douceur que les rayons de la lampe ou les reflets de l'âtre à la vitre de la maison lointaine, lieu de son repos et de ses joies, vers lequel il s'achemine en pensant ou en priant... Mais non! qu'irait-il y faire? Son foyer est sans attraits pour lui; ses enfants n'y sont plus; sa femme y est sans doute, sa femme!... mais trop souvent le divorce de fait a séparé leur esprit et leur cœur; ils portent le même nom, ils habitent la même demeure; mais, entre eux, jamais de communications intimes et élevées. On n'a rien à se dire, parce qu'on ne s'aime pas, parce qu'on ne pense ni ne sent en commun !

L'épouse qui n'a plus son époux, la mère qui n'a plus ses enfants, la femme deux fois veuve! Ah! je la vois errer, comme une ombre plaintive, à quelques foyers dont elle sauve la dignité dans les ruines pleurant sur ces cendres éteintes, pleurant sur les cendres de son propre cœur et de sa propre vie! « Ne m'appelez plus Noémi, celle qui fut belle, mais nommez-moi Mara, celle qui est amère, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'une grande amertume. » Vocation amère en effet, et qui n'est le partage que d'un petit nombre d'héroïnes !

Je regarde aux deux extrémités de la société, et je vois la famille achevant sa ruine par la femme dans les classes élevées et dans les classes pauvres.

Dans les classes pauvres, la femme était une femme, une épouse, une mère; on l'a baptisée d'un nom qui n'est pas français : l'ouvrière. Je connais l'ouvrier et je le respecte; mais je ne connais pas l'ouvrière! Je m'étonne, je m'effraye quand j'entends prononcer ce nom.

Quoi! cette jeune femme ! le travail sans entrailles, le travail sans intelligence enfoncera sa porte à l'heure matinale, et posant sur elle ses deux mains de fer, l'arrachera à ce qui devait être son foyer, son sanctuaire, pour la traîner à l'atelier qui flétrit et dévore! Quoi! le travail brutal, le travail homicide lui tuera ses enfants ou tout au moins dérobera leurs berceaux pleins de cris pour les livrer à des mains étrangères! Et puis la fausse philanthropie lèvera la tête et criera : « Égalité de la femme et de l'homme, égalité de l'ouvrière à côté de l'ouvrier ! » Ah! égalité dans la servitude, ou plutôt inégalité profonde dans la servitude et le martyre !

. . . .

Et maintenant, que dirai-je de l'autre extrémité de la société? La femme des classes élevées, dans nos grandes villes, subit une autre séduction, une autre tyrannie : la séduction du monde, la tyrannie du plaisir.

Je ne voudrais pas exiler des salons les dames françaises; bien loin de là : je voudrais restaurer les salons qui ne sont plus et multiplier ceux qui subsistent. Les salons perpétuent non-seulement les traditions de l'esprit et de la grâce, mais les traditions plus précieuses des idées justes, des mœurs élevées, des sentiments honnêtes et distingués. Je sais que dans ces salons qui sont toujours l'honneur particulier de notre pays, c'est la Française, c'est la femme du monde qui a tenu ce sceptre bienfaisant; c'est elle qui, laissant à d'autres le soin de faire les lois et d'écrire les livres, a mieux aimé inspirer les idées, faire les mœurs et gouverner par elles.

Je n'attaque donc pas le règne des femmes dans les salons; mais ce que j'attaque, c'est le sacrifice du foyer domestique au salon, et surtout à cette vie d'étourdissement et de dissipation qu'on appelle aujourd'hui la vie du monde. Commencez par habiter votre foyer, et soyez, je ne crains pas le mot, même pour les dames les plus élevées, soyez des *ménagères*, mot vulgaire en apparence, sublime en réalité ! C'est là votre empire, l'empire de la femme forte : soyez des ménagères, veillez sur le royaume domestique; soyez les éducatrices de vos serviteurs et de vos servantes! Les domestiques, le mot le dit assez, de vrais habitants de la maison, j'allais presque ajouter de vrais membres de la famille; les domestiques, cette force, cette gloire de la société d'autrefois, ce fléau, ce danger de la société présente; c'est en grande partie la maîtresse de maison qui les fait ce qu'ils sont.



LA LETTRE DÉCHIRÉE

(NOUVELLE.)

I

Il y a une trentaine d'années, à une époque où le marteau municipal n'avait pas encore démoli un tiers de Paris pour avoir le loisir de le remettre à neuf, il existait au milieu des Champs-Élysées une petite maison marquée tout ensemble au sceau de l'élégance et de la simplicité.

Cette retraite, exhaussée sur une sorte de terrasse, n'avait qu'un étage; mais elle était couverte en ardoise et décorée d'un balcon suivant le temps de Louis XIII. Aucun mur d'enceinte ne protégeait son entrée; seulement deux arbres de Judée, roses en avril, verts en septembre, étaient plantés à droite et gauche de la porte, qu'ils paraissaient garder comme deux sentinelles vigilantes.

Pour ceux qui étaient doués du sentiment de l'observation, la petite maison, quoique modeste, ne pouvait être que la résidence d'une famille aristocratique. Effectivement il n'y avait guère place dans son enceinte pour cette détestable vie en commun qui s'agite avec un pêle-mêle si étrange dans presque tous les quartiers de Paris. Ainsi point de locataires ni de voisins. Un seul ménage y demeurait, probablement à la manière des deux pigeons de la Fontaine dans le colombier de la fable. Sans doute le domestique y était peu nombreux, mais la camériste, qu'on voyait aller et venir, avait bien l'air d'une soubrette de bonne maison. Avec un peu d'attention, il n'eût pas été difficile non plus de distinguer un valet qui prenait soin d'une remise, située sur les derrières, selon la mode anglaise, et qui ne se faisait pas faute de montrer une assez belle livrée bleu et or.

Le promeneur, qui médite sur tout ce qui se rencontre sur son chemin, s'était mêlé assez souvent de faire des conjectures au sujet de cette habitation si riante. On peut appliquer aux maisons de la grande ville ce que Montaigne dit d'un homme : « Beaucoup le voient; il en est peu qui sachent ce qu'il est. » Ainsi, on supposait que ce pavillon discret pouvait bien être le point d'arrêt de quelque grandeur déchue qui se cachait derrière les arbres pour mieux se mettre à l'abri des orages politiques. Une autre fois, à voir tant de calme et de coquetterie, on disait : « Ce doit être une thébaïde d'artiste, l'atelier d'un peintre ou le refuge d'un poëte. » Un autre jour enfin, venant à réfléchir que, depuis Ouvrard, les hommes d'argent aiment à afficher de ces goûts où le luxe s'allie à l'idylle, on se prenait à penser que ce devait être plutôt la demeure d'un quart d'agent de change ou de quelque spéculateur heureux.

Il faut se hâter de le dire, on se trompait dans tous les cas, ainsi que la chose ne manque jamais d'arriver quand on se met à voyager dans le champ des suppositions.

Cinq heures du soir venaient de sonner. Comme on était en novembre, le jour commençait à tomber. Des colonnes d'une vapeur grisâtre s'élevaient des parapets de la Seine et, de minute en minute, pareilles à de la gaze mobile, elles enveloppaient la chaussée et les grands arbres des Champs-Élysées.

Tout près du balcon, dans un salon tendu en soie rose coupée de violet, une jeune femme rêvait en contemplant ce spectacle toujours nouveau de la fin d'une journée d'automne. Suivant toutes les apparences, elle n'avait pas beaucoup plus de vingt-deux ans. Belle, blonde, blanche, avec de grands yeux bleus fendus en amande, elle paraissait être entourée de tout ce qui, dans nos préjugés, compose le bonheur social, et néanmoins une légère teinte de mélancolie tempérait par un peu d'amertume la placidité de son sourire. Qui l'inquiétait? Quelle chose pouvait faire que sa pensée eût un retour pénible? Il n'y avait pas trace de larmes aux cils de ses beaux yeux. A côté d'elle, on n'eût trouvé ni une lettre froissée, ni un meuble brisé, ni aucun objet qui aurait pu être de nature à faire soupçonner l'existence de ces drames intimes dont le désordre des mœurs modernes a multiplié les exemples. Pourquoi donc ces indices d'une anxiété croissante?

Regarder à travers les vitres d'une fenêtre les amazones qui passent à cheval ou les heureux du jour qui, avant dîner, vont en voiture chercher de l'appétit au bois de Boulogne, était un passe-temps dans lequel le caprice entrait sans doute pour une grande part. Un tel panorama est d'une mobilité incessante. On se complaît à voir les silhouettes s'y renouveler d'instant en instant; mais comme les approches de la nuit tombante commençaient à estomper l'horizon et à diminuer la lueur déjà rare de la soirée, la rêveuse n'y prenait plus le même plaisir. Soucieuse ou frivole, peut-être combattue intérieurement par un désir ou par une pensée d'enfant, elle se leva du divan sur lequel elle était assise, et chercha à changer de loisir. Un piano de palissandre était à deux pas; elle s'en approcha et essaya de jouer un air de *Robert-le-Diable*, qui était alors dans toute la primeur de sa nouveauté. Ce morceau qu'elle cherchait à exécuter était l'imprécation terrible : *Roi des anges déchus*; mais, soit qu'elle eût dans l'esprit une autre tendance plus pressante, soit qu'elle ne fût pas disposée à faire de bonne musique ce jour-là, ses doigts blancs et effilés se remuaient avec une lenteur inusitée sur le clavier d'ivoire. Un peu par dépit, un peu pour obéir à une fantaisie nouvelle, elle se leva de nouveau et se mit à feuilleter un album richement relié en maroquin rouge, qui se trouvait sur une table.

Une femme de vingt-deux ans qui se penche sur un livre ou sur tout autre recueil pense toujours un peu à quelque chose de grave, même malgré elle. Notre héroïne poussait les feuillets avec une certaine rapidité, et pourtant elle faisait une halte convenable à chacune de ces pages. A la voir ainsi absorbée dans cet examen, presque religieux, on se fût dit : « Assurément elle lit de beaux vers, à moins qu'elle ne soit en extase devant les paysages d'un artiste en renom. »

Rien de tout cela n'eût été vrai.

L'album qu'interrogeait la jeune femme avec une si vive sollicitude était formé de gravures de modes.

Notre rêveuse n'avait donc pour le moment en tête d'autre idéal qu'une robe d'un dessin tout nouveau. Aussi, après avoir laissé errer sa pensée d'étoffe en étoffe, et de couleur en couleur, prit-elle place devant un petit bureau en bois de Sainte-Lucie et se mit-elle en devoir de faire des lettres. En ce moment, son attention avait cet air calme et convaincu que le grand Turenne mettait à étudier la carte du Palatinat, avant d'entrer en campagne. Il était évident que son âme était tout entière au bout de sa plume. Cette plume, poussée par l'effort d'une vivacité presque fébrile, on l'entendait crier légèrement sur le papier satiné qu'elle couvrait de pattes de mouches.

Au même moment, la femme de chambre entra et dit :

— Voici la couturière de madame.

— Ah! enfin! reprit la rêveuse.

Toujours assise devant le bureau, elle n'avait pas encore eu le temps de laisser retomber la plume près de l'écritoire que



la faiseuse, ayant fait entr'ouvrir la portière, se montrait sur le seuil du salon avec un carton sous le bras. Dans le même instant, notre solitaire, avec cet air d'abandon et de commandement que savent si bien prendre les femmes de Paris, même celles du meilleur monde, s'écria :

— Ah ! bonsoir, madame Larochelle ! Vous venez on ne peut plus à propos. Tenez, j'achevais de vous écrire trois mots pour m'informer de ce qu'il me faudrait demain, mais demain sans faute, pour aller à l'Opéra, où mademoiselle Taglioni danse dans le ballet de *la Tentation*. Puisque je suis assez heureuse pour vous avoir sous la main, mon épître devient inutile. Passons dans ma chambre à coucher où je vais vous expliquer tout cela.

Il est bien temps sans doute d'apprendre au lecteur quelle est l'héroïne de ce récit.

Cette jeune femme, si charmante et si préoccupée du soin d'être bien mise pour aller à l'Opéra, n'était autre que la vicomtesse Nancy de Vormeuse. Il n'y avait qu'un an qu'elle était mariée. C'était la fille unique d'un banquier de la Chaussée-d'Antin qui avait passé une moitié de sa vie à dire pis que pendre de la noblesse et l'autre moitié à se chercher un gendre titré, suivant la tradition des hommes de finance. Nancy avait eu dans sa corbeille de mariage, sous forme de dot, un demi-million, somme considérable, il y a trente ans. A ce sujet, l'homme d'argent reproduisait à sa façon, c'est-à-dire d'une manière grossière, le mot fameux de madame de Sévigné sur le contrat de M. de Grignan, son gendre.

— Voyez un peu ces nobles ! disait-il. Je donne à l'un d'eux cinq cent mille francs et une jolie fille et je lui devrai encore des révérences par-dessus le marché.

Nancy n'était alors qu'un enfant. Quoiqu'on eût pris soin de l'élever dans un couvent aristocratique du faubourg Saint-Germain, elle se ressentait un peu de la bizarrerie de son origine. Par exemple, dans l'expansion d'une joie trop naïve, au premier moment où son mariage avait été une chose arrêtée, elle s'était mise à sauter de plaisir et à frapper dans ses mains, en disant tout haut, à qui voulait l'entendre, qu'elle allait être bien heureuse de devenir vicomtesse.

Cependant, comme au bout du compte elle ne manquait pas d'une certaine distinction d'esprit, elle sut s'assujettir à plus de réserve. Au bout d'un an, elle s'était rompue de jour en jour davantage aux allures d'un monde plus calme et plus discret, où elle commençait à être tolérée.

Quant au vicomte Gontran de Vormeuse, son mari, il était sous plus d'un rapport la contre-partie de la jeune femme. Né d'une souche de gentilshommes du Périgord, il avait hardiment deux fois l'âge de Nancy. Sur la fin de l'Empire, c'est-à-dire à l'époque où il grandissait, on l'avait incorporé dans les vélites par ordre de Napoléon ; c'était là qu'il avait fait l'apprentissage de soldat. Après les Cent-Jours, jeune, beau, brillant, il avait fait partie des gardes-du-corps du roi ; mais l'aspérité de la discipline lui ayant paru être une entrave trop lourde, il avait donné sa démission, afin de vivre avec l'indépendance d'un homme de loisir. Il était d'ailleurs du nombre des Français qui, tout en criant sans cesse contre l'Angleterre, ont toujours pris à tâche de modeler leurs mœurs sur celles de l'oligarchie britannique. En 1825, bien qu'il n'eût plus qu'une fortune ébréchée tour à tour par le mouvement de la révolution et par les emportements de la jeunesse, il se prenait tout à coup à jouer en plein Paris le rôle d'un gentleman-rider, à façon de ces jeunes lords qui ont à éparpiller des trésors autour d'eux. Il aima donc les chevaux, la bonne chère, la chasse et le jeu. Ces quatre choses formèrent même le cercle de sa vie au point d'y prendre le rang de prédilections exclusives. On était sûr de le voir, l'été, sur les champs de courses, au milieu des jockeys; l'automne, à travers les bois, à cheval ou à pied, mais toujours un fusil en bandoulière, chassant avec l'infatigable activité d'un Ésaü. L'hiver, il figurait, sans y trouver un cas de déchéance, à table, dans les cabarets à la mode, avec les viveurs émérites d'un temps encore cité aujourd'hui pour son amour de la gourmandise et des paris.

On sait ce qu'amène immanquablement à sa suite un pareil train de vie; c'est la ruine, d'abord. Très-souvent aussi, c'est une vieillesse prématurée. Gontran avait conservé bon pied et bon œil, comme on dit; mais le brillant gentilhomme s'en allait néanmoins pièce à pièe. Il grisonnait. Des lueurs rougeâtres empourpraient peu à peu sa figure. La forme de son langage était moins correcte et moins polie. En même temps, de son patrimoine, naguère assez opulent, il ne lui restait plus qu'une petite pension de six mille francs que la prévoyance de sa famille avait rendue inaliénable. Que devenir avec si peu de chose, quand on a l'habitude de vivre au milieu de l'abondance et qu'on ne sait faire œuvre de ses dix doigts ? Le vicomte parlait de quitter la France pour aller prendre du service en Russie, lorsqu'un ami de son père lui donna le conseil de faire ce qui se pratiquait tous les jours au XVIII[e] siècle, c'est-à-dire de redorer son blason au moyen d'un mariage. A la première ouverture, cette proposition émoustilla plus qu'elle n'offensa l'orgueil du gentilhomme. On craignait encore de déroger à cette époque-là. Sur ces entrefaites, la révolution de Juillet éclata comme un coup de tonnerre et contribua à faire comprendre à l'ancien garde-du-corps que, ses amis tombant, sa situation n'en devenait que plus sombre.

— Au fait, se dit-il en revenant de lui-même à l'idée du mariage, quel mal y aurait-il à faire ce que faisaient nos aïeux?

Du jour où finissait à la chambre des pairs le procès des ministres du roi Charles X, le monde parisien, un peu rassuré, rouvrait ses salons et reprenait lentement, mais avec une certaine résolution, ses habitudes de fête et de plaisir. Voyant un projet d'union comme une affaire, Gontran se laissa conduire dans ce qu'on appelait un salon mixte ; c'est là qu'il rencontra le banquier de la Chaussée-d'Antin ; c'est là que fut ébauché son mariage avec Nancy.

Sur la fin de l'année, la cérémonie nuptiale avait lieu à Saint-Philippe-du-Roule.

Le nouveau ménage eut pour demeure la petite maison des Champs-Élysées; c'était un cadeau fait indépendamment de la dot. Il va sans dire que, dix minutes avant la signature du cantrat, le vicomte, interpellé doucement par le beau-père et raisonnablement ému lui-même à l'aspect de Nancy, avait juré sur ses grands dieux et qu'il ne ferait plus courir une seule fois et qu'il ne toucherait jamais à une carte. Le bonheur de sa jeune femme serait son unique souci.

Six mois ne s'étaient pas écoulés que, dominé par l'invincible tyrannie de l'habitude, le vicomte de Vormeuse reprenait une à une ses anciennes préférences. Comment se défendre de mettre le pied dans les écuries en renom ? Comment refuser une partie de chasse, et, après celle-là, un lansquenet ou une bouillotte, la nuit, dans un château ? Gontran, très-persuasif auprès d'une écolière telle que la fille du banquier, amenait sans beaucoup de peine cet esprit crédule à admettre que les choses se passaient de cette façon dans la société nouvelle où elle était appelée à vivre désormais. C'était ainsi qu'il avait pu revenir aux allures d'autrefois, même avec l'agrément de la jeune femme. A la longue, Nancy, douée de la perspicacité qui est naturelle à son sexe, vit bien, et non sans quelque effroi, que son mari, se préoccupant de race chevaline, de sport, de questions de chasse et de jeu, avait mille choses à aimer avant elle-même ou, si l'on veut, avec elle-même. Cette découverte ne laissa pas que de faire une vive blessure à sa jeune fierté. Abandonnée pour ainsi dire en recluse dans la petite maison, elle avait été d'abord plus étonnée qu'affligée de se voir ainsi reléguer dans

la solitude. Un jour, elle se regarda un peu plus attentivement que de coutume dans la glace. et, sous le coup de vanité offensée, elle passa de la tristesse à un soudain mouvement de mutinerie enfantine.

— N'ai-je donc pas ce qu'il faut pour plaire à mon mari, qu'il me laisse toujours seule? se demanda-t-elle.

Par bonheur, les doctrines de folle indépendance qu'on prêchait dans ce temps-là à la femme n'étaient point parvenues jusqu'à son oreille. L'idée de ramener Gontran par un fait d'indiscipline ne pouvait en rien l'atteindre. A défaut de notions bien certaines sur le devoir, Nancy avait les souvenirs de son enfance. Chez elle, le sentiment de la dignité, s'unissant à la religion du serment, la garantissait de la morsure des désirs non permis et de l'âpre plaisir d'une vengeance qui repose sur la trahison. Bien plus, la frivolité de son caractère devenait une force de plus et comme une cuirasse de combat. Si la jeune femme souffrait parfois de l'absence de Gontran, le moindre incident et l'épisode le plus puéril suffisaient à endormir ou à maîtriser sa pensée. Un rien l'enchantait. C'est là, en effet, ce qui forme le fond de l'esprit chez les Parisiennes: une romance nouvelle, un ruban qui vient d'être mis à la mode, la fleur dont on parle, la pièce dont on maintient le titre sur l'affiche, une anecdote qui circule, et, en un mot, toutes les bagatelles de la vie sociale. De la jolie vicomtesse, comme de tant d'autres, on pouvait dire qu'en réalité, elle n'était pas sortie de l'enfance. Elle-même, à tout prendre, quand elle y réfléchissait, ne se trouvait plus tant à plaindre.

Ainsi, se façonnant aux exigences de cette existence étrange des femmes du temps, qui est tour à tour claustrale et mondaine, la jeune épouse délaissée se disait:

— Allons, je me consolerai avec les théâtres et la musique.

Pour s'aider encore à combattre l'ennui, Nancy s'était créé sinon une affection, du moins une affinité de cœur dans une parenté par alliance, qui avait à peu près la même situation qu'elle-même. Une femme de son âge, Cabine de Termé, cousine à la mode de Bretagne de son mari, venait souvent la prendre pour aller en visite ou au Bois. Toutes deux rieuses, toutes deux enclines à ne pas prendre trop au sérieux le courant de la vie, elles parvenaient à échapper aux dangers de l'isolement en faisant un faisceau de leurs deux libertés. Ce que l'une voulait, l'autre le concédait toujours. Grâce à cette association, nos deux têtes folles voyaient passer le temps sans redouter aucune de ces secousses qui troublent et bouleversent des esprits plus graves ou plus volontaires. D'ailleurs n'avaient-elles pas une large part des petits bonheurs de la vie parisienne? Une fois hors de chez elles, elles étaient reçues avec empressement dans ce que l'on nomme la société. On leur faisait bel accueil sur le seuil de vingt maisons qui ont toujours été d'un accès difficile. Quand un musée ouvrait ses portes aux amateurs et aux artistes, elles étaient du nombre des visiteurs privilégiés qu'on admet avant le public. Au théâtre, lorsqu'il s'agissait de musique ou d'œuvres nouvelles, elles se montraient aux premières représentations, dans une loge, doublement belles de leur jeunesse et de leur élégance.

Il n'y a donc pas à s'étonner que la vicomtesse de Vormeuse ait attaché une si grande importance à des détails de toilette. A la maison, s'habiller était, pour Nancy, la grande, pour ne pas dire la seule affaire. Mue par des idées d'un ordre plus élevé, elle eût aimé l'étude et les arts; mais sa frêle organisation ne l'avait disposée qu'à être jolie, superficielle et capricieuse. Sous ce rapport-là elle n'était pas une exception; Paris est toujours plein de jeunes femmes dont elle pourrait être offerte comme le type. Aussitôt qu'elle avait une robe à son goût, des chiffons à arranger, un programme de soirée musicale ou un thé pour le lendemain, et la visite de Sabine, le reste lui importait peu; la délaissée n'était pas éloignée de se croire la plus heureuse des femmes.

Reprenons maintenant la suite de notre récit.

Il s'agissait d'une chose des plus sérieuses, puisque la couturière venait d'entrer, son carton à la main. Faut-il faire le portrait de madame Larochelle? Paris entier n'ignorait pas que c'était la faiseuse à la mode, et ce mot en dit assez. Jouant un peu à la puissance du jour, elle s'étudiait à se donner à elle-même le train d'une grande dame. On lui voyait une voiture, des laquais, une livrée et un écusson. A la vue de cet équipage, dont l'essieu avait commencé par être une aiguille, les uns disaient que c'était un excès de vanité bourgeoise; les autres, que c'était une variété de réclame, et tout le monde avait un peu raison, sans doute. Une autre circonstance à noter, c'est que madame Larochelle ne se dérangeait en personne que pour celles de ses pratiques (on ne disait pas encore clientes) qui faisaient broder sur leurs mouchoirs des chiffres armoriés. Il est vrai que pour celles-là elle faisait la dépense d'une politesse obséquieuse.

Voilà pourquoi, en entrant, elle fit à Nancy une de ses plus belles révérences.

— Si madame la vicomtesse le permet, ajouta-t-elle, nous allons essayer sa robe.

Nancy s'était levée; elle venait de quitter le petit bureau sur lequel elle écrivait; elle écoutait la nouvelle venue avec plaisir et en souriant; mais à quoi pensait-elle? Sans sonner mot, elle s'écartait un peu, poussait l'espagnolette de la croisée de manière à l'ouvrir, et, déchirant le billet qu'elle avait écrit cinq minutes auparavant, elle en jetait les morceaux au vent par-dessus les balustrades du balcon.

Que de pattes de mouches ainsi sacrifiées chaque jour dans Paris!

Cependant le billet ainsi lacéré et la fenêtre refermée, la jeune femme revint vite à son boudoir pour s'occuper de ce qu'elle avait surtout en tête.

— Voyons un peu mon corsage, dit-elle.

Y a-t-il rien de plus curieux que de regarder voltiger en l'air, au gré de la brise, une vingtaine de petits papiers? Ces losanges paraissent neiger dans l'espace. Peu à peu, ils y frémissent, pareils à des ailes de papillons. L'essaim va, vient, descend et remonte comme de capricieuses pensées dans la tête d'une jolie femme. Et, en effet, ne sont-ce pas des pensées qui flottent? Rien que leur dispersion est un spectacle qui fait rêver. Ces lambeaux, celui qui les voit se détacher les uns des autres se dit *in petto* : « Si je les tenais, j'aurais certainement la patience de les réunir. » Sur leur ensemble supposé, on fonde une création, un roman de la vie intime, un drame ou une idylle, et le plus souvent on serait d'accord en cela avec la vérité.

Au mois de novembre, le vent du soir souffle déjà avec une certaine force. Quelques instants après que la fenêtre eut été fermée, presque tous les débris de la lettre tournoyaient encore dans l'air, a dix pieds au-dessus du sol. Une minute de plus, et ils tombaient à terre un à un; mais le hasard, qui met toujours tant de malice ou tant de savoir dans ses combinaisons, avait disposé les choses de telle sorte qu'en cet instant même, deux hommes, venant de deux côtés opposés, passaient près de la petite maison des Champs-Élysées. Tous deux s'arrêtèrent brusquement à considérer ces morceaux de papier qui voletaient en l'air, à portée de leurs mains.

— Est-ce que ces déchirures ne tombent pas de mon balcon? se demanda alors l'un des passants, en saisissant à la hâte deux ou trois de ces lambeaux.

A ces paroles, on a deviné que le personnage n'était autre que le vicomte Gontran de Vormeuse, absent de chez lui depuis le matin et rentrant à cause de l'heure du dîner, mais

avec assez peu d'empressement. Toujours affolé de sport, il sortait d'un club où l'on avait longuement débattu les qualités et les défauts d'un pur-sang étranger, qui avait remporté le prix aux dernières courses d'automne. Il n'y avait qu'un fait de la nature de ces papiers volants qui fût de force à détacher pour un moment sa pensée d'un thème si intéressant.

Gontran éleva un peu la main droite afin de saisir quelques-unes des déchirures.

— En voilà trois, reprit-il. Voyons un peu ce que cela peut être.

A dix pas du vicomte, faisant les mêmes gestes et à peu près les mêmes réflexions, le second passant, jeune homme boutonné jusqu'au menton, s'arrêtait aussi un instant pour donner cours à un monologue :

— Hum! murmurait-il, n'est-ce pas ici la demeure du vicomte Gontran de Vormeuse, ancien garde-du-corps du roi Louis XVIII? Les renseignements sont contradictoires sur ce gentilhomme. D'une part, on le représente comme un amateur abolu d'amusements hippiques, de chasse et de plaisir. C'est peut-être bien une feinte. D'un autre côté, vu son nom et son ancien état, on le donne pour un exalté ayant des intelligences avec les brouillons qui entourent la duchesse de Berri. N'est-ce pas plutôt là son rôle réel?

En parlant ainsi, il tendait la main droite et arrêtait également au vol trois ou quatre de ces fragments de billet que la bise fouettait et poussait jusqu'au visage.

— Dans tous les cas, reprit-il, toujours en se parlant à lui-même, la plus vulgaire prudence exige que je ne me dessaisisse pas de ce qu'il plaît à la destinée de m'envoyer pour jeter du jour sur la question. Qui sait? il y a peut-être des chances pour que je trouve dans ces morceaux de papier l'œuf d'une machination qu'il importe de connaître.

Là-dessus, il fit l'inventaire de ce qu'il venait de recueillir.

— Une, deux, trois, quatre, reprit-il; oui, en voilà quatre. On a prétendu qu'il ne fallait que quatre mots d'un homme pour le faire pendre. Que ne peut-on pas faire, dès lors, avec quatre fragments d'une lettre?

Il regarda autour de lui, mais le vent venait de disperser au loin le reste du billet.

II

Pendant ce temps-là, Gontran dépliait les morceaux de papier qu'il avait, lui aussi, rencontrés à portée de sa main, en passant. Ce qu'il avait d'abord fait d'une manière machinale le menait maintenant à la rencontre d'une aventure, et le poussait à réfléchir. Qu'étaient-ce que ces déchirures? Une lettre, sans doute. Devait-il rejeter au vent ces tronçons d'épître? Avait-il le droit de les lire? Pour un homme de bon ton et qui a le cœur bien situé, il n'y a rien de plus respectable qu'un secret, de quelque endroit qu'il vienne; mais, avant tout, il s'agit de savoir si l'objet qu'on a sous les yeux tient à un secret. Si, au lieu de ces fragments épars, Vormeuse avait trouvé quelque chose comme une lettre entière, pliée, fermée et cachetée, point de doute qu'après l'avoir ramassée, il ne l'eût remise à sa place ou brûlée, même quand il aurait eu la certitude qu'elle fût venue de la maison. Dans le fait du moment, il n'y avait rien de pareil. Il s'agissait des débris d'une correspondance qu'on jetait sans façon par la fenêtre, en laissant à la bise de novembre le soin de les faire tomber entre les mains des passants. Le plus scrupuleux des rigoristes n'aurait pu se défendre de voir ce que c'était.

Sur ces réflexions et sur quelques autres de même nature, le vicomte crut être absolument autorisé à examiner ces papiers mystérieux. Pourquoi n'ajouterions-nous pas qu'un mouvement soudain d'anxiété et d'étonnement s'était déjà emparé de son âme? Le tout descendait du haut de son balcon, et par conséquent de la fenêtre. Qu'est-ce que cela signifiait? En ce moment, on ne devait trouver dans la petite demeure des Champs-Élysées que Nancy et ses domestiques. A moins qu'il ne s'agit d'une note de fournisseur ou des confidences d'une chambrière, il était désormais intéressé à pénétrer ces arcanes d'une poignée de petits papiers livrés au vent.

Voilà pourquoi, tout en se dirigeant vers la porte d'entrée, il appliquait d'une main très-élégante, mais très-vive, la lentille de son lorgnon sur son œil gauche, ce qui était un exercice déjà fort à la mode il y a trente ans.

— Je ne me trompe pas, s'écriait-il tout à coup en s'arrêtant sur le seuil de la porte, voilà bien les armes et le chiffre de la vicomtesse.

Ici, il se mit à frotter avec un des bouts de son foulard le verre du lorgnon, et, pour être bien sûr de son fait il regarda de nouveau ce qu'il tenait à la main :

— Allons, c'est bien de l'écriture de Nancy, reprit-il; ce billet qui tombe du balcon vient de ma femme.

Vormeuse posa la main sur sa poitrine comme pour réprimer les battements de son cœur :

— Que je suis donc bête! ajouta-t-il en s'efforçant de sourire. Pourquoi ce papier ne viendrait-il pas d'un de ces écrits insignifiants tels qu'on en fait tous les jours, comme, par exemple, d'un mot à Sabine ou d'une réponse à une invitation à dîner?

En fait de morale, Gontran ressemblait volontiers aux beaux fils de ce siècle. Quand il ne fallait que parler, il se posait en joli cœur, mais c'était tout. L'allure pleine d'indépendance de ses idées touchant les devoirs de l'épouse s'arrêtait brusquement dès qu'il s'agissait de sa maison. Naguère, c'est-à-dire à une époque où il menait la vie à grandes guides, on l'avait entendu cent fois, au milieu de ses amis, en voyage ou à table, se donner pour le champion de la liberté sans limites. Il avait pris plaisir à se montrer surtout très-bon compagnon sur le chapitre des femmes, professant, entre autres choses, qu'il ne convenait pas à un homme de sens de trop s'emporter contre les péchés mignons, et qu'il était du dernier ridicule pour un mari de jouer à la Barbe-Bleue. Une simple échappée de lumière lui montrait à cette heure ce qu'on doit fonder sur la générosité d'une pareille doctrine, quand on est dans le cas de l'appliquer à soi-même. Il suffisait d'une supposition, encore bien fragile, pour allumer au-dedans de lui-même toutes les flammes de la colère. Déjà des rides menaçantes plissaient son front. Tout en montant les escaliers, il se demandait s'il allait se trouver dans la terrible nécessité de se venger, ou bien si le secret qu'il tenait à la main, une fois éclairci, il n'aurait plus à rire que de ses grotesques frayeurs. Dans tous les cas, il gagnait à cet état pénible de se dire que la religion du foyer est décidément une chose sainte, dont on ne doit point parler légèrement entre amis et après boire, ainsi qu'il se souvenait de l'avoir fait si souvent, quand il était question des autres.

— Il faut pourtant que j'aie le mot de l'énigme, se disait-il à moitié chemin.

Faisant donc contre fortune bon cœur, il se mit à déplier un à un les trois fragments qu'il avait rapportés. Le fils du paysan qui tire un numéro à la conscription militaire n'est pas plus ému que ne l'était le sportman pendant cette opération préliminaire. En appuyant les doigts sur ce papier qu'avaient parcouru tour à tour la pensée et la plume de Nancy, il cédait malgré lui à une sorte de frémissement, qui ne ressemblait pas mal à l'épouvante. Enfin son lorgnon braqué et ses yeux attentifs lui montraient sur les trois lambeaux trois membres de phrase, qui, rapprochés, contribuaient certainement à former un sens sinistre.

Vormeuse y lisait ces mots :

« Soupirs étouffés, — mes plaintes indiscrètes, — regrets superflus. »

A cette lecture sa tête se brouilla. Si peu rompu qu'il fût à l'exercice des formes littéraires, le vicomte voyait bien que c'était là ce qu'on est convenu d'appeler du style sentimental. Une jeune femme qui avoue en être à pousser des soupirs étouffés est une femme qui se dit malheureuse. Quand elle adresse des plaintes indiscrètes, c'est qu'on ne l'écoute pas encore assez. Si elle exprime des regrets superflus, cela signifie sans doute qu'elle se repent ou de s'être compromise, ou d'avoir évité un écueil.

Tels étaient, du moins, les commentaires qu'une rapide analyse suggérait à l'esprit troublé de Gontran. Sans doute, il n'y avait dans tout ce qu'il venait de lire rien de net, ni aucune de ces choses explicites sur lesquelles il fût possible de faire reposer une accusation formelle. C'était un chapelet de mots qui étaient fait pour nourrir des conjectures; mais dans cette matière délicate, qui se rapporte à la conduite d'une femme et à l'honneur d'un mari, les conjectures ne sont pas même des demi-preuves. Un moment, l'ancien viveur, cherchant à se dérober à l'office toujours si cruel de juge, fut sur le point de rejeter dehors les trois papiers, et de n'y plus penser, prétextant qu'il ne pouvait être question là-dedans que d'un épisode puéril. Les trois fragments s'enroulaient même en cornets pour être mieux lancés au delà du seuil, quand un quatrième lambeau, un peu plus étendu que les autres, tomba du chapeau du vicomte jusqu'à ses pieds. Il eût fallu être poussé par la magnanimité d'un héros ou d'un saint pour dédaigner cet auxiliaire inattendu; Gontran, qui n'était qu'un homme du bel air, ne se sentit pas capable de tant de vertu. Il se baissa donc afin de ramasser ce quatrième tronçon de la lettre.

— Celui-là me fixera tout à fait, pensa-t-il.

Il ne l'eut pas plutôt déplié, qu'une vive rougeur empourpra son visage. Ce n'était plus du courroux, c'était bien le premier mouvement d'une des plus violentes tempêtes de l'âme qu'il eût jamais endurée. L'indignation faisait remuer à la fois en lui, comme pour en composer un effroyable concert, tous les ressorts du mépris, du ressentiment et de la vengence. Le sang qui coulait dans ses veines ressemblait à du plomb fondu. Qui l'eût vu passant tour à tour de l'incarnat le plus emporté à une pâleur de marbre, n'aurait pu s'empêcher de le prendre en pitié. La jalousie, ce mal social qui a tant de ressemblance avec les peines que le sombre génie de Dante a imaginées pour les damnés, la jalousie lui déchirait et lui broyait le cœur de manière qu'il n'eût plus le moyen de respirer.

Cette fois, la ligne qu'il venait de déchiffrer était nette, polie et froide comme la lame d'un poignard :

« A l'Opéra, demain soir. »

— Il n'y a plus rien à chercher, se dit le sportsman frémissant de rage ; voilà, pour le coup, une preuve assez convaincante de la trahison.

Il s'était arrêté sur l'une des marches de l'escalier. Que faire? Fallait-il monter quatre à quatre à l'appartement de Nancy, démasquer la traîtresse, et éclater en reproches comme un orage ? Fallait-il, au contraire, rappeler à soi une à une toutes les froides ressources du calme et de la dissimulation pour mieux constater l'indignité de la jeune femme ? Le vicomte, qui, Dieu merci, ne s'était jamais trouvé en pareille aventure, ne savait plus comment sortir d'un tel pas. Par bonheur, le travail de la réflexion avait fini par agir sur son esprit de façon à le faire incliner du côté des moyens dilatoires et persuasifs. Avant d'entrer chez sa femme, il fit une halte à une sorte de cabinet où il avait l'habitude de remiser ses fouets et ses houssines; c'était un véritable reposoir d'homme de haras, décoré de portraits de chevaux célèbres et de chiens sculptés. Gontran se déganta machinalement, passa la main droite dans ses cheveux, qui commençaient à devenir rares, et reprit ses méditations sur l'incident qui lui tenait tant au cœur:

— Pendant que j'allais visiter les chenils et les écuries des autres, disait-il, le renard est entré chez moi ; c'est la règle. Ou je suis un aveugle, ou voilà un rendez-vous en forme : « A l'Opéra, demain soir. » Tout aura été calculé avec une précision satanique ; Nancy a écrit ces mots-là en anglaise superbe, ainsi que le ferait un maître d'écriture. La main n'a pas tremblé une seconde. On sait que, dans la soirée de demain, je dois aller au haras de Viroflay pour y voir des arabes du Nedji, et l'on escompte ainsi mon absence. Fort bien, mais, quand le besoin l'exige, il n'y a pas de sport qui tienne; je sais gouverner mon chez moi aussi bien qu'un autre. On cherche à me berner, mais j'ai l'œil grand ouvert. Je vais veiller au grain, comme on dit, sauf à prendre un parti au moment décisif.

A deux pas du siége sur lequel il se trouvait, on avait placé un cabaret en palissandre, renfermant une demi-douzaine de flacons de cristal. Gontran se servit un petit verre de liqueur apéritive, autant pour obéir à une vieille habitude de chasseur que pour se remettre du trouble qu'il n'avait encore pu maîtriser. Plus les minutes s'écoulaient, plus l'affaire changeait d'aspect à ses yeux. A chaque instant, il plaidait là-dessus le pour et le contre, ne voyant pas combien il se contredisait lui-même à chaque instant.

— Qui sait, reprenait-il, si ce n'est pas encore qu'un roman ébauché ? Qui pourrait dire si ce n'est pas un feu de paille, seulement allumé en espérance? Nancy a des principes et un langage qui ne permettent pas qu'on l'accuse sans l'entendre. Cependant je sais ce que je sais. Tout à l'heure, en passant sous le balcon, j'ai aperçu un inconnu, un rôdeur, assez bien mis, peut-être, mais d'une assez mauvaise figure. Qu'était-ce que ce quidam? Sans être passé maître dans ces sortes d'affaires, j'imagine que ce pourrait bien être là l'Almaviva auquel on s'adresse, puisqu'il se baissait pour ramasser avec soin à terre de ces bouts de papier. Évidemment, tout autre que lui ou que moi n'aurait pas eu à s'intéresser à ces moyens de correspondance d'une nouvelle espèce. Allons, voilà qui est bien certain : ce beau ténébreux doit être celui que la fausse Griseldis me donne pour rival, mais le charmant monsieur saura bientôt que je ne suis pas du nombre de ceux dont on fait des Gérontes. Jusque-là, sachons ne rien perdre de vue, et dissimulons; c'est encore la meilleure des stratégies.

Ce monologue terminé, il se leva et, après avoir remis ses gants, il entra chez sa femme. Dans le même moment Nancy profitait de ce que la porte était ouverte pour congédier la couturière.

— Comme elle a la trahison peinte sur la figure! pensait le sportman en la voyant passer près de lui, souriante et heureuse des choses si graves qu'elle venait de débattre avec la faiseuse.

Philibert Audebrand.

(La suite au prochain numéro.)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON parait chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864) : *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs 50 centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS SPÉCIAUX DE LINGERIE.

Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur recommandant une édition de patrons spéciaux pour la lingerie. C'est un journal qui a pour titre : *la Lingère parisienne*, et qui donne, chaque mois, une grande feuille reproduisant alternativement des patrons de grandeur naturelle de tout ce qui concerne la lingerie, corsets, camisoles, chemises d'hommes et de dames, jupons, broderies, fichus, pantalons de dames, etc.

Le prix d'abonnement, pour un an, est de 6 fr. pour la France et 8 fr. pour l'étranger.

Les personnes qui désirent s'abonner à cette publication, sont priées d'envoyer le montant de l'abonnement en un bon sur la poste à M. Henri Picart, directeur, rue des Petites-Écuries, 19.

Les libraires et les messageries impériales se chargent de faire les abonnements, sans aucune augmentation de prix.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une année, 1£ 17s. 6d. .... 47 francs. | Six mois, 1 Livre .... 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECUPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

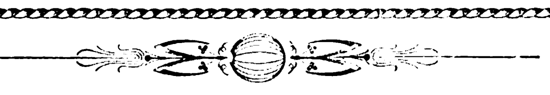
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO DE FÉVRIER 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu. 92

SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE FÉVRIER 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

ALBUM HISTORIQUE

Contenant plus de 130 costumes de travestissements de toutes les époques.

Au moment où les bals d'hiver vont commencer, nous nous plaisons à recommander à nos lectrices un album qui doit leur être d'une grande utilité, car il renferme plus de 130 costumes variés, — fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, — publiés depuis dix ans et parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

A part le côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de douze magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe ; chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes les mieux choisis et le plus à la mode.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier, et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, et sera de première utilité aux couturières et aux costumiers.

9 francs, pris à Paris, à l'adresse ci-dessous. Pour le recevoir *franco*, en province, adresser un bon de 10 francs sur la poste au nom de M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Le froid, qui s'est fait sentir assez vivement, a déterminé beaucoup de confortable dans le costume. Le bois de Boulogne, visité par nos *élégantes*, a offert aux regards toute la collection des fourrures en vogue ; à ce propos, nous approuvons certainement les pardessus doublés et bordés de fourrure, mais nous nous permettrons de faire observer à notre souveraine, la Mode, qu'elle aurait pu nous conserver des manchons d'une dimension plus convenable. A quoi sert un manchon si l'on n'y peut loger les mains et les poignets ? Les Russes, obligés par le froid à se munir des objets de comfort, comprennent le manchon tout autrement que nous, et nous devons supposer que messieurs les fourreurs comptaient sur un hiver aussi pacifique que celui de l'année dernière, lorsqu'ils ont préparé les manchons enfantins dont nos élégantes se parent aujourd'hui.

Sous les manteaux épais on ne distingue plus guère la forme des robes, on remarque seulement les belles étoffes, velours, satins, reps, brocatelles ; pour trouver la véritable coupe des toilettes en vogue, il faut aller aux bals, et nous avons préparé pour nos lectrices quelques jolies relations de toilettes dont nous allons nous occuper, après avoir réglé notre arriéré avec les costumes d'enfants.

Les magasins du *Cardinal Fesch* (rue Neuve-Saint-Augustin, 45) nous ont donné de fort gracieuses nouveautés que nous nous empressons de citer :

Une toilette de petite fille de cinq ans : costume complet en drap zéphyr vert. La robe est de forme *princesse*, avec corsage décolleté en carré ; jupe courte, relevée par des coquilles de drap assorti, laissant en vue un jupon de même étoffe. Pour pardessus, une *polonaise* demi-ajustée, garnie de bandes de chinchilla et de boutons de nacre. Chapeau de forme *bergère*, en drap pareil au costume, avec garniture de chinchilla et aigrette de plume naturelle.

Toilette pour petit garçon de deux à trois ans : jupe plissée à gros plis à l'*écossaise*, en drap zéphyr marron ; corsage décolleté en carré, dont le bas est terminé par une petite basque tailladée en pointes et décorée de boutons clous dorés. Paletot droit, de même étoffe, avec garniture d'astrakan gris et boutons dorés. Pour coiffure, une toque dite *Prince de Galles*, en drap pareil au costume, avec bandeau d'astrakan gris.

Une charmante toilette de bal, pour jeune fille de dix ans, a été composée ainsi par l'intelligente maison du *Cardinal Fesch:* Première jupe en taffetas rose ; le bas est ornementé d'un semis de marguerites blanches. Seconde jupe en tarlatane blanche, relevée sur le côté par une coquille de marguerites, avec une belle rose à l'intérieur. Corsage uni et montant, en tarlatane blanche, entièrement plissé à petits plis; petit corselet à la *suissesse*, en taffetas rose, dont les contours sont ornés d'un semis de marguerites: cette garniture tourne autour du corselet et se joint derrière à une ceinture de rubans roses dont les bouts tombent en écharpe. Un ruban étroit de taffetas rose, brodé de marguerites, sert de collier ; il est employé également pour la coiffure disposée à la *grecque*.

Ne quittons pas les magasins du *Cardinal Fesch* sans citer encore deux jolies toilettes. Une robe de petite fille est en velours rose piqué de perles de jais ; le bord est dentelé par un galon de velours noir, qui se détache sur une jupe de dessous en cachemire ponceau, décorée de losanges de velours noir, et rattachée par des boutons de jais. — Une toilette de petit garçon en drap feutré blanc, composée d'un pantalon flottant et d'une veste courte, le tout garni d'un galon de velours violet et de boutons en velours assorti. La coiffure est une toque de velours violet, garnie d'hermine.

Chez madame PIEFFORT, les toilettes de bal se succèdent et s'enlèvent avec rapidité ; il faudrait être fée pour les enregistrer toutes, car l'impatience des clientes ne les laisse guère séjourner dans les salons où elles ont été créées.

Pour un des derniers bals de la Cour, nous avons remarqué une robe empire en satin orange, à jupe très-biaisée et à taille extrêmement courte. La jupe, à queue, est ornée par sept pans de dentelle Chantilly noire et brodée de perles de jais. Le corsage est également orné d'une dentelle qui fait berthe et dessus de manches. La robe n'a pas de ceinture.

Une autre toilette, de la même forme, est composée en satin blanc. Jupe à traîne, garnie de fleurs préparées en guirlandes par un mélange de roses pompons et de bleuets; ces guirlandes sont posées en trois rangs ondulés sur la jupe ; elles remontent de chaque côté jusqu'à la ceinture et entourent également le décolleté du corsage. Nous ferons remarquer aux couturières qu'il est impossible, avec la forme actuelle, de ne pas décolleter extrêmement le corsage, et la seule ressource des femmes qui veulent éviter cet inconvénient de la toilette actuelle est d'adopter à l'intérieur la chemisette de dentelle qui dépasse le corsage et remonte un peu sur les épaules ; ces chemisettes, très-élégantes du reste et dont nous avons vu de ravissants modèles dans la maison VIOLARD (rue de Choiseul), sont adoptées par un grand nombre de femmes élégantes.

Chez quelques modistes, on nous a déjà parlé de chapeaux printaniers, et ce n'est pas sans une grande joie que nous entrevoyons la possibilité de voir refleurir la violette et le lilas; mais il est trop tôt pour faire part à nos lectrices des confidences qui nous sont faites au sujet des coiffures de printemps : il fait froid, la neige encombre les routes, et le club des patineurs a compté des jours de triomphe. Si nous parlons des chapeaux, c'est seulement pour indiquer les mignonnes nouveautés que madame MORISON (rue de la Michodière, 6) a voulu créer pour terminer dignement sa saison toute de succès.

Un délicieux modèle est en velours épinglé rose, avec passe et petit bavolet collant. L'ornementation se compose d'un feuillage en perles de jais, qui ondule sur les contours du chapeau ; sur les côtés, un pouf de plumes noires ; larges brides extérieures de satin rose, avec écharpe de dentelle noire perlée.

Un chapeau de visite est en velours violet, bordé d'une fourrure de plumes blanches ; l'intérieur est ruché de satin blanc ; les brides sont en satin blanc ; le petit bavolet est recouvert d'une dentelle blanche brodée de perles et découpée à la chinoise.

Un chapeau de forme *Marie-Stuart* est en satin gris-perle.

Le bord est accompagné d'une frange enroulée, en marabout et perles blanches; le côté gauche a une touffe de primevères de velours blanc à cœur d'or. Un voile catalane, en tulle frangé de plumes et perles, flotte à l'arrière du chapeau en manière de bavolet; les brides sont en satin gris.

Un chapeau de théâtre est en tulle rose bouillonné, piqué de petites perles d'or et élégamment garni d'une guirlande de verdure très-légère, accompagnée de grains d'or; les traînes de cette guirlande flottent par derrière en manière de guides.

Madame Morison nous a donné aussi de très-jolies coiffures de soirées. Avec la manière dont on arrange aujourd'hui les cheveux, l'ornementation est difficile à introduire dans la coiffure; madame Morison y réussit pourtant et nous avons pu admirer notamment sa coiffure *Watteau*, composé d'un petit chaperon de roses d'où s'échappent des brides de dentelles, et sa coiffure *Pompadour*, préparée avec des guirlandes de petites roses et feuillage de lierre attachées à des bandeaux de velours noir.

On parle de modifier la coupe des robes pour la saison prochaine. Ces tentatives mettent à la torture l'esprit de nos plus habiles couturières; elles ont des chances de réussir, car la coupe des robes est devenue tout à coup si étroite dans le haut, que la plupart des femmes sont mal disposées en faveur d'une mode qui leur offre peu d'avantages. En attendant, les costumes de bal sont à l'empire, sans aucune exception, et le seul jupon possible en dehors de ces toilettes est la *jupe de cour* dont nous avons parlé déjà et que nous devons à l'intelligente initiative de la maison Bandelier et Roche (rue Montmartre, 133).

Pendant le froid les robes courtes ne se sont pas montrées comme costumes de promenades, excepté pour les toilettes de patineuses, lesquelles sont tellement de fantaisie qu'on ne saurait les désigner comme modèles, chaque couturière ayant agi, à ce sujet, suivant ses inspirations particulières. Les robes d'étoffes chaudes sont généralement longues, avec peu de pourtour et une traîne à peine indiquée, et pour celles-ci nous recommandons le jupon biaisé, et cerclé dans le bas, de la maison que nous venons de citer.

On a porté, depuis un mois, des *robes-pelisses*, de forme flottante, avec capuchons. Celles-ci se font ordinairement en velours ou en cachemire, avec doublure de soie piquée et garniture de fourrure. L'astrakan et le petit-gris ont été préférés pour les toilettes qui ne sont pas de cérémonie; aux vêtements de velours on réserve ordinairement la zibeline, la martre et le chinchilla.

Aux renseignements qui nous ont été demandés au sujet des dominos, nous répondrons que ce vêtement se fait toujours beaucoup plus ample que tout autre; on emploie pour le confectionner le satin et la moire. On met une pèlerine en forme de talma, laquelle est accompagnée d'un capuchon ; les poches Louis XV posées sur les côtés sont d'un joli effet et font nouveauté. Enfin, nous ajouterons que les plus beaux dominos que nous ayons vu cette année sont très-longs et à grande traîne derrière.

Nous voudrions pouvoir désigner à nos lectrices quelques nouveaux cosmétiques pour préserver le teint des gerçures, car, il faut en convenir, l'action d'un froid très-vif est plus perfide encore que celle du soleil. En se servant journellement du *lait antéphélique* de Candès, mélangé d'eau par moitié, on se préserve de toutes les irritations de la peau et l'on conserve au teint une limpidité qui le rend inaccessible aux influences de la température. C'est surtout en rentrant du bal, lorsque la figure est irritée par la fatigue, que l'on peut apprécier les effets salutaires du lait antéphélique, que nous recommandons toujours, non point comme un simple article de parfumerie, mais plutôt comme une préparation bienfaisante dont le but, parfaitement certain, est de préserver le tissu dermal de toutes les taches ou rougeurs qui pourraient en ternir l'éclat.

Marguerite de Jussey.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES, N° 842.

Toilette de bal. — Coiffure ornée de camélias. Une fleur un peu à gauche sur les frisures du front. Une couronne autour du chignon. Tous les cheveux sont relevés. La frisure Empire descend sur le front. Le chignon est formé par quatre coques mêlées et ondulées.

Robe de mousseline avec quatre volants.

Tunique en crêpe blanc bordée d'un plissé en crêpe. Biais de taffetas cousus sur la tunique. Camélias au corsage et sur le pli que forme la tunique de chaque côté.

Toilette de ville. — Chapeau en velours, à fond uni bombé et bordé d'une dentelle blanche relevée. Grande plume posée à droite sous une rose et revenant vers la droite se terminer près d'une touffe de roses. Brides en velours, retenues par une rose.

Robe courte en drap anglais chiné. Manches demi-larges. Jupe et manches terminées par deux lisérés et une bande d'astrakan.

Paletot droit, sans manches, en velours anglais, garni de lisérés et d'astrakan.

Petite fille de dix ans. — Paletot demi-ajusté en drap bordé de lisérés de taffetas. Robe en taffetas à bords découpés, lisérés de taffetas; boutons en taffetas. Jupon de flanelle cachemire.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 79.

Robe de chambre en *drap-reps* uni, avec bandes de cachemire aux revers, aux poignets et à la jupe.

Le corsage se croise devant.

La jupe est fendue de chaque côté, mais elle ne s'entr'ouvre que vers le bas.





842

Plumes et Fleurs de L. Coudré, M.me Gilman, Rue de Richelieu, 104.

Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, 129 | Parfums de Violet, P.r de S. M. l'Impératrice, r. S.t Denis, 317.

Entered at Stationer's hall

LONDON, C. E. Weldon, 248, Strand, W. C.

MADRID, El Correo de la Moda, P. J. a.

Le b
et pe
de v
de p
de b
Un
de p
de v
de c
Ma
de s
chev
coiff
admi
chap
sa co
roses
noir.
On
chain
habil
coupe
que l
mode
tume
jupon
dont
initia
Per
comm
patin
rait l
à ce
d'étol

To
gaucl
Tous
Le cl
Ro
Tu
cousu
tuniq

To
d'une



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Pieffort r. Grange Batelière 1 _ Modes de Mme Alexandrine Ch.sée d'Antin 5.

Coiffures de Henri de Bysterveld, Fg St Honoré 5 _ Costumes d'Enfants de la Mon Au Cardinal Fesch rue Ne St Augustin 45

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Ch.sée d'Antin 6 _ Dentelles de Violard, frères Rue de Choiseul, 3.

Plumes et Fleurs de L.Coudré, Mon Tilman, Rue de Richelieu 104.

Foulards du Comptoir des Indes Boulevart de Sébastopol 129 | Parfums de Violet fr de S.M. l'Impératrice r. St Denis 317.

Entered at Stationer's hall

LONDON. C.E. Weldon. 248. Strand W.C.

MADRID. El Correo de la Moda P.J. de la Peña



Planche 79.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de chambre, composée par madame Pieffort, rue Grange-Batelière, 1.

CAUSERIE

Il y a une somme de bonheur pour les individus, comme il y a une somme de gloire pour les pays, dont le poids finit, à un moment, par accabler les uns et les autres. Quand nous perdons un des nôtres parmi les personnes qui nous sont chères, notre douleur, muette et concentrée d'abord, devient peu à peu communicative, expansive, dirai-je le mot? bavarde. A quiconque se présente à nous, la main tendue et le visage contristé et sympathique, nous parlons de l'ami ou du parent que nous avons perdu, et nous recommençons à causer avec chacun de l'étendue de la perte que nous avons faite, du deuil que nous portons, du vide qui s'est fait dans notre cœur. Nous répétons cent fois les mêmes choses, sans nous lasser de les redire et sans nous lasser de les entendre. Il semble que nous apprenons aux autres ce qu'ils savent déjà aussi bien que nous sur le défunt, et que nous recueillons de leur bouche ce que nous savions bien mieux qu'eux.

Il en est de même des morts illustres qui appartiennent à la grande famille nationale. Dès que l'un d'eux disparait du milieu de nous, c'est comme un tournoi qui s'ouvre entre toutes les plumes de ceux qui ont pour mission de raconter au public la vie, les œuvres, les grands et les petits côtés du caractère du défunt, ses vertus, ses qualités, ses défauts. Et plus le mort est illustre, plus il a joui d'une grande influence sur les plaisirs et sur les satisfactions d'esprit du public, plus il laisse de traces sur les chemins de ce monde, et plus le concert des éloges et des critiques dure longtemps et semble inépuisable.

Ainsi s'explique le bruit qui s'est fait et qui se prolongera encore au moment où paraitront ces lignes, sur les membres de la famille commune qui ont disparu dans ces derniers temps et coup sur coup. Ingres, Victor Cousin, mademoiselle Georges, Klagmann: un peintre, un sculpteur, une artiste dramatique, un écrivain du haut bout de la table des lettres, — tous des représentants, à divers degrés et sous des formes différentes, de la pensée.

Il y a donc eu comme un choléra, ces temps derniers, dans la cité de la gloire; et de ces victimes dont la presse et les conversations particulières ont fait le sujet de longs entretiens, on parlera longtemps encore, sous toutes les formes : car vous remarquerez que c'est le privilége de toutes les grandes figures d'une époque d'éveiller des bruits autour d'elles, de leur vivant et après leur mort. Ce n'est plus seulement à leurs œuvres, c'est-à-dire aux choses qui les ont faites grandes, que l'on s'attache; c'est aussi à leurs qualités et à leurs défauts personnels que l'on demande des comptes que l'on ne demande pas au premier venu. En cela, l'opinion publique est un peu sévère. Elle oublie que les plus grands hommes du monde sont d'abord des hommes comme vous et comme moi, c'est-à-dire susceptibles de toutes les faiblesses, de toutes les passions, de tous les travers. On semble ne pas vouloir les leur pardonner. On admettra que M. *** ait été avare, parcimonieux, on ne le pardonnera pas à M. Cousin; on convient que M. *** a été orgueilleux, égoïste, on ne pardonnera pas à M. Ingres de l'avoir été; on oubliera que madame *** aura été prodigue, insouciante du lendemain, qu'elle laisse derrière soi des affaires mal arrangées ou tout à fait dérangées, et l'on ne pardonne guère à mamoiselle Georges d'avoir été dans ce cas. C'est que où le public voit gloire, il veut voir perfection; c'est l'olympe des demi-dieux qui revit dans notre pensée. Et puis il y a là comme une vengeance contre la supériorité de certains individus sur la masse. Eh quoi! il est permis à tel homme d'avoir du génie, d'avoir accaparé sa vie durant et de prétendre à garder après sa mort toutes les sympathies de la foule, tous les rayons de l'admiration, d'avoir fait battre tous les cœurs et éveillé toutes les curiosités à son approche, et cet homme n'aurait rien de commun avec le reste des mortels, que dis-je! rien de commun? il n'aurait rien d'inférieur aux autres hommes? Allons donc! trouvons des taches à ces soleils, et quand nous les aurons trouvées, ces taches, exagérons-les.

Et puis, n'oublions pas les petites jalousies rétrospectives, les petites haines lâches qui s'éveillent et se produisent en toute liberté autour d'un cadavre! Ah! tu as été plus grand artiste ou plus grand écrivain que moi de ton vivant! Ah! tu étais parvenu d'un coup d'aile aux sommets où je n'ai pu arriver même en laissant ma sueur et mon sang tout le long de la route! Ah! la foule a dédaigné de voir en moi un rival digne de toi! Ah! tu as été sous mes pas l'obstacle infranchissable, et tu t'imagines, maintenant que te voilà étendu roide et froid et cousu dans un drap au fond d'un cercueil, avec six pieds de terre au-dessus de toi, que je vais te laisser par de là la mort le bénéfice de ta supériorité sur moi! Je vais enfin montrer au public ce que tu étais dans cette partie de toi qu'il ignorait ou dont il ne s'inquiétait que médiocrement en lisant tes beaux livres, ou en admirant tes tableaux, tes statues, ou en écoutant tomber de tes lèvres les grandes pensées de nos écrivains et jaillir de ton âme les grandes passions telles qu'ils les rêvaient dans la leur!

Et voilà comme on daube, et de la belle manière, je vous prie de le croire, sur les morts illustres!

Si nous parlions un peu des vivants pour nous distraire. C'est un sujet aussi intéressant, à tout prendre. Les vivants sont des ressuscités à l'heure où j'écris ces lignes et j'espère qu'il en sera encore de même à l'heure où elles seront publiées. On ne rencontrait, ces jours derniers, que des gens emmitouflés dans des pelisses, des manteaux, des cache-nez, des cache-oreilles, des paletots remontant par-dessus la tête et rejetant le chapeau sur le nez. On ne se reconnaissait plus dans les rues et sur les boulevards. Les plus sages restaient au coin de leur feu; les moins sages, ceux qui se jouent de la fluxion de poitrine et des rhumes, couraient les bals et les fêtes et s'en allaient demander à l'inclémence nocturne du bois de Boulogne des distractions aux flambeaux sur les bords du lac des patineurs, à la grande fête du 22 janvier, qui a été le signal du dégel. Puisse-t-il continuer!

Le patin est, en ce moment-ci, le roi de ce monde. Je crois, Dieu me pardonne! qu'il a détrôné pour un moment l'exposition universelle, dans les préoccupations du public. Il avait, il est vrai, fort à faire pour cela; mais on ne peut le nier, aujourd'hui le patin règne en maître. La passion de la glace, qui a déjà fait bien des victimes, a remplacé chez les populations de Paris et de ses environs la passion des courses. C'est la même affluence pour aller voir patiner messieurs tels et tels que pour aller voir courir *Gladiateur*, *Zéphyr*, *Fille de l'air*. Ce sont les mêmes équipages, les mêmes demoiselles, les mêmes désœuvrés de tous âges, de tous rangs et de tous sexes qui sont les acteurs de ces réunions et les mêmes badauds faisant la haie que l'on voit aux courses. O le peuple le plus spirituel de la terre, quand donc cesseras-tu de l'être?

J'ai dit que le patin avait déjà fait des victimes. Pourquoi cela arrêterait-il les curieux? Les jockeys et les sportsmen qui se cassent les côtes aux courses de haies et que l'on ramasse morts sur ces champs de bataille du plaisir, sont-ils moins intéressants que les patineurs qui se noient sous la glace? Non!

Eh bien, pourquoi voulez-vous que la vie d'un homme disparaissant dans l'eau gelée et en sortant avec une pleurésie quand on ne l'en retire pas mort, effraye un Parisien altéré de spectacle plus qu'un jockey qu'on relève avec les cuisses cassées ou le crâne fendu ?

Ce qui me désole, c'est que le goût du patinage, des sociétés et des clubs de patinage va gagner, comme celui des courses l'a gagnée, cette pauvre et bonne province qui fait tout ce qu'elle peut pour être la caricature et la parodie de Paris, au lieu de rester dans sa simplicité archangélique. Heureux, sous tous les rapports, les départements de la France où le ciel clément interdit à tout jamais l'usage du patin ! Mais vous verrez que l'industrie trouvera le moyen d'inventer des lacs factices avec de la glace factice, et que les habitants de ces beaux pays insulteront le soleil que le bon Dieu leur prodigue en patinant à leur tour, eux aussi ! Ce sera le commencement de la fin. Ne désespérons pas de voir arriver ce jour-là !

Xavier Eyma.

JOURNAL DE CAMPAGNE.

A UN JOURNALISTE.

Tu demandes, cher indiscret,
Ce que je fais du temps qui passe ?
J'écris au bord de ma forêt,
Et j'ai toute la plaine en face.

J'écris le journal du printemps,
Dont l'arbre me fournit les feuilles,
Et les zéphirs seront contents
Si, par eux offert, tu l'accueilles !

Parmi la verveine et le thym,
Parure de mon frais pupitre,
Nous le fondâmes un matin,
Dès que j'en eus trouvé le titre.

Journal des prés, journal des bois,
Courrier de la saison nouvelle.
Pour l'écrire, un oiseau parfois
Donne une plume de son aile.

Quoique riche en morceaux fleuris,
C'est un journal modeste et sage ;
Il n'a pas de premier-Paris,
Mais il a son premier-village.

On y travaille à prix divers :
Nous payons faiblement la prose,
Et ne donnons rien pour les vers.
Chez vous, comment fait-on la chose ?

Il a pourtant vingt rédacteurs,
L'arbre, l'oiseau, le vent lui-même.
Aura-t-il autant de lecteurs ?
Ah ! voilà l'éternel problème.

Nous l'écrivons, quoi qu'il en soit,
L'espoir nous soutenant encore,
Et de bonne heure on le reçoit
Tout mouillé des pleurs de l'aurore.

Est-ce un journal officiel ?
Quelle est sa couleur et sa ligne ?
Il est de la couleur du ciel,
Malgré plus d'un qui s'en indigne.

Comme il n'a jamais dit de mal
Du Dieu, père de la nature,
On l'a traité de clérical,
Mais il a ri de cette injure.

La franchise est dans ses penchants,
Il est pour tout dire et bien faire ;
La vieille liberté... des champs
Est l'ancien parti qu'il préfère.

Aussi, là-haut, présentement,
Lui cherche-t-on parfois querelle.
Il eut un Avertissement
En avril, sous forme de grêle.

On a parlé de la prison,
Ce qui nous a rendus très-sages.
Notre gérant est un pinson
Qui n'aime pas encor les cages.

Donc les sujets trop palpitants,
En quarantaine on les renvoie;
Mais de la pluie et du beau temps,
On peut s'en donner à cœur joie.

Nous adorons les faits divers :
Tout nous est bon... surtout le crime.
Car il convient à l'univers
Qu'on le réprime.... et qu'on l'imprime !

On trouve encore à chaque pas
Des faits de nature émouvante,
Et ceux que l'on ne trouve pas,
Ma foi, tant pis, on les invente.

Là, c'est un char de foin versé,
Ici, le vol d'une laitue ;
C'est la laitière au pot cassé,
« En grand danger d'être battue. »

Les mariages et les deuils
Ont aussi leurs courtes chroniques.
J'inscris les décès de bouvreuils,
Les unions de véroniques.

Le scandale étant recherché,
Nous l'admettons : si quelque rose
A commis dans l'ombre un péché,
Vite nous divulguons la chose.

Un roitelet, à l'entresol,
Écrit chez nous : c'est le critique.
Il n'entend pas un rossignol
Sans le trouver faible en musique.

« Tout s'en va, dit-il, de travers.
Avril exhale une odeur rance.
Les arbres jadis étaient verts ;
Aujourd'hui quelle différence ! »

Nos feuilletons de main en main
Sont enlevés, ils font merveille,
Remettant sans cesse à demain
Ce qu'ils pourraient dire la veille.

L'annonce avant eux fait son bruit.
Nous préparons un vrai modèle,
Avec ce titre qui séduit :
L'Enlèvement d'une hirondelle.

Bref, nos efforts sont redoublés.
Le journal puise à chaque source,
Il dit comment poussent nos blés,
Ce sont ses hausses de la Bourse.

Et puis les eaux, et puis les fleurs,
Et puis le monde et ses caprices.
Il est bon d'avoir des lecteurs,
Il est mieux d'avoir des lectrices.

Prends cette feuille de bon ton.
Je ne la vends pas, je la donne ;
Et pour tout dire.... un hanneton
De temps en temps s'y désabonne !

J. Autran.

LE MONDE DES PAPILLONS (1).



Je ne sais rien au monde de plus attrayant que l'étude de la nature, lorsqu'on a pour guide en ses vastes domaines, non pas un sec et pédant professeur, mais un véritable savant doublé d'un gai compagnon de route. Tel est, — et que n'en trouve-t-on beaucoup comme lui! — M. Maurice Sand, qui, par une charmante et instructive causerie sur les lois de la vie, les métamorphoses, les mœurs, les habitudes des papillons, nous a introduits dans ce que madame George Sand appelle, avec raison, le plus joli des mondes animés.

Ce monde-là, mesdames, vous l'avez toutes entrevu; toutes, vous avez été de cette fête si poétiquement décrite par M. de Pontmartin. Écoutez! — Vous vous promenez à travers champs par une belle matinée de mai. Le soleil, que nous ne connaissons plus que par ouï-dire, vient de réveiller les fleurs assoupies. Les troupeaux, dont vous entendez au loin les bêlements et les clochettes, n'ont pas encore touché à l'herbe fine, drue, lustrée, où tremblent les gouttes de rosée. Le ramier roucoule sous la jeune feuillée; les merles moqueurs et les fauvettes à tête noire jasent ou se poursuivent dans la haie d'aubépine. Voilà qu'au milieu de cette gracieuse scène, et comme dernier coup de pinceau de l'artiste divin, vous apercevez un petit être, léger, aérien, charmant, insecte par le corps, oiseau par les ailes, impalpable comme le rêve, indescriptible comme la suprême élégance; si transparent, si fluide, que vous ne savez pas s'il porte ses propres couleurs ou celles de cette nature printanière : il voltige de plante en plante, à la fois souverain et tributaire, frère et amant. Aussitôt vous reviennent en foule tous les hommages prodigués à cet enfant gâté de la muse; vous vous écriez avec le poëte :

> Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
> S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur...
> Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur...
> Tel est du papillon le destin enchanté;
> Il ressemble au désir qui jamais ne se pose
> Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
> Retourne enfin au ciel chercher la volupté!..

(1) *Le Monde des Papillons*, texte et dessins de Maurice Sand, avec une préface de George Sand. — Rothschild, éditeur, 43, rue Saint-André des Arts.

Oui, mais après? Après, toutes ces riantes images se confondent : le papillon s'absorbe dans l'ensemble du tableau dont vous jouissez sans le bien comprendre. Il passe sur votre imagination sans y laisser de trace, comme il a passé, sans y faire un pli, sur la tige des anémones et des roses; ce n'est pas assez pour ce que mérite cette jolie merveille de la création.

Non, certes, ce n'est pas assez; mais il n'en sera pas ainsi quand vous l'aurez revue à travers l'œuvre de M. Maurice Sand. Vous retrouverez sous la plume du jeune écrivain, sous le crayon délicat de l'artiste, tout ce qu'éveille de fraîches images et d'aimables souvenirs le monde des papillons. Voulez-vous savoir comment l'auteur lui-même y a pénétré? Écoutez encore M. de Pontmartin :

Justement, dit-il, l'auteur commence par courir les champs avec son ami Pigeot pour faire des études d'après nature dans la forêt de Châteauroux. La nuit vient, le bois est épais, on s'égare; les superstitions populaires, la légende du *Ramasseu de rosée* planent, comme des oiseaux nocturnes, sur ces sombres futaies : on entend des voix étranges, on aperçoit derrière les fourrés une lumière fantastique, semblable à un feu follet : je vous assure qu'il y a beaucoup de romans, — peu naturels, — qui ne débutent pas aussi bien que cet ouvrage d'histoire naturelle.

Cette lumière inquiétante, c'était la lanterne d'un *entomologiste* (n'ayez pas peur!), M. Desparelles, qui cherchait des larves et des chenilles de papillons, accompagné de son nègre Æthiops. M. Desparelles a *papillonné* un peu partout, en tout bien tout honneur : de ces explorations lointaines, il a ramené ce nègre qui ajoute au pittoresque de la rencontre, et rapporté de bonnes histoires de voyageur et de chasseur, qui assaisonnent très-agréablement ses leçons. Je vous signale surtout une histoire d'ours mangeur de miel, digne de fournir un chapitre et un *beefsteak* aux *Impressions de voyage*.

M. Desparelles sera le professeur de M. Maurice Sand dans cette intéressante et scientifique promenade, où il lui propose



d'être son compagnon et son disciple après avoir été son hôte. Mais pendant qu'il lui fait les honneurs du monde des papillons, je le soupçonne fort d'avoir appris quelque chose de son élève et profité d'une heureuse occasion et d'un illustre voisinage pour s'exercer à exprimer de belles pensées dans un beau style : « Vous croyez peut-être, dit-il, que je suis insensible à ce » que vous appelez la nature? Détrompez-vous : j'en jouis plus » que vous, peut-être; car vous ne pouvez rendre en peinture » ni la fraîcheur des bois, ni l'odeur des marécages, ni l'effet » du soleil ardent sur les grandes bruyères qui paraissent trem-

» blotter et flamboyer au-dessus des terrains sablonneux. Rien » n'est beau, rien n'est délicieux comme une nuit de prin- » temps sur la lande, quand l'air vous apporte par bouffées les » parfums des prairies lointaines. Et quel art exprimera le » charme du silence ? Le silence de la campagne n'est pas le » mutisme du néant : c'est une mélodie que l'esprit seul peut » entendre et qui chante dans l'âme ouverte à la poésie... »

On sent là et dans maint autre passage l'influence de l'éloquente voisine : on croit y entendre comme un écho des grands



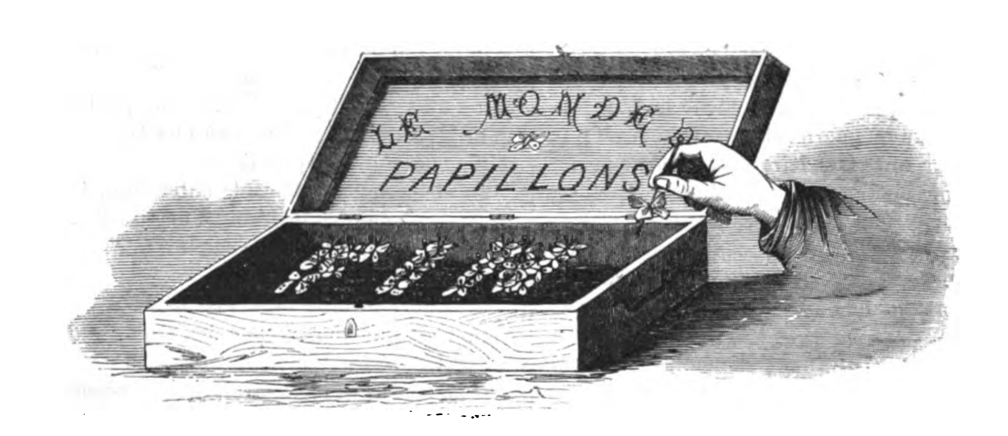
romans paysagistes, de *Valentine* à *Valvèdre*. Ce qui est positif, c'est que l'on suivrait jusqu'au bout du monde des papillons, — et de tous les mondes, — un professeur qui prélude ainsi à l'énumération des *Noctuelles*, des *Polyommates* et des *Tortricides*.

Nous avons laissé à M. de Pontmartin la tâche de dessiner le cadre choisi par M. Maurice Sand. Est-il besoin d'ajouter que ce dernier l'a rempli avec un rare bonheur? Rien de plus engageant que cette méthode d'enseignement en plein air, qui va, vient, bat les buissons, interroge l'écorce des bouleaux et des hêtres, varie ses applications et ses exemples à mesure que les *sujets* se multiplient sous ses pas; échange de causeries, de leçons et d'anecdotes entre l'artiste qui, par droit de naissance et de conquête, penche vers le naturalisme, et le naturaliste qui, nous l'avons vu, a des aspirations de rêveur et de poëte. L'auteur n'oublie pas qu'il était sorti de chez lui pour dessiner et pour peindre : chemin faisant, il ne néglige aucune occasion d'*illustrer* ce cours familier de littérature entomologique. Ce sont tantôt de légers croquis de paysage, tantôt des figures spirituellement ajustées aux divers épisodes du récit, tantôt les



premiers rôles du théâtre des papillons, dans leur costume de gala, dans leur décor de mousse et de verdure. On pourra se faire une idée du mérite de ces dessins, grâce au spécimen obligeamment mis à notre disposition par l'éditeur, M. Rothschild, que nous ne saurions trop féliciter d'avoir attaché son nom à une œuvre utile autant qu'intéressante. Pour les beaux dessins qu'elle renferme comme pour le texte lui-même, nos lectrices nous sauront gré de la leur avoir signalée et recommandée.

Robert HYENNE.



LA LETTRE DÉCHIRÉE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Presque au même instant, on vint annoncer que le dîner était servi. Gontran prit sa place habituelle à table, en tête à tête avec la jeune femme. Un philosophe du Portique aurait-il eu autant de sang-froid que lui en pareille circonstance? il est permis d'en douter. Comprimant le désir et même le besoin qu'il éprouvait à toute minute de faire un esclandre, il ne levait les yeux sur Nancy que pour lui sourire. Au même instant, les sourdes agitations d'une fièvre inconnue faisaient qu'il se tournait et se retournait sans cesse sur sa chaise, à peu près comme un malade dans son lit. Peut-être que, sans la présence des gens de service, il n'eût pas été longtemps maître de tant d'emportement ; mais il avait pour règle que, même dans les circonstances les plus imprévues, il ne devait jamais cesser de se conduire en homme bien élevé. S'il laissait voir son émotion, ce n'était que par des oublis d'étiquette ou de maintien qui ne devaient pas tirer à conséquence.

Clairvoyante comme le sont toutes les femmes, Nancy, à la longue, comprenait bien que Gontran était distrait ou préoccupé. Pouvait-elle pousser l'indiscrétion jusqu'à lui demander la cause de ces airs de rêveur? La jeune femme ne pensait pas que ses priviléges d'épouse allassent jusqu'à cette limite reculée où commence la volonté personnelle d'un mari. Tout ce qu'elle se crut le droit de faire, c'était de manifester un certain étonnement à la vue d'une attitude si inusitée.

— En vérité, mon cher Gontran, dit-elle en imprégnant ses paroles d'un léger ton de persiflage, vous n'êtes pas ce soir ce que vous vous montrez d'habitude.

— Vous le croyez, chère Nancy?

— Je le parierais, monsieur.

— Qui vous donne à penser que je ne sois plus le même?

— Ce sont vos distractions répétées.

— Avez-vous, chère Nancy, quelque méprise grave de ma part à me signaler?

— Il n'y a qu'un instant, quand Baptiste a allumé les bougies, vous en avez changé une de place pour la poser où l'on met d'ordinaire les carafes.

— C'est que je pensais sans doute à la dernière poule des courses de Longchamps.

— A présent, tenez, vous mettez du poivre sur votre omelette au sucre; c'est ce qui ne se fait guère, j'imagine.

Ces remarques étaient accompagnées d'un petit éclat de rire d'un ton argentin et joyeux que Vormeüse, piqué au jeu, prenait pour un raffinement de moquerie. Il enrageait, mais il se taisait. Il n'y avait rien de mieux à faire, s'il voulait pousser jusqu'au bout son système de dissimulation adroite. Aussi, tenant les reproches de Nancy pour mérités, se prit-il à se rabattre sur quelque vulgaire excuse dont la jeune femme, du reste fort accommodante, s'empressa de se contenter.

Ils en étaient au dessert, quand on apporta un pli à l'adresse de la vicomtesse.

— Vous permettez, monsieur? dit Nancy en montrant la lettre scellée d'un petit cachet vert qu'elle se disposait à rompre.

— Faites donc, je vous en prie, ma belle enfant, répondit Gontran en affectant un air dégagé, mais non sans suivre d'un œil curieux la pantomime de sa femme.

— Je sais ce que c'est puisque ce billet vient de Sabine, s'écria Nancy après avoir jeté un coup d'œil sur la suscription du message.

Et après avoir fait sauter l'enveloppe :

— C'est bien Sabine, en effet, qui m'envoie cinq lignes, toujours pour ne rien dire.

Gontran tendait la tête du côté de la lettre, ayant l'air d'un homme à qui l'on cache un secret et qui ne demanderait pas mieux que de le connaître. Indépendamment du sentiment de la curiosité, qui est inné chez tous les fils d'Adam, il subissait l'empire d'une appréhension nouvelle. Un jaloux voit des embûches dans tout ce qui se passe autour de lui. Cette missive arrivant au milieu du dîner, juste après l'affaire des papiers volants et de l'inconnu qui les ramassait à terre, ne pouvait être qu'une circonstance aggravante; elle agissait nécessairement sur l'imagination surexcitée du vicomte. Très-certainement le sportman ne mettait pas en doute que le message ne fût de Sabine, sa cousine à la mode de Bretagne; mais, sous l'effort d'une pensée qui enfantait des monstres à chaque instant, il ne craignait pas de supposer que Sabine fût du complot et que la lettre fût un des fils de l'intrigue. Est-il donc si rare de voir à Paris des femmes s'entr'aider dans les détours d'un égarement? Il connaissait ces mœurs du temps pour en avoir souvent entendu parler, et tout d'un coup, sans rime ni raison, n'ayant pas d'autre argument que ses soupçons, il attribuait au billet de sa parente l'intention de se mêler aussi à la conjuration qu'on tramait contre son bonheur domestique.

Après s'être mouillé les lèvres dans un verre de vin de Bordeaux, il reprit la parole.

— Vous venez de dire, Nancy, que ce billet de Sabine ne contient que cinq lignes et que ces cinq lignes n'ont aucun sens. Êtes-vous bien sûre d'être dans la vérité? La chère cousine est une éventée, je l'accorde; mais je n'ai jamais eu, quant à moi, grande confiance dans ces têtes à l'envers. Tenez, je serais tenté de faire une gageure avec vous.

— Quelle gageure, Gontran?

— C'est que notre tête folle vous donne rendez-vous pour demain soir à l'Opéra?

Nancy ne put pas dissimuler un léger signe d'étonnement. Quels yeux de lynx avait donc son mari pour lire si bien à distance! Cependant elle se remit vite de ce trouble à peine visible.

— Un rendez-vous pour demain soir, à l'Opéra? Cela se peut, monsieur, se hâta-t-elle de répondre, mais toute autre supposition aussi serait possible. Toutefois, comme c'est à moi que le billet est adressé, ce sera à moi aussi d'en disposer comme d'une chose qui m'appartient.

En même temps elle roula entre ses mains la missive, de manière à lui donner la forme d'un tire-bouchon, et, cela étant fait, elle s'apprêta à l'approcher d'une des deux bougies pour y mettre le feu.

— Nancy, puisque vous vous décidez à brûler ce mot de Sabine, c'est que vous reconnaissez que ce que je viens de dire est vrai.

— Je me réserve le droit de ne répondre ni oui ni non, ajouta la jeune femme en continuant son manége.

Le papier, qui était de fil de Hollande, ne prenait feu qu'avec une certaine lenteur. Dans le même instant, un bruit étrange se faisait entendre au dehors, le long de l'avenue Gabriel; c'étaient des harpes qui résonnaient sous le balcon. Des Allemandes du pays de Souabe, qui venaient de quitter leur pays

trop inclément, parcouraient Paris en chantant des ballades pleines d'harmonie et de tristesse. Nancy, à qui l'on avait appris à déchiffrer Beethoven, sentait son cœur s'ouvrir de pitié à la vue de ces pauvres musiciennes de l'autre côté du Rhin. Depuis qu'elle habitait la petite maison, elle avait pris plaisir deux ou trois fois à les entendre sous sa fenêtre. Ce soir de novembre, comme elles chantaient un morceau de Schubert, sorte d'élégie plaintive, qui se mêlait au premier vent de l'hiver, comme elles avaient faim et froid sans doute, la jeune femme oublia ce qu'elle faisait pour ne plus songer qu'à ses protégées.

— Ce sont mes pauvres chanteuses d'Allemagne ! s'écria-t-elle en se levant.

En même temps, elle laissait tomber sur le tapis la lettre de Sabine, ainsi qu'on le fait pour un objet auquel on n'attache que peu de prix.

— Gontran, laissez-moi vous quitter une minute, le temps de jeter une aumône à ces étrangères, ajouta-t-elle en repoussant sa chaise.

Sans attendre même que le vicomte eût fait entendre une parole d'adhésion, elle courait au petit salon et de là à la plate-forme du balcon, où sa présence remplissait de contentement les pauvres citharèdes. Nancy avait bon cœur. De sa bourse de velours elle tira autant de pièces d'or qu'il y avait de chanteuses, c'est-à-dire trois, et après avoir fait de la somme une papillotte pareille à celle des confiseurs, elle la jeta aux mendiantes.

Quant à Vormeuse, tout entier à sa pensée amère, il s'était bien donné de garde d'empêcher la vicomtesse d'aller faire la charité. D'abord ce bon mouvement de sa femme rafraîchissait son esprit en ce qu'il lui donnait à espérer que ce jeune cœur n'était pas encore perverti ; en second lieu, il voyait dans cette absence d'un moment le moyen de se livrer à une investigation de détail sur la lettre de Sabine. Profitant donc de ce que Nancy n'était plus dans la salle à manger, et de ce que les valets venaient de s'en retourner à l'office, il ramassa à la hâte le papier noirci par la flamme de la bougie et se mit à le déplier. En toute autre circonstance, il eût rougi de descendre à de telles recherches, mais le motif qui le faisait agir lui paraissait assez puissant pour faire passer un homme de cœur sur l'odieux de la démarche.

Il ne lui fallut pas grand temps pour lire. Cette lettre, ainsi que cela a été dit, ne contenait que cinq lignes, mais c'étaient cinq coups de poignard portés à son cœur. Gontran les parcourut. Il les déchiffra et les relut trois fois de suite, et à chaque fois il trouva dans leur contenu la confirmation de ce qu'il avait redouté.

Voici de quelle manière était conçu le nouveau billet :

« Chère belle, tu n'oublieras pas de te tenir prête demain pour l'heure de l'Opéra.

» Il est indispensable d'avoir une toilette nouvelle et qui fasse de toi la plus charmante des femmes.

» Sabine. »

En ce moment, la musique de la rue venant à cesser et la fenêtre du balcon se refermant, le vicomte comprit que Nancy allait rentrer dans la salle à manger et il s'empressa de cacher dans sa poche ce nouveau papier accusateur. Il était encore une fois hors des gonds. Tout n'était-il pas bien décidément conjuré contre lui ? Au moment où Nancy, heureuse du bien qu'elle venait de faire aux Allemandes, rentrait pour reprendre sa place à table, il avait sur son assiette une fort belle pomme de calville. Quoique la meilleure part de son attention appartînt encore à ce qui venait de se passer dans la rue, la jeune femme vit le sportman couper le fruit avec un mouvement fébrile, et comme s'il eût tenté de faire retomber sur un objet inerte le poids d'une colère sourde qui l'oppressait. Gontran avait la figure bizarre d'un homme qui mange les morceaux doubles. Tout témoignait en lui d'un courroux concentré. Cet état se prolongeant, la vicomtesse cherchait à intervenir ; il l'inquiétait, et elle voulait comprendre ; mais Vormeuse affectait de ne répondre à ses questions que par des monosyllabes. Pour l'adoucir un peu, ou tout au moins pour distraire sa pensée, Nancy se mit à parler du petit concert en plein vent auquel sa bonne étoile venait de la faire assister.

— Cette mélodie, la dernière jouée, où il y avait deux harpes, un alto et trois voix, c'est le chef-d'œuvre d'un des grands poëtes d'au delà du Rhin ; c'est *la Cloche* de Schiller.

— Ah ! Schiller, répondit vivement le vicomte, n'est-ce pas le même qui, dans un de ses drames intitulé : *Intrigue et Amour*, a cité un proverbe de son pays, qui pourrait bien être aussi du nôtre ?

— Quel proverbe donc, mon cher Gontran ?

— Tenez, le voici, ma chère Nancy : « Quand le diable pond un œuf dans une maison, il en sort toujours une femme. »

En l'entendant s'exprimer sur ce ton, assez nouveau pour lui, Nancy eut presque peur. Une pâleur soudaine passa sur les joues de la jeune femme. Si cette citation du poëte allemand n'avait rien de galant, la manière dont avaient été prononcées ces paroles n'était déjà plus une grossièreté, mais une sorte de menace. Une flamme inconnue sortait des yeux de Gontran. La délaissée, qui accordait volontiers à son mari le droit de vivre au milieu de Paris en excentrique de Londres, ne pouvait pourtant comprendre qu'il se montrât ainsi irrité. Quel reproche avait-on à lui faire ? Dans ce qui se produisait autour d'elle depuis qu'elle habitait la petite maison, elle ne voyait rien qui autorisât le vicomte à manifester un si grand ni un si brusque mécontentement. Toutefois, rien de précis n'ayant été indiqué contre elle, Nancy jugeait prudent de se taire, ce qui est le plus souvent, pour une femme, la meilleure manière d'avoir raison d'un ennui ou d'un chagrin.

Après qu'on eut servi le café, elle se leva, salua Gontran et, sous le premier prétexte venu, elle prétendit avoir besoin de rentrer chez elle.

— Vous êtes libre, Nancy, vous le savez, dit le sportman.

Gontran quitta la table à son tour. Il avait la tête et la poitrine en feu. Plus les incidents se multipliaient, plus il croyait saisir de preuves de la noire trahison qu'on ourdissait contre lui. Pourquoi ces harpes qui venaient de faire vibrer une élégie sous la fenêtre n'auraient-elles pas été un signal ou un mot d'ordre ? Il se repentait presque de n'avoir pas tiré le fait au clair. A présent que sa femme s'écartait tout à coup de sa présence comme par une sortie de théâtre, il voyait dans cet autre mouvement des musiciens du pays de Souabe une conséquence de tout ce qui se tramait pour le lendemain, et peut-être une ruse imaginée pour déjouer sa surveillance.

Il chercha à fumer un cigare, afin de rêver à ce qui lui arrivait, mais aucun genre de tabac ne lui paraissait supportable, ni celui de la Havane, ni celui de Manille. Il se mit à marcher de long en large, les bras croisés sur la poitrine, sans doute afin de recouvrer le calme de ses esprits. C'était peine perdue. Mille images confuses de malignité et de révolte conjugales flottaient devant ses yeux. A la fin, se sentant incapable de se contenir plus longtemps, et désespérant de pouvoir attendre jusqu'au lendemain avant d'avoir donné un libre cours à sa colère, il se cogna le front de l'air d'un homme ivre. Ce qu'il en faisait, c'était probablement pour renouer entre elles deux idées qui semblaient se disjoindre.

— Non-seulement, disait-il je ne veux pas qu'il soit donné suite au projet de demain, mais encore j'entends préparer aux coupables un châtiment qui pourra servir d'exemple. Nancy

n'est encore qu'une enfant. Je me réserve de prononcer sur elle en dernier ressort, un peu plus tard. Quant à l'Amadis inconnu, gare à lui ! Je déclare formellement que je lui couperai les oreilles, à moins que je ne le laisse sur le carreau.

Vormeuse s'arrêta à ces plans de vengeance. Après avoir repris ses gants, son chapeau et sa canne, il se disposa à sortir. Aussitôt qu'il se trouva dans les Champs-Élysées, l'air du soir, imprégné des dernières senteurs de l'automne, rafraîchit un peu son front.

— Un duel est sans doute une bonne façon de redresser un insolent, dit-il, mais encore la chose demande-t-elle qu'on l'organise d'avance. Allons voir mon vieil ami, le major Achille Morand.

III

On n'a sans doute pas perdu tout à fait de vue un des personnages qui figurent au début de cette histoire. Il s'agit de l'inconnu qui, de même que Gontran, avait recueilli avec soin les fragments de la lettre déchirée. On se rappelle ce passant qui marchait en s'enveloppant d'une certaine allure de mystère. Pour tout le monde, cet homme aurait eu la physionomie d'un promeneur ordinaire; pour le vicomte de Vormeuse, qui ne l'avait entrevu qu'à la dérobée, en passant, il avait l'air dégagé d'un soupirant qui cherche aventure. L'œil plus sagace de l'observateur ne s'y fût pas pris à deux fois pour décider que le quidam était tout autre chose.

Si, par un léger effort de la pensée, on veut bien se transporter à la fin de novembre de l'année 1832, on verra que Paris vivait alors au milieu de préoccupations de toute espèce. Il soufflait en ce moment sur le monde comme une monomanie d'insoumission. A la suite de la révolution de Juillet, qui datait de la veille, on jouait à la conspiration dans les colléges, comme en d'autres temps on y joue aux barres et au cheval fondu. En traversant les rues, on entendait les passants parler tout haut de complots à machiner, en termes aussi ouverts que le font les personnages d'une tragédie de Voltaire. C'était à qui aurait la fièvre, aussi bien en haut qu'en bas de l'échelle sociale. Il n'y avait pas qu'un parti qui se mêlât de ces sourdes agitations. Plusieurs drapeaux proscrits se levaient tour à tour pour être souvent renversés dans des collisions sanglantes. Au commencement de l'été, en juin, après les funérailles du général Lamarque, l'émeute républicaine avait été vaincue à coup de canon, sous le porche du cloître Saint-Méri. A quelques jours de cette bataille, en Vendée, les royalistes avaient été réduits, après une inutile défense au château de la Pénissière.

— Ce sera bientôt à recommencer, disaient les partis.

En effet, l'édifice de la monarchie de Juillet ressemblait à ces châteaux de cartes qu'il faut reconstruire sans relâche. Pendant les premières années de son existence, y a-t-il eu une semaine où elle n'ait eu à se défendre les armes à la main ? Tantôt c'était dans les faubourgs de Paris, tantôt c'était à Lyon, à Grenoble ou à Marseille. Pour brocher sur le tout, elle comptait au nombre de ses adversaires la peste et l'utopie, c'est-à-dire les saint-simoniens, qui remplissaient la tête de la jeunesse de rêves séduisants, et le choléra, qui, après être sorti des boues du Gange, traversait la frontière et arrivait jusqu'à la capitale, en jonchant le pavé de cent mille morts pour le moins. Que d'autres sujets de troubles et de malaise ! Il y avait quelques jours, deux journalistes, de cocardes diverses, s'étant battus à l'épée, avaient donné le signal de trois cents duels, qui ne pouvaient que mettre les familles en deuil.

Que faire au milieu d'une telle confusion ? Comment s'y prendre pour imposer un point d'arrêt à tant de forces déchaînées? En médecine, quand certaines plaies sont trop vives, on a recours à un moyen extrême : on brûle le membre atteint à l'aide d'un fer rouge, ou bien on l'enduit d'un poison corrosif qui emporte le mal. Un homme d'État de ce temps invoquait cette comparaison pour guérir le pays. Comme le marquis d'Argenson, lieutenant de police sous Lous XV, il déplorait la nécessité où l'on était de se servir de l'espionnage comme d'une ressource, mais il insistait pour qu'on le lui laissât.

— Il n'y a que cet expédient ou la mort, disait-il.

Que les moralistes blâment ce système ou qu'ils l'excusent, cela ne fait rien à notre histoire ; mais il a bien fallu entrer dans quelques rapides détails pour faire comprendre ces temps si violemment battus par l'orage. L'intervention du personnage qui va maintenant entrer en scène n'aurait pu s'expliquer sans cette digression.

Ni plus ni moins que le vicomte de Vormeuse, l'homme dont on a déjà parlé avait recueilli dans sa main trois tronçons de la lettre lacérée. Rompu au métier de fureteur, il avait une tendance très-concevable à rencontrer dans tout épisode de la vie quelque découverte qui lui fît honneur auprès de ses chefs. Qui n'a pas vu au jardin des Tuileries cette admirable statue du *Remouleur*, où l'on distingue surtout un homme aux écoutes ? Le promeneur de l'avenue Gabriel était constamment dans ce cas. Tout lui paraissait bon à écouter, à regarder et à suivre. Qu'un Juvénal s'indigne, qu'un autre Lagrange-Chancel fulmine à ce sujet un couplet d'iambes brûlants, ce sera très-bien fait ; mais le passant solitaire s'inquiétait peu de savoir si la fonction qu'il remplissait était plus ou moins conforme aux notions de la délicatesse. Il jouait son rôle sans broncher, et il ne demandait qu'à être mis à même de faire preuve de zèle.

— N'est-ce donc pas un pot-aux-roses que je tiens en ce moment? se demandait-il en dépliant les bouts de papier.

Le jour baissait. Comment lire en plein air à l'heure du crépuscule? L'homme s'en alla d'un pas rapide au reverbère voisin, qu'on venait d'allumer.

— S'il ne s'agit que d'une lettre vulgaire ou même d'un simple billet doux, reprit-il, eh bien ! j'en serai quitte pour ma peine, et il n'y aura pas grand mal. Mais qui me défend d'espérer le bénéfice d'une bonne aubaine ?

En parlant ainsi, il se mit sous le rayon qui venait du bec de gaz.

— Nous allons bien voir ce qu'il y a dans ces papiers, ajouta-t-il.

Quoique fort habile dans l'art de dévoiler une chose cachée, il ne rassembla qu'avec une certaine lenteur les trois tronçons ; il éprouvait une difficulté persistante à leur faire exprimer un sens un peu raisonnable. Détachés, séparés, ces mots, formés en une écriture fine et nette, n'avaient cependant aucune signification précise ; réunis, au contraire, ils répandaient sur l'esprit de l'observateur une lueur soudaine. Un fin limier, du moins, devait flairer tout un événement dans ces quatre mots : « Allemagne, — espérance, — succès certain. »

— Quand je le disais, qu'il y avait quelque chose dans ces papiers ! s'écria-t-il d'un air victorieux.

Il les changeait de rang; il mettait le premier à la suite du dernier et celui du milieu en tête, à peu près comme font les enfants quand ils jouent au casse-tête chinois, et, dans tous les cas, il retrouvait la même expression souterraine, le même logogriphe. A la longue, il se piquait au jeu. Si le mathématicien s'entête à la découverte d'un problème, si le plongeur ne quitte la mer que lorsqu'il a rapporté sur le sable du rivage la perle qu'il était venu chercher, il en est de même pour le chasseur qui croit être à la piste d'un complot.

— Eh bien ! reprenait l'homme en se parlant à lui-même, « Allemagne, — espérance, — succès certain, » ou bien « espérance, — Allemagne, — succès certain » ; que je m'arrange



comme je le voudrai, je ne trouve toujours que la même chose, mais cette chose-là me suffit. Il y a une anguille royaliste sous roche. « Allemagne », n'est-ce pas dans ce pays-là que se machinent aujourd'hui tous les coups de mains en faveur de la légitimité? « Succès certain », rien de plus net; cela se passe de commentaire. Même chose pour « espérance ». J'ajouterai que ce mot serait à lui seul un trait de lumière. Personne n'ignore qu'il sert de devise à tout un parti.

Sans doute la logique et l'intègre justice n'eussent pas été absolument d'accord avec le limier. Il faut cependant convenir que, dans la supposition où le personnage s'était placé, sa manière d'expliquer l'énigme était assez ingénieuse. Cependant, comme il ne voulait pas faire un pas de clerc, il se mit à méditer un instant. Dans ces mots épars, qui, à la rigueur, pouvaient bien avoir un parfum de politique et de conspiration, il n'était pas impossible de trouver toute autre chose au choix, et, par exemple, une affaire d'amour, un conflit d'intérêt ou tout ce qu'on voudra se rapportant à la vie sociale.

— Si seulement un nom propre se rattachait à ce grimoire, reprit-il, on pourrait voir à en former un indice duquel il serait permis de tout espérer. Je sais bien que j'ai vu ces papiers tomber d'un balcon. Je n'ignore point que ce balcon appartient à la maison d'un mécontent signalé pour ses affinités avec un parti hostile; mais, en conscience, rien de cela ne saurait suffire. Le témoignage des yeux n'est tenu pour quelque chose que quand il est appuyé par une preuve réelle et tangible. Pourquoi n'y a-t-il pas là un commencement de signature, une initiale?

Tout en formulant ces regrets, il projetait sur le papier un regard presque chagrin. Pourtant l'assurance lui revint. Sur l'un des lambeaux, sur celui qui portait le mot espérance, il crut tout à coup apercevoir des linéaments d'une forme bizarre.

— Eh! je ne me trompe pas, ajouta-t-il en se déridant un peu; voilà que je viens de trouver la pie au nid. Si ce n'est pas là cette signature que je cherche, c'en est du moins l'équivalent. Ces lignes serpentines, nuancées d'azur, sont les débris d'une couronne héraldique. La lettre V se trouve placée au milieu de cet encadrement aristocratique. Qu'est-ce que ce V, si ce n'est le signe du nom de Vormeuse? Un instant! tout cela constitue un commencement de preuves. Dans ces lambeaux, il n'y a rien qui ne parle, depuis le papier qui est satiné, gaufré, parfumé et blasonné, jusqu'à l'écriture, dont on pourra, au besoin, vérifier l'origine.

Quand on est habile à faire mouvoir la sonde de l'analyse, on rencontre dans le moindre détail des ressources inattendues; on s'écrie cent fois de suite : « Voilà un fait qui saute aux yeux! » Mais aussitôt que le sang-froid revient, on est le premier à constater l'incertitude de ce qu'on avait supposé. A peine le fin renard s'était-il applaudi de la sûreté de son coup d'œil qu'une réflexion nouvelle le ramenait à son anxiété première. Ayant donc de nouveau l'oreille basse, il sentait encore une fois le doute s'emparer de sa pensée.

— Bien des choses, dit-il, donnent à conjecturer que cet écrit a commencé par être une lettre, mais comment la missive a-t-elle été déchirée avant d'être envoyée à son adresse? Si je n'ai pas de nom propre, je n'ai rien. Qu'est-ce qu'un complot qui se fait en l'air et dans le vide? Lorsque j'apporterais ces trois tronçons de papier pour tout dossier, on me rirait au nez et l'on ferait bien. Il faut savoir m'assurer d'autres moyens de conviction.

Ici sa mémoire, mise tout à coup en mouvement, lui suggéra un expédient tout nouveau.

— Que je suis simple! poursuivit-il. Tout à l'heure, en passant sous le balcon de la petite résidence, qu'ai-je aperçu? Un étranger qui se baissait comme moi pour ramasser de ces papiers, mais en y mettant un empressement qui aurait fait aisément croire à une chose convenue. Jeter par une fenêtre des tronçons de papier qui, isolés, ne veulent rien dire, mais qui, réunis, ont un langage tout plein de mots d'ordre, c'est un moyen neuf tel que le génie de la conspiration est bien capable d'en inspirer. Toujours est-il qu'après avoir fait sa moisson, l'inconnu s'est mis à lire et qu'après avoir lu, il est monté sans façon à la maison. Pendant ce temps-là, le vicomte l'attendait de pied ferme, peut-être avec ses complices. Comme nous étions déjà aux approches de la nuit, je n'ai pas pu distinguer les traits du passant. Tout ce que je me rapelle, c'est qu'il avait l'air d'un homme fort affairé. Il a emporté autant de débris de la lettre que j'en ai là. Un bon coup serait de pouvoir mettre la main sur ceux qu'il a pris et de les rapprocher des miens.

L'homme, ainsi qu'on le voit, épuisait la matière jusqu'à scruter un à un tous ses contours.

— Chien de métier! disait-il encore tout en reprenant sa marche le long de l'avenue Gabriel; c'est au moment où l'on croit tenir une réalité qu'on se trouve en face du néant ou d'une ironique déception. Comment savoir ce qu'il y a dans cette affaire? Il m'importerait, avant tout, de connaître l'étranger qui vient d'entrer. Ce beau masque une fois connu, les autres preuves se succéderaient, j'espère, série par série.

Près de la petite maison de Vormeuse, se voyaient à cette époque-là les jardins de l'ambassade de ***, et, dans ces jardins, un grand benêt d'une quinzaine d'années : c'était une manière de jockey, qui avait pour fonction de promener les chiens de l'hôtel pendant que Son Excellence était à table. L'homme s'approcha de la grille et, à travers la porte entre-bâillée, il appela le grand garçon, en y mettant, bien entendu, un certain air de distraction et de bonhomie.

— Hé! l'ami!

Le jockey se présenta, tenant en laisse un beau lévrier d'Écosse.

— Qu'y a-t-il pour votre service?

— Un mot, s'il vous plait.

— Eh bien! dites.

— N'est-ce pas un magnat hongrois qui demeure dans la petite maison d'en face?

— Du tout, puisque c'est le vicomte Gontran de Vormeuse, notre voisin.

— Attendez donc! Vormeuse! c'est un drôle de nom, Vormeuse! Je croyais que c'était un magnat hongrois.

— Non, le magnat est à cinquante pas plus loin, du côté du rond-point François Ier.

— Tant pis pour moi, aussi. Ça m'apprendra à prendre mieux mes renseignements. Eh! dites, l'ami, vous devez vous voir avec les gens de la petite maison?

— Avec le palefrenier, oui, de temps à autre. Il se plaint de son maître qui lui donne trop de besogne.

— Le magnat hongrois?

— Eh! non, le vicomte.

— C'est juste. Je me trompe toujours. Ah çà! qu'est-ce qu'il fait donc, ce vicomte?

— Il sort souvent, à ce que j'ai entendu dire.

— Bonne chose à noter, pensa l'observateur. S'il sort, pourquoi sort-il, et surtout pourquoi sort-il souvent?

Et à voix haute :

— Un homme comme celui-là doit recevoir?

— Oui, de loin en loin, il reçoit des hommes à cheval.

Ici, nouvel aparté.

— Il reçoit des hommes à cheval! qu'est-ce que cela signifie? La maison est construite à la manière anglaise, c'est-à-dire qu'elle a une cour sur les derrières. C'est par là qu'on a placé les écuries, afin qu'on ne voie rien de ce qui s'y passe; c'est

aussi par là que viennent les gens qu'on reçoit. Pourquoi ce vicomte, ancien garde-du-corps, ne chercherait-il pas à organiser de la cavalerie?

Il reprit, mais à voix haute :

— Vous ne voyez pas un homme couvert d'un manteau entrer et sortir assez fréquemment?

— Dame! répondit le benêt, je vois un peu de tout. Il y a peut-être bien un homme à manteau. Mais, après çà, ce ne sont pas là mes affaires. Je n'ai à m'occuper que de mes chiens.

Là-dessus il tourna les talons en sifflant l'air d'une chanson populaire et disparut dans les massifs.

— N'en ai-je pas trop dit tout à l'heure en parlant à cet imbécile? se demanda alors le limier. Mais bast! il ne se sera aperçu de rien. Quant au vicomte de Vormeuse, voilà des renseignements sur sa manière d'être. Premier point, les gens attachés à son service sont mécontents de lui, ce qu'il est bon de savoir. Second point, il reçoit mystérieusement des hommes à cheval dans la cour de la petite maison. Si l'on joint à ces faits les indices que j'ai déjà entre les mains, on y trouve une raison suffisante de faire surveiller le personnage. En rentrant, je vais faire un rapport là-dessus.

Un diplomate célèbre, s'adressant à un subalterne trop pressé d'agir, lui recommandait plus de lenteur : « Surtout pas de zèle », lui disait-il. Ce mot, qui renferme autant de sagesse que d'esprit, devrait être sculpté en lettres d'un pied de long au frontispice des lieux que fréquentait le quidam dont il vient d'être question. Par malheur, cette recommandation salutaire n'est même pas écrite en minuscules dans les instructions de tous les jours. On pourrait presque avancer que c'est une consigne d'un sens tout opposé qui y prévaut sous tous les régimes. De là tant d'épisodes regrettables et de quiproquos burlesques. Pour faire du zèle et pour mériter de l'avancement, les fureteurs du genre du nôtre ne s'arrêtent devant aucun obstacle, et ce n'est qu'au dernier moment qu'on découvre qu'il eût été préférable de se passer de leurs services.

Sur le rapport de l'agent, il fut convenu que la petite maison deviendrait dès le lendemain l'objet d'une active surveillance.

— Cela ne suffit pas, fut-il dit à l'homme. Il faudra que, sous un prétexte ou sous un autre, vous vous introduisiez vous-même dans la place, afin de voir par vos yeux ce qui s'y passe.

IV

Entre Paris et le bois de Boulogne, à une centaine de pas de Passy, il existait alors un enclos de deux ou trois arpents, défendu par de modestes claires-voies peintes en vert. Sur le devant de ce terrain s'élevait une maison à un étage, assez pareille aux cottages des environs de Versailles. Une treille, formée des ceps de la Bourgogne, étendait ses capricieuses nervures sur tout le fronton de cette retraite, réjouie aussi par une épaisse guirlande de ce lierre à reflets un peu sombres dont l'hiver le plus âpre n'altère pas la verdure. L'été, des liserons bleus et roses grimpaient à travers la vigne et se mêlaient à cette double tapisserie qu'ils enrichissaient de riants festons. L'automne, la clématite entourait de broderies argentées les raisins noirs qui mûrissaient aux branches, et répandait tout autour de cette demeure comme un nuage d'encens.

Ceux qui allaient à cheval de la ville au bois laissaient parfois tomber un regard par-delà la claire-voie sur cette habitation bizarre, qui alliait, dans son architecture et dans ses contours, une certaine grâce de maison de ville à la physionomie naïve d'une maison des champs. Mais il est convenu que rien ne saurait fixer bien longtemps l'attention de quiconque mène à Paris une vie active. Il y a tant de choses à voir, il y a tant de types curieux à coudoyer que l'esprit le plus réfléchi est arrêté cent fois en un jour par l'embarras du choix. Tout ce qu'on savait se dire, c'est que cette maison avait quelque chose d'insolite. Si elle était habitée, ce ne pouvait être, sans doute, que par un ami des âges passés ou encore par quelqu'un de ces rudes philosophes qui, pour mieux se moquer des vanités du monde, construisent leur ermitage à la porte des capitales.

Il faut bien l'avouer, le peu qu'on voyait du dehors n'aurait pu que confirmer une telle supposition. Dans la cour, dont la porte n'était pas souvent ouverte, le passant apercevait çà et là, adossé au tronc d'un *Acacia inermis* ou à celui d'un pommier sauvage, quelque meuble rustique ou encore des instruments d'horticulture. C'était une bêche, un arrosoir ou une paire de ces grands ciseaux à l'aide desquels on fait la taille des arbres et des buissons. Un chien-loup aux longs poils gris de fer montrait aussi son museau menaçant, comme pour dire aux curieux: « Regarde vite en passant, si tu veux, mais ne te hasarde pas à entrer. »

On entrevoyait aussi, par intervalles, une silhouette d'homme qui allait et venait avec une prestesse merveilleuse de la cour à la maison et de la maison au reste de l'enclos, terminé en jardin. Qu'était-ce que cet homme? Il était d'une taille à peine au-dessus de la moyenne, plutôt petit que grand. Déjà âgé, à en juger du moins par les rares cheveux, noirs seulement à la racine, qui laissaient à nu le sommet de son front, il conservait pourtant cette mâle verdeur qui a été si longtemps le signe distinctif de la race française. Tête nue, bras nus, même l'hiver, il portait un pantalon bleu, à la manière des gens du peuple, et un gilet de laine, légèrement nuancé de rouge. A ses pieds, fermes comme le tronc d'un chêne, il avait des sabots, même l'été. Avant et après dîner, il se mettait à la bouche une petite pipe à bout d'ambre qu'il paraissait fumer avec une placidité tout orientale. Quant à sa figure, dont nous n'avons encore rien dit, elle faisait tout de suite naître l'idée d'un soldat au repos. Une très-belle balafre, venue à la suite d'un coup de sabre ou d'une arquebusade, nous ne savons pas au juste, racontait en un seul trait les épisodes d'une vie sans doute héroïque. Toutefois, il ne faudrait pas s'y méprendre, ce personnage, martial dans toutes ses allures, ne doit pas être confondu avec cette figure du soldat laboureur qu'un tableau d'Horace Vernet et les vaudevilles de la fin de la Restauration avaient mise si fort à la mode. On eût trouvé dans l'homme aux sabots plus d'humilité et, en même temps, plus de grandeur.

Achille Morand, ou mieux le major Morand, ainsi que l'appelaient ses intimes, était d'ailleurs tout l'opposé d'un homme vulgaire. Après avoir fait les guerres de 1798 à 1815, il avait continué à porter l'épée sous les Bourbons. A ses yeux, le changement de cocarde n'impliquait pas le changement de devoir. Il avait été à Navarin; il avait assisté à la prise d'Alger. Il paraît même que la belle balafre, dont il vient d'être question, avait été gagnée à cette journée. Pendant trois heures, il avait été laissé pour mort, gisant sur le sable de l'Afrique, qui était abreuvé de son sang. Sur la fin de la bataille, quand le fort de l'Empereur fut pris, un jeune aide-chirurgien, qui passait par là, entendit une sorte de gémissement et détourna aussitôt la tête.

— Dieu me pardonne, dit-il, c'est le major Achille Morand!

Philibert Audebrand.

(La suite au prochain numéro.)

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864) :

Une PRIME sérieusement avantageuse.

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. Goubaud, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. Bruylant-Christophe, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS SPÉCIAUX DE LINGERIE.

Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur recommandant une édition de patrons spéciaux pour la lingerie. C'est un journal qui a pour titre : *la Lingère parisienne*, et qui donne, chaque mois, une grande feuille reproduisant alternativement des patrons de grandeur naturelle de tout ce qui concerne la lingerie, corsets, camisoles, chemises d'hommes et de dames, jupons, broderies, fichus, pantalons de dames, etc.

Le prix d'abonnement, pour un an, est de 6 fr. pour la France et 8 fr pour l'étranger.

Les personnes qui désirent s'abonner à cette publication, sont priée d'envoyer le montant de l'abonnement en un bon sur la poste à M. Henr Picart, directeur, rue des Petites-Écuries, 19.

Les libraires et les messageries impériales se chargent de faire les abonnements, sans aucune augmentation de prix.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	**Espagne. — Portugal**	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	**Turquie. — Grèce**	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	**Valachie. — Moldavie**	38	20	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	**Égypte, Tunis, Maroc**	36	19	10
Danemark	30	16	»	**États Romains**	40	20	»
Russie	34	18	»	**Vénétie**	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	**Autriche**	40	20	»
Belgique	36	19	10	**États-Unis**	40	20	»
Hollande	36	19	10	**Le Chili, Pérou**	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une année, 1£ 17s. 6d .... 47 francs. | Six mois, 1 Livre .... 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 48.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

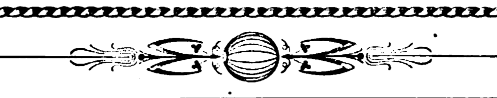
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2ᴱ NUMÉRO DE FÉVRIER 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 2e NUMERO DE FÉVRIER 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

ALBUM HISTORIQUE

Contenant plus de 130 costumes de travestissements de toutes les époques.

Au moment où les bals d'hiver vont commencer, nous nous plaisons à recommander à nos lectrices un album qui doit leur être d'une grande utilité, car il renferme plus de 130 costumes variés, — fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, — publiés depuis dix ans et parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

A part le côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de douze magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe ; chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes les mieux choisis et le plus à la mode.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier, et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, et sera de première utilité aux couturières et aux costumiers.

9 francs, pris à Paris, à l'adresse ci-dessous. Pour le recevoir *franco*, en province, adresser un bon de 10 francs sur la poste au nom de M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les vêtements aux teintes sombres sont encore là pour nous rappeler que nous sommes en hiver; mais, dans nos magasins, on s'occupe des toilettes printanières, et c'est pour la chronique une joie véritable de voir renaître sous des doigts agiles les costumes de la nouvelle saison.

Saison toute d'espoir, en effet, car Paris se prépare à une immense solennité et les esprits sont excités par l'approche d'un événement considérable. L'exposition universelle doit ouvrir ses portes au moment de la pousse des feuilles : notre grande cité se trouvera trop petite pour recevoir la foule de ses visiteurs; tout le monde attend avec une fiévreuse impatience l'heure où la toile se lèvera sur cette féerie aux cent mille merveilles.

Dans ces circonstances exceptionnelles, la mode doit jouer un rôle important; les préparatifs sont à la hauteur de la tâche, mais les nouveautés les plus saillantes resteront enveloppées d'un voile mystérieux jusqu'au grand concours par ordre formel des maisons créatrices.

En attendant, le monde parisien est tout aux grandes fêtes de la saison. Bal partout : aux Tuileries, à l'Hôtel-de-Ville, dans les ministères. « Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales », et le choix devient embarrassant parmi toutes les gracieuses toilettes que nous voyons resplendir et tourbillonner chaque soir sous le soleil des lustres. Aussi vais-je me borner, mesdames, à vous citer quelques modèles soigneusement choisis dans la maison à laquelle beaucoup de nos belles dames doivent une bonne part de leurs succès. J'ai nommé la maison Delacroix, dont les salons (rue de la Bourse, 4) sont littéralement encombrés de créations d'un goût aussi charmant qu'imprévu, et puisque je suis en train aujourd'hui de vous dire tout le bien que je pense de cette maison, je dois ajouter qu'à tous ses mérites, elle jouit celui de n'être inabordable pour personne et d'avoir su comprendre qu'en général la femme élégante calcule et raisonne sagement sa dépense. On fait, rue de la Bourse, des miracles de tous les genres : n'ai-je pas vu là une fort jolie robe en faye noire, garnie de passementeries, établie pour le prix de cent vingt francs? Le reste est à l'avenant.

Mais revenons à nos robes de soirée. C'est d'abord une toilette de jeune fille, fraîche et gracieuse en sa simplicité. Cette robe est en tulle illusion blanc; dans le bas de la jupe, un volant double en tulle de Lyon; au-dessus, deux grosses ruches séparées par une guirlande de liserons blancs aux feuilles constellées de gouttes de rosée. Un voile de tulle illusion descend jusqu'au bas de la jupe qu'il recouvre. La ceinture est en satin plissé et se rattache derrière par un gros nœud. Le corsage est orné de biais de satin blanc, guirlande de liserons et frange de cristal.

Avais-je raison de dire que cette toilette est jeune, fraîche et gracieuse, comme doit l'être celle qui l'a dû porter.

Voici maintenant une robe de bal en gaze de Chambéry à larges rayures blanc et cerise. Le bas de la jupe est garni d'un haut volant; au-dessus sont de larges coquilles en satin cerise espacées et dont le pied va se perdre dans un large biais de satin au-dessous duquel court un effilé à torsades avec petits glands. Ceinture de satin cerise à trois pans.

J'ai dit que je me bornerais à quelques citations : c'est qu'en effet le sujet m'entraînerait trop loin. Malgré mon désir de satisfaire la juste curiosité de mes lectrices, je dois me rappeler que sur d'autres points encore j'ai à leur donner de précieux renseignements.

A ce propos, il est bon de remarquer que, dans les toilettes de soirées, on emploie beaucoup les perles d'ambre. Nous avions vu déjà l'ambre servir à l'ornementation des chapeaux de velours. Le velours noir se trouve très-bien de cette décoration dont les reflets chatoyants ont du charme; aujourd'hui, les perles se mêlent à toutes les broderies, et comme nous l'avons dit dans nos derniers courriers, la nuance jaune a été le grand succès de l'hiver.

Violard (rue de Choiseul, 3), le premier de tous nos fabricants de dentelle, a fait, pour robes de soirées, des dessus en tuniques dentelées qui sont merveilleux de dessin. Quelques femmes élégantes ont recours à cet habile inventeur afin d'obtenir des guimpes pour l'intérieur des robes très-échancrées; on porte aussi la pèlerine de forme Marie-Antoinette pour costume de théâtre et de grande soirée. La dentelle est de plus en plus recherchée, surtout pour les toilettes composées en satin.

Toutes les robes de tulle sont accompagnées de fleurs; les guirlandes marquent les coutures, et les lés sont bouillonnés et ondés. Nous avons vu un grand nombre de ces toilettes fraîches et fleuries, préparées à l'aide des compositions de madame Perrot-Petit (rue Neuve-Saint-Augustin, 20). Pour les jeunes filles, les guirlandes de bluets, de pâquerettes, de volubilis et de myosotis; aux robes de jeunes femmes, les mélanges de roses, jasmin, tulipes, camélias ou rhododendrons, avec pluie de cristal et même de diamants. Aux étoffes légères, les fleurs; aux soieries riches, les dentelles et les bijoux.

Comme grande nouveauté de fin de saison, nous signalons les robes taillées d'une seule pièce, avec plis au corsage en creux de taille : c'est un patron original et destiné au succès. L'ampleur occasionnée par le pli lance la jupe et lui impose une traîne plus accentuée, en même temps qu'elle force à un pourtour considérable dans le bas, car ce pli, qui n'a pas moins de 70 centimètres, fait beaucoup de volume quand son flot est grossi par les biais des coutures.

On a vu des nouveautés en manches. Les manches ouvertes à la Châtelaine ou à l'Orientale ont été faites en tulle lamé ou en dentelle pour toilettes de soirée. Les sorties de bal à manches larges et découpées en festons et quelques pardessus de ville du même genre ont été bien accueillis par les élégantes qui aiment le changement.

Les costumes à plusieurs jupes superposées en volants découpés de taffetas et tulle sont venus varier le répertoire des robes de bal; ce genre a paru surtout dans les réunions de jeunes filles. On nous promet, pour cette semaine, des bals d'enfants, et nous pourrions citer les toilettes préparées à cette occasion dans les magasins du *Cardinal Fesch* (ancienne maison de Saint-Augustin).

A vrai dire, ces toilettes enfantines sont assez semblables à celles des femmes; cependant, on évite les coupes biaisées dont les formes grêles de l'enfance ne sauraient s'accommoder, et

c'est vraiment là le grand talent de la maison du *Cardinal Fesch* de savoir habiller les petites filles « à la dernière mode » en évitant tout ce que leur âge rendrait ridicule. Dans cette maison, où nous passons le carnet à la main pour noter des renseignements consciencieux, nous avons vu cette semaine :

Une toilette de fillette. Robe à double jupe : celle de dessous en velours anglais nuance capucine; celle de dessus en taffetas vert nouveau, avec découpure bordée de perles blanches et boutons de nacre à chaque dent; corsage, manches justes et pardessus-casaque de cachemire feutre à bordures étroites en ventre de petit-gris.

Un costume de petit garçon : pantalon et veste de velours anglais vert russe, bordés d'astrakan. Toque pareille au vêtement.

Toilette de soirée pour petite fille. Robe à deux jupes en rayures composées par des rubans bleus et des bandes de mousseline brodées de roues de la même largeur que le ruban. Ceinture, coiffure et épaulettes, le tout accompagné de guides en ruban bleu, semé de pâquerettes blanches. Cette dernière toilette, très-simple pourtant, est une des plus jolies compositions que nous ayons vues depuis le commencement de la saison.

Nous signalons aux mères de familles les charmantes étoffes pour toilettes printanières, en vêtements d'enfants, dont les magasins du *Cardinal Fesch* sont en train de garnir leurs rayons et qu'ils mettront en vente dans les premiers jours de mars.

C'est par erreur que quelques lectrices ont cru voir, dans une de nos dernières causeries, que le corset-brassière *Cendrillon*, créé par madame Bruzeaux (rue du Faubourg-Poissonnière, 4), était destiné aux petites filles; ce modèle est un corset de femme, expressément exécuté pour les tailles courtes forme *empire*. Le nom de Cendrillon patronne un charmant journal de l'enfance qui n'a point à regretter d'avoir pris sa marraine dans un conte de fée; madame Bruzeaux en a elle-même baptisé un patron nouveau que sa coupe mignonne devait illustrer. Nous constatons que ladite brassière-corset amincit et dégage la taille et que son succès de bon aloi ne peut qu'augmenter.

Nous reviendrons sur le travail de madame Bruzeaux, qui nous a donné plusieurs types inédits : le Catalan et le corset Pompadour. Toutes nos lectrices nous sauront gré de mettre sous leurs yeux ces nouveautés, si utiles à la toilette. Nos recherches continuelles, pour tout ce qui a rapport aux modes, sont trop consciencieuses pour qu'un travail aussi intéressant leur échappe sans être particulièrement signalé.

Marguerite de Jussey.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 843.

Toilette de dîner, de théatre ou de petite soirée. — Coiffure. Tous les cheveux sont portés au-dessus de la tête; derrière, ils sont très-ondulés et forment une grosse couronne autour de trois petites coques. Sur le front retombent trois longs frisons peu serrés.

Un bandeau, large et plat, en soie rubis, entoure le pied de la coiffure. Peigne en or, à galerie plate et unie. Au-dessus des frisons, il y a trois marguerites blanches nuancées de rouge, avec cœur d'or.

Jupe en taffetas rubis, plate du haut, très-ample du bas.

Robe-tunique, sans manches, très-décolletée carrément devant, un peu moins derrière. Le corsage, bordé d'un biais rubis, n'est pas plus haut que le dessous du bras. Liserés rubis sur les coutures. Ouvertures à chaque lé, bordées de blonde blanche; biais rubis à côté des ouvertures. Corsage de dessous formant guimpe, avec manches courtes bouffantes, en mousseline ou en tulle, avec dentelles et biais rubis.

Toilette de ville. — Chapeau de tulle blanc, fond plat sur la tête, à passe baissée devant, tout entourée de frisure en plumes. Un groupe de fleurs est placé à gauche. Le tout recouvert par un voile de tulle illusion rejeté en arrière. Brides en taffetas.

Robe *Isabeau*, en taffetas mauve, garnie de velours. Corsage montant, coupé forme Impératrice jusqu'à la ceinture. La jupe est à plis plats réguliers; à partir du bas du corsage elle est *montée* sous une ceinture de velours, à bouts libres devant, cousue bien à plat sur la jupe. Le bas de cette jupe est bordé par un biais de velours. Manches plates unies, biais au bas.

Col en velours cousu à plat. Liseré partant de la pointe du col jusqu'à la ceinture. Bandes de velours à plat sur les épaules, derrière comme devant. Jupe longue, tout unie.

PLANCHE DE LINGERIE ET COIFFURES, GRAVURE N° 843 *bis*.

N° 1. Bonnet brodé en application pour toilette d'intérieur. La passe de ce bonnet forme fanchon; elle est entièrement garnie d'une haute dentelle qui descend en diminuant sur les brides. Une dentelle plus haute est posée derrière, formant cache-peigne. Le devant est orné de coques en ruban de taffetas blanc.

N° 2. Bonnet-coiffure pour dîner, composé d'un rond de guipure garni devant de deux rangs de dentelle également en guipure, et d'un seul rang derrière. Une série de coques en ruban disposée en couronne orne ce joli bonnet. Le fond est composé de trois entre-deux de guipure et de rubans posés à plat sur lesquels est posé en travers un quatrième entre-deux assorti aux précédents. Les brides, longues et flottantes, sont en ruban avec ornements à même disposition.

N° 3. Bonnet du matin en mousseline unie et à fond mou. La passe de ce bonnet est formée d'entre-deux de dentelle et de mousseline unie. Elle est encadrée d'une dentelle de Chantilly et ornée de nœuds de ruban, dont un posé derrière est à bouts flottants. Le devant est orné de petites coques en ruban et les brides sont en mousseline unie.

N°s 4 et 5. Travestissements d'enfants de la maison de *Saint-Augustin* et du *Cardinal Fesch*, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 45.

N° 4. Costume *Odette*, pour petite fille de dix à douze ans, composé d'un corsage en taffetas bleu décolleté carrément avec basques découpées, et d'une jupe de dessus en foulard rayé relevée sur les côtés et ornée de nœuds de ruban. La jupe de dessous est en taffetas assorti et ornée dans le bas d'un volant surmonté d'un ruban posé à plat.

N° 5. Costume de paysan de fantaisie, pour petit garçon de huit à dix ans. Ce costume est en drap blanc avec ornements et boutons en taffetas Magenta.

N° 6. Parure en toile unie à petits plis avec col rabattu taillé en pointe, orné devant de ganses de soie terminées par des glands et fixées sur le col par de petits boutons.

N° 7. Col pour robe décolletée en toile brodée garnie de dentelle. Le corps de fichu est à petits plis et orné de pattes brodées de chaque côté.

N° 8. Corsage en mousseline à petits plis orné d'entre-deux et de petits velours posés en serpentant. La manche est large au coude, très-étroite dans le bas et ornée d'un jockey composé de bouillonnés de mousseline et d'entre-deux brodés.

N° 9. Autre corsage en mousseline à plis, orné de larges biais de taffetas formant bretelles derrière et devant auxquels sont adaptés des petits biais de taffetas posés en travers. Les manches sont longues et à coude, avec garniture assortie dans le bas.

N°s 10 et 11. Manches de fantaisie.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92

Noailles et Cie Delacroix ... Modes de Mme Morison ...

... Lingeries de Mme Bremont à la Couronne Impériale ...

Corsets de Mme Bruzeaux Faubg. Poissonnière. 4.

Foulards du Comptoir des Indes. Boulevart de Sébastopol. 129 | ... E. Creusy Baudellier et Roche, r. Montmartre. 133.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. C. E. Weldon. 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

c'es
Fesc
en é
mai
rens
U
en v
vert
bou
paré
vent
Ui
angl
men
To
rayu
mou
Cein
en r
toile
tion
saisc
N

To
Tous
très-
ques.
Un
fure.
trois
Ju
Ro
peu n
haut
à cha
tures.
fantes

N°
de ce
dentel
haute
coques

N°
garni
seul ra
orne c
pure e
trième
tantes,

N° :
de

n taffetas bleu décolleté carrément avec basques décou- | Nos 10 et 11. Manches de fantaisie.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92

Toilettes de la M.on Noailles et C.ie Delacroix, Suc.r r. de la Bourse. 4. _ Modes de M.me Morison r. de la Michodière. 6

Coiffures de Henri de Bysterveld. Faub.g S.t Honoré. 5 _ Lingeries de M.me Bremont à la Couronne Impériale. r. N.ve des P.ts Champs. 76

Corsets de M.me Bruzeaux Faub.g Poissonnière. 4.

Foulards du Comptoir des Indes. Boulevart de Sébastopol. 129 | Jouxpipe acier E. Creusy Baudellier et Roche. r. Montmartre. 133.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. C. E. Weldon. 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Planche 80

LE MONITEUR DE LA MODE

[illegible] MONDE

Toilette de [illegible] par M. de Bisterweld.

Toilettes de madame [illegible] Batelière, 1.



Planche 80

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de bal (dame et jeune fille). Coiffures par M. de Bisterweld.

Toilettes de madame Pieffort, rue Grange-Batelière, 1.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 80.

Coiffure Empire, avec peigne en or et touffe de marguerites.

Robe de dessus en taffetas bleu recouverte de tulle blanc.

Corsage décolleté en creux devant, rond derrière. Berthe en taffetas bleu découpée en créneaux; marguerites autour en haut.

Manches courtes, bouffantes.

Taille ronde. Ceinture de soie bleue.

Tunique ouverte devant, en taffetas bleu, recouverte en tulle blanc, bordée de taffetas bleu, le bas à *piques*.

Deux biais bleus, étroits, encadrent un bouillonné de tulle. Tout le bas de la jupe est semé de marguerites cousues sur le tulle et le taffetas.

Toilette de jeune fille. — Coiffure à bandelettes roses.

Robe en gaze de Chambéry blanche, à rayures satinées roses. Corsage décolleté carré, garni de taffetas rose qui descend sous la ceinture.

Tunique en tulle, à pois blanc, fendue de côté et bordée de taffetas rose.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

On danse partout en ce moment, et le carnaval sera des plus brillants cette année; les bals se succèdent avec une grande rapidité et les grands dîners se renouvellent à chaque instant. « La table, dit-on, tue plus de monde que la guerre », ce qui ne nuit en rien au succès des fêtes gastronomiques organisées par le baron Brisse. Les Français sont si braves!...

Bien des fois il m'est arrivé de déplorer la disparition de toute galanterie dans notre société actuelle. Quelques vieillards seuls font encore leur cour aux dames comme s'ils étaient toujours jeunes et elles toujours belles. On demandait à un de ces héros de l'ancienne galanterie le secret de ses succès. Il en expliquait le charme par ces mots : « L'art de tout dire. » Il ajoutait : « Nous ne valons pas mieux que la génération nouvelle peut-être, mais dans notre temps on savait aimer une femme pour soi de l'air dont on l'aimerait pour elle-même; aujourd'hui on aime une femme pour les autres!...»

Les femmes se plaignent maintenant, avec juste raison, du reste, de l'abandon général dans lequel elles sont laissées par les hommes. Voici comment se passent actuellement les réceptions quand il s'agit d'un dîner :

A six heures, les invités arrivent; ils saluent la maîtresse de la maison, lui adressent quelques propos banals, puis on passe dans la salle à manger. Si la voisine de table est aimable et spirituelle, on daigne alors s'occuper d'elle, c'est-à-dire qu'on lui verse deux ou trois fois de l'eau ou du vin sans qu'elle ait la peine d'en demander dans le courant du dîner; puis, au dessert, on lui présente quelques sucreries, et voilà à quoi se borne la galanterie exigée. Si, au contraire, la voisine de table est timide, un peu insignifiante, la pauvre femme court les plus grands risques de manquer de tout. Ce qui arrive plus fréquemment qu'on ne pourrait le penser.

Le dîner terminé, il est à peu près huit heures et demie, neuf heures au plus, les cavaliers offrent leur bras aux dames et les conduisent au salon; à peine sont-elles sur leurs fauteuils qu'ils s'empressent de s'esquiver tous au fumoir, même ceux qui ne fument pas, pour ne rentrer au salon que vers onze heures ou minuit.

Si, par hasard, il arrive qu'on ait à passer près du fumoir, alors on entend les éclats de rire les plus bruyants, les exclamations les plus joyeuses qui prouvent que la gaîté n'est absolument bannie que du salon. Pendant ce temps-là, les dames font des petits travaux d'aiguilles, causent ménage, enfants, bonnes, toilettes, etc., etc.; leurs doigts agissent : heureuses sont-elles quand leur imagination reste inactive!...

Pourquoi cette séparation si accusée des hommes et des femmes? Je vais vous en donner l'explication.

Dernièrement, il y avait dîner chez une de nos plus élégantes Parisiennes. Après le dîner, les hommes se dirigèrent vers le fumoir, qu'on pourrait appeler un séjour de délices, tant ils s'y complaisent. Il était dix heures, et les femmes étaient encore solitairement, lorsqu'on annonce M. L., qui passe avec raison pour un homme de beaucoup d'esprit et du meilleur monde.

« Arrivez donc, cher monsieur, s'écrie la maîtresse de la maison, et dépêchez-vous de nous égayer un peu, puisque tous ces vilains messieurs nous délaissent et nous abandonnent à notre malheureux sort. Pour commencer, il nous faut vite une histoire, une anecdote, quelque chose enfin qui nous sorte un peu de notre monotonie ordinaire. »

M. L... ne se fait pas prier et commence le récit d'une histoire assez.... comment dire?... assez risquée.

Tout l'auditoire féminin l'écoute avec étonnement, sourit en se mordant les lèvres, le gronde un peu en lui disant que c'est fort laid de dire des choses pareilles; puis on le condamne au récit d'une seconde aventure.

Il s'exécute avec bonne grâce, mais la seconde anecdote dépasse de beaucoup, comme légèreté, celle qu'il vient de raconter.

Alors tout le monde se révolte, et on lui impose silence en lui lançant cette fameuse phrase :

« Pour qui nous prenez-vous, de nous parler ainsi?.... »

Le silence se rétablit, mais le coupable n'a pas l'air repentant le moins du monde, et il dit tranquillement :

« Par ce que je viens de vous raconter, et que je consens à reconnaître d'un goût plus que douteux, j'ai voulu vous initier à ce qui se passe en ce moment-ci au fumoir. C'était le meilleur moyen de vous apprendre la véritable cause de cette séparation que vous ne pouvez vous expliquer, et qui n'a pas d'autres raisons qu'une grande liberté de langage. »

C'est désolant, mais c'est ainsi!...

Puisque l'on danse partout en ce moment, écoutez un échantillon de la conversation et des impressions les plus générales qui règnent dans tous les bals.

D'abord un chœur de jeunes filles :

« C'est charmant! c'est délicieux!... J'ai cinq polkas de promises, dix redowas. Maman ne veut pas que je danse la valse : c'est bien triste! »

Puis un chœur de jeunes gens de vingt ans :

« J'ai dansé avec mademoiselle H...; elle est bien jolie, hélas! Avec mademoiselle Y...; elle est ravissante. Ah! si j'osais! J'étouffe... »

Les hommes de trente ans :

« Diable! je commence à mourir de faim! Est-ce qu'on ne va pas bientôt souper? Cette soirée a trop d'orgeat et manque de punch. Si nous faisions une fugue au cercle? »

Les vieilles dames, autrement dit la tapisserie :

« De mon temps, c'était mieux. C'est d'un décolleté indécent! Si encore.... mais non; les femmes sont maintenant maigres comme des vendredis ou exubérantes comme des nourrices!



Et les coiffures, est-ce assez ridicule? Parlez-moi de nos marabouts et de nos turbans. »

Puis maintenant, pour compléter le tableau, vous plairait-il entendre ce duo entre un jeune danseur et une jeune fille :

« — Avez-vous beaucoup dansé cet hiver, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— Aimez-vous la danse, mademoiselle?

— Oui, monsieur. (Silence.)

— Il fait bien chaud, mademoiselle!

— Oui, monsieur. »

Et cela continue sur ce thème varié pendant vingt minutes.

Malgré la vérité de cette photographie mondaine, jeunes gens et jeunes filles répondront qu'ils trouvent charmantes ces choses qui, pour les esprits sérieux, paraissent absurdes et futiles, et ils auront raison. Car, derrière le chef d'orchestre, il y a une fée que tout le monde ne voit plus, hélas! Cette fée se nomme la *Jeunesse*, et c'est elle, l'enchanteresse, qui conduit en réalité les bals et les fêtes.....

Les toilettes de bal ont subi, depuis l'année dernière, une grande révolution : plus de cage, plus de jupons balonnés, mais des robes à queue drapées à l'antique; toutes les jeunes femmes ont l'air de vestales, de druidesses ou d'élégantes Romaines.

Par exemple, les coiffures sont en pleine anarchie : on en voit de hautes, de basses, de frisées, de plates, d'ébouriffées, de nattées, de bouclées, et réellement les femmes qui portent une coiffure ne leur allant pas peuvent être taxées de maladresse, car le choix ne manque certes pas. La seule coiffure adoptée par les vraies élégantes est celle des statues grecques. Il faut convenir que c'est, de toutes, celle qui s'harmonise le mieux avec le péplum antique ou le corsage à la grecque.

Il est admis que les hommes n'entendent rien aux modes féminines. Cependant, ils ne s'en sont jamais tant occupés que maintenant, et je tiens à vous citer quelques fragments d'une chronique d'un de nos fantaisistes émérites, qui blâme assez vigoureusement nos petits chapeaux. C'est lui qui parle :

« Je vais me permettre d'adresser aux femmes une question indiscrète : le chapeau-assiette est-il d'un usage agréable par les grands froids? Je désire qu'on ne me réponde pas d'une façon dilatoire.

» Oui ou non, le chapeau-assiette est-il d'un usage agréable pendant les grands froids?

» Je déclare que non. Les femmes sont laides à faire peur avec leurs chapeaux-assiettes. Nez rouge, pommettes bleues, oreilles lilas, teint général de la figure couperosé, voilà comment sont les femmes avec leur chapeau-assiette.

» Pour l'hiver, la capeline, coiffure qu'on a laissé tomber, serait d'un excellent usage. La capeline est suffisamment molle pour ne pas froisser les cheveux; elle peut être confectionnée en étoffe coûteuse; elle sied à la figure; elle garantit du froid; elle serait distinguée si l'on voulait, puisqu'elle est décente; pourquoi les femmes élégantes ne l'ont-elles pas adoptée?

» Une dame m'a dit que l'insuccès de la capeline provenait de ce qu'elle engonçait trop.

» Cela est une raison : les jupons courts n'engoncent ni la cheville ni le mollet; les manches courtes nouées sur l'épaule par une simple marguerite en diamants n'engoncent pas; les corsages décolletés jusqu'à la ceinture n'engoncent pas...., mais la ceinture de Vénus n'engonçait pas non plus.

» A force de ne pas vouloir s'engoncer, les dames s'habilleront en hussards du paradis terrestre.

» Une réflexion assez singulière, quoique réaliste, d'un mari sur la toilette :

» Depuis que nos femmes, disait-il, écourtent leurs robes par en haut et par en bas d'une façon vraiment inquiétante, les mémoires des marchandes de mode et des couturières montent d'une façon encore plus inquiétante.

» Cela est tout naturel, et, si les maris veulent équilibrer leur budget, ils n'ont qu'à tenir la main aux robes montantes et tombantes. »

Cette boutade, quoique exagérée, ne manque pas de vérité. Il faut bien l'avouer, et ce portrait peu flatté de la toilette féminine actuelle prouve que les femmes qui s'habillent ou plutôt se déshabillent d'une façon insensée, et tout cela pour plaire et sembler plus jolies, n'atteignent pas toujours le but qu'elles se proposent; au contraire.

Louise de Taillac.

ORIGINE DU JOURNAL EN FRANCE.

Aujourd'hui que les journaux sont devenus l'une des nécessités de notre existence, comment pourrions-nous croire que deux cents ans nous séparent à peine du moment où la première de ces feuilles a vu le jour, et que ce n'est que depuis soixante-dix au plus qu'il nous est donné cet autre pain quotidien dont nous sommes si avides?

Ce fut le hasard, ce dieu des heureux, qui créa le premier journal. Celui-ci parut sous Louis XIII, le 1er avril 1631, sous le titre de *Gazette*, nom emprunté, disaient les uns, à une feuille de même nature qui se publiait à Venise depuis le commencement du siècle, et qui lui venait de *gazetta*, petite pièce de monnaie de la valeur de deux liards, que l'on payait pour lire cette feuille. Les mauvaises langues, elles, prétendaient que la gazette avait pris son nom à un oiseau très-babillard, la pie, que les Italiens appellent *gazza*; car on parlait encore beaucoup l'italien à la cour du roi Louis XIII, sa mère, Marie de Médicis, ayant mis cette langue à la mode sous sa régence. Mais laissons cette question en litige et arrivons à dire comment le hasard créa le journal.

Théophraste Renaudot était un homme fort intelligent, quoique pauvre médecin, et, comme il avait peu de malades, il eut l'idée de créer, pour vivre, des *bureaux d'adresse* (sorte de cabinets d'affaires). Cependant le généalogiste d'Hozier, qui lui voulait du bien, lui offrit, près de lui, une position fort lucrative : il s'agissait de l'aider à dépouiller la correspondance que la nature des fonctions de M. d'Hozier le forçait à entretenir, tant à l'intérieur du royaume qu'avec les pays étrangers.

Renaudot accepta volontiers l'offre qui lui était faite, à la condition toutefois qu'il garderait le peu de malades qui lui restaient encore. Ce fut cette restriction qui devint la cause de sa fortune; car, la tête meublée des anecdotes fournies par les correspondances qu'il dépouillait, il en amusait si bien ses malades, que le nombre de ses clients augmenta tout à coup considérablement.

Mais le docteur, qui était un homme d'esprit, loin d'attribuer cette vogue à son mérite, en découvrit aussitôt la cause. Et voyant qu'il n'aurait plus assez de temps pour en donner et à ses malades et à ses affaires, s'il fallait ainsi raconter des his-



toires dans toutes les maisons où il allait, il prit plusieurs secrétaires auxquels, chaque matin, tout en faisant sa toilette, il dictait une foule d'anecdotes. Puis il distribuait ces papiers, qui portaient le titre de *Nouvelles à la main*, à tous les malades qu'il soignait.

Mais ce fut alors une bien autre rage ! Tout le monde s'arrachait ces papiers; on se les disputait même l'épée à la main ; la maison du docteur était véritablement assiégée chaque matin dès avant le jour ; de telle sorte que le pauvre homme, qui ne pouvait plus suffire aux demandes, prit la résolution d'adresser une requête au redoutable cardinal de Richelieu pour obtenir de lui l'autorisation de faire imprimer ces nouvelles. Le cardinal refusa d'abord la demande de Renaudot, puis ayant réfléchi sans doute et comprenant de quelle importance serait pour le gouvernement une feuille racontant les choses sous la dictée et dans le sens du pouvoir, il fit rappeler le docteur et lui accorda l'autorisation sollicitée, à la condition toutefois qu'avant de paraître, chaque feuille lui serait préalablement soumise. Or, on assure que non-seulement le cardinal, mais encore le roi Louis XIII envoyaient souvent à la *Gazette* des articles de leur façon.

Mais qu'on ne s'imagine pas que le journal de Renaudot ressemblât en rien à la plus humble des feuilles qui paraissent aujourd'hui. C'était, dans un très-petit format, un simple recueil bien monotone de nouvelles étrangères et de nouvelles qui n'étaient pas neuves, car les moyens de communication dont on disposait à cette époque n'étaient pas très-rapides. Quant aux nouvelles de l'intérieur, elles se bornaient à quelques lignes sur la santé du cardinal et sur celle du roi.

Ce journal parut une fois par semaine, le samedi, jusqu'au moment où le soleil de Louis XIV étant monté sur l'horizon et tournant toutes les têtes, la *Gazette* doubla son format pour *enregistrer les exploits du grand roi et les magnificences de Versailles*. C'est ce qu'elle dit dans la préface du premier numéro qui vit le jour après cette transformation ; et elle parut deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, pour le prix de 15 livres par an, franche de port.

Si l'on en jugeait par ce qui se passe de nos jours, il semblerait que l'invention de Renaudot eut dû faire éclore de nombreuses concurrences. Mais Renaudot était appuyé par le redoutable cardinal, personne n'eût donc osé s'élever à côté de lui. Puis, la société n'était pas comme elle l'est aujourd'hui en proie à cette fièvre d'entreprise qui fait que la nouveauté de la veille est aussitôt surpassée par la nouveauté du lendemain ; enfin le besoin d'un journal ne se faisant pas sentir dans toutes les classes, le petit nombre de lecteurs trouvait à se satisfaire avec la feuille de Renaudot. Pourtant, en 1650, Paris eut sa gazette en vers burlesques pour raconter

Les bruits qui courent quelquefois
Parmi la cour et les bourgeois.

Loret, son auteur, tendait la main à toutes les puissances du jour afin d'entretenir sa verve et de remplir sa caisse. Ainsi, tour à tour, il fut à la duchesse de Longueville et à Mazarin, suivant que la fortune favorisait ces personnages.

La *Gazette burlesque* était trop du goût de cette époque remuante et frondeuse pour qu'elle n'eût pas promptement un grand succès. Loret eût donc fait une belle fortune si l'argent n'eût pas coulé dans ses doigts comme l'eau dans un crible ; car il était joueur, et tout ce qu'il gagnait le jour par son travail était englouti la nuit par les dés.

Mais la politique n'était pas le seul objet dont s'occupât la *Gazette burlesque*. Celle-ci annonçait également les naissances, les mariages et les morts illustres, les mille petits événements de la cour et de la ville, les anecdotes comiques ou scandaleuses, et elle n'oubliait pas non plus les institutions utiles, car on lit dans son numéro du 26 août 1653, à l'occasion de l'établissement des boîtes à lettres dans les rues de Paris :

On va bientôt mettre en pratique,
Pour la commodité publique,
Un certain établissement
(Mais c'est pour Paris seulement);
Des boîtes nombreuses et drues
Dans petites et grandes rues,
Où, par soi-même ou son laquais,
On pourra porter des paquets,
Et dedans, à toute heure mettre,
Avis, billet, missive ou lettre.
. . . .

Enfin, il ne se passait rien que la *Gazette burlesque* ne racontât, naïvement quelquefois, mais souvent aussi d'une façon fort épigrammatique. Ainsi, lorsque, sous Louis XIV, les rentes de l'Hôtel-de-Ville furent arrêtées, la *Gazette* imprima ces vers :

Si des rentes, pour nos péchés,
Les quartiers sont retranchés,
Pourquoi nous échauffer la bile?
Nous ne changerons que de lieu :
Nous allons à l'Hôtel de Ville,
Nous irons à l'Hôtel-Dieu.

Et cette plaisanterie sanglante étonna beaucoup les lecteurs, car la liberté de la presse n'existait guère sous le grand roi ! On trouve même dans le journal secret d'Antoine Bruneau, avocat au Parlement de Paris, une anecdote relative à cette *liberté*, qui nous donnera une chair de poule rétrospective. Je la copie textuellement :

« Novembre 1694. — Le vendredi 19, sur les six heures du soir, par sentence de M. de La Reynie, lieutenant de police au souverain, fut pendu à la Grève un compagnon imprimeur de chez la veuve Charmot, rue de la Vieille-Boucherie, nommé Rambault, de Lyon, et un garçon relieur de chez Bourdon, bedeau de la communauté des libraires, nommé Larcher. Les deux pendus ayant eu la question ordinaire et extraordinaire, pour avoir révélation des auteurs, pour avoir imprimé, relié, vendu et débité des libelles infâmes contre le roi, qui est, dit-on, par son mariage avec madame de Maintenon, devenu l'*ombre* de M. Scarron, lequel était le défunt mari de cette dame, avec une planche gravée de la statue de la place des Victoires. Mais au lieu des quatre figures qui sont aux angles du piédestal, c'étaient quatre femmes qui tenaient le roi enchaîné, et les noms gravés : madame de La Vallière, madame de Montespan, madame de Fontanges et madame de Maintenon. Le graveur est en fuite.

» Décembre. — Le lundi 29, le nommé Chavance, garçon libraire, natif de Lyon, fut condamné par sentence de M. de La Reynie, à être pendu après la question, pour l'affaire des livres mentionnée en novembre. Il eut la question et jasa, accusant les moines. La potence fut plantée à la Grève et la charrette menée au Châtelet. Survint un ordre de surseoir à l'exécution. On dit que Chavance est parent ou allié du père La Chaise, confesseur du roi, qui a obtenu la surséance. La veuve Calloué, imprimeur de Rouen, est morte à la Bastille, où elle était pour cette affaire. La veuve Charmot et son fils ont été criés à ban, à leur porte, rue de la Vieille-Boucherie, pour raison de ces impressions. »

Il existe peu de traces de ce curieux journal de Bruneau, qui était écrit à la main.

Comme je l'ai dit plus haut, les lecteurs étaient en si petit

nombre, que la *Gazette* et son homonyme burlesque ne sortaient pas de Paris. La province restait donc aussi ignorante de ce qui se passait dans la capitale et à la cour que si elle eût vécu en Chine, à preuve cette aventure citée dans les mémoires du temps :

Le comte de la Longamine, ami et allié de la marquise de Brinvilliers, arrive un matin à Paris, venant de son château, situé en Touraine, et, au débotté, se présente à l'hôtel de sa cousine, d'abord pour lui demander à dîner (il était onze heures du matin), puis aussi pour prendre langue auprès d'elle sur ce qui se passait à la ville et à la cour, car la marquise avait un esprit si fin et si subtil qu'il ne laissait rien à deviner aux gens.

Le noble gentilhomme entre donc dans la cour, et, sans parler à personne, il s'avançait d'un pas leste vers l'escalier d'honneur, quand le suisse court après lui d'un air tout effaré :

— Où va donc monsieur le comte? lui demanda-t-il avec stupeur.

— Tu le sais bien, maraud ; je vais chez la marquise; n'est-ce pas l'heure de son dîner? réplique vivement M. de la Longamine.

— Mais monsieur le comte ne sait donc pas le malheur qui est arrivé à madame la marquise? reprend le gros suisse sur le même ton.

— De quel malheur veux-tu parler, maroufle? Est-ce qu'on ne dîne pas aujourd'hui chez elle?... Allons, explique-toi !....

— Eh bien ! monsieur le comte, madame la marquise a été rouée en Grève...

— Fi! tu as bu, vilain ivrogne! s'écrie le gentilhomme furieux.

— Non, monsieur, non, reprend tristement le suisse; madame notre chère marquise a été rouée en Grève, c'est bien vrai!... pour avoir empoisonné M. le lieutenant civil de Dreux d'Aubray, son père, et MM. les conseillers au Parlement ses frères... il y a de cela six semaines, et tout le monde a assisté au supplice de notre pauvre dame...

— Ah! mon Dieu ! ma cousine était une empoisonneuse... et j'ai mangé avec elle!... Où donc aller dîner avec confiance maintenant?...

Et M. le comte se retira tout tremblant du danger qu'il avait couru.

En 1672, sous le titre de *Mercure galant*, parut un nouveau recueil qui était appelé à une grande vogue et à une très-longue vie. Cette feuille, créée par Danneau de Vizé, était une sorte de journal complet en miniature; car, malgré la petitesse de son format, tout y trouvait place : nouvelles, promotions, spectacles, histoires galantes, baptêmes, morts, mariages, réceptions académiques, plaidoyers, sermons (ces trois choses se donnaient en résumé, naturellement, la sténographie n'étant point encore en usage), arrêts, petites poésies, énigmes illustrées, chansons, musique, dissertations quelquefois savantes, plus souvent enjouées.

Rien ne manquait au *Mercure*, qui reçut comme baptême le jugement un peu brutal de Labruyère, les plaisanteries de Boursault et les épigrammes de Boileau, toutes choses qui faisaient parler de lui, et partant le faisaient connaître.

Aussi aurait-il eu un très-grand succès si de Vizé l'eût fait paraître régulièrement ; mais ce directeur, tantôt malade, tantôt empêché par ses affaires ou ses plaisirs, en prenait si bien à son aise que le *Mercure* allait mourir, quand de Larade, un des amis de Vizé, s'associant à lui, prit la direction de la feuille et la fit paraître régulièrement tous les mois en un volume in-12 de 3 à 400 pages qui se vendait 3 livres.

Plus tard, Rivière-Dufresny lui donna un nouvel élan, malgré Rousseau qui lui fit une guerre acharnée; enfin, devenu *Mercure de France*, il acquit pendant la Révolution une certaine importance, grâce à sa rédaction politique, à laquelle contribuèrent, Champfort, Marmontel, La Harpe, Fontane, Geoffroy, Châteaubriand et *tutti quanti.*

Mais ce ne fut qu'à la fin du XVIII[e] siècle, quelques années seulement avant la Révolution, que parut le premier journal quotidien sous le titre de *Journal de Paris.* Il vit le jour le 1[er] janvier 1777 et contenait dans son premier numéro un article sur l'*Almanach des Muses*, une lettre de Voltaire, une annonce de librairie, trois ou quatre faits administratifs ou judiciaires, deux événements, un bon mot et l'annonce du spectacle.

C'était se mettre peu en frais pour allécher le public, on en conviendra.

Pourtant le mouvement d'agitation qui se faisait déjà sentir était tel, que ce journal, qui ne coûtait pas moins de 24 livres pour Paris et 31 livres 4 sous pour la province, rapporta la première année plus de 100,000 francs de bénéfice à son fondateur.

Voilà quel était à peu près tout le bilan de la presse en France avant 80 ; je ne parle ici que des journaux autorisés, et je ne mentionne pas une foule de gazettes manuscrites qui circulèrent sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI, portant le nom de *Nouvelles à la main.* Cependant, ces chroniques, presque toujours plutôt scandaleuses que politiques, avaient beaucoup de lecteurs et ne laissèrent pas pourtant que d'inquiéter le pouvoir ; mais en 1839, la presse, demeurée jusqu'alors à l'état d'enfance, brisa tout à coup ses lisières, et elle ne tarda pas à prendre un élan qui devait ébranler la vieille Europe jusque dans ses fondements.

Comtesse DE BASSANVILLE.

On ne dira pas que nos directeurs de théâtres ne font rien pour l'art. M. Marc Fournier vient de signer un traité avec Batty, le célèbre dompteur, et ses lions paraîtront dans la *Biche au bois.* C'est là une *great attraction* offerte aux étrangers de l'Exposition, et nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, nous autres Parisiens.

Un détail amusant nous est révélé à ce propos par M. Alph. de Launay, du *Mousquetaire.* Le métier de dompteur a sa morte-saison, comme les autres. Or, pendant les loisirs que lui fait le chômage, Batty vend de l'épicerie à Londres. Quand l'ambassadeur de M. Marc Fournier se présenta à lui, il le trouva en plein dans ses fonctions nouvelles : l'homme terrible et fort, devant qui rampent les fauves, pesait du sucre.

Un tel héros, évidemment, ne peut manquer de faire courir tout Paris à la Porte-Saint-Martin. Heureux M. Marc-Fournier !

Robert HYENNE.



LA LETTRE DÉCHIRÉE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le jeune homme se hâta d'administrer un cordial au vieil officier. Le blessé rouvrit les yeux. On le transporta alors à l'ambulance, où ses joues furent cousues et sa fièvre purgée. Mis à l'ordre du jour, il eut le ruban rouge, ce lambeau de soie qu'il entrevoyait à travers ses rêves depuis plus de trente ans. C'en était assez. Le major songea à demander sa retraite. Il avait au fond du cœur trop de modestie et trop de bon sens pour vouloir obéir à deux ou trois bouffées de folle ambition que ce succès venait de suggérer à son esprit. Il se retira donc, dès le lendemain de sa sortie de l'hôpital, mutilé, mais chevronné, décoré et pourvu de mille écus de pension.

En 1830, trois mille francs de rente viagère formaient une grosse somme. En réunissant à ce fonds un petit héritage qu'il tenait de sa famille, Achille Morand se trouvait riche. Il revint en France, passa à Paris afin d'y saluer quelques vieilles amitiés de bivouac, et se mit à réfléchir sur la manière dont il serait opportun pour lui d'arranger sa vie. Dans le monde qu'il avait été à même de voir à la dérobée, pendant les garnisons et les congés, on lui conseillait ce qu'on prêche toujours à un vieux garçon, le mariage. A cette proposition l'officier ne pouvait s'empêcher de sourire. Montrant tour à tour son crâne dégarni de cheveux, sa grande balafre qui était encore toute fraîche, et les rides qui couvraient son visage, il disait :

— Combien y a-t-il de femmes qui puissent aimer tout cela ?

Au reste, à force de vivre en camp volant, un jour dans la caserne des grandes villes, un autre jour sur la dure, dans un campement à l'étranger, le major avait fini par se plaire dans le mouvement ; il aimait même le célibat, qui vit volontiers de nouveauté. Cependant, à son retour d'Afrique, tout lui faisait une loi de se fixer, puisque l'heure du repos venait de sonner. Si peu enclin qu'il fût aux douceurs de la vie de famille, il avait le cœur tendre. Il se disait donc qu'il faudrait bien qu'il aimât quelque chose. Mais qu'aimerait-il ? Après y avoir réfléchi assez mûrement, il se dit :

— Eh bien, il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures. Je vais acheter un jardin et j'y cultiverai des arbres fruitiers, des légumes et des fleurs.

Depuis Dioclétien, qui abandonnait l'empire du monde pour planter des choux à Salone, les soldats ont toujours eu un goût prononcé pour l'horticulture. Aussi, en quittant la plage d'Alger, Achille Morand se bâtissait-il par la pensée cette calme petite maison que tous les sages voient en songe et que si peu ont le moyen de construire. Il y voulait un jardin, mais un véritable jardin, où il eût ses aises, où il pût avoir de l'ombre, des fruits, un bouquet et une salade ; un jardin pour tout de bon, où la violette ne vécût pas aux dépens du cerfeuil, et où le céleri ne gênât pas l'œillet de poëte. En province, où le terrain était encore à fort bon marché, la chose eût été facile à faire ; à Paris, où le sol coûtait déjà l'or dont on le couvrirait, la prédilection du vieil officier devenait presque une invincible chimère.

— Faut-il aller en Bretagne ou dans le Limousin, tout près d'une bourgade de Celtes ou de Sarrasins ? Mon Dieu ! non ; je veux vivre à Paris, se disait le major ; j'y veux vivre sans me marier ; j'y veux être dans une maison assez spacieuse pour un vétéran, une vieille servante et son rouet, un chien hargneux et, au besoin, un ami ou deux, dans les grands jours. Il m'y faudra un terrain avec des carrés dessinés à l'anglaise, des arbres et des espaliers. Pourquoi n'aurais-je pas aussi une melonnière ? Les fleurs m'ont toujours charmé. On rira de voir un tronçon de nos armées recommencer le Némorin de Florian, du moins sous un rapport. On chantera, pour se moquer de moi, le couplet bête : *Un grenadier, c'est une rose*. Eh ! que m'importe ce qu'on fera ou ce qu'on ne fera pas ? Achille Morand est assez fort, sans doute, pour ne s'inquiéter en rien du qu'en dira-t-on. Allons, voilà une chose convenue, des arbres, un potager, des fleurs. Ce sera ma famille.

Il ne restait plus qu'un point à décider, l'achat d'une maison, et ce n'était pas ce qu'il y avait de plus aisé dans l'affaire. Avec une pension de mille écus, sa croix comprise, et un capital qui ne s'élevait pas plus haut qu'une vingtaine de mille francs, comment oser se jeter dans l'entreprise hasardeuse d'une bâtisse ? Par bonheur, les abords du bois de Boulogne étaient encore considérés, il y a trente-cinq ans, comme faisant partie d'une région éloignée ; les Champs-Élysées, à demi déserts, n'avaient pas à présenter aux yeux ces damiers d'hôtels qui ressemblent à des palais. Pour quelques piles d'écus sonnants, on achetait un arpent de terrain et l'on disait : « Dans un quart de siècle, cela vaudra un million. » Achille Morand était à cent lieues de vouloir s'échapper dans ces calculs sordides ; il acheta deux arpents du côté du bois, les paya comptant et fit élever sur ses dessins et sous ses yeux l'ermitage que nous connaissons. Quand tout l'édifice fut fini, le major trouva que son héritage y avait passé en entier avec quelques économies ; mais que pouvait lui faire une telle découverte ? La maison lui plaisait, la seule vue de son jardin l'enchantait. Avec trois mille francs d'une pension incessible et insaisissable, des œillets, des pêchers et des roses, il se tenait pour l'homme le plus heureux d'une ville où il y a tant de splendeurs apparentes et un si grand nombre de misères cachées.

Pour suivre son programme à la lettre, Achille Morand s'enquit de deux hôtes, une servante et un chien. N'était-ce pas assez pour peupler avec lui une solitude ? Dans tous les cas, quelques amis venaient le voir ; c'était pour le vétéran un plaisir sans égal que de pouvoir faire manger à ses visiteurs une omelette faite avec les œufs de ses poules, l'oseille de ses plates-blandes, et, au dessert, des poires de messire-jean, dont il avait surveillé lui-même la pleine maturité. Dans ces moments-là, il ne se sentait pas de joie. Si, au même instant, un visiteur lui parlait de mariage ou de grandeurs politiques, en l'invitant à sortir un peu de ses enclos pour se faire une position plus brillante, il se mettait à hausser les épaules, mais sans rudesse diogénique.

— Laissez-moi donc en repos, disait-il ; laissez-moi dans mon état de moine-colon. Tenez, je vous souhaite d'être aussi heureux que moi.

Une seule particularité colorait son existence en noir. Le major avait une monomanie, et quel fils d'Adam n'a pas la sienne ? En s'entêtant dans les rêveries d'horticulture, il avait imaginé, le premier, d'inventer le dahlia bleu, qui, malgré tout ce qu'on a publié de contraire à cet égard, a toujours été introuvable. Entasser combinaisons sur combinaisons pour faire sortir un matin le phénoménal dahlia bleu du jet d'une plante était la plus vive attache de sa pensée. Il bêchait, il sarclait, il tournait et retournait la terre en tout sens dans l'unique espoir d'arriver à cette glorieuse découverte et d'y attacher son nom. A présent qu'il n'entendait plus le roulement du tambour, il

regardait cette conquête comme une chose plus précieuse que la prise d'une redoute. N'oublions pas de noter que cette idée demandait au solitaire le prix que coûtent d'ordinaire les fantaisies. Le dahlia bleu devait lui emporter tous les ans un bon tiers de son revenu.

— Mille francs ! s'écriait-il parfois avec un soupir, c'est beaucoup pour nourrir une fleur qui n'existe pas encore.

Loin de se décourager, l'horticulteur s'engageait de plus en plus dans la voie des sacrifices; il y mettait cette honorable opiniâtreté qui résulte d'une conviction absolue. Tous les soirs d'automne ou d'hiver, pendant que la vieille femme qui le servait s'occupait des soins du ménage, Achille Morand, assis au coin du feu, sur un tabouret de cuir, s'accoudait sur une petite table de noyer, couverte d'échantillons, de crayons, de papier et de quatre ou cinq formulaires, qui sont le code de l'amateur des jardins. Il passait alors le temps à lire et à composer des recettes. Est-ce qu'on n'a pas inventé des roses de toutes les couleurs? Est-ce qu'il n'y a pas plus de genres de tulipes que de jours dans l'année? Qui empêchait qu'on ne parvînt à faire pour le dahlia ce qu'on a fait victorieusement pour tant d'autres fleurs?

Un certain soir, sur la fin de novembre, le major était tout entier à la recherche de son idéal, quand un tintement de sonnette le tira tout à coup de ses études. A ce bruit inusité, le chien-loup, qui s'endormait dans la cendre du foyer, se réveillant en sursaut, se trouvait déjà debout et aboyant, prêt à aller défendre les abords de la maison. De son côté, la vieille servante, qui était en train de passer un plumeau sur le dressoir d'acajou, se retournait du côté de son maître, comme pour l'interroger sur ce qu'il convenait de faire.

— Qui peut venir par ici à pareille heure? se demanda Achille Morand. — Et après un petit temps de repos : — Que je suis simple ! Ce sera encore ce fou de Saint-Estève, mon ancien capitaine en second de la campagne d'Alger, qui vient, sans doute, me demander à faire un cent de piquet. Sophie, allez donc ouvrir !

Mais un second coup de sonnette s'étant fait entendre, et la vieille Sophie peu rassurée ou pas assez alerte, ne mettant pas assez de hâte dans ses mouvements, l'horticulteur laissa là sa tâche commencée et courut lui-même, toujours en sabots, jusqu'à la porte d'entrée. On le sait, l'enclos était isolé, et, en 1830, cette frontière de Paris ne passait point pour sûre. Plus d'une fois la *Gazette des tribunaux* avait signalé des vols, ou même pis que cela, dans des habitations voisines. Il était donc tout naturel qu'à la nuit tombante un propriétaire prît des précautions, avant de permettre qu'une figure d'étranger ne s'introduisît chez lui. Néanmoins Achille Morand, qui était du bois dont on fait les chevaliers sans peur, poussa d'une main rapide le verrou de la porte et parut sur le seuil de l'enclos.

— Qui va là ? demanda-t-il.

— Un ami, répondit une voix qui partait de l'obscurité.

Le chien-loup se jetait en avant de la claire-voie, tout en jappant.

— Ami, répliqua le major d'une voix quelque peu railleuse, je le veux bien, mais, si j'étais un poltron ou seulement un homme prudent, je te dirais : « Montre-moi patte blanche », afin de faire tomber toute espèce de doute. Il est bon, en effet, que je sache le nom de l'ami qui vient sonner à ma porte. Qui va là ?

— Ton voisin de l'avenue Gabriel, major.

Ces paroles dites, Gontran de Vormeuse, car c'était lui, rejeta sur l'épaule les plis de son manteau à la Quirogua et montra sa figure nue à Achille Morand. Au même instant, la main nerveuse de l'horticulteur alla chercher la main du vicomte. Tous deux formaient de longue date une paire d'amis. Où s'étaient-ils connus ? Dans une résidence royale, dans une bataille ou seulement dans une salle d'armes ? Ce détail importe peu. Ils s'étaient liés et, après l'amitié cimentée, ils avaient pris l'engagement de se prêter aide l'un à l'autre, sans discuter, à la première réquisition. Entre soldats, les choses se passaient encore de cette façon chevaleresque à cette époque-là.

La porte refermée, Achille Morand indiqua au visiteur le sentier qui menait à la maison. Sans s'inquiéter de savoir pour quel motif l'ancien garde-du-corps venait le voir, il soupçonnait déjà qu'il s'agissait de quelque chose de grave. D'abord Gontran avait un air de mystère qui ne lui était pas habituel et ensuite le major, dès les premières paroles, avait cru voir l'œil de son ami étinceler dans l'ombre comme un diamant. En même temps, le chien-loup, qui n'était pas dans la confidence de ce qui se passait, se dressant sur ses pattes, aboyait encore, sans doute afin de protester contre l'arrivée de cet importun qui venait de déranger son somme. D'un revers de la main, le vieil officier lui fit cesser ses gambades :

— Paix donc, Rateau ! Ne vois-tu pas que c'est un voisin ? Va-t-en te coucher près des chenets et ne sonne plus mot, braillard !

Comme on venait d'entrer dans la petite chambre, il montra à Gontran un fauteuil en tapisserie, en l'invitant à s'y asseoir.

— Tu vois que je te traite avec les plus grands égards, reprit-il en riant. Quoique tu arrives à l'improviste, je te fais asseoir dans le saint des saints, auprès de la table où je cherchais tout à l'heure la pierre philosophale.

— Tu veux dire le dahlia bleu ? répondit le vicomte en se débarrassant de son manteau.

— Précisément. Trouves-tu que celui qui fera cette découverte n'aura pas inventé quelque chose de plus précieux que le secret de changer le fer en or ?

— Mon cher Achille, dit ici Vormeuse en interrompant son ami, je respecte tes lubies d'horticulteur ; j'espère que tu vas avoir la même déférence pour la chose malheureusement trop réelle qui m'amène chez toi.

— Une chose malheureusement trop réelle, Gontran ? qu'est-ce que cela peut bien être ? Un chenil désolé par l'épizootie ou un prix de course qu'on t'aurait injustement enlevé ?

— Laisse-là ces plaisanteries, major ; il s'agit d'un objet d'une importance plus élevée.

L'accent étrange qui avait vibré dans ces paroles pénétra jusqu'au cœur naturellement impressionnable du vieux soldat. En rapprochant ces derniers mots de l'attitude et des yeux courroucés que le vicomte montrait au moment de son arrivée, il démêla vite qu'il était question d'un de ces drames domestiques qui, dans notre société toute pleine de surprises, enlacent en un instant l'existence de l'homme le plus paisible. Il supposa donc que ce pouvait être une querelle de jeu, un procès ruineux ou mêlé de scandale, ou toute autre aventure d'une allure emportée. Là-dessus le major supplia son ami de parler nettement, en lui donnant l'assurance qu'il était tout entier à lui, fallût-il quitter sur-le-champ ses graines et ses formulaires pour aller au bout du monde.

— Je ne t'en demande pas tant, dit Vormeuse, toujours ému. Il suffira que tu me serves de témoin dans un duel à l'épée.

— Un duel à l'épée, et avec qui ?

— Avec un quidam que je ne connais pas, avec un homme que je n'ai vu qu'une fois.

— Bon, mais pour quel grief?

— Pour un de ceux qu'un homme de cœur ne doit jamais pardonner. L'inconnu en question a osé jeter les yeux sur ma femme.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis-là, vicomte ? Je connais les maris. Il leur arrive souvent de se faire des idées folles.

— Il y en a qui voient clair, et je me flatte d'être de ce

nombre. Mais laissons cela. Ce qui est arrêté est arrêté. Il y aura duel avec le personnage, et duel à mort, je t'en réponds. La seule chose que je te demande, c'est de me servir de second.

— En le prenant sur ce ton-là, tu sais bien d'avance que j'accepterai, Gontran.

Achille Morand reprit vivement :

— Permets-moi encore une question.

— Eh bien ! parle.

— As-tu des preuves ?

— Sans doute.

— De quelle nature ?

— J'ai des écrits.

— Allons, des lettres sentimentales ou des vers, quelque espièglerie de lycéen qui s'ennuie ou de poëte en quête d'une figure de Béatrix ! Voilà quelque chose de beau vraiment pour faire un esclandre qui sera certainement plus nuisible que le fait lui-même. Je te conseille d'y réfléchir, Vormeuse.

— J'y ai suffisamment réfléchi.

— Cependant, si ce que tu viens de me dire est vrai, tu ne connais même pas l'homme.

— Qu'importe ? Je connais ses œuvres. J'ai là, sur moi, le fragment d'un billet qui lui était adressé par Nancy.

— La belle affaire ! Un billet qui le congédie sans doute ou qui le repousse. Il faut savoir admettre que les femmes n'ont souvent pour se défendre d'autre ressource que la plume et le papier ; c'est leur escrime à elles.

— Achille, encore un coup, en voilà assez sur ce chapitre. Je sais ce que je sais ; je sais aussi ce que je fais. L'homme mourra. Je tiens à ce que tu le voies tomber tout sanglant à mes pieds. Rien ne serait de force à me faire changer de résolution à cet égard.

Pensant sans doute n'avoir plus rien à dire, le sportman se leva afin de remettre son manteau et de se retirer. Quant à Achille Morand, comprenant bien qu'il n'y avait plus aucun espoir d'accommodement, il n'insistait pas davantage. Seulement il voulut adresser une dernière question à son ami.

— Quel jour et à quelle heure as-tu besoin de moi ? demanda-t-il.

— Je voulais que ce fût après-demain matin, dans le Bois, au carrefour de la mare d'Auteuil. Toute réflexion faite, il me serait impossible de permettre à ma vengeance d'attendre si longtemps. Le billet doux, dont je viens de te parler, donne rendez-vous au personnage pour demain soir, à l'Opéra, au ballet de *la Tentation*. Eh bien ! j'attendrai jusqu'à l'heure où l'on attellera la voiture pour le départ, et alors j'éclaterai. Armes et témoins, tout sera prêt. J'obligerai le soupirant à me donner satisfaction à l'instant même.

— Comment ! il faudra aller dégainer à la mare d'Auteuil, à sept heures du soir ?

— Pas tout à fait. Nous nous arrêterons à mi-chemin. Tu nous prêteras ton jardin.

— Que dis-tu là ! Tu veux faire couler du sang dans mon enclos ? Tu veux profaner mes roses ?

— Achille, tu ne peux pas me refuser le service que je te demande.

— Mais, cher vicomte, si, comme tout porte à le supposer, la rencontre a un dénouement sinistre, la justice ne manquera pas de s'emparer de l'affaire ; on dira que j'attire les gens pour les faire assassiner chez moi.

— Une telle imputation n'est pas à redouter, puisque je te dis que tout sera en règle, les témoins, les armes, le médecin et les flambeaux.

— Ah ! je commence à comprendre ; c'est le duel aux flambeaux qui te sourit.

— Comme tu voudras, mais voilà une chose entendue. Tiens-toi pour averti ; demain tu recevras de nouvelles instructions.

Il salua son ami de la main et s'apprêta à sortir.

Achille Morand, peu cérémonieux d'ordinaire, le reconduisit, mais en y mettant une lenteur toute philosophique. Chemin faisant, il cherchait à lancer quelque mot à double entente afin, sinon d'empêcher le duel, ce qui lui paraissait désormais impossible, du moins d'obtenir qu'il eût lieu dans un autre endroit que son jardin. Égoïste comme le sont tous les sages, il ne pouvait se faire à l'idée de voir un cadavre tomber sur ses plates-bandes et donner lieu dans son logis à des investigations judiciaires. Qui empêchait qu'on allât de préférence à cent pas plus loin, dans le bois, près des fossés de la Muette ? Ce lieu même était consacré, puisqu'il avait été, sous Louis XV, choisi par les gentilshommes du temps, lorsqu'ils avaient besoin de se couper la gorge.

Mais ils étaient arrivés à la porte de sortie que Vormeuse, n'ayant en tête que la pensée de sa vengeance, ne s'était même pas donné la peine d'écouter les avis du major ni ses commentaires. La plus belle rhétorique échoue toujours contre un parti pris. Cette vérité devint une fois de plus évidente pour le vieil officier, désormais à bout d'expédients oratoires. Il tira donc le verrou, fit tourner la porte verte sur ses gonds et, d'un ton moitié bienveillant et moitié bourru, il souhaita bonne nuit au visiteur.

— Quelle mêlée de fous que ce Paris ! dit-il en rentrant. Combien d'écervelés n'y trouve-t-on point à chaque pas ! En voilà un qui aura vu des pièces de théâtre où l'on met en scène des duels aux flambeaux, et il faut qu'il en ait un dans la réalité. Eh ! pardieu ! que Vormeuse se batte aux flambeaux tant qu'il lui plaira, si cet exercice l'amuse, mais pourquoi choisir mon jardin plutôt qu'un autre ? Comptez donc sur quelque chose ! En quittant l'armée, j'avais fait mes plans pour vivre dans le calme et dans la retraite. C'est ce que le monde ne permet pas. Voilà que les querelles des autres viennent me relancer jusque sur le coin de terre où je sème mes radis !

Il se rassit sur son tabouret ; puis, tout en revenant à ses graines de dahlias et à ses formules, il pensa encore un peu à l'aventure de Gontran.

— Mais dame, aussi, reprenait-il pour donner un nouveau cours à sa mauvaise humeur, pourquoi une barbe grise du genre de Vormeuse va-t-elle s'aviser de prendre une jeune femme ? J'ai refusé cent fois un sort pareil. Au bout du compte, voyant ce qui se passe dans le monde, je m'applaudis tous les jours de ne m'être marié qu'avec la science du *Parfait Jardinier*.

V

S'il est vrai, comme l'a dit Jean-Paul Richter, que la jalousie ait des yeux jusqu'au bas des talons, il est juste de reconnaître aussi que, par l'effet d'une contradiction inexplicable, elle ne cesse point de marcher en aveugle. Aussitôt qu'une erreur a été admise comme point de départ, elle ne se laisse plus guider que par elle, absolument comme le voyageur égaré qui, le soir, dans la partie haute du Berri, se met à suivre les feux-follets qui sortent de la marge des étangs. Malheur à qui prend cette fugitive lumière pour éclairer sa route ! Celui-là peut être sûr de donner tête baissée dans un marais vaseux d'où il ne sortira peut-être pas vivant.

En faisant ses confidences au major, Vormeuse était allé aussi loin que possible. La rencontre à l'épée convenue pour le lendemain soir, quand il ne connaissait ni le nom, ni la position sociale, ni le domicile de son ennemi, était le dernier mot de cet égarement de sa pensée. Au moment de se coucher, le vicomte sentait sa tête pesante comme si elle eût été en-



gourdie par la froide ivresse de l'absinthe. Ne pouvant ni veiller ni dormir, il devenait le jouet de visions soudaines qui paraissaient se poursuivre pour se contredire et se dévorer. Au nombre de ces fantasmagories, tronçons de rêves, songes de malade, il voyait Nancy souriante jeter par la fenêtre ses morceaux de papier dans la main tendue du passant. Mais, chose inconcevable, le chaste visage de la jeune femme ne semblait avoir subi l'altération d'aucun dessein coupable. Non-seulement la vicomtesse souriait comme on le fait quand on est à l'abri de toute accusation de mensonge, mais encore elle avait une attitude propre à écarter d'elle tout soupçon. Moitié endormi, moitié éveillé, Gontran s'imaginait la voir prendre place à son piano pour y jouer des morceaux de musique sacrée, ce qui lui arrivait quelquefois. A la fin du morceau, la musicienne faisait entendre un bruyant et ironique éclat de rire, et le dormeur prenait cette manifestation pour une moquerie à son adresse, si ce n'est même pour une bravade.

— Rira bien qui rira le dernier, murmurait le vicomte; c'est demain que je me venge ; c'est demain que je la châtierai.

Il passa ainsi une nuit blanche, partagé entre la colère et le doute, mais en ne cessant pas de s'abandonner au soupçon. Quand il se leva, il avait le front brûlant; son pouls donnait cent dix pulsations à la minute. Autour de ses yeux, empourprés d'une rougeur maladive, on aurait pu lire tous les combats et toutes les transes du demi-sommeil. Gontran ne se sentait pas moins ébréché qu'on l'est le lendemain d'une partie de chasse, continuée à table, ou d'un lansquenet dans lequel on a engagé une part de sa fortune. Comme il avait cinquante ans à peu de chose près, il sentait, ainsi que les physiologistes l'ont observé pour cet âge, que le moindre excès, de quelque nature qu'il soit, suffit pour troubler toute l'économie et pour inonder le sang d'une humeur âcre et noire.

— Voilà qui est étrange, dit-il ; je ne me sens plus dans mon assiette. Est-ce que je faiblirais au moment décisif?

En temps ordinaire, il commençait la journée par sonner un valet de chambre qui venait le raser. Ce matin-là, il ne put s'empêcher de donner quelques instants aux exigences d'une vague rêverie. Une des recommandations d'Achille Morand lui revenait alors à l'esprit ; Gontran ne manquait pas de cœur sans doute, mais il commençait à craindre de se jeter dans les hasards d'un éclat qui pourrait finir d'une manière ridicule. Par suite d'une vieille habitude d'homme du monde, il jeta les yeux sur un miroir et l'aspect de sa figure défaite redoubla bien vite la malignité de son irritation. L'homme qu'il avait entrevu sous le balcon était plus jeune que lui. Sans doute il ne serait pas plus brave, mais il y avait des chances pour qu'il fût ou plus agile, ou plus adroit. Or, quel ennui, pour ne pas dire quelle honte, s'il fallait tomber sous les coups d'un tel adversaire?

Vormeuse, en robe de chambre et en pantoufles, parcourait ainsi une à une les probabilités auxquelles l'aventure projetée ne pouvait que donner naissance. Depuis la veille au soir, c'est-à-dire depuis quinze heures environ, il s'était déjà livré aux démarches les plus actives et les plus inconsidérées pour un objet que les gens d'esprit et les sceptiques n'ont jamais voulu considérer comme une chose bien sérieuse. Il venait de passer une nuit des plus cruelles, et pourtant ce n'était rien encore en comparaison des luttes que la journée avait à lui présenter. Qui sait si, l'action finie dans un sens conforme à ses désirs, c'est-à-dire si, le galant tué dans le jardin du major, il ne verrait pas son avenir tout entier compromis et escompté pour la satisfaction de sa vengeance? Qui sait surtout si, à dater du lendemain terrible, Nancy, voyant à ses mains une tache de sang, ne le prendrait pas tout à fait en horreur?

Il s'habilla, mais avec une lenteur dont le valet qui prenait soin de sa personne n'avait pas encore été témoin. Vers dix heures du matin, toutes les pensées qu'il avait débattues à son lever, ayant trotté en sens divers dans sa tête, il en était arrivé à une sorte de compromis avec lui-même, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux employer le miel que le vinaigre et se disant que, pour avoir été violent avec sa femme, le duc de Guise n'en avait pas moins perdu au jeu. Il comptait aussi avec le monde, qui fait aux maris des lois si bizarres, exigeant d'eux qu'ils se vengent et leur jetant la pierre après qu'ils se sont vengés.

Tant de considérations contradictoires avaient fini par embrouiller en lui les notions des convenances sociales au point qu'il ne savait plus quelle posture tenir. Pour un peu, il aurait pris une pièce d'or dans sa bourse et il aurait joué à pile ou face afin de régler sa conduite sur le caprice du sort. Dans sa résolution première, il avait imaginé de se faire servir chez lui. Un nouveau mouvement de sa pensée lui fit craindre que ce ne fût là une fausse manœuvre. En bonne tactique, il ne devait pas démasquer ses batteries avant l'heure de l'Opéra et il ne fallait pas non plus qu'il s'écartât trop de son rôle de sentinelle. Plus on s'avançait vers la fin de la journée, plus les moments devenaient précieux. Que se passerait-il pendant qu'il déjeunerait seul dans sa chambre? Nancy, qui, la veille, avait jeté des billets par la fenêtre, ne pourrait-elle pas en recevoir pendant ce temps-là? Dès lors toutes les précautions qu'il avait prises pour se montrer tout à coup au dénoûment pouvaient être rendues inutiles ; tous ses plans étaient renversés. Au contraire, en prenant sur lui de dissimuler encore, il maintenait les choses dans l'état où elles étaient encore en ce moment. Épier le travail de la trahison le ferait sans doute souffrir cruellement, mais ce soin le mettrait à même de conserver tout un trésor de griefs et lui permettrait d'apparaître au moment précis, sous la figure d'un vengeur.

Ayant donc changé de programme, il descendit à la salle à manger afin de s'y asseoir à sa place de tous les jours. Nancy, remise de la bouderie de la veille, souriait avec toute la naïveté charmante d'une Parisienne de vingt-deux ans. Vormeuse se contenta de faire cette première remarque pour en tirer une induction favorable à l'idée du complot ourdi.

— Elle sourit rien qu'à la pensée d'une rencontre à l'Opéra, pensa-t-il, voilà ce que je lis très-clairement dans ses yeux.

Pope prend plaisir à comparer le mari jaloux d'une jolie femme à un gourmand avare, qui avait envie d'une perdrix rouge et qui ne voulait pas y mettre une guinée. Sans doute cette analogie n'est pas fort juste, mais on y trouve néanmoins un peu de vérité. Le vicomte, qui la surveille encore, faisant si peu de frais pour Nancy, avait bien quelque trait de ressemblance avec le gourmand du poëte anglais. A table, en simple négligé du matin, la jeune femme lui paraissait avoir maintenant une grâce incomparable. Comme tous ceux qui ne s'inquiètent pas d'un trésor qu'ils possèdent et qui n'en calculent la valeur qu'au moment où ils vont le perdre, le sportman se prenait à la considérer comme fort désirable. Elle avait de plus à ses yeux l'invincible attrait du fruit défendu. Enfin un certain air de mutinerie rehaussait aussi ce qu'elle pouvait avoir de provocant. A Paris surtout, il y a des jours où une jeune femme se lève avec des dispositions de gaieté que rien ne saurait rompre ; Nancy était, ce matin-là, sous l'influence d'un de ces mouvements d'hilarité enfantine dont la manifestation s'exprime en clins d'yeux qui brillent comme des étoiles et en rires bruyants. Choquer un verre ou appuyer une fourchette à faux sur son assiette la faisaient s'épanouir en une jovialité sonore dont chaque note nouvelle faisait tressaillir de colère son soucieux convive.

— Allons, se disait Gontran en faisant effort pour se contenir, elle rit d'aise, elle rit à tout propos ; c'est toujours la suite du complot de ce soir.



Sur la fin du déjeuner, Nancy demanda un journal de théâtre, afin d'y lire les nouvelles du jour. Il lui importait de savoir si le spectacle promis n'avait pas été changé. On lui apporta *l'Entr'acte*. Pour le coup, la conjuration prenait ses aises; elle jetait son masque à ses pieds pour agir en plein jour. Tout en buvant son café à petites gorgées, en homme qui ne se presse pas, Vormeuse étudiait les mouvements de la jeune femme; il ne perdait de vue ni ses yeux, ni aucun des traits de son visage, dont l'animation soudaine pouvait fournir de nouveaux indices à sa conviction. En ce moment, Nancy poussa un nouvel éclat de rire, plus bruyant et plus joyeux que tous ceux qu'elle avait fait entendre. Ici, le poison de la jalousie se réveilla et s'étendit avec une rapidité terrible dans les veines du patient; Gontran tremblait de rage. Dans son émotion, il laissa retomber avec force sur la soucoupe une très-belle tasse en porcelaine de Saxe.

— Voilà un service dépareillé, dit Nancy avec douceur; vous venez de casser une de nos jolies tasses de Saxe.

— Tout finit par se briser, à ce qu'il paraît, répondit le sportman d'un ton sec et énigmatique.

Nancy se retira. Renonçant à comprendre ces paroles, ou même à en chercher le sens, il était évident qu'elle n'avait en tête qu'une chose dont elle était fort affolée. En passant, elle n'avait pu se défendre de jeter un coup d'œil sur le cadran d'une grande pendule, style Louis XV, qui décorait la salle à manger, et elle avait désigné avec la voix celui des chiffres arabes sur lequel l'aiguille qui marque les heures était arrêtée. Aucun de ces épisodes, en apparence si insignifiants, n'avait échappé à l'œil de lynx du mari. Devant cette centième preuve, le vicomte abandonnait à la fin le lâche système des concessions pour revenir à pleines voiles dans l'idée première de son honneur à venger. Plus la jeune femme lui avait semblé rieuse, plus elle entrait dans le concert formé avec l'inconnu, et plus elle devait être serrée de près par l'ascendant de sa propre autorité.

Le temps marchait.

Gontran se leva, mais avec des gouttes de sueur sur le front. Que de choses n'avait-il pas à faire d'ici au soir! Il rassembla son sang-froid pour supputer, et vit qu'il n'avait pas une minute à perdre. D'abord il fallait qu'il transmît ses dernières instructions à Achille Morand, qui avait à disposer son jardin pour la rencontre convenue. En second lieu, il avait à s'assurer d'autres témoins, tant pour lui-même que pour l'adversaire, qui serait pris au dépourvu. En galant homme, qui tient à colorer d'un semblant de chevalerie l'art de fourrer deux pouces de fer dans une poitrine ennemie, il ne devait pas omettre non plus la précaution toute légale d'un chirurgien, muni de sa trousse. La question des armes réclamait de même ses soins. Comme il était l'offensé, il avait le choix, suivant le code du duel, et il s'arrêtait à l'épée. Mais il fallait se procurer de bonnes épées, bien trempées, et qui ne lui eussent jamais servi à lui-même. Enfin, tout cela ne pouvait aboutir à un résultat qu'au moyen d'une correspondance assez compliquée. En comptant les diverses démarches, Vormeuse convenait qu'il y avait quatre lettres à écrire et autant de messagers à mettre en campagne.

— Eh bien, faisons les quatre lettres, dit-il.

Là-dessus, il alla à son cabinet, où toute chose respirait un calme sans pareil. A peine entré, sûr de n'être vu de personne, il laissait tomber sa tête dans ses mains, n'osant pas regarder en face les statuettes de bronze qui lui souriaient et les poussahs de la Chine, qui avaient l'air de tourner sa situation en moquerie. Mais comme l'horloge de Saint-Philippe du Roule sonnait une heure, il revint vite à l'esprit de son rôle, se jeta avec une sorte de violence sur la première plume venue, et écrivit. L'épître à Achille Morand était la dernière à faire; ce ne fut pas la moins éloquente.

Voici dans quels termes elle était conçue :

« Vieil ami,

» L'affaire tient toujours pour ce soir. Ainsi, veille à ce que tout soit prêt au jardin. Je préviens Roquefeuil, l'ancien capitaine des carabiniers, qui sera mon second témoin. En passant, il doit prendre, au hasard, à la caserne de la rue de la Pépinière, deux soldats qui assisteront l'homme. On va apporter les épées, que je tiens à ne pas connaître d'avance. Aie de bons flambeaux, que des valets tiendront; on leur bandera les yeux, à ces drôles, pour qu'ils n'aient point d'émotions trop vives et ne laissent pas vaciller la lumière. Enfin le docteur Lemesle sera de la partie; il pansera les plaies ou constatera le décès, afin que tu ne sois pas inquiété.

» Plus je vais, plus mes soupçons deviennent une certitude. Tout à l'heure, à la seule pensée de son rendez-vous à l'Opéra, Nancy, véritable Parisienne, était d'une gaieté folle. Si tu savais quels efforts il m'a fallu faire pour ne pas éclater et pour ne point lui faire rentrer ses rires insultants dans la gorge! Mais j'ai su me contenir, et je me suis dit, comme un Italien du temps des Médicis, que la vengeance est un plat qui ne se mange que froid. En effet, j'ai assez d'empire sur moi-même pour attendre jusqu'à ce soir.

» Si le sort veut que je succombe..... Mais non, vieil ami, je te dirai à l'oreille et en deux mots, sur le terrain, ce que tu auras à faire dans ce cas-là.

» A ce soir donc, de sept à huit heures, chez toi.

» G. de V... »

Les lettres envoyées, tout n'était pas encore fini. En se promenant de long en large, Gontran, comme s'il eût eu du vif-argent dans les veines, dessinait dans sa pensée les péripéties qui pouvaient se produire sur la fin de la soirée. A ce sujet, il se faisait un soudain aveu :

— Très-certainement, disait-il, je suis encore ferme sur le jarret. Je me battrai bien; je me battrai comme à l'époque où j'étais jeune. Mais, au milieu des mœurs trop molles de Paris, le plus brave se rouille. Depuis que je suis marié avec cette petite folle, c'est-à-dire depuis un an, je n'ai pas touché un fleuret. Il n'est pas de ténor, si sûr qu'il puisse être de sa voix, qui ne fasse quelques roulades avant d'entrer en scène. Ainsi, la plus vulgaire prudence exige que je consacre au moins dix minutes à tirer au mur pour me refaire la main. Il serait aussi par trop bête de me laisser embrocher comme une mauviette par cet étranger qui est venu déranger toute ma vie.

Sur ces dernières paroles, il alla dans une pièce voisine pour y prendre des fleurets, car une des lames pouvait se casser. Pour pénétrer jusque-là sans donner l'éveil sur ce qu'il voulait faire, il avait à longer une petite galerie, qui, comme le balcon, donnait sur les Champs-Élysées. Le ciel de novembre, qui est d'ordinaire d'un gris plombé, avait, ce jour-là, une de ces teintes d'un bleu tirant sur le vert qui est un des charmes de l'automne. Tout ce quartier aristocratique des palais, des ambassades et des théâtres équestres était rempli de promeneurs.

Philibert Audebrand.

(*La suite au prochain numéro.*)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864) :

Une PRIME sérieusement avantageuse.

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS SPÉCIAUX DE LINGERIE.

Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur recommandant une édition de patrons spéciaux pour la lingerie. C'est un journal qui a pour titre : *la Lingère parisienne*, et qui donne, chaque mois, une grande feuille reproduisant alternativement des patrons de grandeur naturelle de tout ce qui concerne la lingerie, corsets, camisoles, chemises d'hommes et de dames, jupons, broderies, fichus, pantalons de dames, etc.

Le prix d'abonnement, pour un an, est de 6 fr. pour la France et 8 fr pour l'étranger.

Les personnes qui désirent s'abonner à cette publication, sont priée d'envoyer le montant de l'abonnement en un bon sur la poste à M. Henr Picart, directeur, rue des Petites-Écuries, 19.

Les libraires et les messageries impériales se chargent de faire les abonnements, sans aucune augmentation de prix.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une année, 1£ 17s. 6d. .... 47 francs. | Six mois, 1 Livre .... 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cie, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 48.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3E NUMÉRO DE FÉVRIER 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 3e NUMERO DE FÉVRIER 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

ALBUM HISTORIQUE

Contenant plus de 130 costumes de travestissements de toutes les époques.

Au moment où les bals d'hiver vont commencer, nous nous plaisons à recommander à nos lectrices un album qui doit leur être d'une grande utilité, car il renferme plus de 130 costumes variés, — fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, — publiés depuis dix ans et parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

A part le côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de douze magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe ; chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes les mieux choisis et le plus à la mode.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier, et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, et sera de première utilité aux couturières et aux costumiers.

9 francs, pris à Paris, à l'adresse ci-dessous. Pour le recevoir *franco*, en province, adresser un bon de 10 francs sur la poste au nom de M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Aux toilettes de bal sont venus se joindre, depuis le dernier mois, les travestissements : voilà de quoi nous occuper jusqu'aux premiers beaux jours. Un temps très-doux fait espérer un printemps hâtif, mais nos couturières tiennent à épuiser les sujets d'actualité, ce qui nous oblige à nous contenter, jusqu'au mois prochain, des toilettes de salon.

Voici quelques modèles de récente création :

Une robe de tulle bleu azuline, disposée en bouillons séparés par des rouleaux de satin de même nuance. Le bas de la jupe est décoré de touffes de fleurs de rhododendron blanc et rose à feuillage vert. Le corsage, orné des mêmes fleurs, est taillé à la grecque.

Une robe de taffetas moiré rose, dont la jupe est découpée à dents, laisse voir un dessous de satin blanc décoré d'une grecque de dentelle noire. Le corsage, en satin blanc, est orné de rouleaux accompagnés de dentelle. Une frange de cristal borde l'échancrure et le dessus des bras.

Une autre robe de bal est en tulle blanc, à trois jupes étagées et garnies de franges en perles d'ambre ; des fleurs de gobéa jaune d'or sont semées irrégulièrement sur la dernière jupe. Le corsage est richement décoré de guipure et de frange ambrée. Une coiffure de clochettes dorées, un collier et un bracelet d'ambre complètent cette gracieuse toilette.

Nos promenades dans les magasins nous ont conduite, il y a quelques jours, chez madame Brémond (à la *Couronne impériale*, rue Neuve des Petits-Champs, 76). C'est une maison de premier ordre, qui traite la lingerie élégante avec une rare supériorité. On nous avait parlé des peplums de dentelle enrichis de perles que cette maison a fournis pour les toilettes des bals du grand monde ; nous avons pu constater le style élevé et le bon goût qui distinguent toutes les créations de madame Brémond. La lingerie, si luxueuse aujourd'hui, offre tant de ressources pour varier le costume, qu'on peut s'en occuper en toute saison ; elle n'est pas moins féconde pendant la saison d'été, car les corsages blancs et les chemisettes sont en grande faveur.

A la *Couronne impériale*, on voit des casaques dentelées composées de broderies et guipures, des coiffures chaperon avec ruche de fleurs et rubans, des parures Louis XIII, col et manches en point de Venise, et enfin des objets charmants en robes de baptême et lingeries enfantines. Les berthes bouillonnées de tulle et rubans avec volant aux épaules sont en faveur pour toilette du soir. On fait encore dans les mêmes magasins des corselets brodés dont la doublure en taffetas de nuance claire assortie à la robe fait valoir le travail. Les manches flottantes, dernière nouveauté de la saison des bals, nous paraissent destinées à une certaine vogue comme modes de printemps : c'est aussi l'opinion de madame Brémond, dont les nouveautés en cette matière suffiraient à compléter le succès.

Si les manches changent de forme, c'est un pronostic de modification dans la coupe des robes ; les traînes, qui ont régné sans partage dans les costumes de salon, sont menacées des ciseaux aux premiers beaux jours. On inventera beaucoup cette année, et nos lectrices sont naturellement impatientes de connaître les nouveaux décrets de la mode. Or, si l'on hésite encore au sujet des robes, il n'en est pas de même quant au chapitre des chapeaux : ces derniers resteront de petite forme. On voit déjà des modèles en crêpe, ce qu'on est convenu de nommer des *déjeuners de soleil*. La coupe est aplatie ; le bord et le bavolet forment cadre ; de très-belles brides et des guirlandes de fleurs complètent le tout.

Les commandes de madame Léontine Coudré (maison Tilman, rue de Richelieu, 104), au sujet des chapeaux de Pâques, sont en traînes d'églantier, de muguet et violettes, de bluets et primevères. Les coiffures de jeunes filles seront accompagnées de guides en fleurs. Des patrons de chapeaux, composés d'un seul rond dont le bord est légèrement coquillé, seront recouverts de pâquerettes et de mousse.

Dans ses dernières créations pour soirées, madame L. Coudré a fait des branches dont la partie large, posée au-dessus du chignon, est une grosse fleur, telle que le dalhia rose, pavot ou nénuphar. Les feuillages et la tige vont, en s'amincissant, se perdre sur le col à travers des flots de cheveux frisés. On a coiffé avec des bijoux et aussi avec des perles en grappes brillantes imitant des groseilles ou des mûres.

Le coiffeur à succès des salons aristocratiques est M. Henri de Bysterweld. Nos dernières gravures ont mis sous les yeux de nos lectrices quelques-unes des fantaisies de cet artiste de goût. Ce qui distingue surtout son exécution, c'est la recherche de l'harmonie entre la figure et le genre de la coiffure. M. de Bysterweld veut arriver avant tout à mettre en relief la beauté de la personne qu'il coiffe ; il ne semble nullement occupé de faire valoir son talent, et cependant il réussit à ce qu'on ne puisse admirer l'un sans l'autre : de là son succès auprès des femmes élégantes.

On a fort remarqué au dernier bal des Tuileries la coiffure de madame R. R., coiffée à la grecque avec des chaînettes de perles et un diadème d'or mat, et celle de madame de V..., coiffée avec des colliers d'ambre mat et un bandeau de velours vert semé d'abeilles. Ces deux compositions étaient l'ouvrage de M. de Bysterweld.

On a fait des coiffures tout à fait à l'*égyptienne*, avec des bandelettes. Dans les travestissements, le genre oriental a dominé. Les toilettes Louis XV, à coiffures poudrées, ont été portées par les plus grandes dames.

Les costumes bretons sont en faveur. Nous avons parlé, au début, de la veste bretonne à armoiries brodées, que nous avons vue dans les magasins du *Régent* (maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7). Ce type, trop connu aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'en faire la description, a pu être classé dans les jolies fantaisies du moment. La maison Boudet le prépare avec des étoffes légères et des broderies nouvelles dans ses nouveautés du printemps.

Au *Régent*, on a épuisé la série des sorties de bal recouvertes de broderies or et perles ; on s'occupe des paletots et des casaques légères dont les formes, toujours courtes, sont charmantes. On fait aussi, dans cette maison de premier ordre, des toilettes dégagées dont les aimables voyageuses de l'Exposition nous sauront gré de leur donner un aperçu. En voici deux modèles qui méritent d'être cités :

Première toilette. — Jupe de dessous en sultane rayée noir et blanc ; sous-jupe d'alpaga ponceau, avec volant à plis arrêtés et petits velours à clous d'argent. Casaque de soie noire, de

forme arrondie, semée de perles blanches, avec boutons d'argent oxydé et bordure de velours noir.

Deuxième toilette. — Robe et sous-jupe de popeline côtelée, nuance marron doré. La sous-jupe est garnie de biais de taffetas de même teinte. La robe est découpée en dents arrondies, avec bouton en étoile de passementerie à chaque dent. Le bord et les coutures sont garnis d'une torsade de passementerie. Le paletot, en étoffe pareille, est aussi découpé et garni de même. La fermeture est en cordes de passementerie et boutons riches.

Les robes en foulard de l'Inde se montreront bientôt; nous verrons les échantillons des nouveautés que les magasins du *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129) vont posséder dans quelques jours et dont nos lectrices peuvent se faire expédier la collection *franco*. Dans ce tournoi des modes et de l'industrie qui se prépare avec tant de splendeur, le foulard ne sera pas oublié comme étoffe de luxe; ses qualités de solidité, de souplesse, et la beauté de ses dessins, le placent parmi les soieries les plus utiles à la confection. Toutes les femmes vous diront qu'elles ne sauraient se passer de plusieurs robes de foulard pour leur saison d'été. Les costumes complets de ce charmant tissu font les délices des voyageuses en ce qu'ils bravent la fatigue, la poussière et le soleil, et restent élégants en dépit des inconvénients de la route. N'oublions pas de rappeler à nos lectrices que le *Comptoir des Indes*, qu'elles connaissent depuis longtemps, est la première maison pour cette importante spécialité, et que ses rayons ne contiennent que du foulard.

La maison VIOLET (à la *Reine des abeilles*, 317, rue Saint-Denis) s'apprête à séduire le monde entier avec ses talismans de beauté : non que le monde ait rien à apprendre à ce sujet, car la *Reine des abeilles* a ses produits en tous pays; mais l'occasion est une belle chose et l'on aime à voir de près les grandes réputations; ensuite chacun sait que l'époque de l'Exposition sera féconde en nouveautés et l'on s'attend à des produits créés pour cette circonstance qui est l'événement de notre époque. Que pourra-t-on nous offrir de nouveau dans les flacons dorés de la maison Violet? Nous n'en savons rien encore : ces secrets parfumés appartiennent à leur illustre inventeur.

En attendant, nous avons déjà la Rosée des abeilles, l'Eau de beauté impératrice, la crème Sévigné, la crème Pompadour; le savon de thridace, dont la réputation est universelle, l'eau des fleurs du printemps, la pommade duchesse, et tant d'autres produits qu'on ne saurait les nommer tous; mais enfin tout ce qui viendra sous la même étiquette sera certainement accueilli par des bravos. Nous en avons, mesdames, pour garant, le soin que vous devez avoir toutes de votre beauté.

Marguerite DE JUSSEY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES, N° 844.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau WATTEAU, *Alexandrine*. — Ce chapeau est en velours avec ruban de satin. Le fond est rond et plat dessus. Le tour est garni par un ruban de satin noué devant. La passe, légèrement creusée et en pointe devant, descend sur les côtés et s'arrête carrément sous la bride qui est en velours. Le dessous de la passe est garni par un rouleau en satin.

Robe de soie, tissu gros grains, avec une natte épaisse en satin.

La robe est de forme princesse. Elle est plate, sans aucun pli, excepté sous les trois enroulements que forme la natte : un derrière, le plus long, un de chaque côté.

Les lés de la jupe sont taillés de façon à former un pli creux sous chaque côté et un pli double sous la natte derrière. Ces plis sont maintenus par la natte qui est cousue en plein.

Cette natte forme berthe derrière, contourne l'épaule et descend de chaque côté du corsage pour venir tourner sur la hanche.

Cette même toilette se fait en velours et satin, ou en satin avec nattes en velours.

TOILETTE DE BAL. — La coiffure est ornée par une torsade en velours, une agrafe et des cordons de perles, et une plume d'autruche. Jupe en taffetas, courte devant, longue derrière, terminée par trois ruches *chicorée* en taffetas avec deux bouillonnés en taffetas et un plissé au bas.

Corsage et *jupe-peplum* en taffetas.

Le corsage décolleté est garni d'une ganse avec glands en or, taille ronde et courte. Ceinture en tissu d'or. Manches courtes en taffetas.

La jupe tunique est à pointes de chaque côté, elle est creusée devant. Chaque côté est ouvert et forme *crevés* avec ganses et glands d'or.

Une dentelle entre deux ganses d'or contourne tous les bords de la tunique.

La même toilette se fait avec tunique en velours plain ou en velours épinglé, avec jupe en satin et bouillonnés en tulle.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 81.

TOILETTE DE VILLE.— Robe de dessus en taffetas épinglé gris, découpée en dents rondes d'inégale largeur. La garniture, qui simule une casaque, est composée de deux petits galons de velours, cousus d'un seul côté, et entre lesquels sont placés des boutons de velours cerise. Elle forme aussi un tablier terminé par deux rangs de dentelle.

Jupe de dessous en taffetas gris tout uni.

Chapeau de velours épinglé gris, garni d'une plume blanche frisée, retenue sur le côté par un camée, et bordé d'une dentelle noire. La passe est entourée d'une corde de soie blanche. Brides de taffetas blanc.





Parfums de Violet f.r de S. M. l'Impératrice, rue S.t Denis 317.

Entered at Stationer's Hall — LONDON, C. E. Weldon, 248. Strand. W.C. — MADRID El Correo de la Moda P.

form
gent
De
nuar
tas d
avec
et le:
palet
La fe
Le
verre
Comp
séde
faire
et de
lard
solid
parm
femn
robe:
de c
qu'il
éléga
de r

To
peau
dessu
légère
carré
garni
Ro
La
sous
long,
Le:
chaqu
main
Ce
chaqu
Ce
natte

To
coup
une
d'un



844

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Dentelles de Mme Boudet au Régent Bd de la Madeleine, 7 — Modes et Parures de Mme Alexandrine, Chée d'Antin, 5.
Coiffures de Henri de Bysterveld, Faubg St Honoré, 5 — Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Neuve St Augustin, 20.
Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice, rue St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall — LONDON, C. E. Weldon, 248, Strand, W. C. — MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Planche 81.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Robe de la maison Pieffort, rue Grange-Batelière, 1.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

C'est en vérité un bien singulier pays que Paris, la *bonne ville*, et celui qui croit le connaître est dans une aussi complète erreur que ceux qui se flattent de deviner des femmes : rien n'est plus féminin que notre capitale.

Le mois dernier, il n'y était question que de duels. On se battait au pistolet pour un oui, on devait se battre à l'épée pour un non; les provocations et les cartels tombaient drus comme grêle, et chaque journaliste, en rentrant chez lui, se sentait pris de vertige pour peu que son concierge lui présentât une lettre sans timbre-poste, arrivée pendant son absence; il la regardait, s'informait qui l'avait remise, l'ouvrait en tremblant, y jetait un regard troublé, et ne reprenait son esprit que quand il était convaincu qu'elle ne contenait aucune provocation; car, on a beau dire, un duel n'est jamais une chose agréable du tout, mais du tout! on y va, parce qu'il le faut, mais on aime certainement mieux aller ailleurs, et l'on a raison.

Maintenant, pendant ce mois-ci, il est question de bien autres choses!... On danse, on musique, et Paris, ce Méphistophélès, moitié satan, moitié gamin, qui se plaît aux scandales et aux chutes, s'amuse d'une foule d'historiettes vraies ou fausses qui courent les salons et défrayent les causeries.

Ce n'est pas pourtant que notre Paris se plaise au mal pour le mal; non, c'est qu'il veut rire à tout prix et qu'à tout prix il faut des distractions à ce satan blasé; il faut constamment de la chair fraîche à dévorer à cet ogre insatiable; il faut chaque jour des jouets nouveaux à ce grand enfant caduc.

Et croyez bien que Paris à de quoi se satisfaire! L'immense fourmilière humaine, qui grouille dans son immense enceinte, n'est-elle pas pavée de séductions et de tentations? Ne possède-t-elle pas des charmes, dangereux sans doute, mais attrayants au possible? N'offre-t-elle pas des plaisirs de toute espèce, des distractions de toutes sortes, des spectacles de tous genres en tous lieux, à toute heure? Ne passe-t-elle pas pour être la métropole universelle de tous les châteaux en Espagne, le théâtre privilégié de tous les rêves des Perrettes au pot-au-lait, l'oasis accessible à toutes les convoitises, l'Eldorado favorable à toutes les ambitions, le pays de cocagne propice à tous les appétits; aussi y accourt-on de toutes parts à ces noces de Gamache qui se terminent souvent par une indigestion, si ce n'est pis...

Or, à l'occasion de cet appel bien plus formidable encore que celui que l'Exposition universelle fait retentir d'un bout du monde à l'autre, il va éclore, dit-on, un certain procès qui ne sera pas sans charmes pour la galerie parisienne, toujours si friande de petits scandales.

Un grand seigneur, effrayé du bruit que cette avalanche de visiteurs apportera nécessairement avec lui cette année, a loué son hôtel, voulant s'en aller à l'étranger pendant le temps de l'exposition, et c'est un spéculateur qui l'a loué à un très-fort prix, car cet hôtel est vaste, élégant, richement meublé, et situé dans un des plus beaux quartiers de Paris.

Le prix de location, qui est immense, je vous l'ai déjà dit, a été payé d'avance en signant le bail. Le locataire est donc en pleine possession de l'hôtel; mais voilà que tout à coup le grand seigneur apprend à quoi son hôtel est destiné par le spéculateur, et aussitôt il prétend rompre à tout prix le marché. Jugez s'il a raison.

Il paraît qu'on veut fonder là, pendant l'exposition, un cercle ou une hôtellerie à l'américaine, destiné aux jolies dames du lac. Il y aurait salon de danse, salon de jeux, salon de lecture, salle à manger toujours servie, petits appartements composés d'une chambre et d'un boudoir, qu'on pourrait louer à l'heure, à la journée, à la semaine, au mois, etc., en un mot la vie américaine mariée à la vie galante de Paris.

Le spéculateur est en règle, son marché est signé, paraphé et de plus payé; on lui offre des dommages et intérêts fort honnêtes; il refuse; on va, dit-on, augmenter la somme, puis s'il refuse encore, eh bien! on plaidera. Seulement le propriétaire de l'hôtel, qui est non-seulement riche, mais encore dans une haute et belle position, recule devant la publicité peu agréable qu'un semblable procès répandra sur son nom.

Aussi pourquoi, quand ce n'est pas le besoin qui vous guide, déshonore-t-on ses dieux lares en les soumettant à un honteux marché!... « Qui sème le vent, récolte les tempêtes. »

Mais puisqu'il est question ici des mœurs américaines, laissez-moi vous en citer un singulier échantillon, qu'on ne cherchera pas à implanter chez nous, je suppose!

« La digne épouse d'un ancien négociant, retiré des affaires avec une fortune très-rondelette, venait d'engager à son service une nouvelle femme de chambre. Le soir même, toute la famille réunie dans un joli salon des plus confortables, avec quelques amis, jouait tranquillement au whist; il y avait, selon la coutume de la maison, un enjeu des plus modestes, et l'on s'étonna de ce que la femme de chambre nouvellement entrée s'était refusée à venir apporter le thé comme cela devait être, puisque cette action faisait partie de son service. On crut à un caprice; mais on eut la clef de l'énigme quand, le lendemain matin, le négociant en retraite vit se présenter dans son cabinet la servante arrivée de la veille, l'air grave, la bouche pincée, les coudes en arrière, laquelle se prit à dire d'une voix fort aigre à son maître tout ébahi :

— J'espère, monsieur, que le scandale d'hier ne se reproduira plus!

— Comment!... Qu'est-ce à dire et de quel scandale voulez-vous parler? s'écria celui-ci.

— Du jeu, monsieur! et des cartes auxquelles il faut renoncer dès aujourd'hui, sans quoi je me verrais, à regret, forcée de quitter votre maison, ne pouvant y continuer chrétiennement mes services, fit l'aigre servante qui ajouta toujours du même ton de prédicateur: oui monsieur, oui, comme avec l'église protestante je condamne ce divertissement profane, je ne veux pas l'autoriser de ma présence et ne l'ai jamais souffert dans les familles où j'ai *vécu*.

Le maître stupéfait ne répondit pas un mot à cette singulière harangue; mais comme la partie de whist recommença le soir même, *madame l'aide* (my lady the help) choquée de ne pas voir sa morale mieux accueillie, s'en alla le lendemain porter ailleurs ses sermons et ses services. Vivent les pays de liberté religieuse pour la tolérance, et les républiques démocratiques pour la liberté! »

J'ai eu dimanche dernier la bonne fortune d'assister à une réunion intime des élèves particuliers de Marmontel, notre grand professeur si justement aimé et admiré de tout le monde; et j'ai écouté avec le plus vif intérêt ce concert improvisé où le talent, la jeunesse et la grâce faisaient assaut de séductions. Haydn, Mozart, Bethoveen, etc., en un mot tous les classiques célèbres, unis aux plus illustres maîtres de l'école moderne, ont été successivement interprétés avec la diversité de style qui est l'apanage de chacun de ces maîtres. Toutes ces jeunes filles, appartenant à la classe des amateurs, ont fait preuve de

grand talent, et plusieurs, je l'entendais affirmer autour de moi par des gens qui s'y connaissent, brilleraient au premier rang parmi les artistes, si jamais la mauvaise fortune venait les obliger à s'embrigader dans la carrière illustre et méritante des arts. Avec ces charmantes filles, Marmontel nous a fait aussi entendre mademoiselle Castellan, la jeune violoniste à la mode et qu'avec raison tous les salons réclament; et Jules Lefort, cet harmonieux chanteur dont les accents parlent à l'âme et que plus on entend plus on admire.

Hélas! on espérait qu'il allait être nommé professeur au Conservatoire, et ce n'eût été que juste, au dire de toutes les personnes compétentes en ce genre de chose. Ainsi, comme artiste et comme homme honorable et posé, il ne lui manquait rien; seulement comme c'était une classe de chant français qui était vacante, on y a nommé un professeur italien... preuve nouvelle que *Figaro* aura raison et toujours et partout...

Mais pour en revenir à Marmontel, dans les salons duquel je vous ai conduites et où vous voudrez rester, j'en suis convaincue, pour admirer une des plus belles collections de tableaux de l'école moderne qui bien certainement existe à Paris, je vous dirai que ce professeur célèbre vient de publier au *Ménestrel* l'allegro, l'andante et le scherzo d'une sonate fort admirée et que l'on compare aux plus belles œuvres des plus grands maîtres. Avis à vos jolis petits doigts auxquels je crois rendre un véritable service, mesdames.

La pluie des concerts commence; on en entend partout, mais ne voulant prendre que le dessus du panier, je ne vous citerai que la matinée musicale de mademoiselle Chaudesaigue qui dit la chansonnette comme la disait son père, et qui joue l'opérette d'une façon ravissante. Elle s'est d'abord fait entendre de ces deux façons, puis Lebrun a joué du violon comme vous savez qu'il en joue, avec une suavité sans égale? Il y avait encore Nathan et d'autres artistes aimés et admirés: aussi cette matinée a-t-elle été réussie on ne peut mieux et tous les musiciens applaudis avec enthousiasme.

On donne aussi des petites soirées ayant pour acteurs ou les marionnettes ou les oiseaux, et je vous avoue en toute franchise que je préfère les derniers aux premières, quelque brillantes et amusantes que soient celles-là, car les oiseaux, c'est presque de la pastorale, et la pastorale repose les esprits et le cœur par ce temps de crimes qui courent les... journaux.

— Mon Dieu que je voudrais qu'un directeur de ces feuilles eût la bonté de reproduire un peu Florian pour nous reposer! dit-on de toutes parts.

Mais malheureusement, hélas! si l'on parle de la sorte, on agit autrement, car on dévore les crimes, et les directeurs qui vendent leurs feuilles assaisonnées ainsi continuent leur commerce... ce qui est tout simple et ce qui prouve qu'entre ce qu'on dit et ce qu'on pense, il y aura toujours un grand pont.

Mais revenons, sinon à nos moutons, au moins à nos oiseaux.

Samedi, à la soirée de madame la marquise de G..., quatre charmants petits volatiles ont été chargés de divertir les assistants, et ces mignons acteurs savaient aussi bien leurs rôles que les écoliers les mieux dressés; ils avaient pour théâtre une grande cage dorée divisée en compartiments, et l'on a étalé sur la table où était la cage, et devant elle, un jeu de cartes. Ces cartes portaient chacune une lettre de l'alphabet tracée en gros caractères.

Une dame a demandé le nom de *Marie*, un des oiseaux est sorti de sa cage, et après avoir cherché un peu, il a saisi avec son petit bec et porté successivement à cette dame toutes les lettres qui composent ce nom.

Une quantité d'autres noms ont encore été demandés tour à tour par d'autres personnes, et toujours ces demandes ont été couronnées du même succès.

On a désigné aussi des chiffres inscrits sur d'autres cartons pour former divers calculs, et jamais ces gentils savants ailés ne se sont trompés une seule fois. Alors un jeune homme sortit sa montre et la *directrice* de ces artistes emplumés, ayant appelé à elle un de ses élèves, lui dit gravement en lui montrant le cadran et les aiguilles:

— *Monsieur*, regardez attentivement cette montre et veuillez nous dire exactement l'heure qu'elle indique.

L'oiseau battit des ailes, sans doute comme révérence, regarda pendant quelques secondes la montre qu'on lui présentait, puis s'en alla voltiger sur les cartes chiffrées et en rapporta successivement une marquant douze et une autre marquant vingt; il était effectivement minuit vingt minutes. Vous conviendrez avec moi qu'il n'en fallait pas tant jadis pour se faire brûler comme sorcier!...

On nous promet beaucoup de bals costumés cet hiver; mais il paraît que pour cela on attend le carême. Autres temps, autres mœurs!...

On assure aussi que les polkas, les mazurkas, les redowas, etc., ont à peu près fini leur temps, car on raconte que, dans plusieurs salons qui assez généralement donnent le ton à Paris, on a dansé le grave menuet et la séduisante gavotte, et que l'un et l'autre ont eu un succès immense. C'est très-bien! mais alors il faut qu'on fasse les salons plus grands, les queues plus petites et qu'on n'invite pas plus de monde que les appartements ne peuvent en contenir: trois choses qui sont bien plus difficiles, je crois, à obtenir que de bonnes danseuses.

C'est égal, j'ai cru devoir vous donner cette nouvelle, et c'est à vous d'en faire ce que vous voudrez, mesdames.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA SCIENCE AUX TUILERIES.

Nous empruntons au *Figaro* du 16 février le compte rendu suivant d'une conférence scientifique qui a eu lieu devant la Cour :

Il est neuf heures, il n'y a point de fête aux Tuileries; l'Empereur a réuni seulement une trentaine d'invités. Bien des passants se demandent, en regardant l'édifice noir et silencieux, ce que peuvent faire à ce moment Leurs Majestés! Eh bien! la Cour assiste à une conférence scientifique. L'autre soir M. Leverrier parlait sur les astres (naturellement); aujourd'hui, M. l'abbé Moigno traite de l'électricité.

Pendant toute la journée on avait transporté au château les piles, les bobines, les machines que les gardiens regardaient d'un œil investigateur; mais la science a ses entrées partout.

Dans la cour, M. Dubosc, l'opticien renommé, avait installé une pile de cinquante éléments de Bunsen, dont les fils aboutissaient aux appareils disposés dans la salle du Trône.

A neuf heures moins un quart, l'Empereur, l'Impératrice et leurs hôtes passaient dans cette salle, où le prince Impérial rejoignait Leurs Majestés.

Cette pièce d'apparat offrait lundi soir un aspect étrange qu'elle devait avoir pour la première fois. La salle du Trône



transformée en cabinet de physique; la machine électrique disputant la place au symbole de la puissance souveraine; quel thème à réflexions! Tout compte fait, il n'y a pas d'empiétement; le sceptre, comme l'électrophore, est un porteur de foudre : ils peuvent fraterniser ensemble.

Les lustres étaient éteints dans cette pièce, pas une bougie n'y brûlait; pour toute lumière, deux carcels baissées et une lampe électrique. Sa lumière trop vive est, comme le disait M. l'abbé Moigno, généralement redoutée des dames, mais aucune des belles spectatrices n'avait à la craindre, car elle ne pouvait que rendre plus éclatante la blancheur des épaules et faire mieux ressortir la pure nuance des étoffes. La soie renvoyait des rayons; la clarté voltaïque permettait de mieux apprécier l'harmonieux contraste des couleurs, le noir des fracs, le rouge des grands-cordons, les teintes vives des toilettes des dames d'honneur et la nuance bleu céleste de la robe en satin de l'Impératrice.

A l'autre extrémité de la salle, l'abbé était entouré par un illustre état-major : tous les électriciens célèbres présents à Paris. On regrettait l'absence de M. Ruhmkorf, parti de la veille.

Le choix du sujet de la séance était heureux, car il n'existe guère de chose plus importante ni plus extraordinaire que celle dont le conférencier allait parler.

M. l'abbé Moigno, en se servant de la lampe de Dubosc pour projeter un faisceau lumineux sur un écran, après avoir donné quelques notions générales, décomposa la lumière électrique en toutes les nuances de l'arc-en-ciel, puis fit apparaître dans ces rayons les lignes brillantes produites par la combustion des métaux : les trois raies vertes du cuivre, les deux raies éclatantes vertes de l'argent, la bande rouge et les bandes violettes du zinc.

Le savant ecclésiastique fit ensuite fonctionner la plus puissante machine électrique existante dans le monde, celle qui a été construite par M. Kempel. En quelques tours de roue les énormes globes de laiton servant de conducteurs sont chargés, et de véritables éclairs en zigzag de deux pieds de long jaillissent à chaque instant.

Une nouvelle machine, dont le jeu est encore inexpliqué, la machine électrique de Holtz, perfectionnée par M. Bertsch, fut mise en mouvement par ce dernier. L'attention de l'Empereur fut vivement attirée par cet instrument; il s'approcha pour parler à l'inventeur, le jeune prince le suivit, et bientôt toute la Cour se mêla aux opérateurs. Les appareils électriques ont toujours un aspect inquiétant, le fluide est capricieux; aussi Sa Majesté retenait-elle son fils avec une tendre sollicitude quand, entraîné par la curiosité et le désir de s'instruire, le Prince impérial frôlait les bobines ou les bouteilles de Leyde.

M. Achard eut l'honneur d'expliquer à l'Empereur le jeu de son excellent frein électrique pour chemins de fer, le meilleur, l'un des meilleurs au moins, qui aient été inventés sur deux mille frein connus. M. l'abbé Poidevin mit en mouvement sa machine électro-motrice.

Après ces essais sérieux, on fit briller les tubes de Gessler, ces tubes de verre qui deviennent lumineux quand certains courants électriques les traversent, et dont la nuance varie selon la matière du verre ou la nature du contenu. La lueur fluorescente est rose et pourpre si le tube contient un peu d'azote, bleue, s'il renferme du sulfate de quinine, et ainsi de suite. On peut produire toutes les couleurs. Le nom de Napoléon III apparut en traits de feu; puis, en faisant tourner ces tubes lumineux, on obtint une sorte de soleil pyrotechnique extrêmement joli : c'est ce qu'on appelle l'étoile de Gassiot. On termina en faisant manœuvrer, avec une pile de poche, de mignons automates dont le jeune prince parut charmé. Les dames de la Cour eurent la fantaisie de se faire électriser avec cette petite pile; se donnant la main, elles se formèrent en rond et, moitié criant, moitié riant, reçurent bravement la secousse.

A dix heures un quart, l'Empereur, avec une grâce qui en doublait le prix, remercia M. l'abbé Moigno et les savants qui l'avaient assisté, et daigna même ajouter qu'il avait été vivement intéressé par l'improvisation du conférencier et ses expériences. Sa Majesté se retira aussitôt après dans ses appartements.

Charles Boissay.

LES CRIS DE PARIS

M. Augustin Challamel, de qui on a lu ici même une charmante nouvelle : *la Maison brûlée*, vient de publier à la librairie Hachette le troisième volume des *Mémoires du peuple français*. L'époque féodale tout entière apparaît dans cette partie de l'œuvre du savant historien, qui n'a rien négligé pour la rendre vivante et vraie, au point de nous faire croire qu'elle défile sous nos yeux.

On ne lira pas sans intérêt les détails que nous fournit M. Challamel sur l'origine des crieurs et des cris de Paris, et ce passage suffira à montrer avec quel soin l'auteur accomplit la tâche, honorable entre toutes, qu'il s'est imposée.

Robert Hyenne.

Les marchands parisiens ne possédaient pas, pour débiter leurs denrées et marchandises, les moyens de publicité qui existent aujourd'hui, — journaux, affiches, écriteaux et enseignes. A quelle publicité recourir? Comment aller trouver l'acheteur? comment piquer sa curiosité? Devait-on se servir de pancartes calligraphiées? Si peu de gens savaient lire! Mieux valait crier, à plus haute voix possible.

Crier, quand le tavernier commençait à débiter une pièce de vin! Ou encore s'établir avec des gobelets et un broc au coin des carrefours, et répéter, en versant le jus de la vigne aux passants : « Bon vin fort à trente-deux, à seize, à douze, à huit et à six! » Les *oubliers*, vendeurs d'oublies et de gaufres, ancêtres de nos pâtissiers, criaient leur marchandise : « Oublies chaudes, oublies renforcées! galettes chaudes, eschaudés! Roinsolles! » Et les enfants attroupés achetaient ou jouaient aux dés les gâteaux appétissants. Ici, les regrattiers, portant sur des éventaires un amas de légumes, de fruits, de fromages, vantaient, en glapissant, leurs cerises, leurs pommes, leurs noix et leurs laitues, dont maint pauvre étudiant se contentait pour dîner; là, des fripiers ou revendeurs, le sac sur l'épaule, la hotte au dos, psalmodiaient leur refrain : « La cote et la chape! qui vend le viez fer! qui vend viez pot! » Plus loin : « Gaaigne pain! gaaigne pain! raccommodez manteaux et pelisses! » disaient les raccommodeurs de hanaps ou d'habits. D'un autre côté, un marchand de bois annonçait : « La bûche bonne, à deux oboles vous la donne! » « Chapiaux! chapiaux! » criait l'un; « Chandoile de coton, chandoile » criait l'autre.

Un troisième s'égosillait à publier : « Harens frès ! » Un quatrième captivait l'attention des femmes : « J'ai des peignes à faire des réseaux ! » Celui-ci proclamait : « Savon d'outremer ! » Celui-là tentait l'appétit des amateurs de la sauce à l'ail. « Les baing sont chauts, c'est sans mentir ! » s'en allaient disant les étuveurs, car les étuves ou maisons de bains publics avaient commencé de s'ouvrir.

Tels étaient les moyens d'annonces qu'employait le petit commerce, le groupe des professions les plus humbles.

Pour les marchands aisés, ils vendaient en boutiques, sans sortir du logis. Mais quelquefois ils transformaient leurs ouvriers en crieurs, qui débitaient dans les rues, le soir, les marchandises invendues dans leur domicile, pendant la journée.

Paris contenait tant de colporteurs de friandises, tant de loteries à *plaisirs* ou à oublies, que plus d'un provincial mangeait ainsi tout son argent.

Les mêmes moyens d'annonces servaient aux bourgeois, pour avertir leurs concitoyens de ce qu'ils avaient intérêt à leur transmettre. Décès, invitations aux obsèques, effets perdus, et cent autres choses, se criaient par les rues.

La taille de Paris, sous Philippe le Bel, mentionne un « crieur des aveugles », sans doute employé par les frères des Quinze-Vingts pour implorer, en faveur des aveugles, les dons de la charité publique. Les mendiants se composaient des cris les plus piteux du monde, à fendre les oreilles et les entrailles.

L'autorité faisait crier les nouvelles et les ordonnances. Alors le crieur, revêtu d'un costume officiel, parlant au nom du roi ou de la commune, obéissait à une discipline, appartenait à une corporation.

Dépendant du prévôt des marchands, les crieurs de vin formèrent une confrérie, entourée de quelque prestige. Charles VI devait en réduire le nombre à vingt-quatre, ayant pour patron saint Martin le Bouillant. A la mort d'un crieur, ses camarades, en robes de la confrérie, portaient son corps au cimetière, s'arrêtaient à tous les carrefours. Ils déposaient le corps sur des tréteaux ; et l'un d'eux, muni d'un beau hanap, offrait à boire aux assistants.

Ces hommes firent plusieurs métiers, par la suite. Ils obtinrent le singulier privilége (1415) de fournir robes, manteaux et chaperons pour les funérailles, reçurent le nom de maîtres *jurés-crieurs de corps et de vin*, et virent ériger leurs fonctions en offices.

Des crieurs-détaillants, des crieurs libres, — colporteurs, travailleurs, mendiants même, — il nous est resté quelques petits marchands à éventaire, ou traînant la voiture à bras, qui débitent en pleine rue leurs modestes denrées. Le type actuel est le maraîcher ambulant. Les « cris de Paris » s'éteignent chaque jour. Le matin, quelques rares voix, dans les quartiers populeux, continuent la tradition.

Dans les principales villes de France, où le juré-crieur du moyen âge, ressemblant à un officier de justice, proclamait les actes publics au son des trompettes, au bruit du tambourin, où il y avait parfois une « pierre de la crie », sur laquelle se faisaient les publications et les enchères, on ne trouve plus maintenant que le tambour des annonces légales. Comme à Paris, les voix des crieurs-détaillants se taisent.

PAGES INTIMES

HISTOIRE D'UNE AME.

A MON AMI E. CARO.

Dans la foule, secrètement,
Dieu parfois prend une âme neuve,
Qu'il veut amener lentement
Jusqu'à lui, d'épreuve en épreuve.

Il la choisit pour sa bonté,
Et lui donne encore en partage
La tendresse avec la fierté,
Pour qu'elle saigne davantage.

Il la fait pauvre, sans soutien,
Dans les rangs obscurs retenue,
Cherchant le vrai, voulant le bien,
Pure toujours, — et méconnue.

Il fait plier sous les douleurs
Le faible corps qui l'emprisonne ;
Il la nourrit avec des pleurs
Que nulle autre âme ne soupçonne ;

Il lui suscite chaque jour,
Pour l'éprouver, une autre peine :
Il la fait souffrir par l'amour,
Par l'injustice et par la haine ;

Jamais sa rigueur ne s'endort :
L'âme attend la paix ? il la trouble ;
Elle lutte ? il frappe plus fort ;
Elle se résigne ? il redouble.

Il la blesse d'un coup certain
Dans chacun des êtres qu'elle aime,
Et fait de son cruel destin
Un mélancolique problème !

A la rude loi du travail
Il la condamne, ainsi frappée ;
Il la durcit comme un émail,
Il la trempe comme une épée.

Juge inflexible, il veut savoir
Si, jusqu'au bout, malgré l'orage,
Elle accomplira son devoir
Sans démentir ce long courage.

Et s'il la voit, au dernier jour,
Sans que sa fermeté réclame,
Il lui sourit avec amour :
C'est ainsi que Dieu forge une âme !

Eugène MANUEL.



LA LETTRE DÉCHIRÉE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Vormeuse jeta sur cet ensemble un coup d'œil qui n'était peut-être pas exempt d'envie. En voyant de loin les cavalcades et les calèches soulever la poussière de la chaussée dans la direction du bois de Boulogne, il regrettait presque de n'être pas un de ces cavaliers, qui, à cheval, côte à côte avec quelque jeune femme habillée en amazone, s'en allaient galoper jusqu'à Saint-Cloud, pour revenir tranquillement à l'heure du dîner.

— Heureux les citadins, disait-il, dont la vie s'écoule en paix entre une modeste chevauchée hors barrière et une partie de whist! On rit de ces mœurs innocentes. On dit d'une telle vie qu'elle est le paradis des épiciers. Au fond, ne vaut-elle pas mieux que mon enfer?

Il dépensait encore une minute à regarder, quand une forme étrange fixa son attention toujours distraite. C'était un homme habillé de noir et boutonné jusqu'au menton, qui avait l'air lui-même d'être en observation devant la petite résidence. Le sportman braqua son lorgnon au-dessous de ses yeux, et fit un soubresaut pareil à celui du voyageur qui vient tout à coup de poser le pied sur un serpent. Ce personnage mis en vedette à cinquante pas en avant de sa demeure, ce n'était autre que l'inconnu de la veille. Ici, l'instinct de la haine ralluma toute la mémoire du mari offensé. Gontran le reconnaissait bien; il n'y avait point de méprise de sa part. L'homme se tenait prudemment derrière le tronc d'un arbre, comme s'il eût craint d'être aperçu ou reconnu. Par moments, d'autres inconnus, qui paraissaient être à son service, s'approchaient de lui, et il se penchait à leur oreille, sans doute afin de leur donner quelque mot d'ordre.

— Voilà ce que c'est, se dit Vormeuse, dont la voix était étranglée par la colère, notre galant est encore plus impatient qu'épris. Attendre jusqu'à l'heure du théâtre étant au-dessus de ses forces, il se présente pour renouveler connaissance avec les lieux. Le voilà accompagné d'affidés qui ont probablement un message, un bouquet ou un signal à transmettre. C'est une traduction en plein XIXe siècle des comédies de Marivaux. Toutefois, comme il redoute probablement d'être dépisté, ce qui pourrait faire manquer ce roman, il hésite, il tâtonne, il fait un pas en avant et deux en arrière, et, à la fin, il se retire ou feint de se retirer; mais je connais ces ruses de guerre. Je mettrais ma main au feu que ce n'est là qu'une fausse sortie. Dans tous les cas, il ne peut manquer de reparaître au plus tôt, puisque le moment décisif approche de minute en minute.

Naturellement le vicomte puisa dans ce nouvel incident l'urgence où il était de tirer au mur pendant une bonne demi-heure. C'est pourquoi il s'enferma dans une chambre isolée où, après avoir mis veste bas, il s'escrima tout seul d'estoc et de taille, comme un raffiné du temps de la Renaissance. Au bout de dix minutes d'exercice, il prenait ce jeu si bien au sérieux qu'il interpellait sans cesse et cherchait à atteindre un ennemi imaginaire.

— Ah! coquin! s'écriait-il; ah! sans cœur! tiens, pare celle-là, et cette autre, et celle-là; tiens, tu recules! tiens, te voilà sur le carreau!

VI

En automne, sur la fin de novembre, une fois l'après-midi passée, un soleil couchant, qui pâlit de plus en plus à l'horizon, annonce que la nuit va descendre sur la ville avec une très-grande rapidité; Paris marque cette brusque transition par dix minutes au plus d'une sorte de calme, mais par dix minutes d'une physionomie des plus curieuses. Pendant ce temps-là, les petites industries de la rue s'arrêtent; la charrette à bras du marchand des quatre saisons se retire du côté des faubourgs; les cris se taisent; l'hydre aux mille têtes a cessé de siffler. Il n'y a plus qu'allées et venues ayant un certain air de mystère. On voit se ralentir la course des voitures. Tel promeneur se couvre du manteau qu'il avait dédaigné dans le courant de la journée. Si une femme attardée passe à côté de vous, elle abaisse son voile de dentelle, à peu près comme la Vénitienne le faisait avec son masque de velours. Bientôt, l'allumeur de réverbères se montre avec une gaule surmontée de la bougie qui va mettre le feu au gaz. Les dix minutes de pénombre sont finies; Paris a maintenant une toute autre figure.

A la faveur de ce court entr'acte, l'observateur, dont l'aspect déplaisait tant à Vormeuse, disposait ses batteries sur la petite maison des Champs-Élysées. Il s'était, pour ainsi dire, enhardi. Au moment où le jour s'efface, et où la nuit n'est pas encore noire, on aurait pu le voir placer deux acolytes en vedette aux alentours de la résidence. Tout portait à croire qu'il n'aurait pas besoin de ces auxiliaires, parce qu'il ne s'agissait ni d'une arrestation, ni d'une visite domiciliaire, ni d'aucun de ces coups de main que l'oscillation des événements politiques a rendus si fréquents en France depuis quatre-vingts ans. Ainsi, il était bien convenu que pas un de ses hommes ne bougerait. On ne devait se montrer qu'à la dernière extrémité, après un signal, dans le cas où il faudrait protéger la retraite du chef. Quant à lui, il s'était arrêté au parti de se présenter chez le vicomte, sous un prétexte habilement apprêté. Cette descendance d'Argus a-t-elle jamais été mise en défaut? Il est juste d'ajouter que le gaillard était beau garçon, et raisonnablement rompu aux bonnes manières; c'était en partie à cause de ses allures de fashionable qu'on l'avait chargé de la surveillance des quartiers aristocratiques.

Il y avait déjà quelque temps que le dîner était fini. Gontran, distrait, avait visiblement fait traîner le dernier service en longueur. Croyant avoir tout prévu, il se mettait, par la pensée, dans la position d'un homme qui attend de pied ferme un dénouement annoncé. D'ici à deux heures, il devait avoir le cœur net de tout ce drame endiablé qui était venu tout à coup troubler le repos de sa vie maintenant si mesurée. Par moment, il jetait à la dérobée un coup d'œil sur sa femme, et il n'y comprenait rien; en effet, Nancy avait en cet instant le calme visage que l'Albane prête à ses vierges. Si elle n'était plus une perle de pureté, il fallait qu'elle poussât l'art de dissimuler jusqu'au point où cette détestable habileté devient le charme d'une courtisane ou le génie d'une comédienne. Une heure avant, en préparant une toilette du soir à laquelle il ne manquait plus que ces artifices de la mode qu'on ajoute au dernier moment, elle s'était embellie de manière à paraître mille fois désirable. Au fond du cœur, le sportman se reprochait d'avoir négligé trop longtemps une femme si charmante; il se disait même que si, par un coup de baguette, l'événement qui lui mettait martel en tête s'évanouissait en entier, ce qui, du reste, n'était guère probable, il saurait bien ne plus mé-

riter le même blâme. Mais à quoi bon s'égarer dans un rêve? Nancy n'était déjà plus à lui. Dans une heure de dépit et de criminelle indiscipline, la jeune femme avait commencé à faire l'abandon de son cœur; c'était à un inconnu, à un rôdeur de promenades publiques qu'elle se disposait à livrer ce qu'il y avait de plus précieux dans sa naïve tendresse.

A cette seule idée, un bouillonnement de sourde colère faisait monter le rouge à la tête de Gontran. Il n'était plus temps de songer à l'idylle. Se venger devenait la grande et l'unique affaire. En y réfléchissant, il revenait à l'histoire de la lettre déchirée, et s'applaudissait de tout ce qu'il avait fait depuis vingt-quatre heures pour en tirer vengeance. Il ignorait encore à quel genre d'expiation il assujettirait la traîtresse. Cela, sans doute, dépendrait plus des circonstances qui allaient se produire sous quelques instants que du degré de complaisance de Nancy dans cette intrigue. Quant à l'inconnu, il n'y avait à espérer pour lui ni pitié, ni merci, ni délai; Vormeuse avait prévenu le major et ses autres amis; il n'avait pas craint de révéler la cause qui le mettait en campagne à un âge et dans une saison où il n'est jamais agréable de croiser le fer avec un beau ténébreux, et tout cela certainement ne pouvait finir par un acte de générosité, acte que l'opinion taxerait d'impardonnable faiblesse.

Comme il parcourait encore cette gamme de pensées, déjà agitées par son esprit, il vit ou crut voir que Nancy commençait à laisser percer une certaine impatience. Nancy ne lui disait pas tout à fait : « Allez-vous en », mais évidemment elle donnait à comprendre que sa présence devenait importune. Un moment même, la jeune femme tira sa montre de sa ceinture, cherchant avec assez peu de ménagement à voir quelle heure il était. Gontran, de plus en plus piqué, se dit que c'était le moment de résister. Il venait de passer dans le petit salon, où il se chauffait en bourgeois sans gêne, les jambes devant la cheminée. Comment le vicomte, si peu sédentaire, s'entêtait-il à rester chez lui aux heures où il avait l'habitude de sortir? Quel plaisir pouvait-il trouver à demeurer près du feu dans une saison où il ne fait pas encore froid? Bref, toute cette lenteur, calculée ou non, paraissant être peu du goût de Nancy, elle se mit à la fin à faire entendre un soupir en signe de protestation.

Ce soupir devint sur-le-champ le signal d'une scène, qui, en toute autre occasion, aurait pu sembler comique.

Vormeuse avait peine à dissimuler son embarras. Pour se donner une contenance, il mit la main sur un journal qui se trouvait là par hasard, chiffonné et peut-être à demi lacéré, et, en se tournant du côté des bougies, il fit semblant de le lire, lui qui ne s'occupait jamais des nouvelles du jour. Un politique du café de la Régence n'aurait pas eu l'air plus recueilli. En le voyant en apparence si attentif, la vicomtesse lui fit remarquer, non sans malice, que cette feuille, sur laquelle il s'appuyait avec tant de bravoure, n'était rien autre chose qu'un papier frippé, une gazette de la semaine dernière, et par conséquent un objet hors de saison. Quoique touché dans le vif de son amour-propre, Gontran ne se tint pas pour déferré ; il laissa là le journal et, changeant de posture, il fouilla au fond d'un vide-poches en porcelaine du Japon et en retira un petit collier formé avec des sequins d'or, ornement dont on se servait fréquemment à cette époque pour les bals parés et masqués. Très-éloquent par extraordinaire sur un tel chapitre, il se mit à faire l'éloge du collier, qui ne pouvait que faire ressortir, disait-il, la fraîche beauté d'une jeune femme.

Ici Nancy, emportée par un mouvement de fine moquerie, ne put se défendre de l'interrompre en riant.

— Eh ! monsieur, lui dit-elle, en vantant cette parure, vous oubliez que c'est vous-même qui m'avez forcée de la mettre au rebut, prétextant avec raison qu'un collier de pièces d'or s'alliait très-mal à la chevelure d'une blonde.

Cette fois Vormeuse s'avouait à lui-même, mais *in petto*, qu'il était battu à plates coutures. D'ailleurs la soudaineté de cette repartie le surprenait autant qu'elle l'enchantait. Est-ce que Nancy, déjà si tentante, allait se mêler désormais d'avoir de l'esprit? C'était là un jour sous lequel il n'avait jamais osé étudier la petite personne. Il est vrai que l'éducation des Parisiennes se fait avec une rapidité prodigieuse. La fille du banquier, se frottant au beau monde, ne pouvait-elle pas, tout comme une autre, mettre au bout de ses mots l'aiguillon acéré d'une abeille? Il est des diamants dont on ne constate les lueurs vives et la qualité d'origine qu'après un examen répété. Ce n'était qu'au bout d'une année de ménage et à la suite d'une vive émotion, qu'un genre de beauté inattendue se révélait dans cette jeune femme; Nancy, que le vicomte avait prise des mains de son père à l'état de petite pensionnaire, se présentait à cette heure à ses yeux avec tous les dehors d'une véritable marquise de l'ancien régime.

— Et dire que tout cela pourrait être le partage d'un butor ! pensait-il en remettant le collier de sequins dans le vide-poches.

En continuant à s'égarer au milieu de ce roman si brusque et si cruel, il se disait, toujours sous la forme d'une rêverie :

— Je la vois inquiète, émue, peut-être même troublée. Au fond, c'est une conscience encore neuve. Je me tromperais fort si l'heure où elle doit me trahir ne communique pas à tout son être un mouvement marqué d'hésitation et de crainte. Nancy redoute le lendemain qui suit toute chute. Si elle savait comprendre la magnanimité de son mari, elle pourrait s'épargner de bien amères angoisses. Il n'y a jusqu'à présent de visible que le dessein de la faute ; c'est déjà beaucoup sans doute, c'est déjà trop, mais enfin la faute elle-même n'est pas commise. Sans prendre la peine de me dire un mot, rien qu'en fixant ses yeux sur les miens, qu'elle manifeste, non pas même du repentir, mais du regret ; que de là, elle se jette dans mes bras, et tout est fini. De ce drame odieux, il ne restera plus entre elle et moi qu'un vague souvenir.

Il en était là de ses réflexions quand Nancy, qui pensait tout haut, jugea à propos de prendre la parole. Tout en se baissant afin de ramasser une épingle qui venait de tomber sur le tapis, elle demanda au vicomte ce qu'il comptait faire de sa soirée; Gontran fit semblant de n'avoir pas entendu, sans doute pour se donner l'âpre plaisir de voir la jeune femme recommencer sa question.

A son tour, voyant bien que ce silence n'était pas involontaire, mais très-nettement joué, la jeune femme prit l'alarme.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? pensait-elle. Je ne sais comment m'expliquer son attitude de ce soir. Durant tout le dîner, il n'a parlé que comme un homme qui cherche ses mots et qui, la plupart du temps, s'étudie à ne répondre que d'une manière évasive. D'ordinaire, le dîner à peine fini, il jette sa serviette sur la table, se lève, salue et s'en va, un cigare aux lèvres, jouer à la bouillotte dans un club ou se promener parmi les oisifs du boulevard de Gand. Il n'a jamais eu peur de me laisser seule, la bride sur le cou, comme disait madame Geoffrin. Aujourd'hui que j'ai à sortir, le voilà de planton à côté de moi, en laissant supposer l'intention de mettre pour la première fois des entraves à ma liberté. Que veut-il? que soupçonne-t-il? C'est parce qu'il avait accusé le désir de s'absenter pendant toute la soirée pour une affaire de haras que j'ai imaginé la partie d'aller avec Sabine au ballet de *la Tentation*.

Elle avait à peine fini cet aparté qu'une des glaces du salon lui renvoya l'image réfléchie de Gontran; le vicomte avait la figure allongée, toute assombrie par une sorte de courroux ; ses yeux s'allumaient d'une lueur que la recluse ne connaissait pas. Elle voyait sa main reprendre le lambeau du journal délaissé et le crisper avec menace après avoir fermé le poing.



Tant de choses nouvelles étaient bien faites pour la frapper d'un peu d'effroi. Nancy ne savait plus que penser. Ce poing fermé lui faisait presque voir son mari sous une autre figure que celle d'un homme du monde. Comment en était-il arrivé à s'emporter de cette façon? Était-ce à la suite d'un de ces malaises nerveux que la science donne pour prélude à de terribles maladies, ou ne fallait-il pas reconnaître plutôt dans ces signes de colère le début d'une tyrannie domestique?

A ces deux suppositions, la Parisienne capricieuse et indomptée reparaissait brusquement dans Nancy. Ces organisations débiles entendent toujours qu'on ne contrarie en rien le libre exercice de leur volonté. Une tête affolée de luxe et de musique sera de bronze aussitôt que l'on entreprendra de la détourner d'un projet convenu. Nancy était habituée à agir à sa guise. Il était sous-entendu qu'elle n'avait aucun compte à rendre ni aucune permission à demander. En sortant, ce soir, ne demeurerait-elle pas dans le cercle de la coutume? Sous quel prétexte un maître aurait-il pu l'empêcher de donner suite à un innocent caprice? Qu'y avait-il de si étrange dans une soirée passée avec une parente à trois cents pas de la maison? Nancy d'ailleurs ne voulait s'arrêter à aucune conjecture injurieuse. Dans l'attitude de son mari, elle ne voyait et ne pouvait voir que le désir formé par un homme de marquer sa force et de couper les ailes à un plaisir, rien que par amour du mal.

Vormeuse ne disait toujours rien.

— Il persiste à garder le silence, se disait-elle un peu alarmée. Ah ça, aurait-il donc réellement le projet de m'empêcher d'aller à l'Opéra ce soir? Je ne veux pas chercher le pourquoi d'une fantaisie si peu concevable. Ce serait de la méchanceté et rien de plus. Un galant homme tel que lui est pourtant à même d'admettre que sa femme ne doit pas vivre toujours à l'état de victime cloîtrée. En tout cas, c'est une chose arrêtée avec Sabine que cette partie. Voilà huit jours qu'il n'est pas question d'autre chose dans la maison. Mais je parle comme si j'étais une fille soumise à une autorité de fer. Le vicomte n'osera certainement pas me défendre de sortir.

En ce moment, la pendule ayant sonné la demie de six heures, Nancy, décisive comme le sont toujours les femmes, interpella Vormeuse, mais en y mettant une excessive douceur.

— Gontran, dit-elle, voulez-vous me permettre un mot?

— Allons, le repentir agit, se dit le vicomte; elle va peut-être me revenir.

Et en se tournant du côté de la questionneuse:

— Si je veux vous permettre de parler? mais sans aucun doute et avec beaucoup d'empressement, ma chère Nancy.

— Où avais-je donc la tête? pensait aussitôt la jeune femme. Folle que j'étais! Il a trop de politesse dans la forme et dans le fond du langage pour songer à prendre les airs d'un maître absolu.

Et avec un sourire d'une adorable perfidie:

— Mon ami, n'avez-vous pas dit, la semaine passée, que vous iriez aux haras de Viroflay, ce soir?

— Il se peut que je l'aie dit, ma chère enfant. Toute fantaisie passe vite, vous ne l'ignorez pas. J'ai changé d'avis.

Ces paroles étaient empreintes d'un certain sentiment de sécheresse qui dénotait bien décidément quelque chose comme une déclaration de guerre. Nancy retombait dans son étonnement de tout à l'heure. A quoi pouvait se rapporter une bouffée d'amertume si imprévue? Inquiète, la timide révoltée cherchait dans les replis de sa mémoire et elle n'y trouvait rien qui pût motiver une telle marque de colère ou d'injustice. Seulement il lui était démontré que le vicomte cherchait à la faire ployer sous le poids de son autorité conjugale, et elle s'exhortait déjà à la résistance. Les femmes de Paris nourrissent à cet égard un préjugé auquel il leur arrive de donner parfois toute l'ampleur d'une théorie. Dans leurs causeries intimes, elles se répètent à tout propos qu'il n'y a rien de plus urgent pour leur bonheur ou pour le maintien de leur liberté, ce qui est tout un, que de contrecarrer avec la plus grande énergie une première atteinte que le mari tenterait de porter à leur laisser-aller. A les entendre, toute novice qui a la faiblesse d'entrer une fois à cet égard dans la voie des concessions est une victime à tout jamais parée pour le sacrifice. On lui refuse un bal aujourd'hui; demain on lui interdira une promenade en calèche. Pourquoi porte-t-elle, ce soir, telle robe si bien faite pour la montrer sous un jour favorable? On exigera d'elle qu'elle se montre dans une mise plus simple. Il n'y a plus de limite aux empiétements du mari. Avant un an, la femme sera descendue ainsi de degré en degré jusqu'à l'avilissement d'une Cendrillon, bonne tout au plus à monter la garde autour du foyer domestique. Nancy avait plus d'une fois entendu ses belles amies émettre cette doctrine, et, à la longue, portée à l'indiscipline, à la manière des enfants gâtés, elle n'avait pas hésité à l'adopter. Le moment se présentait où elle avait à se prouver à elle-même qu'elle n'en faisait pas une vaine parade, mais qu'elle la tenait pour un composé de solides principes, pour le premier article de la loi des douze tables, et elle avait l'intention de résister.

— J'ai changé d'avis! dit-il négligemment. Ainsi, pensait-elle, il me brave en face, il me raille même; la chose est certaine. Eh bien, nous allons voir comment tout cela finira!

Revenant donc à la charge, mais en mettant à son service toutes les ressources d'une stratégie réellement féminine, elle fit d'abord semblant de n'avoir pas pleinement compris le sens des dernières paroles que Vormeuse venait de faire entendre. Dans des temps encore voisins, la surveille, peut-être, elle avait commencé un travail de tapisserie, une paire de pantoufles évidemment destinée à son mari. Après avoir pris ce canevas qui était posé sur un guéridon, elle le tourna et le retourna comme pour l'examiner, mais bien certainement aussi pour le faire voir. D'un coup d'ongle, elle se mit ensuite à y défaire une fleur brodée, pour deux motifs, d'abord afin de distraire, sinon toute l'attention de Gontran, du moins une parcelle de sa pensée; en second lieu, afin de trouver elle-même le temps de se ménager une attitude qui lui donnât beau jeu dans le combat.

— Je ne l'avais jamais vue que calme, se disait le sportman attiré par ce manége. Courroucée comme une petite panthère de l'Atlas qu'on essayerait de mettre en cage, elle est vraiment adorable.

La posture prise, on pourrait dire la position occupée, puisqu'il s'agissait d'un champ de bataille, Nancy revint à la conversation comme si aucun point n'eût été gagné par son adversaire. Pendant cette évolution nouvelle, ses yeux se montraient dans toute leur beauté juvénile. De sa bouche, rouge comme une cerise du mois de juin, ce qu'elle disait s'échappait avec une musique dans laquelle se nuançaient en un instant l'étonnement, l'ironie et la colère.

— Ne venez-vous pas de me dire, Gontran, que vous n'iriez point à Viroflay, ce soir?

— Je l'ai dit, en effet, ma belle enfant.

Elle avait l'air de reconstruire la fleur, après l'avoir déchirée.

— Pourtant, cher Gontran, à vous entendre, l'autre jour, vous étiez attendu avec la plus vive impatience par ces messieurs du haras.

— Que vous importe? Je n'irai pas à Viroflay; voilà, chère amie, ce que je puis vous affirmer.

— Mais sortez-vous, du moins, comme de coutume?

— Non.



— Vous passez la soirée ici ?

— Précisément.

— A votre aise, mais, de mon côté, il ne peut en être de même, Gontran.

— Comment ça ?

— C'est que, sachant que vous vous absentiez, j'ai pris un engagement. J'avais pensé que je pouvais...

— Plus un mot là-dessus, madame, je vous en conjure. Tant d'insistance finirait par me blesser.

Cette fois, la voix de Vormeuse, qui d'ordinaire était ferme mais peu élevée, s'emportait dans les notes graves. La jeune femme commençait à baisser la tête comme pour avouer son impuissance à rompre le mauvais vouloir de son mari. Ainsi elle s'avouait presque vaincue. Non-seulement elle n'irait pas voir la Taglioni danser, ce soir, à l'Opéra, mais encore, si la scène qui venait de se passer chez elle transpirait dans son monde, si l'on apprenait qu'elle avait baissé pavillon devant le vicomte, c'en était fait de son prestige ; elle était pour toujours perdue de réputation auprès des femmes de Paris. Ses intimes ne pourraient se dispenser de la traiter à l'avenir comme un objet de risée ou comme un mauvais exemple.

Sous le coup de ces pensées, Nancy, dépitée, s'ingéniait à trouver une ruse ou un coup de dé qui l'aidât à sortir de cette impasse. Toujours courbée sur sa tapisserie, elle adressait mentalement une prière au lutin d'Écosse, à ce Trilby de Charles Nodier, qui fait profession de protéger les femmes et de se moquer des maris. Mais quoi ! le malin génie réside bien loin de Paris, par delà les mers. Comment pourrait-il se laisser toucher par une prière partie d'une petite maison des Champs-Élysées ? Pourquoi aussi, n'ayant pas l'habitude d'être propice aux Françaises, se donnerait-il la peine de franchir tant d'espace en une minute ?

Au moment où, désespérée, elle allait, comme on dit, jeter le manche après la cognée, la portière du salon se souleva et un domestique parut.

— Qu'y a-t-il, Dominique ? demanda Vormeuse.

— On demande à parler à M. le vicomte.

— Qui est-ce?

Un étranger qui a refusé de dire son nom.

— Un étranger ! pensa Gontran ; un inconnu, qui se présente à cette heure, au moment où je devrais être absent, et qui prononce mon nom comme un passe-port ou comme un mot d'ordre ! Ce ne peut-être que le quidam du rendez-vous. — Dominique, faites entrer, ajouta-t-il à voix haute.

Vormeuse ne se trompait pas. Le visiteur était, en effet, le même grand jeune homme que, la veille, il avait remarqué, sous le balcon, ramassant à terre avec un soin empressé les morceaux de la lettre déchirée. Quoiqu'il y eût sur sa figure quelque chose qui indiquât le passage d'une légère émotion, le nouveau venu salua, non sans un peu d'élégance, et en se relevant il se prépara à se servir d'un moyen d'introduction excellent, à ce qu'il pensait, du moins.

— Monsieur le vicomte, dit-il, je suis surpris agréablement de vous rencontrer chez vous. En me présentant une demi-heure après votre dîner, je craignais que vous ne fussiez absent.

— En aucune façon, monsieur, vous le voyez, répondit Gontran, — et, tout en fronçant le sourcil, le sportman ajoute : — Voulez-vous m'apprendre ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Dans le premier moment, Nancy avait été fort aise de voir un incident fortuit se jeter en travers du démêlé qui la mettait tout à l'heure en face de son mari ; mais d'un autre côté, après avoir jeté les yeux sur la pendule où les deux aiguilles se hâtaient de marquer l'heure de l'Opéra, et craignant que le cérémonial d'une visite ne dégénérât en longueur, elle ne dissimulait en rien un vif mouvement d'impatience. Il y avait de quoi rendre fou Vormeuse à qui ce détail n'avait pas échappé.

— La voilà qui casse sa laine avec colère ! pensait-il. Encore un instant, et elle jettera au feu le canevas de mes pantoufles. Il est suffisamment clair que ma présence est un contretemps.

Cependant il revenait vite à l'inconnu. Ce dernier, mis au pied du mur, ne pouvait se dispenser de répondre au moins quelques mots à la question qui venait de lui être faite par le maître de la maison. Après un très-court instant d'hésitation, l'étranger tira de sa poche une lettre cachetée d'un grand sceau de cire rouge, et la présenta à Vormeuse.

— Monsieur le vicomte, dit-il, vu les troubles qui agitent en ce moment les provinces de l'Ouest, le magistrat qui veille sur le repos des citoyens a jugé à propos d'ouvrir une enquête, et il appelle tous les hommes d'ordre à s'y faire entendre.

Gontran, de plus en plus dépaysé, ne comprenait pas ce qu'on venait de lui dire.

— Rien de plus simple, ajouta le visiteur en s'exprimant déjà avec plus d'assurance. Pour arriver à une prompte pacification du Bocage, que la guerre civile pourrait désoler encore une fois, on invite un grand nombre de personnages à passer officieusement au cabinet du préfet, où l'on a des renseignements à leur demander. C'est ainsi, monsieur le vicomte, que vous êtes invité à vous y présenter ce soir même.

— Comment ! ce soir? s'écria alors le sportman en examinant le quidam des pieds à la tête.

Gontran hésitait. Par ce qu'il venait d'entendre, il croyait bien deviner quelles fonctions étranges remplissait l'homme ; mais, comme il ne se mêlait pas de politique, la démarche ne cessait pas d'être pour lui une énigme. D'autre part, le souvenir des papiers ramassés et du rendez-vous donné au ballet de la *Tentation* ne lui sortait pas de l'esprit ; c'était même ce qui y prévalait. Dès lors, il ne voyait plus dans la démarche du faux messager que la conséquence d'un plan dressé pour le tromper. Un galant ne pouvait-il pas se cacher sous l'enveloppe d'un agent de police supposé ! On a fait cent fois circuler dans le monde des histoires d'huissiers feints ou improvisés, ou d'autres mystificateurs du même genre, qu'a imaginés le génie inventif de la trahison. Celui qui apportait ce pli, sans doute authentique, ne pouvait-il pas être un de ces Almaviva de rencontre, habitués à jouer avec la folle tendresse des femmes et l'honneur des maris ?

Pour en finir, le vicomte prit un ton sec, toujours en enveloppant le visiteur du regard :

— Monsieur, dit-il, tout me porte à croire qu'il y a là dedans une méprise ; ce message ne doit pas être adressé à ma personne. Sans m'inquiéter de savoir ce qui me vaut l'honneur d'être invité à donner mon avis dans une enquête établie sur des faits qui ne me regardent en rien, il est cependant une chose que je suis habile à comprendre : c'est qu'on veut m'obliger à sortir ce soir ; mais veuillez bien croire que je ne suis aucunement d'humeur à obéir.

Ici Nancy perdait tout à fait patience.

— Déjà sept heures moins un quart ! s'écriait la jeune femme en frappant du pied.

Gontran n'y pouvait plus tenir ; il allait sans doute éclater et répliquer à l'inconnu par la provocation dont il avait si bien préparé la réussite, quand Dominique se montra une seconde fois, en ne précédant que de quelques pas madame Larochelle, la couturière. Celle-ci, par discrétion, se tenait encore sur le seuil du salon, à demi voilée par la portière de cachemire, et ne laissant voir que les bords du carton qu'elle tenait sous son bras. Mais à cette apparition soudaine, Nancy, remise des contre-temps d'une double émotion, laissa s'échapper de ses

lèvres un cri de joie, comme un lycéen qui joue aux barres le fait à l'approche du camarade qui vient le délivrer.

— Madame Larochelle ! s'écria la jeune femme en rejetant sa tapisserie sur le guéridon. Eh ! venez donc ! il y a une demi-heure que je vous attends. Nous allons passer, s'il vous plaît, dans mon cabinet de toilette.

La faiseuse s'approchait, et l'œil de Gontran continuait à être chargé de soupçons. Qu'était-ce encore que ce coup de scène ? Qu'y avait-il dans ce carton ? Pourquoi cette coïncidence avec la visite de l'inconnu ? Tout cela ne paraissait-il donc pas s'accorder pour former le tissu d'un odieux complot ? Sans doute, aucune de ces indiscrètes questions n'avait été articulée par le mari, trop homme du monde pour ne pas se retenir en présence de deux témoins ; mais, comme toutes les femmes de sa profession, madame Larochelle était douée d'un regard de basilic, assez rapide pour tout saisir à première vue. Il ne lui avait pas fallu plus d'une seconde pour distinguer le sentiment de jalousie qui poussait le vicomte. Aussi, en faisant mine d'obéir à l'injonction de sa jolie cliente, donnait-elle vivement la réplique aux interrogations muettes qu'elle voyait tomber des yeux de Vormeuse.

— Sans mentir, dit-elle, madame la vicomtesse ne pourra se dispenser d'être la plus charmante des femmes, ce soir, à l'Opéra. Je lui apporte une robe de soie à la mode, dite soie des *soupirs étouffés*, avec des volants appelés *plaintes indiscrètes* et les boutons désignés sous le nom de *regrets superflus*. Voyez plutôt le *Journal des Dames* de la Mésangère, dernier numéro.

En ce moment, Vormeuse ne put s'empêcher de céder à un petit mouvement de trépidation.

— Ces mots-là sont bien ceux que j'ai vus sur les déchirures de la lettre, pensait-il.

Il écoutait encore la maîtresse couturière et il commençait à débrouiller le sens d'un quiproquo bizarre, quand le bruit d'une voiture se fit entendre au bas de la maison. Une jeune femme, en grande parure, montait les escaliers quatre à quatre et entrait familièrement, presque sans se faire annoncer.

Le vicomte reconnut Sabine.

Sans rien attendre, la belle cousine interpellait Nancy :

— Comment, paresseuse, tu n'es pas encore prête ? Voilà sept heures. L'opéra sera commencé. Habille-toi, et en un instant. Songe que les deux du Tromblay, la marquise et la générale, qui t'accusent de te vêtir à l'antique, t'attendent pour constater que tu n'auras pas ce qu'il y a de plus récent, la coiffure en *élégie d'Allemagne*, les rubans *espérance*, tout ce qui est aujourd'hui l'élément d'un *succès certain*.

— Aïe ! murmura l'agent tout confus, « Allemagne, — espérance, — succès certain, » c'est ce qui est écrit sur mes petits papiers ! Il n'y avait pas l'ombre de politique dans l'aventure !

Comme pour répondre à Sabine, Nancy sourit et se retira dans son cabinet de toilette.

Pendant ce temps-là, l'inconnu, voyant à la fin qu'il avait donné tête baissée dans une méprise, ce qu'il fallait faire oublier le mieux et le plus tôt possible, s'empressa de saluer, et détala sans bruit.

— Eh quoi ! se dit Gontran en le voyant se retirer, ce n'était réellement qu'un.....?

Il n'acheva pas, et se mordit la lèvre. Honteux d'avoir pu loger dans sa pensée tant de vilains soupçons, si peu justifiés, il cherchait à se punir, et ne savait plus à quelle contenance avoir recours. La vérité fait parfois tomber de son miroir de ces lueurs victorieuses, dont une seule suffit à dissiper le mensonge. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'heureux mari parcourut une à une toutes les erreurs qu'une hallucination d'une minute avait causées et les extravagances de tout genre qu'un mouvement de vengeance irréfléchie avait fait naître. Pour trois ou quatre tronçons d'un billet d'une demi-page, il avait accusé sa femme, passé une nuit blanche, importuné son meilleur ami, dérangé deux de ses camarades, pris une leçon d'escrime à cinquante ans et médité de tuer un quidam qui lui était aussi étranger qu'un chasse-mouches du Grand-Turc.

A dix minutes de là, comme la voiture de Sabine emportait Nancy rue Le Peletier, au ballet que dansait si bien mademoiselle Taglioni, Vormeuse, qui avait recouvré la sérénité de son esprit, quittait à son tour la petite maison, en disant :

— Allons dire au major Morand que je suis un ridicule visionnaire, et que son jardin ne sera pas profané, ce soir, par un duel aux flambeaux.

Philibert Audebrand.

Une statistique qu'on n'avait jamais songé à faire, c'est celle des modistes, type essentiellement parisien, celui-là ! Il y en a 2 884 à Paris, toutes ou presque toutes Parisiennes, jeunes et jolies, à l'exception de 79 hommes qui figurent dans ce nombre et qui ne brillent pas précisément par les mêmes avantages.

Les quartiers de modes sont le faubourg Montmartre, la Chaussée-d'Antin, Bonne-Nouvelle, Vivienne, Palais-Royal, faubourg Saint-Honoré, c'est-à-dire les plus élégants quartiers. Quelques-unes de ces demoiselles du chapeau viennent d'Angoulême, du Mans, de Tours, de Nancy, de Beauvais, voire même de la Belgique et de l'Allemagne.

Maintenant, pourquoi sont-elles généralement jeunes et jolies ? Tout simplement parce que le métier est gracieux et demande du goût ; parce que ces pauvres enfants ne gagnent que de 3 à 4 francs par jour, qu'elles se dégoûtent vite d'un travail si ingrat et désertent leurs magasins pour n'y plus revenir, ce qui nécessitent leur remplacement fréquent. L'étranger nous en prend, le théâtre nous en prend, Mabille et l'Opéra nous en prennent... Et pourtant il y en a toujours !

***

C'en est fait décidément du genre Thérésa et des exhibitions des petites dames du lac sur nos théâtres de genre. Il y a réaction, et la réaction vient d'en bas, des tabagies du café-concert.

Mademoiselle Cornélie, l'intéressante tragédienne qui a déserté le Théâtre-Français, fait tous les soirs salle comble à l'Eldorado, avec ses tirades classiques. Corneille et Racine sont remis en faveur, et la jeune Hermione vient d'être engagée définitivement par M. Lorge au prix de 40 000 francs par an. Bien cotée, la tragédie, comme on voit ! — Ch. d'H.



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864):

Une PRIME sérieusement avantageuse.

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS SPÉCIAUX DE LINGERIE.

Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur recommandant une édition de patrons spéciaux pour la lingerie. C'est un journal qui a pour titre : *la Lingère parisienne*, et qui donne, chaque mois, une grande feuille reproduisant alternativement des patrons de grandeur naturelle de tout ce qui concerne la lingerie, corsets, camisoles, chemises d'hommes et de dames, jupons, broderies, fichus, pantalons de dames, etc.

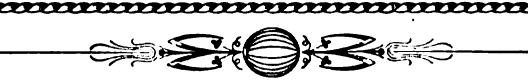
Le prix d'abonnement, pour un an, est de 6 fr. pour la France et 8 fr. pour l'étranger.

Les personnes qui désirent s'abonner à cette publication, sont priées d'envoyer le montant de l'abonnement en un bon sur la poste à M. Henri Picart, directeur, rue des Petites-Écuries, 19.

Les libraires et les messageries impériales se chargent de faire les abonnements, sans aucune augmentation de prix.



Paris. Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts, Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO DE MARS 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE MARS 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Madame Morison a composé une très-jolie série de chapeaux de printemps; sans pouvoir affirmer que ces formes gracieuses dureront toute la saison, nous pouvons du moins prédire qu'elles auront un succès réel dès les premiers beaux jours. Les types sont plus petits encore qu'auparavant, l'ornementation varie beaucoup; on peut en juger par la description que voici :

Le chapeau *diadème*. Il se compose d'une passe accentuée vers les joues et sans fond; le devant simule un bandeau bouffant. — Un premier modèle est en taffetas blanc, recouvert en tulle blanc broché de perles d'ambre; sur le côté, une aigrette de plume d'oiseau de paradis; sur le milieu, un papillon diapré. Le bord est garni de *tombants* en clochettes d'ambre. Brides de taffetas blanc avec écharpe de tulle illusion; collier de perles en arrière du chapeau. — Un autre modèle du même patron est en tulle rose bouillonné et liséré de satin blanc; le tour est garni de grelots de cristal. Sur le côté gauche est un bouquet de roses mousseues posé sur des grappes traînantes de muguet. Les brides et les guides sont en ruban blanc liséré de rose (ruban n° 12).

Un très-gracieux modèle a nom *reine Margot*; il est en tulle marabout blanc, orné d'une frange de perles satinées. La passe est décorée d'un papillon posé sur un groupe de feuilles. Les brides sont en tulle marabout avec bouquet en lien.

Le chapeau *Andalous* est composé de tulle maïs mélangé d'agréments de paille, avec brides et guides en taffetas de même teinte. En arrière flotte une voilette-écharpe de tulle maïs perlée de cristal. Le bord est accompagné de franges en boules de la même nuance.

Un chapeau *Marquise* est en tulle blanc bouillonné. Le bord a trois rangs de colliers de perles satinées posées sur la passe. Brides de taffetas blanc; sur le côté, un bouquet de camélias de crêpe lavé de rose, avec feuillage vert glacé.

Enfin, le chapeau *jardinière* est en paille de fantaisie et entouré d'une guirlande de fleurs des champs : bluets, pâquerettes, boutons d'or, coquelicots et brins d'herbe. Le ruban qui garnit le chapeau est du n° 12; il est accompagné d'une bordure de fleurs assortie à la garniture; ce ruban est placé de manière à tomber, autour du chapeau, en pans disposés sur les côtés et en arrière. Il est impossible de rêver un type plus harmonieux et d'une fantaisie plus printanière.

Nous résumons les nouveautés du chapitre chapeaux par l'introduction : 1° des perles satinées; 2° du ruban étroit (même comme brides); 3° des dessins jardinière, n° 12 et n° 2; 4° par la coupe des calottes rondes et plates encadrées d'une passe-diadème, ou même simplement accompagnées d'ornements en fleurs, feuillage ou perles tombant en frange.

Les toilettes d'enfants se montrent avec toute la saveur du fruit nouveau dans les magasins du *Cardinal Fesch* (rue Neuve-Saint-Augustin, 45). Esquissons les premiers costumes de bébés que nous avons admirés cette semaine :

Pour bébé d'un an. Robe de grenadine maïs soutachée de ganse ponceau. Sur chaque pli de la jupe, le corsage est décolleté en carré avec broderie de soutache assortie. Cette toilette, pour la campagne, peut être répétée en toile grisaille, et en piqué maïs ou blanc.

Costume de fillette de six à huit ans. Jupon de dessous en *géorgienne*, nuance grisaille. Jupe courte, de même étoffe, relevée par des boucles de nacre blanche. Paletot droit, dont les petits côtés sont décorés de boucles de nacre graduées. Ce paletot a un capuchon à la vieille, dont tous les plis sont arrêtés par des boucles de nacre. — La coiffure du costume est un chapeau *canotier*, à calotte plate, en toile cirée, avec ruban de taffetas bleu formant tour et guides. Les bouts des guides sont ornés d'ancres en nacre.

Une des plus jolies compositions du *Cardinal Fesch* est une toilette riche pour petite fille de quatre à six ans. En voici le croquis : — Jupe plate, taillée à pointes, en popeline nuance écrue. La garniture est composée de *fiches* posées sur deux rangs contrariés. Les fiches sont en velours ponceau; celles du bas ont l'extrémité inférieure terminée par un gland ponceau et or; celles du haut ont l'extrémité supérieure arrêtée par un bouton de passementerie ponceau et or. Le corsage, découpé en carré, a une passementerie du même style aux épaules, au bas des manches et autour de la taille.

Une confection de fillette à laquelle nous prédisons un vrai succès d'actualité et que l'on recherchera comme pardessus des toilettes de Pâques est une veste *bretonne* en lainage blanc, avec ornements et broderies multicolores.

Comme coiffure nouveauté nous signalons celle qui fait partie de la robe ornée de ponceau ci-dessus décrite : c'est une toque *volontaire* en popeline écrue, avec bandeau de velours ponceau posé en diadème et aigrette de grèbe.

Nous avons remarqué, dans les assortiments de toilettes courantes, des costumes de petits garçons en drap de printemps, nuances cuir, lilas, gris, chamois ou feutre, avec de très-jolis ornements brodés en soutache.

Madame Pieffort (rue Grange-Batelière, 1), compose tout à la fois les toilettes des soirées de carnaval et les premiers essais de la nouvelle saison. Dans les unes et dans les autres, elle maintient sa réputation d'élégante originalité.

Une robe remarquée au dîner de madame de G..., dîner qui a été suivi de concert, se composait ainsi : — Première jupe de satin vert de lumière, avec un bord et la traîne brodés de perles blanches satinées. Dessus de tunique en point d'Angleterre, relevée par des agrafes et des touffes de roses mousseues. Corsage de satin drapé de dentelle, avec épaulettes de roses, et, sur le milieu du corsage, des agrafes de diamants pareilles à celles de la tunique.

Une robe de bal est en tulle blanc bouillonné et coupé de bandes de satin blanc; sur ces bandes, un semis de perles de cristal diamanté. Corsage à la grecque, rattaché aux épaules par des pièces de satin perlées et bouillonnées. Ceinture de satin blanc brodée et frangée de perles.

Comme toutes les couturières intelligentes, madame Pieffort a maintenu le jupon à ressorts en le réduisant aux proportions indiquées par la forme actuelle : aussi ses robes traînantes, toujours montées avec beaucoup de soin, sont d'un bel effet et ne gênent point les personnes qui les portent. La manière dont on double le bas des jupes a une grande influence, et nous engageons les couturières peu expérimentées à étudier cette question de doublure en tissu ferme qui devient de plus en

plus difficile à mesure que la traîne se prolonge et que la crinoline diminue.

Les nouvelles jupes de la maison Bandelier et Roche (rue Montmartre, 133), tranchent en grande partie la difficulté, car elles sont elles-mêmes organisées pour renvoyer le biais du jupon : il est donc facile, avec leur secours, d'arriver à cette perfection de tournure qui est le rêve de nos élégantes.

Comme on nous promet une foule de costumes courts pour le printemps, on s'occupe dans les ateliers de la maison Bandelier et Roche de construire des jupons *ad hoc.* C'est d'abord la jupe étroite et courte, à ressorts dans le bas, et ensuite les innombrables séries de surjupes décorées à la jardinière, à la Pompadour, à l'espagnole, etc. C'est aussi la jupe *Camargo*, garnie de pavillons perlés; la jupe *Andalouse*, soutachée de velours noir sur fond rouge ou bleu, et la jupe *Robin des bois*, à rayures tranchantes, blanc, noir et ponceau.

Les nouveautés se montrent à profusion dans toutes les industries stimulées par l'ouverture prochaine de l'exposition. Les dentelles vont être en première ligne dans ce grand concours, si nous en jugeons par les magnifiques produits de la maison Violard frères (rue de Choiseul). Des compositions de dessus de robes, de tunique et surtout des châles et des volants d'une splendeur inouïe vont étaler leurs dessins et les admirables réseaux qui composent leur tissu féerique.

On parle, pour cet été, de vestes de dentelle à forme flottante, et nous y croyons d'autant plus volontiers, que la confection courte permettra à toutes les femmes d'aborder ce genre si distingué.

On cite aussi un grand nombre d'étoffes nouvelles. Lyon doit envoyer ses merveilleuses soieries, avec lesquelles aucune fabrique ne peut lutter, car ce qui fait la gloire de la fabrication lyonnaise, ce sont ses dessinateurs, élèves des maîtres illustres dont les noms sont célèbres dans la patrie de Jacquard. L'Allemagne, l'Angleterre et la Suisse peuvent nous emprunter nos dessinateurs, mais la souche est à Lyon, et l'expérience a démontré que la transplantation n'est pas favorable aux artistes.

L'exposition nous fournira, sans doute, des matériaux imprévus pour nos causeries; nous ne négligerons rien de ce qui aura trait aux modes, nous le promettons à nos lectrices.

Avec les premiers jours de mars, au moment où le soleil darde ses rayons sur nos fronts allanguis par l'atmosphère des salons, un travail s'opère sur le tissu dermal, et ses premiers effets sont de faire paraître les rougeurs et les taches brunes que l'on nomme éphélides. C'est alors qu'il faut avoir recours au lait antéphélique de Candès (26, boulevard Saint-Denis). Ce liquide a, depuis dix-huit ans, la réputation bien établie de rendre au teint sa pureté et son éclat.

Nous recommandons aux personnes qui se servent de ce produit de lire avec soin les explications qui l'accompagnent et de se conformer exactement à ses prescriptions. De ce soin dépendent les bons résultats qu'il est important d'obtenir.

Marguerite de Jussey.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 845.

Toilette de ville ou de maison. — Chapeau en velours, fond rond et peu élevé, passe à bords plats, brides en velours.

Robe façon redingote en étoffe *caméléon* (nouveau gros reps de soie), garnie de velours, de liserés en soie et de boutons en nacre.

Cette robe est à taille courte. Manches justes; la jupe est en biais sans plis; col, grands parements, bande devant et en bas en velours.

Toilette de bal. — Coiffure avec tous les cheveux relevés, frisures ombrageant le front; bandeau et cache-peigne en satin; belle plume blanche sur le derrière de la coiffure.

Robe en taffetas blanc; corsage décolleté en rond, garni de petits biais en satin suivant le contour du *décolleté*. Manche courte en taffetas bordée de satin.

Robe de dessus en tulle blanc brodé; le corsage de tulle est beaucoup plus décolleté qne celui de dessous; il est garni d'une berthe en tulle plissé avec petites pattes en satin.

Taille courte et ronde. Ceinture en satin.

La jupe en tulle est tout à fait plate devant. Elle est garnie d'une bande en satin formant des dents et dont le devant est orné par une dentelle posée à plat. Une ruche de satin suit, de chaque côté, la forme des dents.

Le derrière de la jupe est tout bouillonné et retenu par trois bandes de satin recouvertes de dentelles.

Le bas de la jupe est terminé par une grosse ruche double en tulle bordé de satin.

Petite fille de sept a huit ans. — Toquet rond en feutre garni de velours.

Paletot péplum et robe en drap moutonné. La jupe est plissée à plat en façon de *Fustanelle grecque*. Jupon de cachemire.

Velours au paletot et au bas de la jupe.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 82.

Chapeau en taffetas mauve orné sur le côté d'une rose et garni d'une fine dentelle blanche cousue dans le milieu.

Le costume est tout en taffetas mauve et garni d'agréments de passementerie perlée d'un mauve plus foncé que la toilette. Le petit paletot droit est ouvert sur les côtés qui forment pointes, et garni devant comme derrière de plissés plats réguliers. La jupe de dessus est garnie de la même manière; elle est coupée en biais sur les côtés de manière à former un grand pli dans le bas, sans en former à la taille. Jupe de dessous tout unie et très-longue derrière.



Dentelles du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, N. 129. Savons de Violet, f. de S. M. l'Impératrice, rue S.

Entered at Stationer's Hall. LONDON C. E. Weldon, 248, Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda P.

plus di
noline
Les
Montm
elles s
jupon
perfec
Com
le prin
lier et
jupe é
innom
Pompa
garnic
velours
à rayu
Les
dustric
Les de
cours,
maiso
dessus
d'une
rables
On
tante,
fectio
si dist

Tou
et peu
Rob
garnie
Cet
sans p

Tou
ombra
blanch
Rob
biais e
bordé
Rob
coup p
tulle p

Cha
fine de



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Pieffort, r. Grange Batelière, 1. Modes de Mme Morison, r. de la Michodière, 6.

Coiffures de Hr. de Bysterveld, Faubg. St. Honoré, 5. Costumes d'Enfants Au Cardinal Fesch, r. Ne. St. Augustin, 43.

Plumes et Fleurs de L. Coudré, Mon. Tilman, r. de Richelieu, 104.

Rubans et Passementeries A la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6. | Sous jupes acier E. Creusy Baudelliet et Roche rue Montmartre 133

Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, No. 129. | Parfums de Violet, f. de S. M. l'Impératrice, rue St. Denis 317.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON C. E. Weldon, 248, Strand W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Planche 82.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de ville de la maison V. Boudet, 7, boulevard de la Madeleine.

CAUSERIE

Nous sommes dans la série des choses extraordinaires. C'est une giboulée de phénomènes inattendus, inespérés, incroyables. L'imagination des plus féconds faiseurs de tours de force est dépassée ; c'est à surprendre, c'est à confondre la raison. Eh quoi ! êtes-vous donc arriéré de me parler raison ? Que me voulez-vous avec votre logique ? Au diable et la logique et la raison ! A la façon du médecin de Molière, on a changé tout cela dans ces derniers temps.

Ne vous attendez pas à ce que je vous raconte toutes les surprises, toutes les merveilles, tous les phénomènes dont la France et le monde entier ont été les témoins pendant ces jours passés; je ne le puis pas ; il me faudrait sortir de mon centre d'abord, m'égarer sur un sol plein de trappes, et je ne répondrais pas de conserver ma tête sur mes épaules. Force m'est donc de me circonscrire ; c'est pénible, mais cela est ainsi.

Je saute par-dessus bien des choses; je tourne bien des coins de rues avec une précaution dont je ne saurai jamais assez me vanter, et j'arrive à des faits d'un ordre fort innocent, mais non moins merveilleux. Par exemple, une forêt qui marche. Vous pensiez que Shakespeare, lorsqu'il fait marcher une fausse forêt dans *Macbeth*, afin d'effrayer les traîtres, avait pris les hommes pour des imbéciles en leur faisant accroire qu'une forêt était susceptible de se déplacer. Rien de plus simple et de plus naturel cependant. Le fait vient de se produire en Suisse, canton de Fribourg ; j'espère que je mets les points sur les I ! Oui, là, par suite de la fonte des neiges et du ramollissement des terres, une forêt tout entière, placée sur le flanc d'une montagne, est en train de se laisser glisser sur une pente dangereuse et d'envahir une plaine.

Vous dire que ce déménagement-là ne se fera point sans causer quelques dégâts, vous ne vous y attendez certainement que trop. Une forêt ne déménage pas comme un bon bourgeois change de quartier, à l'aide de paniers, de malles et de caisses, et encore y a-t-il toujours de la casse ! Après les inondations des rivières et des fleuves, voici les inondations des forêts. On ne peut plus être tranquille chez soi, et nul ne peut répondre, désormais, de ses voisins et de son entourage.

Il peut prendre demain fantaisie à la butte Montmartre d'abandonner son domicile et de descendre sur la place de la Bourse, que cela ne paraîtra plus surprenant. Si encore on était averti, on se donnerait ce spectacle-là qui peut avoir quelque chose de curieux, sans compter les émotions évidemment très-vives. Il ne s'agit que d'être prévenu.

Ainsi, par exemple, pendant que les journaux nous annonçaient que la poudrière de Pausilippe, en sautant, tuait ou blessait un nombre assez respectable de personnes qui ne s'y attendaient pas, une foule considérable de Parisiens se rendait aux environs du Trocadéro pour assister à un spectacle dont le *Moniteur* donnait le programme dans les termes suivants :

Aujourd'hui dimanche, depuis trois jusqu'à six heures, mille coups de mine seront tirés sur les déblais exécutés à la montagne du Trocadéro par les frères Piot, sous les ordres de l'ingénieur en chef M. Alphand. Une cloche et un poteau à télégraphe annonceront le départ de la mine, pour que le public puisse assister à ce nouveau et grandiose spectacle, donnant l'idée des éruptions volcaniques. Le terrain, du bas en haut, est composé de douze couches zoologiques : première couche, banc rose ou grisar ; deuxième, calcaire grossier; troisième, pierre à chaux ou banc vert; quatrième, banc de roche, puis caillasse ; enfin cinquième, calcaire grossier. La roche est tellement dure qu'elle éclate comme du verre. Rien ne saurait dire quelles difficultés ont été rencontrées et vaincues ; il faut voir pour en juger. La reprise des travaux aura lieu à six heures. Un monde de tombereaux, d'hommes animés d'une fiévreuse ardeur de travail, de wagons, de locomotives, passera sous les yeux du spectateur. Les lanternes de nuit seront allumées, et les effets de nuit ne seront pas d'une attraction moindre pour le visiteur.

Rien n'a manqué à ce spectacle. Le programme a été exécuté de point en point. D'un côté une poudrière fait explosion et des centaines de bras et de jambes sont lancés à plusieurs mètres au-dessus du niveau de la mer; on donne au peuple parisien le spectacle d'une éruption volcanique, et il reste autant de mains qu'il en faut pour applaudir. Histoire d'être ou de n'être pas prévenu.

Ainsi donc, voilà que les féeries de la Porte-Saint-Martin et du Châtelet ne suffisent plus à l'avidité aventureuse du peuple parisien ! Il lui faut des tableaux comme M. Marc Fournier et M. Hostein sont incapables de lui en servir, sous peine de faire sauter leurs théâtres, leurs acteurs et les spectateurs en même temps ! L'art dramatique vient de faire un pas de plus en France.

Je regrette que l'on n'ait pas pu ajourner un tel spectacle jusqu'au moment de l'Exposition, tant on réserve de surprises et d'excentricités pour cette Exposition. L'explosion de la montagne du Trocadéro eût fait très-bien, je ne puis pas me le dissimuler, à côté de l'exhibition de deux cents cuisiniers de toutes nations faisant sauter en même temps, sur un signal donné par le canon des Invalides, deux cents omelettes dans deux cents poêles de divers pays et concourant de la sorte à qui méritera la grande médaille d'or.

Voir sauter le Trocadéro et ne mourir que le lendemain de l'ouverture solennelle de l'Exposition, un peuple intelligent ne doit rien demander de plus ; et bien exigeants sont ceux qui se permettent de rêver autre chose que cela.

Moi, j'ai rêvé autre chose pendant bien longtemps, et je vois avec une satisfaction que je ne saurais plus dissimuler qu'un de mes vœux les plus ardents est en train de se réaliser. On a supprimé le dépôt des cannes et des parapluies à la porte des Musées. Vous ne vous rendez peut-être pas un compte suffisant de l'importance de cette petite conquête ; il est vrai que je l'élève à la hauteur d'une vengeance personnelle, ce qui lui donne à mes yeux une valeur incontestable. Il faut bien que je m'explique.

Un jour, à la porte d'un Musée, j'ai voulu me soustraire à cette tyrannie du dépôt des cannes et parapluies. Pour garder ma canne, que j'avais mis autant d'entêtement que d'amour-propre à vouloir conserver, je déclarai que j'avais au pied droit une blessure qui nécessitait le secours de mon bambou. Le préposé à la perception de cet impôt, attendri visiblement et convaincu par mon argument, me laissa l'usage de ma canne, mais en me faisant payer, néanmoins, mes dix centimes. Je crus en être quitte pour si peu et avoir remporté véritablement une grande victoire ; j'entrai donc hardiment dans les salles du Musée, marchant fier et droit comme un tambour-major qui passe sous la Porte Saint-Denis.

Mais, jugez de mon étonnement ! Un des gardiens du Musée s'était attaché à mes pas, et, sous peine de restituer ma canne au dépôt, et malgré l'acquit de mon dépôt, force me fut de boiter pendant toute la durée de mon séjour dans les galeries, ce qui me le fit abréger.

— Boitez, ou rapportez votre canne.

J'entendais sans cesse ces mots à mon oreille, et cette manière de me rappeler à l'ordre et au devoir agaça singulièrement mes nerfs. J'avais cela sur le cœur, et je ne rêvais que d'être vengé un jour de l'humiliation que je subis, et de l'obligation où je mis un de ces fonctionnaires, si chèrement payés sur le budget de mon pays pour ne rien faire, de perdre son temps à me traquer dans tous les coins et en face de chefs-d'œuvre qui sont ma propriété pour un trente-huit millionème, — comme une potion homœopatique.

Mais je suis vengé, et je suis satisfait. Il reste encore à voir venir le jour où le dépôt des cannes et parapluies sera supprimé aux portes de l'Exposition. Je n'ai pas grand espoir pour cette année, car les dix centimes, sinon plus, que rapportera par canne et par parapluie ce petit usage tyrannique, me semble offrir une somme de revenu trop considérable pour qu'on y renonce. Mais je me demande s'il est juste que j'aie le droit d'aller et de venir avec ma canne dans l'intérieur du Musée du Louvre, et que ce droit me soit refusé dans l'intérieur de l'Exposition, et de porter mon parapluie sous le bras en présence d'un tableau du Titien, et non pas devant les maîtres-queue qui feront sauter des omelettes devant les fourneaux de l'Exposition. Dans un pays d'égalité comme le nôtre, je ne vois pas pourquoi on ferait de distinction entre un tableau du Titien et une toile de calicot, et pourquoi on donne des priviléges à celui-là sur celui-ci.

C'est matière à réflexions, et je me propose de les faire, en temps voulu; si je trouve une solution à la chose, je vous la communiquerai.

Xavier Eyma.

LES SALONS DE PARIS.

Près du ministère de l'intérieur se trouve une petite maison modeste, simple. Au fond d'une cour, une marquise vitrée donne accès dans une grande antichambre. A droite, se trouve une sorte de bureau où se vendent les livres de M. de Lamartine; en face, le salon de réception, avec ses portes-fenêtres donnant sur le jardin qui relie celui du ministère de l'intérieur aux jardins des hôtels voisins; un grand cabinet et un plus petit salon sont contigus à cette pièce. C'est au premier que se trouvent les appartements de M. de Lamartine et de sa charmante nièce, madame la chanoinesse Valentine de Cessia.

Samedi dernier, quelques amis s'étaient réunis en moins petit nombre autour de l'illustre poëte; on savait qu'il voulait faire fête à un grand artiste malheureux que nos mères ont applaudi et dont nous ignorons aujourd'hui même le nom : c'est Huerta, le guitariste.

Huerta, qui est espagnol, eut autrefois sa part de triomphe près des plus grands chanteurs de son temps. Un soir, à Madrid, qu'il rentrait chez lui sans voiture par un temps de neige, après une de ses représentations de l'Opéra, il fut pris d'un froid subit et d'un rhume qui lui enleva la voix. Sans épargne et bon musicien, c'est de l'art qu'il voulut tenir encore la gloire et la fortune. Ne pouvant songer, à son âge, à l'instrument qui demande l'étude de toute une vie, le violon, ce rêve de tout artiste qui se sent du génie, il en choisit un plus facile, plus modeste, mais qu'il rendit merveilleux, la guitare nationale de son pays. Lorsque, en 1843, il arriva en France, il y fut accueilli et fêté. Madame Émile de Girardin improvisa pour lui des vers charmants, qui consacrèrent sa gloire. Les voici :

L'avez-vous entendu, le troubadour d'Espagne,
Qu'un art mélodieux aux combats accompagne?
Sur sa guitare il chante et soupire à la fois;
Ses doigts ont un accent, ses cordes une voix;
Son chant est un poëme harmonieux, sans rime;
Tout ce que l'on éprouve et l'on rêve, il l'exprime.
Les cœurs à ses accords se sentent rajeunir;
La beauté qui l'écoute, heureuse en souvenir,
S'émeut, sourit et pleure, et croit encore entendre
Ce qu'on lui dit jamais de plus doux, de plus tendre.
Sa guitare, en vibrant, vous parle tour à tour
Le langage d'esprit, le langage d'amour;
Chacun y reconnait l'instrument qui l'inspire.
Pour le compositeur, c'est un orchestre entier;
C'est le tambour léger pour le Basque en délire;
C'est le clairon pour le guerrier;
Pour le poëte, c'est la lyre!

Il y avait chez M. de Lamartine belle et bonne compagnie pour entendre Huerta qui a joué certaines parties de l'ouverture de *Sémiramis* avec une vigueur et une maëstria rares. C'est égal, je ne puis m'habituer à la guitare. Quand on a été sous le charme de violons comme ceux d'Ernst, de Joachim et d'Holmes, que ces pauvres cordes sont maigres et pauvres! Mais pour ingénieuses, elles le sont, en vérité.

M. de Lamartine reçoit avec une majesté vraiment souveraine; il se mêle à son accueil une douceur, une bienveillance, une mélancolie si attirante et si sympathique, qu'on oublie bientôt le souverain pour ne voir que le grand poëte malheureux, le prophète, comme l'appelle M. Ollivier; le respect l'admiration et l'attendrissement envahissent l'âme tout à la fois en sa présence.

Sa cour est choisie; les belles dames y sont nombreuses. Samedi dernier, se pressaient autour de lui la comtesse Damrémont; la comtesse de Peyronnet, qui est aussi femme de grand mérite et d'un grand esprit; la marquise de Saint-Hilaire, la baronne Albert de Chamborant, la comtesse d'Esgrigny, la duchesse Colonna, la comtesse de Mercy d'Argenteau, qui était vêtue de blanc.

La duchesse Colonna avait une robe de pou-de-soie cramoisi tout unie, décolletée carrément, avec un fichu Marie-Antoinette blanc et noir, un camélia blanc dans les cheveux.

La duchesse Colonna est née d'Affry; elle est de Fribourg : ses cheveux blonds, son teint et sa beauté ne démentent point son pays. Elle est fort grande, mince et bien faite; sa tête est attachée sur ses belles épaules d'une façon coquette et altière; elle est dédaigneuse et gracieuse; ses yeux et sa bouche sont d'un sphinx; elle en a gardé, dit-on, le secret. Son attitude, ses manières, sa parole, sont simples, naturelles, vraies; — mais selon sa nature, qui n'est point prime-sautière. Elle parle de tout comme une femme qui sait beaucoup. Ses goûts sérieux la rapprochent des hommes de pensée. M. Thiers est son ami; M. Cousin l'était aussi.

Elle voit fort le monde, qui la goûte et la recherche; elle vit avec simplicité près de sa mère, la comtesse d'Affry, dans un petit hôtel de la rue Bayard, aux Champs-Élysées, où tous les jours, à cinq heures, une compagnie d'élite se donne rendez-vous. Elle est artiste statuaire, sous le nom de Marcello. Vous avez admiré sa tête de Gorgonne à l'Exposition de 1865, et ses deux bustes de Marie-Antoinette à l'Exposition de 1866. Ces deux derniers me paraissent moins réussis que le premier : la reine n'avait point cette froideur; elle était dédaigneuse, mais elle était passionnée; ce fut sa perte, vous le savez bien!



La duchesse Colonna est bien véritablement une artiste, et non point un amateur. Elle travaille beaucoup : dès huit heures du matin, paraît-il, elle se rend à son atelier, qui est situé au faubourg Saint-Germain ; elle y passe presque toutes ses journées. Ses œuvres sont de prix et infiniment recherchées, non-seulement à Paris, mais aussi et surtout à Londres.

Quelle chose rare et touchante que cette belle patricienne ne vivant que pour l'art ! — L'art est son maître et son Dieu, dit-elle. — Il est aussi sa fortune, grâce à ce génie tutélaire qu'on nomme le talent. Elle semble, du reste, parfaite : elle a tant de mesure, de réserve, d'esprit de conduite ! N'y a-t-il point une sorte de gens assez mal nés qui la voudraient voir moins attentive à bien dire et moins appliquée à la poursuite de cette perfection, qui est un outrage pour eux.

La comtesse de Mercy d'Argenteau, qui est née Chimay, est bien, quant à elle, véritablement française ; c'est la vie, la pétulance, la curiosité, l'ingénuité de la jeune fille, jointes au charme plus grave de la femme. Elle est artiste : c'est une musicienne accomplie. N'est-ce point elle qui donnait à Liszt attaqué par la critique, cet hiver, les plus grandes marques d'admiration et d'amitié ?

C'est une beauté éclatante et vivante, c'est un cœur d'or et un esprit charmant ; elle a un grand nombre d'amis : tous ceux qu'elle a obligés, protégés, aidés d'abord ; ceux enfin qu'elle aime, qu'elle estime ou qu'elle admire. Elle est faite pour sentir l'enthousiasme et pour l'inspirer ; c'est une muse et c'est une lyre.

C'est lundi, à trois heures, que la baronne de Meyendorff avait convié ses amis pour entendre madame Ernst, que le public applaudissait, samedi dernier, à l'Athénée.

Jamais plus noble et plus brillante compagnie ne s'était vue dans cet hôtel, habitué pourtant à servir d'asile à la meilleure de Paris. Madame la baronne de Meyendorff, qu'il ne m'appartient point de juger ici comme artiste, est une grande dame entièrement dévouée à l'art. Elle est peintre ; elle a copié les plus grands maîtres, — ses compatriotes, — de l'école flamande, avec une vérité et un talent merveilleux. Son salon, dans lequel se trouve un escalier conduisant dans une galerie circulaire qui donne accès à d'autres salons, véritables musées, est entièrement tapissé de ses œuvres.

En voyant la baronne, dont la jeunesse s'est passée en voyages et en représentations, on ne laisse point de se demander comment elle a pu trouver le temps de peindre tant de toiles si rares et si achevées. « — Elle aurait vécu cent ans, on n'en serait point étonné, me disait hier un de ses amis ; — mais c'est, en vérité, le fruit d'un travail régulier et journalier. »

On peut aussi apprendre dans cet hôtel somptueux l'art précieux de ne point perdre son temps. Quelle science !

Madame Ernst, qui est assez grande, brune, avec un masque tragique et de fort beaux yeux, a dit avec grand talent *la Bonne fortune*, de Musset ; *l'Ange et l'Enfant*, de Reboul, et une scène du *Misanthrope*, avec la maîtresse du logis, qui dit excellemment bien.

Madame Ernst avait déclamé à l'Athénée les imprécations de *Camille*. Quel est le genre qui convient le mieux à sa nature ? Je crois et je dis sans hésiter, c'est le drame ; elle a la puissance, le geste et l'accent de la passion ; la souplesse et la grâce sont moins dans son talent. Elle est tragédienne et non point comédienne ; toutefois, elle dit avec esprit les scènes classiques de la comédie ; mais je ne l'y trouve pas néanmoins dans sa vraie voie.

Elle fut fort applaudie par les belles mains du faubourg Saint-Germain, à l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy. Il y avait là de grandes toilettes et de jolies femmes. La comtesse de Bouteville portait une toilette Pompadour tout en satin et velours rouge, qui était d'un effet délicieux ; ses filles étaient coiffées de chapeaux roses, sur lesquels semblaient voltiger et s'y accrocher des papillons diaprés, qui étaient le printemps même.

La duchesse Colonna, drapée dans un long cachemire, avait une robe courte, sans crinoline.

La duchesse de V... portait une robe de velours bleu de ciel et l'écharpe pareille, avec une queue interminable : c'était fort beau.

Madame de Meyendorff, vêtue de velours brun, a déclamé la scène de *lady Macbeth* (la tache de sang) pour fêter deux Anglais, ses invités, qu'elle a fait frissonner par son accent de vérité et son geste tragique. Ces Anglais étaient sir Henry Buwler, l'ambassadeur, et Alfred Holmes, le grand violoniste.

La fête fut complète ; l'art, la beauté, la bienveillance, l'enthousiasme et l'esprit y eurent leur part.

C'était mercredi bal chez la duchesse Pozzo di Borgo ; tout y fut éclatant et splendide ; c'est madame la duchesse de Castries qui en a été une des reines. Sa robe était de tulle banc, avec une pluie de violettes de Parme ; la tunique relevée par des oiseaux de diamants.

La princesse de Metternich était en robe de crêpe lisse et velours impératrice rose thé, relevée sur le côté par des bégonias mêlés de diamants.

Le bal de l'Hôtel de ville a été magnifique, mais trop nombreux ; les toilettes, de même qu'aux Tuileries, ne peuvent s'y détacher ; c'est miracle si le tulle ou le crêpe n'est point mis en lambeaux à la fin du bal. Je connais certaines femmes qui ne portent pour ces grands bals officiels que des robes d'étoffe claire, en soie, — sans tulle ni dentelles précieuses.

Madame de Hans-Ferneralda est de celles-là ; sa robe était de pou-de-soie rouge avec des garnitures égyptiennes en or et perles. C'était original et riche, vous n'en sauriez douter ? Sa fille, qui est charmante, avait une robe de tulle semée de perles. Quand on parle d'élégance et de beauté, il en faut toujours revenir à la belle étrangère, madame de Gibacoa. Elle était en robe de tulle blanc rayé d'argent ; des roses de mai, retenues par des étoiles de diamants, relevaient la tunique ; elle était étincelante.

Pourquoi, avec tant de succès, de fortune, de grâce et de jeunesse, la comtesse havanaise semble-t-elle si mélancolique ? Regrette-t-elle déjà le pays où l'oranger fleurit ?

Toutes les femmes mondaines ne sont occupées depuis plusieurs jours que de leurs déguisements pour les bals costumés. Le premier est celui de madame la marquise de Moustier, le 9 mars, qui promet d'être fort brillant. — On vous en parlera bientôt : donc, pour aujourd'hui, point d'indiscrétion !

Jeanne de Moncel.

LA VILLE AUX SORCIERS

(CONTE FANTASTIQUE DES BORDS DU RHIN.)

I

— Fi, l'ivrogne! Fi, Simon Toll? Peut-on se mettre dans un état pareil? Tuer son corps et perdre son âme, en abaissant son intelligence même au-dessous de celle de la brute! Dissiper tout ce qu'on a et le peu qu'on gagne! Conduire sa femme au tombeau, laisser mourir de faim ses enfants! N'est-ce pas abominable? Je ne parle pas de moi. Il y a longtemps que tu m'as ruiné...

— Beau... beau-père! Je... je...

— Tais-toi! Te voilà propre, couché dans le ruisseau comme un porc immonde! Toi, qui devais devenir un si grand artiste! Toi qui aurais pu, à l'heure qu'il est, remontrer au maître de chapelle de Spire! Fi, Simon, fi! C'est honteux!

— Je... je... les ferai danser... père! jusqu'au... jusqu'au... ju... jugement dernier.

— Oui-dà! Te voilà un misérable ménétrier, toi, l'élève de l'illustre *Meister* Wolfram!

— Puique... puisque je vous dis... père Gottlieb!...

— Allons, redresse-toi! Et prends garde au moins de briser ton violon, ton gagne-pain! Un si beau Stradivarius, dont te fis présent le *Meister!*

Et le vieux Gottlieb aida son gendre à se relever du ruisseau où il se vautrait. Il le fit rentrer dans la masure qu'ils habitaient, depuis six mois, à l'extrémité de la petite ville pittoresque de Pirmasens, au milieu des Vosges, dans le Palatinat de la rive gauche du Rhin.

Ces scènes-là, du reste, étaient fréquentes. Il n'y avait pas de semaine que Simon Toll ne revint dans un état d'ivresse presque complet de quelque *Kirchweihe* (fête patronale) des environs. Sa pauvre jeune femme en était même arrivée à ne plus s'en plaindre; car lorsqu'il n'était qu'à moitié ivre, il cherchait querelle et levait la main sur le père Gottlieb, dont les remontrances l'exaspéraient.

Il est vrai que le lendemain, quand la raison lui faisait retour, il pleurait à chaudes larmes et demandait pardon à son beau-père, à sa femme et à ses deux enfants, qu'il chérissait tendrement.

Aussi l'aimait-on, malgré son défaut, malgré les chagrins qu'il causait, malgré ses torts envers le vieux Gottlieb, dont il avait dissipé la petite fortune. Et pourtant, — c'était du reste là le plus cruel sujet de désolation pour le bonhomme Gottlieb qui ne lui avait accordé jadis la main de Gertrude, sa fille unique, que parce qu'il avait eu foi en son avenir, — Simon Toll avait promis, à l'âge de dix-huit ans, de devenir un grand musicien.

Wolfram, le *Kapellmeister* (maître de chapelle) du prince archevêque de Cologne, de passage un jour dans le pays, avait été frappé des talents précoces du jeune Simon, fils de l'organiste de Pirmasens. Il l'avait instruit et emmené plus tard dans ses voyages en Italie, où le jeune musicien avait charmé et étonné les *dilettanti.* Simon Toll touchait l'orgue admirablement, chantait comme une *prima donna*, et tirait du violon des notes extraordinaires. Le *Meister* le chérissait comme son fils, et le destinait à occuper un jour sa place à la cathédrale de Cologne.

Hélas! pourquoi, de retour dans cette ville, après son mariage avec Gertrude, la fille de Gottlieb, y prit-il un goût si prononcé pour le vin du Rhin, liqueur perfide quand on en abuse

Meister Wolfram ayant été appelé à la cour de Russie, par la czarine Élisabeth, trois ans auparavant, Simon Toll avait dû revenir à Pirmasens où, détourné de ses études et trop ami du vin, il ne tarda pas à mener une vie dissipée, dévora en très-peu de temps la dot de sa femme, et réduisit son beau-père à l'indigence.

Forcé de jouer dans les bals publics et aux *Kirchweihe*, l'artiste déchu ne traînait plus qu'une existence misérable; pour s'étourdir, il se plongeait toujours plus avant dans l'ivrognerie et la dégradation. Cependant Simon Toll n'avait pas encore atteint sa trentième année!

C'était un dimanche soir que cette triste scène avait eu lieu devant la chétive demeure du ménétrier, qui revenait de la fête d'un village voisin. Le lendemain, comme de coutume, Simon fondait en larmes et promettait de se corriger. Mais dès le jeudi suivant, au bal de la *Schuhmacher-Stube* (salle des cordonniers), il retomba dans son vice habituel. On le rapporta ivre-mort à son domicile.

Cette fois, Simon en fut malade. Il n'était pas d'une constitution bien robuste, et dut garder le lit jusqu'au dimanche suivant.

Or, ce dimanche-là, le ménétrier avait promis d'être à la fête de Rinnthal, petite paroisse située du côté d'Annweile, la vieille ville baptisée ainsi par Anne, femme de l'empereur Barberousse. On était sans pain : on se désolait dans la pauvre maison. Le vieux Gottlieb était morne et abattu, les enfants pleuraient, la jeune femme priait devant un crucifix de bois noir.

Le repentir germa alors dans l'âme de Simon. L'œil encore malade, le pouls fiévreux, les jambes flageolantes, il quitta le lit et alla relever sa femme.

— Je jure, — dit-il, en étendant la main droite vers la croix, — si Dieu me permet d'aller jusqu'à Rinnthal, de ne plus boire et de rapporter intact, ce soir même, tout ce que j'aurai gagné.

— Amen! — ajouta le père Gottlieb. — Va, Simon, va, et que Dieu te conduise!

— Si je manque à mon serment, — ajouta Toll, — que les démons et tous les damnés de l'enfer...

D'une de ses mains, Gertrude s'empressa de lui clore la bouche.

— Tais-toi! Tais-toi! — s'écria-t-elle. — Ne défie pas le *malin!* Ne sais-tu pas qu'il hante les montagnes que tu dois traverser?

Simon frissonna. Il n'ignorait pas ce que l'on racontait des esprits des forêts et des drames nocturnes qui, de temps immémorial, disait-on, se passait sur les hauteurs, dans les rochers ou dans les cavernes des Vosges et de la Hardt.

La croyance aux esprits et aux sorciers qui les conjurent est encore aujourd'hui fort répandue dans ces montagnes, comme dans celles du *Schwarzwald* (forêt Noire). A plus forte raison l'était-elle il y a une centaine d'années, époque à laquelle vivait Simon Toll, le ménétrier.

On rapportait une foule de contes effrayants sur les apparitions de démons, sur les fantômes des vieilles *burgs*, sur les sabbats des sorcières et, par-dessus tout, sur les diaboliques tours que joue aux mortels le grand Esprit des montagnes, le roi des Gnômes, *Rübenzahl* ou *Rubensal,* nommé aussi le *Sorcier du Rhin*.

Toutes ces croyances, restes de l'ignorance et de la superstition du moyen âge, font rire aujourd'hui le citadin éclairé;

mais maint village, perdu dans les gorges des montagnes, s'en entretient encore aux longues veillées d'hiver.

Simon Toll, le ménétrier, se mit en route pour la fête de Rinnthal, bien résolu à tenir sa promesse.

II

Quelques mots sur Pirmasens et ses environs.

Perchée aux flancs d'une haute montagne, dans une des régions les plus pittoresques des Vosges, sur la route de Landau à Deux-Ponts, c'est une petite ville aujourd'hui paisible et très-industrieuse, car elle pourvoit toute l'Allemagne de chaussures et de pantoufles.

Elle fut tout autrement célèbre dans les annales du moyen âge, dans les longues guerres de religion du XVIe siècle, et plus tard dans celles de Louis XIV et de la Révolution. On voit à quelque distance une énorme muraille de rochers, où trois de nos bataillons républicains périrent en 1793. Ce n'est pas que les braves volontaires eussent fui devant l'ennemi ; mais trompés par un guide, ils furent précipités la nuit dans l'abîme avec voitures et munitions.

La contrée offre des contrastes merveilleux.

Vous avez là, sous vos yeux charmés, un vallon des plus romantiques. C'est un clair ruisseau où se mire l'oseraie, et qui baise, en gazouillant, la prairie émaillée de fleurs ; l'ombre des châtaigniers à l'odeur balsamique, avec le ramage de la gentille fauvette sautillant dans son buisson d'aubépine ; une colline verte aux douces ondulations, aux fines cambrures. Un paysage de l'Arcadie, un coin du paradis terrestre !

Vous vous retournez. Soudain, comme dans un conte de fées, la scène change de fond en comble. Devant vous apparaît le chaos, la nature sauvage, abrupte, tourmentée : une échappée de vue sur l'Enfer du Dante ! Ce sont des rochers anguleux qui se pressent, se menacent, se cabrent au-dessus de larges crevasses ; ce sont des ravins dont l'œil n'ose mesurer la profondeur, avec le cri lugubre du chat-huant. C'est la bruyère inculte à côté du squameux lichen. A vos pieds, la forêt sombre d'où s'élèvent, vers vous, des bruits mystérieux.

Tel est le *Blumenthal* (le vallon des fleurs). Tel se montre, tout à coup, le site montagneux où se dressent à la fois : le *Kugelfelsen*, ainsi nommé parce que ce rocher lance parfois des boules de quartz, comme un cratère ; le *Bærenfelsen* (rocher des ours) avec ses deux ténébreuses cavernes ; enfin, la *Ville-aux-Sorciers*, vieux plateau volcanique sur lequel courent des histoires vraiment terrifiantes.

L'énorme masse siliceuse qui couvre ce plateau offre, en effet, à l'œil étonné, surtout vers le soir ou au clair de la lune, un aspect fantastique.

Vous jureriez qu'une ville entière, avec dômes, clochetons, arceaux, pignons, portes et murailles, est là devant vous, endormie jadis par quelque puissant enchanteur. Nul bruit n'en sort, et rarement on s'y aventure, tant est grande la frayeur que les vieux contes en ont inspirée aux montagnards.

On prétend notamment que dans de certaines nuits, comme dans celle, par exemple, qui sépare la Toussaint du jour des Morts, tous ceux de la contrée qui sont damnés s'y rassemblent pour danser une ronde infernale sur la plate-forme qui, au nord, surplombe un précipice profond.

Aussi lorsque Simon Toll, le ménétrier, se rendant à Rinnthal, aperçut à sa gauche le plateau de si mauvais renom, il ne put s'empêcher de frémir, en songeant au défi téméraire qu'il avait failli adresser aux esprits des ténèbres. Pourtant il lui était arrivé maintes fois, non pas de traverser, — personne ne s'en souciait, — mais de longer ces rochers dont la texture particulière produisait un mirage si surprenant. Il est vrai que c'était toujours de jour et quand il était pressé, qu'il osait s'aventurer ainsi ; car le chemin par la *Ville-aux-Sorciers* abrégeait beaucoup.

Il était plus de midi quand notre ménétrier, son violon sous le bras, arriva à Rinnthal, où il était impatiemment attendu. Vu sa faiblesse, il avait marché lentement. Ce fut un hourrah général, lorsqu'il parut sur la lande, devant le cabaret où le bal devait avoir lieu. Chacun lui présenta sa *schoppe* de vin ; mais, à la surprise de tous, il n'accepta d'aucun. Refuser de boire à la schoppe d'une connaissance, c'était presque une injure ! On murmura sourdement.

Cependant le plaisir de la danse aiguillonnait toute cette jeunesse bruyante. Les groupes se formèrent, et le violon de Simon fit entendre ses premières notes. Hélas ! le pauvre ménétrier était exténué par la maladie et la marche. Au bout de dix minutes, il sentit son bras défaillir. Quelques sons discordants firent lever la tête aux danseurs.

— Eh bien ! Simon ! lui cria Franz, le plus éveillé des garçons du village, tu ne sais donc plus nous faire valser ? Tu oublies à la fois ton art et la politesse.

— Bien sûr, — dit un autre, — il a quelque chose, notre ménétrier. Avoir refusé notre schoppe !...

— T'a-t-on jeté un sort ? — demanda un troisième.

Simon cessa de jouer ; il se sentait épuisé.

— Il faut boire un coup, ménétrier ! — reprit Franz. — Que diable, aussi, pourquoi n'as-tu pas voulu te réconforter avant de nous jouer cette valse ?

L'infortuné musicien secoua tristement la tête.

— J'ai fait vœu, — murmura-t-il, — de ne plus boire.

A ces mots, ce fut un rire général. Un feu croisé de quolibets et de plaisanteries assaillit Simon Toll.

— Il faut le faire boire de force à nos schoppes ! — cria-t-on.

— C'est cela, — ajouta Franz. — De cette manière, il aura bu sans manquer à son vœu.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On entoura le joueur de violon. Quelques-uns lui tinrent les bras, pendant que d'autres lui desserraient les dents et lui faisaient avaler plusieurs de leurs énormes verrées de vin. On l'obligea ensuite à manger ; et, au bout d'une demi-heure, après quelques nouvelles libations, Simon, les yeux brillants, les pommettes rouges, la face enluminée, reprenait son instrument et faisait sauter gaiement les jeunes gens et les jolies filles de Rinnthal.

Il se disait bien en lui-même qu'il avait failli à sa promesse. Mais ne l'avait-on pas forcé ? Et puis, aurait-il pu jouer, s'il ne s'était restauré un peu ?

Après chaque danse, les villageois revenaient à la charge, et de rasades en rasades, sous le prétexte de puiser de nouvelles forces, Simon Toll en vint, vers le soir, à être de nouveau et complétement ivre.

Rinnthal est à plusieurs lieues de Pirmasens. On ne permit pas au musicien de retourner chez lui. D'ailleurs toute *Kirchweihe* dure trois jours, et quoique d'ordinaire on n'y danse que le dimanche, on voulut le garder pour le lendemain.

Le lendemain, à peine réveillé, Simon but pour chasser les mauvais rêves qu'il avait eus. Il but et but encore.

Cela dura jusqu'au troisième jour. Mais le troisième jour, il ne reste plus aux *Kirchweihe* que les grands ivrognes. Les jeunes filles se sont remises à leurs travaux, et les buveurs honnêtes, fatigués de libations auxquelles ils ne sont pas habitués, sont rentrés chez eux. Simon tint tête à Franz et à plusieurs autres jusqu'à midi. Sa poche était pleine de *Silbergroschen* (petite monnaie d'argent). Sous ce rapport du moins, il avait tenu sa promesse. Il s'en retournait avec ce qu'il avait gagné, par la raison que les garçons du village, satisfaits de l'avoir déterminé à boire avec eux, l'avaient défrayé. Aussi fut-ce en chantant qu'il reprit le chemin de Pirmasens.

Mais, hélas! on était à la Saint-Jean d'été, en plein mois de juin. Le soleil brûlait, la chaleur et la poussière desséchaient le gosier, et il y avait tant d'auberges sur la route! Que de stations à faire!

Bref, il n'atteignit le Blumenthal qu'après huit heures du soir, et le gousset à peu près vide. De plus, il lui sembla que les arbres de la forêt commençaient à danser à ses côtés, et que la route devenait de plus en plus étroite pour sa personne. A tout moment, à droite comme à gauche, il rencontrait le fossé sous ses pieds incertains.

— Du... du diable! balbutia-t-il avec ce bégayement et ce hoquet qui prennent les gens ivres. — Du... du diable, si... si... ils n'ont pas rétréci la route! Et ces... arbres qui... qui valsent! Faut... faut... faut-il leur en... en jouer?

Il était parvenu à un endroit de la route où, vers la droite, s'ouvrait un chemin sans fossés à travers la forêt. Un faux pas le porta au beau milieu de ce chemin qui était d'une montée insensible.

— Tiens! fit-il avec le rire de l'ivrogne. — A... à... à la bonne heure, il n'y a plus de fossé, et... je... je puis danser a... a... avec mes petits arbres... hé... hé! hé!

Se soutenant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, au tronc lisse des pins qui bordaient le chemin, Simon poursuivit sa marche chancelante. Au bout d'un quart d'heure, la forêt finit brusquement, la lande commença avec ses bruyères, et après la lande, les pierres et les rochers surgirent du sol.

Tant bien que mal, il suivit la voie battue pendant quelques minutes. Puis il la perdit et se trouva au milieu d'un dédale de blocs de grès, les uns couchés, les autres verticaux ou penchés, qui devenaient de moment en moment plus nombreux, plus abrupts, coupés de crevasses et de cavités de toute figure et de toute dimension. Bientôt il lui fut impossible d'avancer.

Il était au cœur même de la *Ville-aux-Sorciers!*

Le bord d'une roche longue et plate comme la dalle d'un tombeau le fit trébucher. Il tomba de son haut sur la pierre, voulut se relever, mais ne le put.

Après quelques vains efforts, accompagnés de sons inarticulés, l'ivrogne s'endormit d'un sommeil de plomb, son Stradivarius aux côtés.

. . . .

III

Au premier coup de minuit qui sonna au couvent des Franciscains de Pirmasens, le ménétrier se sentit réveillé comme en sursaut.

Il se trouva tout à coup, sans qu'il pût se rendre compte comment, sous les hautes murailles grisâtres du vieux monastère, entouré de trois moines au capuce rabattu sur le visage. Il y en avait deux qui se tenaient derrière lui, tandis que le troisième, qui était de taille élevée, le précédait et lui montrait silencieusement de son bras étendu le haut de la rue. Cette rue, il la reconnaissait parfaitement; elle menait vers l'église luthérienne.

Ce qui l'étonna toutefois, en suivant du regard l'indication du moine, c'est que vers le milieu de la rue, il y avait une grande clarté qui paraissait venir des fenêtres d'une maison inhabitée, autrefois une hôtellerie. Le moine qui était en avant se mit en marche et lui fit signe de le suivre.

— Et où allons-nous? — demanda le musicien.

— A l'hôtellerie de l'Aigle-Blanc, répondit le moine.

Au son de cette voix, qui avait quelque chose de sépulcral, Simon Toll eut un frisson par tout le corps. Était-ce bien un vivant qui venait de parler de la sorte? Il examina plus attentivement le franciscain, sous la robe grise duquel résonnait comme un bruit sec et monotone; mais il l'attribua au chapelet d'osselets qui pendait à sa cordelière blanche.

Tout en marchant, il réfléchit pourtant et trouva au moine une tournure et une démarche rappelant celles de dom Pascal, l'ancien prieur, qui fut interdit et excommunié pour sa vie dissolue. Mais dom Pascal, le prieur des Franciscains, était décédé depuis plusieurs années!

— C'est pourtant bien sa taille et sa marche, — pensa Simon. — Étrange! étrange! — murmura-t-il.

Il demanda tout haut :

— Et que faire à la maison de l'Aigle-Blanc?

— Assister à la noce de ma filleule Marguerite, la fille de maître Becker, — fit la même voix creuse et sépulcrale.

Simon s'arrêta stupéfait. La fille de maître Becker était morte depuis dix ans, tuée par son mari dans un accès de jalousie, drame auquel, disait-on, le prieur dom Pascal ne fut pas étranger.

Le pauvre garçon se sentait de plus en plus mal à l'aise Cependant il hasarda encore une question :

— Mais, dit-il, je croyais que la maison de l'Aigle-Blanc n'était plus une hôtellerie et qu'elle appartenait à un tanneur des Deux-Ponts, depuis que le mari de dame Marguerite a disparu du pays?

— Marche et ne questionne plus, Simon! Tu seras payé en *frédérics* d'or, si tu fais bien danser les gens de la noce.

— Étrange! étrange! — murmura de nouveau Simon.

On approchait de l'ancienne hôtellerie, et Simon Toll commençait à sentir les cheveux se dresser sur sa tête. Il eut envie de fuir; mais s'étant retourné, il vit derrière lui les deux autres moines qui marchaient avec le même bruit sec et régulier, comme s'ils eussent été mus par un ressort.

Il se résigna et continua d'avancer sur les pas du franciscain Cependant une sueur froide mouillait son front.

On arriva devant l'Aigle-Blanc. Comme il entendit alors s'en échapper un murmure de voix assez joyeux, il se rassura un peu.

— Après tout, — pensa-t-il, — des gens qui veulent danser ne doivent pas être bien effrayants.

Il pénétra dans la maison à la suite du cordelier, et bientôt il se trouva à l'entrée d'une vaste salle brillamment éclairée, où il y avait nombreuse et gaie compagnie. Hommes et femmes étaient bien parés, et les fleurs ne manquaient pas.

Dès qu'il apparut, son violon à la main :

—Ah! le voilà, le voilà! — cria-t-on de toutes parts en l'entourant.

— Sois le bienvenu, Simon Toll! — dirent les plus proches.

— Salut à Simon Toll! — répétèrent d'autres.

Et tous ces gens lui montraient un sourire amical et un visage débonnaire; mais il lui sembla d'abord qu'il n'en connaissait aucun.

— Au fait, — pensa-t-il, — c'est peut-être le tanneur de Deux-Ponts qui est arrivé avec ses parents et connaissances, pour inaugurer sa nouvelle habitation. Mais les moines?

Il se retourna et ne les vit plus. La foule cria :

— Le violon! le violon! Une valse! Simon Toll, joué-nous une valse nouvelle!

On lui indiqua une sorte d'estrade, où il prit place.

— Allons! — reprit-il en se parlant à lui-même et en accordant son instrument. Allons, tous ces gens-là ne demandent qu'à se trémousser. Je vais leur en donner. D'ailleurs on m'a promis de me payer en beaux *frédérics* d'or.

Il préluda par quelques coups d'archet donnés avec grâce, qui parurent émerveiller la société. Plusieurs voix s'écrièrent!

— Bravo, Simon Toll! bravo! tu seras un grand artiste.

— Mais il a besoin de se refaire un peu, le pauvre garçon:

— ajouta l'une d'elles. — Holà, *meister* Becker! faites-lui servir un verre de *Forst*. Cela lui donnera du nerf.

Simon écarquilla de grands yeux hagards, en voyant fendre la foule à feu l'hôtelier de l'Aigle-Blanc, en personne, avec défunte sa fille Marguerite, couverte de riches habits de mariée. Celle-ci, le sourire aux lèvres, s'approcha avec un plateau d'argent et un grand verre du plus pur cristal, où perlait et chatoyait, comme de l'or, le cru si renommé du Palatinat.

— Buvez à mon heureux ménage, beau Simon! — dit-elle de sa voix la plus douce.

Simon hésita. Ses genoux tremblaient. L'affreux doute l'avait repris.

— Décidément, — pensa-t-il, — ce n'est pas le tanneur avec ses convives. Voilà bien Becker et sa jolie fille Marguerite, tels que je les ai vus dans ma jeunesse. Étrange! étrange!

La jeune fille lui mit le verre à la main, qu'elle frôla de la sienne, tiède et veloutée. Une œillade si tendre et si suppliante, un sourire si angélique accompagnaient ce geste, et tous ces regards de la société dirigés sur lui l'engageaient d'une façon si naturelle et avec tant de bonhomie, qu'il fit un effort sur lui-même, porta la coupe à ses lèvres et but d'un trait l'excellente liqueur, qui lui parut avoir un bouquet merveilleux.

La cloche du couvent tinta soudain et sonna le quart après minuit.

A l'instant même, Simon sentit un feu inconnu circuler dans ses veines. L'inspiration lui vint comme la foudre. Il porta l'instrument au menton; l'archet glissa sur les cordes.

En même temps, ce fut comme un signal donné à la foule bigarrée, dont le bourdonnement devint plus joyeux, plus animé. Les lustres eurent un éclat plus vif, et la valse commença élégante, cadencée...

Cependant, tandis qu'il jouait, le ménétrier promena ses yeux sur la salle. La masse des convives ne paraissait plus songer qu'au plaisir de la danse. Mais il lui sembla que, çà et là, sur différents points de la salle, quelques personnes causaient tout bas, et de temps en temps, avec un malicieux sourire, le regardaient à la dérobée. Il en compta ainsi une douzaine, dont les traits peu à peu lui devinrent familiers, et il se souvint alors de les avoir connues jadis.

C'était bien là, contre une fenêtre, le vieux cordonnier Stieffel qui, de son vivant, s'enrichissait aux dépens de ses ouvriers, qu'il rossait quand ils lui réclamaient leur juste salaire.

Avec lui minaudait, dans ses brillants atours, Catherine Pracht qui, par passion du luxe, s'enfuit du pays avec un Italien, en abandonnant ses enfants.

A un buffet chargé de mets friands et d'aiguières d'argent, pleines de vin, s'accoudait Hans de Weinau, le plus renommé buveur de son temps, que ses orgies menèrent à une mort précoce.

A ses côtés se dandinait Henri de Frauentod, qui égorgeait les femmes qu'il avait enlevées.

Tout près, ses gros sourcils contractés et le front plissé, était assis Karl Zorn qui, dans un accès de colère, tua son frère d'un coup de couteau.

Plus loin, Michel Degenbart, le fameux bretteur, le spadassin, se tordait la moustache d'une main, et de l'autre caressait la poignée de sa rapière.

Dans un coin, près d'une table de jeu, Conrad Spiel faisait sauter dans le creux de sa main des dés pipés, en discutant les chances du prochain tirage de la loterie de Francfort avec le chauve Wucher, l'usurier qui mit sur le grabat tant de familles éplorées.

Geldlieb, l'avare mort de faim sur un sac de reichsthaler (rixdalers), les écoutait en clignant de l'œil, sans s'apercevoir que le fluet Franz Dieb venait, à l'instant même, de lui voler un ducat faux dans la poche de sa houppelande usée.

Il les remit tous, comme étant enterrés depuis un bon laps de temps. Mais il ne frissonna plus. Le généreux *Forst* avait opéré son charme.

Et la valse continuait. . . . .

De nouveau, la cloche du couvent tinta et sonna minuit et demi.

Il y eut alors comme un souffle qui passa dans la salle. Tout l'aspect de la fête changea. Les lustres pâlirent; les larges guirlandes de fleurs, qui retombaient en festons aux fenêtres et couraient le long des corniches, se flétrirent; les grandes draperies prirent une forme étrange et parurent en cadence se mouvoir lentement d'elles-mêmes. Tout coloris disparut. La salle entière se revêtit d'une teinte grise, mate, uniforme.... On eût dit une de ces métamorphoses que subissent les objets que l'on plonge dans les eaux pétrifiantes de Saint-Allyre. Les meubles, les chambranles des fenêtres perdirent de leur relief; les murs mêmes eurent quelque chose de diaphane.

En même temps les visages, de vermeils qu'ils étaient, devinrent cadavéreux; et au gai murmure d'une foule en fête succéda une rumeur criarde, une piaillerie désagréable, insipide, fatigante, que dominaient quelques rires stridents, ressemblant à l'aigre bruit de la crécelle.

Les rires venaient surtout des vieilles connaissances de Simon, lesquelles s'étaient toutes rapprochées de lui et entouraient maintenant l'estrade qui lui servait d'orchestre. Ces revenants dardaient sur lui le *mauvais œil*, en grimaçant avec une ironie diabolique.

Mais la valse ne s'arrêta point. La masse grise s'agitait, au contraire, délirante, échevelée, dans un frénétique tourbillon, et l'archet du musicien courait flexible sur les cordes frémissantes, dont la chanterelle par moments avait des vibrations si aiguës, que l'oreille d'un vivant n'eût pu les supporter. Le violoniste se sentait dans la main droite une force magique, et dans les quatre doigts de la main gauche, qui voltigeaient sur la touche d'ébène, une souplesse étonnante.

Tout en faisant jaillir de son violon des flots d'harmonie, Simon, l'œil en feu, était comme fasciné par le regard obstiné de ces spectres qui retrécissaient leur cercle autour de lui. Ils se le montraient au doigt d'un air goailleur.

— C'est Simon Toll! Simon Toll! — disaient-ils entre eux, — Simon Toll, le grand musicien!

— Simon Toll, qui fait le ménétrier aux foires et dans les cabarets! Simon Toll, l'élève de *Meister* Wolfram!

— Simon Toll, l'ivrogne!

— Simon Toll, qui mange et boit tout ce qu'il gagne!

— Simon Toll, qui a ruiné le vieux Gottlieb, son beau-père!

— Simon Toll, qui a laissé mourir de faim sa femme Gertrude et ses enfants!

— On les a enterrés, ce matin, tous les trois dans la même fosse. . . . .

. . . .

Et tous ensemble se mirent à le huer :

— Fi, fi, fi! Simon! tu seras des nôtres! Dépêche-toi!.... Hu, hu, hu! Simon Toll! Hu, hu, hu! l'ivrogne!

Et la valse continuait. . . . .

Pour la troisième fois, la cloche du couvent tinta et sonna minuit trois quarts.

Un coup de vent impétueux éteignit cette fois toutes les lumières. De nouveau, tout se transforma et prit un ton indécis, vague, blafard. Les vêtements gris devinrent de blancs linceuls, et Simon n'aperçut plus que de hideuses têtes de mort tournoyant dans la brume nocturne, chargée des rayons lunaires qu'elle tamisait fantastiquement.

Les murs s'étaient évanouis, et le ménétrier se vit tout au bord du précipice que formait au nord la plate-forme de la *Ville-aux-Sorciers*. Une grosse pierre lui servait d'estrade.

Devant lui, aux anfractuosités des rochers, à la place des guirlandes de fleurs et des draperies, c'étaient des orfraies, des harpies et des chouettes qui battaient des ailes en mouvements désordonnés. A ses pieds rampaient de grosses et visqueuses limaces, de suinteux crapauds et d'affreuses couleuvres; d'énormes lézards aux yeux saillants lui grimpaient jusqu'au genou, en montrant la langue. D'autres monstres, de toute taille, et sans nom, se livraient autour de lui à de grotesques ébats.

A l'ennuyante criaillerie de tout à l'heure, avait succédé un vacarme épouvantable, discordant, mêlé de hurlements et de blasphèmes. Les fantômes formèrent un nombre infini de cercles, circonscrits l'un par l'autre; enchevêtrés de la sorte en masse compacte, ils se mirent à danser une ronde infernale, et chacun, en passant devant le musicien, lui faisait la nique d'un signe de tête automatique.

— Hou, hou, hou! criaient les oiseaux de nuit.

— Hu, hu, hu! hurlaient les damnés.

De sa lueur blême, le croissant de la lune éclairait vaguement l'horrible bacchanale.

Et Simon, dont l'archet grinçait sur les cordes, arrachait à l'âme de son violon de Crémone des accents qui n'étaient plus de ce monde!

— Hou, hou, hou! continuaient les rapaces nocturnes.

— Hu, hu, hu! répétaient en tourbillonnant les squelettes, dont Simon entendait les ossements faire le claquet sous le suaire.

Tout à coup, la cloche du couvent tinta encore; mais cette fois, sonore et vibrante, elle jeta une heure du matin aux échos de la montagne.

Un horrible cri, le cri de désespoir des damnés, déchira les airs; et la cohue infernale, culbutant le ménétrier, se rua en masse grouillante et confuse vers le précipice, où elle disparut. . . . .

. . . .

IV

Cette fois, Simon Toll se réveilla tout de bon. De la dalle qui lui avait servi de couche, il venait de rouler dans le lichen moussu. Sa main crispée serrait convulsivement le manche de son violon.

Il se frotta les yeux, puis les promena autour de lui. L'aube avait blanchi. Au-dessus de sa tête, dans la crevasse d'un rocher, une hulotte faisait encore entendre son lugubre hou, hou, hou! De ses grandes pupilles rondes, en relief sur sa grosse tête plate, elle le regardait sournoisement.

Il avait reconnu les lieux maudits où il venait de passer la nuit.

Ce qui lui était arrivé, n'était-ce qu'un horrible rêve, ou bien une monstrueuse réalité? Les oreilles lui tintaient encore, le sang lui bouillait dans les artères, ses dents claquaient et ses cheveux étaient trempés de sueur.

Il se leva, et, d'un pas précipité, se mit à redescendre la côte ensorcelée. Parvenu à la forêt, il n'osa pas sonder du regard le mystère du fourré, encore plongé dans l'ombre, tant il craignit d'y retrouver des traces de l'effrayante vision des fantômes de la nuit.

Dans le vallon du Blumenthal qu'il traversa, si gai et si charmant d'ordinaire, il redouta même de lever les yeux. Les saules jaunes, le long du ruisseau, lui parurent avoir quelque chose de fantastique, avec leur chevelure d'osier.

Il ne se remit un peu, et ne respira, que lorsqu'il aperçut les premières maisons de Pirmasens, où le soleil naissant commençait à dorer la flèche de l'église luthérienne. Bientôt il distingua sa petite maison écartée des autres. Les volets des fenêtres étaient clos.

Il heurta à la porte; personne ne répondit. Il frappa encore: même silence... Il frappa plus fort... Rien. La maison était muette comme une tombe.

Il se sentit tout froid au cœur, et ses jambes se dérobèrent sous lui. Il dut s'appuyer contre le montant de la porte...

Simon venait de se rappeler avec terreur les paroles des spectres moqueurs:

« Ils sont morts de faim, — avaient-ils dit. — On les a enterrés ce matin, tous les trois, dans la même fosse. »

Il se traîna jusqu'à la grande croix de pierre qui se dressait, à peu de distance, sur le bord de la route. S'agenouillant la tête dans la poussière, il se mit à sangloter et à prier...

— Que faites-vous donc là, Simon Toll? — lui cria son voisin Waldmann, qui s'en allait au bois. — Et qu'avez-vous à gémir de la sorte?

— J'ai perdu mon excellente femme et mes chers enfants, — répondit Simon, le visage inondé de larmes et sous l'impression de son horible rêve.

— Hé quoi! vous vous lamentez, quand vous devriez plutôt vous réjouir.

Simon se mit à regarder de travers son voisin, croyant à un sarcasme.

— Ne savez-vous donc pas ce qui leur est arrivé? — continua tranquillement Waldmann.

— Hélas! fit le ménétrier, en courbant la tête.

— Mais, en vérité, c'est ce qui pouvait vous survenir de mieux, puisque vous n'étiez plus en état, en jouant dans les *Kirchweihe*, de soutenir votre famille.

Simon couvrit de ses mains son front rouge de honte.

— Ma pauvre Gertrude! mes enfants que j'aimais tant!

— Écoutez, Simon Toll! s'il était permis à un voisin de vous donner un bon conseil, je vous dirais d'aller les rejoindre au plus vite, et de...

Le ménétrier se releva avec un éclair dans les yeux. Il serra les poings:

— Oui, vous avez raison, Waldmann. Je suis un misérable, je n'ai qu'à les suivre et à aller me pendre...

— Comment! vous pendre? Mais vous êtes fou! C'est à Cologne qu'il faut courir, pour vous jeter aux pieds de votre vieux *Meister* Wolfram qui, revenu de Russie, où il a été comblé d'honneurs et de présents, est arrivé dimanche à Pirmasens et a emmené hier toute votre famille. Dame! vous ne rentriez pas, et vous savez qu'on avait fort à se plaindre de votre conduite.

— Que dites-vous? Serait-il possible!... *Meister* Wolfram... mes enfants... à Cologne!

— Comme je vous le dis.

— O Seigneur, mon Dieu! — s'écria Simon, presque suffoqué par la réaction de bonheur qui se faisait en lui.

Il retomba à genoux et tendit les bras au ciel; mais cette fois, en signe de reconnaissance.

— Que votre saint nom soit béni! Vous m'avez durement éprouvé, mais je vous en remercie, Seigneur! Désormais je serai un autre homme.

Il se mit incontinent en route pour Cologne, jouant dans les bourgs et les villes, afin de subvenir aux frais de son voyage, mais ne buvant plus que pour étancher sa soif.

Ce fut un dimanche matin qu'il arriva dans la vieille cité

d'Agrippine, la patrie de saint Bruno, de Vondel et de Rubens, la ville légendaire aux *Onze mille Vierges*, la *Ville aux cent églises*, avec sa gothique cathédrale aux *cent* colonnes, hautes de *cent* pieds chacune.

Au bord même du Rhin s'élève la célèbre nef au style rayonnant, aux proportions gigantesques, avec son chœur de deux cents pieds d'élévation, ses roses polylobées, ses pinacles élancés, ses crosses étagées, ses trèfles, ses quatre-feuilles, sa multitude de niches et de statuettes, ses frontons et ses bouquets, ses rinceaux de feuillages et de fleurs tellement fouillés qu'ils semblent détachés de la pierre; chef-d'œuvre le plus grandiose et le plus parfait de l'architecture sacré, à la construction duquel contribua toute l'Europe.

Humble et le cœur contrit, Simon Toll se dirigea tout droit vers l'antique métropole. Là, perdu sous la voûte immense, il se prosterna la face contre terre et implora le Dieu de miséricorde.

Un prêtre montait à l'autel pour quelques chrétiens pieux qui voulaient approcher de la sainte table.

Une inspiration soudaine vint à Simon. Il escalada la tribune de l'orgue; il y trouva le souffleur, une vieille connaissance.

Assis au buffet monumental, au moment même où le prêtre prononçait l'*Agnus Dei*, il commença un jeu de *voix humaine* d'un timbre si doux, d'une mélodie si touchante, que les rares auditeurs crurent un instant que les anges étaient descendus du ciel pour caresser de leurs ailes légères le clavier mobile, et que leur haleine de séraphin animait les tuyaux d'*étoffe* polie.

Les derniers sons d'*euphone* venaient de vibrer aux réseaux des magnifiques vitrières du dôme, et mouraient lentement le long des voûtes ogivales aux fines nervures, qu'un homme à barbe grise, vêtu de velours noir et appuyé contre un bénitier de marbre, écoutait encore, l'œil humide et avec une émotion profonde.

Puis la voix même de Simon s'éleva, mélancolique et suave: « Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis! »

Trois fois elle chanta le verset du pécheur repentant, et quand elle se tut:

— *Amen!* — fit-on derrière lui.

Il se retourna et reconnut le vieux *Meister* Wolfram, qui lui tendait les bras.

Ce jour-là, à la grand'messe de la cathédrale de Cologne, l'orgue eut des solos, des échos, des jeux chromatiques merveilleux, en même temps que dans les Antiennes et les Répons l'oreille surprit une tonalité sublime, qui ajoutait encore à la beauté du chant grégorien aux effets si grandioses.

Simon Toll fut sobre, studieux le reste de sa vie. Il acquit une grande renommée, devint maître de chapelle d'un prince souverain d'Allemagne, fut la gloire de son professeur, la joie du vieux Gottlieb et l'objet de la plus vive tendresse pour sa femme Gertrude et ses enfants.

Henri Augu.

THÉATRES

Nous touchons, en ce qui concerne l'Opéra, à la première représentation de *Don Carlos*. Les nouvellistes se sont mis en quête; tous leurs articles débordent d'un enthousiasme à haute pression, et ils ont d'autant plus beau jeu que personne ne peut les contredire. Les compositeurs sont bien à plaindre d'avoir des amis si maladroits, dont les louanges exagérées appellent, au jour de la représentation, la sévérité du public; car je pense que ce qu'ils en font, c'est par amitié pour l'auteur, et non pour le simple plaisir de montrer qu'ils ont assisté aux répétitions. Le ballet intercalé dans l'œuvre ne doit durer que le temps réglementaire, c'est-à-dire seize minutes: on y verra figurer la perle blanche, la perle rose, la perle noire; espérons qu'on se passera de Cora Pearl.

En attendant que *Galilée* soit prêt à voir le jour, le théâtre de la rue Richelieu a repris l'*Aventurière* de M. Émile Augier. Partout ailleurs semblable reprise pourrait étonner, mais pour ceux qui connaissent les habitudes du Théâtre Français, elle n'a rien que de naturel. Messieurs les sociétaires sont essentiellement conservateurs, le nouveau leur fait peur, et c'est chez eux comme en d'autres endroits: on y est, mais on n'y arrive pas.

A l'Odéon, la *Conjuration d'Amboise* est devenue centenaire. Le public est encore tout étonné de voir une œuvre littéraire obtenir un succès qui semblait réservé à la *Biche au Bois*, à la *Belle Hélène* ou à *Cendrillon*. En sera-t-il de même des *Ambitions de madame Fauvel*: nous ne faisons point le métier de prophète.

Au Théâtre-Lyrique, *Sardanapale* et son auteur ont obtenu un accueil encourageant du public, et ils continuent d'en jouir, en dépit des sinistres prédictions de M. Jouvin. On prétend que M. Victor Joncières a le mauvais goût de préférer l'opinion de M. Barbereau à celle de M. Jouvin, dont la compétence en matière musicale n'est point à discuter, comme le dit le *Figaro*, avec cette réserve qui le caractérise toutes les fois qu'il s'agit d'un de ses collaborateurs. *Sardanapale*, nous l'avouons, n'est pas de la même famille qu'*Orphée aux Enfers* ou la *Belle Hélène*, et tout le monde sait que c'est en partie aux réclames du *Figaro* que M. Offenbach doit la réputation dont il jouit.

Le nouveau drame donné à l'Ambigu, *Maxwell*, renferme une idée assez heureuse, mais coulée dans un moule qui depuis longtemps demande à être renouvelé. Comme tous, il fournira une honnête carrière, et, après un certain nombre de représentations, il cèdera la place à un autre, dont le sort sera le même, jusqu'au jour où viendra le rénovateur attendu depuis si longtemps.

L'Athénée a trouvé un véritable succès, grâce au *Désert* de M. Félicien David et aux chœurs d'*Athalie* de Mendelssohn. On annonce pour ces jours-ci M. Kompel, violoniste hors ligne, à ce que disent les journaux. Voilà bien des artistes hors ligne, ce nous semble: c'était d'abord M. Joachim, ensuite M. Wilhelmy, voici maintenant M. Kompel. Ne pourrait-on varier la formule et mettre un peu plus de réserve dans l'éloge, pour que le public n'eût pas ensuite tant à en rabattre? C'est affaire aux journaux, car nous ne croyons pas ces réclames dictées par les artistes, dont la modestie est bien connue de tous.

Ch. d'Helvey.




Digitized by Google

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une année, 1£ 17s. 6d. .... 47 francs. | Six mois, 1 Livre .... 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arabonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2E NUMÉRO DE MARS 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 2e NUMERO DE MARS 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Revue critique de la mode, par madame Louise DE TAILLAC. — Théâtres. — L'instruction des femmes, par M. Robert HYENNE. — *Le portrait*, par GODEFROID-CAVAIGNAC. — *Part à deux*, nouvelle, par M. Angelo DE SORR.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 846, dessin de M. Jules DAVID : grande toilette de ville; autre toilette de ville.

Planche de lingerie et coiffures, n° 846 *bis*.

Dans le texte, dessin n° 83 : toilette de ville, par RIGOLET.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Par le temps qui court, on peut parler toilettes de bal ou de soirée sans crainte de tomber dans des redites ou de fatiguer ses lectrices. C'est, en effet, la plus grande préoccupation du moment, celle qui domine toutes les autres. Élégantes et couturières se torturent le cerveau pour trouver du nouveau, de l'imprévu, et ne font que tomber dans le ridicule. Il faut dans ce cas-là s'adresser aux maisons qui ont fait leurs preuves et sont passées maitres dans l'art de chiffonner.

Exemple : trouvez-moi quelque chose de plus joli et de plus jeune que cette robe de bal en tulle illusion; la jupe, ornée dans le bas d'un gros bouillon, est rayonnée de biais en satin blanc; deux longs voiles sont réunis en draperie par des guirlandes de liane et de gros nœuds en satin blanc; une écharpe impératrice, partant de l'épaule, vient se nouer sur le côté; le corsage est orné d'une berthe croisée.

Voici encore une robe en tulle, garnie dans le bas d'un haut volant plissé; entre chaque pli, une bande d'or. Ce volant est recouvert d'une blonde blanche perlée; sur chaque pied de blonde, un biais de satin blanc orné de lacets d'or. La tunique, en satin blanc échelonnée, est bordée d'une frange blanche et d'un entre-deux or et perles. Enfin, le corsage, orné d'une berthe carrée en satin blanc, est garni comme la tunique. La tunique est en or et perles.

Ces robes charmantes, je les ai vues dans la maison Delacroix, au milieu d'une foule d'autres, qui ne le cédaient en rien à celles-ci. La plupart de mes lectrices, qui connaissent maintenant cette maison, savent bien qu'elle a le talent de vendre bien moins cher qu'ailleurs, tout en conservant le premier rang. N'ai-je pas déjà parlé d'une fort jolie robe en faye noire, qui ne coûte là que 120 francs? Voici une robe de ville en faye grise qui, relativement, est aussi bon marché. La jupe est à longue traîne, le corsage plat et à ceinture; les manches sont garnies de plissés en satin, ainsi que les basques de forme égyptienne.

Élégance, simplicité, bon goût, marchandises de premier choix, prix raisonnables : tout ceci m'explique pourquoi les salons de la rue de la Bourse, n° 4, sont continuellement envahis par nos élégantes.

Parmi les nouveautés, il est à remarquer que toutes les robes sont à traîne, même celles de tulle, crêpe ou gaze, pour lesquelles on avait jusqu'à présent conservé la forme arrondie et les bouillonnés. La mode envahit tout. On a créé la robe *caprice*, dont le succès est très-grand : en voici deux spécimens.

Une robe de taffetas moiré, nuance rose vif, a un corsage coupé par des bandes de satin blanc; cette disposition forme un corselet dont les contours sont ornés en bouillons de tulle illusion et frange mousse en soie rose à pointes de cristal diamanté. La jupe est à traîne très-longue, avec bord dentelé; par derrière le corsage il y a une basquine tunique qui est en satin blanc, avec biais rose, tulle bouillonné et frange. Le corsage n'a pas de manches; la garniture, qui tourne sur le décolleté, à peu près comme une berthe, fait un jockey sur le haut du bras; des bandes de satin blanc, enrichies de tulle et frange perlée, descendent de chaque côté de la jupe en avant de la tunique.

L'autre toilette du même style est en tulle blanc semé de pois en satin rose et or; les ornements sont en guirlandes de rose et feuillage de laurier à graines d'or, disposés de la même manière que la robe ci-dessus. Le bas de la jupe a un volant plissé de tulle uni, qui est posé en ondulations accompagnées de guirlandes.

Dans ces toilettes, le bas des robes, en raison de la traîne et des garnitures, fait beaucoup de volume; mais la jupe se biaise et s'ajuste au corps en remontant, et conserve par conséquent la forme empire, maintenue avec la plus grande sévérité. Les corsages sont aussi très-décolletés, surtout derrière. On emploie volontiers les ornements posés aux coutures; ils se composent de biais de satin, de traînes de fleurs ou de dentelles perlées et frangées. On a vu aussi un grand nombre de tuniques à corsage sans manche; enfin, les nouveautés créées pendant la saison des bals ont été nombreuses et extrêmement variées. Le jais blanc satiné et l'ambre sont employés à profusion dans les costumes du soir.

Nous ferons remarquer à nos lectrices que le satin sera adopté comme garniture pendant la belle saison; on l'emploie en biais sur les robes, et, pour les chapeaux, on le dispose avec la paille et le tulle.

Il faut, du reste, très-peu d'étoffe pour construire les chapeaux de la saison, car ils sont plus petits que jamais : ils consistent ordinairement en un petit rond aplati, ou même quelquefois en un diadème qui est posé sur le devant; mais les ornements sont nombreux et disposés de manière à coiffer devant et derrière. On multiplie les guides en rubans n° 12, qui tombent derrière et sur les côtés. Nous transcrivons plus loin la description de quelques chapeaux de nouveau modèle. Signalons, pendant que la mémoire est fraîche, les charmants ornements que nous venons de voir chez messieurs Ransons et Yves, magasins de *la Ville de Lyon* : voici le grand succès du jour, le ruban *Jardinière*.

Il est en taffetas blanc, maïs, paille ou noir. Les deux bords sont ornés de fines guirlandes brochées de fleurs des champs, coquelicot, bluet, pâquerette et bouton d'or enchaînés dans du feuillage vert. Il y a du ruban large, du numéro 12 et du numéro 2. Les modistes n'emploient le plus souvent que les deux derniers pour les chapeaux de belle saison. Le ruban large est consacré aux ceintures que l'on noue derrière et qui flottent en écharpe.

Les chapeaux garnis de ces rubans sont accompagnés de fleurs des champs. Le numéro 12 s'emploie pour garniture de robes de foulard, d'étoffe sultane, gaze Chambéry ou barège.

Nous remarquons aussi à la *Ville de Lyon* les franges à perles d'ambre qui sont très-demandées et les franges mousses mêlées de cristal que l'on nomme les franges *diamants*. Les ceintures brodées de jais sont encore en *fantaisie* à succès; avec elles on cite comme nouveauté les ceintures *mexicaines* avec ou sans péplum : celles-ci sont accompagnées d'un collier du même style, et ces deux objets donnent beaucoup de cachet à la toilette.

Tout nous fait espérer qu'on portera des toilettes blanches en quantité. On a préparé déjà des modèles variés chez madame Bremond, à la *Couronne Impériale*, rue Neuve-des-Petits-Champs, 76. La robe blanche faite en lingerie a l'avan-

tage de se nettoyer facilement, et bien que le blanchissage en soit coûteux, les femmes préfèrent cet inconvénient à celui du dégât causé aux traînes des robes de soie par le contact du pavé. Les robes de madame Bremond sont très-riches ou très-simples. Les modèles riches sont décorés de médaillons de Valenciennes et de broderies en relief.

Les modèles simples sont taillés à biais de forme princesse avec un volant à plis couchés dans le bas et des entre-deux de guipure aux coutures. Il y a un corsage tenant à la jupe, mais ces toilettes sont toujours portées avec une casaque pareille, et nous pouvons affirmer que rien ne sera plus coquet que ce costume complété par le petit chapeau de paille garni à la *jardinière.*

Nous avons entrevu dans les magasins de la *Couronne impériale* de très-belles choses en lingeries de trousseau ; nous citons des camisoles à pièce, exécutées en nanzouk très-fin, plissé à plis imperceptibles, avec col, devant et manchettes en belle toile. Sur cette toile il y a des applications composées d'apprêts en Valenciennes d'un très-bel effet et que nous admirons d'autant plus que la toile subsiste en dessous, que les ornements sont cousus par des piqûres faites à la main, et que par conséquent ce travail précieux est solide et ne se détériore pas au blanchissage. Dans ce genre où madame Bremond nous paraît atteindre une rare perfection, nous remarquons aussi des peignoirs, des sauts de lit, des chemises, des jupons et des parures de matinée.

Les jupons ont ordinairement des volants plissés, et lorsque l'on fait un trousseau, chaque jupon a son pantalon assorti. Il existe encore des séries de jupons et camisoles ornés de plissés à la *religieuse ;* c'est un genre plus simple, mais aussi très-distingué.

On ne s'étonnera pas de nous voir insister sur ces détails de lingerie : nous regardons ces objets comme très-importants dans la toilette. Dès que viendront les mois de beau temps, madame Bremond nous fournira des occasions de décrire toutes les fantaisies de la lingerie de luxe.

La forme des robes se maintiendra toute la saison, c'est un fait bien certain ; les tailles sont de plus en plus courtes : la question du corset ne saurait être indifférente. Nous nous plaisons à causer avec nos lectrices sur ce sujet, on ne peut en ce moment voir des femmes réunies sans les entendre se communiquer leurs réflexions sur les chapitres jupons et corsets. Nous avons parlé des jupons à ressorts la semaine dernière en nous réservant d'en parler plus longuement au mois d'avril, époque consacrée pour la floraison des modes définitives. Quant aux corsets, nous croyons être dans le vrai en recommandant l'usage des modèles confectionnés par madame Bruzeaux (rue du Faubourg-Poissonnière, 4). Trois patrons différents viennent par leur ingénieuse construction répondre à toutes les exigences du costume : le corset Pompadour *demi-long* est véritablement celui qui convient aux robes du soir ; le *catalan* est indiqué en toilette de sortie, et la brassière *Cendrillon* est spécialement appropriée aux vêtements d'intérieur et aux costumes d'amazones.

Nous avons dit déjà que les excellentes études faites par madame Bruzeaux lui ont enseigné l'art de construire le corset élégant sans sacrifier les conditions hygiéniques auxquelles elle consacre les soins les plus assidus ; nous ne saurions rien ajouter à ces éloges.

Nous attendons l'ouverture de l'Exposition pour décrire les importantes nouveautés en dentelle de la maison Violard frères, rue de Choiseul. Réputation oblige : la maison Violard ne saurait l'oublier et nous en avons l'assurance par les magnifiques volants et les châles fabriqués pour un mariage princier il y a quelques jours.

Madame Perrot-Petit (rue Neuve-Saint-Augustin, 20), qui dans l'aimable industrie des fleurs a conquis une place hors ligne, nous promet aussi des modèles d'une grande importance, et nous aurons un vif plaisir à les décrire et à en enregistrer les légitimes succès.

Madame Perrot-Petit a dès à présent une grande vogue pour ses apprêts en bouquets et guirlandes *des prés* destinés aux chapeaux : ce sont des merveilles de finesse et de fraîcheur ; les fleurettes sont enlacées avec des herbes et des mousses ; tout cela est léger, frais et gracieux comme les premiers beaux jours. Nous adressons de tout cœur les mêmes louanges aux chaperons de muguets, de violettes et de coucous : ils sont à eux seuls (par le temps qui court) des chapeaux ; il suffit d'ajouter un ruban et de les poser sur une jolie tête coiffée par M. de Bysterweld, et voilà un succès pour Longchamps.

Terminons par quelques descriptions de chapeaux.

Un modèle rond, presque plat, au rebord légèrement incliné, est en satin rose, avec tour bouillonné de tulle rose et collier en graines de perles blanches. L'intérieur a une fleur de cactus blanc moucheté de rose ; les brides blanches sont voilées de tulle rose ; ce tulle, frangé de perles, retombe en catalane par derrière.

Un chapeau, moitié paille tressée et moitié tulle blanc, est coupé de lisérés en satin blanc ; le tour est orné de tombants en perles d'ambre. Les rubans, de la même teinte que l'ambre, traversent le dessus où ils forment un nœud cloué par une touffe de roses capucine. Guides flottantes derrière.

Un chapeau de tulle, forme *Fenella* (c'est une napolitaine en carré allongé), est en tulle bleu bouillonné, avec filets en rouleaux de satin blanc piqués de perles d'or. Le tour a une frange de *sequins*. Les brides sont bleues ; derrière, sur le milieu et aux pointes des côtés, il y a des nœuds flottants en ruban bleu étroit, terminés par des croissants d'or.

Marguerite de Jussey.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES, N° 846.

Grande toilette de ville. — *Chapeau-page* en velours épinglé plissé, à fond mou ; la passe est composée d'une dentelle montée sur un galon de velours. Une longue plume blanche est posée sur le côté gauche, et retenue par une petite touffe de dentelle. Brides en satin.

Robe de dessus en gros de Lyon, entièrement bordée de cygne. Casaque ajustée, avec basques arrondies derrière et presque droites sur le devant. Ceinture en satin clair uni. Pèlerine et poches en satin piqué, bordées de cygne. Jupe courte ouverte sur les côtés qui forment des revers en satin piqué, bordés également de cygne. La jupe de dessous est en satin, très-longue derrière et bordée dans le bas d'un galon de velours assorti à la robe de dessus.

Toilette de ville. — Toquet en velours noir avec passe en velours ponceau, garnie de perles noires et d'un nœud posé sur le devant. Voilette *Maintenon* brodée de jais.

Le paletot, la jupe et le jupon sont en petit drap gris. Le petit paletot droit est découpé en dents, étroites sur le devant et plus grandes derrière ; il est bordé d'un biais et d'un galon de velours, et garni de boutons de velours. La jupe est courte, sans pli, découpée en grandes dents, et bordée, comme le paletot, de biais et de galon de velours. Le galon dessine de petits losanges dans l'espace laissé vide entre les dents.





6

Entered at Stationer's Hall. LONDON. C. E. Weldon, 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P.J

tage de se
soit coûte
dégât cau
pavé. Les
simples. L
Valencienn
Les mod
avec un vo
guipure a
ces toilette
nous pouv
costume c
jardinière.
Nous av
riale de tr
des camis
plis imper
toile. Sur
en Valenci
tant plus
sont cousu
quent ce t
blanchissa
atteindre
gnoirs, des
de matiné
Les jupo
l'on fait u
existe enc
à la *religi*
distingué.
On ne s'
lingerie :
dans la to
madame B
les fantais
La form
fait bien
question
plaisons à
en ce mo
communic
corsets. N
nière en
d'avril, ép
tives. Que
recomma
BRUZEAUX
différents
à toutes le

GRANDE
plissé, à fon
un galon d

robe de dessus. dents.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Boudet au Régent Bd des Capucines. 7 — Modes d'Alexandrine Chauss.ée d'Antin. 5.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin. 20 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Chssée d'Antin. 6.

Dentelles de Violard frères r. de Choiseul. 3 — Corsets de Mme Bruzeaux Fg Poissonnière. 4.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. C. E. Weldon, 248. Strand. W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Planche 83.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE
Toilette de ville, composée par madame Pieffort, rue Grange-Batelière, 1.

PLANCHE DE LINGERIE ET COIFFURES, GRAVURE N° 846 *bis*.

N° 1. Bonnet d'intérieur, tout en guipure et à fond mou. La passe, légèrement en pointe devant, forme brides. Sur ce bonnet est posé un rond de guipure découpée, orné tout autour de petits velours posés à plat et bordés par une petite guipure. Des choux de petits velours assortis sont posés devant et terminent l'ensemble de ce joli modèle.

N° 2. Bonnet de linge, composé d'un rond de mousseline ornée d'entre-deux de dentelle. Ce rond est garni d'une haute dentelle légèrement froncée, sur laquelle sont posées au bas de chaque entre-deux des coques en ruban de taffetas. Les brides sont larges, en mousseline, avec garniture assortie.

N° 3. Bonnet-coiffure pour dîner. Ce bonnet, également tout en guipure, est taillé en pointe devant, et découpé carrément derrière. Il est entièrement garni d'une petite guipure recouverte de rubans de velours posés à plat. Des choux de velours mélangés de guipure sont placés dans chaque pointe derrière et devant.

N° 4. *Peplum* en mousseline à pois pour toilette d'intérieur. Ce riche vêtement, creusé au bas, est taillé en pointes et ouvert sur les côtés. Le corsage est décolleté carrément et l'ensemble de ce *peplum* est garni de biais de taffetas recouverts d'une haute guipure brodée de jais blanc. Les manches sont longues et à coude, avec garniture assortie en haut et en bas. Une ceinture maintient la taille. Cette élégante toilette est complétée par une guimpe de mousseline à petits plis avec col montant.

N° 5. Corsage en mousseline unie. Ce joli corsage est demi-décolleté en haut, froncé à la taille, et orné d'une berthe découpée en mousseline à petits plis. Cette berthe est garnie d'un entre-deux de guipure, sous lequel sont passés des biais de taffetas. Manches courtes, bouillonnées, avec garniture assortie.

N° 6. Corsage décolleté, en mousseline à petits plis. Le haut de ce corsage est orné d'un large entre-deux de guipure rehaussé de chaque côté par une petite dentelle. Sous cet entre-deux est passé un biais de taffetas. Les manches sont courtes et taillées en pointe.

N° 7. Parure en guipure, composée d'un col droit orné d'un gros nœud, et d'une manche à parement rond.

N° 8. Parure en toile fine, découpée et brodée, composée de deux rabats à dents. Manche à parement haut, et à même disposition. Le tout orné d'une petite valencienne.

N° 9. Corsage en mousseline bouillonnée, entièrement garni de petits velours de couleur. Ce joli corsage est orné d'une grande pèlerine en mousseline à pois, disposée en pointe devant et derrière, et rehaussée par un large entre-deux de dentelle, sur lequel sont fixés en haut et en bas des petits velours posés à plat. Manches longues, bouillonnées, avec ornements assortis.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 83.

Toilette de ville. — Chapeau en taffetas blanc, garni d'un ruban de couleur entourant la passe, et retenu sur le devant par un camée. Guirlande de fleurs, nouée dessous le chignon.

Toilette en taffetas bavane, garnie de petits velours et de boutons de velours de couleur plus foncée. La robe de dessus est taillée en redingote longue et arrondie derrière; elle est ouverte sur les côtés, sur le devant qui forme pointes. Longue jupe de dessous formant traîne derrière.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les bals officiels et les bals particuliers se succèdent sans interruption. On danse sous prétexte de charité, on danse en petit comité, on danse à la suite d'un dîner, on danse même le matin dans quelques maisons. Les cavaliers sont épuisés; ils demanderaient grâce, s'ils avaient chance d'être écoutés; mais les femmes sont impitoyables, et le juif errant lui-même trouverait son sort plus doux que celui de nos danseurs à cette époque de l'année. Quelques esprits malveillants prétendent que les toilettes tournent plus à la peinture qu'à la richesse. Le blanc, le bleu, le noir, le carmin unissent leurs nuances pour arriver à un maquillage superfin. On ne dit plus une jolie femme, mais un beau pastel (il est bien convenu qu'il n'est question ici que de la généralité). Une femme d'esprit qui n'est plus très-jeune, en voyant jusqu'où va le décolleté de nos jours, s'est mise à dire : « On a recours au mensonge pour s'habiller comme la Vérité. »

Quand les soirées ne sont pas dansantes, on les consacre au jeu des *petits papiers*, qui remplaceront, pendant les soirées de carême, les charades et les bouts rimés. Mais ce jeu ne sera pas de longue durée. C'est une contribution mise sur l'esprit; et si l'esprit court les rues, il paraît qu'il y reste, car, à en juger par tout ce qu'ont publié les journaux de high-life, on en trouve peu dans les salons. Il faut lire vingt papiers avant d'arriver à un trait spirituel, et encore !...

Il est d'ailleurs bien plus difficile qu'on ne pense de répondre instantanément aux points d'interrogation posés par l'*imprévu;* très-souvent ceux qui se croient sûrs d'eux-mêmes sont bien vite désarmés et réduits à l'impuissance.

Il en est de cela comme des rébus, qui généralement ne sont devinés que par des gens d'un esprit médiocre. J'ai connu des personnes d'un esprit hors ligne, d'une intelligence remarquable, qui n'ont jamais pu donner l'explication d'un rébus.

Ceux qui ne dansent pas, ou qui ne dansent plus, jouent. Mais c'est dans les cercles surtout qu'il se perd des sommes considérables.

Il paraît que, par le temps qui court, la dame de cœur et la dame de pique se montrent d'une cruauté exagérée. Le mois dernier, on a beaucoup parlé d'un très-galant homme que la sympathie universelle pourrait consoler dans son désastre, si l'on pouvait ne pas se reprocher amèrement de perdre 50 000 francs de rentes faute d'un point. Perdre son repos, ses loisirs et son confortable, parce qu'on aura reçu au baccarat un as au lieu d'un huit : c'est absurde !...

On prétend que l'autorité doit s'occuper de remédier à de semblables abus. Malheureusement il n'y a rien à faire : l'autorité ne peut rien contre les mœurs et les passions.

A ce propos, on cite le mot d'un joueur qui, déporté dans un petit consulat, perdait tous les soirs ses appointements au piquet avec un grec. On crut devoir l'avertir qu'il était la dupe d'un escroc : « Je le sais bien, répondit-il; mais il n'y a ici que lui qui puisse faire ma partie. »

Après semblable réponse, toutes les réformes ne sont-elles pas impossibles ?...

Il est question en ce moment à Paris d'un certain nombre d'enlèvements mystérieux; mais nous sommes dans un pays où l'on plaisante sur les choses même les plus alarmantes : quelques mauvais plaisants prétendent donc qu'une douzaine de maris cherchaient leurs femmes.



Au bout de huit jours elles sont rentrées, en déclarant qu'elles ne pouvaient dire d'où elles venaient, ayant prêté un serment terrible !... Et cela suffit.

O Rocambole! que de méfaits de ce genre tu as dû inspirer à tes lecteurs enthousiastes !...

La crinoline est détrônée, mais elle lance l'*édredon* du Parthe en fuyant. Nos élégantes portent toutes maintenant sur elles, au-dessous de l'estomac, une sorte de petite couverture en soie piquée et ouatée, qui tient chaud, et qui a pour but d'agrandir la ligne circulaire, la proéminence de la taille.

On dirait que Lucine, la bonne déesse, a inventé cette mode, qui donne à toutes les femmes l'apparence d'être ses tributaires.

On appelle même ce nouvel agrément de la toilette féminine un *demi-terme*. Les personnes un peu maigres peuvent s'offrir un terme tout entier. La mode n'a pas encore neuf mois; je ne sais pas si on l'abandonnera quand le terme sera expiré.

Autres temps, autres mœurs. Autrefois, les échos de la ville se donnaient rendez-vous dans la boutique du barbier. Le rasoir et la chronique ne faisaient qu'un. A présent, c'est chez les modistes, les couturières ou couturiers en renom qu'il se démolit le plus de réputations et se bâtit le plus de scandales à coups de langues.

Il y a quelques années, ces messieurs et ces dames prenaient assez généralement la peine d'aller chez les gens. Il est vrai qu'alors leur importance était beaucoup moindre qu'à présent et qu'ils occupaient des magasins et des appartements relativement modestes.

Maintenant, plus somptueusement logés que la plupart de leurs clientes, ils ne daignent plus se déranger que pour les têtes couronnées. Il faut aller chez eux. On ne leur demande plus ce qu'ils vous feront, ce dont on a besoin, non ; on confère avec ces potentats sur ce qu'il leur plaira de vous faire porter. Le boudoir où un confectionneur en vogue rend ses oracles tient du confessionnal et du cabinet de médecin.

On fait queue à sa porte et l'on est admise chacune à son tour, après avoir attendu plus ou moins longtemps dans les salons communs. Là, pour tuer le temps et le prochain à la fois, les langues se donnent carrière, les médisances et les commentaires vont leur train. On apprend que celle-là n'a pas payé la toilette que plus d'une jalousait la veille au bal des Tuileries ; on sait que si celle-ci a pu se délivrer des angoisses de la note, ce n'est certes pas avec la collaboration de son mari, dont les pertes à la Bourse sont notoires. Heureux ou heureuses en définitive, ceux ou celles qui, dans ces gracieux coupe-gorge, n'auront laissé qu'une portion de leur fortune, sans qu'aucun coup d'épingle les ait fait saigner dans leur honneur !

C'est dans un de ces temples de la chronique scandaleuse que vient de s'éclaircir certain mystère qui ne manque pas d'originalité.

Il paraît que sur une de nos moindres scènes dramatiques on peut lorgner, tous les soirs, une très-jolie petite femme en jupons courts, chantant le couplet aussi gaiement que pas une de ses compagnes.

Eh bien, mademoiselle *** s'appelle de son vrai nom madame ***. Elle est mariée très-honorablement et mère de famille. On l'a vue prise d'une telle envie de jouer la comédie pour de bon (la comédie de société ne lui suffisant plus), qu'il a bien fallu, d'après le conseil même du médecin, renoncer à combattre cette espèce de folie théâtrale.

Dans le jour, la petite actrice en question vit en mère de famille et en femme du monde ; à partir de huit heures tous les soirs, elle monte sur les planches, déguisée, méconnaissable sous une épaisse couche de blanc et de rouge ; là, elle triomphe : c'est son paradis.

Cette petite personne exaltée aurait-elle voulu s'inspirer du dernier roman d'Arsène Houssaye, *Mademoiselle Cléopâtre?*

On sait que cette héroïne, tout à la fois courtisane et grande dame, mène deux existences parallèles, l'une mondaine et l'autre demi-mondaine.

La mode n'a jamais été ni plus riche ni plus luxueuse ; les chapeaux sont plus petits, les robes plus étroites et plus simplement ornées que jamais, et pourtant robes et chapeaux ont doublé de valeur depuis quelques années.

Sérieusement, dans le monde sensé et moral, on s'effraye à Paris du luxe féminin. Il est d'une vérité incontestable que le luxe de la toilette, le plus dangereux de tous, prend chaque jour des proportions de plus en plus exagérées. Nos ancêtres avaient compris que la durée des États se rattachait à la conservation du patrimoine : car la ruine d'une famille, enlevant à son chef le caractère sacré de protecteur, désunit le plus souvent les membres qui la composent, et chacun d'eux, mécontent du sort qui lui est réservé, bien loin de prendre intérêt à la chose publique, ne cherche qu'à la bouleverser.

L'État se regardait donc comme spécialement chargé de veiller aux intérêts de cette petite association de famille, et, par suite, établissait des lois somptuaires.

Une législation de cette nature ne serait pas en harmonie avec notre civilisation ; c'est aux mœurs, c'est à l'opinion qu'il faut demander la régularisation de l'ordre qui doit régner dans une partie aussi essentielle de notre économie sociale.

Il y a tout profit pour la femme honnête à se montrer simple et modeste dans sa parure. C'est, en outre, le seul moyen qu'elle ait, dans une grande ville, de n'être pas confondue par le vulgaire avec la femme galante. L'étalage des riches et extravagantes toilettes de cette dernière exerce un tel prestige sur la foule, qu'en voyant certaines femmes ainsi parées, on les prend pour des dames de haute volée à charge de revanche !...

J'ai sous les yeux un singulier livre. Figurez-vous qu'un médecin hongrois s'attache à dépopulariser la cravate. Décidément il en veut à tous ces cocodès dont l'esprit réside dans l'agréable science de faire un nœud. Le grave docteur prétend et prouve que c'est à l'introduction des cravates dans la toilette des hommes qu'est dû le développement de l'apoplexie.

La mode de s'empaqueter le cou est de récente origine ; elle a été apportée en France par un régiment de Croates, vers le milieu du XVIIe siècle.

Malgré les conseils du médecin, la foule des petits grands hommes ne se séparera jamais de la cravate blanche.

Nos élégantes ont fait assaut de merveilles pendant les derniers jours du carnaval ; les bals costumés n'avaient jamais été si somptueux. On parle d'un costume de Cupidon dont la splendeur a dû faire pâlir celui déjà éblouissant que portait la trop célèbre débutante des Bouffes. Je ne vous donne pas cette idée comme étant du meilleur goût !...

Louise de Taillac.



THÉATRES

Hérodote nous raconte que Polycrate, tyran de Samos, effrayé de la prospérité qui couronnait toutes ses entreprises, voulut un jour apaiser les dieux jaloux et conjurer leur colère. A cet effet, il jeta dans la mer un anneau d'un grand prix, auquel il était fort attaché; mais ce sacrifice même fut repoussé, et le lendemain un pêcheur apporta au prince un poisson dans le ventre duquel on trouva son anneau.

Les directions des Variétés, de l'Opéra-Comique, du Vaudeville et de l'Odéon semblent s'être donné le mot pour imiter Polycrate. Depuis quelque temps, tout, à des degrés divers, leur réussissait; on eût dit que le vent du succès prenait plaisir à souffler pour ces théâtres. Mais les nouvelles pièces qu'on y a jouées dans ces derniers temps pourraient bien être l'anneau jeté à la mer dans le but d'apaiser le sort jaloux. Que MM. les directeurs se rassurent pourtant : nous sommes persuadés que personne ne leur rapportera cet anneau.

Aux Variétés, *les Locataires du troisième*, de M. Decourcelle, ont bien failli tomber dans la cave. Nos auteurs comiques, qui ont renoncé à l'esprit, à l'observation, pour se lancer dans la charge et la grosse bouffonnerie, sont exposés à de fréquentes mésaventures de ce genre. M. Decourcelle l'a éprouvé par lui-même. Puisse-t-il prendre bientôt une éclatante revanche, et se faire justement applaudir comme il l'a fait jadis!

Que MM. Labiche et Delacour, eux aussi, aient beaucoup d'esprit, on ne saurait le contester; mais que, sous prétexte de produire *le Fils du brigadier*, ils aient écrit un opéra-comique, c'est autre chose, et bien des gens, dont nous sommes, prétendent que non. C'est plutôt un gai vaudeville, avec couplets et morceaux d'ensemble, qu'un opéra-comique proprement dit, et la musique, loin de lui donner plus de prix, semble entraver et ralentir la pièce. Le talent de M. Victor Massé, qui a quelque chose de sérieux et de profond, s'est trouvé mal à l'aise au milieu de personnages qui sont plutôt des caricatures que des êtres réels. L'inspiration ne lui a pas fait défaut, mais on sent qu'il s'est trouvé dépaysé. Quand donc nous rendra-t-il *les Noces de Jeannette* et *Galathée?*

Du Vaudeville, un seul mot. On attendait beaucoup de la pièce de M. Théodore Barrière, *les Brebis galeuses*. Déception amère. L'auteur des *Filles de marbre* a eu le tort de revenir à ses anciens moutons, et de croire que l'énergie excessive dans l'exécution peut remplacer avantageusement l'esprit, l'habileté, la morale elle-même. Le public, à son grand regret, lui a prouvé que, fût-on au premier rang des auteurs dramatiques, on peut encore se tromper.

A l'Odéon, voici *les Ambitions de M. Fauvel*: c'est *le Gendre de M. Poirier*, moins la verve comique, l'entrain et l'à-propos. M. Édouard Cadol a pourtant du talent, mais aussi une grande inexpérience de la scène; on n'en ira pas moins l'applaudir en attendant le grand drame de M. Paul Meurice, que l'Odéon répète en ce moment. — R. H.

L'INSTRUCTION DES FEMMES

C'est une grave question que celle de l'instruction des femmes, et c'est pourquoi nous nous empressons de reproduire ici l'opinion récemment exprimée sur ce sujet par l'honorable M. Jules Simon, devant ses collègues du Corps législatif.

« Il faut, » a dit hautement l'éminent auteur de *l'Ouvrière* et du *Devoir*, « il faut que l'État intervienne et qu'il crée à grands frais des maisons qui donnent une bonne éducation et élèvent le niveau général des études. Si nous ne le faisions pas pour les lycées, vous verriez où nous descendrions. Nous ne le faisons pas pour les filles, et c'est pour cela que, même dans les pensionnats les plus renommés, elles reçoivent une instruction futile, incomplète, toute d'arts d'agrément, sans rien de sérieux et d'élevé. Elles, que la nature a douées d'une intelligence si ouverte, d'un tact si sûr, d'une sensibilité si fine et si délicate, qui sont faites pour comprendre ce qu'il y a de plus grand dans les lettres et pour s'y plaire, qui seraient pour nous des compagnes d'étude si utiles et si charmantes, nous les réduisons à n'être que des idoles parées.

» Nous ne songeons pas à faire des femmes révolutionnaires, nous voulons en faire les compagnes intellectuelles de leurs maris. Il n'est personne qui puisse nier que l'instruction qu'on leur donne aujourd'hui ne les prépare pas à ce rôle, et qui puisse en même temps nier qu'un des grands malheurs de la société actuelle, c'est la séparation de plus en plus considérable qui s'établit entre l'homme et la femme, l'homme allant dans les clubs, se livrant aux exercices du sport, se déshabituant de la vie d'intérieur, et la femme réduite à vivre avec d'autres femmes, loin du cœur et de l'esprit de son mari.

» Cette situation a pour cause l'absence d'une éducation très-élevée en histoire et en littérature, qui permette à l'homme de trouver dans la conversation de sa femme, non-seulement un plaisir constant, mais même une excitation à bien faire et à bien comprendre. Il y a là, messieurs, bien du bonheur perdu pour nous par notre faute, bien des trésors enfouis. La France perd, à méconnaître les femmes, la fleur de sa civilisation. Il est plus que temps de ramener à l'atelier commun ces intelligences oubliées ou méconnues, de rendre aux arts et aux lettres ce brillant et puissant appui. »

Sans doute, ce n'est point là l'avis de madame et de mesdemoiselles Benoîton, mais c'est celui de tous les hommes et de toutes les femmes qui pensent sérieusement et ne croient pas tout fini après eux.

Robert Hyenne.



LE PORTRAIT

Vous rentrez le soir chez vous, las, triste, ennuyé, pensant que vous allez mal dormir; les rues sont noires et désertes, des soldats citoyens vous font damner avec leur forcené *qui vive,* et tout à coup, d'une fenêtre ouverte à demi, vous entendez venir un accord, harpe ou piano, bien plein, bien doux, qui vous charme et vous arrête; puis, quand le prélude recommence, lorsque l'air se prolonge, et qu'une voix se mêle à lui faiblement, vous vous sentez une meilleure tristesse et une sorte d'épanchement comme si ce fût vous qui chantiez; vous vous livrez aux sons qui vous effleurent en passant et soulagent en vous cette âme qui ne comprend que la musique.

Raymond, le peintre, éprouva quelque chose de semblable, un soir qu'assis dans une allée des Tuileries il aperçut une jeune fille qui le suivait d'un pas léger. Raymond était, on peut le dire, convalescent d'un grand chagrin; il avait perdu son premier ami, artiste comme lui, mort en pleurant de mourir jeune; et depuis tout lui déplaisait.

Mais la promeneuse ne lui déplut pas; au contraire : avec sa belle taille souple, ses yeux gais et gracieux, se fermant un peu pour mieux voir, sa bouche au fin sourire heureux et bienveillant. — Enfin, c'était la première impression agréable que Raymond eût éprouvée depuis bien longtemps; il en était tout ranimé, tout renaissant, comme un malade qui se réchauffe au soleil.

Revenu chez lui, il esquissa l'heureuse apparition sur un feuillet de son album. Son crayon jouait autour des formes qu'il lui semblait voir déjà toutes tracées sur la page blanche!

— Ah! dit-il en regardant son croquis, ce n'est pas cela.

On va peut-être croire qu'il était amoureux. — Pas du tout. Raymond ne chercha jamais à revoir l'inconnue; mais le hasard la lui fit rencontrer souvent, et toujours comme pour lui faire plaisir.

Par exemple, il l'aperçut un jour au Musée, pendant une exposition publique, dans un coin de la galerie où l'on avait relégué un petit tableau peint par lui, qui valait pourtant bien la peine d'être montré. Personne n'y prenait garde; mais elle l'avait découvert, elle, et l'examinant à travers un lorgnon : « Quel dommage! dit-elle à une autre femme, une si jolie chose! » Raymond était à deux pas; il aurait voulu la remercier. La jeune fille se retourna, il s'inclina légèrement. Elle comprit, et quoique surprise, elle fut contente que le pauvre auteur eût entendu un éloge pour son ouvrage méconnu.

Je vous dis qu'il ne l'aimait pas. — Mais il aurait tout fait pour elle. — Un soir surtout qu'il l'écoutait dans un concert, chantant une romance dont l'air avait été composé par son ami, et qu'il n'avait encore entendu chanter par personne : « O bienfaitrice, pensait-il, en pressant ses yeux humides, que de vœux tes amis doivent faire pour toi, puisque moi, qui t'ai vue à peine, je te souhaite si ardemment d'être heureuse! »

Raymond fit un long voyage, et à son retour, débarquant près de Dieppe, las des pays et des visages étrangers, que vit-il tout d'abord? Elle encore, qui suivait le bord de la mer, appuyée sur le bras d'un beau jeune homme; ils se parlaient tous deux de cet air qu'ont de nouveaux mariés. « Je te salue, pensa Raymond, mon bon augure! La France et toi, voilà longtemps que je ne vous voyais plus. » Mais il remarqua qu'elle paraissait souffrante, abattue, et, regardant le jeune mari, il lut sur ses traits un peu d'inquiétude. « Il a tort, se dit-il, de la laisser à l'air humide de la mer. » Il marcha quelque temps tout près d'eux, il ne les entendait plus se parler. « Je les gêne, » pensa-t-il, et hâtant le pas, il leur dit adieu du fond du cœur.

Six mois après, Raymond travaillait dans l'atelier d'un de ses camarades. Un vieillard entre, et prenant à part celui-ci, lui dit quelques mots à voix basse.

— Je ne puis pas, répondit l'autre, le temps me manque, mais voici un de mes amis qui s'en acquittera mieux que moi.

Le vieillard s'approcha de Raymond, et s'expliqua. Raymond prit une palette, une toile, des pinceaux, et le suivit.

Il arriva dans une maison de riche apparence. Il entendit des plaintes et des cris. On le fit entrer dans une chambre où le jour ne pénétrait pas. Raymond avait le cœur triste et inquiet.

Une vieille garde-malade souleva un rideau de soie. Le jour vint toucher, sur un lit, le visage d'une jeune femme morte, Vous savez qui.

— Ah! mon Dieu! s'écria Raymond en joignant les mains. et attachant son regard sur ces traits dont la vue lui avait toujours fait du bien. Ah! mon Dieu! quelle horrible chose!

— Quel dommage! lui dit la garde, une si jolie femme!

Raymond se souvint du Musée. Il se souvint avec angoisses de toutes ces rencontres passées, de l'ami qu'il avait vu, comme elle, pâle et mort devant lui.

Puis il s'assit, le cœur navré, ne pouvant se résoudre à se servir d'un tel modèle. Mais quand il eut pris ses pinceaux, quand il eut ébauché ces traits si chers à son souvenir, la vie lui revint. Trois heures suffirent.

Et il ne la peignit pas comme elle était là. — A peine la regardait-il, se détournant avec douleur. Il la fit comme il l'avait vue, jeune et vivante, avec son sourire bienveillant, et ses yeux demi-clos pour mieux voir; non tels qu'ils étaient alors, fermés aussi à moitié, et ne montrant plus qu'un peu de leurs prunelles éteintes.

Ce portrait faisait mal à voir, si plein de vie à côté d'elle. Le mari vint, et il frémit de tous ses membres en la regardant. Il y retrouvait sa propre mémoire, chère et cruelle, impuissante.

Le vieillard qui avait amené Raymond lui fit une question à voix basse.

— Rien, je vous prie, répondit Raymond.

Et s'approchant de la pauvre jeune femme, il prit une de ses mains, la porta à ses lèvres, froide, pesante, et il la baisa doucement.

— Comment s'appelait-elle? dit-il en sortant à la garde.

Il pleurait.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

GODEFROY-CAVAIGNAC.



PART A DEUX

(NOUVELLE.)

I

Un soir, sous les arcades de la rue de Rivoli, un monsieur fort simplement mis, marchant avec l'allure d'un promeneur désœuvré, s'approcha d'un magasin de gravures et s'y arrêta. Ayant senti sous sa botte un morceau de papier, machinalement, pour l'écarter, il le poussa du pied contre la devanture.

Au même instant, passait un jeune ouvrier. C'était, sans doute, un de ces individus à qui rien n'échappe, car il remarqua très-bien le mouvement fait par le monsieur. Aussi lui dit-il avec cet à-propos familier au gamin de Paris :

— Part à deux, s'il est bon.

La personne à qui cela s'adressait ne comprit pas d'abord. Mais ayant regardé l'ouvrier qui se retournait en raillant, il se baissa vers le papier sordide, et en fut quitte pour s'essuyer les doigts. — Puis il reprit sa marche.

Par intention, sans doute, l'ouvrier avait ralenti son pas. Quand le monsieur fut près de lui, il dit sur un ton toujours narquois :

— C'est désagréable, n'est-ce pas, de se salir les mains pour rien.

— Vous auriez sans doute été bien aise qu'il en fût autrement, puisque vous m'avez dit : *Part à deux*.

— Je le dis chaque fois que je vois des chercheurs fureter dans la boue.

— C'est très-prudent.

— Oh! c'est uniquement pour me moquer d'eux.

— Et si, par hasard, vous trouviez un objet de valeur, que feriez-vous?

— Ce que doit faire un honnête homme; je le restituerais.

— Très-bien.

— Je gagne ma vie par le travail.

— Je vous en félicite.

— Et je n'ai pas besoin de profiter du bien d'autrui.

— Alors, chez vous, c'est une question de besoin plutôt que de moralité.

— Je ne vous comprends pas.

— Si vous ne gagniez pas suffisamment votre vie, si le chômage vous avait réduit au besoin?

— Je ferais de même, parce que je suis un honnête ouvrier. D'ailleurs, vous qui me questionnez si bien, je voudrais bien vous y voir.

— Je ne vous questionne pas, je cause avec vous. Et si j'ai cru pouvoir me le permettre, c'est que vous m'avez adressé le premier la parole.

— Oh! je ne suis pas plus fier qu'un autre, et je ne vois pas pourquoi je ne causerais pas avec le premier venu. Et si vous allez loin dans ma direction, nous pourrons jaser encore jusqu'au faubourg Saint-Antoine, où je demeure.

— Et m'autorisez-vous à vous offrir quelques rafraîchissements?

— Ça dépend.

— Ah!... moi, j'aimerais à trinquer avec vous, puisque vous êtes si honnête.

— Je cause bien avec une personne que je ne connais pas, mais m'asseoir avec elle à une table, c'est autre chose.

— Je vous approuve fort. Eh bien! je ne suis pas seulement un chercheur de billets de banque, cela ne me rapporterait peut-être pas beaucoup, car je suis un peu myope. Voyez en moi un simple employé qui vit sur un revenu de mille écus par ans. Je me nomme Brottier.

— Moi, Pierre Galvier, et je suis ouvrier ébéniste.

— Maintenant que les présentations sont faites, entrons-nous là?

— Dame, je veux bien, puisque vous avez le temps.

Un moment après, nos deux personnages étaient installés dans le cabinet d'un marchand de vins.

Celui qui avait déclaré se nommer Brottier alla un instant vers le comptoir, sans doute pour donner ses ordres.

On servit deux verres d'absinthe.

— Il était inutile de vous déranger pour demander deux verres d'absinthe, dit l'ouvrier, lorsque son camarade vint se rasseoir.

— Aussi ai-je commandé autre chose.

— Comment, autre chose!...

— Mais l'absinthe n'est que le prélude de ce que nous allons prendre. Un homme qui vit sur un revenu de trois mille francs ne peut pas s'en tenir à un seul verre d'absinthe, surtout lorsqu'il traite un honnête ouvrier.

— Allons, allons, ne plaisantez pas avec cela, je suis ce que je suis. J'ai l'estime de moi-même; j'en désire autant chez ceux qui sont avec moi.

— Voyons, n'est-ce pas l'heure de dîner?

— C'est vrai, c'est l'heure.

— Et puisque nous ne sommes pressés ni l'un ni l'autre...

— Allons, dit Galvier en riant, je vois que vous êtes un bon enfant, et, vu les huîtres qui s'avancent, je me repens de vous avoir nargué un instant et vous en fais mes excuses.

— Je les accepte, mon vertueux compagnon.

— Ah! permettez, ne plaisantons pas là-dessus. Pour l'honnêteté je suis farouche.

— C'est un tort. Il ne faut d'excès en rien. Il y a des vertus excessives qui ressemblent bien à des défauts, pour ne pas dire davantage.

— C'est bien possible. Mais pour ce qui me regarde, ma probité ne court aucun risque, car je n'ai pas d'ambition.

— Il est superflu alors d'en tirer vanité.

— N'importe. Je vous l'ai déjà dit, je suis ouvrier ébéniste, et mon travail me rapporte une pièce de cinq francs par jour. Cela suffit à tous mes besoins.

— Vous êtes seul?

— Pour le moment, car je suis amoureux d'une de mes cousines, Marie Perrier, dont le père est fabricant en vieux chêne; vous savez, pour les bahuts et les salles à manger. Eh bien! quand j'aurai devant moi deux ou trois cents francs pour offrir un petit ménage à Marie, ce jour-là, nous irons à la mairie.

— Et en êtes-vous loin de ces trois cents francs?

— Un peu, malheureusement. Voilà un vin qui ne me déplait pas... Vous faites bien les choses.

En effet, après les huîtres, M. Brottier avait fait venir des beefsteaks, du poisson et des bouteilles d'un aspect fort respectable.

Pierre Galvier avait bon appétit et ne paraissait nullement s'étonner de cette bonne chère.

Son amphytrion, tout en enlevant les filets d'une magnifique sole, lui dit :

— Dame, puisque nous avons de quoi.

— Moi, je n'ai pas vingt sous dans ma poche.

— Alors, il faudra que je vous en donne. Mais buvez donc de ce beaune ; ne le trouvez-vous pas à votre goût ?

— Je vous avouerai que c'est la première fois que j'en bois, ce qui n'empêche pas que je le trouve excellent... Mais il me semblerait meilleur si je vous comprenais.

— Voyons, mon cher Galvier, il est temps de causer sérieusement.

— Que diable entendez-vous par là ? fit impatienté le jeune ouvrier, qui regrettait presque d'avoir accepté l'invitation d'un inconnu.

— Voyons, mon cher ami...

— Mais je ne suis pas déjà tant votre ami !...

— Vous avez vraiment le vin mauvais... Voyons, que m'avez-vous dit en passant près de moi, sous les arcades de la rue de Rivoli ?

— Dame, nous avons parlé de bien des choses.

— Mais vous, le premier, ne m'avez-vous pas dit : Part à deux, s'il est bon ?

— Oui.

— Ne m'avez-vous pas assuré, après, que vous étiez honnête ?

— Et vous n'en doutez pas, je pense ?

— Pas le moins du monde ! Eh bien ! je tiens à vous prouver que, moi aussi, je suis un honnête homme.

— Je le suppose.

— Et honnête vis-à-vis de vous.

— Ah ! pour cela, je ne comprends plus rien.

— Buvez donc de ce chambertin.

— Ah ! c'est du chambertin ? Il est joliment bien fait, ce vin-là. A votre santé !

— A la vôtre. Eh bien ! dit Brottier, en reposant son verre et sur un ton mystérieux, eh bien ! il était bon.

— Qui était bon ?

— Le billet.

— Quel billet ?

— Celui que j'ai ramassé.

L'ouvrier paraissait ahuri.

— Et je vais vous en remettre votre part.

— Plaisantez-vous ? fit Galvier dont les yeux s'écarquillaient.

— Je suis très-sérieux. Tout à l'heure, quand je me suis levé, c'était pour prendre de la monnaie au comptoir.

— La monnaie ?

— Oui, du billet de banque ; perdez-vous la tête ?

— Du billet de banque ?... de combien ? demanda-t-il avec une certaine expression d'avidité.

— Vous allez le savoir par la somme que je vais vous compter.

Pierre Galvier ne dit mot. Il y avait sur son visage ébahi comme le trouble de l'ivresse. Son convive qui, lui, paraissait posséder tout son sang-froid, sortit de sa poche une poignée d'or.

A cette vue, Galvier écarta son assiette et son verre, afin de contempler plus à l'aise tout cet or qui roulait sur la nappe.

Brottier, en homme qui ne se grise de rien, emplit les deux verres ; son camarade trinqua sans perdre de l'œil le monceau d'or et but machinalement.

— Vous disiez qu'il vous fallait pour épouser votre cousine Marie Perrier ?...

— Trois cents francs.

— Eh bien ! vous avez de la chance, puisque je vais vous en remettre cinq cents.

— Il était de mille ?

— Il était de mille. Voici vos cinq cents francs. Qu'allez-vous en faire ? demanda froidement Brottier.

Cette question inattendue parut embarrasser Galvier. Avant de répondre, il eut de nouveau recours à son verre comme pour chercher une inspiration dans le chambertin.

— Il y en a, continua Brottier, il y en a qui vont chez le commissaire déposer ce qu'ils ont trouvé.

— Oui, répéta machinalement le jeune homme, il y en a qui vont chez le commissaire.

— Ça se dit du moins dans les journaux.

— Oui, dans les journaux.

— Moi, je ne l'ai jamais vu.

— Ni moi non plus, et je mentirais si je disais autrement.

— Il ne faut jamais mentir.

— Oui, vous avez raison, il ne faut jamais mentir. D'ailleurs, à cette heure-ci... Au fait, quelle heure est-il ?

— Dame, il est tard.

— Il est plus de neuf heures.

— Oui, il est plus de neuf heures.

— Alors, le commissaire n'est plus à son bureau ; il n'y sera que demain matin.

— Demain matin, c'est long à attendre ; et puis, la nuit porte conseil.

— C'est vrai, la nuit porte conseil, fit Galvier, qui paraissait déjà n'attendre conseil de personne.

— Après tout, reprit Brottier, celui qui l'a perdu...

— Perdu, quoi ?

— Le billet.

— Ah bien ! oui, vous avez raison, celui qui l'a perdu avait les moyens de le perdre. Ce n'est pas nous qui l'aurions perdu, ce billet-là, n'est-ce pas ? interrogeait Galvier, sur le ton d'une conscience indécise qui cherche un gué pour passer le Rubicon sans danger.

— Non, ce n'est pas nous, certes ! Et puis, c'est un maladroit.

— Un grand maladroit !

— Qui mérite une leçon.

— Au fait, oui, il mérite une leçon, afin qu'il n'en perde plus, dit en riant Pierre Galvier et en revenant à son verre, dans lequel il versait peut-être du bon vin, mais du vin de mauvais conseil.

— Enfin, ne tourmentez pas votre conscience, c'est votre affaire. D'ailleurs, nous en causerons demain.

— C'est cela ; venez déjeuner chez moi, je demeure au Faubourg, n° 107.

— Et maintenant, demandons le café.

— Et des cigares !... cria Galvier, bien aise de faire diversion à un sujet importun.

— Et causons de votre cousine, mademoiselle Marie Perrier.

— Ah ! elle est bien jolie, ma cousine Marie !

II

Un mois s'est écoulé depuis la scène précédente. Que s'est-il passé depuis cette époque ? Le commissaire a-t-il reçu déclaration du billet de banque ramassé dans la rue de Rivoli ? Nous l'ignorons complétement, et la suite de ce récit nous l'apprendra peut-être.

En attendant, ne perdons pas de vue nos deux personnages, et puisque Pierre Galvier a eu l'imprudence de nous donner son adresse, introduisons-nous chez lui.

Nous ne pouvions arriver à un meilleur moment. Tout est neuf chez Pierre Galvier, et lui-même a revêtu des habits de fête. En effet, c'est ce jour-là que notre jeune ouvrier épouse sa cousine Marie Perrier.

Non-seulement Pierre s'est acheté un petit mobilier, relativement très-confortable, mais il s'est montré aussi très-gentil

envers sa future, et lui a fait cadeau de boucles d'oreilles et d'un élégant bracelet.

On allait partir pour la mairie lorsqu'un monsieur inconnu de tout le monde se présenta. A sa vue, la physionomie du marié se rembrunit légèrement ; mais refoulant aussitôt une impression secrète, il accueillit de son mieux le nouveau venu.

Celui-ci, après avoir salué gracieusement toute la société, se rapprocha de Pierre, qui paraissait au contraire l'éviter.

— Ce n'est pas bien, lui dit tout bas ce monsieur, qui n'est autre que son camarade Brottier, ce n'est pas bien de ne pas m'avoir invité à votre noce.

— Je n'ai pas osé ; il n'y a ici, vous le voyez, que de simples ouvriers.

— Eh qu'importe ! Suis-je donc un grand personnage moi-même, simple employé ? D'ailleurs, ne sommes-nous pas amis, et n'est-ce pas un peu grâce à moi que vous épousez si tôt votre jolie cousine ? car elle est vraiment jolie, et je vous en fais compliment.

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, je vous en prie !

— Vous n'aimez pas que l'on parle de votre cousine ?

— Oh ! ce n'est pas cela, vous le savez bien et vous me comprenez. Je vous en prie, puisque je me sens presque heureux, de grâce, ne parlons pas de cela !

On se rendit à la mairie. Brottier signa comme témoin, se montra très-aimable envers la jeune épousée et la félicita de prendre un aussi honnête garçon pour époux.

A l'église, il signa encore. Le mari le sentait sans cesse à ses côtés ; cette assiduité paraissait l'excéder, mais il n'osait montrer l'impression qu'il en éprouvait.

A la sortie du temple, un petit incident assombrit la joie de la mariée. Peu habituée aux bijoux, elle s'aperçut que son bracelet s'était détaché du bras et qu'il était perdu.

— Oh ! cela me portera malheur, fit-elle en pleurant.

— Il faudra faire votre déclaration chez le commissaire de police, fit Brottier.

— Oh ! c'est bien inutile, fit un parent.

— Et je le considère bien comme perdu, reprit la jeune femme.

— Et pourquoi cela ? ajouta l'ami de Pierre ; il est fort possible qu'il soit tombé entre les mains d'un honnête homme, et, dans ce cas, il vous sera rendu ; n'est-ce pas, Galvier ?

— C'est possible, et je le souhaite, répondit celui-ci ; mais néanmoins paraissant impatienté des paroles de Brottier.

Mais les distractions d'un pareil jour firent bientôt oublier ce petit malheur. L'épouse se consola et la noce se termina gaiement.

Pendant les premiers jours qui suivirent l'union de Pierre avec Marie, on ne vit pas Brottier. Le jeune mari ne s'en plaignit point. Seulement il n'expliquait pas à sa femme la nature de ses relations avec ce monsieur.

Mais notre ami Brottier n'était pas homme à se laisser oublier. Un matin on frappe à la porte du jeune ménage. C'était Brottier qui venait déjeuner. On l'accueillit tant bien que mal. Mais il s'inquiétait bien peu d'une réception plus ou moins cordiale. Au contraire, et sans qu'il y eût insistance de la part de son hôte, il promit de revenir. Et il revint en effet fréquemment. De jour en jour il devenait plus assidu, plus familier. Et c'était à chaque instant de sa part des phrases qui paraissaient faire sur le jeune mari l'effet de petits coups de poignard.

— Vous êtes bien heureux, n'est-ce pas ? Vous avez maintenant tout ce que vous désiriez. Vous ne regrettez rien du passé. Ah ! la conscience du devoir accompli, du bien laborieusement acquis, centuple la force morale de l'homme. La satisfaction du cœur est tout dans la vie. Heureux ceux qui, comme vous, prennent la bonne voie.

Et comme toutes ces choses se disaient devant la femme, le pauvre garçon était forcé de répondre « oui » à tout.

Et cependant il n'était pas heureux. Le remords envahissait son cœur. La quiétude s'était enfuie de son esprit.

Un matin, sa femme lui dit :

— Qu'avais-tu donc, cette nuit ?

— Moi, rien.

— Tu rêvais tout haut.

— Ah ! fit Pierre avec un certain saisissement.

— Oui, tu parlais de cinq cents francs, de Brottier, que sais-je !

— Cela ne signifie rien, les rêves... et la preuve, c'est que je ne me souviens de rien.

Et il sortit aussitôt pour se rendre à son travail. Lorsqu'il rentra à midi, pour déjeuner, sa jeune femme lui montra une lettre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, inquiet, car, hélas ! la moindre des choses le troublait.

— Une lettre de la préfecture.

— De la préfecture ! fit-il en pâlissant.

— Oui, on me dit de m'y rendre, et de m'adresser au bureau des objets trouvés.

— Ah !

— C'est sans doute pour mon bracelet.

— Probablement. Eh bien ! tu as de la chance.

— A propos, M. Brottier est venu.

— Cela m'est bien égal.

— Tu ne m'as pas l'air de l'aimer beaucoup, ton ami.

— Je n'ai rien à faire avec lui.

— Plus maintenant, alors ; car il paraît que vous avez travaillé ensemble dans le temps. Il m'a dit que sans lui tu n'aurais pas pu m'épouser encore. En un mot, il m'a fait entendre que tu avais touché de l'argent grâce à lui.

— Brottier est un imbécile et un bavard. Il m'ennuie. Je ne veux plus le voir. Ne me parle plus de lui.

Et ayant pris son repas à la hâte, il repartit sombre et de mauvaise humeur pour son travail.

La jeune femme demeura soucieuse. Elle comprenait bien dans son cœur d'épouse que son mari ne lui avait pas tout dit, qu'il y avait dans son passé un fait qu'elle ignorait et qui nuirait peut-être à leur bonheur. Elle se disait mentalement :

— Certainement, les songes signifient toujours quelque chose, et l'on ne rêve que de ce qui vous préoccupe.

Elle se rendit à la préfecture.

Ce soir-là, Pierre rentra chez lui sombre et farouche. Sa femme n'était pas encore revenue. En d'autres circonstances, cette absence l'eût contrarié, mais son intérieur ne l'attirait plus. Il remontait chaque soir dans sa chambre avec une appréhension secrète, il craignait d'y trouver un élément à ses remords.

Il soupa donc seul, sans se plaindre de la solitude de son intérieur. Mais il avait à peine terminé son repas lorsque sa femme apparut. Elle était toute joyeuse et courut l'embrasser. Puis, ayant ouvert son armoire, elle en retira le bracelet perdu.

— Tu as de la chance, dit Pierre froidement.

— On dirait que cela t'est indifférent ?

— Mais, pas du tout, et j'en suis très-aise, au contraire.

— C'était bien pour cela qu'on m'a écrit de la préfecture. Après m'avoir demandé des détails sur mon bracelet, et comme je disais vrai, on me l'a remis tout de suite.

— Et qui donc l'avait trouvé ?

— C'est un ouvrier, un nommé Lavau. J'ai demandé si je ne devais rien. On m'a répondu que non, mais que si je voulais remercier celui qui l'avait rapporté, on allait me donner son adresse. Tu penses si je me suis empressée d'aller voir ce brave



garçon. Il demeure rue Culture-Sainte-Catherine. Il n'était pas chez lui, et la concierge m'a dit que je ne le verrais que le soir. J'y suis donc retournée à la nuit. Je l'ai rencontré cette fois. C'est un tout jeune homme, comme toi. Il est compositeur d'imprimerie. Pauvre garçon! sais-tu comment il l'a trouvé? C'est bien touchant, va. Ça ne t'ennuie pas que je te dise tout cela?

— Mais, pas le moins du monde.

— C'est que tu parais sérieux.

— C'est une idée que tu te fais. Continue.

— Il a perdu sa mère il y a deux mois. Le jour de notre mariage, il passait devant l'église; il lui vint l'idée d'y entrer pour prier un instant, car c'est justement l'église où sa pauvre mère fut portée le jour de ses funérailles. Nous venions de partir. Il se mit à genoux juste en face de l'autel où nous avions été mariés, et là, sous une chaise, il aperçut briller quelque chose. C'était mon bracelet. Il le porta aussitôt chez le commissaire du quartier.

— Ah!... fit Pierre, qui écoutait ce récit avec une expression indéfinissable.

— Puis il m'a raconté sa vie. C'est un bien brave jeune homme. Il rentre chez lui dès la journée finie, ne va jamais au café, et sur sa paye il prélève tous les dimanches une pièce de dix francs qu'il dépose à la caisse d'épargne. Il ne lui manque plus que cinquante francs.

— Pour quoi faire?

— Pour avoir un capital de mille francs.

— Et lorsqu'il aura ces mille francs?

— Il épousera une jeune fille bien honnête comme lui et dont il est très-amoureux.

— Ah! il lui manque cinquante francs, murmura Pierre comme se parlant à lui-même, cinquante francs!... Ce bracelet en a coûté cent vingt... On en retirerait soixante-dix à quatre-vingts francs et il l'a rendu!

— Que dis-tu donc là, mon ami?

— Je dis que tous tes bavardages me fatiguent! répliqua-t-il durement.

— Mais comment donc, moi qui croyais te faire plaisir en te racontant tout cela. Car, enfin, il y a deux mois, tu étais comme lui, économisant pour m'épouser... C'est un bien honnête garçon qui s'est mis à rire lorsque je lui ai parlé de récompense. Alors, je lui ai donné notre adresse.

— Tu lui as donné notre adresse!

— Il viendra dimanche.

— Mais je ne veux pas le voir! s'écria Pierre sur un ton étrange.

— Tu ne veux pas le voir!... et pourquoi?

— Assez!... assez!... tais-toi.

Et le jeune homme, plongeant sa tête dans ses mains, s'affaissa sur la table.

— Mais qu'as-tu, mon Dieu! qu'as-tu?

— Oh! que je souffre, que je souffre!...

La jeune femme, effrayée, se tut un instant comme pour chercher à deviner la cause de cette sombre irritation et de cet abattement subit.

Tout à coup, comme cédant à une résolution extrême, Pierre se leva et, prenant à deux mains la tête de sa femme, il l'embrassa avec effusion.

— Marie! Marie, tu ne peux me comprendre, mais je suis bien malheureux, va!... Pardonne-moi, pardonne-moi, car ce que j'ai fait, c'était pour t'avoir. Pardonne-moi, car, dès ce moment, je ne suis plus coupable!

— Coupable! Je ne te comprends pas; je ne veux pas te comprendre! s'écria tout à coup la jeune femme épouvantée.

— Demain je te dirai tout.

Et Pierre se disposa à sortir.

— Où vas-tu? cria Marie, en proie à un pressentiment funeste.

— Ne t'inquiète pas.

— Pourquoi sortir? il est tard.

— Je vais chez Brottier.

— Ah! je savais bien qu'il y avait quelque chose entre vous deux!

— Oui, tu ne t'étais pas trompée, oui, il y a quelque chose, mais demain il n'y aura plus rien. Comment le nommes-tu?

— Qui?

— Celui qui a trouvé ton bracelet.

— Lavau.

— Et bien! tu iras le voir demain et tu l'inviteras de ma part à venir dîner avec nous dimanche. C'est peut-être lui qui me sauve, et j'ai besoin de lui serrer la main.

III

Brottier, plus prudent que Galvier, n'avait jamais admis ce dernier dans son intérieur. Il lui avait fait comprendre que sa présence dans son appartement pourrait éveiller des soupçons, soit auprès de son concierge, soit dans l'esprit de sa femme et de ses enfants. Le jeune homme avait fort bien compris cette mesure de prudence. D'ailleurs, nous l'avons vu, la nature des relations de ces deux hommes ne devait pas amener souvent Pierre à frapper au seuil de Brottier.

C'était même peut-être la première fois, ce soir-là, qu'il cherchait à le voir.

Pierre entra dans un café voisin de la demeure de son complice, écrivit une lettre et la fit porter par un garçon. Dix minutes plus tard, nos deux personnages étaient réunis.

— Eh bien! qu'y a-t-il, mon cher Pierre?

— Il y a que je ne peux plus y tenir, qu'il faut que ça cesse!

— Ah! ça, êtes-vous malade? Vous avez un regard étrange.

— Oui, je suis malade, et mon estomac n'est pas probablement de la force du vôtre, car je ne puis digérer le souper que vous m'offrîtes il y a trois mois, rue de Rivoli. Je ne dors pas, j'ai la fièvre, j'ai peur de mes rêves, j'ai peur de ma femme!... A propos, le bracelet de Marie a été retrouvé, et on le lui a rendu.

— Ah! tant mieux.

— Il est plus honnête que moi celui-là, et pourtant c'est un ouvrier... un ouvrier auquel il ne fallait que cinquante francs pour être heureux tout de suite. Il a préféré attendre, et il a bien fait. Il ne souffrira pas, celui-là, et j'achèterais cher le calme de son sommeil!

Brottier regardait fixement l'ouvrier, mais ne disait mot.

— Enfin, à tout prix, je veux rendre ces cinq cents francs.

— Mais les avez-vous?

— Non, mais avec le temps, je les trouverai. Je travaillerai davantage, je prendrai sur mes nuits. Plus de dimanches, plus de lundis, du travail, du travail sans cesse! Je m'engagerai à payer cinquante francs par mois; avant un an, je serai quitte.

— Eh bien! mon cher ami, je ne suis pas fâché de vous entendre parler de la sorte. Ni moi non plus, je ne puis supporter cette idée constante de l'action que nous avons commise, et, comme vous, j'ai besoin de me réhabiliter à mes propres yeux. Justement, mon administration m'a augmenté de cinq cents francs.

— Il est probable que votre administration n'a pas eu l'intention par là de vous récompenser du rôle que vous avez rempli dans l'affaire de la rue de Rivoli, remarqua Pierre, dont l'esprit narquois ne s'était pas tout à fait éteint, à ce qu'il paraît.



Mais Brottier ne daigna même pas sourire à cette plaisanterie inopportune.

— Ainsi, je serais donc doublement coupable si je ne restituais pas cette somme, car je n'aurais même pas l'excuse du besoin.

— Oui, seulement, vous ne pensez pas à une chose, Brottier; c'est que nous ignorons le nom de la personne qui a fait cette perte.

— C'est ce qui vous trompe.

— Vraiment !

— Ce nom, je le sais.

— Et comment cela?

— Le billet de banque était dans une enveloppe, et cette enveloppe portait une adresse. Cette somme a été perdue par M. le comte de Brotteville, propriétaire au château de Brotteville, à Ris. Ris est l'avant-dernière station en allant à Corbeil.

— J'irai demain le voir.

— Cette entrevue ne vous coûte donc pas?

— Me coûter ! Au contraire, j'en suis fier !

— Très-bien, Pierre ! fit Brottier en lui serrant la main. D'ailleurs, M. le comte acceptera d'autant plus facilement votre proposition que vous lui remettrez un à-compte. Voici mes cinq cents francs.

— Vous me les confiez?

— Oui, je suis sûr de vous, car je comprends par moi-même combien vous devez avoir hâte de vous décharger de ce poids qui pèse tant sur la conscience. Quand irez-vous à Ris?

— Demain. Ah ! je sens que je vais dormir tranquille.

— Et moi aussi. Allons, serrons-nous la main et estimons-nous.

Le jeune ouvrier rentra chez lui doublement satisfait. Satisfait de lui-même, satisfait de Brottier. Cet homme, qui s'était toujours montré personnellement très-réservé, venait enfin de faire hautement acte de probité. Probité tardive, il est vrai, mais était-ce Pierre qui pouvait lui en faire reproche?

Il rentra chez lui presque heureux. Sa femme, toute joyeuse de lui voir une physionomie ouverte et souriante, lui sauta au cou.

— Eh bien ! Pierre?

— Eh bien ! c'est fini.

— Quoi?

— Mon mal. Je suis guéri. Je viens de chez le chirurgien, qui m'a opéré. Demain, j'irai régler avec lui. Maintenant, embrasse-moi, Marie, car désormais, sous notre humble toit, vont régner la santé, la gaîté et l'amour.

— Je te comprends à peine, mais n'importe !... fit la jeune femme en joignant les mains ; je remercie Dieu de ce bonheur que tu me promets et auquel je crois !

Le lendemain, Pierre Galvier prit le chemin de fer de Corbeil. Vers midi, il se présentait à la grille du château qu'on lui avait parfaitement indiquée.

Un domestique lui demanda ce qu'il voulait.

— Parler au comte de Brotteville.

— Votre nom?

— Mon nom lui est tout à fait inconnu. Mais je viens pour une affaire qui l'intéresse et j'ai même des fonds à lui remettre.

Lorsqu'on annonce que l'on a des fonds à remettre, fût-on vêtu comme le plus misérable des mendiants, on est toujours reçu.

On introduisit Pierre Galvier dans un salon somptueusement meublé. Le comte se présenta.

— Que vois-je!... Vous ici, Brottier!... s'écria le jeune homme.

— Oui, c'est moi, mon cher Galvier, dit le comte en souriant.

— Vous ne vous nommez donc pas Brottier?

— Mon Dieu ! Brottier, Brotteville, c'est à peu près la même chose.

— Mais alors, je n'y comprends plus rien.

— Je vais vous donner la clef de ce petit mystère. Le soir de notre rencontre, vous faisiez si obstinément l'étalage de votre probité que j'ai voulu la mettre à l'épreuve. Ainsi il est inutile de vous dire que je n'ai rien ramassé du tout sur le trottoir. Seulement, comme je suis riche, je n'ai pas regardé à quelques louis pour interroger la valeur de votre moralité, sonder le fond de votre conscience. Je suis satisfait de mon expérience. Il y a du bon chez vous ; votre présence ici en est la preuve, et dans votre cœur le mal ne se sent pas à l'aise, à en juger par l'énergie avec laquelle vous le repoussez aujourd'hui. Je vous ai confié cinq cents francs, hier?

— Les voici, monsieur le comte.

— Gardez-les. Vous les partagerez avec cet honnête garçon qui se nomme Lavau ; cela lui permettra de se marier plus tôt. Seulement vous le prierez de m'inviter à sa noce.

Le jeune ouvrier avait des larmes plein les yeux.

— Oh ! monsieur le comte, si vous saviez le poids dont vous me soulagez, et combien je me sens heureux maintenant!...

— Vos angoisses passées prouvent votre honnêteté mieux que toutes les protestations. Profitez de cette qualité morale, mais n'en faites jamais vanité. Vous n'oublierez pas, n'est-ce pas, de m'avertir du jour de la noce, et sachez que je confonds dans une même estime l'homme qui a su se laver d'une tache et qui s'est repenti, et celui qui n'a jamais failli.

Et maintenant, ajouta le comte en souriant, puisque le souper de la rue de Rivoli est enfin digéré, venez déjeuner avec moi...

Angelo DE SORR.

Nous avons eu raison de saluer la naissance de l'Athénée. C'est une institution éminemment utile. Nous n'avions à Paris ni salle, ni chœurs, ni orchestre pour initier la France aux oratorios de Hœndel, par exemple. Aujourd'hui nous avons tout cela. Le vendredi semble spécialement choisi pour ces sortes de solennités. La semaine dernière, c'était l'*Ode à sainte Cécile*, de Hœndel, traduction française de M. Sylvain Saint-Étienne, laquelle n'avait jamais été entendue à Paris. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est qu'on se sent bien petit devant une œuvre aussi grandiose, et que la plume est impuissante à décrire l'enthousiasme dont on est saisi devant cette gigantesque partition.

L'Athénée a tué les concerts particuliers; en voici un pourtant que nous annonçons avec plaisir à nos lectrices. Il s'agit d'une matinée musicale que M. Siraudin, un excellent violoniste de l'Opéra-Comique, donnera le 31 mars, à la salle Herz, avec le concours de plusieurs artistes distingués du même théâtre. On peut se procurer des billets à l'avance rue Saint-Georges, 5, chez le bénéficiaire.

R. H.



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864):
Une PRIME sérieusement avantageuse.

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, 25 fr. Six mois, 14 fr. Trois mois, 7 fr. 50

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £2, *post free*.............. 50 francs. | Six mois, £1, *post free*.................. 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 48.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arabonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

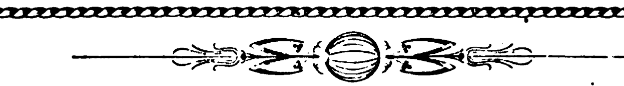
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3E NUMÉRO DE MARS 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 3e NUMERO DE MARS 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Si les nouveautés ne se produisent pas aussi promptement que nous l'espérions, c'est à l'inconstance du temps que nous devons l'attribuer. Pendant quelques jours, le froid et les giboulées ont retenu les femmes élégantes dans leurs salons, et les commandes arrivées chez nos couturières ont été encore des toilettes du soir.

La première représentation de *Galilée*, au Théâtre-Français, avait réuni une société d'élite; nous avons pu admirer quelques jolies toilettes et principalement des coiffures d'une remarquable exécution.

Une jeune femme blonde était ainsi vêtue : — Robe de tulle rose; jupe entourée de trois bouillons; seconde jupe de taffetas blanc, en forme de tunique à péplum, avec glands de perles aux extrémités; corsage décolleté, avec fichu Marie-Antoinette en tulle blanc, orné de bouquets de roses trempées de pluie. Coiffure Pompadour en roses et chaînes de perles. — La toilette avait été faite dans les ateliers du *Régent* (maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7), et la coiffure exécutée par M. de Bysterweld.

Une très-jolie toilette, portée par une jeune femme très-brune, peut se détailler ainsi : — Robe Empire, très-collante et à traîne, en taffetas moiré nuance bouton d'or; la jupe ornée d'un volant de Chantilly noir posé en tablier et retournant en basquine derrière le corsage. Berthe et épaulette de dentelle noire assortie. Collier à trois rangs, bracelet, boucles d'oreille et coiffure en perles d'ambre; à la coiffure, sur le front, un diadème en feuilles de chêne.

Dans les magasins du *Régent*, on s'est occupé très-activement des modèles du printemps. Nous avons pu nous convaincre, d'après les travaux de cette importante maison, qu'on portera une foule de costumes courts en toilette de ville et de voyage. Comme tout le monde voyagera cette année, nous appelons l'attention de nos lectrices sur les créations des magasins du *Régent*, car il y en a pour tous les goûts. Nous décrivons les plus remarquables.

Premier costume. — Jupon de dessous, robe et paletot en *mousse* de mer noir, gris et blanc. Le jupon a un volant du même tissu. La robe est découpée à dents pointues, garnies d'un galon de velours noir pointillé de perles blanc de lait. Le paletot est à dents, avec manches pagodes; les épaules sont décorées par des apprêts de velours perlé. La forme de ce paletot est courte et flottante.

Un autre costume a sa jupe de dessous en cachemire bleu, sans garniture; cette jupe dépasse à peine la robe, qui est en étoffe *sultane* chinée gris et noir, et ornée d'un volant plissé de même étoffe, avec agréments de perles noires et blanches. La casaque, demi-ajustée, a des revers au corsage et au pourtour devant et derrière; ces revers sont en taffetas noir, avec passementerie perlée pareille à celle de la jupe.

Un troisième costume est en *parametta* violet clair. Jupes étagées, avec dentelures arrondies en velours violet foncé. Paletot-casaque entièrement pareil.

Dans les toilettes de printemps, nous vous donnons, comme teintes, le noir mêlé au gris ou au blanc et le violet. Les broderies en soutache imitant le cachemire paraissent avec succès. On fait très-souvent le jupon du même tissu que la robe et le paletot. Les casaques sans manches se montrent dans l'arrangement d'un grand nombre de toilettes de ville; les manches larges et ouvertes seront adoptées pour les pardessus de taffetas garnis de dentelle.

Comme tissu printanier, le foulard a de grandes chances de succès, et, en examinant les importantes nouveautés des magasins du *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129), on comprend l'empressement des femmes à l'égard de ces soieries, aussi remarquables comme tissu que comme dessins. Nous croyons être agréable à nos lectrices en leur désignant les nouveautés des assortiments du *Comptoir des Indes*; on sait qu'il est facile de contrôler nos renseignements, puisqu'il suffit d'une demande à l'importante maison que nous venons de citer pour se faire envoyer *franco* la collection des échantillons. Voici les plus jolis motifs en haute nouveauté : sur tous les fonds en vogue (scabieuse, lilas de Perse, gris de Suède, chamois, jaune-paille, Isabelle, capucine, cuir de Cordoue et bluet), des petits semés de feuillage ou ornement teintés en camaïeu; les rayures *jardinière*, dispositions très-fines, légères et espacées; les semés jardinière, composés de fleurs des champs de plusieurs nuances, avec feuillage ombré noir et gris. — A côté de ces motifs, d'une ravissante fraîcheur, on doit encore citer les rayures rubans sur toutes les teintes, les mille raies, les losanges pointillées, les semés de palmes, les fouillis de feuilles de bruyère nuancées, les aigrettes et les petits bluets; ces derniers existent en mélange de vert et bleu sur fond maïs et sont d'une coquetterie délicieuse.

Le foulard sera d'une grande ressource pour varier les costumes de belle saison, parce que, mieux que toute autre étoffe, il fournit la possibilité de varier la toilette et qu'il s'arrange avec un égal succès de tous les genres de garniture. Les foulards unis, en teintes nouvelles, sont aussi très-recherchés. La beauté des tissus, la solidité des couleurs et un nouvel apprêt que l'eau n'altère pas, tout cela atteste un progrès dont l'origine est dans une vogue justement acquise.

Il est probable qu'on ne portera pas de barége cette année : la forme des robes biaisées est en désaccord avec les étoffes trop légères. Nous le regrettons, sans perdre l'espoir que les mois de chaleur amènent des modifications à la jupe *fourreau*. A l'heure où nous écrivons (et notons bien que nous entrons dans les premiers jours de printemps), on ne voit que deux genres de robes : ou la jupe courte à étage, ou la jupe en biais avec traîne de plus en plus prolongée; mais nous ne sommes encore qu'à l'aurore de la saison, et les nouveautés vont se montrer en foule après les fêtes de Pâques.

Les manches ouvertes, dites *à la châtelaine*, plaisent beaucoup; elles apportent un changement très-sérieux dans la coupe des robes. On les voit surtout aux robes de soie qui ont à l'intérieur une manche collante; la lingerie trouvera son compte à cette nouveauté élégante : les corsages blancs vont gagner une importance facile à comprendre. Les dessins et les patrons dont s'occupe en ce moment l'administration du *Moniteur de la Mode* auront, sur tous ces sujets intéressants, une éloquence devant laquelle doit s'incliner la chronique, qui n'a que sa plume.

Nous avons dit quelques mots des coiffures; revenons-y pour

plus de détails. Il serait d'une indifférence impardonnable de ne pas rendre justice au talent délicat dont M. Henri DE BYSTERWELD (rue du Faubourg-Saint-Honoré, 5) a fait preuve pendant la saison des bals. Dans tous les salons, les coiffures de cet habile professeur ont été citées avec les plus grands éloges. Essayons le croquis de trois ou quatre de ses dernières créations.

Coiffure *Emma.* — Cheveux relevés sur le front et disposés en trois rouleaux; en arrière, un chignon en grosses boucles frisées en tire-bouchons sans cacher le cou; sur le sommet de la tête, une jardinière en roses de mai et petites traînes de muguets.

Coiffure *Sévigné.* — Frisure à mille boucles sur les tempes; cheveux relevés en diadème sur le front; en arrière, des coquilles coupées de tresses : le tout orné d'un bandeau de vejours perlé.

Coiffure *Félicie.* — Cheveux ondulés sur le devant; grandes boucles tombant sur les côtés, derrière les oreilles; le fond ornementé d'un chignon à facettes, retenu par un peigne à galerie d'or.

Une coiffure de mariée est à cheveux relevés en rouleaux bouffants autour du visage. Le chignon est entouré d'une tresse devant laquelle se trouve placée une guirlande de boutons d'oranger ; cette guirlande revient en chaperon sur le milieu de la coiffure.

Les premiers jours de printemps ramènent les fleurs des champs dans les salons de madame L. COUDRÉ, successeur de madame Tilman. En ce moment, la grande vogue est aux *jardinières.* Ce genre, que nous avons déjà cité à l'occasion des rubans, des garnitures de chapeaux et des étoffes de foulard, revient par droit de conquête à la gracieuse fleuriste de la rue Richelieu. Personne ne marie avec plus de grâce le bluet, la marguerite et le coquelicot. Les tiges souples qui supportent ces aimables fleurs des prés sont garnies de mousse et de brins d'herbe. On emploie les guirlandes autour des chapeaux, et les touffes plates se posent sur la calotte, qu'elles recouvrent en entier, en laissant dépasser des brindilles pointillées de cristal.

En dehors des fleurs champêtres qui ouvrent la campagne, nous remarquons aussi des ornements très-distingués composés d'un seul genre de fleurs, comme une pluie de boutons de roses, des guirlandes de pâquerettes ou de bluets, des branches de volubilis ou de lilas, et, enfin, beaucoup de muguets semés de petites gouttelettes de rosée.

Tout nous présage une saison féconde en nouveautés. La grande solennité de l'Exposition couve un essaim de modes, innombrables créations que Paris veut offrir au monde entier pendant ces jours de fêtes industrielles. Partout les préparatifs sont à la hauteur de ce concours immense ; on ne peut rien dire de plus : il faut attendre et tailler sa plume.

Les *Talismans de la beauté*, ce livre dont l'auteur est M. Louis Claye, de la maison VIOLET (rue Saint-Denis), est arrivé à sa quatrième ou cinquième édition. On n'avait jamais rien écrit d'aussi complet comme traité de parfumerie élégante à l'usage des gens du grand monde. Se méfier des produits vulgaires, et apprendre à utiliser à son bénéfice les articles qui conservent la beauté, tel est le but cherché et atteint par l'ouvrage de M. Claye.

La *Reine des abeilles* a des recherches de coquetterie qui appellent l'attention. On ne saurait fermer l'oreille à l'offre séduisante des moyens de rester toujours belle. La *Reine des abeilles* aurait dû se nommer la Reine des fées.

La crême de beauté a deux teintes : l'une blanche pour le jour, l'autre blanc rosé pour la lumière. Ce cosmétique embellit et conserve la souplesse de la peau; ce n'est pas un fard, et son action bienfaisante est incontestable. — On peut choisir également dans les produits de la maison Violet : la crême *Sévigné*, pour lustrer les cheveux et les faire bouffer ; la crême *Pompadour*, qui prévient et détruit les rides ; la poudre de riz rosée, parfumée d'ambroisie; le savon royal de thridace, médaillé à toutes les Expositions; enfin, comme parfumerie d'actualité, toutes les compositions imprégnées du parfum de la violette, la plus modeste, mais la plus suave des fleurs.

Marguerite DE JUSSEY.

La *Société d'importation* (rue Montmartre, 169) vient d'introduire en France un produit oriental pour l'hygiène de la toilette ; nous constatons le succès de cette parfumerie spéciale, qui se nomme la *Quintessence balsamique du harem.* C'est une composition de résines onctueuses de plantes exotiques, dont l'emploi fait disparaître les rides, les rougeurs et la couperose, en tonifiant le tissu dermal, les muscles et les chairs, et en rendant à l'épiderme sa fraîcheur primitive, sa blancheur et son velouté.

Le *Courrier médical* (16 avril) s'exprime ainsi au sujet de ce produit :

« Depuis quelques années, nous nous sommes bien des fois » élevés contre les préparations destinées à la toilette, prépa» rations toujours dites *hygiéniques*, et qui ne contiennent que » trop souvent des substances dangereuses, des sels de plomb, » de mercure, voire même de l'arsenic ! Notre voix aurait-elle » été entendue ? — Nous devons, en attendant, signaler un pro» duit oriental qu'il nous a été donné d'expérimenter, et qui » (chose rare) semble tenir tout ce qu'il promet. Préparé avec » des résines balsamiques et des plantes qui ne croissent que » dans les pays chauds, ce produit importé est un excellent to» nique du système musculaire, et nous l'avons employé plu» sieurs fois avec succès en frictions, notamment chez des per» sonnes atteintes d'une faiblesse générale de l'organisation. » Grâce à son arome pénétrant et suave, le *Balsamique* calme » les migraines nerveuses. En un mot, c'est là une préparation » sérieuse. » — Docteur LIGNEAU.

La science a parlé. La mode signale, à son tour, le produit qui lui paraît de son domaine. — P. C.

Les industriels de toutes les nations ne tiennent pas seuls à honneur de prendre part à la grande Exposition qui se prépare. On annonce, en effet, que S. M. l'Impératrice s'est inscrite, en tête des exposants dans la classe de la navigation de plaisance, pour un caïque et une gondole.





Planche 84.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Costumes d'enfants. — Au Cardinal Fesch, 45, rue Neuve-Saint-Augustin.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES, N° 847.

Toilette de soirée ou de grand dîner. — Coiffure : les cheveux de devant forment un nœud dont les pointes frisées retombent sur le front. Les côtés sont relevés en bandeaux bouffants. Un chaperon en perles forme le cache-peigne. Un nœud en velours bleu est fixé sur le côté par une agrafe en perles.

Robe en mousseline blanche à double jupe. Corsage décolleté derrière comme devant, et garni par deux biais en taffetas bleu couverts par de la dentelle. Agrafe en perles au milieu du devant.

Manches courtes et rondes.

Ceinture en soie, taille ronde et courte.

La jupe de dessous est découpée arrondie, avec biais en taffetas : un large et deux étroits. Une dentelle à plat couvre le biais large. A chaque croisure il y a une agrafe en perles. Un volant uni termine la jupe. La jupe de dessus est relevée par des nœuds en taffetas avec agrafes en perles. Un petit volant plissé la termine sur le devant ; il y a des nœuds avec perles disposés en tablier.

Toilette de ville. — Chapeau en velours noir ; fond rond, bas et plat dessus ; passe baissant devant, relevant un peu sur les côtés ; petits bords en taffetas cerise. Une dentelle noire retombe tout autour. Brides en velours.

Robe et petit paletot en tissu *caméléon brésilien* (sorte de reps très-fort) ; garniture en taffetas écossais et petits velours noirs. Le paletot est court et tombe droit (très-peu creusé derrière). La robe, courte, est plissée à plat tout autour et régulièrement ; elle est découpée à dents aiguës, bordées de velours.

La jupe de dessous est ronde derrière comme devant.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 84.

N° 1. Petite fille de sept à huit ans. — Chapeau de paille garni d'agréments de jais et de rubans retombant derrière. Robe taillée d'une seule pièce, sans plis à la taille, en mousseline à pois. Le collet, les parements et les poches sont composés de biais de taffetas, garnis de boutons assortis. Jupon de mousseline à pois.

N° 2. Petite fille de six à sept ans. — Toilette en alpaga entièrement brodée de jais. Le petit paletot est droit, taillé en pointes sur les côtés et court derrière. Il est formé par une cordelière qui entoure le cou et se termine par deux petits glands. Corsage de dessus en mousseline blanche. Jupon en alpaga rayé.

N° 3. Petite fille de huit à neuf ans. — Robe en taffetas, garnie d'un large biais de taffetas plus foncé, cousu d'un seul côté, et terminé par un volant de taffetas semé de perles. La jupe est ouverte d'un seul côté. Le corsage est décolleté très-bas et sans manches. Ceinture en taffetas frangé de perles, et fermée par un chou sur le côté. Corsage de dessous en mousseline plissée, avec manches longues.

N° 4. Petit garçon de six à sept ans. — Chapeau de paille simplement garni d'une rosace de ruban posée sur le côté. Costume tout en popeline. Petite veste droite, légèrement arrondie sur les côtés, et garnie d'agréments de jais et de boutons assortis. Gilet droit. Ceinture en foulard. Pantalon large et droit, garni de boutons de jais.

N° 5. Petit garçon de neuf à onze ans. — Costume tout en nankin. Le paletot est droit, avec quatre poches ; col arrondi. Le tout piqué.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Je veux débuter par l'histoire la plus vraie et la plus étrange que vous puissiez entendre : c'est le dessus de mon panier, et je vous l'offre avec l'assurance qu'elle ne peut que vous intéresser. Écoutez-moi donc avec attention.

La semaine dernière, une dame riche, qui habite à Passy un bel hôtel dont elle est propriétaire, était venue à un bal qui se donnait rue Saint-Dominique, dans les environs de la rue du Bac. Sa voiture l'y avait conduite, et elle renvoya son cocher, en lui intimant l'ordre de venir la reprendre à telle heure. A cette heure dite, elle fit demander si sa voiture était arrivée : elle ne l'était pas. Elle attendit un quart d'heure, une demi-heure, trois quarts d'heure ; puis, devenant inquiète, et pensant que ce retard ne pouvait être causé que par un accident, elle pria le maître de la maison de lui faire avoir une voiture de place : ce qui fut facile, car il y en avait plusieurs qui stationnaient devant la maison.

La dame grimpe donc dans un petit coupé de régie, et, fouette cocher, la voilà partie. Mais, hélas ! elle n'était pas encore arrivée, la malheureuse !

D'abord la voiture roula avec une assez grande rapidité ; puis, peu à peu, les chevaux ralentissent leur course et finissent par ne plus marcher qu'au pas, alors qu'on était dans tous ces terrains vagues qui entourent les travaux de l'Exposition et qui sont tout à fait déserts quand on les traverse à deux heures du matin.

Vainement la malheureuse femme crie au cocher d'avancer : il fait semblant de ne pas l'entendre ; puis, tout à coup, il arrête ses chevaux complétement. Alors, épouvantée, elle baisse la glace de devant, et s'adressant vivement à son conducteur :

— Mais qu'est-ce que vous faites, cocher ? Marchez donc, nous ne sommes pas arrivés...

— Pardieu ! je sais bien que nous ne sommes pas arrivés ! répond brusquement l'automédon ; mais je ne veux pas marcher avant d'avoir causé un petit moment avec vous.

Et, descendant de son siége, il décroche une des lanternes, ouvre la portière, et, s'adressant à la pauvre créature qui, plus morte que vive, s'était blottie dans un petit coin :

— Ah çà ! croyez-vous que je me sois amusé, moi, pendant que j'attendais sur mon siége à la porte de la maison où vous dansiez, vous, pour vous divertir ? dit-il d'un ton rogue et narquois tout à la fois.

— Mais je n'ai pas dansé !.. murmura, sans savoir ce qu'elle disait, la malheureuse, toute tremblante.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc fait alors là dedans jusqu'à deux heures du matin ? lui demande aussitôt son singulier interrogateur.

Une pensée subite traversa l'esprit bouleversé de la dame.

— J'ai joué, dit-elle, et j'ai perdu tout mon argent...

— Ah ! vous avez joué ! Vous êtes donc joueuse, alors ? reprit le cocher avec un étrange sourire. Eh bien ! moi aussi, j'aime le jeu, et nous allons faire une partie ensemble, ajouta-t-il en tirant de sa poche un jeu de cartes grasses et noires à faire reculer d'horreur même un invalide.

La dame se rassura un peu alors en voyant qu'elle avait affaire à un ivrogne ou à un fou.

— Je consens à jouer avec vous, lui dit-elle avec douceur pour ne pas le blesser ; seulement, je le ferai chez moi ; reconduisez-moi donc bien vite, et là nous ferons une petite partie.



Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Ch.ée d'Antin, 6.

Jupe mise E. Creusy. Baudollier et Roche, r. Montmartre, 333. | Parfums de Violet, four.r de S. M. l'Impératrice, r. ...

Entered at Stationer's Hall — LONDON, C.B. Weldon, 248, Strand, W.C. — MADRID El Correo de la Moda ...

Toili
devant
Les côt
forme l
par une
Robe
rière cc
par de
Manc
Ceint
La ju
large et
croisure
jupe de

N° 1
d'agrén
seule p
pareme
bouton:
N° 2
ment b
côtés c
cou et
seline
N° 3
d'un la

Je v
que v
je vou
resser
La
bel h
donna
Bac.
en lui
cette
elle n
heure
sant q
elle p
de pla
tionne
La
fouett
core a
D'al

...nt de ne pas l'entendre; puis, tout à coup, il arrête complétement. Alors, épouvantée, elle baisse la ...vant, et s'adressant vivement à son conducteur :

— Je consens à jouer avec vous, lui dit-elle avec douceur pour ne pas le blesser; seulement, je le ferai chez moi; reconduisez-moi donc bien vite, et là nous ferons une petite partie.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Pieffort, r. Grange Batelière, 1. — Modes d'Alexandrine, Chaussée d'Antin, 5.

Coiffures de Henri de Bysterveld, Faubg. St Honoré, 3. — Lingerie de Mme Bremont à la Couronne Impériale, Nve des Pts Champs, 76.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.

Sous jupe acier E. Creusy. Baudellier et Roche, r. Montmartre, 133. | Parfums de Violet four. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON, C.E. Weldon, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

— Du tout ! du tout !... exclama le cocher. Si j'étais chez vous, vous me feriez jeter à la porte ; mais, ici, je vous tiens ; nous allons faire une partie, ou je ne vous mène pas.

— Mais je meurs de froid !... murmura la pauvre créature toute tremblante.

— C'est pas vrai ! car vous êtes enveloppée de poil comme un gros chat, fit son interlocuteur, en lui montrant du doigt le manteau de fourrure dont elle était couverte.

— D'ailleurs, je n'ai pas d'argent, insista-t-elle avec impatience.

— Si c'est ça, je vous fais crédit, répliqua le cocher qui avait réponse à tout. Ainsi, si je perds, vous ne me payerez pas ma course ; si je gagne, vous me la payerez double.

— Eh bien ! je vous la payerai triple si vous marchez et me reconduisez chez moi sur l'heure, s'écria la pauvre dame, dont les nerfs étaient surexcités outre mesure.

— Pour qui me prenez-vous ?... exclama avec indignation celui à qui elle s'adressait ; savez-vous que, quand on prend de l'argent qui n'est pas gagné, on vole, et je ne mange pas de ce pain-là, moi !

Et, tout en parlant ainsi, le cocher avait grimpé dans sa voiture, s'était assis en face de la dame, et, après avoir accroché sa lanterne de façon à ce que l'intérieur fût bien éclairé, il mit un coin de sa redingote sur les genoux de celle qui lui faisait vis-à-vis, et battit les cartes tranquillement en disant :

— A quoi allons-nous jouer ? Savez-vous le bezigue ?

— Non, répondit celle-ci avec humeur.

— Eh bien ! vous savez au moins l'écarté, fit-il sans se déconcerter ; et plus tôt vous vous déciderez, plus tôt ça sera fini.

La dame, voyant bien qu'elle n'avait pas d'autre parti à prendre, accepta des cartes avec ses petites mains si fraîchement gantées et joua comme elle put, sans faire attention à son jeu, tant elle était troublée : cependant elle gagna.

— Ah ! j'ai pas de chance ! exclama le cocher quand la partie fut achevée. Puis il remercia la dame, remit les cartes dans sa poche, décrocha la lanterne, descendit de la voiture, remonta sur son siége et repartit au grand galop.

Puis, quand la dame fut chez elle, il ne voulut jamais recevoir le prix de sa course et se sauva comme un voleur, tandis que celle-ci rentrait plus morte que vive, en remerciant Dieu du fond du cœur de ce qui ne lui était pas arrivé...

Je vous l'avais bien dit !... Depuis le commencement du carême il y a des bals costumés partout. Dans de certains salons même, on a voulu renouveler les anciens bals masqués qui avaient tant de succès à l'Opéra jadis, c'est-à-dire avec le domino de l'intrigue ; mais cette tentative n'a pas réussi. Les femmes veulent se montrer. Le moins de vêtements et le plus de diamants possible : voilà les toilettes qu'elles préfèrent. Faites donc des déguisement sérieux en restant dans ce programme-là ! Aussi les costumiers ne savent-ils à quel démon se vouer pour satisfaire les dames.

On raconte qu'une femme à la mode, ayant été trouver l'un d'eux, lui demanda un costume d'Ève.

En entendant cette demande, le costumier resta d'abord stupéfait ; puis, ayant réfléchi un instant :

— Eh bien, madame, répondit-il, je vous ferai une petite jupe courte en gaze, avec une draperie-tunique en drap de léopard...

— C'est ça ! c'est ça ! interrompit vivement la dame, arrangez-moi cela à votre goût ; seulement faites-moi le moins de vêtement possible...

Avec les mascarades, les soirées musicales, accompagnées de comédies, sont tout à fait à la mode en ce moment ; et, en première ligne de ce genre, je veux vous citer celles de madame Lebrun comme étant des plus charmantes, sinon les plus charmantes de Paris. Tout le monde veut y aller ; malheureusement c'est comme dans le paradis : il y a beaucoup plus d'appelés que d'élus, et cela en raison de l'exiguïté de nos salons modernes.

Lebrun est, comme vous le savez, un des premiers violonistes de notre époque ; c'est un talent pur, mélodieux et suave, que tout le monde admire comme artiste et aime comme homme, car il n'est pas possible de joindre plus de modestie et de simplicité à plus de mérite : aussi, c'est à qui parmi ses confrères l'aidera à charmer ses invités ; et, comme de son côté, madame Lebrun est ravissante, gracieuse, bonne, aimable, et qu'elle fait les honneurs de son salon avec autant de bon goût que de distinction, c'est à qui voudra être admis à ces soirées délicieuses, dans lesquelles on entend les talents les plus variés et les plus admirables.

Ainsi, un soir, ce sera Nadaud qui fera entendre ses chansonnettes, en mettant son expérience à la place de sa voix : ce qui le conduit à enchanter tout le monde.

Ce sera Jules Lefort qui, avec sa voix enchanteresse, fera monter des larmes à tous les yeux.

Puis Norblin, le violoncelliste, qui, avec Lebrun, jouera la sérénade de Rossini et la fera bisser avec enthousiame.

Un autre soir, les frères Guidon diront, l'un les *Prunes*, l'autre la *Lettre du conscrit*, de façon à ravir par l'esprit, l'art et la gaieté qu'ils y mettent.

Puis, mademoiselle de La Pommeraye chantera ; puis, mademoiselle Tordeux, des Français, jouera avec une âme et un sentiment exquis de ces jolies petites pièces de Verconsin si bien appropriées aux théâtres lilliputiens de nos salons.

A la dernière soirée, Seveste, des Français, a dit un monologue plein d'esprit, et qui a charmé tout le monde. Il est cependant bien difficile, ce me semble, de jouer à soi tout seul la comédie sans devenir monotone. Eh bien ! non, il a été charmant et s'est fait applaudir à tout rompre.

Voici le sujet qu'il traitait et qui s'intitule : *Un rendez-vous*, je crois.

« Il attend sa maîtresse ; elle doit venir à neuf heures, et cette visite l'ennuie, parce qu'il devait, sans cela, se trouver ce soir même avec une autre femme dont il commence à être amoureux : aussi est-il d'une humeur de dogue et déblatère-t-il contre la pauvre créature de la façon la moins charitable du monde ; il lui trouve tous les défauts, et l'envoie à tous les diables.

» Pendant ce temps-là l'heure se passe : il est le quart. Il commence à se demander pourquoi elle n'arrive pas : elle est si exacte d'ordinaire !... Serait-elle souffrante ? A-t-elle été empêchée ?

» La pendule marche toujours. — Il est la demie. — L'esprit du jeune homme marche aussi. Serait-il moins aimé ? Est-ce qu'on voudrait se moquer de lui ? Alors, peu à peu, les qualités et les charmes de celle dont il ne voyait tout-à-l'heure que les défauts lui reviennent à la mémoire ; et, en même temps, la jalousie commence à le tourmenter. — Les trois quarts sonnent. — Il va sortir pour chercher querelle, se battre, — il ignore contre qui, mais c'est égal, — quand, en mettant la main dans sa poche pour y glisser un pistolet, il trouve une lettre qu'il y a mise par distraction, peut-être avec ennui. — Cette lettre, qui n'est pas décachetée, est *d'elle*. — Il se rappelle que sa portière la lui a remise au moment où il montait chez lui. Il l'ouvre avec empressement. — *Elle* le prévenait qu'elle ne pouvait pas venir, étant forcée d'aller passer la soirée chez madame X., sa tante.

» Le jeune homme pousse un soupir joyeux et prend son chapeau pour aller la rejoindre, en disant : « — Tout décidément, la femme qu'on aime le mieux est celle qui ne vient pas. »

Cette petite bluette est peu morale, à vrai dire, mais elle est très-drôle, et Seveste la dit avec un talent extrême.

Rossini vient de faire une petite caricature musicale qui est la chose la plus plaisante du monde. Il déteste, dit-on, Offen-

bach, qu'il croit un *Jettatore*; et, comme le grand maestro est très-superstitieux, et que les Italiens croient se préserver du mauvais œil en faisant des cornes, il ne rencontre jamais le père de *la Belle Hélène* sans lever vers lui deux de ses doigts, l'annulaire et l'index. Or, c'est bien de façon qu'on ne puisse jamais se servir que de ces deux doigts à chaque main et à la fois qu'il vient de composer une petite fantaisie burlesque pour le piano, fantaisie où se glissent des airs principaux d'Offenbach, parodiés de la façon du monde la plus drôle. — Quel charmant esprit est celui de Rossini!

Comtesse DE BASSANVILLE.

LES FÊTES PARISIENNES

Voilà donc cet affreux carnaval fini! Le Temps, qui emporte les peines et les plaisirs, emporte aussi, Dieu merci! les extravagances et les folies. Mais, quoiqu'on dise que toutes choses se précipitent fatalement dans un gouffre d'où elles ne sortent plus, je vois, chaque année, le carnaval sortir du *renouveau*, paré des mêmes grelots, des mêmes oripeaux, dans la même ivresse et la même démence. Les hommes lui sont fidèles comme à une religion. N'en était-ce point une, d'ailleurs, autrefois?

Mais les saturnales fameuses, qui duraient trois jours en décembre, avaient du moins quelque raison d'être à Rome, où elles honoraient un Dieu protecteur, et fêtaient le pauvre peuple esclave, qui, ces jours-là, devenait roi de ses maîtres. Aujourd'hui, nous n'avons plus de dieu qui demande l'adoration sous forme de licence grossière; et quant au peuple, n'est-il point constamment souverain dans ce beau pays du suffrage universel? Pourquoi donc alors ces ignobles parades, ces bêtes monstrueuses offertes en holocauste à ce nouveau *Chronos* (Temps), qui ne retardera pas pour vous sa marche, quoi que vous fassiez! Rien, assurément, ne me serre plus le cœur que la vue d'une multitude affamée de pareilles spectacles: rester debout de longues heures, exposé au vent, à la pluie et à la neige, pour attendre un char de bacchantes et d'amours, qui découvrent sans illusion de misérables femmes usées par le travail et de pauvres enfants engourdis par le froid; attendre et suivre une procession de bœufs et de bouchers exténués de fatigue, mais escortés royalement, il est vrai, par des soldats l'arme au bras jusqu'à l'abattoir, où toute gloire devient, hélas! périssable: voilà vraiment un plaisir digne du peuple le plus spirituel de la terre!

C'est la ville de Paris, m'a-t-on dit, qui fait les frais de ces fêtes pompeuses. N'y a-t-il donc plus de pauvres gens qui meurent de faim et de froid dans cette bonne ville, qu'elle trouve encore tant d'argent à jeter par les fenêtres? Peuple d'enfants! qui se contente de pareils jouets et de semblables plaisirs, pour oublier ses maux et ne point pleurer! Une lecture au coin du feu, auprès de la femme attentive et de l'enfant qui joue sur vos genoux, cela ne vaudrait-il pas mieux, les jours de carnaval, brave homme, que de courir la ville à la suite de cette mascarade, et de rentrer ivre, le soir, au logis?

Je ne sais, en vérité, comment aborder le bal du ministère des affaires étrangères, car il me faudra vous parler de toilettes et de costumes; et beaucoup de mes amis se plaignent déjà de ma passion pour ces futiles détails, que, de votre côté, madame, vous vous plaisez à développer méchamment en moi, en me répétant sans cesse: « Encore, encore! » de votre voix flûtée. Qui écouterai-je? De ces deux voix, laquelle suivrai-je? *Alea jacta est!* c'est la vôtre, car si je suis attaquée, vous saurez me défendre. Rien ne vaut, d'ailleurs, une protection de femme; elle seule a l'à-propos, l'esprit, le courage et des arguments irrésistibles, comme le charme, la grâce et.... sa faiblesse.

Vous saurez donc, puisqu'il le faut, que la marquise de Moustier portait un costume feuilles-mortes à la Van Dyck, avec la grâce d'une Henriette de France; que sa fille, madame la marquise de Marmier, vêtue d'une amazone Louis XV de nuances charmantes, était ravissante; madame Spincer, en pluie d'or; madame Jacobs, en costume de la cour de Louis XIV satin maïs brodé d'argent et de diamants. On dit que, le soir même du bal, madame Jacobs envoyait à madame de Moustier une forte aumône pour ses pauvres. Mademoiselle du Hamel était en feu: est-ce à dire qu'elle enflammait tout autour d'elle du feu de ses beaux yeux?

Une belle *Nuit* toute constellée d'étoiles, quoique sombre et mélancolique, entraînait à sa suite l'*Aurore*, aux doigts de roses, toute riante et charmante: c'étaient mesdames D. et de C. Il y avait la *Paix*, il y avait la *Guerre*, suivant à distance un domino mystérieux que chacun devinait en le nommant tout bas.

On s'est plus promené que l'on n'a dansé, on a plus causé qu'on ne s'est amusé; l'animation, l'entrain des bals de l'an dernier ne furent point, cette fois-ci, conviés à la fête. En revanche, chez madame Pilté, on a dansé jusqu'à six heures du matin; la gaieté embellissait les plus affreux laiderons, qui, là comme partout, brillaient par leurs costumes juvéniles, extravagants et étincelants.

La maîtresse du logis était... je vous le donne en mille... elle était... vous ne sauriez deviner... elle était à la fois eau, poisson, feuilles, corail, mousse, sable et rochers. — Qu'est-ce donc? — Elle était en aquarium. N'est-ce point fort original? La belle et brune madame de Pène, en mauresque.

Mademoiselle de Hans Ferneralda en amazone Louis XV: le même costume que celui de madame de Marmier aux affaires étrangères. Beaucoup de gens l'ont proclamée la reine du bal; c'étaient ceux, je pense, qui n'avaient point ou n'avaient plus de reines à prôner; ils avaient recouvré, avec leur liberté, leur bienveillance et leur désintéressement.

Il y avait encore des Proserpines, des sultanes, des bergères Watteau, des marquises Pompadour, des dominos roses et blancs, noirs et lilas; il y avait des intrigues innocentes, des rires, de l'esprit et une véritable *furia francese* dans les danses et le cotillon du matin.

C'était le 7 la première représentation de *Galilée*. Pendant que la salle brillante et enthousiaste applaudissait sa tragédie, le poëte, sur un lit de souffrance, s'agitait et poussait des cris de désespoir: ses douleurs sont intolérables. Toutefois il avait pu, le matin même, écrire de sa main quelques mots précieux à madame d'Agoult, l'amie fidèle de ses bons comme de ses mauvais jours.

Madame Ponsard assistait, dit-on, à la représentation; je ne l'ai point vue. Madame la princesse Mathilde s'y trouvait aussi, non point en loge d'apparat, mais aux premières; la princesse Julie, un grand nombre de femmes du monde et tout l'escadron du journalisme étaient dans la salle: c'était superbe. L'Empereur seul, qui avait promis sa présence, manquait au rendez-vous.

Jeanne DE MONCEL.



LES PREMIÈRES (1)

Les Premières, dans notre langue parisienne, qu'il ne faut pas confondre avec la langue française, les premières veulent dire : les premières représentations.

Les premières ne sont pas comme les courses de chevaux en Angleterre, comme les combats de taureaux en Espagne, comme les kermesses en Hollande, un de ces plaisirs nationaux qui affolent, pendant un certain temps, tout un pays ou toute une ville ; ce n'est que la passion, à une heure dite, tout à coup, de cette fraction parisienne que, dans cette même langue particulière aux Parisiens, on appelle : *tout Paris*, et qui, en réalité, se compose de deux cents individus, mettons trois cents pour ne blesser personne.

Avec ces trois cents individus, lesquels se transportent pendant tout l'hiver dans tous les théâtres de la capitale, mais aux premières seulement, il faut que nous comptions, nous autres auteurs dramatiques, car ils constituent, sans appel, ce qu'on nomme l'opinion ou plutôt le goût de Paris, par conséquent de la France, et en matière d'art du monde entier, car les Français ont fini par faire croire qu'ils réglaient le goût du monde. Disons tout de suite que le monde c'est Londres, Pétersbourg et Vienne.

Ce groupe de juges définitifs est formé des éléments les plus dissemblables, les plus incompatibles les uns avec les autres, comme esprit, comme mœurs, comme position. Ce sont les hommes de lettres, les gens du monde, les artistes, les étrangers, les hommes de bourse, les employés, les grandes dames, les commis de magasin, les femmes honnêtes, les femmes légères. Tous ces gens-là se connaissent de vue, quelquefois de nom, et, sans s'être jamais adressé la parole, ils savent d'avance qu'ils se retrouveront aux premières et sont bien aises de s'y retrouver. Il est arrivé à la princesse ***, dans une de ces solennités, de remarquer l'absence de mademoiselle X... et de dire :

« Tiens, mademoiselle X... n'est pas là ; est-ce qu'elle est malade ? »

Elle ne parlait pas ainsi par sympathie assurément, du moins je le crois, mais par habitude, et ce jour-là mademoiselle X... avait l'honneur de manquer à la princesse ***.

. . . .

Je suis fâché d'imprimer ces choses-là ; mais la vérité avant tout : les femmes du monde sont le plus détestable public d'une première représentation. Comme, en leur qualité de femmes du monde, elles trouvent que tout ce que l'on fait pour elles leur était dû d'avance, elles ne vous savent aucun gré de la peine que vous vous êtes donnée pour leur procurer le plaisir qu'elles vous demandaient.

Elles ne vont pas jusqu'à souhaiter que la pièce tombe, mais il leur est parfaitement indifférent qu'elle réussisse. Elles vous diront, dans l'un et l'autre cas : c'est charmant, comme elles diraient : il va pleuvoir, et elles se considèrent comme quittes envers vous.

Elles sont arrivées tard, dans cette loge tant enviée par d'autres, elles y ont fait tout le bruit possible, elles ne se sont occupées que de la composition de la salle, elles n'ont fait attention qu'aux robes des actrices, elles ont causé tout le temps, elles n'ont pas écouté un mot, elles n'ont pas fait à l'auteur l'honneur d'attendre qu'on le nommât, et sont même parties avant la fin pour avoir leur voiture tout de suite. Pour tout dire, il y en a quatre-vingt-dix sur cent qui n'ont absolument rien compris à ce qu'elles ont entendu ; ce qui les a le plus frappées, c'est une erreur d'étiquette ou de convenance ; elles ont remarqué que les personnages mis en scène se donnent leur titre quand ils se parlent, ce qui n'est pas du monde, ou que le valet de chambre n'a pas apporté la lettre du cinquième acte sur un plat d'argent.

La littérature, la musique, les arts font partie de leurs habitudes, mais non de leurs goûts. Elles vont aux théâtres, aux expositions de tableaux, voire même aux réceptions académiques, comme elles vont aux courses ou à Bade ; mais d'apprécier, de juger, de discuter, elles n'y songent guère. Dix femmes du monde, à une première, dans les loges d'entresol, sont à l'auteur ce qu'est au cheval favori une surcharge de soixante-quinze kilogrammes. Le cheval peut gagner tout de même, mais avec plus de peine, et s'il tombe, il se casse les reins.

Au point de vue de l'intérêt de l'auteur, le seul que nous puissions prendre en considération ici, le vrai public féminin, aux premières, c'est : d'abord les femmes de nos amis, de ceux qui exercent une autre profession que la nôtre bien entendu, et qui apportent non-seulement avec elles une curiosité naïve pour l'œuvre nouvelle, mais une sympathie déjà émue pour celui qui l'a exécutée. Celles-là ne demandent qu'à rire, qu'à pleurer, qu'à applaudir, à trouver tout excellent, parce que c'est de quelqu'un qu'elles aiment, et que l'opinion des femmes, même dans les questions d'esprit, ne vient jamais que de leur cœur. En second lieu, les femmes de théâtre, qui toutes, sans exception, se laissent intéresser par les œuvres théâtrales, ont horreur des chutes par esprit de corps, et qui, s'il y a victoire, déchirent volontiers leurs gants pour mieux battre des mains ; quelques étrangères, qui ne sont pas encore bien au courant des élégances parisiennes et qui ont le courage d'exprimer ce qu'elles sentent.

Enfin, faut-il le dire, les femmes légères, qui se laissent passionner par habitude sans doute, et qui, n'ayant peur de se compromettre ni là ni autre part, se penchent à moitié en dehors de leur loge, crient, trépignent et iraient embrasser les acteurs par-dessus la rampe plutôt que de ne pas se faire remarquer. Voilà nos bonnes troupes les jours de bataille. Les corps privilégiés, triste affaire ; beaux à la parade, mous au feu.

Vous comprenez très-bien que nous ne donnons qu'une valeur de circonstance à des choses et à des gens qui n'ont pas une valeur intrinsèque. Il y a des gens qui, comme les fiches du jeu, ne représentent qu'un capital momentané. La partie jouée, ces fiches ne sont plus que de l'ivoire ou de la nacre.

Nous ne disons donc pas (ceci est pour ceux de nos lecteurs qui ne demandent qu'à incriminer les tendances de l'auteur de *la Dame aux Camélias*), nous ne disons donc pas, ce qu'on nous a fait dire tant de fois malgré nous, que les femmes légères valent mieux que les femmes du monde ; nous nous plaisons même à déclarer que pour mères, pour épouses, pour amies, et pour toutes les autres intimités du cœur celles-ci sont préférables à celles-là ; mais, pour les premières, nous n'hésitons pas à déclarer que celles-là sont de beaucoup préférables à celles-ci, et nous conseillons fort à nos jeunes confrères encore

(1) Cet article est extrait d'une étude écrite pour le monumental *Paris illustré* que va publier la Librairie Internationale. Tout en laissant à Alexandre Dumas fils la responsabilité de certaines opinions, nous croyons qu'on ne lira pas sans un vif intérêt cette curieuse page de l'écrivain qui vient de donner au Gymnase les *Idées de madame Aubray*. — R. H.



inexpérimentés de se rallier à ce principe fondamental des bonnes premières : l'exclusion des femmes du monde.

Un Russe, écrivain de talent, d'esprit, fit représenter il y a quelques années, sur le théâtre du Gymnase, une charmante pièce en trois actes que Scribe n'aurait pas désavouée. Malheureusement, cet étranger, si Parisien qu'il fût, ne savait pas ce que c'était qu'une première à Paris, et, comme il était de bonne maison, il crut devoir faire les honneurs de cet événement à toutes les femmes et à tous les hommes de son monde. Il loua toutes les loges, il en racheta aux marchands de billets pour pouvoir les offrir à la comtesse, à la baronne et à la princesse, à l'exclusion des trois cents, qui, voyant où l'on voulait en venir, se retirèrent sans discussion.

Il parvint ainsi à composer une représentation pour l'almanach de Gotha. De ce public élégant, maniéré, hypocrite, il ne se dégageait pas un souffle d'air respirable pour la pensée. Figurez-vous un poëme chinois de trois mille vers, édité devant une Académie française. Tous les pauvres mots d'esprit, chatoyants et légers, accueillis d'un sourire de bon goût, retombaient à plat sur tous ces habits noirs comme des papillons frappés d'apoplexie. A force d'épurer l'air, l'auteur l'avait rendu inhabitable. La pièce fut embaumée sans avoir vécu.

Or, à cet auteur, qui m'avait communiqué son manuscrit, j'avais prédit un succès, car il ne pouvait me venir à la pensée que, du moment où il faisait jouer une pièce à Paris, il la ferait jouer devant un public étranger. Il vint donc me demander l'explication de l'accueil glacial qu'on avait fait à sa comédie. Je la lui donnai, et il repartit pour Saint-Pétersbourg en me disant :

— Décidément, c'est trop difficile d'être Parisien.

Il avait su faire une pièce, il n'avait pas su faire une salle, et il vaut quelquefois mieux, pour une première, avoir bien fait sa salle qu'avoir bien fait sa pièce.

Alexandre Dumas fils.

THÉATRES

Le *Galilée* de M. Ponsard a enfin pris possession de la scène au Théâtre-Français, et il l'a fait avec tant d'éclat, qu'il se trouve maintenant, pour longtemps sans doute, le maître de la place.

On a assez parlé de Galilée et de son procès, depuis quelques mois, pour que nous croyions devoir nous dispenser de discuter ici cette question. On sait à quoi s'en tenir d'ailleurs sur les hauts faits de l'Inquisition à l'égard de la science : ce qui est arrivé à Galilée ne nous apparaît pas dans l'histoire comme un fait isolé. Deux siècles plus tard, un des compatriotes de l'illustre astronome eût pu fournir, lui aussi, le sujet d'une pièce à M. Ponsard ; mais il déclina prudemment ce périlleux honneur : c'était un médecin qui avait découvert la circulation du sang. La crainte de l'Inquisition l'empêcha de publier son système en Italie ; il le confia à l'un de ses disciples, Harvey, et celui-ci alla faire connaître en Angleterre une découverte qui n'était pas sienne, et dont pourtant l'honneur lui est resté.

Au siècle dernier, lorsque l'abbé de l'Épée s'occupait de l'éducation des sourds-muets, et prétendait, contrairement à l'opinion généralement reçue, que cette infirmité ne nuisait en rien à leur intelligence, qu'ils étaient capables de progresser aussi bien dans la connaissance des sciences que dans celle des vérités religieuses, ne vit-on pas des théologiens s'élever violemment contre lui, invoquer saint Augustin qui, lui-même, avait déclaré, d'après saint Paul, que les sourds étaient incapables de connaître la foi, celle-ci ne pouvant s'acquérir que par l'entendement ?

Aujourd'hui les sourds-muets sont de bons chrétiens, le sang a le droit de circuler dans nos veines, et le mouvement de la terre est reconnu par les successeurs de ceux qui l'ont anathématisé il y a quatre siècles ; mais tous les théologiens n'ont pas changé pour cela, et nombre d'entre eux ont bien des fois renié nos locomotives avant d'arriver à les bénir.

L'esprit humain se prête à cette espèce de despotisme intellectuel, que de tout temps on a exercé sur lui ; il aime à être régenté, à faire abdication de sa personnalité, et à ce qu'on lui fraie les moindres sentiers par lesquels il doit passer. C'est de l'humanité tout entière que Molière se moque, lorsqu'il fait dire à son malade imaginaire : « M. Purgon m'a recommandé de me promener le matin pendant une heure dans ma chambre, mais il a oubié de me dire si c'était en long ou en large. »

Pour en revenir au *Galilée* de M. Ponsard, disons que c'est là une œuvre longuement mûrie, consciencieusement travaillée, pleine de beaux vers et de grandes idées ; mais la vraie cause de son succès, c'est qu'elle est venue à son heure, et, sous ce rapport, elle peut se rapprocher de la première tragédie du poëte. Le succès de *Lucrèce* était une protestation contre les excès du romantisme ; celui du *Lion amoureux* et de *Galilée* est une réaction contre l'excès de platitude et de nullité qui, depuis quinze ans, est le caractère distinctif de notre théâtre. Au temps d'*Hernani*, de *Henri III*, de la *Closerie des genêts* et de tant d'autres drames vivants, la pièce de *Galilée* eût semblé pâle, effacée ; mais, après tant d'œuvres dont on ne peut pas même retenir le nom, c'est un rayon de soleil qui perce l'ombre ; et, s'il n'a pas les ardeurs de l'été, du moins faut-il reconnaître qu'il caresse doucement et sourit comme une promesse du printemps.

Cette nouvelle disposition du public, entrevue déjà et signalée à l'époque de la *Conjuration d'Amboise*, — bien inférieure pourtant à *Galilée* au point de vue littéraire, — doit encourager les travailleurs sérieux et sincères, et avertir certains auteurs à la mode que leur temps est fini.

Rendons justice, en terminant, à l'incomparable talent déployé dans l'interprétation du rôle même de Galilée par M. Geffroy. L'éminent artiste ne pouvait couronner par une plus belle création une existence qui nous apparaît à travers une série non interrompue de triomphes.

Nous ne dirons aujourd'hui qu'un mot au sujet du *Don Carlos*, de Verdi, auquel la salle la plus bienveillante, la mieux disposée à l'admiration, n'a fait pourtant qu'un accueil tiède et réservé. Les opéras, on le voit, ont aussi leurs destins !

Charles d'Helvey.



UN DUEL SOUS TERRE

(HISTOIRE CALIFORNIENNE.)

I

— Prenez donc garde, senor! me dit Pablo en me saisissant par le bras et en m'attirant brusquement à lui. Vous marchez, vous marchez !... Un pas de plus, et c'était fait de vous !...

Instinctivement mes yeux s'abaissèrent vers le sol, et, le corps penché en avant, je regardai...

Mais à peine eus-je vu, je me sentis involontairement frissonner; une sueur froide perla sur mon front.

A mes pieds, une cavité dont la gueule béante pouvait avoir un mètre carré s'enfonçait à pic dans les entrailles de la terre.

J'essayai d'en mesurer du regard la profondeur : elle devait être d'une cinquantaine de pieds environ, autant que me permettait d'en juger l'obscurité qui commençait à envahir cette espèce d'abîme.

— Eh bien! me dit Pablo, croyez-vous qu'il fasse bon tomber là dedans?

— Je crois, mon bon Pablo, qu'il ne fait bon tomber nulle part.

— Encore est-il des endroits qui offrent plus ou moins de danger. Quant à celui-ci, il est assez profond pour qu'en y tombant on se tue du coup. D'ailleurs, je ne sais trop jusqu'à quel point, en admettant que la chute fût innocente, ce trou serait agréable à habiter.

— Que voulez-vous dire?

— Que les mineurs, qui connaissent bien ce puits, l'appellent le *Trou-du-Meurtre* et le regardent comme maudit.

— Et pourquoi cela? demandai-je avidement à Pablo : car je commençais à entrevoir une histoire fort dramatique à travers les paroles de mon compagnon.

— Oh! je vous le dirais bien, mais vous êtes tellement incrédules, vous autres Français, que lorsqu'on vous raconte un fait qui sort un peu des bornes de l'ordinaire, vous n'avez rien de plus pressé que d'en rire.

— Cela est injuste, mon cher Pablo... à mon égard, du moins.

— Oh! vous ne valez pas mieux que les autres !...

— Je vous assure... Voyons, faut-il vous réciter d'avance tout le *Credo?*

Pablo ne répondit pas.

Il me fallait changer mes batteries.

C'est qu'il n'était pas à moitié entêté, ce bon Pablo le Mexicain. Je crois qu'il eût été de force, sous ce rapport, à rendre des points aux mules de son pays.

Je l'avais connu sur les bords du San-Joachim, et depuis deux mois qu'il m'accompagnait, j'avais eu le temps de l'apprendre par cœur, de manière à le savoir presque sur le bout du doigt.

Je vois d'ici sa petite et maigre personne, ses lèvres pincées, son nez fin, dont la pointe semblait avoir une attraction toute particulière vers son menton recourbé. Il n'avait point de ventre, et par là manquait totalement de majesté; en revanche, d'épaisses moustaches noires ajoutaient à son visage hâlé une expression à demi sauvage. Certes, à le voir maigre et d'une pâleur dont la teinte tirait sur l'ivoire jauni par les années, on l'eût pris plus volontiers pour un spectre que pour un honnête Mexicain, qu'il était pourtant bien réellement à mes yeux.

Ainsi que je l'ai dit, je savais mon Pablo sur le bout du doigt.

Je le laissai se dandiner quelques instants en silence, ainsi que c'était son habitude ; puis, de l'air le plus négligent et le plus indifférent du monde :

— Il faudra, dis-je, que je demande cela à don Guillermo, la première fois que je le verrai !

Pablo ne répondit pas ; mais ses lèvres blémirent, et il laissa échapper de sa bouche une longue spirale de fumée.

Mes paroles avaient frappé juste.

Don Guillermo avait été autrefois l'ami de cet excellent Pablo. Puis, par suite de je ne sais plus quelle circonstance, une rivalité d'amour, je crois,— les femmes sont toujours pour quelque chose dans les inimitiés des hommes, — ils en étaient arrivés à ne plus se voir qu'avec les yeux de la haine. Pablo surtout, qui était aussi vindicatif qu'entêté, — deux qualités mexicaines, — ne pardonnait pas à son rival de l'avoir emporté sur lui; et c'était lui causer un véritable chagrin que de réveiller, si légèrement que ce fût, le souvenir de sa défaite.

Je parus ne pas avoir pris garde à l'effet produit par le nom de don Guillermo et je continuai :

— Il doit connaître aussi cette mystérieuse histoire, et il me la racontera volontiers, lui !...

Cette fois, Pablo éclata.

— Oh! vous êtes cruel, senor, me dit-il, et un autre que vous ne répéterait pas deux fois ce nom maudit !... Mais puisque vous tenez tant à savoir ce que c'est que ce trou, écoutez-moi donc, je vais vous le dire.

Et tout en roulant entre ses doigts un *cigaretto de papel*, il s'assit sur une pierre. Je l'imitai.

Nous étions alors à une journée de marche de Stockton.

A notre droite, la ville californienne de Sonora laissait apercevoir ses petites maisons de bois, soigneusement alignées dans la plaine et entremêlées d'arbres verts. A gauche, les Andes nous présentaient les flancs irréguliers de leurs cordillères capricieuses, que recouvrait une inextricable couche de verdure, de lianes, de fougères et de végétations vierges. La cime des montagnes se perdait dans le ciel, embrasé par le soleil, et semblait elle-même un vaste foyer d'incendie.

Nous étions seuls dans la plaine. A peine distinguait-on au loin quelques tentes de mineurs irrégulièrement groupées. Quant aux hommes, ils étaient sous terre.

Au milieu du silence profond qui nous entourait et qu'entrecoupaient seulement à de rares intervalles les gazouillements des perdrix et des cygnes à tête noire ou les cris des *loros*, Pablo commença, après avoir allumé son *cigaretto*.

II

« Parmi les nombreux mineurs réunis autour de Sonora, se trouvaient, dans ces derniers temps, deux Mexicains que j'ai particulièrement connus.

Tous deux nés aux environs d'Hermosillo, ils avaient été élevés ensemble, ne s'étaient presque jamais quittés depuis leur enfance, et étaient toujours restés unis par la plus étroite et la plus fraternelle amitié.

Entraînés par l'exemple des chercheurs d'or, ils abandonnèrent ensemble leur pays pour venir tenter fortune en Californie.

Après avoir voyagé et travaillé en différents endroits, à Marysville, à Sonoma, ils se trouvèrent à la tête d'une somme



assez considérable pour leur permettre de vivre chez eux. Leur but était atteint : ils se remirent en route pour le Mexique.

En hommes prudents, et pour ne pas dépenser ce qu'ils avaient eu tant de peine à amasser, ils continuaient de travailler sur les *placers* dans les endroits où ils passaient.

Mais le sort leur réservait un de ses coups.

Arrivés ici, ils furent attaqués, une nuit, par une bande d'Américains qui mirent le feu à leur tente et ne leur laissèrent la vie qu'après les avoir dépouillés de leur précieux trésor.

C'était dommage, n'est-ce pas, senor?... Il fallait recommencer de plus belle à creuser la terre, et qui sait si la fortune se montrerait, cette fois, disposée à couronner leurs efforts?

Les deux Mexicains trouvèrent dans leur amitié de nouvelles forces, et, se ranimant à l'espoir de reconquérir bientôt ce qu'ils avaient perdu, ils se remirent au travail dès le lendemain.

Après avoir parcouru tout le *placer* pour choisir un *claim* qui leur parût convenable, ils s'arrêtèrent à celui-ci.

Le pittoresque de la position, la proximité de la ville de Sonora, l'abondance de l'eau, et ce secret instinct qui guide le mineur, tout leur indiquait que c'était là qu'ils devaient se fixer.

Durant les premiers jours, rien ne vint encourager leurs désirs, sourire même à leurs espérances. Les meilleures *battées* avaient donné deux piastres d'or.

Pourtant, ils ne se laissèrent point abattre par ce premier insuccès, fort commun dans le métier des chercheurs d'or, et ils persévérèrent dans la tâche qu'ils s'étaient imposée en commun.

Je vous ai dit que je les avais particulièrement connus : il n'est pas inutile de vous apprendre comment.

Chaque soir, à l'heure où les mineurs quittent le travail, les deux Mexicains revêtaient leurs habits, piquaient une des pioches sur les bords du claim pour qu'on ne le crût point inoccupé, et venaient prendre part aux divertissements qui avaient lieu dans Sonora.

Quelquefois ils passaient la soirée ensemble; plus souvent, ils se séparaient en se donnant rendez-vous pour le moment du retour.

L'un d'eux, le plus grand, le plus âgé, — on le nommait Pedro, celui-là, — passait presque tous ses instants dans les différentes maisons de jeu de l'endroit. Je l'ai vu plus d'une fois, attablé devant un jeu de *Pharaon* ou de *Monte*, les lèvres frémissantes, l'œil en feu, suivant avidement chacune des cartes qui pouvaient l'enrichir ou le ruiner d'un seul coup. Plus d'une fois, j'ai surpris chez lui un regard de haineuse envie contre celui que le sort favorisait à son préjudice ou même partageait mieux que lui. Dans ces moments-là, un pli sinistre se creusait entre ses sourcils noirs et épais, ses traits durement caractérisés se contractaient; ses yeux semblaient sortir de leurs orbites et prenaient une expression vraiment satanique.

Je ne suis guère peureux, vous le savez, senor, et pourtant, à ces heures, je n'eusse point voulu faire de cet homme-là mon ami.

Il n'en était pas de même de l'autre, de son compagnon.

Antonio, — c'est ainsi qu'on l'appelait, — était un assez joli garçon, à l'œil fier, au sourire un peu mélancolique sous sa fine moustache noire, mais excitant tout d'abord la sympathie de ceux qui le voyaient.

Jamais je ne l'avais rencontré dans les maisons de jeu, lui. Il préférait passer tout son temps dans les *fandangos*, à danser avec les *senoritas*, qui lui rappelaient son pays.

Celles-ci, du reste, l'aimaient fort; s'il avait le malheur d'être quelque peu en retard, chacune de se demander :

— Où donc est don Antonio?...

Et, lorsqu'il arrivait, c'étaient des poignées de mains et des échanges de cigarettes à n'en plus finir.

Un jour, il ne vint pas. Il en fut de même pendant plusieurs des soirées suivantes.

Les senoritas s'inquiétèrent. Moi seul, j'étais fort tranquille.

Depuis longtemps je soupçonnais une passion au cœur de mon Antonio, et, un soir, ayant surpris un regard entre lui et la Manuelita, que vous connaissez, j'avais voulu en avoir le fin mot.

Pour cela, il n'y avait, vous le comprenez, qu'un seul moyen : suivre le jeune homme. C'est ce que j'avais fait. »

§

Ici, je pris la liberté d'interrompre mon narrateur.

— Mais le trou, demandai-je, quel rôle joue-t-il dans tout cela, ô Pablo?

— Nous y arrivons, soyez tranquille.

§

« Je sus donc ce même soir que, depuis quelque temps déjà, Antonio courtisait la jeune fille, et qu'il n'attendait qu'une occasion propice pour demander au senor Manuel Acuna la main de sa fille.

A force de prières, la Manuelita fit promettre au jeune homme que le lendemain même il se déclarerait.

Ainsi fut fait.

Le père répondit qu'il ne demandait pas mieux que de donner son consentement au mariage, à condition que son futur gendre rompît complétement avec Pedro que, pour des raisons personnelles, il ne pouvait recevoir dans sa maison.

— Du reste, ajoutait le vieux Mexicain, rien ne presse. Travaillez encore, devenez riche, et revenez me voir!

Cette réponse attrista le pauvre Antonio qui, durant plusieurs jours, évita de paraître aux fandangos.

Enfin, il se montra de nouveau.

La dernière fois que je le vis, il était plus gai que d'habitude; il fut charmant avec toutes les Mexicaines, qu'il fit danser tant qu'elles voulurent, et ne se retira que fort tard.

J'avais déjà pris les devants, et j'étais venu me cacher sur la route que suivaient ordinairement Antonio et son compagnon, afin de découvrir, s'il était possible, la source de la joyeuse humeur du jeune homme.

Le hasard me servit à souhait.

Je vis bientôt paraître les deux mineurs. Ils se tenaient par le bras et causaient ensemble à voix haute.

— J'en suis sûr, disait Antonio, nous devons être près d'un filon. As-tu remarqué comme la terre a changé de couleur depuis hier?

— Oui, répondit Pedro; mais je crains fort que nous ne trouvions que du *mica*, et non de l'or.

— Oh! mon instinct ne peut me tromper, reprit Antonio. Nous aurons bientôt ce qu'il nous faut à tous deux : à moi, pour épouser Manuelita, et à toi, pour retourner dans notre pays. Hélas! nous serons obligés de nous séparer momentanément. Mais, aussitôt mariés, c'est convenu avec dona Manuelita, je l'emmène, et nous allons te rejoindre. Le bonhomme de père dira ce qu'il voudra!

Pedro ne répondit pas; sans doute il réfléchissait.

Comme il me devenait impossible d'en entendre davantage, j'attendis que le bruit de leurs pas se fût éloigné, je sortis de ma cachette et je rentrai à Sonora.

III.

A partir de ce jour-là, je ne revis plus ni Antonio, ni Pedro.



Ils cessèrent de fréquenter, l'un les maisons de jeu, l'autre les *fandangos*.

Je ne tardai pas à savoir pourquoi.

Le lendemain du jour où j'avais surpris une partie de leur conversation, ils se mirent tous deux à l'ouvrage dès le matin, ainsi qu'ils avaient coutume de faire.

Mais il faut que je vous apprenne tout de suite comment est creusé ce *claim*.

C'est d'abord un puits perpendiculaire qui s'enfonce dans la terre d'environ cinquante pieds; puis, faisant brusquement un coude, il court horizontalement en forme de boyau, durant un espace de trente mètres à peu près. On descend dans ce souterrain et l'on en remonte à l'aide de marches creusées dans les parois du puits.

Vous devinez combien de peines avait dû coûter un pareil travail, et vous comprenez aussi quelle joie ce devait être pour les pauvres mineurs que d'en apercevoir le terme prochain.

Donc, après avoir travaillé durant toute la matinée sans qu'aucun résultat fût venu couronner leurs efforts, les deux amis s'arrêtèrent.

Le soleil était au zénith et dardait d'aplomb ses rayons sur la plaine. On fit la sieste, puis on se remit courageusement à l'œuvre.

Chacun des deux Mexicains piochait de son côté avec la fébrile ardeur que donne un but ardemment convoité.

Je ne sais pas à quoi songeait Pedro, mais je n'oserais pas affirmer que la pensée de la Manuelita fût tout à fait absente de l'esprit d'Antonio.

Les pioches retombaient à la fois sur les parois de la galerie souterraine, qui retentissaient d'un son sourd et prolongé.

Puis un éboulement plus ou moins considérable venait couvrir de terre jaunâtre et reluisante les pieds des mineurs, qui avançaient toujours.

De temps à autre ils s'arrêtaient pour essuyer la sueur brûlante qui leur montait au front, ou pour boire un peu d'*aguardiente*, afin de surexciter leurs forces.

Puis ils recommençaient à piocher comme de plus belle.

La journée, cependant, avançait. Le jour, qui pénétrait par l'ouverture de la mine, commençait à baisser.

Déjà Pedro venait de jeter sa pioche et se préparait à remonter, lorsqu'un cri retentit tout à coup... un cri de joie...

— Ah!.. A moi, Pedro!.. Viens voir!...

Aussitôt celui-ci s'élance vers son compagnon.

O joie !... Une *poche d'or* s'est rencontrée sous la pioche d'Antonio, et, dans sa chute, a éparpillé sur le sol toute une fortune.

Durant quelques instants, les deux Mexicains restent comme ébahis devant ce trésor.

Pour Antonio, c'est la main de Manuelita... Pour Pedro, c'est le pays..

Bientôt Antonio s'arrache à cette béate contemplation.

— Enfin, dit-il, nous voilà riches, Pedro!... Je te disais bien hier au soir que nous devions toucher au terme!... Et c'est moi qui ai trouvé cela!... Quel bonheur!... Tiens, partage bien vite. Je veux dès ce soir montrer ma part au père de ma bien-aimée!...

Et le jeune homme se frotte les mains de contentement.

Pedro, cependant, ne répond pas; il regarde toujours ce monceau de poudre d'or qui miroite à ses yeux. Il en prend dès poignées entre ses mains et les laisse retomber en étincelantes cascades. Il ne voit plus rien que l'or... Il n'entend plus rien que le bruit que fait en rejaillissant à ses pieds la poudre magique.

— Eh bien, dit Antonio, tu ne m'entends donc pas, Pedro? Ah! je comprends, l'émotion... une pareille découverte... Tiens, partage toi-même, ami... Moi, je n'y vois plus, à force de joie!..

— Partager!... gronde l'autre, dont les yeux s'écarquillent démesurément. Partager!... Il parle de partager!... Oh! non, un pareil trésor doit rester entier... Et je veux qu'il m'appartienne ainsi!...

En achevant ces mots, le mineur se retourne vers son compagnon et le regarde d'un air égaré, furieux.

— Quoi! essaye de murmurer Antonio, tu voudrais... Mais c'est moi qui l'ai trouvé, cet or!...

— C'est possible... Mais j'aurais pu le trouver aussi, moi!... Et d'ailleurs, je veux l'avoir, et je l'aurai!...

En disant cela, le malheureux se précipitait vers sa pioche qu'il avait déposée à terre, un moment auparavant.

A cette vue, Antonio comprit aussitôt que la lutte était inévitable. Il saisit son instrument de travail et, reculant de quelques pas, se mit sur la défensive.

Alors commença entre ces deux hommes, qu'unissaient tout à l'heure encore les liens sacrés de l'amitié, un combat étrange, inouï, impossible, un de ces duels acharnés, implacables, qui ne finissent qu'avec la vie de l'un des adversaires, quelquefois de tous les deux, — d'autant plus dangereux qu'ils sont en dehors de toute espèce de règles et dépendent avant tout de la force et de l'agilité des lutteurs.

Arc-boutés tous les deux sur une jambe, le corps violemment cambré en arrière, brandissant obliquement les terribles armes au-dessus de leurs têtes, les deux ennemis s'épiaient mutuellement en dessous, tout prêts à profiter d'un instant favorable pour porter le premier coup.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi.

L'ombre commençait à envahir la partie du boyau souterrain où se trouvaient les deux Mexicains. Dans toute sa longueur, on n'entendait d'autre bruit que celui de leur respiration oppressée et haletante.

Soudain, un bruit de fer strident et prolongé grinça sous la voûte, en même temps que retentissait un piétinement sourd et précipité.

C'étaient les deux pioches qui venaient de s'abattre à la fois l'une sur l'autre, et qui cherchaient à se dégager pour une nouvelle attaque.

Il se fit une minute de silence; puis un double cri indiqua que les deux combattants venaient mutuellement de se toucher.

En effet, les deux pioches étaient retombées à la fois.

Celle de Pedro avait rencontré la main du pauvre Antonio et l'avait sillonnée d'une cruelle et profonde blessure. Vaincu par la douleur, le malheureux avait abandonné son arme; mais celle-ci, obéissant encore à l'impulsion reçue, s'était lourdement affaissée sur l'épaule du farouche Pedro, qui n'avait pu retenir un cri rauque et sauvage.

Antonio, cependant, avait vite ramassé sa pioche.

Le combat recommença plus terrible qu'auparavant. Ce n'était plus maintenant deux hommes qui luttaient ensemble. C'étaient deux sauvages, deux bêtes fauves, deux démons ivres de vengeance et de meurtre.

Les yeux injectés de sang, les lèvres convulsives, la face bouleversée, le cœur plein de rage, ils s'épiaient de nouveau, prêts à bondir l'un sur l'autre, aiguillonnés encore par la fureur de se sentir blessés.

Tout à coup, un sifflement déchira l'air... une des pioches s'abattit... un bruit sourd, comme celui d'un corps inerte qui tombe, se fit entendre...

Et plus un cri...

Un des deux Mexicains était étendu sur le sol. La pioche de son adversaire lui avait fendu la tête.

IV

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'on vit reparaître à Sonora les deux Mexicains.

Chacun s'informait d'eux ; la Manuelita entre autres.

On s'étonnait de ne plus les apercevoir, l'un aux tables de Pharaon ou de Monte, l'autre aux fandangos où, chaque soir, il faisait danser les Manolas.

Bientôt on s'inquiéta.

On se décida enfin à visiter leur *claim*.

Hélas ! un horrible spectacle frappa les yeux de ceux qui y pénétrèrent !...

Un cadavre gisait au bas du puits, dans un état voisin de la décomposition ; on put cependant remarquer que l'un des deux bras était fracassé à la naissance de l'épaule et que ce même bras n'avait plus de main.

Ce cadavre était celui de Pedro.

Vous le devinez : à la suite du terrible combat, le malheureux, se trouvant enfin libre possesseur du trésor convoité, s'en était emparé et avait cherché à regagner l'entrée de la galerie en se traînant péniblement le long des parois souterraines. Arrivé au coude, il avait voulu tourner, mais sa blessure ne lui avait pas permis d'atteindre l'ouverture du puits : il était tombé sans connaissance ; puis, après avoir enduré toutes les horreurs de la faim, il était mort misérablement.

On s'avança vers l'autre extrémité de la galerie, le long de laquelle de loin en loin étincelaient quelques rares pépites d'or que Pedro, dans son trajet, avait laissé tomber.

On arriva enfin à l'endroit où se trouvait le corps du pauvre Antonio, vous comprenez dans quel état !...

Il est inutile de rien ajouter : vous voyez d'ici l'effet d'un pareil spectacle !...

Les deux Mexicains furent ensevelis séparément à la place où leurs cadavres avaient été trouvés, et, pour ménager la sensibilité de la Manuelita, on répandit le bruit que les deux amis étaient retournés dans leur pays.

Mais, depuis ce temps, personne n'a osé travailler dans le *Trou du meurtre*, persuadé que Dieu a dû maudire ce *claim*.

V

— Mais la *poche d'or* ?... demandai-je à Pablo, quand il eut terminé son sinistre récit.

— Ah ! cela, c'est différent... et je n'oserais vous affirmer que la malédiction se soit étendue jusque-là...

Je n'avais plus qu'une question à faire.

— Ah ! çà, dis-je, mon bon Pablo, de qui tenez-vous donc tous les petits détails de ce duel étrange ?

A ces mots, une subite pâleur couvrit le visage de mon compagnon ; mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir et il se remit bien vite.

— Je tiens, me répondit-il, ces détails d'un mineur qui se trouvait près du trou au moment où la discussion commença entre les deux amis. Entraîné par la curiosité, ce mineur descendit, et, à la faveur de l'ombre épaisse dans laquelle étaient plongées certaines parties du souterrain, il put, sans être vu, suivre toutes les phases du combat ; puis il profita de l'évanouissement de Pedro pour remonter.

— Mais comment n'était-il pas intervenu dès le commencement pour empêcher ce double assassinat ?

— Dame ! écoutez donc... chacun pour soi et Dieu pour tous !

— Et c'est ce mineur, sans doute, qui profita de la *poche d'or* pour laquelle les deux autres venaient de se tuer ?

— Ah ! vous m'en demandez plus que je n'en sais...

Ce disant, le senor Pablo détourna la tête comme pour interroger l'horizon.

Quant à moi, je n'ajoutai pas un mot. L'effet produit par ma question m'en avait assez dit, et je ne doutai pas un instant que ce ne fût mon Mexicain qui eût fait le coup.

Robert Hyenne.

Les arts ont fait, ce mois-ci, une grande perte dans la personne de Louis Boulanger, directeur du Musée et de l'École impériale des beaux-arts de Dijon.

Louis Boulanger était né le 11 mars 1806.

Élève d'Achille Devéria, Boulanger, aussi bien par ses relations d'amitié avec les chefs du mouvement romantique que par la tendance de son pinceau, prit place dans la glorieuse phalange. C'est lui que Victor Hugo, qui lui a dédié des poésies et inspiré des toiles, appelait « mon peintre », à l'époque des *Odes et Ballades* et des *Orientales*.

Sa première exposition date de 1828.

On cite parmi ses tableaux : *Mazeppa*, — le *Départ*, — le *Triomphe de Pétrarque*, — *Saint Jérôme et les Romains fugitifs*, — *Roméo achetant du poison*, — *Don Quichotte et les chevriers*, — *Lazarille et le mendiant*, — *Othello*, — *Macbeth*, — le *Rêve de Velléda*, — la *Ronde du Sabbat*, — *Lucrèce Borgia*, aquarelle acquise par le duc d'Orléans (1834), etc.

Louis Boulanger était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1840. C'est M. Célestin Nanteuil qui est appelé à le remplacer comme directeur du Musée et de l'École des beaux-arts de Dijon.

***

Les concerts, qui semblaient devoir être rares cette année, commencent à abonder. Signalons, entre tous, celui qu'a donné Henri Ravina, le 14 mars, dans les salons de Pleyel. On y a entendu et chaleureusement applaudi diverses compositions de l'éminent pianiste, notamment un *concerto* en trois parties, qui fait le plus grand honneur au talent élevé et sérieux de l'auteur.

Rappelons, à propos de concerts, que celui de M. Giraudie, annoncé dans notre dernier numéro, a lieu le 29 mars à la salle Herz. — Ch. d'H.

Nous commencerons dans notre prochain numéro (celui du 1er d'avril) la publication d'une charmante nouvelle de M. Armand de Pontmartin, intitulée : *Un bien averti en vaut deux.* Le nom même de l'auteur nous dispense d'insister sur le mérite de l'œuvre.



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864) : *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Ecuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. — Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO D'AVRIL 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 1er NUMERO D'AVRIL 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Causerie, par M. Xavier EYMA. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — *L'enseignement mutuel, ou un bien averti en vaut deux,* proverbe raconté, par M. Armand DE PONTMARTIN.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 848, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de mariée, demoiselle d'honneur, communiante, dame âgée.
Planche de chapeaux, gravure n° 849 *bis*.
Dans le texte, dessin nos 85, 86 : quatre confections nouvelles (*Péplum*, *Sardanapale*, *Kremlin*, *Fantaisie*), par RIGOLET.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO D'AVRIL 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Revue critique de la mode, par madame Louise DE TAILLAC. — Articles divers. — *L'enseignement mutuel, ou un bien averti en vaut deux*, par M. Armand DE PONTMARTIN.

ANNEXES.

Grande planche de manteaux et confections de la maison ROBERT frères, rue Richelieu, 85.
Planche de patrons de la confection *Don Carlos*.
Dans le texte, dessin n° 87 : deux toilettes de ville, par RIGOLET.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les nouveautés de la saison ont été retardées par l'inconstance du temps pendant les derniers jours de mars. Au moment où l'on commençait à choisir des étoffes de printemps, il a fallu reprendre les robes garnies de fourrures et les manchons; c'est pourquoi la chronique des modes doit choisir encore aujourd'hui ses renseignements dans les ateliers qui, toujours sûrs de leurs succès, préparent des toilettes pour les premiers beaux jours.

Madame Pieffort (rue de la Grange-Batelière, 1) nous donne des détails assez intéressants pour nous faire prendre patience encore quelques jours. Voici ce que nous dit cette intelligente couturière au sujet des costumes qui devront paraître comme primeurs :

En toilette de ville et dans les salons, toujours des robes à formes traînantes; jupes coupées en biais, corsage tenant à la jupe, manches à coude. Comme toilettes de sorties en matinée ou à la campagne, costume court et à deux jupes étagées. Pour plus amples renseignements, d'ailleurs, donnons la description de quelques jolis modèles.

Costume de poil de chèvre en jaspé gris et noir; en dessous, une jupe de taffetas bleu à bords festonnés. La robe de poil de chèvre, coupée en biais, a des passementeries perlées de jais sur chaque couture; la forme en est tout à fait *princesse*; seulement elle n'a pas de corsage, mais elle remonte jusqu'à la hauteur du tour du bras, où elle forme trois dents en manière de corsage *suissesse;* les dents sont garnies de passementeries comme celles de la jupe : c'est donc, à vrai dire, une manière de corselet qui tient au jupon et se répète derrière comme devant. A l'intérieur, un chemisette de foulard bleu ornementé de soutache noire et de boutons de jais. Comme confection, un paletot flottant en étoffe pareille à la robe, avec garniture en passementerie et franges en perles de jais.

Une autre toilette est en étoffe *sultane*, fond gris à rayures marron. L'ornementation se compose d'un galon satiné dont le fond est marron, avec une grecque de perles; ce galon est posé sur trois rangs tournant autour de la jupe et remontant de chaque côté en tablier; il garnit complétement le paletot de forme flottante, qui est de même étoffe que la robe.

Une très-jolie toilette de foulard sur fond Isabelle, avec rayure *jardinière;* elle est ornée de ruches de rubans; ces ruches sont posées sur la jupe en ondulations; elles se reproduisent au corsage et aux manches. La confection de cette toilette est un paletot de faille noire semée d'abeilles de jais et garnie de volants et de guides en guipure noire.

On a fait encore, pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, beaucoup de toilettes de soirées, car les réunions ont été nombreuses; il y a eu beaucoup de concerts, et les théâtres, en raison des premières représentations, ont réuni des assemblées d'une rare élégance.

Nous avons remarqué une foule de jolis chapeaux portant la signature de madame Morison (rue de la Michodière, 6). C'est véritablement dans ces occasions de toilette de soirées que le petit chapeau est à sa place, car il est, à vrai dire, la coiffure la plus élégante qu'on puisse imaginer. La forme *diadème* que madame Morison a mise en vogue est surtout très-recherchée, parce qu'elle garnit la figure, et qu'elle supporte les ornements, principalement les fleurs; le devant du chapeau est garni de coquilles en tulle et satin, auxquelles on ajoute des boutons de rose, des branches de muguet, ou quelques volubilis.

Voici plusieurs modèles de récente création :

Un chapeau de tulle blanc, forme diadème, entouré de clochettes en perles satinées; au-dessus des perles, une guirlande de feuillage de différents verts est posée à plat. Cette guirlande forme par derrière une traînée sous laquelle tombent des barbes de tulle blanc brodées de perles. Sur le côté gauche du chapeau, une petite touffe de plumes dans laquelle se trouve un papillon.

Un autre modèle est en crêpe rose liséré de satin; il est recouvert d'une touffe de muguets à gouttes de cristal. Les brides sont en taffetas rose étroit, et une voilette, qui fait tout à la fois des barbes et une catalane, retombe par derrière.

Le chapeau *jardinière*, dont nous avons déjà parlé, se fait ordinairement en paille et crêpe, et se garnit de touffes ou guirlandes de fleurs des champs : c'est le modèle printanier par excellence. Le mois prochain, madame Morison nous promet les types les plus variés dont nous pourrions déjà parler, si nous ne pensions qu'il vaut mieux remettre ces descriptions au moment où la saison leur donnera de l'actualité

On doit revoir cette année des toilettes en écossais; nous dirons même que ce genre a des chances de succès, car ce que l'on appelle la toilette de voyage fait un très-bon effet dans ces dispositions, et cette année tout le monde voyagera. Nous devons nous attendre à une foule de costumes excentriques, et nous n'en serons pas surpris, parce qu'on nous a habitués petit à petit à bien des choses. Les femmes qui tiennent à ne pas être remarquées s'attacheront à porter dans leurs toilettes de tous les jours des vêtements en grisaille, en choisissant pour tissus le foulard, le *mohair* et l'alpaga; les étoffes nommées *sultanes*, qui sont solides et d'un joli porté, feront aussi d'excellents costumes de voyage. Les paletots que nous avons vus jusqu'à présent sont de forme courte et flottante; on porte moins de semés de perles, quoique le jais conserve sa vogue; mais on admet une grande quantité de broderies en soutache. Les cachemires, que les femmes de goût ont toujours préférés à toutes les confections, reprendront cette année une immense faveur.

Il est bon d'ajouter que jamais les cachemires des Indes n'ont été aussi beaux que maintenant; il est facile de s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur les admirables assortiments des magasins du *Persan* (rue de Richelieu). On y verra les cachemires à fond plein dont les nuances découpées des tons les plus riches, sont divisées par des arabesques fond blanc enrichies de palmes; ces dispositions, d'un cachet oriental, sont ce qui se fait de plus nouveau. Le cachemire des Indes est aujourd'hui à la portée de toutes les femmes, car s'il existe des modèles dont le prix reste élevé, il y a en a une foule parmi les rayures, les palmes et même les fonds pleins, dont le prix ne dépasse pas celui d'une confection ordinaire, et en offrant cet avantage que, si le pardessus change de mode d'une saison à l'autre, le cachemire reste en faveur, et c'est une ressource pour toutes les époques. Nous pensons que les magasins du *Persan* recevront de nombreuses visites pendant cette saison.

La manière dont on traite les affaires dans cette honorable maison nous dispense de la recommander à nos lectrices, et nous nous contenterons d'affirmer que ses collections sont les plus belles, les mieux assorties qu'il soit possible de rencontrer.

Malgré le succès des étoffes de fantaisie aux premiers jours du printemps, les soieries sont toujours la base de toute jolie toilette; on débute par le foulard dont nous avons parlé dans un récent article; on voit aussi une quantité de taffetas à rayure, car la rayure a une existence assurée tant que la robe coupée en biais régnera. Ce que l'on nomme le taffetas parisien se fait principalement en grisailles ou à raies noires et blanches; il y a aussi les granits à fonds chinés, les taffetas glacés, le taffetas cachemire à nuances mates, lequel convient surtout aux vêtements de demi-deuil, et enfin les taffetas *Jacquart* à petites armures, dont les dispositions très-variées de teintes sont extrêmement gracieuses.

Les paletots bretons se sont montrés comme vêtements de demi-saison. Ceux que nous avons vus dans les magasins du *Régent*, maison Boudet (boulevard de la Madeleine, 7), sont en drap blanc ou ponceau; les ornements genre cachemire sont recouverts de broderies en laine et soie de différentes couleurs. Il y a des chaînes en boutons de métal sur la poitrine et sur les manches; les épaulettes, les parements et les poches sont également décorés par des bandes festonnées et brodées. Si nous reparlons du paletot breton, c'est que nous pensons qu'il sera porté avec succès pour les toilettes de bain de mer.

Les jupes de dessous sont extrêmement variées et les collections de la maison Bandelier et Roche (rue Montmartre, 133) se sont enrichies d'une foule de modèles depuis nos derniers courriers. Les jupes rouges à volants plissés sont réservées aux toilettes de matinées et principalement aux robes de teinte unie. Quant aux jupes à ressort, en dépit de tous les propos, elles subsistent et aucune toilette bien ordonnée ne saurait s'en passer. Les nouvelles jupes de la maison Bandelier et Roche, la jupe *impératrice* et la jupe *régence*, sont coupées très en biais et n'ont des ressorts que dans le bas. Le patron est exactement le même que celui des jupes courtes, et les ressorts ne sont point là pour donner du bouffant aux robes, mais seulement pour les maintenir dans leur pourtour. On peut interroger toutes les couturières au sujet des jupons, elles répondront toutes que la jupe à ressorts avec ses changements de forme est aussi indispensable à la toilette que précédemment.

La vogue des contours festonnés se maintient; elle est du reste indispensable pour les toilettes courtes et à deux jupes. Nous voyons aussi que l'on festonne les objets de lingerie en posant des pattes garnies de dents brodées ou de dentelles terminées en feston. Les corsages blancs et les matinées sont garnis de volants plissés et festonnés; il en est de même pour les jupes de lingerie. On portera aussi beaucoup de corsages *suissesse*, et les manches ouvertes nous ramèneront d'ici à un mois une foule de nouveautés élégantes. Madame Pieffort nous a montré plusieurs robes avec des manches à la châtelaine, et, dans les confections de la maison Boudet que nous regardions ces jours derniers, nous avons vu, entre autres nouveautés, un pardessus en faye noire dont les manches larges et ouvertes tombent en pointes ornementées par de très-riches garnitures en passementeries de jais. Le pardessus est également taillé en pointes par devant, derrière et sur les côtés. Les passementeries à perles sont l'ornement obligé des confections en soie noire, qui sont ornées plus richement encore que l'année dernière. Jusqu'à présent et en dehors des sorties de bal, tous les pardessus qu'on nous a montrés sont courts; mais la saison est trop peu avancée pour qu'on puisse porter un jugement, surtout à l'égard des vêtements de sortie. Ces derniers peuvent subir des modifications jusqu'à l'époque des départs pour la campagne. Nous conseillons aux femmes qui ne veulent point attendre que la saison soit plus avancée pour préparer leur première toilette, d'organiser des costumes jupe et paletot flottant assortis en foulard, cachemire, mousse marine ou autre étoffe de fantaisie: on sera toujours sûr que ces toilettes seront de mise au début de la saison. Nous entrerons dans des détails circonstanciés au sujet des garnitures dans notre prochain courrier.

Comme parfumerie spéciale, on ne peut rien conseiller de mieux que le *lait antéphélique* de Candès. Ce cosmétique purifie et blanchit le teint; il empêche le retour des éphélides ou taches de rousseur. Employé comme eau de toilette, il conserve à la peau sa limpidité et son éclat, et pour cela il suffit de verser dans une soucoupe un peu de *lait* antéphélique mélangé avec moitié eau, d'en imbiber un linge fin et de se frotter la figure et le cou; cette opération si simple, répétée soir et matin, suffit pour préserver des taches de rousseur, du hâle et généralement de toutes les effervescences de la peau qui se produisent aux premiers jours du printemps.

Marguerite de Jussey.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(La plus grande planche de modes qu'on ait jamais vue).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toiletes composant la Mode pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable Panorama des modes de la saison nouvelle.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, au prix de dix francs. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commisionnaire de nos abonnés.





... L. Coudré Mlle Tilman, r. de Richelieu, 104.
Passementerie A la Ville de Lyon, Ch.sée d'Antin, 6.

Paris, Rue de Richelieu, 92

... neré 23.
... R. des Pts. Champs, 76.
Sous-jupe acier E. Creusy, Baudelier et Roche r. Montmartre, 131.
Parfums de Violet f. de S. M. l'Impératrice, r. St. Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, E. Weldon, 248. Strand. W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

La manière dont on traite les affaires dans cette honorable . La vogue des contours festonnés se maintient : elle est du
maison nous di
nous nous con'
plus belles, '
contrer,
Malgré l'
du printe
toilette :
récent
car la
en bia
princi
il y a
taffeta
aux vé
petites
sont e:
Les
demi-
Régent
en dra
sont r
couleu
et sur
sont é
Si nou
qu'il s
·Les
tions
se sont
courri
toilette
unie.
elles s
passer.
jupe
et n'on
le mê
point
pour
toutes
toutes
est aus

Nous
merce
deman
semble
toute
Pour
mesure
PANORA



848

Toilettes de Mme Boudet Au Regent, Bd de la Madeleine, 7.
Modes et Parures de Mme Alexandrine, Chée d'Antin, 5.
Fleurs de Mme L. Coudré Mme Tilman, r. de Richelieu, 104.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

LONDON, E. Weldon, 248. Strand, W. C.

Coiffures de Henri de Bysterveld, r. du Faubourg St Honoré, 35.
Lingerie de Mme Brémont à la Couronne Impale, Rue des Pts Champs, 36.
Sous-jupe acier E. Creusy, Baudelier et Roche, r. Montmartre, 123.
Parfums de Violet, fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

AVIS

Nos Abonnées recevront, avec le prochain numéro, le patron de la confection *Don Carlos*, dont le modèle figurera sur la grande planche de Manteaux qui doit paraître dans le même numéro du 15 avril.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 848.

Toilette de mariée. — Coiffure en cheveux lissés; bandeaux à la Vierge, chignon très-élevé. Voile en tulle plissé à plat sur le dessus de la tête, accompagnant les bandeaux. Couronne de roses et de lilas blancs posée sur le voile. Cache-peigne en fleurs sous le voile.

Robe en taffetas. Corsage décolleté bordé d'une dentelle à plat avec cordon de roses blanches au milieu. Manches et épaulières plates en taffetas avec applications de dentelle. Tulle à plat sur le corsage (mais pas sur les manches).

Ceinture ronde. Bouquet de mariée à gauche.

La jupe en taffetas est taillée en biais, le bas est à créneaux arrondis encadrés par une dentelle à plat. Grand volant de taffetas froncé *monté* sous la jupe.

Jupe de dessus en tulle, relevée à droite par un cordon de roses et de lilas blancs, et légèrement soulevée à gauche par une agrafe de fleurs pareilles.

Demoiselle d'honneur. — Chapeau en tulle blanc à bords découpés, garni de velours de couleur et bordé de muguets tombant tout autour comme un effilé, sur une dentelle. Coque en taffetas blanc avec bords de couleur soutenant un camélia sur le chapeau. Brides en taffetas disposées en torsade. Camélia pour agrafe.

Robe en taffetas, garnie de biais et de boutons en taffetas de couleur. Corsage uni, taille ronde. Manches plates. Col en taffetas à grandes pointes.

Ceinture à bouts derrière.

Jupe plate, courte et découpée à dents; les biais de couleur remontent de chaque côté à un peu plus de la moitié de la jupe.

Jupe de dessous longue avec biais suivant les bords.

Communiante. — Bonnet rond en mousseline entouré d'un plissé. Toilette en mousseline. Corsage froncé croisant sur le côté avec entre-deux, brodé au bord et aux poignets d'épaules. Petite ruche à l'entournure.

Ceinture à bouts en taffetas avec grosses olives.

Jupe longue unie avec ourlet. Tunique en pointes de chaque côté avec ourlet, laçure avec olives retenant la tunique.

Toilette de dame agée. — Chapeau en crêpe, ruche de tulle dessous. Dentelle relevée sur la passe; dentelle tombant derrière en guise de bavolet. Cordon de marabouts partant d'une bride à l'autre. Brides en tulle bordées de dentelle.

Toilette en draps de soie gros grain. Robe unie; manches plates avec nœud en cordelière à l'épaule. Jupe boutonnée devant, deux grosses nattes en satin au bas.

Pardessus montant, descendant au-dessous des hanches; coutures lisérées et garnies d'une dentelle; grande dentelle au bas.

PLANCHE DE CHAPEAUX, GRAVURE N° 849 *bis*.

N° 1. Chapeau-diadème, en crêpe blanc piqué et frangé de perles de couleur; sur le côté, une aigrette *esprit* avec un papillon.

N° 2. Chapeau, forme *chinoise*, en tulle blanc, découpé en dents bordées de satin. Le tout piqué de perles de cristal. A chaque dent un pendant de cristal. Au-dessus une guirlande de feuilles cousues à plat. Brides en satin de couleur n° 12, entourées de tulle de blonde.

N° 3. Chapeau Parisien, en paille de riz écrue. Une natte circassienne en velours de couleur entoure la calotte et forme un collier à l'*esclave*. La passe est ornée de perles satinées blanc. Bouquet de violettes de Parme sur le côté et au bas de la joue. Brides en ruban n° 12, s'attachant derrière le chignon.

N° 4. Chapeau Reine-Margot, en tulle blanc liséré de satin blanc et recouvert de duvet marabout. Le dessus et le bord du chapeau sont ornés de perles blanches satinées; sur le milieu une rose de mai. Brides frangées de plumes et retenues par une rose.

N° 5. Chapeau du Barry, en paille belge, garni d'un velours de couleur bordé de dentelle de Chantilly, laquelle est recouverte d'un agrément de jais et paille. Brides en taffetas n° 12.

N° 6. Chapeau de Nice, coupé en coquilles de paille de riz tressée et entouré d'un ruban de couleur perlée. Sur le côté, un bouquet d'herbes brillantes et de bruyères à pointes de cristal. Oiseau-mouche sur le devant. Brides en ruban n° 12.

N° 7. Chapeau Andalou, en paille et tulle. La garniture est composée de boules en paille et soie. Voilette en tulle blanc moucheté et disposée en une écharpe qui retombe avec deux pans derrière. Brides en taffetas.

N° 8. Chapeau Tyrolienne, en paille de riz, bordé d'une ruche en moire de couleur. Plume de faisan sur le côté, retenue par un oiseau. Trois petites brides de ruban de couleur retombent derrière.

N° 9. Chapeau Marie-Stuart, en paille belge, garni de ruban et de velours noir. Bouquet de fleurs des champs sur le côté. Un large biais de ruban bordé de grelots en paille forme le bavolet.

DESCRIPTION DES PLANCHES DANS LE TEXTE, N°s 85, 86.

N° 1. Péplum. — Confection et jupe en tissu de fantaisie gris bleuté avec biais en taffetas bleu; boutons de taffetas bleu. Bottes-bottines grises.

Chapeau rond en paille de riz; fleurs des champs; brides de couleur nouées derrière, sous le chignon.

N° 2. Sardanapale. — Confection en taffetas noir garnie de biais formant pattes passées sous des brides en jais et avec boutons de jais; frange en jais; cette frange est cousue sur le vêtement et ne le déborde pas; petit col droit au pied duquel est une pièce arrondie simulant un col rabattu; deux écharpes partent de ce col et retombent longues derrière. Manches droites ornées, depuis le coude jusqu'au poignet, d'une frange semblable à celle de l'épaulière; le poignet est terminé, tout autour, par le même ornement que celui de l'épaulette. Chaque côté du vêtement est ouvert à mi-hauteur.

Chapeau de tulle brodé de jais blanc (le même modèle se fait brodé d'*ambre*); la garniture est en dentelle très-foncée, également brodée de jais ou d'ambre; un petit bouquet de mignonnes marguerites sert d'attache en haut de chaque bride; les brides sont étroites, en ruban n° 12.

N° 3. Kremlin. — Paletot-péplum découpé en pointes tout autour; celles des côtés sont plus longues; l'ouverture prolongée jusqu'au-dessous de la manche forme les pointes du péplum; la garniture est en biais de faille lisérés de plusieurs autres petits biais de faille et de satin.

Chapeau moscovite en crin blanc avec perles et fleurs; brides à l'esclave, en dentelle et perles.

N° 4. Fantaisie. — Paletot arrondi devant et dans le milieu du dos, où il forme un creux rempli par un large gland de soie; le devant s'arrondit en une patte qui va croiser sur une autre patte qui part du dos; ces pattes sont faites en biais de faille garnis de broderies.

Chapeau en paille de riz entouré de roses; brides en taffetas.



CAUSERIE

Si j'ai bien souvent à me féliciter de ne tenir point dans ce journal ni ailleurs ce qu'on appelle la férule dramatique, qui n'est autre chose qu'une plume d'oie ou de fer, trempée dans de l'encre plus ou moins bonne (bonne en raison de ce que cette plume écrit), j'avoue que voilà une occasion où je le regrette. C'est à propos de la nouvelle œuvre d'Alexandre Dumas fils, *les Idées de madame Aubray*, que je m'exprime ainsi : car il n'est question que de cela aujourd'hui ; il en sera question encore demain, et pendant plusieurs semaines, et pendant plusieurs mois. Mais, que voulez-vous? à chacun sa besogne. Moi, cela ne me regarde point, ici, de vous dire ce que je pense d'une œuvre dramatique. Le seul droit que j'aie, et j'en use, c'est de vous dire qu'on s'aborde en se demandant : « Avez-vous vu *les Idées de madame Aubray?* » ou bien : « Allez donc voir *les Idées de madame Aubray*, et vous me direz des nouvelles de mademoiselle Delaporte, et de madame Pasca, et d'Arnal, et de Berton, et de Porel ! » Ce que j'ai encore le droit de dire, c'est que j'ai applaudi de mes plus vigoureuses mains *les Idées de madame Aubray*. Après cela, le reste ne me regarde pas, et je passe outre.

Dans mon passage, je rencontre sous ma plume beaucoup de vent, beaucoup de pluie, beaucoup de neige, beaucoup de boue qui auront disparu, j'espère, quand ces lignes verront le jour; et beaucoup de démolitions qui n'auront pas cessé de bientôt, lesquelles, s'ajoutant à l'encombrement des étrangers et des provinciaux, font ressembler Paris, à certains moments, à un péristyle de théâtre, à la sortie, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a au monde de moins pratique et de moins praticable. Dire que j'ai vu des théâtres dans bien des pays, et que je n'en ai pas rencontré un seul d'où l'on pût sortir, à la fin du spectacle, avec la même facilité qu'on entre dans ses pantoufles ! Je me suis dit souvent : « Mon Dieu ! si l'on ouvrait deux ou trois portes de plus à ce péristyle, si on l'élargissait, si l'on doublait les escaliers, il me semble que la foule s'écoulerait comme un fleuve. » Puis j'ai trouvé des théâtres dans les conditions que j'avais souhaitées, et c'était exactement la même chose à la sortie, le même encombrement, sans qu'il y eût trente personnes de plus, les mêmes difficultés : d'où j'ai conclu que, décidément, ce qu'on appelle la sortie du théâtre est chose marquée au coin de l'impraticabilité.

J'en ai pris mon parti, comme j'ai pris mon parti des embarras de Paris, de bien d'autres embarras et de bien d'autres ennuis. Mais ce sur quoi je ne prends pas aussi aisément mon parti, c'est sur la durée de l'hiver, bien que les plus honnêtes gens du monde trouvent cela indifférent, pourvu que les bals, les fêtes et les concerts continuent à absorber leur existence. Sous ce rapport, ils sont admirablement servis; rien ne leur manque. Je connais des personnes fort raisonnables qui comptent leurs dîners en ville par cinq ou six chaque jour, leurs bals par trois ou quatre, leurs concerts par dizaine. Le malheur est de ne pouvoir dîner qu'une fois, tandis qu'on peut aller à cinq ou six bals dans la même nuit, et se priver de tous concerts. J'avoue que c'est une vie de condamné aux travaux forcés.

Ce qui m'étonne, c'est que des femmes qui se pâment pour une migraine, et qu'une épingle en tombant sur leur orteil fait crier comme si elles y recevaient les caresses du soulier d'un porteur d'eau, supportent cette succession de nuits blanches et sans sommeil avec un héroïsme de zouaves. Ah ! sexe faible, comme tu sais dissimuler ton jeu ! Et comme les hommes, les jeunes, j'entends, des gaillards plantés comme des poteaux de fils télégraphiques, avec des moustaches formidables, des barbes touffues, des épaules puissantes comme une locomotive, s'affaissent comme de la gaze et demandent grâce ! Oh ! sexe fort, que tu es vantard et vaniteux ! Hercule n'était pas un homme, mais une femme !

Bals deci, bals delà, on n'entend plus que cela. Nous sommes assez disposés généralement à oublier les choses qui se passaient dans notre jeunesse, à mesurer le monde à notre taille, à ramener à notre image et à notre humeur présente les années qui sont derrière nous, c'est vrai ; mais, si je ne m'abuse, il me semble qu'au temps jadis, sans remonter à celui où la reine Berthe filait, on était plus sobre qu'aujourd'hui de fêtes et de plaisirs !

C'est possible ! me disent les jeunes esprits que je rencontre. Mais de votre temps aussi, vous alliez en diligence, vous aviez pour tout télégraphe de grands bras en bois dont le brouillard interceptait souvent la vue au gouvernement qui s'en servait exclusivement ; de votre temps encore, on n'osait pas affranchir une lettre sans faire une injure au destinataire, et vous payiez une lettre de Paris à Marseille, poids simple, vingt-quatre sols, comme on disait alors. Aujourd'hui, nous allons en chemin de fer, la télégraphie foudroie les nouvelles d'un monde à l'autre, le port des lettres n'est plus que de 20 centimes de Paris à Marseille, et vous commettez une maladresse en ne l'affranchissant pas. Vous voyez donc bien que les temps ne se ressemblent pas. Quoi d'étonnant alors qu'on s'amuse davantage, et qu'on dépense la vie plus rondement aujourd'hui que jadis ?

A de pareils arguments, que répondre? Aussi je sors toujours de ces conversations-là confus et confondu, jurant qu'on ne m'y rependra plus et trouvant sans cesse d'excellentes occasions de m'y faire reprendre.

Donc, c'est une preuve de progrès que l'on donne tant de bals aujourd'hui ! Dansez donc ! Après cela, il s'est bien rencontré un jour quelqu'un pour demander, et, si je ne me trompe, c'était fort sérieusement, que le nombre des membres de l'Académie française fût augmenté, sous prétexte que la population s'était considérablement accrue depuis la fondation de cette grande institution devenue aussi politique que littéraire. On m'a assuré, d'ailleurs, que l'auteur de cette demande était un habitant de l'ancienne banlieue ; il s'était contenté d'une Académie française de quarante membres, tant qu'il avait fait partie de l'arrondissement de Sceaux, espérant qu'à l'instar de beaucoup d'arrondissements de premier ordre dans les autres départements, le sien eût fini par fonder une académie dont il espérait bien être membre ; cet espoir déçu, il avait eu l'idée que je viens de dire.

Quand il s'agit de faire le bien, personne n'est en retard en France. Puisque je parlais de bals tout à l'heure, j'ai à peine besoin de vous rappeler la quantité de ces fêtes qui se donnent au profit des pauvres. Mais il n'y a pas que les jarrets, les épaules et les diamants que l'on sait mettre au service des classes souffrantes, l'intelligence s'en mêle quand il le faut, et dans ce cas elle le fait vaillamment. C'est à ce titre que je dois vous recommander un volume de poésies que vient de publier madame Francisque Ducros, sous le titre : *Les Flocons de neige*, et qui se vend AU PROFIT DES OUVRIERS SANS TRAVAIL (5 francs à la librairie Didier, quai des Augustins). Mettre de beaux et bons vers au service d'une bonne action, c'est deux fois mériter le succès. Nous le souhaitons donc au livre de madame Francisque

Ducros, ce succès qui ne lui eût pas manqué lors même qu'elle l'eût publié au profit de sa renommée personnelle, au lieu de le publier au profit des ouvriers sans travail. Il n'est pas une de mes lectrices qui ne se hâte de se procurer ce joli volume. Une bonne action à faire, c'est terriblement tentant.

C'est le bon moment des livres. Il s'en publie, il s'en publie! C'est le cas de reprendre la thèse de ce personnage dont je parlais tout à l'heure et qui demandait l'augmentation du nombre des académiciens, sous prétexte d'augmentation dans le chiffre de la population. Quelqu'un s'inquiétait récemment de la quantité considérable d'ouvrages qui se publiaient, se demandant où allaient tant de livres? Il y a un fait certain, c'est que le nombre des lecteurs s'est considérablement accru depuis quelques années; malheureusement, tous ces lecteurs nouveaux ne lisent point les meilleurs livres: il s'en faut; mais c'est déjà quelque chose qu'ils lisent; ils élèveront peu à peu d'un degré, puis d'un autre, le niveau de leurs lectures.

Nous assistons à ce qu'on appelle l'ébauche d'un progrès; il en est de cette ébauche comme de celle d'un tableau ou d'une statue : cela est informe d'abord, mais le germe de la pensée, le germe de l'œuvre, le germe de la perfection est dans ce fouillis de couleurs qui couvrent sans harmonie apparente la toile ou dans ces creux et dans ces saillies sans ligne du bloc de marbre. C'est avec le temps que ces couleurs se fondent, que les ombres et la lumière se répandent sur la toile, que les formes se dessinent et s'accusent sur le bloc de marbre. C'est une question de temps. Il en est de même quand il s'agit de l'éducation populaire et du goût de la lecture chez les masses. Nous sommes en pleine ébauche; il ne faut pas se désespérer, parce que nous n'avons pas encore atteint le but réel où nous voulons arriver. S'il y a en France 300,000 lecteurs de plus aujourd'hui qu'il n'y en avait il y a vingt ans, félicitons-nous-en; si ces 300,000 lecteurs nouveaux ne lisent encore que des romans, et souvent les pires, ne désespérons pas de voir que, dans dix ans, la moitié au moins d'entre eux en sera arrivée à rechercher les bons livres, ceux qui élèvent et moralisent l'esprit. Voilà comment on peut expliquer que les éditeurs ne chôment point et que la librairie française déverse sur le pavé, tous les jours, des centaines d'ouvrages nouveaux, et que ces ouvrages, si détestables que soient quelques-uns d'entre eux, trouvent des lecteurs et des acquéreurs. Il n'y a pas, dit un proverbe, de fromage qui n'ait son pain. On peut en dire autant des livres.

Xavier Eyma.

THÉATRES

Annonçons avant tout la bonne nouvelle. Le Théâtre-Français, pris d'une émulation soudaine, va faire aussi son Exposition : avec *Galilée* et le *Lion amoureux*, on y représentera les principales œuvres dramatiques du théâtre romantique à sa naissance. La *Camaraderie*, les *Demoiselles de Saint-Cyr*, *Hernani*, *Marion Delorme* vont revoir le feu de la rampe. Cette revue rétrospective ne sera point sans intérêt; mais qui sait si dona Sol et Marion retrouveront leurs adorateurs du temps passé? Tant de ceux-là sont partis, et le poëte lui-même!

Malheureux à la première représentation, le *Don Carlos* de Verdi ne s'est point relevé aux représentations suivantes. A part le final du troisième acte, qui est une page grandiose et magistrale, on s'accorde à trouver que rien, dans le reste de l'œuvre, n'est digne d'un musicien qui, sans être complet, possède pourtant un talent dramatique de premier ordre. L'Académie impériale de musique en sera donc pour ses frais. On dit que, le lendemain de la première représentation, M. Perrin a signé avec Verdi un engagement pour une nouvelle œuvre destinée à l'inauguration du nouvel Opéra. C'est ainsi qu'après la bataille de Cannes, le Sénat romain alla au-devant de Varron et le remercia de n'avoir pas désespéré de la République.

Pour les pièces du Gymnase, et, plus encore, pour celles de M. Dumas fils, il n'y a jamais de chutes; mais les succès qu'elles remportent sont parfois des victoires à la Pyrrhus. Espérons que ce ne sera pas là le cas des *Idées de madame Aubray*, comédie en quatre actes, acclamée il y a quelques jours.

Faut-il épouser sa maîtresse? se demandaient autrefois les conteurs dramatiques et les romanciers. M. Dumas fils est allé plus loin : faut-il épouser la maîtresse des autres, surtout quand elle a un enfant? Et il s'est répondu : oui! Aucune audace n'étonne au théâtre de la part de l'auteur du *Père prodigue*, qui a toujours vécu de paradoxes, et pour qui le public s'est toujours montré fort indulgent. Sans doute l'adresse, l'habileté du dramaturge sont très-grandes; auteur sincère et consciencieux, consacrant à son œuvre tout le travail dont il est capable, repoussant avec soin le vulgaire, le convenu, le lieu commun, il sait encore prendre son spectateur, le mener où il veut, lui faire même accepter les scènes qui lui répugnent le plus, et c'est cette habileté sans égale qu'on applaudit avec raison. Mais, quant au fond, les spectateurs font leurs réserves contre la tendance systématique de l'auteur à ne mettre en scène que des filles perdues ou des femmes tombées, comme si la société contemporaine était toute dans le demi-monde, et n'offrait pas d'autres modèles à ses yeux. Certes, nous sommes loin de la perfection; mais il y a encore parmi nous des jeunes filles innocentes, des épouses chastes et des femmes qui ont le sens commun. Aussi, lorsqu'un écrivain qui prétend peindre la société ne nous présente qu'une exception toujours la même, a-t-on le droit de protester et de dire qu'il connait mal ses contemporains ou qu'il les calomnie : défauts irrémédiables chez un auteur dramatique sérieux.

Un succès sans réserve est celui qu'ont remporté les Fantaisies-Parisiennes avec la reprise du *Calife de Bagdad*, de Boïeldieu, et l'*Amour mannequin*, opéra-comique en un acte, très-vif et très-amusant, de M. Jules Ruelle, et sur lequel M. Théodore Gallyot a composé une musique agréable, facile et pleine de mélodies heureusement trouvées. Tant pis pour *Don Carlos!*

Robert Hyenne.



PEPLUM.

SARDANAPALE.

Planche 85.



KREMLIN. FANTAISIE. Planche 86.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Confections nouvelles de la maison Robert frères, rue de Richelieu, 85

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL ou UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX

(PROVERBE RACONTÉ)

I

A une époque qui nous semble aujourd'hui perdue dans la brume des fictions mythologiques, au mois de mai 1847, deux jeunes gens sortaient, fort échauffés, du club de la rue Grange-Batelière. Il n'était guère que deux heures du matin, et il avait fallu sans doute des raisons bien puissantes pour qu'ils abrégeassent à ce point leur soirée.

— Christian, disait l'un d'eux, t'imagines-tu un malheur pareil ? Cinquante-sept rubbers perdus de suite en une semaine ! quatre cent dix-huit fiches ! un louis la fiche, dix louis de pari, les proportions, les honneurs..... fais l'addition.

— A qui te plains-tu, Émilien ? Toi, du moins, tu as eu le plaisir de t'amuser pendant huit jours ! Mais moi, en cinq minutes... regarde quel guignon !... Cet imbécile de du Breuil avait passé sept fois... très-bien ! Maxime prend la main ; je fais banquo, c'était indiqué ; il gagne ; — rebanquo ; il gagne encore ; total, cinq cent quarante louis. Je m'entête ; troisième banquo... il amène pour lui un valet, pour moi un dix ; je respire ; je croyais tous les valets sortis... ah ! bien oui !... un diable de valet de trèfle, le dernier qui fût au talon, est venu couronner mon infortune... et maintenant, me voilà débiteur de mille quatre-vingts louis, si l'arithmétique est une science certaine !

— Christian, comment allons-nous faire ?

— Je puis payer, mais tout juste ; il ne me restera pas 50 centimes.

— Moi aussi; mais jusqu'en septembre, plus rien ; pas de quoi passer le pont des Arts !

— Ainsi donc, adieu nos courses de printemps ! Adieu, Chantilly ! adieu Florette ! adieu Rosalinde !

Ici Emilien prit un air tragique : — Christian, dit-il, du courage ! Nous n'avons qu'une ressource ; elle est désespérée, mais il faut faire de nécessité vertu ; nous sommes condamnés à aller dans le monde !

— Dans le monde ! Tu me fais frémir.... Qu'entends-tu par là, mon ami ?

— J'entends ces contrées majestueuses et austères, ces salons de bonne compagnie où l'on s'ennuie noblement, et où nous n'avons, hélas ! la chance de rencontrer, en fait de femmes, que nos tantes, nos cousines, nos sœurs, et avec elles leurs amies, et les amies de leurs amies ! C'est triste, j'en conviens, mais là, du moins, nous pouvons faire une figure passable sans argent. On a toujours, dans quelque vieux coffre, un fond de cravates et de gants ; on ne saurait manquer de trouver quelque bonne parente, heureuse de vous conduire, dans sa voiture, rue de Bourgogne ou de Varennes, et de vous arracher aux griffes du démon ! On ne joue pas ; on est bien vêtu ; on ne dit pas grand'chose ; on répond convenablement aux jeunes personnes à marier qui essayent de vous convertir, et l'on arrive ainsi, avec autant de décence que d'économie, au moment où l'on peut quitter Paris sans manquer à ce qu'on se doit à soi-même....

— Au diable ! Je voudrais bien ne me devoir qu'à moi-même, j'aurais soin de ne pas me payer, et je ne serais pas forcé de recourir à ta médecine !... Au fait, tu as raison ! Après un Waterloo comme celui de ce soir, une retraite honorable, bien gantée et bien cravatée, est le meilleur parti qui nous reste.

— Et à ce propos, Christian, j'ai envie de profiter de l'occasion pour te rappeler une promesse.

— Laquelle ?

— Voilà bien longtemps que tu m'a promis de me présenter à la marquise de Mervyn.

— Tiens, c'est vrai, cette chère marquise ! il y a un siècle que je ne l'ai vue !... Avec notre déplorable existence, enfermée dans cet horizon de jeu, de soupers, de cigares et autres, les semaines et les mois s'écoulent, et on finit par devenir oublieux de tout ce dont on devrait se souvenir, indifférent à tout ce qu'on devrait aimer !

— Très-bien, Christian ! je vois que le remède opère déjà ; tu as perdu tout ton argent, tu redeviens sentimental ; c'est bon signe : à quand notre première visite chez madame de Mervyn ?

— Quand tu voudras ; mais à une condition, c'est que tu ne lui feras pas la cour...

— Bah ! est-ce que tu es amoureux d'elle ?

— Non, mais je suis l'ami intime de son mari.

— Eh bien ! raison de plus.

— Oh ! Émilien ! je t'en conjure, pas de paradoxe de commis-voyageur: ce serait pire que tes fiches et que mon valet de trèfle.

— Soit, je ne plaisante plus ; seulement, toi qui es un peu poëte, parle-moi donc de cette adorable marquise, pour qu'avant de lui être présenté, je sache d'avance à quoi m'en tenir sur ses perfections et ses mérites...

— Madame de Mervyn a vingt-deux ans ; il y a trois ans qu'elle est mariée ; il y a vingt ans que je la connais ; nous sommes nés, nous avons grandi ensemble : au fond de notre Bretagne, il y a encore de ces vieilles familles, bien patriarchales, bien pures, nobles de traditions, d'habitudes et de cœur tout autant que de blason, et que le souffle de nos mœurs modernes n'a pas encore effleurées ! La famille de Preilles est de celles-là !... Le comte de Preilles, ancien compagnon d'armes de Cathelineau et de Lescure, était l'ami de mon père ; deux hommes du même temps et de même trempe, Émilien, liés par les mêmes souvenirs, ayant fait les mêmes guerres, taillés tous deux dans un même bloc de notre granit !... Mon père se maria le premier, je naquis l'année suivante ; puis vint le tour du comte de Preilles, qui eut une fille dix-huit mois après ; cette fille, c'est madame de Mervyn.

— Mais comment, avec tous ces liens d'amitié entre vos parents et vos familles, n'a-t-on pas songé à te la faire épouser ?

— Le sais-je ? c'est peut-être cette intimité même qui m'a empêché de voir en Sidonie de Preilles autre chose qu'une sœur, une camarade... Lorsque nous jouions ensemble, tout enfants, dans la grande cour de l'hôtel de Preilles ou sous les marronniers de notre jardin, je ne songeais jamais que cette petite fille barbouillée de confitures, à laquelle je donnais des coups de poing et qui ripostait en me pinçant de ses doigts noircis d'encre, serait un jour une jeune personne à marier !... Je l'aimais tout uniment, de bonne amitié, sans arrière-pensée sentimentale ; et plus tard, lorsque partant pour le couvent, ou me voyant partir pour le collége après les vacances, elle me tendait ses joues fraîches et roses, les deux gros baisers que nous échangions ne m'ont jamais fait battre le cœur.

— Pourtant, elle était déjà jolie ?

— Oh ! charmante !... mais j'étais encore en rhétorique, lorsque j'eus le malheur de perdre, à six mois de distance, mon père et ma mère ! Je n'avais pas encore dix-huit ans ! Ah ! c'est là la cause de mes folies et de mes fautes. Malheur à



celui qui perd avant le temps ces guides bien-aimés ! Malheur au jeune homme qui, prêt à entrer dans le monde, cherche en vain auprès de lui cette main attentive et fidèle, prompte à lui montrer la vraie route, à le soutenir quand il hésite, à le relever quand il chancelle ! Ainsi qu'à toi ce bonheur m'a manqué... Je me suis trouvé à dix-huit ans libre, riche, émancipé ; et, par une triste condition de notre époque, l'inaction même et l'oisiveté se présentaient à moi comme des mérites, puisque mes sentiments et mes convictions politiques me fermaient toute carrière officielle !... Mon parti fut bientôt pris ; je laissai là ma maison de Saint-Brieuc, mon château de Kermoël, mes terres, mon tuteur qui se désolait, mes fermiers qui payaient tant bien que mal ; je louai mon petit entresol de la rue de la Ville-l'Evêque ; je me fis recevoir du Jockey-Club... et voilà !... Voilà comment j'ai négligé, depuis six ans, Sidonie de Preilles, comment j'ai eu l'infirmité de devenir, en style de journal, *un lion parisien*, comment j'ai mangé un petit quart de ma fortune, et comment un valet de trèfle m'a coûté, cette nuit, mille louis !...

— Et pendant ce temps-là, mademoiselle de Preilles épousait le marquis de Mervyn ?

— Oui, ce bon et aimable Edmond, un autre ami à moi... Mais celui-là n'a pas échappé à un péril d'un autre genre... Vif, bien tourné, spirituel, aimant la liberté, les arts, le plaisir, il a eu des parents de la vieille école qui l'ont tenu fort à l'étroit jusqu'à son mariage. Il s'est marié comme on s'émancipe... En outre, Sidonie était ravissante... il l'a aimée passionnément... pendant dix-huit mois... Après quoi, le souvenir de sa servitude lui a fait commettre la même sottise qu'à moi ma complète indépendance : il a été atteint de cette contagion de *parisianisme*, qui fera bientôt ressembler nos pauvres villes de province à des cloîtres abandonnés... Sidonie était trop jeune, elle avait trop peu d'expérience pour comprendre ou pressentir les dangers qui menaceraient son bonheur dans ce diable de Paris... Quelle est la femme de vingt ans qui s'effraye de l'idée de commander elle-même ses chapeaux à Barenne, ses robes à Victorine, et d'aller entendre Mario et Lablache ? M. et madame de Mervyn se sont installés ici d'une façon charmante ; ils ont acheté un joli petit hôtel, avenue de Marbœuf... serre chaude, jardin, rien n'y manque... Pendant les premiers mois, tout a marché à merveille... Mais bah ! Edmond a mis le pied dans notre monde ; j'ai été son parrain au club ; il est allé à l'Opéra, avec sa femme d'abord, seul ensuite... Sa vertu était un peu fragile ; elle a succombé aux agaceries de ces damnées créatures dont le règne, Emilien, est notre honte, en attendant qu'il soit notre perte... Clorinde, Esther, Rosemonde, Adina, Florine, filles du démon à qui nous livrons en pâture les plus belles années de notre jeunesse, les plus fraîches émotions de nos cœurs, les plus riches lambeaux de nos patrimoines ! Celles-là, vois-tu, sont pour le moment les vraies reines de France, et elles étoufferont de leurs griffes veloutées toutes les autres royautés ! A elles l'élégance suprême, les prodigalités princières, le luxe des sens et de la matière élevé jusqu'à la poésie ; aux honnêtes femmes, la ruine en perspective et l'abandon en réalité ; c'est ainsi que la marquise de Mervyn, à vingt-deux ans, mille fois plus belle que ses indignes rivales, languit, seule et triste, au fond de son hôtel désert, pendant que son mari fait des folies ruineuses !

— Bravo, Christian ! tes malheurs au lansquenet ne t'ont pas rendu seulement élégiaque, mais dithyrambique ! Parlez-moi, pour prêcher avec éloquence, d'un joueur mis à sec par un valet de trèfle... Le héros de Regnard, en pareille circonstance, ne revient qu'à Angélique... Toi, tu reviens à la vertu ; c'est encore mieux...

— Moque-toi de moi tant que tu voudras, Émilien ! tu en as le droit ; je suis bien inconséquent, mais au moins je suis sincère... Tu le sais, il y a dans mon imagination mobile, dans ma nature enthousiaste, susceptible d'impressions si diverses et même si contraires, de quoi faire, tour à tour ou tout ensemble, un homme de plaisir et un homme de bien, un étourdi et un rêveur ! Il y a quelques minutes, quand nous étions là-bas, au milieu de ces bons sujets qui nous gagnaient notre argent, de cette atmosphère de fumée, de quolibets et d'histoires court-vêtues, je persiflais gaiement la mauvaise fortune, je tendais une main froide et calme à cette idéale statue du Commandeur, qui nous apparaît à tous, plus ou moins, pendant ces fiévreuses veillées... Mais ici, seul avec toi, après cette promenade à travers les boulevards qui m'a rafraîchi le sang, sous ce beau ciel étoilé dont la sérénité contraste avec le trouble de nos cœurs, laisse-moi te le dire, Emilien, nous menons une triste vie. Les hommes plus sérieux que nous prétendent que la France est à la veille de catastrophes terribles, que la société actuelle marche aux abîmes, qu'avant peu se rallumera une de ces guerres douloureuses dans lesquelles s'agitent, non plus les questions d'agrandissement de territoire, non plus les griefs de peuple à peuple ou de souverain à souverain, mais ces problèmes insolubles qui arment, dans un même pays, les classes pauvres contre les classes riches, les déshérités contre les heureux... Eh bien ! je te le demande, serons-nous purs de tout reproche dans les préliminaires de cette guerre impie ? Que répondrons-nous si l'on nous demande compte de ce que nous avons fait pour la prévenir, des leçons et des exemples par lesquels nous avons fermé la bouche de l'anathème, arrêté le bras à la révolte ? Suffira-t-il de prendre nos fusils quand le moment sera venu, de descendre dans la rue sans pâlir, et de tenir bravement notre rang parmi les défenseurs de la société menacée ? Je te le répète, Emilien, nous sommes coupables, et ce ne sont pas là les exemples que nous ont légués nos pères...

— Il est possible que tu aies raison, mais je t'avoue que je tombe de sommeil. Nous voici arrivés à ma porte ; va te coucher, Christian, et puissent de doux rêves te rendre ton argent et tes vertus ! Quand me conduis-tu chez la marquise de Mervyn ?

— Demain ; elle va, je crois, finir sa soirée chez sa tante de Séverolles, qui est aussi quelque peu ma parente ; mais il lui sera très-facile de nous recevoir en *prima sera*, vers huit heures. Veux-tu que je vienne te prendre ?

— C'est convenu. Adieu, Christian !

Et la porte d'une des plus jolies maisons de la rue de l'Arcade se referma sur Emilien de Tréville. Trois minutes après, Christian de Kermoël rentrait chez lui, rue de la Ville-l'Evêque. Nous les laisserons dormir de ce profond sommeil qui suit, dit-on, les grands désastres, et qui, pour nos deux héros maltraités par le whist et le lansquenet, ressembla sans doute au sommeil du repentir plutôt qu'à celui de l'innocence.

II

Le lendemain, vers six heures du soir, la marquise de Mervyn, plongée dans une vaste causeuse, au fond d'un petit salon où elle se tenait d'habitude, tournait un regard distrait du côté de sa fenêtre dont les abat-jour à demi baissés laissaient apercevoir une échappée de ciel et de jardin. La marquise était seule, et il y avait dans le mélancolique affaissement de sa pose, dans la tristesse peinte sur son charmant visage, dans quelques traces bleuâtres qui cernaient ses grands yeux noirs, quelques-uns de ces irrécusables indices où se révèle une femme négligée par l'homme qu'elle aime, et trop aimante encore pour s'armer contre lui de coquetterie ou d'indifférence. Sa toilette même, quoiqu'il fût facile d'y reconnaître une élégance native, et, pour ainsi dire, involontaire, prouvait que madame de

Mervyn n'en était plus, vis-à-vis de son mari, à cette phase délicieuse où la femme croit devoir varier sans cesse ses moyens de plaire, pour se montrer toujours nouvelle en restant toujours la même, et que, ne s'habillant plus pour lui, elle ne s'habillait encore pour personne. Ainsi, le petit bonnet qui encadrait à merveille l'ovale un peu pâle de sa figure, et d'où s'échappaient quelques boucles de cheveux châtains, datait évidemment de quelques heures; c'était évidemment le matin qu'elle avait serré autour de sa taille souple et fine ce joli peignoir de mousseline blanche, et chaussé son pied mince et cambré de ce brodequin verni; depuis, elle n'y avait plus rien changé; à quoi bon?

De temps à autre, les regards de madame de Mervyn se détournaient de la fenêtre, et se fixaient sur la pendule; six heures venaient de sonner.

En ce moment, un domestique souleva la portière, et dit avec la gravité officielle d'un serviteur de bonne maison :

— M. le marquis fait dire à madame la marquise qu'il ne rentrera pas pour dîner.

Ces paroles attristèrent madame de Mervyn plus qu'elles ne la surprirent.

— Je m'y attendais, dit-elle en secouant mélancoliquement sa jolie tête : c'est la troisième fois depuis lundi!

Quelques minutes après, une caméristc, jeune et bien tournée, entra sur la pointe du pied, jeta sur sa maîtresse un regard de compassion profonde, fit du bruit pour attirer son attention, et, voyant qu'elle n'y réussissait pas, finit par lui dire:

— Madame la marquise ira-t-elle ce soir chez madame de Séverolles?

— Je n'en sais rien.

— Préparerai-je pour madame la marquise la robe de crêpe rose ou celle de pou-de-soie blanc?

— Comme vous voudrez.

— Faudra-t-il faire avertir Mariton?

— Si vous voulez.

— Dirai-je au cocher de tenir la voiture prête pour dix heures?

— Cela m'est égal.

— Madame n'aurait-elle pas envie d'essayer ce soir la garniture d'opales qui lui a été apportée de chez Jeannisset?

— Ni oui, ni non.

— Peut-être, à cause de la saison, vaudrait-il mieux simplement des fleurs?

— Peut-être.

— Le jardinier vient d'apporter de belles roses mousseuses qui feraient très-bien au corsage et dans les cheveux de madame!...

— C'est possible.

Si Juliette, la fidèle camériste, eût été plus familière avec Molière et *le Mariage forcé*, elle eût pensé que la réponse de madame de Mervyn ressemblait fort à celle du sceptique Marfurius. Et, en effet, est-il un scepticisme plus cruel que celui d'un cœur qui doute de tout en doutant de ce qu'il aime? Mais, peu versée dans le répertoire de la comédie, elle se contenta de dire entre ses dents :

— Pauvre femme! Voilà donc où l'on en vient avec ces monstres d'hommes! Oh! les maris! les maris! dès que j'en aurai trouvé un, je demanderai qu'on étrangle tous les autres!

Ici le domestique, dont la première apparition avait ajouté à la tristesse de madame de Mervyn en lui annonçant qu'elle dînerait seule, rentra dans le salon, apportant une lettre sur un plateau de vermeil :

— De la part de M. le vicomte Christian de Kermoël, dit-il en la présentant à la marquise.

— Christian! ce cher ami! s'écria avec un mouvement de joie madame de Mervyn, qui s'empara lestement du papier. Il ne m'oublie donc pas tout à fait! Voyons ce qu'il peut avoir à me dire!

Et elle ouvrit la lettre, qu'elle lut à demi-voix, en s'interrompant de temps en temps.

« Madame la marquise... »

— Ah çà! quelle mouche le pique! sommes-nous brouillés? depuis quand ne m'appelle-t-il plus, comme toujours, sa chère Sidonie?

« ...Madame la marquise, un de mes amis, M. Émilien de Tréville, m'a exprimé le désir d'avoir l'honneur de vous être présenté... »

— Le désir! avoir l'honneur! comme c'est solennel! que lui ai-je donc fait à ce bon Christian, pour me traiter avec tant de cérémonie?

«... l'honneur de vous être présenté. Vous savez que les Tréville figurent parmi les plus grandes familles d'Alençon... »

— Qu'est-ce que cela me fait, du moment que Christian le présente? Encore une fois, je m'y perds...

« ... d'Alençon. M. Emilien de Tréville est un de nos jeunes gens les plus élégants; je suis sûr que vous le trouverez très-aimable; il a une charmante voix de ténor, et pourra chanter avec vous les duos de la *Sonnambula* et du *Comte Ory*. On prétend que c'est là un des avantages naturels ou acquis auxquels les femmes sont le plus sensibles; ce qu'elles aiment aussi, dit-on, ce sont les nouvelles figures, et de vieux amis qu'elles savent par cœur ne peuvent, j'en suis sûr, que leur paraître très-fades, auprès d'une nouvelle connaissance, parée de toutes les séductions de l'imprévu. Je crois donc, madame la marquise, que vous me remercierez de vous avoir amené M. Émilien de Tréville, et je suis, en attendant votre réponse, votre bien humble et bien dévoué serviteur.

» Le vicomte CHRISTIAN DE KERMOEL. »

— Voilà une étrange lettre! reprit, à la fin, la marquise, en laissant tomber le papier sur ses genoux. Je ne comprends rien à cet étalage des séductions et des agréments de M. de Tréville... Qu'il soit beau comme don Juan et mette sa cravate comme Brummel, que m'importe? Qu'il chante bien, et que nous puissions dire ensemble quelques duos de Rossini, j'en suis ravie... mais pourquoi Christian m'en parle-t-il de ce ton? Pourquoi a-t-il l'air fâché que son ami soit aimable, et, s'il en est fâché, pourquoi me le présente-t-il? Le plus ou moins de perfections de M. de Tréville compte-t-il pour quelque chose, lorsqu'il s'agit de le recevoir, amené par un bon camarade d'enfance, tel que l'est et le sera toujours pour moi Christian? Est-ce là ce qu'on apprend dans la belle vie que mènent ces messieurs?... Hélas! j'aimais mieux notre bonhomie de Saint-Brieuc. Il faut pourtant que je lui réponde... Juliette, donnez-moi mon écritoire.

Madame de Mervyn se mit à écrire très-vite: « Mon cher Christian, pourquoi ne pas m'écrire tout simplement: Ma chère Sidonie, je vais vous amener dans quelques heures un mien ami, Emilien de Tréville; recevez-le avec les honneurs dus au rang que lui donne auprès de vous mon amitié... »

— Oui, dit-elle en s'arrêtant et en élevant sa plume à la hauteur de ses jolies lèvres; voilà comment je lui aurais écrit à Saint-Brieuc, dans notre bon temps; mais qui sait si à Paris les choses se passent de même? Qui sait si cette lettre ne paraîtrait pas trop familière?... Essayons autre chose...

Elle déchira la première lettre, et en commença une seconde: « Mon cher monsieur, » non, c'est stupide... « Mon cher vicomte, je recevrai avec un grand plaisir quiconque se présentera chez moi sous vos auspices... »

— Oh! *quiconque! sous vos auspices!* c'est encore pire! Je tombe dans le style d'expéditionnaire... Vraiment, entre ce sot formalisme et le trop de familiarité, je ne sais qu'écrire! Mé-

chant Christian! Il m'a gâté un plaisir, à moi qui en ai si peu, le plaisir de lire son écriture, et de lui montrer, en accueillant son ami, combien je suis fidèle à son amitié... Il faut pourtant en finir... décidément je n'écrirai pas... Juliette, qui a porté la lettre de M. de Kermoël?

— C'est son valet de chambre; il attend la réponse...

— Le vieux Baptiste! dites-lui d'entrer... Fort bien... Baptiste, vous direz de ma part à M. de Kermoël que je serai très-heureuse de le recevoir, ainsi que M. de Tréville; que je les attendrai jusqu'à dix heures; que s'ils veulent même subir deux ennuis au lieu d'un, je pourrai les conduire chez madame de Séverolles...

Baptiste s'inclina et sortit. Madame de Mervyn, restée seule, fut tout étonnée de reconnaître qu'elle s'était impatientée contre Christian et contre elle-même; et qu'elle avait commencé et déchiré deux lettres, gâté deux feuilles de papier satiné, mais qu'en somme elle s'était sentie vivre, pendant cette demi-heure, plus que dans toutes les journées précédentes, et qu'elle se trouvait moins abattue, moins découragée qu'auparavant. Juliette allait et venait dans l'appartement. La marquise l'appela:

— Juliette!

— Madame!

— Décidément j'irai chez madame de Séverolles; il faudra dire au cocher de préparer la calèche, parce que j'aurai peut-être deux personnes à conduire...

— Oui, madame.

— Et puis, écoutez-moi: au lieu de m'habiller à neuf heures, je m'habillerai à sept; nous n'avons pas besoin de Mariton; vous me coifferez en cheveux, avec une garniture de fleurs naturelles et le corsage pareil. Je mettrai ma robe de crêpe rose; apprêtez tout, pour qu'à huit heures je sois habillée!

Et après avoir donné ces ordres souverains, madame de Mervyn alla dîner comme dînent les femmes lorqu'elles ont quelque chose en tête, c'est-à-dire fort peu et fort vite.

A huit heures, la marquise, transformée par la plus fraîche et la plus élégante toilette qui se puisse imaginer, était rentrée dans son petit salon, où tout semblait, comme par enchantement, s'être disposé pour donner un cadre plus gracieux et plus coquet à sa beauté et à sa grâce. La nuit n'était pas encore tout à fait tombée; la pâle lueur du crépuscule glissait à travers les jalousies, les fenêtres ouvertes et les rideaux entr'ouverts. Un souffle attiédi par le soleil du jour, embaumé par les acacias du jardin, montait par bouffées inégales, jouant à travers les tentures, et mêlant toutes les vagues senteurs d'une soirée de printemps à l'odeur plus vive des roses blanches que madame de Mervyn portait dans ses cheveux, et de celles qu'elle avait placées elle-même dans deux charmantes coupes de vieux sèvres. Une lampe au globe d'albâtre, noyée dans des touffes de géraniums et suspendue au plafond, confondait sa clarté mystérieuse avec celle qui venait du dehors, si bien qu'on eût dit entre l'appartement et le jardin un doux échange de lumière et de parfum. Les bruits de Paris, le roulement des voitures parcourant la grande avenue des Champs-Élysées, n'arrivaient à l'oreille qu'amoindris par la distance, et comme une sorte de basse continue sur laquelle s'élevait, pareil aux points d'orgue de la prima donna dans un morceau d'ensemble, le chant d'un rossignol caché dans un massif voisin, et jetant à la nuit ses mélodieux préludes.

La marquise rêvait: une inquiétude bizarre s'était emparée de son esprit, et son cœur, qu'elle avait condamné depuis quelque temps à une résignation triste et morne, retrouvait quelques-uns de ses battements d'autrefois. Elle songeait à ces deux jeunes gens qui allaient animer pour quelques instants sa solitude, à la nécessité de ne pas leur paraître trop provinciale et trop maussade; elle songeait aussi à la singulière lettre de Christian de Kermoël, et se demandait vingt fois en une minute pourquoi il lui avait écrit d'une manière si cérémonieuse, lui qui l'avait toujours traitée avec le sans-façon d'une vieille et franche amitié. Enfin, elle pensait à son mari, à son mari absent, qu'elle ne voyait presque plus, qui sortait tous les jours à deux ou trois heures, et qui ne rentrait d'ordinaire que bien avant dans la nuit.

— Si Edmond était ici, murmurait-elle en faisant involontairement auprès d'elle, sur la causeuse, une place vide où l'ingrat ne s'asseyait plus, si Edmond était ici, que cette heure serait douce! qu'il y aurait de charme à regarder ensemble ces clartés mourantes, à respirer ensemble ces vagues parfums! Ce charme si doux et si pur, il le goûtait jadis avec ivresse: qu'ai-je donc fait pour le détourner ainsi de moi? Il me disait que j'étais belle... ne le suis-je plus? A-t-il pu me reprocher un caprice, une marque d'indifférence ou de froideur? Dans mes yeux, comme sur mes lèvres, a-t-il jamais pu surprendre autre chose que la tendresse la plus vraie, la plus soumise, la plus égale, la plus dévouée? Oh! Edmond! Edmond! vous me disiez alors que votre amour était immortel comme nos âmes, qu'il y avait en lui de quoi défrayer toute une vie de bonheur, et que vous pouviez en prodiguer les trésors, parce que ces trésors étaient infinis! Pourquoi donc ce qui devait être éternel s'est-il effacé si vite? Trois ans, et plus un mot, plus un regard, plus une étreinte... Deux étrangers qu'unit un lien légal, et qui vivent, par convenance, dans la même maison... voilà ce que nous sommes aujourd'hui!... Et je ne sais rien de ce qu'il fait!... Peut-être a-t-il des chagrins, des peines, et je les ignore!... Quels sont donc ces peines et ces chagrins qu'on ne peut pas confier à la compagne qu'on s'est choisie devant les hommes et devant Dieu? Ah! je sens que mon bonheur m'échappe, que le cœur d'Edmond ne m'appartient plus... Je l'ai perdu, et je ne sais, hélas! ni pourquoi je le perds, ni comment je pourrai y rentrer! Je ne sais que l'aimer, et ce n'est sans doute pas assez!...

La marquise en était là de ces réflexions mélancoliques, lorsque la portière se souleva, et la voix du domestique annonça:

— Monsieur le vicomte de Kermoël! monsieur le comte de Tréville!

III

Entre eux et dans le genre particulier d'existence et d'habitudes qu'ils ont adopté, les uns par goût, les autres par ton, tous nos jeunes élégants se ressemblent: on pourrait dire que c'est la même coupe d'esprit comme c'est la même coupe d'habit et la même forme de chapeau. Il serait difficile qu'il en fût autrement. Le rôle qu'ils jouent les condamne à cacher tout ce côté sincère, passionné, qui tient aux sentiments les plus vrais de l'âme, et qui forme l'originalité native, la diversité infinie des passions, des physionomies et des caractères. Sur ces originalités diverses ils appliquent une surface brillante, froide et uniforme; et, comme leur élégance devient une sorte de franc-maçonnerie à l'usage de quelques adeptes, comme leur esprit s'enferme volontairement dans un ordre d'idées très-restreint, comme le répertoire des petits théâtres, des acteurs en vogue et de quelques femmes perdues qui se font faire leurs bons mots par des académiciens et des vaudevillistes, défraye tout leur vocabulaire, il devient presque impossible de les distinguer.

Mais une fois rendus à eux-mêmes, au libre exercice de leurs facultés intellectuelles, les nuances reparaissent, et l'on aurait pu en indiquer de nombreuses entre Christian de Kermoël et Emilien de Tréville.

Christian était un de ces hommes tels qu'en créent les civilisations mauvaises, qui, n'ayant pas d'occasion d'exercer leurs qualités et en ayant beaucoup de pratiquer leurs défauts, finissent par ne montrer que ce qu'ils ont de mauvais, et dissi-

muler ce qu'ils auraient de bon. A la fois léger et enthousiaste, il ne voulait paraître que léger. Il avait parcouru en artiste et en poëte l'Espagne, l'Italie et la Suisse, mais il affectait de n'en rien dire, justement parce qu'il eût été naturel d'en parler, et qu'il était par conséquent plus élégant de s'en taire. Une scène de Shakspeare, une symphonie de Beethoven, un air de *Freischütz* ou de *Don Juan* le faisaient tressaillir et pleurer; mais il se fût jugé lui-même souverainement ridicule s'il eût laissé deviner son émotion, et il affirmait avec un grand sérieux ne rien connaître de comparable, en musique, à l'air du *tra la la*, et, en poésie, au récit de Bilboquet dans les *Saltimbanques*.

Emilien de Tréville avait l'âme moins poétique, l'imagination moins vive que Christian; mais il était fort joli garçon, et chantait aussi bien la mélodie sentimentale que la chansonnette.

Ceci posé, nous imiterons madame de Mervyn; nous ferons signe à nos deux héros de s'asseoir, et nous laisserons se dérouler au hasard la conversation.

Pour une Bretonne arrivée à Paris depuis dix-huit mois à peine, madame de Mervyn se tira fort bien du premier moment; elle posa à côté d'elle un livre qu'elle ne lisait pas, se souleva à demi, tendit la main à Christian, et salua Emilien d'un bienveillant sourire, tout cela avec une sobriété de gestes, une perfection de nuances qui faisaient honneur à sa distinction naturelle.

— Monsieur, dit-elle à Emilien, j'avais fort à me plaindre de l'abandon de M. de Kermoël; il a voulu se faire tout pardonner en une fois... c'est donc à lui que je pardonne, et c'est vous que je remercie.

Tout en parlant, la marquise remarqua, sans se l'expliquer, une nouvelle singularité de Christian: autant elle avait été frappée du ton cérémonieux de la lettre dans laquelle il lui demandait la permission de lui présenter son ami, autant elle fut surprise du soin qu'il semblait prendre en ce moment pour constater entre elle et lui une parfaite intimité.

— Chère madame, lui dit-il, vous voyez devant vous deux joueurs convertis, deux pécheurs pénitents...

— Ah! c'est moi qui suis la pénitence! répliqua en souriant la marquise; savez-vous, Christian, qu'il n'y a que de vieux amis pour faire de pareils compliments!

— Alors, madame la marquise, fit Emilien, en se redressant dans sa cravate et pressé de profiter de son premier avantage, j'implorerai de votre bonté la plus précieuse des faveurs...

— Et laquelle?

— Le titre de nouvel ami, autorisé à réparer les gaucheries des anciens, en vous disant que ce n'est pas notre pénitence que nous venons chercher ici, mais le moyen le plus infaillible et le plus aimable de persister dans notre conversion.

— Attrape! ajouta *in petto* Emilien en regardant Christian qui se mordit les lèvres.

— Compliment de coiffeur! pensa celui-ci pour se consoler.

La conversation marcha ainsi, chatoyante, capricieuse, inégale, pareille à ces écheveaux de fil ou de soie que dévide une main légère, et qui, tour à tour, s'enchevêtrent ou se débrouillent; elle effleura une foule de sujets, mais dans ces nombreuses évolutions, cette causerie eût sans cesse offert à l'observateur les mêmes caractères: constamment gracieuse et bienveillante chez madame de Mervyn; brillante et empreinte d'une trace de présomption élégante et de fatuité satisfaite chez Emilien de Tréville; entremêlée de gaucheries, de dissonances, d'indices bizarres de mécontentement, d'inquiétude, de préoccupation ombrageuse et jalouse, chez Christian de Kermoël.

Dix heures sonnèrent: la marquise regarda la pendule. «Déjà!» fit Emilien en se levant comme à regret. «Il faut laisser sortir madame de Mervyn!» dit sèchement M. de Kermoël.

— Messieurs, dit la marquise, puisque vous êtes venus chercher auprès de moi votre pénitence, voulez-vous la prolonger de quelques heures? Je vais chez madame de Séverolles, ma tante... Elle est aussi votre cousine par alliance, Christian, et je suis sûre que vous l'avez bien négligée depuis quelque temps; voulez-vous que je vous conduise tous les deux chez elle? peut-être sautera-t-on au piano; peut-être fera-t-on un peu de musique... Vous risquez-vous?

— De grand cœur! s'écria joyeusement Emilien. Christian ne dit rien; mais on lui eût offert de changer en un dix de pique qui lui eût fait gagner mille louis le valet de trèfle qui les lui avait fait perdre, qu'il n'eût certainement pas consenti à laisser Emilien, seul pendant cinq minutes, avec madame de Mervyn.

Un instant après, la calèche de la marquise la conduisit, accompagnée de nos deux héros, rue de Varennes, chez madame de Séverolles. En dessous des propos gracieux et frivoles qui continuaient dans la voiture, on eût pu saisir aisément dans l'esprit de chacun des interlocuteurs une pensée dominante, comme ces accompagnements d'orchestre qui se détachent de la mélodie.

— Quel motif a donc Christian pour se montrer si bizarre, si peu naturel, si différent de ce qu'il a toujours été pour moi? se demandait tout bas madame de Mervyn.

— Ah! elles sont toutes les mêmes... un visage nouveau, une jolie figure, une cravate bien mise, l'air fat et des compliments fades, voilà ce qu'il faut pour leur plaire! songeait Christian.

— Avant huit jours, cette pauvre marquise est folle de moi! pensait Emilien.

A. DE PONTMARTIN.

(*La suite au prochain numéro.*)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON parait chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon,* voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. Goubaud, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. Bruylant-Christophe, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, parait le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

Pour la France, un an 10 francs. — Pour l'Étranger : 12 fr.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du Moniteur de la Mode, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Ecuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des Patrons découpés.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7 fr. 50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
Etats-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £ 2, *post free*............. 50 francs. | Six mois, £ 1, *post free*................. 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand. W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2E NUMÉRO D'AVRIL 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO D'AVRIL 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Une messe de carême aux Tuileries, par madame Jeanne DE MONCEL. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — *L'enseignement mutuel, ou un bien averti en vaut deux*, par M. Armand DE PONTMARTIN. — Bibliographie.

ANNEXES.

Grande planche de manteaux et confections de la maison ROBERT frères, rue Richelieu, 85. — N° 849.

Planche de patrons de la confection *Don Carlos*.

Dans le texte, dessin n° 87 : deux toilettes de ville, par RIGOLET.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 3e NUMERO D'AVRIL 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Revue critique de la mode, par madame Louise DE TAILLAC. — Lettre d'une douairière, par madame DE BASSANVILLE. — *L'enseignement mutuel, ou un bien averti en vaut deux*, proverbe raconté, par M. Armand DE PONTMARTIN.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 850, dessin de M. Jules DAVID : toilettes d'enfants.

Dans le texte, dessin n° 87 : deux confections nouvelles (*Epopée*, *Mignon*), par RIGOLET.

N. B. — Une circonstance indépendante de notre volonté nous oblige à remettre au troisième numéro d'avril la publication de la *Revue critique de la mode* de madame Louise de Taillac, qui devait paraître dans le présent numéro.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

On portera décidément beaucoup de robes courtes en toilettes de ville ; bien que cette mode n'ait pas toutes nos sympathies, force nous est de l'accepter, en avouant qu'elle offre des avantages pour les sorties à pied où les robes à queue sont intolérables.

Les jolies étoffes abondent cette année. L'émulation provoquée par l'ouverture de l'Exposition universelle a porté ses fruits : les magasins de nouveautés ont déployé toutes leurs bannières, et l'on trouve dans les principales maisons des tissus printaniers dont le bon marché ne nuit pas à la qualité ; — chose assez difficile à expliquer... — Mais Paris est le pays du merveilleux, et il est bien convenu que, cette année, on ne devra s'étonner de rien.

Nous allons décrire quelques costumes faciles à exécuter et dont nos lectrices pourront faire leur profit pour toilettes de voyage.

Une robe de mohair, de nuance gris feutre, est de forme *princesse*. Le corsage est rond, la jupe recouverte par une tunique découpée à pans ; chaque pan est garni de rouleaux de satin noir; les bords, qui forment pointe, sont frangés de soie noire gros grain, et à l'extrémité du milieu se trouve un beau gland de passementerie assortie à la frange. La tunique a cinq pointes, dont deux de chaque côté et une derrière ; celle-ci, beaucoup plus large que les autres, mais frangée comme elles, fait la traîne. Le tour de la jupe est orné d'un rouleau de satin; des ornements en satin et franges sont posés aux épaules et au bas des manches. — Cette toilette est très-distinguée. — Nous ferons remarquer, en passant, que le satin s'emploie beaucoup, cette année, pour la garniture des robes et des chapeaux.

Une autre toilette est en foulard uni, nuance violette de Parme. La jupe est garnie, devant, en tablier par des ruches de ruban violet foncé fileté de blanc. Le derrière de la jupe, légèrement à traîne, n'a d'autre garniture qu'une corde posée dans le bas. Le corsage est orné de ruches et boutons de jais.

Une robe de taffetas, nuance capucine, est décorée de motifs de satin marron, entourés de guipure noire. Le corsage et les manches ont des garnitures en rapport.

Une très-jolie toilette courte est composée en taffetas gris, et à deux jupes, avec casaque assortie. Le bas de la première jupe a un volant plissé sur lequel se trouve une passementerie noire perlée de perles « blanc d'œuf ». Cette passementerie est reproduite par un motif plus volumineux sur les biais de taffetas noir qui décorent la seconde jupe et la casaque.

Une toilette qui nous a paru ravissante est ainsi composée : Robe de taffetas noir filetée de blanc à deux jupes; celle de dessous est entourée de trois rangs de galons de velours bleu de ciel perlé d'étoiles de jais; la seconde jupe est relevée en *camargo* par des brides du même velours. La confection est une casaque courte flottante, bridée en long par des velours qui se reproduisent aux coutures des manches et autour des poignets ; boutons de jais noir.

Les robes de bal sont encore à l'ordre du jour. Nous allons décrire, dans cette catégorie, quelques-unes des créations nouvelles de la maison Delacroix (41, rue de la Bourse), dont la vogue ne se ralentit pas.

Robe de tulle illusion. — La jupe, garnie de blondes anciennes formant tablier, se termine dans le bas par un bouillonné-tunique en faille maïs relevée par des grappes de raisin en or. Corsage garni d'une petite berthe ronde et ornée de blondes anciennes et de raisins. Cette toilette est charmante.

Autre toilette d'un très-grand genre, et qui sera portée par une de nos plus jolies Parisiennes. — La robe, en tulle de Lyon noir, est recouverte à plat d'un tulle brodé de jais noir. Dans le bas de la jupe, un plissé noir brodé de satin est recouvert d'une large dentelle brodée de jais ; sur chaque couture de la jupe est un entre-deux de jais terminé par un bouquet de grenades; enfin, le devant de cette même jupe forme tablier au moyen de quatre lambrequins espacés et retenus de chaque côté par des bouquets de grenades formant choux. Des bouquets semblables se retrouvent sur le corsage, entièrement brodé de jais, et sur la ceinture en satin noir.

Nous ne savons si cette description paraîtra suffisamment claire à nos lectrices, mais nous pouvons leur certifier que cette robe, très-originale, mérite d'être vue. Elles pourront voir d'ailleurs, dans les salons de la maison Delacroix, à côté de ces petits chefs-d'œuvre destinés à vivre et mourir en une soirée, de charmantes robes de ville en faille de toutes nuances : une, entre autres, de forme *Empire*, à longue traîne et garnie de rouleaux ou de plissés, dont le prix (160 fr.) leur causerait une véritable surprise, si elles ne savaient déjà que cette maison, presque inconnue hier, doit sa célébrité d'aujourd'hui à de semblables tours de force.

Les nouveautés en lingerie sont très-abondantes au début de la saison. On nous a montré des objets d'une remarquable élégance chez madame Brémond (à la *Couronne impériale*, rue Neuve-des-Petits-Champs, 76). Comme toutes les grandes maisons, la *Couronne impériale* a exhibé toutes les richesses créées par son talent pour ce mémorable printemps de 1867. D'après ce qu'on nous dit, nous pouvons assurer à nos lectrices que les corsages blancs seront en très-grande vogue pendant toute la saison. On fera aussi une grande quantité de petits paletots droits en lingerie. La forme de ces vêtements, qui n'est pas plus grande que celle des vestes d'intérieur de la dernière saison, semble avoir été adoptée pour la lingerie plutôt que pour les confections d'étoffes.

Les modèles de madame Brémond sont garnis d'appliqués en guipure ou valenciennes, avec entre-deux et petits volants pareils. Dès qu'il fera chaud, on portera des toilettes complètes ainsi organisées ; la jupe de dessous aura le volant de rigueur. On portera des corsages blancs décolletés ornés de rubans et de dentelles; mais ceux-ci ne se sont montrés encore qu'en costumes de soirées, et nous attendrons, pour en parler, l'époque des bains de mer.

Les bonnets de matinée ont la forme à résille que le chignon rend obligatoire. Madame Brémond sait leur donner de la grâce par l'addition habilement combinée de ruches en ruban et de barbes de dentelle. Les bonnets du soir (que l'on peut aisément confondre avec des chapeaux) sont un mélange de fleurs, perles, dentelles et rubans. De forme ovale ou arrondie, la coiffure aujourd'hui n'est plus qu'un accessoire posé par le

coiffeur; pourtant les compositions de la *Couronne impériale* sont assez artistiques pour qu'on les recherche comme types de bon goût.

Quant aux lingeries en cols et manches, les patrons sont tellement variés en ce moment, qu'il faut conseiller aux femmes de suivre, à cet égard, les inspirations de leurs fournisseurs. On porte des cols découpés en lames, des cols à revers, des cols bretons, des cols amazone, des Pompadours, des ruches et des Dubarry. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la lingerie élégante n'a jamais été plus en état de justifier son succès auprès des élégantes.

Les ornements de robes exigent plus que jamais les perles; on fait même dans ce genre, si cultivé depuis quelque temps, des nouveautés fort séduisantes. Il suffit, pour se ranger à notre avis, d'examiner avec soin les vitrines que la maison Ransons et Yves (à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin) a décorées, à l'Exposition universelle, en y plaçant ses plus admirables nouveautés. Il serait bon d'aller là, le carnet à la main, prendre une foule de renseignements, mais le temps nous a manqué; ce n'est que partie remise.

Maintenant, mesdames, parmi les hautes nouveautés dont s'est enrichi le domaine de la mode, nous croyons devoir vous en signaler une qui, en se recommandant par son opportunité, est vouée d'avance au succès.

Il manquait une dentelle spécialement propre à ornementer, dans toutes les nuances, le tissu cachemire dont l'emploi est si répandu et qui, par ses qualités de souplesse et de chaleur, convient si bien soit aux jupons, jouant aujourd'hui un grand rôle dans le costume, soit aux robes de chambre, corsages élégants, péplums, rotondes, confections pour bains de mer, etc.

Cette lacune est désormais comblée par la création récente de la *dentelle-cachemire*, appelée, ainsi que nous le disions, à un grand succès, parce qu'elle peut aussi s'appliquer sur toutes les étoffes, qu'elle se fait dans toutes les nuances diversement combinées ensemble, et qu'elle présente à la fois l'élégance et la solidité.

Au nombre des merveilles que va nous offrir l'Exposition, on peut, du reste, citer dès à présent une vitrine spécialement consacrée à la dentelle-cachemire, la vitrine de M. J. Badois, de Paris. Un burnous splendide, un ravissant corsage dont toutes nos élégantes voudront avoir le pareil, enfin un assortiment complet de dentelles-cachemire de toutes hauteurs et de toutes nuances, affirmeront l'utilité et l'élégance incontestable de cette dentelle, adoptée, dès son principe, par le monde élégant et destinée à prendre le premier rang parmi les plus précieux éléments d'ornementation.

On nous demande quelques détails sur les toilettes d'enfants. Nous en avons esquissé plusieurs modèles le mois dernier. Dans ce moment, on a de tout à profusion, et bien que le proverbe affirme « qu'abondance de bien ne nuit pas », la chronique, qui a trop à voir dans la même semaine, est forcée quelquefois d'ajourner ses appréciations.

Les magasins du *Cardinal Fesch* (rue Neuve-Saint-Augustin, 45), qui nous approvisionnent avec une générosité que nous ne saurions trop louer, sont aussi mis à contribution par l'Exposition, et il a fallu attendre le grand jour pour pénétrer dans le sanctuaire. En attendant que la semaine de Pâques nous donne l'occasion de décrire les modèles du *Cardinal Fesch*, notons quelques jolies toilettes dont on peut se servir en toute occasion.

Costume de petite fille de trois à quatre ans. — Robe de mohair, gris, maïs ou blanc; corsage recouvert de pattes qui descendent sur la jupe; ces pattes sont carrées, de même tissu que la robe, et brodées de soutache ponceau ou bleue. Corsage décolleté, avec intérieur d'une chemisette de batiste dont les manches sont apparentes, car le corsage n'a qu'une manche courte taillée en jockey.

Autre toilette, même âge. — Robe de cachemire bleu, avec double jupe de taffetas mille raies blanc et gris. Cette deuxième jupe, plus courte, est découpée en festons ronds, garnis de ruches de ruban bleu. Le corsage, pareil à celui du premier costume, est orné de ruches.

Les costumes de petit garçon conservent le type breton, qui leur sied à ravir. Jusqu'à ce moment, on les confectionne en drap léger, avec galon de teinte uniforme et boutons ronds d'os ou de nacre.

Le dessus des chapeaux est garni de fleurs: ceci est adopté pour la toilette des premiers beaux jours. Ce sont des fleurs des champs mélangées, ou bien encore des bluets, des violettes, des primevères, des roses de haies, des lilas, des pâquerettes et des muguets. Madame Perrot-Petit (rue Neuve-Saint-Augustin, 20), dont le talent est apprécié en tous pays, joint à ses apprêts des branches de feuillage qui retombent en manière de *guides* et sont d'un heureux effet. — Sur les chapeaux de paille, on pose une fleur de côté et du feuillage tout autour. — Les chapeaux de tulle ou de crêpe sont garnis de roses et de perles satinées. Madame Perrot-Petit a des modèles composés de telle manière, qu'il suffit de les assujettir sur une forme pour que le chapeau soit terminé. Voilà qui rend la tâche de la modiste bien facile à remplir.

Nous signalons à l'attention de nos lectrices la Quintessence balsamique, produit oriental qui a été admis à l'Exposition par les soins de la Société d'importation (rue Montmartre, 169, à l'angle du boulevard). La Balsamique est un extrait de fleurs et de résines; son odeur exquise la rend précieuse pour la toilette, mais elle a droit, en outre, à nos éloges en vertu de qualités hygiéniques que nous n'avions pas encore rencontrées. C'est pour effacer les rides, rendre au tissu dermal sa fraîcheur et son éclat, raviver les couleurs et redonner du brillant au teint, que la Balsamique est incomparable. On regrette que ce produit si efficace n'ait pas eu plus tôt ses lettres de naturalisation, et l'on doit savoir gré à la Société d'importation d'en avoir mis la consommation à la portée de tous et de toutes.

On comprend que les plantes d'Orient contiennent des sucs d'une énergie exceptionnelle. Les rayons du soleil agissent, et tout le secret est là; mais dans ce pays favorisé par une température essentiellement fécondante, les savants s'occupent peu de rechercher les moyens de mettre à profit les trésors de la végétation. Voilà qui explique pourquoi l'on n'avait jamais eu d'extraits de la valeur de la Balsamique. Séchées et rapportées en nos pays, les plantes orientales perdent presque toutes leurs vertus; aussi la Balsamique est-elle distillée dans sa patrie, et le seul soin de la Société d'importation est de nous la transmettre dans toute sa pureté.

Nous sommes des premiers à recommander cette *quintessence* dont le succès ne saurait être douteux, puisqu'il se place sous le patronage des jolies femmes, qui ne manqueront pas d'en faire apprécier le mérite et d'en propager l'usage.

Marguerite de Jussey.





FLEURETTE. LE CABLE. Planche 87.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Confections de la maison Robert frères, rue de Richelieu, 85.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES ET CONFECTIONS, N° 849.

Modes de chapeaux de madame ALEXANDRINE.

Confections de la maison ROBERT FRÈRES, rue de Richelieu, 85.

N° 1. Chapeau rond, en crin blanc; garni de fleurs des champs. Des feuilles de lierre forment les brides « à l'esclave. »

MIGNON. — Ce vêtement se fait en tissu de fantaisie pareil à la robe ou en petit drap impérial rouge ; il se porte alors comme fantaisie de printemps. La couture du dessous du bras cintre légèrement ce paletot, qui s'ouvre en fuyant beaucoup sur le devant pour laisser entrevoir un petit gilet, simulé seulement.

Le devant, plus long que le dos, forme une large patte au milieu de laquelle se trouve une poche. Un biais d'étoffe pareille, recouvert d'une traînée d'appliqués en jais, forme la garniture du tour; les pans du devant, seulement, se terminent par une frange. Le dos, qui n'est pas plus long que le gilet, est garni d'un motif en broderie formant la gerbe.

N° 2. Chapeau de paille. Un ruban de couleur forme la passe de dessous, de laquelle s'échappe une dentelle composant le bavolet. Plume marabout retenue par une fleur.

DON CARLOS. — Paletot en faille avec large pli creux dans le dos; manches longues et ouvertes. Le pli du dos est plus long que la confection et forme en même temps une large patte toute garnie de petites gerbes au crochet, comme sur le devant. La manche, qui est également beaucoup plus longue que la confection, forme deux pointes très-aiguës, se terminant par des glands. (*Voyez notre feuille de patrons.*)

N° 3. Chapeau en paille de riz, dont la passe est garnie d'un ruban de couleur. Bouquet de fleurs des champs sur le devant. Brides en taffetas, nouées derrière et retenues, de chaque côté, par un bouquet de fleurs.

CASAQUE A CEINTURE se fermant au milieu du devant jusqu'à la ceinture seulement, où les devants se croisent et ferment de côté. Le bas du devant est rond et croise sur l'autre côté, qui est plus long et terminé en pointe; frange-résille tout autour, ainsi qu'à la ceinture; le reste de la garniture est formé par des barrettes en passementerie.

N° 4. Chapeau en tulle plissé, garni de dentelle et de petits agréments de jais blanc. Brides en tulle et retenues par une perle.

CHARMETTE. — Paletot en faille, dont les devants forment deux pointes plus longues, garnies de très-longues franges. Le dos forme également deux pattes comme le devant, et est ouvert jusqu'à la taille. Les côtés sont terminés par de la guipure perlée et les contours sont garnis de riche passementerie.

N° 5. Catalane en ruban, bordée de dentelle, avec deux longs bouts en dentelle tombant derrière.

VESTE ODALISQUE, décolletée en cœur, et se croisant pour fermer de côté par deux longues pattes de ceinture. La manche large, très-ouverte et garnie de brandebourgs en perles d'*ambre*. Le même agrément garnit le tour de la veste, ainsi qu'une large frange en mêmes perles.

N° 6. Chapeau-toquet en paille de riz, sans bord, oiseau-mouche sur le côté. Guirlande de fleurs formant cache-peigne. Brides en taffetas retenues, de chaque côté, par un petit bouquet de fleurs.

FANTASIO. — Ce vêtement a un petit côté sur lequel viennent se croiser le dos et le devant. Le petit côté, assez court, est garni de guipure, sous laquelle tombe une longue patte carrée terminée par des glands. Le dos et le devant sont écaillés et garnis de longues guides en passementerie.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 87.

N° 1. FLEURETTE. — Paletot formant de larges écailles dans le bas et entourées par un riche galon en passementerie; dans chaque écaille, on pose une fleur en faille et en satin; même ornement sur l'épaule; une guirlande de ces mêmes fleurs cache la couture du dos.

Chapeau à petits bords et à calotte basse et plate en paille belge, avec fleurs en perles d'ambre; une fleur en perles d'ambre et une bride en même perles passe sous les cheveux.

N° 2. LE CABLE. — Confection en cachemire noir, dont les pièces du dos prolongées forment les manches (les devants sont fixés au moyen d'un petit dos de paletot en soie qui les retient); la garniture se compose d'arabesques en petit galon câblé.

Chapeau en soie, recouvert de tulle, formant un bouillonné derrière; dentelle et fleurs sur le devant; brides passant sur la passe.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

DON CARLOS, paletot en faille noire, de la maison *Robert frères*, rue de Richelieu, 85.

Ce riche vêtement est d'une coupe simple et élégante; il tombe droit devant; il est orné d'un galon de soie posé de biais et entouré de broderies au crochet que l'on peut remplacer facilement par de la passementerie. Il est à larges plis creux dans le dos et à longues manches ouvertes.

Pour former les plis du dos, il faut réunir les lettres AA, à l'endroit marqué sur notre planche.

Le pli du milieu du dos est taillé plus long que la confection; il simule une large patte qui est toute garnie de petites gerbes au crochet comme sur le devant. La manche est également plus longue que la confection et forme deux pointes aiguës terminées par des glands.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Manche.

N°s 4 et 5. Passe et calotte d'un nouveau chapeau *Paméla*, de madame ALEXANDRINE.





Odalisque — Fantasia

849

E. Cumussel d'Antin 5

de Mme. Bruzeaux, faub. Poissonnière 4.

et de Sebastopol, 129.

MADRID, El Correo de la Moda P. J. de la Peña

UNE MESSE DE CARÊME AUX TUILLERIES.

N'ayant point de bal à vous raconter, ni de fêtes mondaines, il me prend envie de vous conduire à la messe de la chapelle des Tuileries, où vos yeux, à la rigueur, pourront être émerveillés, non de la splendeur du culte, mais tout au moins de la nouveauté du spectacle.

La chapelle, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, se trouve au centre du pavillon qui rejoint la rue de Rivoli. Ni le luxe, ni l'élégance, ni l'art, ne se sont préoccupés de l'orner et de l'embellir; les murs sont de pierre, sans l'ombre de dorure ni de peinture; une tribune recouverte de draperies de velours rouge, soutenue par des colonnes massives, est le lieu où la famille du souverain entend la messe; elle se trouve de plain-pied avec les appartements de réception, comme au château de Versailles.

Toutefois, aujourd'hui, de même qu'au temps de l'ancienne monarchie, la Cour descend dans la chapelle pendant le carême, pour l'office du dimanche, à midi. Deux prie-Dieu et deux fauteuils occupent le centre du chœur, qui est couvert d'un tapis; des banquettes de velours à dossier remplissent la chapelle; quelques prie-Dieu, sur le devant, sont destinés aux dames de service. Dans les contre-allées, séparées du chœur par des colonnes soutenant les tribunes circulaires, se placent les dames invitées, et munies de billets roses ou blancs. La chaire est à gauche, en face du banc d'œuvre, destiné aux marguilliers ou grands officiers de la couronne.

Plusieurs tableaux, qui ne sont que des copies de maîtres, s'étalent tristement sur les murs froids. La copie de *la Descente de Croix* de Rubens, assez réussie, est placée dans l'ombre, sous les tribunes, et se voit à peine. L'autel supporte une *Assomption*; ce doit être une copie de celle de Murillo qui est au musée du Louvre. De chaque côté, deux copies de Rubens, je crois : *le Vieillard Siméon* et *la Visite de la Vierge à sainte Élisabeth*. J'avoue que ces tableaux, de couleur chatoyante et chaude, tout empreints de vie, de grâce et d'une sorte de coquetterie dans l'attitude, les lignes et l'expression des personnages, ne me paraissent point faits pour élever l'âme vers des régions bien divines... Mais, j'y pense, ceci n'est point nécessaire, puisqu'on ne les voit pas ! on les devine à peine derrière les innombrables candélabres, flambeaux et cierges qui ornent l'autel.

Pour tout dire, en un mot, la vue de cette chapelle presque monacale, — à l'exception toutefois des siéges de velours, qui ne sont point du cloître, — ne saurait donner aux chrétiens que des idées d'humilité, de pauvreté et... des élans de confiance et de regret à ceux qu'effraye le haut chiffre du budget de la Cour. Dieu est vraiment honoré dans ce saint lieu comme il veut l'être; c'est d'un bel exemple.

La messe s'y dit avec une rapidité toute napoléonienne. Pourquoi la musique ne l'imite-t-elle pas ! Que fait donc l'illustre M. Auber pendant qu'on joue là des *obligato* de cornet à piston, ou de tout autre instrument pour le moins aussi religieux, un dimanche de carême, — lui, *kappelmeister!*

Dès onze heures, la chapelle se remplit de dames en élégantes toilettes du matin; pour les hommes, ils font antichambre, malgré leurs cravates blanches et leurs habits noirs (qui sont de rigueur); mais, à la vérité, ils forment galerie sur le passage de Leurs Majestés.

A midi, un grand bruit se fait entendre, et le cri : l'Empereur ! Comme une ruche d'abeilles bourdonnantes, la Cour fait irruption dans la chapelle. L'Empereur et l'Impératrice, saluant à droite et à gauche, se rendent à leurs prie-Dieu. Deux chambellans, l'un en habit rouge, l'autre en habit bleu, se tiennent debout derrière leurs fauteuils, et l'office divin commence. Un grand nombre de prêtres entourent l'autel : c'est là le seul luxe remarquable.

L'Impératrice, le dimanche où je l'ai vue, était vêtue d'une robe bleu de roi; manteau de forme péplum en velours noir brodé de jais, avec un chapeau blanc orné de feuillages. L'Empereur, en tenue de général, portait le grand cordon.

Les dames de la Cour étaient fort simples dans leurs toilettes, presque négligées, oserai-je dire. En revanche, les invitées étincelaient. Madame de P... portait une robe bleue couverte de guipures, corsage de même, formant veste, chapeau assorti. C'était fort joli, et son charmant visage l'était encore plus. Les chapeaux se ressemblaient presque tous, soit de dentelle noire ou de tulle blanc, avec diadème de feuillage *d'automne*. D'automne ? sans doute, parce que nous sommes dans la saison des lilas et des feuilles d'un vert si tendre !

Quelques jeunes filles en robe gris perle ou bleue, — car le bleu est décidément de mode, vous savez pourquoi? — portaient des fichus Marie-Antoinette de guipure, et n'avaient point d'autres manteaux; des guirlandes de clématite encadraient leurs visages et couvraient le dessus de leurs têtes, pour avoir l'air de ressembler à des chapeaux. C'était très-frais et très-printanier. Les étrangères et les *israélites* dominaient dans l'assemblée. Des israélites à la messe ! direz-vous; c'est impossible ! Eh non ! madame, ne vous ai-je point dit encore que l'abbé Baüer est le prédicateur de la Cour cette année, et qu'il était juif avant d'être chrétien?

Ceci vous explique, je pense, l'attrait que sa prédication peut avoir, en dehors de la grandeur du lieu où il prêche, pour ses coreligionnaires d'autrefois. Il parla sur la Foi; il ne fit point comme cet orateur de province qui, invité par madame de Maintenon à prêcher devant le roi-soleil vieillissant, prit pour sujet : la Mort. A ce titre maladroit, les courtisans tremblèrent pour le succès du provincial; ils avaient tort toutefois : il le leur prouva vite ! Écoutez l'exorde de son sermon : « La mort est la fin de l'homme; elle lui ouvre les portes de l'éternité heureuse ou malheureuse; nous devons, c'est la loi, tous mourir, » et se reprenant, « ou du moins, *presque tous*, sire ». Le roi ne put s'empêcher de sourire de la flatterie et de la sottise du bon père, qui put continuer son sermon, fort content de soi et même de ses auditeurs.

Ces orateurs-là sont rares, Dieu merci ! On n'en compte plus guère aujourd'hui. L'abbé Baüer est assez petit; il est d'apparence délicate, et cependant sa voix et son geste annoncent la vigueur.

Sa parole n'est point dogmatique; c'est par la morale surtout et même par le sentiment qu'il veut prouver la nécessité de la *foi*. Il a trouvé, l'autre dimanche, de fort beaux accents sur ce sujet, pleins d'âme et d'attendrissement sur la *mère* et son influence dans la famille. C'était vrai, bien dit, fortement pensé, sans l'ombre de lieux communs. Voilà de la réelle éloquence. Il m'a semblé, toutefois, qu'il donnait au *prêtre* un rôle qui touche de bien près à celui de la mère, et qui, à vrai dire, l'annihile. Ai-je mal compris? Je le désire.

Jeanne DE MONCEL.



THÉATRES

Le sort en est jeté : nous ne parlerons aujourd'hui que de musique.

Nous saluerons d'abord, à l'Opéra-Comique, le début d'un jeune compositeur, dont on parle beaucoup depuis quelque temps, et qui promet de faire plus de bruit encore dans l'avenir, pourvu que messieurs les directeurs lui prêtent vie. Disons tout de suite que M. Jules Massenet est l'élève de MM. Henri Reber et Ambroise Thomas. Une *Suite d'orchestre*, exécutée aux concerts populaires et à l'Athénée, sous la direction de M. Pasdeloup, avait déjà commencé, au début de la quinzaine, la réputation de ce jeune compositeur, qui n'a pas encore atteint sa vingt-cinquième année, bien que le grand prix de Rome qu'il a obtenu date déjà de trois ans (1863). Son ouvrage en un acte, *la Grand'Tante*, que vient de donner l'Opéra-Comique, montre ce qu'on peut attendre de ce débutant qui, dès le premier pas, affirme la force de devenir un maître.

Le livret de M. Jules Adenis n'est pas de ceux qui ouvrent aux musiciens de larges horizons. C'est tout au plus une bluette que pourrait signer M. Octave Feuillet, et dont le sujet échappe par sa ténuité aux doigts un peu lourds de la critique. En deux mots, il s'agit d'un testament qu'une jeune veuve a jeté au feu, et qu'une servante a sauvé. Un beau jeune homme, quelque peu militaire, qui se croit l'héritier, s'éprend de la veuve et lui offre sa main, son héritage et ses galons de brigadier. La veuve refuse ; mais, quand elle apprend que le testament qui lui donne tout « a échappé aux flammes », et qu'elle est la maîtresse du manoir, elle retient l'amoureux brigadier, et tout s'arrange en famille, comme il convient à des héros d'opéra-comique.

M. Jules Massenet a brodé là-dessus une musique légère, mais pleine de charme et d'originalité. Une ravissante chanson bretonne a été bissée, et l'on a vivement applaudi un air très-bien dit par Capoul au commencement de la pièce. Nous attendrons maintenant M. Massenet à une œuvre plus importante.

Les Bouffes-Parisiens nous ont donné, la semaine dernière, une bouffonnerie dont, en ce qui concerne le sujet, nous nous contenterons d'indiquer le titre : *Kan-Thalou*. Ce petit ouvrage a servi au début d'un autre jeune compositeur de talent, M. Charles Magner, qui a fait ses études à l'École de musique religieuse de Niedermeyer. Aussi sa partition est-elle soigneusement écrite. Ajoutons qu'elle renferme, outre une ouverture lestement tournée, une suffisante quantité de motifs gais, pimpants, qui prouvent assez qu'un talent sérieux n'attend pas... la valeur d'un libretto.

De Paris à Passy, il n'y a plus maintenant qu'un pas : franchissons-le pour enregistrer la naissance d'un nouveau théâtre fondé sous l'invocation du bienheureux Rossini, apôtre de la musique. Si la direction a toujours la main aussi heureuse dans le choix des pièces qu'elle l'a eue pour l'ouverture, le public de Passy n'aura pas à se plaindre, et nous lui conseillerons même de ne point lâcher la proie pour l'ombre, en favorisant de sa présence les théâtres parisiens.

Après un prologue très-spirituel de M. Alphonse Baralle, on a joué une comédie échappée des cartons de l'Odéon, et qui a pour titre : *Une pointe d'aiguille*. Pointe d'aiguille, en effet, comme fond ; mais, comme forme, c'est une petite perle littéraire, dont le succès n'a rien que de très-légitime.

Un opéra-comique de M. Camille Schubert, *la Dernière vendetta*, a dignement terminé la représentation. Le poëme, disons-le, est fort amusant. Ce n'est point un simple canevas, un prétexte à musique, mais une vraie comédie, alerte et joyeuse, comme il en faudrait souhaiter toujours à nos premières scènes lyriques. Quant à la musique, elle est riche de mélodies délicieuses et a conquis tous les suffrages. M. Camille Schubert porte un nom prédestiné et qui oblige : il s'en est souvenu.

Nos compliments, en terminant, à M. Giraudie, dont nous avons annoncé le concert à la salle Herz, et qui, compositeur et virtuose, y a remporté, à ce double point de vue, un légitime succès.

Robert Hyenne.

Le cercle de l'*Union artistique* a donné, la semaine dernière, une de ces fêtes brillantes et gaies dont il a la spécialité. On y a joué la comédie, et non sans succès. Dans l'auditoire extrêmement élégant et nombreux qu'avaient réuni les membres du cercle, se trouvaient un grand nombre de dames dont les toilettes, les diamants, les yeux et les épaules ont dû, croyons-nous, faire une concurrence terrible aux acteurs et nuire quelque peu à l'esprit des auteurs.

Parmi les personnes présentes à cette soirée, se trouvaient, au dire du *Figaro* :

Madame la comtesse de L..., qui portait un bijou extrêmement joli et original : une palette d'or fixée dans les cheveux et garnie de *couleurs* (émeraude, rubis, saphir, brillant, corail rose, etc.); les pinceaux plantés dans l'œil de la palette étaient également *maculés* de pierres précieuses.

Madame la marquise d'A... portait une robe de soie rose, couverte de dentelles d'Angleterre, agrémentées de perles; un large papillon de diamants et de rubis oscillait dans ses cheveux.

Madame S...., d'une beauté très-originale et très-sympathique, était couverte de dentelles noires; le collier et les boucles d'oreilles en perles plombées.

Madame d'H... avait une toilette d'une fraîcheur extrême : une jupe blanche, recouverte d'une tunique de satin bleu et de dentelles.

Madame F..., femme d'un peintre de talent, portait une robe de gaze jaune et une tunique de satin de même nuance.

Du reste, les doubles jupes étaient de règle, et les robes de dessus étalaient des *traînes* d'une longueur aussi majestueuse que gênante.

Aucun homme n'était admis à la soirée, à moins d'être membre du cercle. Ceux-là même qui en faisaient partie ne pouvaient présenter que leur mère, leur femme ou leur proche parente : on a donc été certain de se trouver en excellente compagnie, et, par ce temps de sociétés mélangées et confondues, la chose est si rare qu'elle mérite qu'on la signale.

***

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL ou UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX

(PROVERBE RACONTÉ — SUITE.)

IV

Le salon de la baronne de Séverolles avait conservé la plupart des traditions de ces temps heureux où une femme âgée, spirituelle, indulgente, consommée dans l'art difficile de faire causer chez elle, pouvait trouver, au déclin de la vie, une souveraineté aussi brillante et plus paisible que celle de la beauté ou de la jeunesse, en s'entourant d'un cercle choisi, élégant, civilisé, dont elle devenait le centre, et qui recevait d'elle, non pas ses idées et ses sentiments tout faits, mais le désir naturel de se grouper autour de ses sentiments et de ses idées. Les artistes célèbres, les écrivains en vogue, les hommes politiques, les étrangers de distinction, les femmes à la mode et les nouvelles mariées acceptaient de bonne grâce l'autorité du salon de madame de Séverolles, et venaient y préluder à leurs succès avant de se lancer dans un monde plus bruyant et plus vaste.

Le talent ou le mérite de la bonne et gracieuse dame était de tirer le meilleur parti possible des éléments divers, souvent même contraires, qui se réunissaient sous ses yeux, et de faire tourner au profit de tous les agréments et même les défauts de chacun. Ainsi elle excellait à arrêter une discussion au moment où elle eût cessé d'être piquante pour devenir aigre-douce, à engager la conversation sur un sujet qu'elle savait devoir plaire à la personne qu'elle désirait faire briller, à ne laisser à l'intimité que ce qu'elle a de précieux, en lui ôtant ce qu'elle eût offert d'exclusif, et surtout à prendre ses mesures pour qu'en sortant de chez elle chacun fût content des autres et enchanté de soi. Pour obtenir tous ces résultats, pour conserver intacts tous ses priviléges, elle n'avait eu qu'une étude à faire, celle de la vanité masculine et féminine, sous tous ses aspects, dans toutes ses variétés innombrables. Cette science, que l'on n'enseigne ni dans les colléges ni dans les chancelleries, est pourtant nécessaire à tous ceux qui ont un intérêt quelconque à faire penser, dire ou vouloir aux gens autre chose que ce qu'ils diraient, penseraient ou voudraient, si l'on n'avait recours au ressort caché qui les dirige à leur insu. C'est à cela, dit-on, que consiste la diplomatie, et certes il n'en faut pas plus pour prévenir un *casus belli* ou réconcilier deux puissances rivales que pour maintenir un équilibre de bonne humeur entre deux femmes élégantes, deux poëtes célèbres, deux ministres ou deux cantatrices, se rencontrant dans le même salon.

Il y a des esprits chagrins qui appellent coteries les réunions telles que celle qui se formait, tous les soirs, chez la baronne de Séverolles. Le nom n'y fait rien, et la puissance de ces *coteries*, si l'on s'obstine à les appeler ainsi, pourrait être particulièrement constatée par ceux qui ont essayé de s'en passer.

Il y a d'autres censeurs moroses qui nomment égoïsme la bonté indulgente, spirituelle et polie, du genre de celle de la baronne. D'illustres exemples prouveraient, au besoin, que cet égoïsme-là, si c'en est un, est le plus sage calcul que puisse faire une femme d'esprit qui n'est plus jeune, pour être longtemps agréable aux autres et à elle-même.

Quoi qu'il en soit, madame de Séverolles avait beaucoup d'amitié pour la marquise de Mervyn, qui était sa nièce, et qu'elle trouvait charmante. Moins innocente que la marquise, elle connaissait le détail des dissipations coupables de M. de Mervyn, et gémissait tout bas de l'aveuglement de son neveu, assez fou pour préférer à la beauté jeune et pure, fraîche et angélique de sa femme, ces beautés artificielles dont les cheveux, les cils, le visage et les épaules attestent le progrès des inventions cosmétiques. Mais la baronne était femme de trop bon goût pour avoir l'air de s'apercevoir des chagrins de madame de Mervyn et des irrégularités de son mari : elle affectait de les croire toujours épris et heureux, afin d'échapper à l'obligation de plaindre l'un et de gronder l'autre, ce qui eût été le meilleur moyen de rendre l'une plus malheureuse, et l'autre plus incorrigible.

Aussi, en voyant entrer la marquise, accompagnée de deux jeunes gens qui allaient assez rarement dans le monde pour y être fort recherchés, et dont la réputation d'élégance était parfaitement établie, madame de Séverolles éprouva-t-elle un vague sentiment de joie. Ce sentiment devint plus vif encore lorsque, à l'aide de sa sagacité habituelle, elle apprécia les situations réciproques, et devina la rivalité qui commençait à poindre, sans qu'ils se l'avouassent à eux-mêmes, entre Christian et Émilien, l'ancien ami et le nouvel attentif. Bientôt, madame de Mervyn, qui, depuis quelques heures, marchait, comme le maréchal Sébastiani, de surprise en surprise, remarqua, avec un nouvel étonnement, que sa tante, traitant un peu comme sans conséquence M. de Kermoël, son parent éloigné, s'occupait de M. de Tréville avec une distinction toute particulière, et qu'elle ne négligeait rien pour mettre en relief les avantages du jeune élégant, qui se laissait faire avec une fatuité charmante. La baronne de Séverolles semblait même oublier cette fois sa théorie de l'équilibre mondain, aux dépens de Christian, qui, malgré son esprit et son savoir-vivre, devenait à chaque instant plus maussade, et dont la mine piteuse, le sourcil froncé et le silence affecté paraissaient amuser beaucoup sa vieille et spirituelle cousine.

La réunion était peu nombreuse; mais il y avait deux ou trois très-jolies femmes, et une jeune cantatrice d'un talent exquis, d'une distinction ravissante, qui a débuté depuis au Théâtre-Italien. L'entrée de madame de Mervyn avec Émilien et Christian fit sensation. Jusqu'alors, ce qui avait manqué à la marquise pour obtenir dans le monde tout le succès qu'elle méritait, c'était de sortir un peu plus résolûment de la demi-teinte où elle s'était volontairement maintenue, d'abord par amour pour son mari, ensuite à cause de ses premiers chagrins, qui l'avaient abattue plutôt qu'agitée, et dont son innocence ne démêlait encore bien clairement ni la source, ni le remède. Ce soir-là, l'heure de causerie qu'elle avait passée avec ses deux brillants partners, les frais d'esprit et de grâce auxquels elle avait été naturellement amenée pour leur tenir tête, les divers motifs de surprise qu'elle avait trouvés dans la lettre, le langage et les allures de Christian, tout, jusqu'à sa toilette, chef-d'œuvre de la compatissante Juliette, donnait à madame de Mervyn plus d'animation que de coutume, et faisait merveilleusement valoir la suprême élégance de toute sa personne. Madame de Séverolles triomphait ; elle proposa à sa nièce de chanter avec mademoiselle V.... le duo de *Matilde di Shabran;* il y eut dans la manière délicieuse dont l'artiste et la femme du monde se firent à l'instant égales, une de ces petites merveilles de civilisation et de bon goût, qui sont aux sociétés heureuses et polies ce que le parfum est aux fleurs. Les deux virtuoses se mirent ensemble au piano, et commencèrent le beau duo : *No, Matilde, no morrai!* Ce fut Émilien de Tréville qui les accompagna.

La voix de madame de Mervyn était un soprano doux et pé-



La manière dont on traite les affaires dans cette honorable maison nous dispense de la recommander à nos lectrices, et nous nous contenterons d'affirmer que ses collections sont les plus belles, les mieux assorties qu'il soit possible de rencontrer.

Malgré le succès des étoffes de fantaisie aux premiers jours du printemps, les soieries sont toujours la base de toute jolie toilette; on débute par le foulard dont nous avons parlé dans un récent article; on voit aussi une quantité de taffetas à rayure, car la rayure a une existence assurée tant que la robe coupée en biais régnera. Ce que l'on nomme le taffetas parisien se fait principalement en grisailles ou à raies noires et blanches; il y a aussi les granits à fonds chinés, les taffetas glacés, le taffetas cachemire à nuances mates, lequel convient surtout aux vêtements de demi-deuil, et enfin les taffetas *Jacquart* à petites armures, dont les dispositions très-variées de teintes sont extrêmement gracieuses.

Les paletots bretons se sont montrés comme vêtements de demi-saison. Ceux que nous avons vus dans les magasins du *Régent*, maison Boudet (boulevard de la Madeleine, 7), sont en drap blanc ou ponceau; les ornements genre cachemire sont recouverts de broderies en laine et soie de différentes couleurs. Il y a des chaînes en boutons de métal sur la poitrine et sur les manches; les épaulettes, les parements et les poches sont également décorés par des bandes festonnées et brodées. Si nous reparlons du paletot breton, c'est que nous pensons qu'il sera porté avec succès pour les toilettes de bain de mer.

Les jupes de dessous sont extrêmement variées et les collections de la maison Bandelier et Roche (rue Montmartre, 133) se sont enrichies d'une foule de modèles depuis nos derniers courriers. Les jupes rouges à volants plissés sont réservées aux toilettes de matinées et principalement aux robes de teinte unie. Quant aux jupes à ressort, en dépit de tous les propos, elles subsistent et aucune toilette bien ordonnée ne saurait s'en passer. Les nouvelles jupes de la maison Bandelier et Roche, la jupe *impératrice* et la jupe *régence*, sont coupées très en biais et n'ont des ressorts que dans le bas. Le patron est exactement le même que celui des jupes courtes, et les ressorts ne sont point là pour donner du bouffant aux robes, mais seulement pour les maintenir dans leur pourtour. On peut interroger toutes les couturières au sujet des jupons, elles répondront toutes que la jupe à ressorts avec ses changements de forme est aussi indispensable à la toilette que précédemment.

La vogue des contours festonnés se maintient; elle est du reste indispensable pour les toilettes courtes et à deux jupes. Nous voyons aussi que l'on festonne les objets de lingerie en posant des pattes garnies de dents brodées ou de dentelles terminées en feston. Les corsages blancs et les matinées sont garnis de volants plissés et festonnés; il en est de même pour les jupes de lingerie. On portera aussi beaucoup de corsages *suissesse*, et les manches ouvertes nous ramèneront d'ici à un mois une foule de nouveautés élégantes. Madame Pieffort nous a montré plusieurs robes avec des manches à la châtelaine, et, dans les confections de la maison Boudet que nous regardions ces jours derniers, nous avons vu, entre autres nouveautés, un pardessus en faye noire dont les manches larges et ouvertes tombent en pointes ornementées par de très-riches garnitures en passementeries de jais. Le pardessus est également taillé en pointes par devant, derrière et sur les côtés. Les passementeries à perles sont l'ornement obligé des confections en soie noire, qui sont ornées plus richement encore que l'année dernière. Jusqu'à présent et en dehors des sorties de bal, tous les pardessus qu'on nous a montrés sont courts; mais la saison est trop peu avancée pour qu'on puisse porter un jugement, surtout à l'égard des vêtements de sortie. Ces derniers peuvent subir des modifications jusqu'à l'époque des départs pour la campagne. Nous conseillons aux femmes qui ne veulent point attendre que la saison soit plus avancée pour préparer leur première toilette, d'organiser des costumes jupe et paletot flottant assortis en foulard, cachemire, mousse marine ou autre étoffe de fantaisie : on sera toujours sûr que ces toilettes seront de mise au début de la saison. Nous entrerons dans des détails circonstanciés au sujet des garnitures dans notre prochain courrier.

Comme parfumerie spéciale, on ne peut rien conseiller de mieux que le *lait antéphélique* de Candès. Ce cosmétique purifie et blanchit le teint; il empêche le retour des éphélides ou taches de rousseur. Employé comme eau de toilette, il conserve à la peau sa limpidité et son éclat, et pour cela il suffit de verser dans une soucoupe un peu de *lait* antéphélique mélangé avec moitié eau, d'en imbiber un linge fin et de se frotter la figure et le cou; cette opération si simple, répétée soir et matin, suffit pour préserver des taches de rousseur, du hâle et généralement de toutes les effervescences de la peau qui se produisent aux premiers jours du printemps.

Marguerite de Jussey.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(La plus grande planche de modes qu'on ait jamais vue).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toiletes composant la Mode pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable Panorama des modes de la saison nouvelle.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, au prix de dix francs. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commisionnaire de nos abonnés.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

... Mme L. Condré Mme Tilman, r. de Richelieu, 104.

...s et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.

Sous-jupe acier E. Creusy, Baudelier et Roche, r. Montmartre, 133.

Parfums de Violet f.r de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

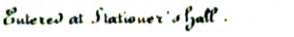
Entered at Stationer's Hall.

LONDON, E. Weldon, 248. Strand. W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

La manière dont ... des contours festonnés se maintient ; elle est du
maison nous dis
nous nous cont
plus belles, l
contrer,
Malgré le
du printe
toilette ;
récent
car la r
en biai
princip
il y a
taffetas
aux vêt
petites
sont ex
Les p
demi-s
Régent,
en dra
sont re
couleu
et sur l
sont ég
Si nous
qu'il se
Les j
tions d
se sont
courrie
toilette
unie. C
elles su
passer.
jupe *in*
et n'on
le mêı
point l
pour l
toutes
toutes
est aus

Nous
merce
deman
semble
toute
Pour
mesur
PANOR
Cett
toilette
tant d
dres
ha



848

Toilettes de Mme Boudet Au Regent, Bd de la Madeleine, 7.
Modes et Parures de Mme Alexandrine, Chée d'Antin, 5.
Fleurs de Mme L. Coudré, Mon Tilman, r. de Richelieu, 104.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.

Entered at Stationer's Hall.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

LONDON, E. Weldon, 248. Strand. W.C.

Coiffures de Henri de Bysterveld, r. du Faubourg St Honoré, 5.
Lingerie de Mme Brémont, à la Couronne Impale, Rue des Pts Champs, 16.
Sous-jupe acier E. Creusy, Baudelier et Roche, r. Montmartre, 133.
Parfums de Violet, fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

AVIS

Nos Abonnées recevront, avec le prochain numéro, le patron de la confection *Don Carlos*, dont le modèle figurera sur la grande planche de Manteaux qui doit paraître dans le même numéro du 15 avril.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 848.

Toilette de mariée. — Coiffure en cheveux lissés; bandeaux à la Vierge, chignon très-élevé. Voile en tulle plissé à plat sur le dessus de la tête, accompagnant les bandeaux. Couronne de roses et de lilas blancs posée sur le voile. Cache-peigne en fleurs sous le voile.

Robe en taffetas. Corsage décolleté bordé d'une dentelle à plat avec cordon de roses blanches au milieu. Manches et épaulières plates en taffetas avec applications de dentelle. Tulle à plat sur le corsage (mais pas sur les manches).

Ceinture ronde. Bouquet de mariée à gauche.

La jupe en taffetas est taillée en biais, le bas est à créneaux arrondis encadrés par une dentelle à plat. Grand volant de taffetas froncé *monté* sous la jupe.

Jupe de dessus en tulle, relevée à droite par un cordon de roses et de lilas blancs, et légèrement soulevée à gauche par une agrafe de fleurs pareilles.

Demoiselle d'honneur. — Chapeau en tulle blanc à bords découpés, garni de velours de couleur et bordé de muguets tombant tout autour comme un effilé, sur une dentelle. Coque en taffetas blanc avec bords de couleur soutenant un camélia sur le chapeau. Brides en taffetas disposées en torsade. Camélia pour agrafe.

Robe en taffetas, garnie de biais et de boutons en taffetas de couleur. Corsage uni, taille ronde. Manches plates. Col en taffetas à grandes pointes.

Ceinture à bouts derrière.

Jupe plate, courte et découpée à dents; les biais de couleur remontent de chaque côté à un peu plus de la moitié de la jupe.

Jupe de dessous longue avec biais suivant les bords.

Communiante. — Bonnet rond en mousseline entouré d'un plissé. Toilette en mousseline. Corsage froncé croisant sur le côté avec entre-deux, brodé au bord et aux poignets d'épaules. Petite ruche à l'entournure.

Ceinture à bouts en taffetas avec grosses olives.

Jupe longue unie avec ourlet. Tunique en pointes de chaque côté avec ourlet, laçure avec olives retenant la tunique.

Toilette de dame agée. — Chapeau en crêpe, ruche de tulle dessous. Dentelle relevée sur la passe; dentelle tombant derrière en guise de bavolet. Cordon de marabouts partant d'une bride à l'autre. Brides en tulle bordées de dentelle.

Toilette en draps de soie gros grain. Robe unie; manches plates avec nœud en cordelière à l'épaule. Jupe boutonnée devant, deux grosses nattes en satin au bas.

Pardessus montant, descendant au-dessous des hanches; coutures lisérées et garnies d'une dentelle; grande dentelle au bas.

PLANCHE DE CHAPEAUX, GRAVURE N° 849 *bis*.

N° 1. Chapeau-diadème, en crêpe blanc piqué et frangé de perles de couleur; sur le côté, une aigrette *esprit* avec un papillon.

N° 2. Chapeau, forme *chinoise*, en tulle blanc, découpé en dents bordées de satin. Le tout piqué de perles de cristal. A chaque dent un pendant de cristal. Au-dessus une guirlande de feuilles cousues à plat. Brides en satin de couleur n° 12, entourées de tulle de blonde.

N° 3. Chapeau Parisien, en paille de riz écrue. Une natte circassienne en velours de couleur entoure la calotte et forme un collier à l'*esclave*. La passe est ornée de perles satinées blanc. Bouquet de violettes de Parme sur le côté et au bas de la joue. Brides en ruban n° 12, s'attachant derrière le chignon.

N° 4. Chapeau Reine-Margot, en tulle blanc liséré de satin blanc et recouvert de duvet marabout. Le dessus et le bord du chapeau sont ornés de perles blanches satinées; sur le milieu une rose de mai. Brides frangées de plumes et retenues par une rose.

N° 5. Chapeau du Barry, en paille belge, garni d'un velours de couleur bordé de dentelle de Chantilly, laquelle est recouverte d'un agrément de jais et paille. Brides en taffetas n° 12.

N° 6. Chapeau de Nice, coupé en coquilles de paille de riz tressée et entouré d'un ruban de couleur perlée. Sur le côté, un bouquet d'herbes brillantes et de bruyères à pointes de cristal. Oiseau-mouche sur le devant. Brides en ruban n° 12.

N° 7. Chapeau Andalou, en paille et tulle. La garniture est composée de boules en paille et soie. Voilette en tulle blanc moucheté et disposée en une écharpe qui retombe avec deux pans derrière. Brides en taffetas.

N° 8. Chapeau Tyrolienne, en paille de riz, bordé d'une ruche en moire de couleur. Plume de faisan sur le côté, retenue par un oiseau. Trois petites brides de ruban de couleur retombent derrière.

N° 9. Chapeau Marie-Stuart, en paille belge, garni de ruban et de velours noir. Bouquet de fleurs des champs sur le côté. Un large biais de ruban bordé de grelots en paille forme le bavolet.

DESCRIPTION DES PLANCHES DANS LE TEXTE, N°s 85, 86.

N° 1. Péplum. — Confection et jupe en tissu de fantaisie gris bleuté avec biais en taffetas bleu; boutons de taffetas bleu. Bottes-bottines grises.

Chapeau rond en paille de riz; fleurs des champs; brides de couleur nouées derrière, sous le chignon.

N° 2. Sardanapale. — Confection en taffetas noir garnie de biais formant pattes passées sous des brides en jais et avec boutons de jais; frange en jais; cette frange est cousue sur le vêtement et ne le déborde pas; petit col droit au pied duquel est une pièce arrondie simulant un col rabattu; deux écharpes partent de ce col et retombent longues derrière. Manches droites ornées, depuis le coude jusqu'au poignet, d'une frange semblable à celle de l'épaulière; le poignet est terminé, tout autour, par le même ornement que celui de l'épaulette. Chaque côté du vêtement est ouvert à mi-hauteur.

Chapeau de tulle brodé de jais blanc (le même modèle se fait brodé d'*ambre*); la garniture est en dentelle très-foncée, également brodée de jais ou d'ambre; un petit bouquet de mignonnes marguerites sert d'attache en haut de chaque bride; les brides sont étroites, en ruban n° 12.

N° 3. Kremlin. — Paletot-péplum découpé en pointes tout autour; celles des côtés sont plus longues; l'ouverture prolongée jusqu'au-dessous de la manche forme les pointes du péplum; la garniture est en biais de faille lisérés de plusieurs autres petits biais de faille et de satin.

Chapeau moscovite en crin blanc avec perles et fleurs; brides à l'esclave, en dentelle et perles.

N° 4. Fantaisie. — Paletot arrondi devant et dans le milieu du dos, où il forme un creux rempli par un large gland de soie; le devant s'arrondit en une patte qui va croiser sur une autre patte qui part du dos; ces pattes sont faites en biais de faille garnis de broderies.

Chapeau en paille de riz entouré de roses; brides en taffetas.



CAUSERIE

Si j'ai bien souvent à me féliciter de ne tenir point dans ce journal ni ailleurs ce qu'on appelle la férule dramatique, qui n'est autre chose qu'une plume d'oie ou de fer, trempée dans de l'encre plus ou moins bonne (bonne en raison de ce que cette plume écrit), j'avoue que voilà une occasion où je le regrette. C'est à propos de la nouvelle œuvre d'Alexandre Dumas fils, *les Idées de madame Aubray*, que je m'exprime ainsi : car il n'est question que de cela aujourd'hui ; il en sera question encore demain, et pendant plusieurs semaines, et pendant plusieurs mois. Mais, que voulez-vous? à chacun sa besogne. Moi, cela ne me regarde point, ici, de vous dire ce que je pense d'une œuvre dramatique. Le seul droit que j'aie, et j'en use, c'est de vous dire qu'on s'aborde en se demandant : « Avez-vous vu *les Idées de madame Aubray?* » ou bien : « Allez donc voir *les Idées de madame Aubray*, et vous me direz des nouvelles de mademoiselle Delaporte, et de madame Pasca, et d'Arnal, et de Berton, et de Porel ! » Ce que j'ai encore le droit de dire, c'est que j'ai applaudi de mes plus vigoureuses mains *les Idées de madame Aubray*. Après cela, le reste ne me regarde pas, et je passe outre.

Dans mon passage, je rencontre sous ma plume beaucoup de vent, beaucoup de pluie, beaucoup de neige, beaucoup de boue qui auront disparu, j'espère, quand ces lignes verront le jour; et beaucoup de démolitions qui n'auront pas cessé de bientôt, lesquelles, s'ajoutant à l'encombrement des étrangers et des provinciaux, font ressembler Paris, à certains moments, à un péristyle de théâtre, à la sortie, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a au monde de moins pratique et de moins praticable. Dire que j'ai vu des théâtres dans bien des pays, et que je n'en ai pas rencontré un seul d'où l'on pût sortir, à la fin du spectacle, avec la même facilité qu'on entre dans ses pantoufles ! Je me suis dit souvent : « Mon Dieu ! si l'on ouvrait deux ou trois portes de plus à ce péristyle, si on l'élargissait, si l'on doublait les escaliers, il me semble que la foule s'écoulerait comme un fleuve. » Puis j'ai trouvé des théâtres dans les conditions que j'avais souhaitées, et c'était exactement la même chose à la sortie, le même encombrement, sans qu'il y eût trente personnes de plus, les mêmes difficultés : d'où j'ai conclu que, décidément, ce qu'on appelle la sortie du théâtre est chose marquée au coin de l'impraticabilité.

J'en ai pris mon parti, comme j'ai pris mon parti des embarras de Paris, de bien d'autres embarras et de bien d'autres ennuis. Mais ce sur quoi je ne prends pas aussi aisément mon parti, c'est sur la durée de l'hiver, bien que les plus honnêtes gens du monde trouvent cela indifférent, pourvu que les bals, les fêtes et les concerts continuent à absorber leur existence. Sous ce rapport, ils sont admirablement servis; rien ne leur manque. Je connais des personnes fort raisonnables qui comptent leurs dîners en ville par cinq ou six chaque jour, leurs bals par trois ou quatre, leurs concerts par dizaine. Le malheur est de ne pouvoir dîner qu'une fois, tandis qu'on peut aller à cinq ou six bals dans la même nuit, et se priver de tous concerts. J'avoue que c'est une vie de condamné aux travaux forcés.

Ce qui m'étonne, c'est que des femmes qui se pâment pour une migraine, et qu'une épingle en tombant sur leur orteil fait crier comme si elles y recevaient les caresses du soulier d'un porteur d'eau, supportent cette succession de nuits blanches et sans sommeil avec un héroïsme de zouaves. Ah ! sexe faible, comme tu sais dissimuler ton jeu ! Et comme les hommes, les jeunes, j'entends, des gaillards plantés comme des poteaux de fils télégraphiques, avec des moustaches formidables, des barbes touffues, des épaules puissantes comme une locomotive, s'affaissent comme de la gaze et demandent grâce ! Oh ! sexe fort, que tu es vantard et vaniteux ! Hercule n'était pas un homme, mais une femme !

Bals deci, bals delà, on n'entend plus que cela. Nous sommes assez disposés généralement à oublier les choses qui se passaient dans notre jeunesse, à mesurer le monde à notre taille, à ramener à notre image et à notre humeur présente les années qui sont derrière nous, c'est vrai ; mais, si je ne m'abuse, il me semble qu'au temps jadis, sans remonter à celui où la reine Berthe filait, on était plus sobre qu'aujourd'hui de fêtes et de plaisirs !

C'est possible ! me disent les jeunes esprits que je rencontre. Mais de votre temps aussi, vous alliez en diligence, vous aviez pour tout télégraphe de grands bras en bois dont le brouillard interceptait souvent la vue au gouvernement qui s'en servait exclusivement ; de votre temps encore, on n'osait pas affranchir une lettre sans faire une injure au destinataire, et vous payiez une lettre de Paris à Marseille, poids simple, vingt-quatre sols, comme on disait alors. Aujourd'hui, nous allons en chemin de fer, la télégraphie foudroie les nouvelles d'un monde à l'autre, le port des lettres n'est plus que de 20 centimes de Paris à Marseille, et vous commettez une maladresse en ne l'affranchissant pas. Vous voyez donc bien que les temps ne se ressemblent pas. Quoi d'étonnant alors qu'on s'amuse davantage, et qu'on dépense la vie plus rondement aujourd'hui que jadis ?

A de pareils arguments, que répondre? Aussi je sors toujours de ces conversations-là confus et confondu, jurant qu'on ne m'y rependra plus et trouvant sans cesse d'excellentes occasions de m'y faire reprendre.

Donc, c'est une preuve de progrès que l'on donne tant de bals aujourd'hui ! Dansez donc ! Après cela, il s'est bien rencontré un jour quelqu'un pour demander, et, si je ne me trompe, c'était fort sérieusement, que le nombre des membres de l'Académie française fût augmenté, sous prétexte que la population s'était considérablement accrue depuis la fondation de cette grande institution devenue aussi politique que littéraire. On m'a assuré, d'ailleurs, que l'auteur de cette demande était un habitant de l'ancienne banlieue ; il s'était contenté d'une Académie française de quarante membres, tant qu'il avait fait partie de l'arrondissement de Sceaux, espérant qu'à l'instar de beaucoup d'arrondissements de premier ordre dans les autres départements, le sien eût fini par fonder une académie dont il espérait bien être membre ; cet espoir déçu, il avait eu l'idée que je viens de dire.

Quand il s'agit de faire le bien, personne n'est en retard en France. Puisque je parlais de bals tout à l'heure, j'ai à peine besoin de vous rappeler la quantité de ces fêtes qui se donnent au profit des pauvres. Mais il n'y a pas que les jarrets, les épaules et les diamants que l'on sait mettre au service des classes souffrantes, l'intelligence s'en mêle quand il le faut, et dans ce cas elle le fait vaillamment. C'est à ce titre que je dois vous recommander un volume de poésies que vient de publier madame Francisque Ducros, sous le titre : *Les Flocons de neige*, et qui se vend AU PROFIT DES OUVRIERS SANS TRAVAIL (5 francs à la librairie Didier, quai des Augustins). Mettre de beaux et bons vers au service d'une bonne action, c'est deux fois mériter le succès. Nous le souhaitons donc au livre de madame Francisque



Ducros, ce succès qui ne lui eût pas manqué lors même qu'elle l'eût publié au profit de sa renommée personnelle, au lieu de le publier au profit des ouvriers sans travail. Il n'est pas une de mes lectrices qui ne se hâte de se procurer ce joli volume. Une bonne action à faire, c'est terriblement tentant.

C'est le bon moment des livres. Il s'en publie, il s'en publie! C'est le cas de reprendre la thèse de ce personnage dont je parlais tout à l'heure et qui demandait l'augmentation du nombre des académiciens, sous prétexte d'augmentation dans le chiffre de la population. Quelqu'un s'inquiétait récemment de la quantité considérable d'ouvrages qui se publiaient, se demandant où allaient tant de livres? Il y a un fait certain, c'est que le nombre des lecteurs s'est considérablement accru depuis quelques années; malheureusement, tous ces lecteurs nouveaux ne lisent point les meilleurs livres: il s'en faut; mais c'est déjà quelque chose qu'ils lisent; ils élèveront peu à peu d'un degré, puis d'un autre, le niveau de leurs lectures.

Nous assistons à ce qu'on appelle l'ébauche d'un progrès; il en est de cette ébauche comme de celle d'un tableau ou d'une statue : cela est informe d'abord, mais le germe de la pensée, le germe de l'œuvre, le germe de la perfection est dans ce fouillis de couleurs qui couvrent sans harmonie apparente la toile ou dans ces creux et dans ces saillies sans ligne du bloc de marbre. C'est avec le temps que ces couleurs se fondent, que les ombres et la lumière se répandent sur la toile, que les formes se dessinent et s'accusent sur le bloc de marbre. C'est une question de temps. Il en est de même quand il s'agit de l'éducation populaire et du goût de la lecture chez les masses. Nous sommes en pleine ébauche; il ne faut pas se désespérer, parce que nous n'avons pas encore atteint le but réel où nous voulons arriver. S'il y a en France 300,000 lecteurs de plus aujourd'hui qu'il n'y en avait il y a vingt ans, félicitons-nous-en; si ces 300,000 lecteurs nouveaux ne lisent encore que des romans, et souvent les pires, ne désespérons pas de voir que, dans dix ans, la moitié au moins d'entre eux en sera arrivée à rechercher les bons livres, ceux qui élèvent et moralisent l'esprit. Voilà comment on peut expliquer que les éditeurs ne chôment point et que la librairie française déverse sur le pavé, tous les jours, des centaines d'ouvrages nouveaux, et que ces ouvrages, si détestables que soient quelques-uns d'entre eux, trouvent des lecteurs et des acquéreurs. Il n'y a pas, dit un proverbe, de fromage qui n'ait son pain. On peut en dire autant des livres.

Xavier Eyma.

THÉATRES

Annonçons avant tout la bonne nouvelle. Le Théâtre-Français, pris d'une émulation soudaine, va faire aussi son Exposition : avec *Galilée* et le *Lion amoureux*, on y représentera les principales œuvres dramatiques du théâtre romantique à sa naissance. La *Camaraderie*, les *Demoiselles de Saint-Cyr*, *Hernani*, *Marion Delorme* vont revoir le feu de la rampe. Cette revue rétrospective ne sera point sans intérêt; mais qui sait si dona Sol et Marion retrouveront leurs adorateurs du temps passé? Tant de ceux-là sont partis, et le poëte lui-même!

Malheureux à la première représentation, le *Don Carlos* de Verdi ne s'est point relevé aux représentations suivantes. A part le final du troisième acte, qui est une page grandiose et magistrale, on s'accorde à trouver que rien, dans le reste de l'œuvre, n'est digne d'un musicien qui, sans être complet, possède pourtant un talent dramatique de premier ordre. L'Académie impériale de musique en sera donc pour ses frais. On dit que, le lendemain de la première représentation, M. Perrin a signé avec Verdi un engagement pour une nouvelle œuvre destinée à l'inauguration du nouvel Opéra. C'est ainsi qu'après la bataille de Cannes, le Sénat romain alla au-devant de Varron et le remercia de n'avoir pas désespéré de la République.

Pour les pièces du Gymnase, et, plus encore, pour celles de M. Dumas fils, il n'y a jamais de chutes; mais les succès qu'elles remportent sont parfois des victoires à la Pyrrhus. Espérons que ce ne sera pas là le cas des *Idées de madame Aubray*, comédie en quatre actes, acclamée il y a quelques jours.

Faut-il épouser sa maîtresse? se demandaient autrefois les conteurs dramatiques et les romanciers. M. Dumas fils est allé plus loin : faut-il épouser la maîtresse des autres, surtout quand elle a un enfant? Et il s'est répondu : oui! Aucune audace n'étonne au théâtre de la part de l'auteur du *Père prodigue*, qui a toujours vécu de paradoxes, et pour qui le public s'est toujours montré fort indulgent. Sans doute l'adresse, l'habileté du dramaturge sont très-grandes; auteur sincère et consciencieux, consacrant à son œuvre tout le travail dont il est capable, repoussant avec soin le vulgaire, le convenu, le lieu commun, il sait encore prendre son spectateur, le mener où il veut, lui faire même accepter les scènes qui lui répugnent le plus, et c'est cette habileté sans égale qu'on applaudit avec raison. Mais, quant au fond, les spectateurs font leurs réserves contre la tendance systématique de l'auteur à ne mettre en scène que des filles perdues ou des femmes tombées, comme si la société contemporaine était toute dans le demi-monde, et n'offrait pas d'autres modèles à ses yeux. Certes, nous sommes loin de la perfection; mais il y a encore parmi nous des jeunes filles innocentes, des épouses chastes et des femmes qui ont le sens commun. Aussi, lorsqu'un écrivain qui prétend peindre la société ne nous présente qu'une exception toujours la même, a-t-on le droit de protester et de dire qu'il connaît mal ses contemporains ou qu'il les calomnie : défauts irrémédiables chez un auteur dramatique sérieux.

Un succès sans réserve est celui qu'ont remporté les Fantaisies-Parisiennes avec la reprise du *Calife de Bagdad*, de Boïeldieu, et l'*Amour mannequin*, opéra-comique en un acte, très-vif et très-amusant, de M. Jules Ruelle, et sur lequel M. Théodore Gallyot a composé une musique agréable, facile et pleine de mélodies heureusement trouvées. Tant pis pour *Don Carlos!*

Robert Hyenne.



PEPLUM.

SARDANAPALE.

Planche 85.



KREMLIN. FANTAISIE. Planche 86.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Confections nouvelles de la maison Robert frères, rue de Richelieu, 85

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL ou UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX

(PROVERBE RACONTÉ)

I

A une époque qui nous semble aujourd'hui perdue dans la brume des fictions mythologiques, au mois de mai 1847, deux jeunes gens sortaient, fort échauffés, du club de la rue Grange-Batelière. Il n'était guère que deux heures du matin, et il avait fallu sans doute des raisons bien puissantes pour qu'ils abrégeassent à ce point leur soirée.

— Christian, disait l'un d'eux, t'imagines-tu un malheur pareil ? Cinquante-sept rubbers perdus de suite en une semaine ! quatre cent dix-huit fiches ! un louis la fiche, dix louis de pari, les proportions, les honneurs..... fais l'addition.

— A qui te plains-tu, Émilien ? Toi, du moins, tu as eu le plaisir de t'amuser pendant huit jours ! Mais moi, en cinq minutes... regarde quel guignon !... Cet imbécile de du Breuil avait passé sept fois... très-bien ! Maxime prend la main ; je fais banquo, c'était indiqué ; il gagne ; — rebanquo ; il gagne encore ; total, cinq cent quarante louis. Je m'entête ; troisième banquo... il amène pour lui un valet, pour moi un dix ; je respire ; je croyais tous les valets sortis... ah ! bien oui !... un diable de valet de trèfle, le dernier qui fût au talon, est venu couronner mon infortune... et maintenant, me voilà débiteur de mille quatre-vingts louis, si l'arithmétique est une science certaine !

— Christian, comment allons-nous faire ?

— Je puis payer, mais tout juste ; il ne me restera pas 50 centimes.

— Moi aussi ; mais jusqu'en septembre, plus rien ; pas de quoi passer le pont des Arts !

— Ainsi donc, adieu nos courses de printemps ! Adieu, Chantilly ! adieu Florette ! adieu Rosalinde !

Ici Emilien prit un air tragique : — Christian, dit-il, du courage ! Nous n'avons qu'une ressource ; elle est désespérée, mais il faut faire de nécessité vertu ; nous sommes condamnés à aller dans le monde !

— Dans le monde ! Tu me fais frémir.... Qu'entends-tu par là, mon ami ?

— J'entends ces contrées majestueuses et austères, ces salons de bonne compagnie où l'on s'ennuie noblement, et où nous n'avons, hélas ! la chance de rencontrer, en fait de femmes, que nos tantes, nos cousines, nos sœurs, et avec elles leurs amies, et les amies de leurs amies ! C'est triste, j'en conviens, mais là, du moins, nous pouvons faire une figure passable sans argent. On a toujours, dans quelque vieux coffre, un fond de cravates et de gants ; on ne saurait manquer de trouver quelque bonne parente, heureuse de vous conduire, dans sa voiture, rue de Bourgogne ou de Varennes, et de vous arracher aux griffes du démon ! On ne joue pas ; on est bien vêtu ; on ne dit pas grand'chose ; on répond convenablement aux jeunes personnes à marier qui essayent de vous convertir, et l'on arrive ainsi, avec autant de décence que d'économie, au moment où l'on peut quitter Paris sans manquer à ce qu'on se doit à soi-même....

— Au diable ! Je voudrais bien ne me devoir qu'à moi-même, j'aurais soin de ne pas me payer, et je ne serais pas forcé de recourir à ta médecine !... Au fait, tu as raison ! Après un Waterloo comme celui de ce soir, une retraite honorable, bien gantée et bien cravatée, est le meilleur parti qui nous reste.

— Et à ce propos, Christian, j'ai envie de profiter de l'occasion pour te rappeler une promesse.

— Laquelle ?

— Voilà bien longtemps que tu m'a promis de me présenter à la marquise de Mervyn.

— Tiens, c'est vrai, cette chère marquise ! il y a un siècle que je ne l'ai vue !... Avec notre déplorable existence, enfermée dans cet horizon de jeu, de soupers, de cigares et autres, les semaines et les mois s'écoulent, et on finit par devenir oublieux de tout ce dont on devrait se souvenir, indifférent à tout ce qu'on devrait aimer !

— Très-bien, Christian ! je vois que le remède opère déjà ; tu as perdu tout ton argent, tu redeviens sentimental ; c'est bon signe : à quand notre première visite chez madame de Mervyn ?

— Quand tu voudras ; mais à une condition, c'est que tu ne lui feras pas la cour...

— Bah ! est-ce que tu es amoureux d'elle ?

— Non, mais je suis l'ami intime de son mari.

— Eh bien ! raison de plus.

— Oh ! Émilien ! je t'en conjure, pas de paradoxe de commis-voyageur : ce serait pire que tes fiches et que mon valet de trèfle.

— Soit, je ne plaisante plus ; seulement, toi qui es un peu poëte, parle-moi donc de cette adorable marquise, pour qu'avant de lui être présenté, je sache d'avance à quoi m'en tenir sur ses perfections et ses mérites...

— Madame de Mervyn a vingt-deux ans ; il y a trois ans qu'elle est mariée ; il y a vingt ans que je la connais ; nous sommes nés, nous avons grandi ensemble : au fond de notre Bretagne, il y a encore de ces vieilles familles, bien patriarchales, bien pures, nobles de traditions, d'habitudes et de cœur tout autant que de blason, et que le souffle de nos mœurs modernes n'a pas encore effleurées ! La famille de Preilles est de celles-là !... Le comte de Preilles, ancien compagnon d'armes de Cathelineau et de Lescure, était l'ami de mon père ; deux hommes du même temps et de même trempe, Émilien, liés par les mêmes souvenirs, ayant fait les mêmes guerres, taillés tous deux dans un même bloc de notre granit !... Mon père se maria le premier, je naquis l'année suivante ; puis vint le tour du comte de Preilles, qui eut une fille dix-huit mois après ; cette fille, c'est madame de Mervyn.

— Mais comment, avec tous ces liens d'amitié entre vos parents et vos familles, n'a-t-on pas songé à te la faire épouser ?

— Le sais-je ? c'est peut-être cette intimité même qui m'a empêché de voir en Sidonie de Preilles autre chose qu'une sœur, une camarade... Lorsque nous jouions ensemble, tout enfants, dans la grande cour de l'hôtel de Preilles ou sous les marronniers de notre jardin, je ne songeais jamais que cette petite fille barbouillée de confitures, à laquelle je donnais des coups de poing et qui ripostait en me pinçant de ses doigts noircis d'encre, serait un jour une jeune personne à marier !.., Je l'aimais tout uniment, de bonne amitié, sans arrière-pensée sentimentale ; et plus tard, lorsque partant pour le couvent, ou me voyant partir pour le collége après les vacances, elle me tendait ses joues fraîches et roses, les deux gros baisers que nous échangions ne m'ont jamais fait battre le cœur.

— Pourtant, elle était déjà jolie ?

— Oh ! charmante !... mais j'étais encore en rhétorique, lorsque j'eus le malheur de perdre, à six mois de distance, mon père et ma mère ! Je n'avais pas encore dix-huit ans ! Ah ! c'est là la cause de mes folies et de mes fautes. Malheur à



celui qui perd avant le temps ces guides bien-aimés! Malheur au jeune homme qui, prêt à entrer dans le monde, cherche en vain auprès de lui cette main attentive et fidèle, prompte à lui montrer la vraie route, à le soutenir quand il hésite, à le relever quand il chancelle! Ainsi qu'à toi ce bonheur m'a manqué... Je me suis trouvé à dix-huit ans libre, riche, émancipé; et, par une triste condition de notre époque, l'inaction même et l'oisiveté se présentaient à moi comme des mérites, puisque mes sentiments et mes convictions politiques me fermaient toute carrière officielle!... Mon parti fut bientôt pris; je laissai là ma maison de Saint-Brieuc, mon château de Kermoël, mes terres, mon tuteur qui se désolait, mes fermiers qui payaient tant bien que mal; je louai mon petit entresol de la rue de la Ville-l'Evêque; je me fis recevoir du Jockey-Club... et voilà!... Voilà comment j'ai négligé, depuis six ans, Sidonie de Preilles, comment j'ai eu l'infirmité de devenir, en style de journal, *un lion parisien*, comment j'ai mangé un petit quart de ma fortune, et comment un valet de trèfle m'a coûté, cette nuit, mille louis!...

— Et pendant ce temps-là, mademoiselle de Preilles épousait le marquis de Mervyn?

— Oui, ce bon et aimable Edmond, un autre ami à moi... Mais celui-là n'a pas échappé à un péril d'un autre genre... Vif, bien tourné, spirituel, aimant la liberté, les arts, le plaisir, il a eu des parents de la vieille école qui l'ont tenu fort à l'étroit jusqu'à son mariage. Il s'est marié comme on s'émancipe... En outre, Sidonie était ravissante... il l'a aimée passionnément... pendant dix-huit mois... Après quoi, le souvenir de sa servitude lui a fait commettre la même sottise qu'à moi ma complète indépendance: il a été atteint de cette contagion de *parisianisme*, qui fera bientôt ressembler nos pauvres villes de province à des cloîtres abandonnés... Sidonie était trop jeune, elle avait trop peu d'expérience pour comprendre ou pressentir les dangers qui menaceraient son bonheur dans ce diable de Paris... Quelle est la femme de vingt ans qui s'effraye de l'idée de commander elle-même ses chapeaux à Barenne, ses robes à Victorine, et d'aller entendre Mario et Lablache? M. et madame de Mervyn se sont installés ici d'une façon charmante; ils ont acheté un joli petit hôtel, avenue de Marbœuf... serre chaude, jardin, rien n'y manque... Pendant les premiers mois, tout a marché à merveille... Mais bah! Edmond a mis le pied dans notre monde; j'ai été son parrain au club; il est allé à l'Opéra, avec sa femme d'abord, seul ensuite... Sa vertu était un peu fragile; elle a succombé aux agaceries de ces damnées créatures dont le règne, Emilien, est notre honte, en attendant qu'il soit notre perte... Clorinde, Esther, Rosemonde, Adina, Florine, filles du démon à qui nous livrons en pâture les plus belles années de notre jeunesse, les plus fraîches émotions de nos cœurs, les plus riches lambeaux de nos patrimoines! Celles-là, vois-tu, sont pour le moment les vraies reines de France, et elles étoufferont de leurs griffes veloutées toutes les autres royautés! A elles l'élégance suprême, les prodigalités princières, le luxe des sens et de la matière élevé jusqu'à la poésie; aux honnêtes femmes, la ruine en perspective et l'abandon en réalité; c'est ainsi que la marquise de Mervyn, à vingt-deux ans, mille fois plus belle que ses indignes rivales, languit, seule et triste, au fond de son hôtel désert, pendant que son mari fait des folies ruineuses!

— Bravo, Christian! tes malheurs au lansquenet ne t'ont pas rendu seulement élégiaque, mais dithyrambique! Parlez-moi, pour prêcher avec éloquence, d'un joueur mis à sec par un valet de trèfle... Le héros de Regnard, en pareille circonstance, ne revient qu'à Angélique... Toi, tu reviens à la vertu; c'est encore mieux...

— Moque-toi de moi tant que tu voudras, Émilien! tu en as le droit; je suis bien inconséquent, mais au moins je suis sincère... Tu le sais, il y a dans mon imagination mobile, dans ma nature enthousiaste, susceptible d'impressions si diverses et même si contraires, de quoi faire, tour à tour ou tout ensemble, un homme de plaisir et un homme de bien, un étourdi et un rêveur! Il y a quelques minutes, quand nous étions là-bas, au milieu de ces bons sujets qui nous gagnaient notre argent, de cette atmosphère de fumée, de quolibets et d'histoires court-vêtues, je persiflais gaiement la mauvaise fortune, je tendais une main froide et calme à cette idéale statue du Commandeur, qui nous apparaît à tous, plus ou moins, pendant ces fiévreuses veillées... Mais ici, seul avec toi, après cette promenade à travers les boulevards qui m'a rafraîchi le sang, sous ce beau ciel étoilé dont la sérénité contraste avec le trouble de nos cœurs, laisse-moi te le dire, Emilien, nous menons une triste vie. Les hommes plus sérieux que nous prétendent que la France est à la veille de catastrophes terribles, que la société actuelle marche aux abîmes, qu'avant peu se rallumera une de ces guerres douloureuses dans lesquelles s'agitent, non plus les questions d'agrandissement de territoire, non plus les griefs de peuple à peuple ou de souverain à souverain, mais ces problèmes insolubles qui arment, dans un même pays, les classes pauvres contre les classes riches, les déshérités contre les heureux... Eh bien! je te le demande, serons-nous purs de tout reproche dans les préliminaires de cette guerre impie? Que répondrons-nous si l'on nous demande compte de ce que nous avons fait pour la prévenir, des leçons et des exemples par lesquels nous avons fermé la bouche de l'anathème, arrêté le bras à la révolte? Suffira-t-il de prendre nos fusils quand le moment sera venu, de descendre dans la rue sans pâlir, et de tenir bravement notre rang parmi les défenseurs de la société menacée? Je te le répète, Emilien, nous sommes coupables, et ce ne sont pas là les exemples que nous ont légués nos pères...

— Il est possible que tu aies raison, mais je t'avoue que je tombe de sommeil. Nous voici arrivés à ma porte; va te coucher, Christian, et puissent de doux rêves te rendre ton argent et tes vertus! Quand me conduis-tu chez la marquise de Mervyn?

— Demain; elle va, je crois, finir sa soirée chez sa tante de Séverolles, qui est aussi quelque peu ma parente; mais il lui sera très-facile de nous recevoir en *prima sera*, vers huit heures. Veux-tu que je vienne te prendre?

— C'est convenu. Adieu, Christian!

Et la porte d'une des plus jolies maisons de la rue de l'Arcade se referma sur Emilien de Tréville. Trois minutes après, Christian de Kermoël rentrait chez lui, rue de la Ville-l'Evêque. Nous les laisserons dormir de ce profond sommeil qui suit, dit-on, les grands désastres, et qui, pour nos deux héros maltraités par le whist et le lansquenet, ressembla sans doute au sommeil du repentir plutôt qu'à celui de l'innocence.

II

Le lendemain, vers six heures du soir, la marquise de Mervyn, plongée dans une vaste causeuse, au fond d'un petit salon où elle se tenait d'habitude, tournait un regard distrait du côté de sa fenêtre dont les abat-jour à demi baissés laissaient apercevoir une échappée de ciel et de jardin. La marquise était seule, et il y avait dans le mélancolique affaissement de sa pose, dans la tristesse peinte sur son charmant visage, dans quelques traces bleuâtres qui cernaient ses grands yeux noirs, quelques-uns de ces irrécusables indices où se révèle une femme négligée par l'homme qu'elle aime, et trop aimante encore pour s'armer contre lui de coquetterie ou d'indifférence. Sa toilette même, quoiqu'il fût facile d'y reconnaître une élégance native, et, pour ainsi dire, involontaire, prouvait que madame de

Mervyn n'en était plus, vis-à-vis de son mari, à cette phase délicieuse où la femme croit devoir varier sans cesse ses moyens de plaire, pour se montrer toujours nouvelle en restant toujours la même, et que, ne s'habillant plus pour lui, elle ne s'habillait encore pour personne. Ainsi, le petit bonnet qui encadrait à merveille l'ovale un peu pâle de sa figure, et d'où s'échappaient quelques boucles de cheveux châtains, datait évidemment de quelques heures; c'était évidemment le matin qu'elle avait serré autour de sa taille souple et fine ce joli peignoir de mousseline blanche, et chaussé son pied mince et cambré de ce brodequin verni; depuis, elle n'y avait plus rien changé; à quoi bon?

De temps à autre, les regards de madame de Mervyn se détournaient de la fenêtre, et se fixaient sur la pendule; six heures venaient de sonner.

En ce moment, un domestique souleva la portière, et dit avec la gravité officielle d'un serviteur de bonne maison :

— M. le marquis fait dire à madame la marquise qu'il ne rentrera pas pour dîner.

Ces paroles attristèrent madame de Mervyn plus qu'elles ne la surprirent.

— Je m'y attendais, dit-elle en secouant mélancoliquement sa jolie tête : c'est la troisième fois depuis lundi!

Quelques minutes après, une caméristе, jeune et bien tournée, entra sur la pointe du pied, jeta sur sa maîtresse un regard de compassion profonde, fit du bruit pour attirer son attention, et, voyant qu'elle n'y réussissait pas, finit par lui dire:

— Madame la marquise ira-t-elle ce soir chez madame de Séverolles?

— Je n'en sais rien.

— Préparerai-je pour madame la marquise la robe de crêpe rose ou celle de pou-de-soie blanc?

— Comme vous voudrez.

— Faudra-t-il faire avertir Mariton?

— Si vous voulez.

— Dirai-je au cocher de tenir la voiture prête pour dix heures?

— Cela m'est égal.

— Madame n'aurait-elle pas envie d'essayer ce soir la garniture d'opales qui lui a été apportée de chez Jeannisset?

— Ni oui, ni non.

— Peut-être, à cause de la saison, vaudrait-il mieux simplement des fleurs?

— Peut-être.

— Le jardinier vient d'apporter de belles roses mousseuses qui feraient très-bien au corsage et dans les cheveux de madame!...

— C'est possible.

Si Juliette, la fidèle caméristе, eût été plus familière avec Molière et *le Mariage forcé*, elle eût pensé que la réponse de madame de Mervyn ressemblait fort à celle du sceptique Marfurius. Et, en effet, est-il un scepticisme plus cruel que celui d'un cœur qui doute de tout en doutant de ce qu'il aime? Mais, peu versée dans le répertoire de la comédie, elle se contenta de dire entre ses dents :

— Pauvre femme! Voilà donc où l'on en vient avec ces monstres d'hommes! Oh! les maris! les maris! dès que j'en aurai trouvé un, je demanderai qu'on étrangle tous les autres!

Ici le domestique, dont la première apparition avait ajouté à la tristesse de madame de Mervyn en lui annonçant qu'elle dînerait seule, rentra dans le salon, apportant une lettre sur un plateau de vermeil :

— De la part de M. le vicomte Christian de Kermoël, dit-il en la présentant à la marquise.

— Christian! ce cher ami! s'écria avec un mouvement de joie madame de Mervyn, qui s'empara lestement du papier. Il ne m'oublie donc pas tout à fait! Voyons ce qu'il peut avoir à me dire!

Et elle ouvrit la lettre, qu'elle lut à demi-voix, en s'interrompant de temps en temps.

« Madame la marquise... »

— Ah çà! quelle mouche le pique! sommes-nous brouillés? depuis quand ne m'appelle-t-il plus, comme toujours, sa chère Sidonie?

« ...Madame la marquise, un de mes amis, M. Émilien de Tréville, m'a exprimé le désir d'avoir l'honneur de vous être présenté... »

— Le désir! avoir l'honneur! comme c'est solennel! que lui ai-je donc fait à ce bon Christian, pour me traiter avec tant de cérémonie?

«... l'honneur de vous être présenté. Vous savez que les Tréville figurent parmi les plus grandes familles d'Alençon... »

— Qu'est-ce que cela me fait, du moment que Christian le présente? Encore une fois, je m'y perds...

« ... d'Alençon. M. Emilien de Tréville est un de nos jeunes gens les plus élégants; je suis sûr que vous le trouverez très-aimable; il a une charmante voix de ténor, et pourra chanter avec vous les duos de la *Sonnambula* et du *Comte Ory*. On prétend que c'est là un des avantages naturels ou acquis auxquels les femmes sont le plus sensibles; ce qu'elles aiment aussi, dit-on, ce sont les nouvelles figures, et de vieux amis qu'elles savent par cœur ne peuvent, j'en suis sûr, que leur paraître très-fades, auprès d'une nouvelle connaissance, parée de toutes les séductions de l'imprévu. Je crois donc, madame la marquise, que vous me remercierez de vous avoir amené M. Émilien de Tréville, et je suis, en attendant votre réponse, votre bien humble et bien dévoué serviteur.

» Le vicomte CHRISTIAN DE KERMOEL. »

— Voilà une étrange lettre! reprit, à la fin, la marquise, en laissant tomber le papier sur ses genoux. Je ne comprends rien à cet étalage des séductions et des agréments de M. de Tréville... Qu'il soit beau comme don Juan et mette sa cravate comme Brummel, que m'importe? Qu'il chante bien, et que nous puissions dire ensemble quelques duos de Rossini, j'en suis ravie... mais pourquoi Christian m'en parle-t-il de ce ton? Pourquoi a-t-il l'air fâché que son ami soit aimable, et, s'il en est fâché, pourquoi me le présente-t-il? Le plus ou moins de perfections de M. de Tréville compte-t-il pour quelque chose, lorsqu'il s'agit de le recevoir, amené par un bon camarade d'enfance, tel que l'est et le sera toujours pour moi Christian? Est-ce là ce qu'on apprend dans la belle vie que mènent ces messieurs?... Hélas! j'aimais mieux notre bonhomie de Saint-Brieuc. Il faut pourtant que je lui réponde... Juliette, donnez-moi mon écritoire.

Madame de Mervyn se mit à écrire très-vite : « Mon cher Christian, pourquoi ne pas m'écrire tout simplement : Ma chère Sidonie, je vais vous amener dans quelques heures un mien ami, Emilien de Tréville; recevez-le avec les honneurs dus au rang que lui donne auprès de vous mon amitié... »

— Oui, dit-elle en s'arrêtant et en élevant sa plume à la hauteur de ses jolies lèvres; voilà comment je lui aurais écrit à Saint-Brieuc, dans notre bon temps; mais qui sait si à Paris les choses se passent de même? Qui sait si cette lettre ne paraîtrait pas trop familière?... Essayons autre chose...

Elle déchira la première lettre, et en commença une seconde : « Mon cher monsieur, » non, c'est stupide... « Mon cher vicomte, je recevrai avec un grand plaisir quiconque se présentera chez moi sous vos auspices... »

— Oh! *quiconque! sous vos auspices!* c'est encore pire! Je tombe dans le style d'expéditionnaire... Vraiment, entre ce sot formalisme et le trop de familiarité, je ne sais qu'écrire! Mé-

chant Christian! Il m'a gâté un plaisir, à moi qui en ai si peu, le plaisir de lire son écriture, et de lui montrer, en accueillant son ami, combien je suis fidèle à son amitié... Il faut pourtant en finir... décidément je n'écrirai pas... Juliette, qui a porté la lettre de M. de Kermoël?

— C'est son valet de chambre; il attend la réponse...

— Le vieux Baptiste! dites-lui d'entrer... Fort bien... Baptiste, vous direz de ma part à M. de Kermoël que je serai très-heureuse de le recevoir, ainsi que M. de Tréville; que je les attendrai jusqu'à dix heures; que s'ils veulent même subir deux ennuis au lieu d'un, je pourrai les conduire chez madame de Séverolles...

Baptiste s'inclina et sortit. Madame de Mervyn, restée seule, fut tout étonnée de reconnaître qu'elle s'était impatientée contre Christian et contre elle-même; et qu'elle avait commencé et déchiré deux lettres, gâté deux feuilles de papier satiné, mais qu'en somme elle s'était sentie vivre, pendant cette demi-heure, plus que dans toutes les journées précédentes, et qu'elle se trouvait moins abattue, moins découragée qu'auparavant. Juliette allait et venait dans l'appartement. La marquise l'appela:

— Juliette!

— Madame!

— Décidément j'irai chez madame de Séverolles; il faudra dire au cocher de préparer la calèche, parce que j'aurai peut-être deux personnes à conduire...

— Oui, madame.

— Et puis, écoutez-moi: au lieu de m'habiller à neuf heures, je m'habillerai à sept; nous n'avons pas besoin de Mariton; vous me coifferez en cheveux, avec une garniture de fleurs naturelles et le corsage pareil. Je mettrai ma robe de crêpe rose; apprêtez tout, pour qu'à huit heures je sois habillée!

Et après avoir donné ces ordres souverains, madame de Mervyn alla dîner comme dînent les femmes lorqu'elles ont quelque chose en tête, c'est-à-dire fort peu et fort vite.

A huit heures, la marquise, transformée par la plus fraîche et la plus élégante toilette qui se puisse imaginer, était rentrée dans son petit salon, où tout semblait, comme par enchantement, s'être disposé pour donner un cadre plus gracieux et plus coquet à sa beauté et à sa grâce. La nuit n'était pas encore tout à fait tombée; la pâle lueur du crépuscule glissait à travers les jalousies, les fenêtres ouvertes et les rideaux entr'ouverts. Un souffle attiédi par le soleil du jour, embaumé par les acacias du jardin, montait par bouffées inégales, jouant à travers les tentures, et mêlant toutes les vagues senteurs d'une soirée de printemps à l'odeur plus vive des roses blanches que madame de Mervyn portait dans ses cheveux, et de celles qu'elle avait placées elle-même dans deux charmantes coupes de vieux sèvres. Une lampe au globe d'albâtre, noyée dans des touffes de géraniums et suspendue au plafond, confondait sa clarté mystérieuse avec celle qui venait du dehors, si bien qu'on eût dit entre l'appartement et le jardin un doux échange de lumière et de parfum. Les bruits de Paris, le roulement des voitures parcourant la grande avenue des Champs-Élysées, n'arrivaient à l'oreille qu'amoindris par la distance, et comme une sorte de basse continue sur laquelle s'élevait, pareil aux points d'orgue de la prima donna dans un morceau d'ensemble, le chant d'un rossignol caché dans un massif voisin, et jetant à la nuit ses mélodieux préludes.

La marquise rêvait: une inquiétude bizarre s'était emparée de son esprit, et son cœur, qu'elle avait condamné depuis quelque temps à une résignation triste et morne, retrouvait quelques-uns de ses battements d'autrefois. Elle songeait à ces deux jeunes gens qui allaient animer pour quelques instants sa solitude, à la nécessité de ne pas leur paraître trop provinciale et trop maussade; elle songeait aussi à la singulière lettre de Christian de Kermoël, et se demandait vingt fois en une minute pourquoi il lui avait écrit d'une manière si cérémonieuse, lui qui l'avait toujours traitée avec le sans-façon d'une vieille et franche amitié. Enfin, elle pensait à son mari, à son mari absent, qu'elle ne voyait presque plus, qui sortait tous les jours à deux ou trois heures, et qui ne rentrait d'ordinaire que bien avant dans la nuit.

— Si Edmond était ici, murmurait-elle en faisant involontairement auprès d'elle, sur la causeuse, une place vide où l'ingrat ne s'asseyait plus, si Edmond était ici, que cette heure serait douce! qu'il y aurait de charme à regarder ensemble ces clartés mourantes, à respirer ensemble ces vagues parfums! Ce charme si doux et si pur, il le goûtait jadis avec ivresse: qu'ai-je donc fait pour le détourner ainsi de moi? Il me disait que j'étais belle... ne le suis-je plus? A-t-il pu me reprocher un caprice, une marque d'indifférence ou de froideur? Dans mes yeux, comme sur mes lèvres, a-t-il jamais pu surprendre autre chose que la tendresse la plus vraie, la plus soumise, la plus égale, la plus dévouée? Oh! Edmond! Edmond! vous me disiez alors que votre amour était immortel comme nos âmes, qu'il y avait en lui de quoi défrayer toute une vie de bonheur, et que vous pouviez en prodiguer les trésors, parce que ces trésors étaient infinis! Pourquoi donc ce qui devait être éternel s'est-il effacé si vite? Trois ans, et plus un mot, plus un regard, plus une étreinte... Deux étrangers qu'unit un lien légal, et qui vivent, par convenance, dans la même maison... voilà ce que nous sommes aujourd'hui!... Et je ne sais rien de ce qu'il fait!... Peut-être a-t-il des chagrins, des peines, et je les ignore!... Quels sont donc ces peines et ces chagrins qu'on ne peut pas confier à la compagne qu'on s'est choisie devant les hommes et devant Dieu? Ah! je sens que mon bonheur m'échappe, que le cœur d'Edmond ne m'appartient plus... Je l'ai perdu, et je ne sais, hélas! ni pourquoi je le perds, ni comment je pourrai y rentrer! Je ne sais que l'aimer, et ce n'est sans doute pas assez!...

La marquise en était là de ces réflexions mélancoliques, lorsque la portière se souleva, et la voix du domestique annonça:

— Monsieur le vicomte de Kermoël! monsieur le comte de Tréville!

III

Entre eux et dans le genre particulier d'existence et d'habitudes qu'ils ont adopté, les uns par goût, les autres par ton, tous nos jeunes élégants se ressemblent: on pourrait dire que c'est la même coupe d'esprit comme c'est la même coupe d'habit et la même forme de chapeau. Il serait difficile qu'il en fût autrement. Le rôle qu'ils jouent les condamne à cacher tout ce côté sincère, passionné, qui tient aux sentiments les plus vrais de l'âme, et qui forme l'originalité native, la diversité infinie des passions, des physionomies et des caractères. Sur ces originalités diverses ils appliquent une surface brillante, froide et uniforme; et, comme leur élégance devient une sorte de franc-maçonnerie à l'usage de quelques adeptes, comme leur esprit s'enferme volontairement dans un ordre d'idées très-restreint, comme le répertoire des petits théâtres, des acteurs en vogue et de quelques femmes perdues qui se font faire leurs bons mots par des académiciens et des vaudevillistes, défraye tout leur vocabulaire, il devient presque impossible de les distinguer.

Mais une fois rendus à eux-mêmes, au libre exercice de leurs facultés intellectuelles, les nuances reparaissent, et l'on aurait pu en indiquer de nombreuses entre Christian de Kermoël et Emilien de Tréville.

Christian était un de ces hommes tels qu'en créent les civilisations mauvaises, qui, n'ayant pas d'occasion d'exercer leurs qualités et en ayant beaucoup de pratiquer leurs défauts, finissent par ne montrer que ce qu'ils ont de mauvais, et dissi-

muler ce qu'ils auraient de bon. A la fois léger et enthousiaste, il ne voulait paraître que léger. Il avait parcouru en artiste et en poëte l'Espagne, l'Italie et la Suisse, mais il affectait de n'en rien dire, justement parce qu'il eût été naturel d'en parler, et qu'il était par conséquent plus élégant de s'en taire. Une scène de Shakspeare, une symphonie de Beethoven, un air de *Freischütz* ou de *Don Juan* le faisaient tressaillir et pleurer; mais il se fût jugé lui-même souverainement ridicule s'il eût laissé deviner son émotion, et il affirmait avec un grand sérieux ne rien connaître de comparable, en musique, à l'air du *tra la la*, et, en poésie, au récit de Bilboquet dans les *Saltimbanques*.

Emilien de Tréville avait l'âme moins poétique, l'imagination moins vive que Christian; mais il était fort joli garçon, et chantait aussi bien la mélodie sentimentale que la chansonnette.

Ceci posé, nous imiterons madame de Mervyn; nous ferons signe à nos deux héros de s'asseoir, et nous laisserons se dérouler au hasard la conversation.

Pour une Bretonne arrivée à Paris depuis dix-huit mois à peine, madame de Mervyn se tira fort bien du premier moment; elle posa à côté d'elle un livre qu'elle ne lisait pas, se souleva à demi, tendit la main à Christian, et salua Emilien d'un bienveillant sourire, tout cela avec une sobriété de gestes, une perfection de nuances qui faisaient honneur à sa distinction naturelle.

— Monsieur, dit-elle à Emilien, j'avais fort à me plaindre de l'abandon de M. de Kermoël; il a voulu se faire tout pardonner en une fois... c'est donc à lui que je pardonne, et c'est vous que je remercie.

Tout en parlant, la marquise remarqua, sans se l'expliquer, une nouvelle singularité de Christian : autant elle avait été frappée du ton cérémonieux de la lettre dans laquelle il lui demandait la permission de lui présenter son ami, autant elle fut surprise du soin qu'il semblait prendre en ce moment pour constater entre elle et lui une parfaite intimité.

— Chère madame, lui dit-il, vous voyez devant vous deux joueurs convertis, deux pécheurs pénitents...

— Ah! c'est moi qui suis la pénitente! répliqua en souriant la marquise; savez-vous, Christian, qu'il n'y a que de vieux amis pour faire de pareils compliments!

— Alors, madame la marquise, fit Emilien, en se redressant dans sa cravate et pressé de profiter de son premier avantage, j'implorerai de votre bonté la plus précieuse des faveurs...

— Et laquelle?

— Le titre de nouvel ami, autorisé à réparer les gaucheries des anciens, en vous disant que ce n'est pas notre pénitence que nous venons chercher ici, mais le moyen le plus infaillible et le plus aimable de persister dans notre conversion.

— Attrape! ajouta *in petto* Emilien en regardant Christian qui se mordit les lèvres.

— Compliment de coiffeur! pensa celui-ci pour se consoler.

La conversation marcha ainsi, chatoyante, capricieuse, inégale, pareille à ces échevaux de fil ou de soie que dévide une main légère, et qui, tour à tour, s'enchevêtrent ou se débrouillent; elle effleura une foule de sujets, mais dans ces nombreuses évolutions, cette causerie eût sans cesse offert à l'observateur les mêmes caractères: constamment gracieuse et bienveillante chez madame de Mervyn; brillante et empreinte d'une trace de présomption élégante et de fatuité satisfaite chez Emilien de Tréville; entremêlée de gaucheries, de dissonances, d'indices bizarres de mécontentement, d'inquiétude, de préoccupation ombrageuse et jalouse, chez Christian de Kermoël.

Dix heures sonnèrent: la marquise regarda la pendule. «Déjà!» fit Emilien en se levant comme à regret. «Il faut laisser sortir madame de Mervyn!» dit sèchement M. de Kermoël.

— Messieurs, dit la marquise, puisque vous êtes venus chercher auprès de moi votre pénitence, voulez-vous la prolonger de quelques heures? Je vais chez madame de Séverolles, ma tante... Elle est aussi votre cousine par alliance, Christian, et je suis sûre que vous l'avez bien négligée depuis quelque temps; voulez-vous que je vous conduise tous les deux chez elle? peut-être sautera-t-on au piano; peut-être fera-t-on un peu de musique... Vous risquez-vous?

— De grand cœur! s'écria joyeusement Emilien. Christian ne dit rien; mais on lui eût offert de changer en un dix de pique qui lui eût fait gagner mille louis le valet de trèfle qui les lui avait fait perdre, qu'il n'eût certainement pas consenti à laisser Emilien, seul pendant cinq minutes, avec madame de Mervyn.

Un instant après, la calèche de la marquise la conduisit, accompagnée de nos deux héros, rue de Varennes, chez madame de Séverolles. En dessous des propos gracieux et frivoles qui continuaient dans la voiture, on eût pu saisir aisément dans l'esprit de chacun des interlocuteurs une pensée dominante, comme ces accompagnements d'orchestre qui se détachent de la mélodie.

— Quel motif a donc Christian pour se montrer si bizarre, si peu naturel, si différent de ce qu'il a toujours été pour moi? se demandait tout bas madame de Mervyn.

— Ah! elles sont toutes les mêmes... un visage nouveau, une jolie figure, une cravate bien mise, l'air fat et des compliments fades, voilà ce qu'il faut pour leur plaire! songeait Christian.

— Avant huit jours, cette pauvre marquise est folle de moi! pensait Emilien.

A. de Pontmartin.

(*La suite au prochain numéro.*)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON parait chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs 50 centimes* pour la province, à M. Goubaud, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. Bruylant-Christophe, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

Pour la France, un an 10 francs. — Pour l'Étranger : 12 fr.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du Moniteur de la Mode, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des Patrons découpés.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	Espagne. — Portugal	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	Turquie. — Grèce	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	Valachie. — Moldavie	38	20	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
Danemark	30	16	»	États Romains	40	20	»
Russie	34	18	»	Vénétie	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	Autriche	40	20	»
Belgique	36	19	10	États-Unis	40	20	»
Hollande	36	19	10	Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £ 2, *post free*............ 50 francs. | Six mois, £ 1, *post free*.................. 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

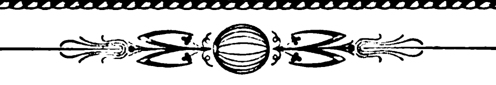
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

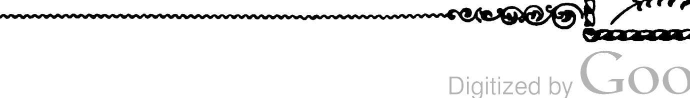
MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2^E NUMÉRO D'AVRIL 1867

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO D'AVRIL 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 3e NUMERO D'AVRIL 1867.

N. B. — Une circonstance indépendante de notre volonté nous oblige à remettre au troisième numéro d'avril la publication de la *Revue critique de la mode* de madame Louise de Taillac, qui devait paraître dans le présent numéro.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

On portera décidément beaucoup de robes courtes en toilettes de ville ; bien que cette mode n'ait pas toutes nos sympathies, force nous est de l'accepter, en avouant qu'elle offre des avantages pour les sorties à pied où les robes à queue sont intolérables.

Les jolies étoffes abondent cette année. L'émulation provoquée par l'ouverture de l'Exposition universelle a porté ses fruits : les magasins de nouveautés ont déployé toutes leurs bannières, et l'on trouve dans les principales maisons des tissus printaniers dont le bon marché ne nuit pas à la qualité ; — chose assez difficile à expliquer... — Mais Paris est le pays du merveilleux, et il est bien convenu que, cette année, on ne devra s'étonner de rien.

Nous allons décrire quelques costumes faciles à exécuter et dont nos lectrices pourront faire leur profit pour toilettes de voyage.

Une robe de mohair, de nuance gris feutre, est de forme *princesse*. Le corsage est rond, la jupe recouverte par une tunique découpée à pans ; chaque pan est garni de rouleaux de satin noir; les bords, qui forment pointe, sont frangés de soie noire gros grain, et à l'extrémité du milieu se trouve un beau gland de passementerie assortie à la frange. La tunique a cinq pointes, dont deux de chaque côté et une derrière ; celle-ci, beaucoup plus large que les autres, mais frangée comme elles, fait la traine. Le tour de la jupe est orné d'un rouleau de satin; des ornements en satin et franges sont posés aux épaules et au bas des manches. — Cette toilette est très-distinguée. — Nous ferons remarquer, en passant, que le satin s'emploie beaucoup, cette année, pour la garniture des robes et des chapeaux.

Une autre toilette est en foulard uni, nuance violette de Parme. La jupe est garnie, devant, en tablier par des ruches de ruban violet foncé fileté de blanc. Le derrière de la jupe, légèrement à traîne, n'a d'autre garniture qu'une corde posée dans le bas. Le corsage est orné de ruches et boutons de jais.

Une robe de taffetas, nuance capucine, est décorée de motifs de satin marron, entourés de guipure noire. Le corsage et les manches ont des garnitures en rapport.

Une très-jolie toilette courte est composée en taffetas gris, et à deux jupes, avec casaque assortie. Le bas de la première jupe a un volant plissé sur lequel se trouve une passementerie noire perlée de perles « blanc d'œuf ». Cette passementerie est reproduite par un motif plus volumineux sur les biais de taffetas noir qui décorent la seconde jupe et la casaque.

Une toilette qui nous a paru ravissante est ainsi composée : Robe de taffetas noir filetée de blanc à deux jupes ; celle de dessous est entourée de trois rangs de galons de velours bleu de ciel perlé d'étoiles de jais; la seconde jupe est relevée en *camargo* par des brides du même velours. La confection est une casaque courte flottante, bridée en long par des velours qui se reproduisent aux coutures des manches et autour des poignets ; boutons de jais noir.

Les robes de bal sont encore à l'ordre du jour. Nous allons décrire, dans cette catégorie, quelques-unes des créations nouvelles de la maison Delacroix (41, rue de la Bourse), dont la vogue ne se ralentit pas.

Robe de tulle illusion. — La jupe, garnie de blondes anciennes formant tablier, se termine dans le bas par un bouillonné-tunique en faille maïs relevée par des grappes de raisin en or. Corsage garni d'une petite berthe ronde et ornée de blondes anciennes et de raisins. Cette toilette est charmante.

Autre toilette d'un très-grand genre, et qui sera portée par une de nos plus jolies Parisiennes. — La robe, en tulle de Lyon noir, est recouverte à plat d'un tulle brodé de jais noir. Dans le bas de la jupe, un plissé noir brodé de satin est recouvert d'une large dentelle brodée de jais ; sur chaque couture de la jupe est un entre-deux de jais terminé par un bouquet de grenades; enfin, le devant de cette même jupe forme tablier au moyen de quatre lambrequins espacés et retenus de chaque côté par des bouquets de grenades formant choux. Des bouquets semblables se retrouvent sur le corsage, entièrement brodé de jais, et sur la ceinture en satin noir.

Nous ne savons si cette description paraîtra suffisamment claire à nos lectrices, mais nous pouvons leur certifier que cette robe, très-originale, mérite d'être vue. Elles pourront voir d'ailleurs, dans les salons de la maison Delacroix, à côté de ces petits chefs-d'œuvre destinés à vivre et mourir en une soirée, de charmantes robes de ville en faille de toutes nuances : une, entre autres, de forme *Empire*, à longue traîne et garnie de rouleaux ou de plissés, dont le prix (160 fr.) leur causerait une véritable surprise, si elles ne savaient déjà que cette maison, presque inconnue hier, doit sa célébrité d'aujourd'hui à de semblables tours de force.

Les nouveautés en lingerie sont très-abondantes au début de la saison. On nous a montré des objets d'une remarquable élégance chez madame Brémond (à la *Couronne impériale*, rue Neuve-des-Petits-Champs, 76). Comme toutes les grandes maisons, la *Couronne impériale* a exhibé toutes les richesses créées par son talent pour ce mémorable printemps de 1867. D'après ce qu'on nous dit, nous pouvons assurer à nos lectrices que les corsages blancs seront en très-grande vogue pendant toute la saison. On fera aussi une grande quantité de petits paletots droits en lingerie. La forme de ces vêtements, qui n'est pas plus grande que celle des vestes d'intérieur de la dernière saison, semble avoir été adoptée pour la lingerie plutôt que pour les confections d'étoffes.

Les modèles de madame Brémond sont garnis d'appliqués en guipure ou valenciennes, avec entre-deux et petits volants pareils. Dès qu'il fera chaud, on portera des toilettes complètes ainsi organisées ; la jupe de dessous aura le volant de rigueur. On portera des corsages blancs décolletés ornés de rubans et de dentelles ; mais ceux-ci ne se sont montrés encore qu'en costumes de soirées, et nous attendrons, pour en parler, l'époque des bains de mer.

Les bonnets de matinée ont la forme à résille que le chignon rend obligatoire. Madame Brémond sait leur donner de la grâce par l'addition habilement combinée de ruches en ruban et de barbes de dentelle. Les bonnets du soir (que l'on peut aisément confondre avec des chapeaux) sont un mélange de fleurs, perles, dentelles et rubans. De forme ovale ou arrondie, la coiffure aujourd'hui n'est plus qu'un accessoire posé par le

coiffeur; pourtant les compositions de la *Couronne impériale* sont assez artistiques pour qu'on les recherche comme types de bon goût.

Quant aux lingeries en cols et manches, les patrons sont tellement variés en ce moment, qu'il faut conseiller aux femmes de suivre, à cet égard, les inspirations de leurs fournisseurs. On porte des cols découpés en lames, des cols à revers, des cols bretons, des cols amazone, des Pompadours, des ruches et des Dubarry. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la lingerie élégante n'a jamais été plus en état de justifier son succès auprès des élégantes.

Les ornements de robes exigent plus que jamais les perles; on fait même dans ce genre, si cultivé depuis quelque temps, des nouveautés fort séduisantes. Il suffit, pour se ranger à notre avis, d'examiner avec soin les vitrines que la maison Ransons et Yves (à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin) a décorées, à l'Exposition universelle, en y plaçant ses plus admirables nouveautés. Il serait bon d'aller là, le carnet à la main, prendre une foule de renseignements, mais le temps nous a manqué; ce n'est que partie remise.

Maintenant, mesdames, parmi les hautes nouveautés dont s'est enrichi le domaine de la mode, nous croyons devoir vous en signaler une qui, en se recommandant par son opportunité, est vouée d'avance au succès.

Il manquait une dentelle spécialement propre à ornementer, dans toutes les nuances, le tissu cachemire dont l'emploi est si répandu et qui, par ses qualités de souplesse et de chaleur, convient si bien soit aux jupons, jouant aujourd'hui un grand rôle dans le costume, soit aux robes de chambre, corsages élégants, péplums, rotondes, confections pour bains de mer, etc.

Cette lacune est désormais comblée par la création récente de la *dentelle-cachemire*, appelée, ainsi que nous le disions, à un grand succès, parce qu'elle peut aussi s'appliquer sur toutes les étoffes, qu'elle se fait dans toutes les nuances diversement combinées ensemble, et qu'elle présente à la fois l'élégance et la solidité.

Au nombre des merveilles que va nous offrir l'Exposition, on peut, du reste, citer dès à présent une vitrine spécialement consacrée à la dentelle-cachemire, la vitrine de M. J. Badois, de Paris. Un burnous splendide, un ravissant corsage dont toutes nos élégantes voudront avoir le pareil, enfin un assortiment complet de dentelles-cachemire de toutes hauteurs et de toutes nuances, affirmeront l'utilité et l'élégance incontestable de cette dentelle, adoptée, dès son principe, par le monde élégant et destinée à prendre le premier rang parmi les plus précieux éléments d'ornementation.

On nous demande quelques détails sur les toilettes d'enfants. Nous en avons esquissé plusieurs modèles le mois dernier. Dans ce moment, on a de tout à profusion, et bien que le proverbe affirme « qu'abondance de bien ne nuit pas », la chronique, qui a trop à voir dans la même semaine, est forcée quelquefois d'ajourner ses appréciations.

Les magasins du *Cardinal Fesch* (rue Neuve-Saint-Augustin, 45), qui nous approvisionnent avec une générosité que nous ne saurions trop louer, sont aussi mis à contribution par l'Exposition, et il a fallu attendre le grand jour pour pénétrer dans le sanctuaire. En attendant que la semaine de Pâques nous donne l'occasion de décrire les modèles du *Cardinal Fesch*, notons quelques jolies toilettes dont on peut se servir en toute occasion.

Costume de petite fille de trois à quatre ans. — Robe de mohair, gris, maïs ou blanc; corsage recouvert de pattes qui descendent sur la jupe; ces pattes sont carrées, de même tissu que la robe, et brodées de soutache ponceau ou bleue. Corsage décolleté, avec intérieur d'une chemisette de batiste dont les manches sont apparentes, car le corsage n'a qu'une manche courte taillée en jockey.

Autre toilette, même âge. — Robe de cachemire bleu, avec double jupe de taffetas mille raies blanc et gris. Cette deuxième jupe, plus courte, est découpée en festons ronds, garnis de ruches de ruban bleu. Le corsage, pareil à celui du premier costume, est orné de ruches.

Les costumes de petit garçon conservent le type breton, qui leur sied à ravir. Jusqu'à ce moment, on les confectionne en drap léger, avec galon de teinte uniforme et boutons ronds d'os ou de nacre.

Le dessus des chapeaux est garni de fleurs: ceci est adopté pour la toilette des premiers beaux jours. Ce sont des fleurs des champs mélangées, ou bien encore des bluets, des violettes, des primevères, des roses de haies, des lilas, des pâquerettes et des muguets. Madame Perrot-Petit (rue Neuve-Saint-Augustin, 20), dont le talent est apprécié en tous pays, joint à ses apprêts des branches de feuillage qui retombent en manière de *guides* et sont d'un heureux effet. — Sur les chapeaux de paille, on pose une fleur de côté et du feuillage tout autour. — Les chapeaux de tulle ou de crêpe sont garnis de roses et de perles satinées. Madame Perrot-Petit a des modèles composés de telle manière, qu'il suffit de les assujettir sur une forme pour que le chapeau soit terminé. Voilà qui rend la tâche de la modiste bien facile à remplir.

Nous signalons à l'attention de nos lectrices la Quintessence balsamique, produit oriental qui a été admis à l'Exposition par les soins de la Société d'importation (rue Montmartre, 169, à l'angle du boulevard). La Balsamique est un extrait de fleurs et de résines; son odeur exquise la rend précieuse pour la toilette, mais elle a droit, en outre, à nos éloges en vertu de qualités hygiéniques que nous n'avions pas encore rencontrées. C'est pour effacer les rides, rendre au tissu dermal sa fraîcheur et son éclat, raviver les couleurs et redonner du brillant au teint, que la Balsamique est incomparable. On regrette que ce produit si efficace n'ait pas eu plus tôt ses lettres de naturalisation, et l'on doit savoir gré à la Société d'importation d'en avoir mis la consommation à la portée de tous et de toutes.

On comprend que les plantes d'Orient contiennent des sucs d'une énergie exceptionnelle. Les rayons du soleil agissent, et tout le secret est là; mais dans ce pays favorisé par une température essentiellement fécondante, les savants s'occupent peu de rechercher les moyens de mettre à profit les trésors de la végétation. Voilà qui explique pourquoi l'on n'avait jamais eu d'extraits de la valeur de la Balsamique. Séchées et rapportées en nos pays, les plantes orientales perdent presque toutes leurs vertus; aussi la Balsamique est-elle distillée dans sa patrie, et le seul soin de la Société d'importation est de nous la transmettre dans toute sa pureté.

Nous sommes des premiers à recommander cette *quintessence* dont le succès ne saurait être douteux, puisqu'il se place sous le patronage des jolies femmes, qui ne manqueront pas d'en faire apprécier le mérite et d'en propager l'usage.

Marguerite de Jussey.





FLEURETTE. LE CABLE. Planche 87.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Confections de la maison Robert frères, rue de Richelieu, 85.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES ET CONFECTIONS, N° 849.

Modes de chapeaux de madame ALEXANDRINE.

Confections de la maison ROBERT FRÈRES, rue de Richelieu, 85.

N° 1. Chapeau rond, en crin blanc; garni de fleurs des champs. Des feuilles de lierre forment les brides « à l'esclave. »

MIGNON. — Ce vêtement se fait en tissu de fantaisie pareil à la robe ou en petit drap impérial rouge ; il se porte alors comme fantaisie de printemps. La couture du dessous du bras cintre légèrement ce paletot, qui s'ouvre en fuyant beaucoup sur le devant pour laisser entrevoir un petit gilet, simulé seulement.

Le devant, plus long que le dos, forme une large patte au milieu de laquelle se trouve une poche. Un biais d'étoffe pareille, recouvert d'une traînée d'appliqués en jais, forme la garniture du tour ; les pans du devant, seulement, se terminent par une frange. Le dos, qui n'est pas plus long que le gilet, est garni d'un motif en broderie formant la gerbe.

N° 2. Chapeau de paille. Un ruban de couleur forme la passe de dessous, de laquelle s'échappe une dentelle composant le bavolet. Plume marabout retenue par une fleur.

DON CARLOS. — Paletot en faille avec large pli creux dans le dos; manches longues et ouvertes. Le pli du dos est plus long que la confection et forme en même temps une large patte toute garnie de petites gerbes au crochet, comme sur le devant. La manche, qui est également beaucoup plus longue que la confection, forme deux pointes très-aiguës, se terminant par des glands. (*Voyez notre feuille de patrons.*)

N° 3. Chapeau en paille de riz, dont la passe est garnie d'un ruban de couleur. Bouquet de fleurs des champs sur le devant. Brides en taffetas, nouées derrière et retenues, de chaque côté, par un bouquet de fleurs.

CASAQUE A CEINTURE se fermant au milieu du devant jusqu'à la ceinture seulement, où les devants se croisent et ferment de côté. Le bas du devant est rond et croise sur l'autre côté, qui est plus long et terminé en pointe ; frange-résille tout autour, ainsi qu'à la ceinture ; le reste de la garniture est formé par des barrettes en passementerie.

N° 4. Chapeau en tulle plissé, garni de dentelle et de petits agréments de jais blanc. Brides en tulle et retenues par une perle.

CHARMETTE. — Paletot en faille, dont les devants forment deux pointes plus longues, garnies de très-longues franges. Le dos forme également deux pattes comme le devant, et est ouvert jusqu'à la taille. Les côtés sont terminés par de la guipure perlée et les contours sont garnis de riche passementerie.

N° 5. Catalane en ruban, bordée de dentelle, avec deux longs bouts en dentelle tombant derrière.

VESTE ODALISQUE, décolletée en cœur, et se croisant pour fermer de côté par deux longues pattes de ceinture. La manche large, très-ouverte et garnie de brandebourgs en perles d'*ambre*. Le même agrément garnit le tour de la veste, ainsi qu'une large frange en mêmes perles.

N° 6. Chapeau-toquet en paille de riz, sans bord, oiseau-mouche sur le côté. Guirlande de fleurs formant cache-peigne. Brides en taffetas retenues, de chaque côté, par un petit bouquet de fleurs.

FANTASIO. — Ce vêtement a un petit côté sur lequel viennent se croiser le dos et le devant. Le petit côté, assez court, est garni de guipure, sous laquelle tombe une longue patte carrée terminée par des glands. Le dos et le devant sont écaillés et garnis de longues guides en passementerie.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 87.

N° 1. FLEURETTE. — Paletot formant de larges écailles dans le bas et entourées par un riche galon en passementerie ; dans chaque écaille, on pose une fleur en faille et en satin ; même ornement sur l'épaule ; une guirlande de ces mêmes fleurs cache la couture du dos.

Chapeau à petits bords et à calotte basse et plate en paille belge, avec fleurs en perles d'ambre ; une fleur en perles d'ambre et une bride en même perles passe sous les cheveux.

N° 2. LE CABLE. — Confection en cachemire noir, dont les pièces du dos prolongées forment les manches (les devants sont fixés au moyen d'un petit dos de paletot en soie qui les retient) ; la garniture se compose d'arabesques en petit galon câblé.

Chapeau en soie, recouvert de tulle, formant un bouillonné derrière ; dentelle et fleurs sur le devant ; brides passant sur la passe.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

DON CARLOS, paletot en faille noire, de la maison *Robert frères*, rue de Richelieu, 85.

Ce riche vêtement est d'une coupe simple et élégante ; il tombe droit devant ; il est orné d'un galon de soie posé de biais et entouré de broderies au crochet que l'on peut remplacer facilement par de la passementerie. Il est à larges plis creux dans le dos et à longues manches ouvertes.

Pour former les plis du dos, il faut réunir les lettres AA, à l'endroit marqué sur notre planche.

Le pli du milieu du dos est taillé plus long que la confection ; il simule une large patte qui est toute garnie de petites gerbes au crochet comme sur le devant. La manche est également plus longue que la confection et forme deux pointes aiguës terminées par des glands.

N° 1. Devant.
N° 2. Dos.
N° 3. Manche.
N°s 4 et 5. Passe et calotte d'un nouveau chapeau *Paméla*, de madame ALEXANDRINE.





Odalisque — Fantasia — 849

[illegible] Bruzeaux [illegible]

MADRID. El Correo de la Moda P. J. de la Peña

UNE MESSE DE CARÊME AUX TUILLERIES.

N'ayant point de bal à vous raconter, ni de fêtes mondaines, il me prend envie de vous conduire à la messe de la chapelle des Tuileries, où vos yeux, à la rigueur, pourront être émerveillés, non de la splendeur du culte, mais tout au moins de la nouveauté du spectacle.

La chapelle, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, se trouve au centre du pavillon qui rejoint la rue de Rivoli. Ni le luxe, ni l'élégance, ni l'art, ne se sont préoccupés de l'orner et de l'embellir; les murs sont de pierre, sans l'ombre de dorure ni de peinture ; une tribune recouverte de draperies de velours rouge, soutenue par des colonnes massives, est le lieu où la famille du souverain entend la messe ; elle se trouve de plain-pied avec les appartements de réception, comme au château de Versailles.

Toutefois, aujourd'hui, de même qu'au temps de l'ancienne monarchie, la Cour descend dans la chapelle pendant le carême, pour l'office du dimanche, à midi. Deux prie-Dieu et deux fauteuils occupent le centre du chœur, qui est couvert d'un tapis ; des banquettes de velours à dossier remplissent la chapelle ; quelques prie-Dieu, sur le devant, sont destinés aux dames de service. Dans les contre-allées, séparées du chœur par des colonnes soutenant les tribunes circulaires, se placent les dames invitées, et munies de billets roses ou blancs. La chaire est à gauche, en face du banc d'œuvre, destiné aux marguilliers ou grands officiers de la couronne.

Plusieurs tableaux, qui ne sont que des copies de maîtres, s'étalent tristement sur les murs froids. La copie de *la Descente de Croix* de Rubens, assez réussie, est placée dans l'ombre, sous les tribunes, et se voit à peine. L'autel supporte une *Assomption*; ce doit être une copie de celle de Murillo qui est au musée du Louvre. De chaque côté, deux copies de Rubens, je crois : *le Vieillard Siméon* et *la Visite de la Vierge à sainte Élisabeth*. J'avoue que ces tableaux, de couleur chatoyante et chaude, tout empreints de vie, de grâce et d'une sorte de coquetterie dans l'attitude, les lignes et l'expression des personnages, ne me paraissent point faits pour élever l'âme vers des régions bien divines... Mais, j'y pense, ceci n'est point nécessaire, puisqu'on ne les voit pas ! on les devine à peine derrière les innombrables candélabres, flambeaux et cierges qui ornent l'autel.

Pour tout dire, en un mot, la vue de cette chapelle presque monacale, — à l'exception toutefois des siéges de velours, qui ne sont point du cloître, — ne saurait donner aux chrétiens que des idées d'humilité, de pauvreté et... des élans de confiance et de regret à ceux qu'effraye le haut chiffre du budget de la Cour. Dieu est vraiment honoré dans ce saint lieu comme il veut l'être; c'est d'un bel exemple.

La messe s'y dit avec une rapidité toute napoléonienne. Pourquoi la musique ne l'imite-t-elle pas ! Que fait donc l'illustre M. Auber pendant qu'on joue là des *obligato* de cornet à piston, ou de tout autre instrument pour le moins aussi religieux, un dimanche de carême, — lui, *kappelmeister!*

Dès onze heures, la chapelle se remplit de dames en élégantes toilettes du matin ; pour les hommes, ils font antichambre, malgré leurs cravates blanches et leurs habits noirs (qui sont de rigueur); mais, à la vérité, ils forment galerie sur le passage de Leurs Majestés.

A midi, un grand bruit se fait entendre, et le cri : l'Empereur ! Comme une ruche d'abeilles bourdonnantes, la Cour fait irruption dans la chapelle. L'Empereur et l'Impératrice, saluant à droite et à gauche, se rendent à leurs prie-Dieu. Deux chambellans, l'un en habit rouge, l'autre en habit bleu, se tiennent debout derrière leurs fauteuils, et l'office divin commence. Un grand nombre de prêtres entourent l'autel : c'est là le seul luxe remarquable.

L'Impératrice, le dimanche où je l'ai vue, était vêtue d'une robe bleu de roi ; manteau de forme péplum en velours noir brodé de jais, avec un chapeau blanc orné de feuillages. L'Empereur, en tenue de général, portait le grand cordon.

Les dames de la Cour étaient fort simples dans leurs toilettes, presque négligées, oserai-je dire. En revanche, les invitées étincelaient. Madame de P... portait une robe bleue couverte de guipures, corsage de même, formant veste, chapeau assorti. C'était fort joli, et son charmant visage l'était encore plus. Les chapeaux se ressemblaient presque tous, soit de dentelle noire ou de tulle blanc, avec diadème de feuillage *d'automne*. D'automne ? sans doute, parce que nous sommes dans la saison des lilas et des feuilles d'un vert si tendre !

Quelques jeunes filles en robe gris perle ou bleue, — car le bleu est décidément de mode, vous savez pourquoi? — portaient des fichus Marie-Antoinette de guipure, et n'avaient point d'autres manteaux ; des guirlandes de clématite encadraient leurs visages et couvraient le dessus de leurs têtes, pour avoir l'air de ressembler à des chapeaux. C'était très-frais et très-printanier. Les étrangères et les *israélites* dominaient dans l'assemblée. Des israélites à la messe ! direz-vous ; c'est impossible ! Eh non ! madame, ne vous ai-je point dit encore que l'abbé Baüer est le prédicateur de la Cour cette année, et qu'il était juif avant d'être chrétien?

Ceci vous explique, je pense, l'attrait que sa prédication peut avoir, en dehors de la grandeur du lieu où il prêche, pour ses coreligionnaires d'autrefois. Il parla sur la Foi ; il ne fit point comme cet orateur de province qui, invité par madame de Maintenon à prêcher devant le roi-soleil vieillissant, prit pour sujet : la Mort. A ce titre maladroit, les courtisans tremblèrent pour le succès du provincial ; ils avaient tort toutefois : il le leur prouva vite ! Écoutez l'exorde de son sermon : « La mort est la fin de l'homme; elle lui ouvre les portes de l'éternité heureuse ou malheureuse ; nous devons, c'est la loi, tous mourir, » et se reprenant, « ou du moins, *presque tous*, sire ». Le roi ne put s'empêcher de sourire de la flatterie et de la sottise du bon père, qui put continuer son sermon, fort content de soi et même de ses auditeurs.

Ces orateurs-là sont rares, Dieu merci ! On n'en compte plus guère aujourd'hui. L'abbé Baüer est assez petit ; il est d'apparence délicate, et cependant sa voix et son geste annoncent la vigueur.

Sa parole n'est point dogmatique ; c'est par la morale surtout et même par le sentiment qu'il veut prouver la nécessité de la *foi*. Il a trouvé, l'autre dimanche, de fort beaux accents sur ce sujet, pleins d'âme et d'attendrissement sur la *mère* et son influence dans la famille. C'était vrai, bien dit, fortement pensé, sans l'ombre de lieux communs. Voilà de la réelle éloquence. Il m'a semblé, toutefois, qu'il donnait au *prêtre* un rôle qui touche de bien près à celui de la mère, et qui, à vrai dire, l'annihile. Ai-je mal compris? Je le désire.

JEANNE DE MONCEL.



THÉATRES

Le sort en est jeté : nous ne parlerons aujourd'hui que de musique.

Nous saluerons d'abord, à l'Opéra-Comique, le début d'un jeune compositeur, dont on parle beaucoup depuis quelque temps, et qui promet de faire plus de bruit encore dans l'avenir, pourvu que messieurs les directeurs lui prêtent vie. Disons tout de suite que M. Jules Massenet est l'élève de MM. Henri Reber et Ambroise Thomas. Une *Suite d'orchestre*, exécutée aux concerts populaires et à l'Athénée, sous la direction de M. Pasdeloup, avait déjà commencé, au début de la quinzaine, la réputation de ce jeune compositeur, qui n'a pas encore atteint sa vingt-cinquième année, bien que le grand prix de Rome qu'il a obtenu date déjà de trois ans (1863). Son ouvrage en un acte, *la Grand'Tante*, que vient de donner l'Opéra-Comique, montre ce qu'on peut attendre de ce débutant qui, dès le premier pas, affirme la force de devenir un maître.

Le livret de M. Jules Adenis n'est pas de ceux qui ouvrent aux musiciens de larges horizons. C'est tout au plus une bluette que pourrait signer M. Octave Feuillet, et dont le sujet échappe par sa ténuité aux doigts un peu lourds de la critique. En deux mots, il s'agit d'un testament qu'une jeune veuve a jeté au feu, et qu'une servante a sauvé. Un beau jeune homme, quelque peu militaire, qui se croit l'héritier, s'éprend de la veuve et lui offre sa main, son héritage et ses galons de brigadier. La veuve refuse ; mais, quand elle apprend que le testament qui lui donne tout « a échappé aux flammes », et qu'elle est la maîtresse du manoir, elle retient l'amoureux brigadier, et tout s'arrange en famille, comme il convient à des héros d'opéra-comique.

M. Jules Massenet a brodé là-dessus une musique légère, mais pleine de charme et d'originalité. Une ravissante chanson bretonne a été bissée, et l'on a vivement applaudi un air très-bien dit par Capoul au commencement de la pièce. Nous attendrons maintenant M. Massenet à une œuvre plus importante.

Les Bouffes-Parisiens nous ont donné, la semaine dernière, une bouffonnerie dont, en ce qui concerne le sujet, nous nous contenterons d'indiquer le titre : *Kan-Thalou.* Ce petit ouvrage a servi au début d'un autre jeune compositeur de talent, M. Charles Magner, qui a fait ses études à l'École de musique religieuse de Niedermeyer. Aussi sa partition est-elle soigneusement écrite. Ajoutons qu'elle renferme, outre une ouverture lestement tournée, une suffisante quantité de motifs gais, pimpants, qui prouvent assez qu'un talent sérieux n'attend pas... la valeur d'un libretto.

De Paris à Passy, il n'y a plus maintenant qu'un pas : franchissons-le pour enregistrer la naissance d'un nouveau théâtre fondé sous l'invocation du bienheureux Rossini, apôtre de la musique. Si la direction a toujours la main aussi heureuse dans le choix des pièces qu'elle l'a eue pour l'ouverture, le public de Passy n'aura pas à se plaindre, et nous lui conseillerons même de ne point lâcher la proie pour l'ombre, en favorisant de sa présence les théâtres parisiens.

Après un prologue très-spirituel de M. Alphonse Baralle, on a joué une comédie échappée des cartons de l'Odéon, et qui a pour titre : *Une pointe d'aiguille.* Pointe d'aiguille, en effet, comme fond ; mais, comme forme, c'est une petite perle littéraire, dont le succès n'a rien que de très-légitime.

Un opéra-comique de M. Camille Schubert, *la Dernière vendetta*, a dignement terminé la représentation. Le poëme, disons-le, est fort amusant. Ce n'est point un simple canevas, un prétexte à musique, mais une vraie comédie, alerte et joyeuse, comme il en faudrait souhaiter toujours à nos premières scènes lyriques. Quant à la musique, elle est riche de mélodies délicieuses et a conquis tous les suffrages. M. Camille Schubert porte un nom prédestiné et qui oblige : il s'en est souvenu.

Nos compliments, en terminant, à M. Giraudie, dont nous avons annoncé le concert à la salle Herz, et qui, compositeur et virtuose, y a remporté, à ce double point de vue, un légitime succès.

Robert HYENNE.

Le cercle de l'*Union artistique* a donné, la semaine dernière, une de ces fêtes brillantes et gaies dont il a la spécialité. On y a joué la comédie, et non sans succès. Dans l'auditoire extrêmement élégant et nombreux qu'avaient réuni les membres du cercle, se trouvaient un grand nombre de dames dont les toilettes, les diamants, les yeux et les épaules ont dû, croyons-nous, faire une concurrence terrible aux acteurs et nuire quelque peu à l'esprit des auteurs.

Parmi les personnes présentes à cette soirée, se trouvaient, au dire du *Figaro* :

Madame la comtesse de L..., qui portait un bijou extrêmement joli et original : une palette d'or fixée dans les cheveux et garnie de *couleurs* (émeraude, rubis, saphir, brillant, corail rose, etc.); les pinceaux plantés dans l'œil de la palette étaient également *maculés* de pierres précieuses.

Madame la marquise d'A... portait une robe de soie rose, couverte de dentelles d'Angleterre, agrémentées de perles ; un large papillon de diamants et de rubis oscillait dans ses cheveux.

Madame S...., d'une beauté très-originale et très-sympathique, était couverte de dentelles noires ; le collier et les boucles d'oreilles en perles plombées.

Madame d'H... avait une toilette d'une fraîcheur extrême : une jupe blanche, recouverte d'une tunique de satin bleu et de dentelles.

Madame F..., femme d'un peintre de talent, portait une robe de gaze jaune et une tunique de satin de même nuance.

Du reste, les doubles jupes étaient de règle, et les robes de dessus étalaient des *traînes* d'une longueur aussi majestueuse que gênante.

Aucun homme n'était admis à la soirée, à moins d'être membre du cercle. Ceux-là même qui en faisaient partie ne pouvaient présenter que leur mère, leur femme ou leur proche parente : on a donc été certain de se trouver en excellente compagnie, et, par ce temps de sociétés mélangées et confondues, la chose est si rare qu'elle mérite qu'on la signale.

***

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL OU UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX

(PROVERBE RACONTÉ — SUITE.)

IV

Le salon de la baronne de Séverolles avait conservé la plupart des traditions de ces temps heureux où une femme âgée, spirituelle, indulgente, consommée dans l'art difficile de faire causer chez elle, pouvait trouver, au déclin de la vie, une souveraineté aussi brillante et plus paisible que celle de la beauté ou de la jeunesse, en s'entourant d'un cercle choisi, élégant, civilisé, dont elle devenait le centre, et qui recevait d'elle, non pas ses idées et ses sentiments tout faits, mais le désir naturel de se grouper autour de ses sentiments et de ses idées. Les artistes célèbres, les écrivains en vogue, les hommes politiques, les étrangers de distinction, les femmes à la mode et les nouvelles mariées acceptaient de bonne grâce l'autorité du salon de madame de Séverolles, et venaient y préluder à leurs succès avant de se lancer dans un monde plus bruyant et plus vaste.

Le talent ou le mérite de la bonne et gracieuse dame était de tirer le meilleur parti possible des éléments divers, souvent même contraires, qui se réunissaient sous ses yeux, et de faire tourner au profit de tous les agréments et même les défauts de chacun. Ainsi elle excellait à arrêter une discussion au moment où elle eût cessé d'être piquante pour devenir aigre-douce, à engager la conversation sur un sujet qu'elle savait devoir plaire à la personne qu'elle désirait faire briller, à ne laisser à l'intimité que ce qu'elle a de précieux, en lui ôtant ce qu'elle eût offert d'exclusif, et surtout à prendre ses mesures pour qu'en sortant de chez elle chacun fût content des autres et enchanté de soi. Pour obtenir tous ces résultats, pour conserver intacts tous ses priviléges, elle n'avait eu qu'une étude à faire, celle de la vanité masculine et féminine, sous tous ses aspects, dans toutes ses variétés innombrables. Cette science, que l'on n'enseigne ni dans les colléges ni dans les chancelleries, est pourtant nécessaire à tous ceux qui ont un intérêt quelconque à faire penser, dire ou vouloir aux gens autre chose que ce qu'ils diraient, penseraient ou voudraient, si l'on n'avait recours au ressort caché qui les dirige à leur insu. C'est à cela, dit-on, que consiste la diplomatie, et certes il n'en faut pas plus pour prévenir un *casus belli* ou réconcilier deux puissances rivales que pour maintenir un équilibre de bonne humeur entre deux femmes élégantes, deux poëtes célèbres, deux ministres ou deux cantatrices, se rencontrant dans le même salon.

Il y a des esprits chagrins qui appellent coteries les réunions telles que celle qui se formait, tous les soirs, chez la baronne de Séverolles. Le nom n'y fait rien, et la puissance de ces *coteries*, si l'on s'obstine à les appeler ainsi, pourrait être particulièrement constatée par ceux qui ont essayé de s'en passer.

Il y a d'autres censeurs moroses qui nomment égoïsme la bonté indulgente, spirituelle et polie, du genre de celle de la baronne. D'illustres exemples prouveraient, au besoin, que cet égoïsme-là, si c'en est un, est le plus sage calcul que puisse faire une femme d'esprit qui n'est plus jeune, pour être longtemps agréable aux autres et à elle-même.

Quoi qu'il en soit, madame de Séverolles avait beaucoup d'amitié pour la marquise de Mervyn, qui était sa nièce, et qu'elle trouvait charmante. Moins innocente que la marquise, elle connaissait le détail des dissipations coupables de M. de Mervyn, et gémissait tout bas de l'aveuglement de son neveu, assez fou pour préférer à la beauté jeune et pure, fraîche et angélique de sa femme, ces beautés artificielles dont les cheveux, les cils, le visage et les épaules attestent le progrès des inventions cosmétiques. Mais la baronne était femme de trop bon goût pour avoir l'air de s'apercevoir des chagrins de madame de Mervyn et des irrégularités de son mari : elle affectait de les croire toujours épris et heureux, afin d'échapper à l'obligation de plaindre l'un et de gronder l'autre, ce qui eût été le meilleur moyen de rendre l'une plus malheureuse, et l'autre plus incorrigible.

Aussi, en voyant entrer la marquise, accompagnée de deux jeunes gens qui allaient assez rarement dans le monde pour y être fort recherchés, et dont la réputation d'élégance était parfaitement établie, madame de Séverolles éprouva-t-elle un vague sentiment de joie. Ce sentiment devint plus vif encore lorsque, à l'aide de sa sagacité habituelle, elle apprécia les situations réciproques, et devina la rivalité qui commençait à poindre, sans qu'ils se l'avouassent à eux-mêmes, entre Christian et Émilien, l'ancien ami et le nouvel attentif. Bientôt, madame de Mervyn, qui, depuis quelques heures, marchait, comme le maréchal Sébastiani, de surprise en surprise, remarqua, avec un nouvel étonnement, que sa tante, traitant un peu comme sans conséquence M. de Kermoël, son parent éloigné, s'occupait de M. de Tréville avec une distinction toute particulière, et qu'elle ne négligeait rien pour mettre en relief les avantages du jeune élégant, qui se laissait faire avec une fatuité charmante. La baronne de Séverolles semblait même oublier cette fois sa théorie de l'équilibre mondain, aux dépens de Christian, qui, malgré son esprit et son savoir-vivre, devenait à chaque instant plus maussade, et dont la mine piteuse, le sourcil froncé et le silence affecté paraissaient amuser beaucoup sa vieille et spirituelle cousine.

La réunion était peu nombreuse; mais il y avait deux ou trois très-jolies femmes, et une jeune cantatrice d'un talent exquis, d'une distinction ravissante, qui a débuté depuis au Théâtre-Italien. L'entrée de madame de Mervyn avec Émilien et Christian fit sensation. Jusqu'alors, ce qui avait manqué à la marquise pour obtenir dans le monde tout le succès qu'elle méritait, c'était de sortir un peu plus résolûment de la demi-teinte où elle s'était volontairement maintenue, d'abord par amour pour son mari, ensuite à cause de ses premiers chagrins, qui l'avaient abattue plutôt qu'agitée, et dont son innocence ne démêlait encore bien clairement ni la source, ni le remède. Ce soir-là, l'heure de causerie qu'elle avait passée avec ses deux brillants partners, les frais d'esprit et de grâce auxquels elle avait été naturellement amenée pour leur tenir tête, les divers motifs de surprise qu'elle avait trouvés dans la lettre, le langage et les allures de Christian, tout, jusqu'à sa toilette, chef-d'œuvre de la compatissante Juliette, donnait à madame de Mervyn plus d'animation que de coutume, et faisait merveilleusement valoir la suprême élégance de toute sa personne. Madame de Séverolles triomphait ; elle proposa à sa nièce de chanter avec mademoiselle V.... le duo de *Matilde di Shabran;* il y eut dans la manière délicieuse dont l'artiste et la femme du monde se firent à l'instant égales, une de ces petites merveilles de civilisation et de bon goût, qui sont aux sociétés heureuses et polies ce que le parfum est aux fleurs. Les deux virtuoses se mirent ensemble au piano, et commencèrent le beau duo : *No, Matilde, no morrai!* Ce fut Émilien de Tréville qui les accompagna.

La voix de madame de Mervyn était un soprano doux et pé-

nétrant, dont le timbre, plein de délicatesse et de fraîcheur, allait à l'âme sans recourir à de laborieux effets; depuis son mariage, elle avait rarement chanté, et Christian ne se souvenait pas de l'avoir entendue, depuis le temps où elle jetait, avec une insouciance d'enfant, ses joyeuses et téméraires roulades aux échos de Saint-Brieuc. Assis dans un coin du salon, il se sentait vivement ému de cette voix tendre et caressante dont chaque note lui semblait un appel à cette heureuse époque de leur adolescence où il lui eût suffi d'y songer et de vouloir, pour s'assurer la main de Sidonie. Sa mauvaise humeur se changea en une mélancolie sentimentale qui le rendit moins maussade, mais lui fit trouver la marquise encore plus aimable. Il s'attristait de ne pas savoir la musique, lui qui la sentait d'une façon si vive; il enviait surtout Émilien, qui, brillamment superficiel, accompagnait avec aplomb, chantait avec talent, et pouvait, au premier aperçu, paraître beaucoup mieux doué que lui de ces facultés d'imagination ou de sentiment qui font les poëtes, les amants et les artistes. Toutes ces perplexités qui passaient et repassaient dans son esprit, à mesure que ces deux voix juvéniles et pures lui envoyaient les fraîches mélodies de Rossini, lui faisaient trouver tout à coup chez madame de Mervyn des séductions inconnues; elle redevenait femme pour lui dans l'acception la plus attrayante et aussi la plus dangereuse de ce mot charmant, et il se sentait près de l'aimer parce que d'autres semblaient s'apercevoir à quel point elle était aimable.

Aussi, que devint-il, lorsqu'après le duo de *Matilde*, la baronne de Séverolles, avec une insistance mêlée d'un grain de malice, supplia sa nièce de chanter avec Émilien de Tréville le joli duo du *Comte Ory : Ah! quel respect, madame!...* La marquise et Émilien se firent un peu prier, mais, à la fin, ils consentirent, et le duo fut chanté. Émilien fut ravissant de fatuité dans tous les passages où le comte exprime ses présomptueuses espérances à l'égard de la châtelaine, et Sidonie, animée par la musique, encouragée par le succès, déploya une coquetterie, une finesse de grande dame et de femme d'esprit, tout à fait à la hauteur de cette étincelante page. Les applaudissements furent unanimes, et ils continuaient encore, lorsque le marquis de Mervyn entra dans le salon.

Comme tous les maris qui se dérangent, M. de Mervyn croyait pallier ses torts en restant fidèle à certaines habitudes qui l'assujettissaient fort peu et le mettaient en règle vis-à-vis de madame de Séverolles, dont il redoutait la perspicacité. Ainsi, il était bien rare qu'il ne vînt pas vers minuit faire une apparition chez sa tante, sauf à s'excuser auprès de sa femme de ne pas la reconduire, en alléguant une partie de whist commencée, un pari à juger, une course à arranger, ou tout autre prétexte à l'aide duquel les époux, novices dans le mal, s'imaginent couvrir leurs énormités. Justement, ce soir-là, M. de Mervyn avait un souper chez du Breuil, un de ses partners du club; il comptait ne passer que cinq minutes chez sa tante, et se creusait la tête dans l'escalier pour trouver une raison qui *colorât* suffisamment la brièveté de sa visite.

Lorsqu'il entra, le salon était encore sous le charme des deux jolis morceaux que l'on venait de chanter, et de la délicieuse voix de madame de Mervyn, dont le regard brillait d'un éclat inaccoutumé. Madame de Séverolles, enchantée de l'arrivée de son neveu en un pareil moment, affectait, dans ses félicitations et ses remerciments, plus d'enthousiasme encore qu'elle n'en éprouvait. Elle pressait tendrement la main de Sidonie, pendant que le bel Émilien, légèrement incliné devant elle, et s'efforçant de prolonger le duo *en un dialogue vif et animé*, complimentait la marquise avec un mélange très-significatif d'admiration pour elle et de confiance en lui. Christian s'efforçait de faire bonne contenance, et, appelant à son aide tout son stoïcisme d'homme du monde, cherchait à prendre sa revanche au moyen d'un compliment spirituel qu'il ne trouvait pas. Les femmes, qui n'avaient pas eu encore le temps d'être jalouses, s'extasiaient sur le talent et la grâce de madame de Mervyn, et quelques *lions* quinquagénaires (triomphe décisif) imploraient de madame de Séverolles la faveur d'être présentés à sa nièce.

M. de Mervyn jeta les yeux sur sa femme, et fut frappé de cette métamorphose ; il entendit les louanges que chacun prodiguait autour d'elle ; il vit à ses côtés Émilien de Tréville, qu'il croyait à cent lieues de là, dans les zones torrides de la civilisation parisienne. Il fut un peu étonné de le voir converti à la bonne compagnie, et il se demanda d'où venait cette conversion.

Ses réflexions furent, à ce qu'il paraît, un peu longues, car lui qui n'était venu que pour cinq minutes, comme on vient à une corvée, et en ne songeant qu'à s'en débarrasser le plus vite et le moins gauchement possible, était encore chez madame de Séverolles à deux heures du matin, regardant danser sa femme. Celle-ci avait eu encore un très-vif sujet de stupéfaction. Au moment où son mari était entré, elle avait fait un mouvement pour aller à lui; mais nous ne savons comment il se fit qu'elle rencontra le bras de sa tante, qui s'empara d'elle, l'emmena à l'autre bout du salon, et trouva moyen de l'y retenir cinq ou six minutes. Pendant ce temps, on organisa une contredanse ; Émilien de Tréville se remit au piano; Christian, de qui la baronne eut pitié, et à qui elle fit un signe, vint engager madame de Mervyn; puis ce fut une valse, une mazurka. Christian, Émilien et quelques autres élégants qui se trouvaient là se disputèrent chaque seconde et chaque sourire de la marquise; bref, M. de Mervyn, dont la mauvaise humeur allait croissant, et qui avait remplacé Christian dans les fonctions d'homme maussade, resta immobile sur sa chaise, répondant par monosyllabes, suivant sa femme des yeux, et ne pensant plus au souper de du Breuil.

La soirée finit, mais la mauvaise humeur et le mutisme de M. de Mervyn persistèrent encore pendant qu'il accompagnait sa femme dans l'antichambre, et que le valet de pied leur remettait leurs manteaux. Il descendit l'escalier sans mot dire, monta après elle en voiture, et, pendant tout le trajet de la rue de Varennes à l'avenue Marbœuf, il ne desserra pas les dents. La pauvre Sidonie, blottie dans le fond de la calèche, eût bien voulu rompre ce silence qui lui serrait le cœur. Mais elle venait de retrouver auprès de son mari cette timidité, cette méfiance d'elle-même qu'inspirent à une femme aimante ses premiers chagrins. Elle pensa qu'elle avait, à son insu, dit ou fait quelque chose qui avait déplu à Edmond, ou bien qu'il avait quelque peine qu'il croyait devoir lui cacher : elle ne songea plus à ses succès de la soirée, et se sentit reprise de ce découragement mélancolique qu'elle avait oublié pendant quelques heures.

— Christian maussade et mécontent! Mon mari mécontent et maussade! Ma tante qui m'empêche de parler à Edmond! Que signifie donc tout cela? se disait-elle.

Pendant ce temps, Christian de Kermoël avait trouvé moyen de sortir de chez madame de Séverolles sans M. de Tréville; il sentait qu'en ce moment la société d'Émilien lui serait insupportable. Il alluma un cigare, et s'achemina solitairement vers la rue de la Ville-l'Évêque en faisant des réflexions pénibles sur la légèreté des femmes, dont il comparait les caprices d'imagination ou du cœur aux spirales de fumée bleuâtre qui s'exhalaient de ses lèvres.

Quant à Emilien, enchanté de sa soirée, il rentra chez lui en fredonnant le duo du *Comte Ory:*

Beauté sévère,
Prude trop fière,
Cède au vainqueur! (*ter.*)



V

En dansant avec madame de Mervyn, Christian de Kermoël avait eu soin de se ménager un prétexte pour retourner chez elle dans la journée du lendemain. Comme toutes les femmes d'un esprit fin et d'une sensibilité exquise, la marquise aimait avec passion les romans de Jules Sandeau ; Christian lui avait parlé de *Madeleine*, qui venait de paraître ; elle avait exprimé l'envie de lire ce charmant récit, et il avait été convenu que M. de Kermoël le lui porterait le lendemain vers trois heures.

Il arriva avec la plus édifiante ponctualité, et il présenta le livre à madame de Mervyn.

— Merci, mon ami, de votre exactitude, lui dit-elle en lui tendant la main ; je ne sais pourquoi je craignais que vous ne fussiez un peu fâché contre moi, et j'espère que nous ferons la paix aujourd'hui.

— Madame, répondit Christian avec un trouble qu'il essaya de cacher sous un air de dignité, c'est moi seul qui dois vous remercier d'avoir bien voulu remarquer ce qui méritait si peu votre attention. On sait que les vieux et fidèles amis sont faits pour tout souffrir en silence, que toutes les préférences et toutes les grâces reviennent de droit aux nouvelles connaissances : c'est justice ; j'ai été un sot de m'en affliger, et je serais un fou de m'en plaindre...

— Ah çà ! Christian, est-ce que nous allons recommencer ? Je ne connais M. de Tréville que depuis quelques heures, et c'est vous qui m'avez solennellement demandé de me le présenter. Fallait-il, pour vous plaire, que je *prisse un bâton?...*

— Non, madame, *ce n'est pas un bâton qu'il fallait prendre*, répliqua tristement Christian ; encore une fois, je suis un niais, un fou, et je vous demande pardon ; les charmes de *Madeleine* obtiendront ma grâce auprès de vous...

— Voyons, cher ami, pour vous rasséréner un peu, dites-moi quel est le sujet de ce nouvel ouvrage de mon auteur favori.

— Madame, c'est l'histoire d'un insensé comme j'en connais, comme il y en a dans le monde, qui cherche le bonheur là où il ne saurait être, et le méconnaît là où il est. Maurice, le héros du livre, a auprès de lui, sous sa main, une jeune fille d'une grâce adorable, d'une candeur céleste, dont le regard et le sourire seraient la joie d'une maison ; mais Madeleine est sa parente ; elle sortait à peine de l'enfance lorsqu'il l'a rencontrée pour la première fois ; ils grandissent ensemble ; il s'accoutume à voir en elle, non pas la jeune fille avec ses séductions poétiques, avec les promesses d'amour et de tendresse qui commencent à s'épanouir sur son front rêveur, mais l'enfant que l'on aime par habitude, sans y prendre garde, que l'on tolère au foyer comme le grillon domestique, et à laquelle on ne donne de place ni dans son cœur ni dans sa vie. Tel est, madame, l'aveuglement de Maurice, et il se lance dans le monde sans plus songer à Madeleine que je ne songeais, en venant à Paris, à... ce que je laissais à Saint-Brieuc. Il s'abandonne à ces plaisirs bruyants et stériles qui étourdissent, sans les assouvir, les imaginations égarées. Fortune, considération, avenir, il prodigue tout dans ses dissipations coupables ; il arrive ainsi, poussé par son mauvais ange, jusqu'au bord de l'abîme. Heureux du moins Maurice, madame ; car au moment où il va se perdre pour jamais, au moment où il se sent entraîné par le pâle vertige du suicide, celle qu'il n'avait pas songé à aimer le relève et le sauve... Ah ! je connais des gens qui ont été aussi aveugles que lui, et qui n'ont plus, hélas ! le même bonheur à espérer !

En prononçant ces paroles, Christian de Kermoël était sincèment ému ; car les hommes d'imagination sont presque toujours sincères, même lorsqu'ils prennent pour une blessure profonde et éternelle ce qui n'est qu'une atteinte passagère.

Madame de Mervyn le regarda d'un air d'étonnement et de vague inquiétude ; mais elle se remit aussitôt et lui dit avec douceur, en rougissant un peu, et en s'efforçant de sourire :

— Christian, l'auteur de *Madeleine* serait content de vous ; vous vous êtes si bien pénétré de son livre, que j'ai cru le lire en vous écoutant.

— Non, madame, non, ce n'est pas son livre, c'est mon cœur, c'est mon angoisse, ce sont mes souvenirs et mes regrets qui vous parlent en ce moment, reprit Christian, emporté par un entraînement irrésistible. En vain je me débattrais contre le sentiment douloureux et terrible qui m'envahit tout entier ; en vain je chercherais à me donner le change, à faire taire mes regards et mes lèvres ; je sens se déchirer, en me déchirant moi-même, le voile qui couvrait les plus intimes replis de mon âme ; je sens que je ne puis plus vivre si je ne vous dis ce qui me torture et me consume.... Je suis fou, et je vous offense.... ah ! pardonnez du moins à l'offense en faveur de la folie.... Sidonie, je vous aime !

Madame de Mervyn avait écouté Christian comme si elle eût été en proie à un rêve pénible et bizarre. Aux derniers mots qu'il prononça, elle se leva, sans colère, sans faste, sans étalage de dignité blessée ; et s'appuyant sur le dos du fauteuil qu'elle venait de quitter :

— Mon ami, murmura-t-elle, je vous ai donc, à mon insu, causé bien de la peine, pour que vous vous croyiez en droit de gâter, en un moment, vingt ans de fraternelle amitié ?

En même temps, deux larmes perlèrent au bord de ses paupières, et descendirent lentement sur ses joues : larmes divines, puisées par l'ange gardien de Sidonie aux sources les plus pures de son cœur !

Il y avait dans l'attitude de madame de Mervyn, dans l'expression de son visage, dans cette douleur si calme et si noble, un ensemble de dignité et d'innocence, de triste et affectueux reproche, auquel M. de Kermoël ne pouvait être insensible. Nous l'avons dit, il était léger, enthousiaste ; mais cet enthousiasme, qui pouvait l'entraîner vers le mal, pouvait aussi le ramener au bien.

Un remords profond et vrai, prêt à tous les dévouements et à tous les sacrifices, même aux sacrifices d'amour-propre, s'empara de Christian.

A son tour il se leva, et, se courbant devant la marquise d'un air de douloureux respect sur lequel elle ne pouvait se méprendre :

— Sidonie, lui dit-il, pardonnez-moi !

Geste, accent, pose, expression, regard, tout était si sincère que madame de Mervyn n'hésita pas une seconde ; elle tendit la main à Christian, et lui dit avec un sourire céleste :

— Merci, mon ami ; c'est oublié !

— Non, reprit M. de Kermoël, je ne veux pas que ce soit oublié ; je veux au contraire m'en souvenir, afin que mon affection pour vous soit plus précieuse et plus sacrée, afin que vous m'apparaissiez désormais comme ces saintes images qui écartent les périls, adoucissent les fautes et consolent les douleurs !

— Eh bien ! moi, répliqua la marquise dont le sourire devint plus vif, je veux aussi m'en souvenir un moment, mais dans une pensée moins poétique et plus égoïste ; je mets à mon pardon une condition que vous allez trouver bien dure....

— Ah ! je l'accepte d'avance....

— C'est que vous me disiez tout de suite, bien clairement, bien tranchement, pour l'instruction d'une pauvre ignorante qui a conservé jusqu'ici toute sa naïveté bretonne, pourquoi vous avez passé tout le temps de notre adolescence et de notre jeunesse sans avoir un moment l'idée de devenir amoureux de votre amie d'enfance ; et pourquoi, depuis vingt-quatre heures, vous avez tout à coup découvert dans votre cœur une passion tellement profonde pour cette même personne, que vous n'avez



pas cru pouvoir faire moins qu'une déclaration à brûle-pourpoint, au risque de me causer un grand chagrin, de compromettre mon repos et de perdre mon amitié. Voyons, Christian, exécutez-vous de bonne grâce; je demande à m'instruire; je veux une réponse catégorique.

M. de Kermoël hésita un moment; c'était à son tour de rougir et d'essayer de sourire.

— Chère madame, dit-il enfin, avez-vous remarqué qu'en vous demandant la permission de vous présenter Émilien de Tréville, chose parfaitement simple et que je pouvais traiter avec vous de vive voix ou en deux lignes, j'ai cru devoir vous écrire une lettre solennellement alambiquée et majestueusement ridicule?

— Si bien remarqué, répondit la marquise, que j'ai eu, là, de votre fait, ma première contrariété et ma première surprise.

— Et ensuite, reprit M. de Kermoël, qui semblait décidé à réparer ses torts à force de franchise, avez-vous remarqué que, quand je suis arrivé chez vous hier soir avec Émilien, j'ai au contraire affecté envers vous une familiarité que vous auriez eu le droit de trouver blessante, si votre âme était moins pure et moins noble ?.,.

— C'est encore vrai; ç'a été ma seconde surprise, et j'attribuais ce contraste aux contradictions naturelles à l'espèce humaine.

— Non, chère madame, cette contradiction apparente partait du même principe. Dès le premier instant, Émilien de Tréville m'a fait ombrage; sans m'être jamais arrêté (oh! jamais, je vous le jure!) à l'idée de pouvoir vous aimer autrement que comme une sœur, je savais que cette sœur était charmante; je connaissais les moyens de plaire qu'Émilien apporte dans le monde... Encore une fois, pardon!.... je me suis imaginé que M. de Tréville ne pourrait vous voir sans être frappé de tout ce qu'il y a en vous de séduction et de charme... qu'il vous aimerait.... qu'il le croirait du moins.... qu'il vous le dirait peut-être.... Cette pensée a commencé à mêler à mes sentiments pour vous une agitation, un trouble que je n'avais jamais ressentis.... C'est sous cette influence que je vous ai écrit, et c'est ce qui m'a inspiré un si bizarre langage... Ensuite, ma vanité jalouse, mon affection ombrageuse ont pris une autre direction... J'ai voulu éblouir, humilier M. de Tréville du spectacle de notre intimité, lui faire sentir que c'était moi qui le protégeais auprès de vous, que votre bienveillance pour lui n'était et ne pouvait jamais être qu'un reflet de votre amitié pour moi.... C'est ce qui vous explique mes airs de maître en entrant dans votre salon.... Puis est venue cette cruelle soirée chez madame de Séverolles : votre triomphe s'associant, pour ainsi dire, aux succès d'Emilien; le duo que vous avez chanté ensemble, ses allures de conquérant, l'évidente protection que lui accordait votre tante; un salon tout entier vous proclamant reine par la beauté, le talent et la grâce... tout, jusqu'à la mauvaise humeur de votre mari qui justifiait la mienne.... Oh Sidonie! pendant ces cruelles heures, il a passé dans mon âme assez de nuages et d'angoisses pour vous expliquer comment j'ai été fou, comment cette jalousie étrange, qui n'avait d'abord été qu'un pressentiment, est devenue une torture; comment j'ai pris pour une passion ardente, invincible, ce qui n'était que le tressaillement douloureux de ma vanité meurtrie, et comment de ce mélange d'anxiété, de crainte, de jalousie, d'amour-propre, est sortie cette explosion coupable, cette criminelle parole qui aurait pu, si vous n'étiez un ange de pardon, nous séparer pour jamais!...

Pendant que Christian parlait, la marquise avait paru très-attentive; sa figure avait pris une expression pénétrante, un peu malicieuse, qui lui donnait un charme de plus : on eût dit qu'un vif trait de lumière venait de l'éclairer tout à coup.

— Ainsi donc, dit-elle, et pour résumer la question comme un président de cour d'assises, s'il y a eu dans vos sentiments pour moi une recrudescence si subite, si passionnée, c'est tout simplement parce que vous avez pensé que je plairais à M. de Tréville, qu'il me rendrait des soins, et me paraîtrait aimable?

— Oui, chère madame, balbutia Christian en s'inclinant de nouveau comme un coupable devant son juge.

— Eh bien! mon ami, non-seulement je vous pardonne, mais il est très-possible que, d'ici à quelques jours, je vous remercie... Seulement, je vous avertis que vous n'êtes pas encore tout à fait quitte...

— Parlez, je suis prêt à obéir.

— Hier, dans une malheureuse métaphore qui a commencé la série de vos disgrâces, vous m'avez dit que vous veniez ici apprendre à vous repentir.

— Oh! vous êtes sans pitié!...

— Non; j'abuse un peu de mes avantages, voilà tout. Je vous dirai donc, mon ami, pour continuer votre style, qu'il y a eu faute, qu'il vient d'y avoir confession, et qu'il faut maintenant qu'il y ait pénitence...

— Et quelle est celle que vous m'imposez?

— Elle vous semblera peut-être singulière... Ayez assez de confiance en moi pour vous y résigner... J'exige, Christian, que vous agissiez envers moi comme si vous ne m'aviez pas trouvée ce matin, comme s'il n'y avait pas eu d'explication entre nous, comme si les orages de votre cœur ne s'étaient pas apaisés, et comme si vous obéissiez encore aux bizarres mobiles que vous venez de me développer avec une si honorable franchise.... Comprenez-vous.

— Pas encore.

— Eh bien, vous comprendrez plus tard; et je vous promets d'abréger le plus possible l'épreuve à laquelle je vous soumets... Ainsi donc, je compte sur vous?

— Vous le savez, chère Sidonie, rien ne peut plus me coûter pour mériter mon pardon.

— Vous serez jaloux? vous serez amoureux? vous ferez et direz tout ce que vous auriez fait et dit si notre petit roman ne s'était pas terminé si vite?

— Je m'y engage, et je crains, hélas! que ce ne me soit trop facile...

— A ce soir donc, mon ami, chez madame de Séverolles; je présume que mon brillant vainqueur ne manquera pas de s'y trouver?...

— Émilien!... je suis sûr qu'il y sera! murmura Christian en fronçant le sourcil.

— Tenez, voilà que vous rentrez déjà dans votre rôle; c'est à merveille...

— Mais à moi aussi, chère Sidonie, vous expliquerez un jour...

— Oh! soyez tranquille... vous m'avez donné une excellente leçon; je veux vous montrer que j'en profite, et que votre élève peut vous faire honneur, en vous instruisant à son tour; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'Enseignement mutuel... A ce soir, Christian!

— A ce soir!

Et Christian sortit, fort perplexe, bien que réconcilié de cœur avec la marquise et avec lui-même.

VI

Deux des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, MM. de Stendhal et de Balzac, ont appelé *cristallisation* cette espèce de travail intérieur qui s'opère dans l'esprit d'une femme, lorsque, vivement préoccupée d'un sujet, elle y arrête longtemps sa pensée. C'est ce que fit la marquise de Mervyn, dès que M. de Kermoël l'eut quittée. Mais sa rêverie, au lieu d'être vague et mélancolique comme celle de la veille, se fixa sur un



point lumineux qui, peu à peu, éclaira bien des choses qu'elle n'avait pas comprises d'abord. Elle se plut à compulser, dans son souvenir, chaque incident de ces dernières vingt-quatre heures qui lui avaient apporté tant de motifs de réflexion et de surprise. Le résultat de sa méditation fut d'amener à un état suffisant de solidité et de clarté ce *cristal* d'idées qui n'était, la veille, qu'une onde fugitive et stérile.

Elle sonna Juliette, et il fut décidé qu'elle s'habillerait immédiatement, pour aller demander à dîner à sa tante de Séverolles. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette nouvelle toilette; qu'il nous suffise de dire qu'elle était aux précédentes ce qu'une œuvre de génie, mûrie par le travail et l'expérience, est à une inspiration heureuse et fortuite. Aussi Juliette ne put-elle s'empêcher de s'écrier d'un air de triomphe, en voyant sortir de ses mains attentives cette merveille d'élégance :

— Vraiment, madame n'a jamais été aussi bien que ce soir!

— Juliette, dit la marquise d'un petit air résolu qui lui allait à merveille, si par hasard M. de Mervyn rentrait avant six heures, vous lui direz que je suis allée dîner chez madame de Séverolles.

— Oui, madame, répondit la camériste d'un ton approbatif.

— Bravo, Sidonie! disait, quelques moments plus tard, la baronne de Séverolles en voyant entrer sa nièce. Outre le plaisir que j'ai toujours à vous voir, je veux aujourd'hui que vous m'en donniez un auquel je tiens infiniment...

— Lequel, chère tante?

— Celui de conspirer...

— Avec qui? pour qui? contre qui?

— Avec vous, pour vous, contre Edmond.

— Hélas! murmura madame de Mervyn avec une expression d'affectueux reproche, Edmond et moi sommes donc bien désunis, bien brouillés, puisqu'il semble à ma bonne tante que ce soit conspirer pour moi que de conspirer contre lui?

— Non, ma chère enfant, heureusement non!... Vous savez bien, n'est-ce pas? que s'il en était ainsi, ce n'est pas ma vieille main qui se placerait entre lui et vous pour vous séparer davantage?... Mais une petite leçon n'est pas un grand malheur; votre mari en mérite une, et je veux que vous m'aidiez à la lui donner.

— Comment cela?

— En étant, ce soir, encore plus jolie et beaucoup plus coquette que vous ne l'avez été hier...

— Je devrais peut-être avoir l'air de ne pas comprendre... Mais je comprends, reprit madame de Mervyn avec un fin sourire.

— Très-bien! avec des yeux comme les vôtres, on a de l'esprit dès qu'on le veut; et on doit le vouloir lorsqu'il s'agit de ramener un mari... n'est-ce pas, mon enfant?

— Oui, ma tante.

— A merveille! je vois que vous avez fait bien des progrès en vingt-quatre heures, et si je vous interroge encore, ce n'est que pour la forme... Voyons... Edmond est venu hier soir, par hasard, à minuit... A quelle heure croyez-vous qu'il vienne aujourd'hui, volontairement?

— A neuf heures, répondit Sidonie sans hésiter.

— Parfait; et croyez-vous que nous ayons Christian de Kermoël?

— J'en suis sûre.

— Excellent... Et vous paraît-il probable que le bel Emilien de Tréville soit aussi des nôtres?

— Très-probable.

— De mieux en mieux, mon enfant : je n'ai décidément plus rien à vous apprendre... Et vous, que comptez-vous faire?

— C'est pour vous le demander que je suis venue, dit la marquise en prenant tendrement la main de sa tante.

— Merci... vous avez eu confiance en moi, et vous avez bien fait... car ce terrain-là est glissant... Il est toujours bon d'en sortir le plus tôt possible, et d'y avoir un bras pour s'appuyer. L'essentiel, c'est qu'Edmond soit assez tourmenté pendant quelques heures pour amener une explication entre vous. Mais comment, avec votre bonté naïve et charmante, saurez-vous jusqu'où vous pouvez aller?... Je crains qu'au premier nuage que vous apercevrez sur le front de votre mari, votre tendresse ne se réveille, et que vous n'abandonniez la partie pour passer à l'*ennemi*... Ecoutez-moi; convenons d'un signe... Vous voyez bien ces lunettes? — Et la bonne dame tira de sa poche un petit étui vert. — Tant que je les porterai, cela voudra dire que la leçon doit continuer, que vous devez être sans pitié pour mon neveu, et déployer vos plus coquettes séductions à l'égard de Christian ou de M. de Tréville... Si je les ôte, cela signifiera que la leçon peut finir, que vous aurez fait le strict nécessaire, et que vous n'avez plus qu'à vous expliquer avec Edmond... Une fois arrivée là, j'abdique; je m'en remets à votre beauté et à votre grâce du soin d'achever l'œuvre commencée...

— O chère tante! que vous êtes bonne! répliqua gaiement la marquise; je suis ravie de l'invention, et vos lunettes deviennent mes armes parlantes.

Madame de Séverolles et sa nièce passèrent dans la salle à manger; et, pendant tout le temps qu'elles restèrent tête à tête, la baronne, douée au plus haut degré de l'esprit d'observation, fut frappée du changement qui s'était accompli, en un jour, chez madame de Mervyn. Ce n'était plus la jeune femme timide, volontairement renfermée dans un horizon de tendresse et de résignation conjugale, au delà duquel finissait le monde; c'était un esprit féminin, plein de délicatesse et de grâce, réveillé tout à coup par une sorte de crise, et se servant, pour pénétrer bien des rouages mondains et des faiblesses humaines, de cette clef qui venait de lui ouvrir un des secrets de la vanité et du cœur. Cette rapide initiation de madame de Mervyn n'a rien qui puisse étonner. Il y a presque toujours dans la vie des femmes, de celles surtout qui, après des années heureuses et paisibles, se trouvent placées en face de difficultés et d'orages, un moment décisif où leur intelligence s'illumine, non pas, comme chez les hommes, par des expériences successives, par une série plus ou moins longue de tâtonnements, d'échecs et de leçons, mais d'un seul jet, pour ainsi dire, et comme par un rapide éclair, qui, leur découvrant le côté mystérieux de ce qui les intéresse, leur fait tout voir en même temps. La conversation et les aveux de Christian de Kermoël avaient été un de ces éclairs-là pour madame de Mervyn.

Aussi madame de Séverolles était rayonnante, et ne doutait pas un instant du succès de la bonne cause dans la personne de sa nièce. A neuf heures moins quelques minutes, on annonça le marquis de Mervyn.

La baronne mit immédiatement ses lunettes.

Edmond entra d'un air qui voulait être dégagé, mais où perçaient la perplexité et l'embarras; sa femme lui adressa le plus coquet de ses sourires; sa tante poussa de grandes exclamations de joie et d'étonnement.

— Quoi! vous, Edmond! avant neuf heures chez votre vieille tante, en trio avec votre femme! Bonté divine! qu'est-il donc arrivé? Le feu a-t-il pris au club? Vos amis se sont-ils faits ermites? Où avez-vous dîné, pour être libre d'aussi bonne heure?

— J'ai dîné chez moi, tout seul, répliqua sèchement M. de Mervyn.

Ici la marquise fit un mouvement qui parut inquiéter madame de Séverolles; celle-ci porta aussitôt la main à ses lunettes. Sidonie se remit, et dit avec une surprise parfaitement jouée :

— O mon ami! combien je suis désolée! Je me reproche



maintenant le plaisir que j'ai eu chez ma tante ! Mais convenez-en, il m'était impossible de prévoir que vous rentreriez aujourd'hui pour dîner... Je croyais même, entre nous, que c'était là désormais une chose arrangée, qu'à l'avenir vous dîneriez dehors; j'ai cherché comment je pourrais m'en dédommager, et vous avouerez, n'est-ce pas, ajouta-t-elle en regardant sa tante, que je n'ai pas mal choisi ?

Tout cela fut dit d'un ton parfaitement naturel, avec une légèreté de bon goût qui n'admettait ni l'idée d'une plainte, ni celle d'un reproche; les lunettes s'inclinèrent en signe d'approbation. Edmond sentit le coup de pointe, et, maladroit comme nous le sommes tous en pareille circonstance, il s'enferra :

— Quoi ! madame, vous preniez votre parti avec cette tranquillité ? s'écria-t-il; vous trouviez tout simple que je dîne, tous les jours, hors de chez moi, loin de vous ?

— *Dînasse*, dit la puriste baronne en raffermissant ses lunettes.

— Ah çà ! Edmond, que fallait-il faire ? répliqua en souriant Sidonie; vouliez-vous que je misse des pleureuses, parce que vous trouviez les cuisiniers du Club ou du Café de Paris meilleurs que le mien? vous attendiez-vous à me voir sortir de mon assiette, parce que vous me condamniez à dîner seule ? Devais-je, pour vous plaire, vous tourmenter de mon courroux ou vous ennuyer de ma tristesse? C'eût été bon dans notre rude et primitive Bretagne, où l'on ne sait rien des finesses de la vie civilisée, et où l'on a le temps de se mettre en colère ; mais ici l'on a mieux à faire qu'à se poser en victime ou en furie conjugale ; on commence par se résigner, et l'on finit par se distraire... n'est-ce pas, ma tante?

— Vous parlez comme un livre, ma chère petite, fit la baronne de Séverolles.

— En effet, madame, je vous crois très-civilisée ! répliqua le marquis avec une amertume qu'il essayait de cacher.

En ce moment on vit paraître Christian de Kermoël.

— Voyez, chère nièce, tout ce que vous me valez ! dit madame de Séverolles en tendant la main à Christian ; à peine sait-on que vous m'avez demandé l'hospitalité pour quelques heures, que les hommes les plus recherchés de Paris accourent, votre mari en tête, pour fêter votre bienvenue, et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'attribuer à mes séductions personnelles ce merveilleux empressement !

— Christian, venez ici, j'ai à vous parler, reprit à demi-voix madame de Mervyn, en emmenant M. de Kermoël à un autre bout du salon. Tout en accomplissant ce trait d'audace, Sidonie regarda sa tante ; les lunettes ne bougèrent pas.

Le marquis de Mervyn commença à faire une singulière figure ; d'autant plus singulière qu'un député qui venait d'entrer l'avait pris à partie, et se lançait avec lui dans des considérations approfondies sur la politique du moment. La baronne tisonnait son feu, abandonnant impitoyablement son neveu à ce supplice d'un nouveau genre.

— Monsieur, disait le député à Edmond qui enrageait, je vous affirme que la situation est grave, très-grave; je le disais hier soir à Guizot, qui s'abuse en vrai doctrinaire, habitué à renfermer toutes les vérités politiques dans un petit nombre de formules métaphysiques dont il dispose, et qu'il colore de son éloquence. L'horizon s'assombrit, et je crois que nous touchons à des événements formidables.

A. DE PONTMARTIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

TRAITÉ PRATIQUE DES BREVETS D'INVENTION (1), dessins, modèles et marques de fabriques, — noms commerciaux, — enseignes et autres désignations d'établissements et produits industriels. Comprenant la législation étrangère et les traités internationaux, par Is. Schmoll, avocat à la Cour impériale de Paris.

Quelques mots sur un livre de droit commercial que nous croyons très-utile à quelques-uns de nos abonnés doivent trouver ici leur place, et le meilleur moyen de faire apprécier la pensée qui a inspiré ce livre est assurément de la demander à l'auteur lui-même.

Nous empruntons, à cet effet, une partie de la préface dans laquelle l'auteur, M. Schmoll, expose les avantages que le public peut retirer de la connaissance des matières dont il a traité, et nous lui passons la parole.

« Nous entreprenons aujourd'hui d'examiner spécialement » cette partie du droit qui se rapporte à la propriété industrielle. Il fut un temps où l'on ne faisait guère état que de la » propriété foncière. Aujourd'hui la propriété industrielle a » pleinement conquis son droit de cité. Aussi est-ce devenu » pour le fabricant, pour le négociant, pour le simple artisan » même une impérieuse nécessité de connaître à quelles conditions tient la conservation des droits que créent, à leur » profit, les productions nées de l'application des sciences ou » des arts à l'industrie. Sans doute cette matière a déjà donné » lieu à des études consciencieuses. Mais peut-être manquait-il » un ouvrage qui condensât, en un seul volume, l'état actuel » de la science sur les divers points qui font l'objet de ce » traité, à savoir : les brevets d'invention, les dessins, les modèles, les marques de fabrique et la concurrence déloyale. » On comprend aisément qu'ici plus qu'ailleurs le choc des » intérêts a dû provoquer des luttes ardentes. Or, la loi ne » peut pas tout dire ; c'est l'œuvre des tribunaux de résoudre » les difficultés que n'a pas prévues le législateur. C'est ainsi » que, dans ces dernières années, s'est formée, à côté de la loi, » et la complétant, une jurisprudence dont les solutions peuvent être regardées désormais comme à peu près définitives. » Qui ne les connaît pas court le danger de voir périr les » droits les plus précieux, faute d'avoir rempli, pour leur » conservation, telle ou telle formalité essentielle. Qui ne les » connaît pas marche en aveugle, privé qu'il est de la lumière » que lui fournirait la connaissance de ses droits et de ses » devoirs. Répandre cette lumière si nécessaire, tel est le but » que nous nous sommes proposé ; pour l'atteindre, nous avons » pensé que ce n'était pas assez de faire connaître la jurisprudence française, mais que, dans un temps où les barrières » sont supprimées comme les distances, où, grâce à des traités » conclus avec presque tous les pays civilisés, notre propriété » industrielle est partout protégée, c'était un devoir pour nous » de parler de la législation étrangère et des conventions » internationales. Si nous ajoutons enfin que ce livre paraît, » au moment où, selon une expression heureuse, vont s'ouvrir » de nouveau les grandes assises de l'intelligence humaine, » peut-être nous sera-t-il permis de dire que les deux raisons » d'être de tout ouvrage, l'utilité et l'opportunité, ne lui font » pas défaut. »

(1) Un beau vol. de 600 pages, chez Baudry, 15, rue des Saints-Pères.

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon,* voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. Goubaud, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. Bruylant-Christophe, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

Pour la France, un an 10 francs. — Pour l'Étranger : 12 fr.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du Moniteur de la Mode, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Ecuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des Patrons découpés.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. Ad. Goubaud, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, 25 fr. Six mois, 14 fr. Trois mois, 7 fr. 50

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour Londres, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £2, *post free*............ 50 francs. | Six mois, £1, *post free*................ 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. Weldon, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. Bruylant-Christophe et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (États du Postverein). — MM. F. Wolff frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. Lengfeld, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. Michelsen et M. Alph. Dürr, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. Finsterlin.

STUTTGARD. — M. W. Bach, libraire.

VIENNE. — MM. Ch. Gerold et fils.

RUSSIE. — MM. Dufour, libraire de la Cour impériale, et Issakoff, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino Penna, via Chiavari, 48.

PIÉMONT. — M. Lenormand, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. Valerin, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix Michel, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. Bonenfant à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. Vallerin, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — Benoit-Pellerano, 60, rue de Chiaja, et Charles Largeot, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico Decoppet, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. Raymondo Amigo y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — Cipriano Moro, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. Moré, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

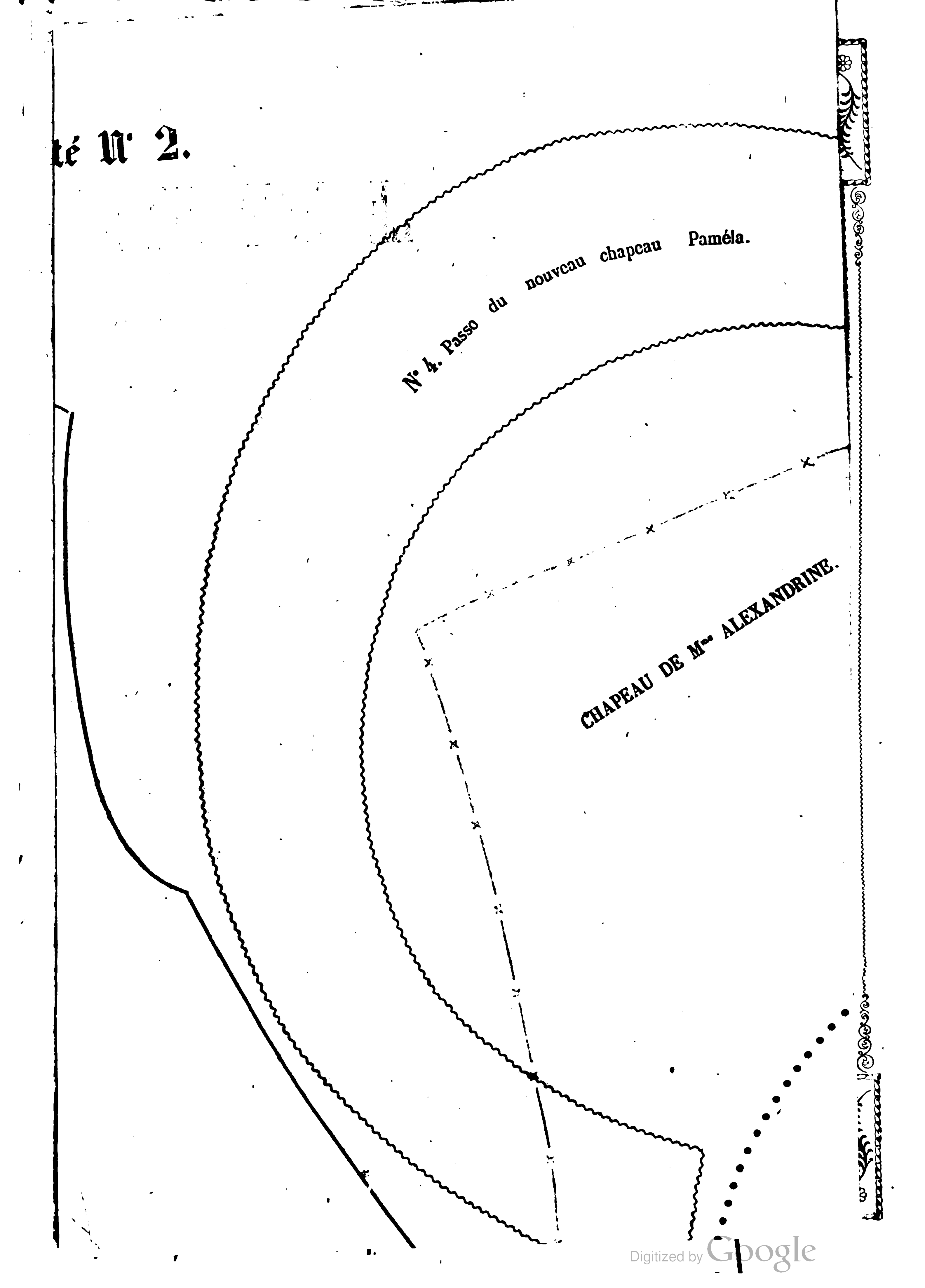
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

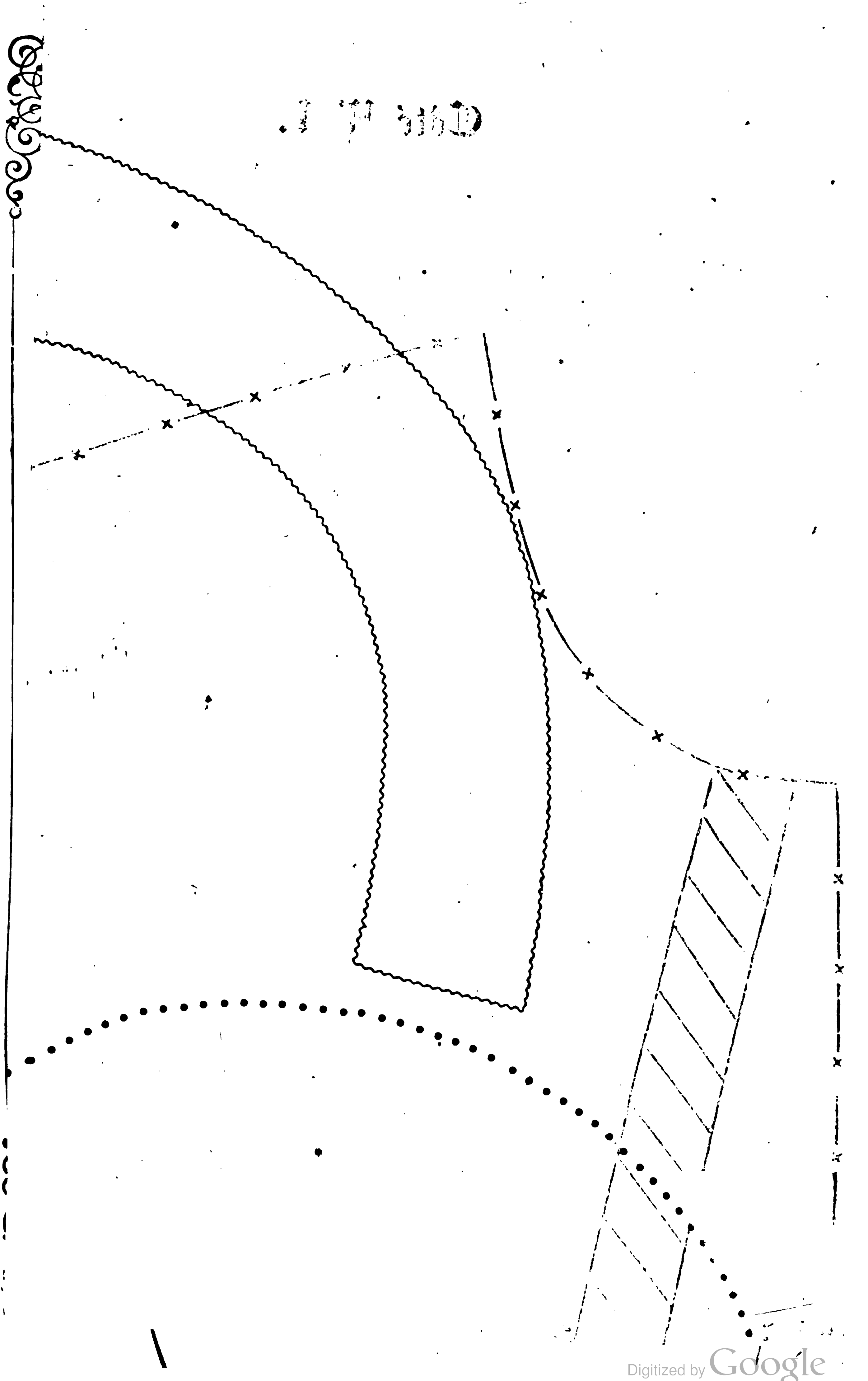
A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. Ferlay et Giraud, négociants, 6, rue Impériale.

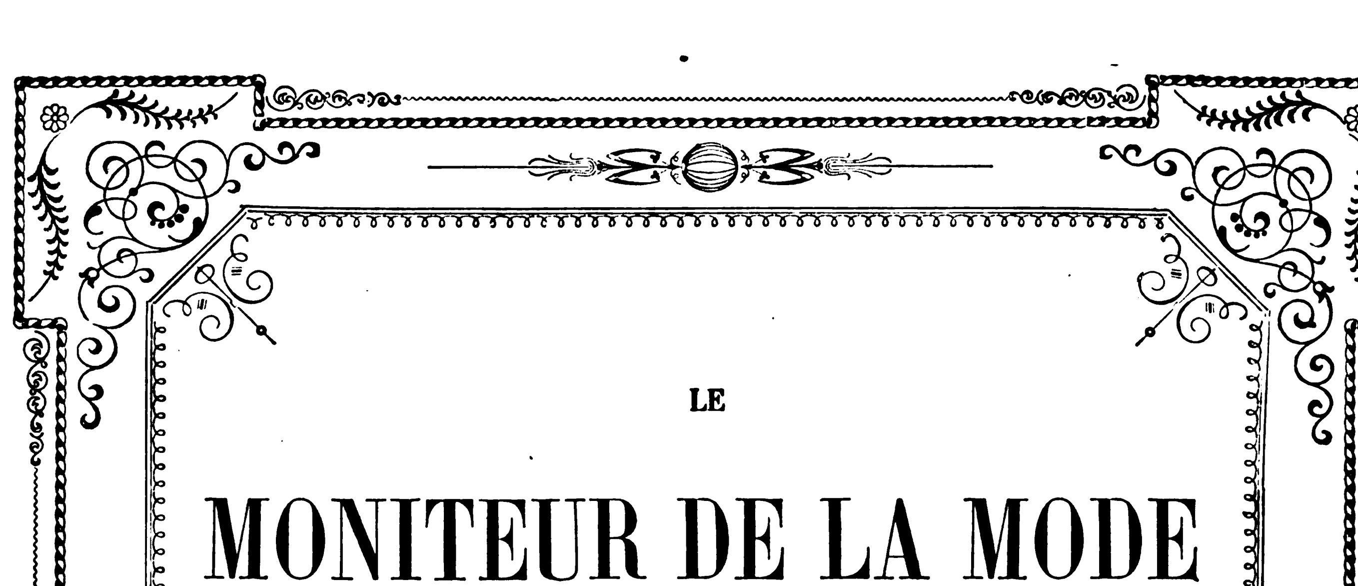
A TOULOUSE, M. Taillefer, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. Tissier, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.


té N° 2.
N° 4. Passo du nouveau chapeau Paméla.
CHAPEAU DE Mme ALEXANDRINE.





LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3E NUMÉRO D'AVRIL 1867

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 3e NUMERO D'AVRIL 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Revue critique de la mode, par madame Louise DE TAILLAC. — Lettre d'une douairière, par madame DE BASSANVILLE. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — *L'Hiver*, poésie, par madame Jeanne MUSSARD. — *L'enseignement mutuel, ou un bien averti en vaut deux*, proverbe raconté, par M. Armand DE PONTMARTIN.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 850, dessin de M. Jules DAVID : toilettes d'enfants.

Dans le texte, dessin n° 88 : deux confections nouvelles (*Epopée*, *Mignon*), par RIGOLET.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO DE MAI 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Causerie, par M. Xavier EYMA. — Articles divers. — *L'avocat qui trompe son client*, nouvelle, par M. CHAMPFLEURY.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 851, dessin de M. Jules DAVID : toilette de ville ; toilette de campagne ; costumes de petite fille et petit garçon.
Planche de patrons de la confection *le Câble*.
Dans le texte, dessin n° 89 : toilettes de ville, par RIGOLET.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Au début de la saison, les confections courtes sont généralement adoptées. Il est bien certain aussi qu'on portera des costumes à jupes étagées laissant le pied à découvert ; les jupes traînantes demeurent spécialement réservées aux toilettes de salon. La coupe biaisée est de rigueur pour toutes les robes.

En attendant la période des fêtes de Pâques, pendant laquelle la mode dicte ses lois, nous pouvons citer les nouveautés des magasins du *Régent* (maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7). En voici un aperçu : Des paletots courts, forme droite, ne dépassant presque pas la ceinture de la taille ; garniture en volant de guipure et broderies de jais ; des guides richement décorées partent du cou et des épaules et descendent plus bas que le vêtement. — D'autres formes également en soieries noires sont plus longues. Les devants sont taillés à pointes, et les manches, à la *Châtelaine*, sont terminées par des glands. Dans ce dernier modèle, on confectionne quelquefois avec des étoffes orientales à rayures vives sur fond blanc, mélangées de filets d'or. Les glands sont assortis aux rayures.

Les costumes avec paletot assorti sont traités avec une rare supériorité dans la maison Boudet. Nous devons, en ce moment, nous occuper principalement de ce genre de toilette, car il est d'actualité alors que toutes les femmes se proposent de voyager et que toutes les couturières se mettent l'esprit à la torture pour créer de l'*à-propos*. Voici quelques modèles décrits avec exactitude et dont on pourra se servir comme types :

Une toilette à deux jupes : celle de dessous, en taffetas vert, est garnie de quatre rangs de petits volants plissés. La jupe de dessus est en *Sultane* rayée fond blanc, rayures vertes et noires. Cette jupe est à corsage *Princesse*. Le bas du jupon, qui se termine au-dessus des volants de la jupe de dessous, est entouré d'une natte de taffetas noir et vert assorti à la rayure. Le paletot court, de même étoffe que la robe, est garni de nattes et d'une frange à gros grain de même nuance.

Un autre costume se compose ainsi : jupe de dessous en alpaga gris perle, ornée d'un haut volant à plis couchés, sur lequel est posée une guipure noire à crête perlée ; jupe de dessus en taffetas noir, découpé à dents bordées de velours noir. Paletot assorti, avec ornements de velours aux épaules et au bas des manches. Le tour du paletot est décoré d'une frange de perles de jais et soie tordue.

Un costume de linos à fond maïs, semé de petits bouquets lilas de trois teintes. — La sous-jupe est en taffetas lilas. La garniture de la robe est une frange mousse accompagnant un biais de taffetas lilas. Le paletot est en faille noire bordée de frange perlée, avec guides et médaillons de guipure.

Un costume en étoffe de fantaisie rayée blanc et noir est festonné dans le bas par une natte de perles noires et blanches appliquée sur un biais de taffetas noir. La sous-jupe est en mohair blanc, avec grecque de guipure noire. Le paletot assorti à la robe est garni de même, il est coupé en pointes péplum, avec manches flottantes dont toutes les extrémités ont des nœuds en ruban de taffetas noir avec grands bouts flottants.

Les modèles sont nombreux et très-variés cette saison, ce qui nous autorise à promettre à nos lectrices une quantité considérable de nouveautés pour les mois de mai et de juin ; le emps, très-maussade pendant la première quinzaine d'avril, a obligé toutes les femmes à retarder leurs commandes de toilette, et, comme nous l'avons dit souvent, ce n'est que par leur sortie au *grand jour*, que les modes prennent de la valeur et qu'on peut être certain de l'adoption de tel ou tel modèle. Quant aux étoffes, on peut se prononcer : la fabrication des tissus de nouveauté n'a jamais été aussi considérable ; l'Exposition universelle est un puissant stimulant pour les producteurs.

Les magasins de la maison Gagelin-Opigez (rue de Richelieu, 83) ont de remarquables séries d'étoffes en soie : les brochés, les moirés, les glacés étalent leur magnificence. En général, les petits dessins dominent ; il en sera ainsi tant que les coupes biaisées seront maintenues. Chez Gagelin, on remarque en ce moment de très-jolis modèles de paletots de sortie ; ils méritent d'être reproduits par la gravure, car les garnitures qui en font le charme et l'originalité échappent à la description écrite. On établit, dans la maison que nous venons de citer, une grande différence entre la confection de sortie à pied et celle de promenade en voiture. Pour cette dernière, il existe des modèles dont la forme est plus longue et dont les garnitures sont composées en dentelle Chantilly, avec flots de rubans et glands de passementerie. On portera des paletots tout en dentelle avec doublure de soie. La robe *Caprice*, qui a été composée par la maison Gagelin, est charmante d'effet ; on la choisit pour toilette du soir. Les garnitures sont exécutées en ruche de tulle et de ruban : c'est léger et gracieux.

On nous a montré des trousseaux édités par mesdemoiselles Noel sœurs (à la *Couronne royale*, 51, rue du Bac); nous y avons remarqué ce fini d'exécution que les spécialistes peuvent seules atteindre, précisément parce qu'elles se consacrent exclusivement à une partie de la toilette sans embrasser trop de genres à la fois. On ne saurait être supérieur en tout : or, la lingerie est une des parties importantes du costume et demande les plus grands soins. Mesdemoiselles Noël sœurs, qui fournissent la clientèle aristocratique, ont conservé toutes les traditions, et chaque fois qu'elles exposent un trousseau dans leurs magasins, les femmes élégantes s'empressent de le visiter. C'est fête, ces jours-là, pour la chronique de modes, qui peut aller braquer sa lorgnette comme à une première représentation.

Le trousseau marqué C. V., avec couronne de comtesse, a été particulièrement admiré ; peut-être serait-il un peu tard pour en parler, si les principales nouveautés qui en faisaient partie ne devaient pas être reproduites comme modèles de forme. Les chemises à pièce de dentelle, garnies dans le haut par des tuyautés, les peignoirs à application de Valenciennes, les camisoles *marquise* et les jupons Louis XV serviront de types à la lingerie élégante. Dans les nouveautés de fantaisie, nous citerons des toilettes dont le col et les manches sont en toile avec bordure en mousseline brodée au point d'arme et entourée d'un feston appliqué sur Valenciennes ; puis, des corsages blancs à petits plis et entre-deux de guipure, avec doubles manches *pagode*, le tout garni de volants brodés et festonnés d'une petite guipure ; enfin, comme charmante nouveauté, le bonnet *breton*, qui sort tout à fait des formes ordinaires et coiffe à ravir en costume de matinée.

On sait que les chapeaux de petites formes maintiennent

leur succès ; on les garnit de fleurs : c'est un ornement exigé par le printemps, qui ne se contente pas des plumes et des perles et veut qu'on ne sorte pas de son domaine.

Les garnitures composées par madame Léontine Coudré (maison Tilman, rue de Richelieu, 104) sont une précieuse ressource pour les modistes, car elles forment le chapeau sans qu'il reste beaucoup de travail. Ces garnitures sont en chaperon. Quelques apprêts sont disposés en branches de feuillage, en guirlandes de fleurs des champs et en avoine mélangée de bluets. Pour les chapeaux de tulle et satin, madame L. Coudré a des bouquets de pavots, tulipes, roses ou anémones en crêpe glacé, d'un effet délicieux. On portera des garnitures de lilas et surtout beaucoup de feuillage, car le vert paraît être la nuance favorite de la saison.

Chez toutes les couturières que nous visitons, on nous montre des toilettes de foulard ; cette gracieuse étoffe obtient un succès inouï, et toutes les femmes en possèdent plusieurs robes. Il y a des foulards destinés aux costumes de voyage : le *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129) en a fait une spécialité. On choisit, à cet effet, les dessins à pois ou à petits motifs noirs sur des fonds neutres, tels que feutre, gris de Suède, cuir de Cordoue. Ces teintes, très-solides, ne craignent ni le soleil, ni la poussière. On a ainsi des robes élégantes résistant aux fatigues du voyage.

Le *Comptoir des Indes*, comme toutes les maisons en réputation, se distingue, cette année, par une très-grande quantité de dessins nouveaux ; il nous offre des foulards riches, à dispositions ornementées de fleurettes, de larges rayures et de semés byzantins sur des fonds blancs, lilas de lumière, rose de Chine, bleu, maïs, ou bouton d'or. Dans ces dernières séries, on peut choisir des robes de grandes toilettes, qu'on garnit de guipure, ruches de tulle ou nattes de rubans. Les toilettes de petites filles sont très-jolies en foulard ; nous conseillons même, pour les enfants, de donner la préférence à ce tissu plutôt qu'au taffetas, en raison de la facilité avec laquelle il se nettoie.

Dans un de nos derniers courriers, nous avons mentionné le retour des étoffes écossaises ; nous pensons qu'on les emploiera principalement pour bordures en costumes de campagne (voyez la toilette de la gravure numéro 847, numéro du 25 mars), et en garnitures de jupon. On sait que les sous-jupes des robes courtes ne sont, à vrai dire, qu'un volant posé sur une doublure et simulant une jupe de dessous. Pour les robes d'été, on ajuste ce bas de jupe à de la percale blanche.

Les sous-jupes à broderies égyptiennes sont en grande faveur ; cette broderie se fait avec des applications de découpures en draps de toutes nuances, que l'on coud au point de chaînette en soie noire et de couleur. Pour ce travail et pour un grand nombre de travaux du même genre, nous recommandons les machines à coudre Wheeler et Wilson, de la maison Martougen (boulevard de Sébastopol, 70), parce que nous avons reconnu la supériorité de ces machines, construites avec beaucoup de soin et faciles à conduire. Il y a, d'ailleurs, des guides pour tous les genres de points en couture et broderies d'application.

Les produits de l'excellente parfumerie de la *Reine des abeilles* (maison Violet, rue Saint-Denis, 317) sont à la beauté ce que le soleil est aux fleurs, c'est-à-dire qu'ils vivifient et redonnent l'éclat et la force. Ce résultat, qui s'obtient par des soins quotidiens, sans travail et sans peine, peut être à la portée de toutes les femmes. Les parfumeries de la maison Violet sont d'un usage si agréable, qu'on éprouve du plaisir à les recommander et à écrire les noms harmonieux gravés sur les flacons : — Crème des abeilles, pour la beauté du teint ; — Eau royale de thridace, pour la toilette, — savon et pommade Duchesse ; — crème Sévigné, pour les cheveux ; — Eau de beauté de l'Impératrice ; — crème Pompadour, pour effacer et prévenir les rides.

A côté de tous ces articles, si dignes d'être adoptés par le monde élégant, il faut citer encore toute la parfumerie (savon, pommade, poudre et essences pour le mouchoir) aux violettes, pour la fabrication de laquelle la *Reine des abeilles* n'a pas de rival.

Marguerite de Jussey.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(La plus grande planche de modes qu'on ait jamais vue).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toilettes composant la Mode pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable Panorama des modes de la saison nouvelle.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails ; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer*, *des eaux*, *de villégiature*, *de chez soi*, *de promenade*, *de dîner*, *de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, au prix de dix francs. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commissionnaire de nos abonnés.





Planche 88.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Confections nouvelles de la maison Robert, frères, 85, rue Richelieu.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 850.

PETIT GARÇON DE SEPT A HUIT ANS. — Casquette en paille avec lisérés. Veste et pantalon de nankin, avec lisérés en petit galon ; les boutons en ivoire.

Veste croisant du haut. Grand col, carré. Guêtres en drap.

JEUNE FILLE DE DOUZE A QUATORZE ANS. — Robe décolletée, en taffetas, recouverte de mousseline blanche à pois, avec biais en taffetas.

Corsage montant, en mousseline unie, à plis plats. Manches en mousseline. Ceinture en taffetas, nouée derrière.

PETITE FILLE DE NEUF A DIX ANS. — Chapeau batelière, en paille de riz. Paletot sans manches, en foulard, garni d'un plissé en taffetas.

Une cordelière en soie, partant seulement des épaulettes, dessine un col et retombe avec glands devant. Jupe en foulard, relevée par une cordelière.

PETITE FILLE DE QUATRE A CINQ ANS. — Robe [illegible] décolleté, carré. Jupe liserée de taffetas. Jupe de dessus composée de petits lés bordés de taffetas et retenus par des biais de taffetas posés en V.

PETITE FILLE DE SEPT A DIX ANS. — *Toilette de bal.* — Jupe en taffetas, recouverte par une jupe courte en mousseline brodée de deux rangs de rosaces à jours, avec entre-deux brodés très-clairs. Bord du corsage et de la jupe brodés. Ceinture avec bretelles et rubans arrondis formant basques à jours. Bouts flottants derrière.

PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS. — *Costume breton.* Chapeau en paille de riz. Paletot droit, jupe plate formant pointe devant et derrière. Jupe droite et plate. Le tout en cachemire blanc, brodé de rouge et de noir. Au-dessus de la poche, à gauche, il y a une petite figurine de Breton, brodée sur un grand écusson.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 88.

N° 1. ÉPOPÉE. — Ce vêtement a le dos, ainsi que le devant, composé de deux parties : celle de dessus, formant deux pointes, qui retombent sur celle de dessous; les côtés seulement sont terminés par une large dentelle; le bas du devant et le bas du dos sont terminés par une guipure, le tout surmonté d'une broderie.

Chapeau de paille à calotte plate; passe, devant seulement, formant comme une visière ondulée; cordon de perles d'ambre ou de cristal; brides en taffetas.

N° 2. MIGNON. — Vêtement très-court devant et formant une longue pointe derrière; des biais de satin et de faille posés sur de petites pattes forment la garniture.

Chapeau à fond rond bombé avec bords ondulés tout autour; bouquet de roses sur le côté; bouquets sous les ondulations du bord; cordons de perles en ambre ou en cristal; brides étroites nouées derrière.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Quoique, plus que personne, j'aie déploré la décadence de notre société aimable du temps jadis, je dois cependant rendre justice à deux ou trois salons que l'on peut considérer comme les derniers sanctuaires de la galanterie d'autrefois, faite de mots fins, et non de questions brutales; d'ingénieux sous-entendus, et non d'équivoques grossières; de demi-mots qui valaient tout un discours, et de simples interjections qui étaient tout un poëme : cette galanterie d'autrefois qu'assourdirait du premier coup notre musique guerrière, et qu'effaroucherait tout autre bruit que le murmure des violons. Dans ces trop rares salons dont je vous parle, les jeunes filles ne vous récitent pas le journal de modes, et les jeunes gens ne courent pas avec cet empressement ordinaire et peu gracieux aux cartes ou au fumoir. On y cause simplement, et cela suffit pour occuper toute une soirée. Mais ces derniers salons sont à leur déclin, et leur règne, malheureusement, ne sera pas de longue durée.

Ce qui nuit au charme de notre société actuelle, c'est l'éducation que l'on donne aux jeunes filles, et qui leur fausse complétement les idées.

Les jeunes filles de notre époque cachent, sous une apparence de timidité, un grand fonds de vanité qui, plus tard, fait le malheur de leur vie. On les élève dans cette idée que les hommes sont condamnés auprès d'elles à toutes les corvées de l'existence, et qu'elles n'ont absolument rien à faire qu'à se laisser entourer et servir comme des reines. On leur fait croire dans leur jeunesse que des trônes leur sont dus; puis, dès qu'elles vieillissent, c'est tout au plus si elles peuvent se constituer le moindre entourage. Et, comme on a négligé de développer chez elles certaines qualités de cœur et d'amabilité, il advient que tant qu'elles sont jeunes et jolies on les fête, mais l'isolement arrive sûrement avec les années.

Nous ne sommes plus au temps des romans de chevalerie, des cours d'amour, des ruelles où les hommes avaient pour profession de soupirer éternellement aux pieds de leurs inhumaines. On ne leur en demande pas tant aujourd'hui. Qu'ils soient seulement convenables et courtois auprès des femmes, c'est déjà un très-beau résultat à obtenir dans notre siècle de positivisme.

Autre question. On vient de publier une foule de brochures sur le duel, qui, je le crains bien, ne produiront aucun effet sérieux. Ce n'est pas, à mon avis, en combattant ce funeste usage par le raisonnement que l'on obtiendra un résultat.

Est-ce qu'on peut combattre de la sorte une mode qui a cours, si absurde que soit cette mode? Croyez-vous que l'on supprimera les coiffures actuelles des femmes en leur prouvant que le nombre des angines croît dans des proportions folles depuis la suppression du chapeau et des brides? Croyez-vous que, sous le Directoire, les élégantes qui se promenaient en robes transparentes le soir sous les orangers du pont des Arts, ne savaient pas parfaitement qu'elles jouaient leur vie à ce jeu-là? Et vous imaginez-vous vraiment qu'un cours d'hygiène eût suffi pour les faire renoncer à leur promenade?

Les modes sont d'autant plus durables qu'elles sont illogiques, qu'elles choquent plus le bon sens, par la raison toute simple qu'étant absurdes, elles soulèvent des discussions, et la discussion prolonge les préjugés, au moins pour un temps.

On se demande avec inquiétude quelle aberration nouvelle va traverser l'esprit féminin. Le faux abdomen fait maintenant partie intégrante de la toilette de nos élégantes. Cette invention, à vrai dire, ne date pas d'hier; mais, du moins, autrefois elle avait une explication raisonnable.

C'était sous la République : la patrie réclamait pour la dé-



Rubans et Passementerie **A la Ville de Lyon**, *Ch.ée d'Antin 2. Parfums de* **Violet** *fourn.r de S. M. l'Impératrice, r. S.t Denis 317.*

…s hall

LONDON, E. Weldon, 248 Strand W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

PETIT
Veste et
ivoire.
Veste

Bonnard   Jules David

A. Goubaud Ed. Paris
850

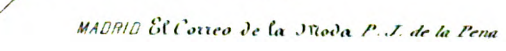
LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Modèles de Costumes d'Enfants de la Mon Au Cardinal Fesch, r. St Augustin. 15.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Ch.sée d'Antin. _ Parfums de Violet fourn.r de S. M. l'Impératrice, r. St Denis. 317.

Entered at Stationers hall   LONDON, E. Weldon, 248. Strand, W.C.



fendre le plus grand nombre de citoyens. La maternité était un titre et, parfois, une sauvegarde. Toute mère passait pour une bonne citoyenne ; une position intéressante était une position glorieuse : de là, la mode en question. Le demi-terme, qui seyait aux riches, servait aussi aux pauvres. Le blé manquait, et chaque individu n'avait droit qu'à une certaine quantité de pain, distribuée par les commissaires des sections ; mais il avait été décidé que les mères recevraient je ne sais combien d'onces supplémentaires. Que faisaient les femmes du peuple ? elles s'affublaient aussi de demi-termes, et c'était autant de gagné.

Je ne vois pas maintenant quelle déduction possible on serait en droit de tirer de cette nouvelle fantaisie de la mode, qui ne peut, ce me semble, ajouter le moindre charme à la beauté.

Mais ces discussions ne changeront rien à ce qui existe, et les femmes raisonnables sauront toujours se garder de ces sortes d'exagérations ridicules. En principe, je n'approuve la mode que lorsqu'elle vient aider à embellir la femme, et je la blâmerai toujours lorsqu'elle voudra faire le simulacre d'infirmités imaginaires. Ces sortes d'idées sont absurdes !...

Les petits chapeaux, dont on se moque tant au point de vue hygiénique, sont véritablement charmants. La coquetterie, elle, y trouve son compte ; jamais les femmes n'ont paru si jolies que depuis la mode de ces petites coiffures coquettes et seyantes.

Il est question de remplacer définitivement, cet été, ces petits chapeaux par la mantille espagnole. On en parle sérieusement.

Une histoire pour finir. Il vient de se plaider un procès en séparation entre deux époux qui s'étaient unis cependant à la suite d'événements les plus romanesques et les plus dramatiques. Je vais vous les raconter.

M. de X..., fils de bonne famille, s'était épris follement d'une jeune veuve qui, elle, ne consentait pas à partager cet amour. A toutes ses demandes en mariage elle avait répondu négativement, ce qui désespérait notre amoureux.

Lassé des refus de son ingrate, il résolut de mettre fin à ses souffrances par le suicide. Après avoir écrit une longue et dernière lettre à celle qu'il aimait plus que la vie, il arme un pistolet et se tire une balle dans la tête ; mais le hasard veut qu'il survive, après s'être affreusement défiguré.

En apprenant cette catastrophe, la jeune veuve ne sut pas résister à une si grande preuve d'amour : elle se mit à adorer son martyr, et lui accorda sa main.

Mariés sous de tels auspices, on aurait pu leur prédire un bonheur parfait ; eh bien ! il n'en fut rien.

Cet amant exalté devint le plus mauvais mari du monde. Ni la douceur angélique de sa femme, ni son tendre amour n'obtinrent grâce devant lui. Il en arriva même à de tels mauvais traitements, que la pauvre femme fut forcée de demander une séparation légale qui lui a été accordée, du reste, sans la moindre hésitation.

Après semblable exemple, qui pourra comprendre le cœur humain !...

Louise DE TAILLAC.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

En ce moment, il n'est question à Paris que de l'Exposition. Les uns la dénigrent, les autres l'admirent ; on discute, on se passionne pour ou contre, et le temps passe rapidement ; car c'est surtout à Paris que ce *grand maître* a un vol si rapide qu'à peine si on le voit passer. Mais, par exemple, ce qu'on voit à Paris maintenant, c'est une foule de gens de tous les pays du monde ; et, bien certainement, dans la tour de Babel on n'entendit pas une plus grande confusion des langues qu'on n'en entend en ce moment dans la *bonne ville*.

Dans les voitures publiques, vous faites les plus singulières rencontres : ainsi, vous vous trouvez placés entre un Japonais et un Circassien, en face d'un Mougick et tout près d'un Cosaque, sans que le moindre signe d'hostilité se montre sur aucun visage. Paris est, enfin, par le temps qui court, un vaste caravansérail où l'on se salue sans se connaître, et où l'on se quittera sans se regretter ; car, pour nous autres Parisiens véritables, la visite de tous ces braves gens ne nous représente qu'une seule chose, l'augmentation du prix des vivres, et cette représentation-là n'a rien d'agréable à nos yeux.

Que des jeunes filles russes, en costume du cru, servent le caviar à tous ceux qui veulent essayer de manger cette drogue, c'est fort bien ; mais nous préférerions mille fois encore un modeste garçon boucher, en costume classique de l'étal, nous servant le bifteck de famille au prix que nous le payions jadis.

Hélas ! en ceci comme en toutes choses, le mieux est l'ennemi du bien ; et, pour avoir voulu trop bien faire, on a causé bien des soucis à beaucoup de gens inoffensifs. Satisfera-t-on tous les autres ? *Che lo sà !* Je crois qu'il faut attendre la fin pour bien juger la question.

Attendons donc, et pardonnez-moi ces jérémiades, à moi qui ne suis plus jeune, et qui, comme tout ce qui est vieux, m'effraye toujours de ce qui est nouveau.

Mais, à propos de nouveautés, je veux vous en citer une qui en ce moment enchante les dames : c'est un photographe américain, de l'Amérique espagnole, un certain M. Mannoury, de Lima, qui réussit tellement bien les portraits des femmes, qu'au lieu de les vieillir, comme le fait généralement la photographie, qui est brutale par nature et augmente toujours les défauts, loin de les amoindrir, les rajeunit, tout en leur laissant une ressemblance frappante. Moi qui vous parle, j'ai voulu en essayer, non par coquetterie, mais par curiosité pure, et j'ai eu le plaisir de me voir comme j'étais à quarante ans : ce qui a bien son charme, je vous assure.

N'était-ce pas madame de Sévigné qui disait que, passé quarante ans, on ne devrait plus se regarder que dans les yeux de ses amis ? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, par exemple, et ce que je veux vous dire, puisque j'ai évoqué le souvenir de cette femme célèbre, c'est que l'on a fait contre elle une calomnie fort injuste et pouvant porter atteinte à son jugement et à son bon goût, quand on l'a accusée d'avoir dit « Racine et le café passeront ». Dans toutes ses biographies, même les plus louangeuses, on retrouve cette absurdité, tant Bazile avait raison à l'endroit de la calomnie ; et c'est seulement maintenant que l'on commence à se convaincre, par des faits incontestables, que c'est Voltaire, toujours envieux du talent et de la réputation des autres, qui s'est amusé à prêter cette sentence absurde à celle qu'il appelait la *jolie commère* ; et, une chose qui vient à l'appui de ce dire, c'est que ce fut la marquise de Sévigné qui, la première, *essaya*, ou du moins *inventa* le café à la crème. Voilà un grand motif de reconnaissance que devraient avoir pour cette femme célèbre toutes les portières de notre bonne ville de Paris, pour lesquelles le café au lait est devenu le véritable mets national, et qui, pour le conserver, feraient des bassesses.

Il y a eu à Notre-Dame une superbe messe en musique, composée par M. Charles Colin, grand prix de Rome, et cette messe avait attiré *tout Paris* élégant et *dilettante*, qui ne manque jamais une occasion semblable, ainsi que les autorités de l'art et de la presse qui s'y trouvaient au grand complet.

L'Association des artistes musiciens avait fait exécuter cette belle œuvre par quatre cents musiciens, ce qui produisait un effet de splendeur impossible à rendre sous cette voûte antique, dont la sonorité ne peut se comparer à rien. C'était d'un grandiose tout à la fois imposant et sublime; et l'on comprenait que ces accents harmonieux tendaient à monter vers le ciel. La véritable musique religieuse est si belle et parle tant à l'âme !..

Le succès de M. Charles Colin a été complet. Son œuvre est large, d'un grand style, d'une inspiration puissante ; et l'idée qu'il a eue de réunir la musique militaire à la musique sacrée est une chose complétement nouvelle en France : ainsi, les chœurs étaient accompagnés, non par l'orgue, comme cela se fait habituellement, mais par la musique du corps d'élite appelé la *Garde de Paris*, ce qui équivaut à la *Garde municipale* d'autrefois ; car en France nous ne changeons jamais rien des choses, nous nous contentons de changer les titres.

Enfin, le jeune compositeur dont je vous parle vient de s'ouvrir une brillante carrière devant lui, et même, dès ce jour, son œuvre le place au rang des maîtres.

Le talent, du reste, semble chez lui tenir de famille, car il est le frère de mademoiselle Colin, jeune pianiste et professeur distingué, dont on fait le plus grand cas à Paris.

Mais, puisque nous sommes sur la musique, laissez-moi vous raconter une petite historiette qui circule dans le monde savant des Enfants d'Apollon (vieux style).

Le virtuose dont il s'agit passait, il y a peu de temps, la soirée dans une maison où l'on joue *très* et même *trop* gros jeu, et, malheureusement pour lui, il préféra manier les cartes à son archet. Ainsi, à peine fut-il entré dans le salon qu'il se plaça à l'une de ces tables dangereuses où la capricieuse Fortune, sous la figure d'une dame de cœur ou d'un as de pique, s'amuse à distribuer ses faveurs à ses favoris du moment, et notre pauvre artiste n'eut pas le bonheur d'être parmi ces élus, car la nuit était à peine écoulée, qu'il se trouva le débiteur d'une somme de six mille francs qu'il avait perdue sur parole.

C'était un jeune et blond Anglais qui se trouvait son heureux créancier.

— Monsieur, dit-il au fils d'Albion avec le plus gracieux sourire, vous devez comprendre que je ne portais pas sur moi la somme que je viens d'avoir la malechance de perdre contre vous ; mais demain matin j'aurai l'honneur de me présenter à votre hôtel pour m'acquitter de ce que je vous dois. Veuillez bien me donner votre adresse, je vous prie.

L'Anglais s'inclina, tendit sa carte sans mot dire, et l'on se sépara.

Le lendemain, ainsi que cela avait été convenu, le pauvre malheureux se présenta à l'hôtel que lui avait indiqué la carte de son débiteur. Celui-ci était chez lui; l'artiste se fait annoncer, entre dans le salon où se trouvait l'Anglais, salue, prend un siége : tout cela avec une aisance et une grâce parfaites; puis, entame une conversation sur les événements du jour. L'Anglais l'écoute et le regarde avec une grande surprise, ne paraissant rien comprendre à cette conduite étrange, et ce sang-froid semble rassurer le débiteur, qui tout à coup s'écrie en se mettant à rire :

— Eh bien, monsieur, je viens, ainsi que je vous l'ai promis, pour acquitter ma dette ; seulement ce n'est point en vil métal que je compte vous le payer; les artistes ne roulent pas sur l'or en France, ni en Angleterre non plus, je crois : c'est donc en notre monnaie que je compte vous solder, et je vous offre de vous donner des leçons pour le montant de la somme que je vous ai gagnée.

L'Anglais, qui avait regardé jouer cette petite scène avec un flegme tout britannique, se leva alors et, d'un geste fort énergique montrant la porte à son débiteur éhonté :

— Sortez, monsieur, dit-il avec indignation, et si jamais je vous rencontre dans une maison où je serai, je raconterai à haute voix la façon dont vous payez vos dettes.

L'artiste ne se fit pas répéter l'invitation et vient de partir pour faire une tournée à l'étranger ou en province, lieu où sans doute les cartes ne recevront plus ses hommages ; à moins que... Hélas ! que de malheurs cause cet amour du jeu qui en ce moment a envahi toutes les classes. Des maris ruinent leur famille, des femmes y perdent leur honneur ; des jeunes gens se tuent à la suite de pertes terribles ! Enfin on n'entend parler que de désastres causés par ce jeu infernal. N'y avait-il donc pas assez de ce luxe effréné qui nous dévore, sans y joindre encore cet autre fléau? Il est vrai que le premier attire fatalement le second à sa suite en voulant chercher en lui un aide : les maris pour payer un train de maison au-dessus de leur fortune, les femmes pour payer les toilettes exagérées au-dessus de leur position ; les jeunes gens pour payer les dames du lac qui les rongent. Et de tout cela qu'arrive-t-il?... Malheur... déshonneur... et suicide...

Mais ne restons pas sous ces tristes idées, et finissons par une petite historiette amusante. Un jeune étudiant est accosté l'autre jour dans le jardin du Luxembourg par un monsieur que le charabia affreux dont il se servait, croyant parler français, faisait facilement reconnaître pour un étranger nouvellement débarqué à Paris, lequel étranger lui demanda le chemin qu'il devait prendre pour se rendre à l'Exposition.

— Je vous le dirai avec plaisir, monsieur, répondit le jeune homme en saluant avec courtoisie. Mais c'est d'abord 5 francs que vous devez me donner, ajouta-t-il en tendant la main.

— Oh ! cinque franques !... exclama l'étranger en reculant d'un pas, à l'Exposition, oui ; mais ici, non...

— A l'Exposition vous donnerez ce que vous voudrez, mon bon monsieur, mais ici vous me donnerez 5 francs, ou je vous laisse vous perdre tout à votre aise, fit le jeune homme très-gravement ; vous nous apportez à Paris la ruine et la famine, car je suis un étudiant, et grâce à vous, je ne sais ni où loger ni où manger : il faut donc que nous vivions de vous, si nous ne voulons pas en mourir.

L'étranger, qui crut avoir affaire à un fou, se sauva et court encore !...

Comtesse DE BASSANVILLE.

Madame Saint-Aubin, qui, de 1809 à 1818, fut une des étoiles de l'Opéra-Comique, où elle créa la *Cendrillon* de Nicolo, un des triomphes du théâtre de cette époque, vient de mourir à Saint-Saulge, à l'âge de soixante et onze ans.



THÉATRES

De tous les écrivains qui se disputent la scène, il n'en est pas un qui nous soit plus sympathique que M. Paul Meurice, dont nous estimons à la fois le caractère et le talent. Aussi, attendions-nous impatiemment l'occasion de juger la comédie qu'il avait donnée à l'Odéon, et qui s'annonçait sous ce titre : *la Vie nouvelle.* Le public aussi s'intéressait d'avance à cette œuvre, qui semblait lui promettre le développement d'une idée sérieuse, d'une peinture de mœurs modernes. Mais la pièce, où le talent se révèle dans beaucoup de parties, n'a satisfait complétement ni le public ni la critique, et a de plus trompé l'attente de ceux qui espéraient ou de vertes satires, ou une idéalité très-pure.

Quel a été cependant le but de l'auteur? Montrer qu'un homme, si bas qu'il soit tombé, peut encore se relever par le travail. Et, dans cette intention, il a pris pour héros de son drame — car la *Vie nouvelle* est un drame autant qu'une comédie — un personnage d'une excentricité un peu trop accusée. Il s'agit d'un criminel, d'un faussaire qui s'empoisonne, et qui, sauvé, se refait une vertu par l'amour d'une paysanne.

Le public, en faveur de la noble idée de la pièce sans doute, en a accepté le héros, mais en s'élevant contre certaines situations excessives, sans lesquelles le succès de M. Paul Meurice eût été plus complet.

Mademoiselle Périga, mademoiselle Jane Essler, ainsi que MM. Berton et Thiron, ont mis au service de l'auteur un talent qui peut se passer d'éloges.

Nous sommes en retard avec l'Ambigu, où M. Paul Féval nous a donné, en compagnie de M. Crisafulli, un grand drame tiré d'un de ses meilleurs livres. *La Chouanne,* qui n'est autre que *Bouche de fer* métamorphosé en femme par les nécessités du théâtre, traverse, sous les traits de madame Marie Laurent, une action très-sombre et très-compliquée, dont les incidents ne s'écartent guère de ceux du roman. Il n'y a que les applaudissements en plus.

Maintenant, passons au Vaudeville. Là, dans une comédie intitulée *les Souvenirs,* M. Adolphe Belot a essayé de peindre la puissance de l'habitude et du passé sur un cœur qui n'est pas encore guéri. Il l'a fait, non à la manière gaie de l'auteur du *Testament de César Girodot,* mais avec une décence et une distinction que, pour notre part, nous ne saurions trop louer. D'une idée qui n'est ni très-neuve ni très-piquante, il a su tirer d'agréables développements qui, tout doucement, avec autant de sobriété que de charme, ont fourni leurs quatre actes. Bref, il a fait une très-jolie étude du cœur, et nous sommes heureux de constater qu'il a trouvé un écho dans celui du public.

Robert HYENNE.

On lit dans la *Revue* et *Gazette musicale :*

Le concert donné jeudi (4 avril), dans la salle Herz, par mademoiselle Louise Murer, a marqué un nouveau progrès dans le talent de cette jeune pianiste, désormais placée à l'un des premiers rangs.

L'élégance, la force et la netteté se joignent chez elle au sentiment musical le plus délicat et le plus rare; plus que jamais elle excelle dans l'exécution des œuvres de Prudent, qui fut son maître, et dont l'autre jour encore elle a supérieurement rendu deux productions charmantes, *le Rêve* et *le Chant du ruisseau.* Dans la partie vocale du concert, Léopold Ketten a été fort bien accueilli comme ténor.

L'HIVER

Quand s'avance l'hiver, quand nous voyons le givre
Briller étincelant aux branches suspendu,
Et que la terre en deuil ne semble pas survivre
A la mort de ses fleurs, à son soleil perdu;

Quand la montagne au loin de neige est recouverte,
Que le ciel est tout gris, que l'âpre vent glacé
Vient souffler et gémir dans la plaine déserte
Ou dans un froid réduit par le temps crevassé ;

Quand un père languit dans l'affreuse misère
N'ayant qu'un dur grabat recouvert de haillons,
Pour coucher ses enfants, venez, grand de la terre,
Voyez du désespoir les puissants aiguillons.

Là, soufflant dans ses doigts pour reprendre courage,
L'homme voit son travail, qui devrait subvenir,
Aux plus pressants besoins de son pauvre ménage,
A peine à sa famille empêcher de mourir.

Pour ses pauvres enfants jamais de friandises,
Jamais un seul jouet, jamais un seul plaisir;
Ils ne sont pas vêtus pendant les froides bises
Et sur leurs rouges mains on lit le mot : *souffrir !*

Aux yeux de l'ouvrier compterez-vous les larmes,
Quand d'un outil tranchant qu'il serre dans sa mains,
Il peut finir ses jours pleins d'effroi, pleins d'alarme
Et mettre enfin la mort entre hier et demain?

Sa femme au froid cercueil est déjà descendue,
Conduite lentement par les privations,
Mais son âme, en ces lieux, demeure suspendue
Pour aider ceux qu'elle aime en leurs afflictions.

Riches, qui par votre or vous créez des soirées
Où lustres et cristaux brillent autour de vous,
Regardez avec moi les nuits décolorées,
Les pleurs de l'indigent, sans feu, bien près de nous !

Quand vos pieds délicats foulent avec mollesse
Des tapis veloutés aux riantes couleurs,
Pensez que pour les uns, tout est plaisir, richesse,
Et pour d'autres, voyez, que d'amères douleurs !

Quand, partant pour le bal, de parfums embaumées,
Belles sous vos rubis, vos perles, vos saphirs,
Mesdames, vous semblez autant de fleurs aimées
Ecloses le matin pour de mondains plaisirs,

Avez-vous réfléchi que, près de vous peut-être,
Quelqu'un mourait de froid?... que pour un diamant
Vous eussiez pu sauver par un peu de bien-être
Une mère qui pleure à son dernier moment?

Vous, dont les revenus surpassent la dépense!
Riches qui semez l'or pour le moindre désir!
Descendez du palais que régit l'opulence,
Montez à la mansarde, apprenez à souffrir !

Jeanne MUSSARD.



L'ENSEIGNEMENT MUTUEL ou UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX

(PROVERBE RACONTÉ — SUITE ET FIN.)

— Je le crois aussi, dit M. de Mervyn en se mordant les lèvres et en pensant à autre chose.

— Voyez-vous, monsieur, reprit le député avec une gravité imperturbable, tout le mal est dans ceci : le roi vieillit... pardon, celui que nous appelons le roi... je sais que vous en reconnaissez un autre. En vieillissant, son intelligence ne s'affaiblit pas, au contraire, mais elle s'isole de tout ce qui n'est pas sa volonté personnelle, son intérêt de famille ou de dynastie; l'homme politique s'efface derrière l'homme... Ai-je l'honneur de me faire comprendre?

— Parfaitement, murmura Edmond, qui lui eût volontiers tordu le cou.

— Eh bien ! suivez mon raisonnement. Louis-Philippe s'absorbe trop dans le gouvernement personnel. De leur côté, nos deux ministres influents et éloquents, enivrés par le long exercice du pouvoir, trompés par une majorité factice, s'imaginent qu'ils seront toujours maîtres de la situation au moyen d'un bon discours... Erreur, monsieur, erreur !... La France, en ce moment, est comme une femme qu'on néglige, qui s'ennuie, qui ne sait trop ce qu'elle veut... Le mari, qui se croit sûr d'être aimé, persiste dans son illusion et ne fait rien pour conjurer l'orage... Et voyez, monsieur, comme ma comparaison est juste ! Les gens qui veulent égarer ce pays, ne lui parlent pas de révolution, mais de réforme et de banquets, de même que les gens qui veulent séduire cette femme ne lui parlent pas d'amour, mais de distractions et de dévouement ; puis arrive le jour fatal où tout éclate à la fois, l'amour sous le passe-port de l'amitié, la révolution sous le pseudonyme de réforme... Mais qu'avez-vous, monsieur ? vous paraissez indisposé.

— Non, ce n'est rien, un tic nerveux qui me prend toutes les fois que je parle politique, bégaya M. de Mervyn en bondissant sur sa chaise.

Pendant ce temps, la conversation de Sidonie avec M. de Kermoël semblait redoubler d'animation et d'intérêt. Edmond eût profité de son intimité avec Christian pour aller se mettre en tiers dans cette causerie, si madame de Séverolles, qui le guettait du coin de l'œil, ne fût venue, à son tour, entamer avec lui un très-sérieux entretien sur ses affaires, sur un procès embrouillé qu'elle l'avait chargé de suivre pour elle, et qui exigeait, disait-elle, de nouvelles explications.

Quelques minutes après, on annonça Emilien de Tréville.

L'élégant était sous les armes ; jamais les talents éprouvés de Blain et de Fitz-Patrick, de Boivin et de May ne s'étaient plus habilement et plus heureusement combinés pour atténuer la vulgarité prosaïque du costume moderne. Les avantages extérieurs d'Émilien, son grand nom, son élégance, ses succès dans un monde dont les honnêtes femmes parlent avec une sorte de curiosité frémissante, cette situation bizarre, et cependant assez commune de nos jours, d'un homme très-séduisant n'ayant pas encore essayé ses séductions auprès des femmes de son rang, tout concourait à faire d'Émilien un de ces êtres privilégiés, auxquels rêvent involontairement les imaginations féminines, et dont le choix, en se fixant tout à coup sur une personne du monde, devait nécessairement la mettre fort à la mode. Aussi, deux ou trois jeunes *merveilleuses*, qui étaient arrivées avant M. de Tréville ou en même temps que lui, se permirent de chuchoter quelque peu lorsqu'elles virent la petite révolution qui se fit dans le salon après l'entrée d'Émilien.

La physionomie de Christian s'assombrit subitement ; il jeta sur le nouveau venu un regard triste, qu'il ramena sur madame de Mervyn. Celle-ci n'eut pas l'air de le remarquer; mais, avec cet art particulier aux femmes qui réussissent à voir tout ce qu'elles veulent sans que leurs yeux changent de direction, elle aperçut le mouvement stratégique au moyen duquel Emilien, sans affectation apparente, se rapprochait peu à peu de son fauteuil. En même temps, elle vit que son mari faisait un effort désespéré pour échapper à sa tante qui le retenait, tant bien que mal, en réitérant ses instructions sur son procès. Elle regarda Christian, et sans doute son regard exprima une demande ou un ordre, qu'elle lui adressait en souvenir du singulier pacte qu'ils avaient conclu dans la journée : car M. de Kermoël se leva d'un air passionnément désespéré, et, un instant après, Emilien de Tréville était assis auprès d'elle.

Les lunettes de la baronne n'avaient pas bougé de place ; Edmond était sur le gril. Christian se rapprocha d'eux, et madame de Séverolles lui dit avec un léger accent de persiflage :

— Comment, beau ténébreux ! vous cédez la place ?

— Au plus digne, répondit mélancoliquement M. de Kermoël.

— Au plus heureux, du moins en ce moment, reprit la baronne. Convenez, Edmond, que j'ai droit d'être fière de ma nièce, et que Sidonie est ravissante !

Le mari balbutia quelques mots qui ressemblaient à une affirmation.

— Non, insista madame de Séverolles, c'est qu'il me semble que, depuis quelque temps, votre femme est plus délicieuse encore !.. Je le lui disais bien, moi, avec ma vieille expérience : « Mon enfant, un peu moins de timidité ! un peu moins de réserve ! Vous aimez votre mari, c'est très-bien... mais on est dans le monde pour vivre comme le monde... Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire ; que dis-je ? pour régner ! une figure... que je vois ; un esprit... que je devine. Décidez-vous donc à être tout à fait jolie et tout à fait spirituelle... Le tableau est charmant... donnez-lui un cadre... » Ah ! par exemple, mes conseils ont fructifié ; Galathée s'est animée comme par enchantement ; le cadre est trouvé, et il est digne du tableau... Tenez, Christian, ne vous semble-t-il pas que, dans ce moment-ci, ma nièce est admirablement... encadrée ?

Et la baronne, rencontrant un regard de Sidonie, raffermit encore ses lunettes.

Le marquis de Mervyn était à la torture, et il faut convenir que le spectacle que désignait en ce moment à Edmond et à Christian madame de Séverolles n'était pas de nature à rasséréner beaucoup un mari ou un attentif. Madame de Mervyn paraissait absorbée par sa conversation avec M. de Tréville. Le bel Emilien prenait auprès d'elle des airs penchés du plus merveilleux effet, et, malgré sa présomption, il s'étonnait lui-même de la rapidité de ses progrès auprès de la marquise. Il avait nonchalamment passé un bras derrière le fauteuil de Sidonie; l'autre était tendu vers le piano, et, de temps à autre, ses doigts distraits erraient sur les touches, d'où s'exhalaient quelques notes plaintives, sentimental accompagnement de ses sentimentales digressions. Pendant ce temps, la plupart des habitués du salon arrivèrent successivement; mais on respecta, comme par un accord tacite, le tête-à-tête d'Emilien et de Sidonie : ils furent cependant obligés de le rompre lorsque quelques voix juvéniles proposèrent de danser.

On était tout juste assez nombreux pour les exigences du *cotillon*, figure complaisante et élastique qui permet toutes les variétés de récréation mondaine, depuis la conversation assise jusqu'au tourbillon de la valse. Une danseuse émérite se mit au piano, et les groupes de valseurs s'organisèrent avec un joyeux désordre.

La marquise de Mervyn eut plus que jamais les yeux fixés sur les lunettes de sa tante ; voyant qu'elles étaient toujours à leur poste, elle accepta l'invitation d'Emilien, et le *cotillon* commença.

On sait que, dans cette figure dont les évolutions varient sans cesse, et peuvent se multiplier à l'infini, une femme a mille moyens de faire deviner ses préférences. A chaque instant il dépend d'elle de choisir un autre valseur, ou de revenir au même, selon qu'elle laisse tomber dans sa main ou dans une autre le boa, le mouchoir, l'éventail ou le bouquet, interprètes de son choix. Ce fut l'instant où les lunettes de la baronne jouèrent le plus grand rôle, et il ne fallait pas moins que la confiance inspirée à Sidonie par la vieille dame pour lui faire prolonger une situation qu'elle commençait à trouver fort délicate ; de temps à autre, elle choisissait Christian ; mais après un tour ou deux, elle revenait à Emilien; et il y avait alors dans tout le salon un murmure d'admiration peut-être un peu maligne, en contemplant ce couple charmant qui valsait à merveille, et que tous les autres couples de valseurs reconnaissaient pour guide.

Qui ne connaît l'enivrement du bal, cette surexcitation bizarre de l'imagination et de l'esprit que causent la musique, la danse, le bruit, les ardents regards, et cette chaude atmosphère, toute de parfums, de fleurs et de femmes, où l'on respire l'étourdissement et l'oubli ? Qui ne sait tout ce qu'il peut y avoir, en ces instants, de vertige chez les plus sages, de flamme chez les plus froids, de hardiesse chez les plus timides ? Emilien n'était ni timide, ni froid, ni sage ; il se croyait irrésistible ; il n'avait sur les femmes du monde que des idées erronées, paradoxales ; il perdit le sentiment de la distance immense qui séparait Sidonie des objets habituels de ses séductions et de ses conquêtes, et, dans un moment où ils s'arrêtaient après un long tour de valse, il eut l'audace de lui demander de le recevoir le lendemain.

A peine lui eut-il adressé cette demande, qu'il eut honte lui-même de l'avoir osé. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, en entendant madame de Mervyn lui répondre rapidement et tout bas : « Je serai chez moi, demain, à trois heures. »

En cet instant, une autre valseuse, soit par jalousie, soit par hasard, s'avança en riant, avec un chapeau qu'elle balançait sur toutes les têtes, et qu'elle laissa tomber sur Emilien ; ce qui le força à valser avec elle. Restée seule, Sidonie se retourna ; elle vit Christian, morne et abattu, qui se tenait derrière elle, et qui lui dit d'une voix tremblante :

— O Sidonie ! Sidonie ! n'aurez-vous pas de pitié?

— A demain, chez moi, à trois heures et demie, répondit-elle.

Ensuite, elle jeta les yeux sur sa tante et sur son mari. La baronne n'avait plus ses lunettes ; Edmond était horriblement pâle.

Quelques secondes après, madame de Mervyn, redevenue guide du *cotillon*, et armée d'un mouchoir qui allait désigner son choix, traversa lestement le salon, et jeta le mouchoir à son mari, en lui disant avec une expression enchanteresse de coquetterie et de tendresse boudeuse :

— Il faut donc que ce soit moi qui vous engage !

M. de Mervyn tressaillit, se leva, et passa son bras autour de la taille de sa femme. Au moment où ils se lancèrent, Sidonie lui dit en appuyant à demi sa jolie tête sur l'épaule du malheureux jaloux :

— Edmond, emmène-moi, je suis fatiguée !

Le tour fini, M. de Mervyn et sa femme sortirent ; Sidonie était silencieuse ; le marquis paraissait en proie à une agitation indicible ; plusieurs fois, pendant le trajet de la rue de Varennes à l'avenue Marbeuf, M. de Mervyn essaya de parler ; mais la marquise lui ferma la bouche de sa petite main gantée, avec tant de résolution et d'autorité, qu'ils arrivèrent, comme la veille, jusqu'à leur hôtel, sans échanger un seul mot.

Lorsqu'ils furent montés dans leur appartement, M. de Mervyn fit encore un mouvement comme pour suivre sa femme ; mais elle l'arrêta d'un geste, et lui dit avec une gravité affectueuse :

— Edmond, vos affaires ou vos plaisirs vous permettent-ils d'accepter un rendez-vous de votre femme ?

— Un rendez-vous ? que voulez-vous dire ?

— Que demain je vous attendrai chez moi, à quatre heures, répondit-elle en prenant son bougeoir des mains de la fidèle Juliette, et en faisant à son mari une gracieuse révérence.

VII

Quoique très-prévenu en sa faveur, Emilien de Tréville ne laissait pas de s'étonner un peu de la facilité et de la promptitude avec laquelle madame de Mervyn lui avait accordé un rendez-vous. — Ou cette femme, disait-il, est un prodige de naïveté bretonne et d'innocence armoricaine, ne se doutant pas du précipice que j'ai caché sous des fleurs, ou je dois convenir que mes moyens de séduction sont encore plus irrésistibles que je ne me l'imaginais ! — Emilien finit par s'arrêter à cette dernière supposition, comme plus flatteuse pour son amour-propre ; elle venait d'ailleurs à l'appui de ses théories sur la fragilité des *grandes dames*, comme on dit rue de Bréda ; théories qui ne lui étaient pas personnelles, qu'il se permettait même quelquefois de trouver un peu hasardées, mais qu'il avait recueillies toutes faites dans les vaudevilles, les romans, les mélodrames, et surtout dans la société de ses héroïnes habituelles, lesquelles, on le sait, après le plaisir de ruiner les hommes du monde, n'en connaissent pas de plus vif que de calomnier les honnêtes femmes.

On conçoit dès lors qu'après avoir pesé et discuté avec lui-même cette question *brûlante* pendant toute la matinée, M. de Tréville eût fini par conclure que, depuis Richelieu, Lauzun et Lovelace, personne n'avait eu autant de droits que lui au titre de séducteur, et qu'il allait avant peu inscrire le nom de l'infortunée Sidonie en tête du second volume de ses victoires et conquêtes. En effet, dans son présomptueux soliloque, Emilien divisait déjà en deux parties le catalogue de ses bonnes fortunes : il reléguait dans une sorte de préface ses succès faciles, et faisait à madame de Mervyn l'honneur d'inaugurer la période de ses succès difficiles, tout en se disant avec complaisance que ceux-là n'avaient pour lui ni plus de difficultés ni plus de lenteurs que les premiers.

Après avoir déjeuné, pris quelques tasses de thé et fumé, pour abréger le temps, une quantité indéterminée de cigares, M. de Tréville, tout en fredonnant le : *Madamina, è catalogo questo*, de *Don Juan*, sonna son valet de chambre, se fit habiller minutieusement; après quoi, voyant que sa pendule marquait deux heures et demie, il s'achemina vers l'avenue Marbeuf, la tête haute, le nez au vent, agitant gracieusement son *stick* à pomme d'or, et faisant craquer ses bottes vernies sous le sable de la contre-allée des Champs-Elysées.

En arrivant au perron de l'hôtel qu'habitait madame de Mervyn, il trouva deux grands valets de pied qui se tenaient debout derrière la porte vitrée du vestibule, et qui lui dirent avec une gravité respectueuse que madame la marquise y était pour M. le comte. Ils ouvrirent la porte de la salle d'attente ;

un valet de chambre, en grande tenue, habit noir, cravate blanche, culottes courtes et bas de soie, se leva solennellement et répéta, d'un ton presque lugubre à force d'être cérémonieux, que madame la marquise y était pour M. le comte, puis il se mit en devoir de précéder Emilien, à qui il fit traverser une galerie et un grand salon de réception ; il entr'ouvrit la portière du petit salon, et annonça d'une voix de Stentor : M. le comte Emilien de Tréville !

Depuis quelques instants, Emilien remarquait bien que tout cet appareil était un peu grandiose pour une visite à laquelle sa fatuïté conquérante avait attaché un sens plus mystérieux ; mais il n'eut pas le temps de formuler ses remarques. Le salon était fort obscur, les rideaux et les stores baissés. A peine Emilien eut-il fait deux pas qu'il se heurta bruyamment contre un volumineux objet qui faillit le faire tomber ; c'était un caisson de voyage. En même temps, un petit chien qu'il ne voyait pas, mais dont la voix partait du côté de la cheminée, se mit à aboyer d'une façon si furieuse et si retentissante, que M. de Tréville, malgré tout son aplomb, sentit se brouiller dans sa mémoire toutes les jolies choses qu'il avait mentalement préparées comme préliminaires obligés d'une déclaration amoureuse.

Émilien maudit tout bas les *king's Charles*, et n'en continua pas moins à avancer vers une femme qu'il venait d'apercevoir à travers l'obscurité, et qui, dans une attitude pensive, appuyait sa tête sur le velours de la cheminée. En l'apercevant, la confiance de M. de Tréville en son étoile se ranima tout entière ; marchant sur la pointe du pied, il saisit une main qui ne se retirait pas, y posa galamment ses lèvres, et murmura à demi-voix, d'un air tendre et presque familier :

— Chère marquise !...

— Oh ! mon cher monsieur de Tréville, vous me flattez, je ne suis que baronne ! répliqua d'une voix incisive et railleuse madame de Séverolles ; car c'était elle.

Au même instant, Juliette, la caméristе, entra par une autre porte, qui donnait sur l'appartement de madame de Mervyn ; elle écarta les rideaux, releva les stores. Le salon se remplit tout à coup de la vive clarté d'une journée de mai, et Juliette dit à M. de Tréville avec le ton goguenard d'une soubrette de comédie :

— Madame la marquise prie monsieur le comte de vouloir bien l'attendre un moment ; elle n'a pas encore tout à fait fini ses préparatifs.

— Ses préparatifs ! murmura Émilien, qui commença à penser qu'il pourrait bien être mystifié.

Un coup d'œil qu'il jeta autour de lui le mit sur la voie : le tapis était parsemé de paquets. Outre le caisson ouvert qui avait failli le faire tomber, il y avait des cartons de chapeaux, des boites, des nécessaires, des livres, des manchons, des fourrures, à moitié recouverts de leurs enveloppes, en un mot, tout ce qui constitue des apprêts de voyage.

M. de Tréville reporta ses regards sur madame de Séverolles, et lut sur sa figure une expression de malice qui ne lui laissait plus le moindre doute sur la situation. Il cherchait un mot fin pour se tirer d'embarras, lorsque la marquise parut ; elle était en négligé du matin, mais radieuse et plus jolie que jamais.

— Oh ! pardon ! chère tante ! dit-elle en s'adressant d'abord à la baronne ; pardon de vous avoir dérangée d'aussi bonne heure !... j'ai pensé que vous m'excuseriez quand vous saurez que ce sont des adieux que je viens vous faire...

— Quoi ! Sidonie ! vous partez ! s'écria madame de Séverolles en affectant une profonde surprise.

— Oui, ma tante, pour Saint-Brieuc, dans deux heures, et c'est moi seule qui ai arrangé tout cela, reprit gaiement madame de Mervyn. Voici comment les choses se sont passées. Cette nuit, quand nous sommes sortis de chez vous, Edmond et moi, le temps était si beau, le ciel si pur, l'air si tiède, la lune répandait une clarté si douce, que nous avons fait ouvrir la calèche, et dit au cocher d'aller au pas. Rien, chère tante, ne saurait vous décrire le charme de cette heure ; en regardant les arbres des Champs-Élysées revêtus de leur jeune feuillage, en respirant les vagues parfums du printemps, en s'abandonnant à ces fraîches impressions qui succédaient au bruit du monde, Edmond s'est écrié tout à coup : « Mon Dieu ! que le printemps doit être beau à la campagne, dans notre paisible vallée ! » Ce retour subit à la pastorale m'a un peu étonnée ; je l'ai questionné le moins gauchement que j'ai pu, et j'ai fini par découvrir qu'Edmond se sentait un peu souffrant, un peu triste ; que pour me rendre le séjour de Paris plus agréable, et m'entourer ici de toutes ces charmantes inutilités parisiennes, il avait dépassé son budget, entamé son revenu de l'an prochain, et qu'un séjour de six mois à la campagne, pendant cette belle saison, serait d'un excellent effet hygiénique et économique. Seulement, je voyais qu'Edmond se faisait scrupule de m'arracher aux délices de Capoue, à la valse, à la polka, aux charmes de votre salon, chère tante, et qu'à cause de moi il aurait le courage de dissimuler ses velléités campagnardes. Aussitôt j'ai fait mon plan ; j'ai trouvé moyen, ce matin, de faire sortir mon mari de très-bonne heure ; pendant son absence, j'ai ordonné de tout préparer pour notre départ ; j'ai envoyé à la poste demander des chevaux pour quatre heures... Edmond, en rentrant, n'aura qu'à mettre sa casquette de voyage et à enlever sa femme ; car c'est le mot, chère tante : je prétends aujourd'hui me faire enlever par mon mari !... Monsieur de Tréville, je me félicite de la bonne pensée que vous avez eue de venir me voir ; après les moments que vous avez bien voulu dérober, depuis deux jours, à vos succès et à vos plaisirs, en faveur d'une pauvre provinciale, je me serais regardée comme coupable d'ingratitude, si j'étais partie sans recevoir vos adieux...

Madame de Séverolles, malgré sa grande habitude du monde, fut obligée d'avoir recours à sa tabatière, et d'embrasser tendrement sa nièce pour cacher l'émotion que lui causait le langage de madame de Mervyn. Émilien se livrait à des efforts surhumains pour faire bonne contenance ; peu s'en fallut qu'il n'avalât la pomme de sa canne.

— Ah ! mon Dieu ! bientôt trois heures et demie ! s'écria la marquise en regardant la pendule, et en faisant à sa tante un signe imperceptible. Je n'ai pas une minute à perdre si je veux être prête à quatre heures : chère tante, et vous aussi, monsieur de Tréville ! mille fois pardon d'abuser de votre complaisance ; mais je ne puis me résoudre à vous voir partir sitôt... Songez que je vais être condamnée à un long jeûne, en fait d'élégance et d'esprit... Voudriez-vous avoir l'extrême bonté de m'aider à finir ces derniers paquets ?

— De grand cœur ! exclama madame de Séverolles.

M. de Tréville n'osa pas dire non ; et voilà ce roi des *exquisites* et des *dandies*, cette fleur des pois, ce modèle de distinction et d'élégance, ce don Juan égaré dans notre prosaïque siècle, se courbant, se baissant, à genoux sur le tapis, endommageant la fraîcheur immaculée de ses gants et de ses manchettes, pliant sous le faix des partitions, des albums, des cahiers, des livres, des écrins, de mille objets que la cruelle baronne lui mettait sur les bras pendant que madame de Mervyn lui en indiquait la place.

— Oh ! vraiment, monsieur le comte ! je suis confuse, et je vais vous laisser un bien déplorable souvenir... Mais vous êtes si complaisant, qu'on se sent porté à abuser... Tenez, là, dans ce petit coin du caisson, vous pouvez encore empiler ces quatre volumes... très-bien... ici, dans cette boite, il y a encore de la place... Serrez un peu... parfaitement... logez-y cette partition... l'*Elisir d'amore*, rien que cela... A merveille !... Prenez

garde à cet album, je vous en conjure; posez-le avec beaucoup de précaution... j'y tiens beaucoup; il y a de délicieux dessins dus à la plume de Paul Huet... Ah! voilà ma petite coupe en verre mousseline... enveloppons-la de papier brouillard... Bon... mais pas si fort, pas si fort! Allons, voilà que vous l'avez cassée... c'est un petit malheur... Vous n'êtes pas habitué à respecter la fragilité... Qu'est ceci? ma partition du *Comte Ory*, mon opéra de prédilection... Mettons-la à part dans ce coin. Savez-vous, monsieur de Tréville, que vous chantez à merveille la partie du Comte! Mais aussi quel ravissant duo!

Et Sidonie se mit à fredonner à demi-voix la délicieuse reprise : *Le téméraire... il croit me plaire!* Le malheureux Émilien était sur les épines; il eût donné tout l'argent qu'il n'avait pas pour avoir le droit de se mettre en colère ; mais comment faire? Il se trouvait en face de deux femmes, et il pensa, avec raison, qu'il serait encore beaucoup plus ridicule s'il se fâchait.

A trois heures et demie précises, on annonça Christian de Kermoël; alors la scène changea.

Madame de Mervyn sonna Juliette qui emporta, en un tour de main, caissons, cartons et paquets. La baronne de Séverolles s'approcha de Sidonie, et la baisant tendrement au front :

— Chère enfant! lui dit-elle, je vous laisse; embrassez Edmond de ma part, et recevez tous deux les adieux de votre vieille tante... Je vous souhaite, du fond de l'âme, à lui et à vous, tout le bonheur que l'on mérite, Sidonie, quand on vous ressemble, et dont serait bien indigne celui qui vous méconnaîtrait!

Madame de Séverolles salua les deux jeunes gens, et sortit. Madame de Mervyn resta seule avec Émilien et Christian. Elle prit à l'instant un air de dignité qui les subjugua tous les deux.

— Monsieur le comte, dit-elle en s'adressant à M. de Tréville, c'est à vous que je dois la première explication; je ne sais rien du monde et vous en savez tout : dites-moi donc ce que vous penseriez d'un homme qui, ayant une raison d'abandonner pour quelque temps sa vie de dissipation et de plaisir, s'imaginerait, pour occuper l'intérim, s'indemniser de ses privations et varier ses jouissances d'amour-propre, de chercher à séduire une pauvre femme, bien jeune, bien naïve, bien inexpérimentée, à laquelle il se fait présenter par un ami que cette femme regarde comme un frère?... Ce n'est pas tout, monsieur: que penseriez-vous, si cet homme, de très-bonne compagnie pourtant, d'une naissance et d'une éducation qui lui ôtent le droit de se méprendre sur certaines convenances, certaines délicatesses de cœur, d'habitudes et de goût, n'ayant jamais recueilli dans sa famille que de nobles traditions et de bons exemples, se mettait tout à coup à rendre à cette femme des soins compromettants, non pas par amour, non pas par entraînement de cœur ou même d'imagination, non pas pour lui vouer du moins, en échange de ce qu'il veut lui ravir, toute sa destinée, tout son avenir, tout son être, mais par vanité, par ton, pour se désennuyer jusqu'au moment où un élégant peut quitter Paris, pour essayer d'un nouveau genre d'émotion et de succès? Que penseriez-vous enfin, si cet homme bien né et bien élevé dont je parle, présenté à cette femme jeudi, 22 mai, à huit heures, osait, vingt-quatre heures après, le vendredi soir, lui faire une déclaration d'amour et lui demander un rendez-vous?

Émilen de Tréville sentit se remuer jusqu'au fond de son cœur tout ce qui n'était pas encore gâté, chez lui, par la fatuité et le monde; il se leva, et dit à la marquise avec un irrécusable accent d'humiliation et de repentir :

— Je dirais, madame, que cet homme est un misérable, et qu'il mérite tous les châtiments; je dirais que vous êtes la plus pure, la plus angélique des femmes, et que je me prosterne devant vous!

— Oh! n'allons pas si vite et ne soyons pas si sévères! reprit la marquise en l'arrêtant. Je connais toute l'indulgence de la législation mondaine, et je suis loin de demander la mort du pécheur... D'ailleurs, monsieur le comte, si j'ai à me plaindre de vous, j'ai aussi deux remerciments à vous faire, et je vous tiens quitte...

— Lesquels, madame la marquise?

— D'abord, pour m'avoir si gracieusement aidée à terminer tous ces ennuyeux paquets que, sans vous, je n'aurais jamais réussi à finir avant trois heures et demie...

— Oh! madame! un peu de pitié! balbutia Émilien.

— Ensuite, pour un service bien plus grand, reprit Sidonie en regardant Christian qui rougit et baissa la tête; pour m'avoir aidée à apprendre, soit par vous, soit par un autre, les effets bizarres et variés de l'amour-propre; pour m'avoir enseigné, à votre insu, que si la vanité masculine a ses inconvénients, elle peut avoir aussi ses avantages, et que l'important, pour une femme, est de la faire tourner à son profit au lieu de la laisser tourner à ses dépens.

— Que voulez-vous dire, madame la marquise?

— Vous allez me comprendre, et je suis sûre que Christian me comprend déjà tout à fait... n'est-ce pas, Christian?

Comme pour servir de commentaire aux paroles de Sidonie, on entendit, dans la cour, les grelots traditionnels des chevaux de poste, et, presque en même temps, l'on vit entrer M. de Mervyn. Quatre heures sonnaient.

Edmond fronça d'abord le sourcil en apercevant Émilien et Christian; mais ils avaient l'air si abattu, que son front s'éclaircit aussitôt. D'ailleurs, il venait de rencontrer dans la cour les chevaux de poste, et il était fort intrigué.

— Ma chère amie, dit-il, m'expliquerez-vous ce que signifie tout ceci?

— Cela signifie que je vous enlève, et que nous partons dans quelques minutes pour Saint-Brieuc.

— Pour Saint-Brieuc! s'écria M. de Mervyn qui parut à la fois très-surpris et un peu soulagé; mais pourquoi cet impromptu? rien n'est prévu, rien n'est préparé...

— Tout est prévu, tout est prêt, interrompit la marquise; pendant les quelques heures que vous venez de passer hors de chez vous, Juliette, Antoine et moi, nous avons fait tous les paquets... il n'y a plus qu'à les placer sur la voiture...

— Mais ma tante de Séverolles?

— Elle sort d'ici; elle m'approuve, m'a donné sa bénédiction, et m'a chargée de vous transmettre ses adieux...

— Saint-Brieuc! murmura Edmond qui ne pouvait encore s'habituer à l'idée d'un départ si prompt...

— Oui, Saint-Brieuc! Il me semble, mon cher, que je ne vous parle pas de la Chine ou de la Sibérie... Après cela, voyez-vous, vous auriez tort de vous gêner... J'ai dit à ma tante que mes adieux n'étaient que conditionnels, que je renoncerais bien vite à ce voyage s'il vous contrariait le moins du monde, et que, dans ce cas-là, je lui demanderais une tasse de thé et une polka pour ce soir... J'en disais autant à ces messieurs quand vous êtes entré, et M. de Tréville, qui refuse obstinément de croire à notre départ, m'engageait même d'avance pour la première valse...

— Non, non! ce voyage m'enchante! dit vivement M. de Mervyn; c'est un moment délicieux pour aller à la campagne, et je vous sais gré d'avoir deviné qu'il ne pouvait exister pour moi de plus vif plaisir que de m'y trouver avec vous!...

Émilien et Christian se levèrent pour prendre congé de M. et de madame de Mervyn; tous deux étaient graves et même un peu tristes. Pendant qu'Edmond donnait par la fenêtre quelques ordres aux domestiques et aux postillons, Christian eut le temps de s'approcher de la marquise, et lui dit tout bas :

— Moi aussi, je partirais pour Saint-Brieuc si c'était conve-

nable en ce moment... Mais du moins, Sidonie, cette leçon aura été décisive... Je prends en horreur la vie que je menais ici... Je vais voyager pendant deux ans... Pendant ce temps, cherchez-moi une femme qui soit digne de vous appeler son amie... Je reviens, je l'épouse, et je ne quitte plus notre vieille et sainte Bretagne.

— Bien ! mon ami, très-bien ! je vous le promets, lui dit madame de Mervyn en lui serrant la main avec une affectueuse émotion.

Émilien s'approcha à son tour.

— Madame, murmura-t-il, j'ai été bien coupable ; mais soyez certaine, du moins, que la leçon ne sera pas perdue !

— Dieu le veuille ! répliqua la marquise avec un gracieux sourire.

— Les chevaux sont mis ! s'écria M. de Mervyn en retirant sa tête de la fenêtre, et en saluant d'un geste, cette fois très-amical, Emilien et Christian. Ils s'inclinèrent et sortirent.

Madame de Mervyn se retourna vers son mari ; tout ce qu'une tendresse profonde, dévouée, inaltérable, peut mettre de pudique ardeur, de séduction irrésistible dans le regard d'une femme, se peignit dans les yeux de Sidonie, qui dit à M. de Mervyn :

— Edmond, m'en veux-tu encore ?

— O Sidonie ! je t'aime, et je te demande pardon ! J'ai bien souffert, va, pendant cette affreuse soirée d'hier; mais cette soirée m'a appris combien je t'aimais, et je trouve aujourd'hui que ce fat d'Emilien m'a rendu service !

La marquise se haussa sur la pointe des pieds, approcha ses lèvres de l'oreille de son mari, et lui dit, bien bas, en riant et en rougissant :

— M. de Tréville n'était pas le seul.

— Quoi ! Christian aussi !... un camarade, un ami d'enfance ! C'est mal ! c'est très-mal ! je ne lui pardonnerai jamais ! s'écria Edmond, dont le visage se rembrunit.

— Mon ami, tu as tort de lui en vouloir, interrompit Sidonie toujours souriante ; si nous retrouvons le repos et le bonheur, si nous échappons, toi à des périls, moi à des chagrins, c'est à Christian que je le dois.

— Comment cela ?

— Je te le dirai à Saint-Brieuc, répliqua la marquise, tendrement suspendue au bras de son mari ; entends-tu ? Les chevaux et les postillons s'impatientent : Juliette et Antoine sont sur le siége : partons !

— Partons, chère bien-aimée !

— Mais au moins, reprit Sidonie en menaçant du doigt M. de Mervyn, plus de ces airs froids et ennuyés, plus de ces absences du logis, plus de ces retours à la vie de garçon, qui m'ont rendue si malheureuse ?

— Oh ! rassure-toi, Sidonie ! *Un bien averti en vaut deux.*

— Je te crois et je t'aime, mon bon Edmond.

— Mais, à mon tour, dit celui-ci avec un air d'inquiétude qui ne paraissait pas bien profonde, je devrais peut-être te demander : Ton pauvre mari te paraîtra-t-il encore aimable, après les deux beaux jeunes gens qui viennent de nous quitter ? N'ai-je pas à redouter la comparaison avec Christian, si spirituel et si romanesque, avec Emilien, si bien tourné et si élégant ?

— Non, mon ami, sois tranquille ; je suis sûre qu'en fait de moyens de plaire, tu n'auras plus rien à envier à mes deux brillants adorateurs... Ne l'as-tu pas dit ? — UN BIEN AVERTI EN VAUT DEUX.

A. DE PONTMARTIN.

Le moment est aux publications sérieuses, intéressées plutôt qu'intéressantes, et d'autant plus tyranniques : aussi faut-il une forte dose de bonne volonté pour s'occuper, ne fût-ce qu'un instant, d'un simple roman. C'est pourtant ce que nous voulons faire, et tout de suite nous vous recommandons le nouveau livre de M. Charles Joliet : *Une reine de petite ville.*

C'est l'histoire d'une élève de Saint-Denis, mademoiselle Edmée, Franc-Comtoise comme son historien, et qui règne sans partage à Saint-Hippolyte. Autour d'elle, tout le monde l'adore, et M. Maurice Martinot, qui vient de Paris passer quelques mois de vacances chez sa grand'mère, n'échappe point à la loi commune. Il finit par partager la royauté de mademoiselle Edmée, en l'épousant, après avoir traversé une action pleine d'intérêt et de variété, qui se déroule tout entière dans le cadre pittoresque des montagnes franc-comtoises et à laquelle concourent vingt personnages qui sont de véritables types : l'abbé Daphnis; Narcisse Rondot, le fils du maire; Stéphan Giraud, jeune peintre parisien, ennemi déclaré des femmes ; la *Couleuvre*, une Galathée de village, et son frère Soleil, dit *le buveur d'huile;* le capitaine Draconnier ; mesdames de Revigny, de Vauchamps, etc., etc.

L'auteur a pris la précaution, avant de commencer son récit, de nous avertir que l'histoire qu'il raconte, les personnages qu'il met en scène sont imaginaires. Il n'en a pas moins réussi à donner à chaque chose une couleur, une physionomie vraies. Son style, toujours naturel, a de la bonhomie et du charme, et l'on arrive plus tôt qu'on ne le voudrait à la fin du livre. C'est un éloge. — Robert HYENNE.



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon,* voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady,* série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or,* conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables,* — *la Science amusante,* — *les Énigmes historiques,* — *les Modes,* — *les Travaux,* — *Conseils,* etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £2, *post free*.............. 50 francs. | Six mois, £1, *post free*.................... 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. WELDON, seul agent, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cie, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arabonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

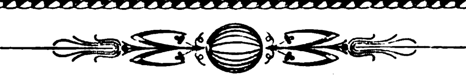
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID.

1er NUMÉRO DE MAI 1867

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO DE MAI 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 2e NUMERO DE MAI 1867.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La mode demande à grands cris du beau temps ; elle se plaint de ce que le printemps, trop capricieux, emprisonne les fraîches toilettes, et qu'il oblige les élégantes à porter encore les costumes incertains des journées d'avril.

Paris se peuple chaque jour de nuées d'étrangers, visiteurs empressés de l'Exposition universelle. On peut bien affirmer que les questions touchant aux modes ne sont pas les moins intéressantes pour les femmes amenées à Paris par l'exhibition du Champ de Mars. Les créations nouvelles se succèdent rapidement, et l'on doit se contenter d'enregistrer les choses les plus saillantes parmi une foule d'objets qui échappent à l'analyse.

Les pardessus sont courts ; on fait une exception pour ceux qui sont destinés spécialement aux toilettes de promenade en voiture : ceux-ci ont des formes accidentées qui rappellent le peplum capricieusement garni. Madame Pieffort (rue de la Grange-Batelière, n° 1), qui habille une clientèle d'élite, nous fournit d'excellents renseignements ; elle garnit ses robes, de forme *Princesse*, avec des nattes de satin, teinte sur teinte : c'est un ornement de bon goût, qui paraît appelé à un succès durable. Voici quelques toilettes exécutées par madame Pieffort :

Une robe de ville en taffetas lilas, forme *Princesse*, décolletée carrément. Intérieur d'une chemisette de mousseline à plis plats, séparés par des entre-deux de guipure. La robe est ornée de nattes en satin lilas, posées : 1° sur toute la longueur du devant ; 2° sur les deux coutures en biais des hanches au bas de la jupe ; 3° sur l'échancrure du corsage passant sur les épaules ; 4° à la couture extérieure de la manche et autour du poignet. — Cette même robe, répétée en taffetas gris, maïs glacé et vert glacé, toujours avec rouleaux de satin des mêmes teintes, fait une toilette très-distinguée.

Une robe pour toilette de dîner est en taffetas bleu, avec seconde jupe de mousseline claire ; cette seconde jupe, beaucoup plus courte, est découpée en dents accentuées, garnies d'un petit rouleau de satin et d'une dentelle. Le corsage est en mousseline, à basquine découpée et corselet de taffetas bleu.

Une très-belle robe est en taffetas gros grain bouton d'or glacé blanc ; elle a un corsage montant qui s'enlève à volonté pour être remplacé par un corsage décolleté. Les deux corsages, ainsi que la jupe, sont décorés par des ruches de tulle accompagnées de petits volants de blonde *poudrée d'argent*.

Pour toilette de sortie, de matinée et de voyage en costumes courts, madame Pieffort nous offre de charmantes compositions que nous esquissons de notre mieux.

Un costume de mohair blanc à deux jupes : celle de dessous garnie, dans le bas, par une natte de taffetas vert au-dessus de laquelle est posé à plat un entre-deux de guipure noire perlée de jais ; la seconde jupe découpée à dents pointues, avec la même dentelle et un gland de soie bleue à chaque extrémité des pointes de feston. Corsage montant, orné de dentelle perlée et passe-poil bleu. — Confection en paletot *breton* de même étoffe, avec toutes les broderies en soie bleue et perles de jais.

Autre costume, en *Jacquard*, fond maïs, semé de piqûres noires. Sous-jupe de mohair blanc, à volant plissé. — Confection en paletot court en drap violet *à pluie d'or*, sans garniture autre que des boutons de métal posés sur le devant.

Un autre costume très-simple se compose d'une sous-jupe d'alpaga gris, garnie d'un volant plissé, et d'une robe de popelinette verte, découpée en festons et décorée d'une broderie courante en soie noire. Paletot court de même étoffe, brodé de même, et terminé par une ruche de taffetas noir.

Nous avons vu aussi chez madame Pieffort de très-jolies robes de taffetas jaspé ou de faille unie, avec des ceintures-peplum en perles. Ce genre, qui détruit la monotonie des jupes biaisées, plaît beaucoup. La ceinture, toute en perles, peut être de mise avec plusieurs robes ; elle a, d'ailleurs, un cachet oriental qui est à l'ordre du jour.

Que dirons-nous des chapeaux ? qu'ils sont charmants... c'est la vérité ; nous regrettons pourtant qu'on ait trouvé le moyen de les diminuer encore de forme, ce qui paraissait impossible : la mesure à la main, cela est. Comme nous voici à l'époque où les modes sont décidées, nous devons supposer que la forme des chapeaux restera telle quelle ; un coup de ciseaux de plus, il ne resterait plus rien : on peut donc espérer conserver ce qu'il en reste.

C'est un plaisir d'admirer le parti que madame Morison (rue de la Michodière, 6) sait tirer de ces modèles *mignons*. « Mignon » est le mot exact, puisqu'un des derniers patrons se nomme ainsi. La gracieuse modiste sait orner avec tant d'habileté les types qu'elle compose, qu'il est impossible de rêver une plus délicieuse coiffure. Voici, sur ce point, quelques détails :

Chapeau fanchon en tulle blanc piqué de cristal, avec légère guirlande de fleurettes bleues ; frange perlée autour du chapeau ; brides et guides de satin blanc.

Chapeau de même forme, en crêpe rose ; ornements en franges et *mouches* de paille ; petite touffe de bruyère sur le côté gauche ; ruban n° 12 en taffetas rose moucheté ; doubles brides de blonde blanche.

Autre fanchon en tulle de soie bleu, brodé de blanc et décoré d'une guirlande de feuillage artistique ; brides de taffetas blanc et voilette perlée.

Fanchon de forme arrondie et dentelée en tulle vert ; ornement d'un collier en fleurs de bruyère ; sur le milieu, une découpure de satin blanc répète en plus petit la forme du chapeau ; brides de taffetas et voilette tombant derrière.

Chapeau diadème de crêpe blanc mélangé d'agréments en paille et orné de muguets posés en clochettes. A l'arrière du chapeau, une dentelle découpée retombe sur le chignon. Les rubans sont en taffetas blanc et accompagnés, pour les brides, par une écharpe de tulle illusion pointillé de paille.

Le mois prochain, madame Morison nous donnera une série de chapeaux de campagne dont elle s'occupe en ce moment, et qui contiendra de piquantes nouveautés.

Avec les robes de grande toilette, dont la forme biaisée est plus que jamais traînante, nous conseillons la jupe *empire* de la maison Bandelier et Roche (rue Montmartre, 133). Nous nous sommes expliquée, le mois dernier, au sujet de cette jupe qui, taillée sur le même patron que les robes *sans plis*, et munie dans le bas de quelques ressorts, nous paraît indispensable à la grâce de la tournure. Quelques lettres arrivées au journal depuis nos derniers courriers demandent encore des renseignements *positifs* sur la crinoline. Nous répétons donc qu'il est impos-

sible d'être bien habillée sans un jupon du genre de celui que nous venons de citer. La preuve, c'est que les femmes qui ont essayé de s'habiller sans jupes à ressort y ont bien vite renoncé, en remarquant elles-mêmes tout le désavantage de cette innovation; il est presque aussi étrange, avec les robes à la mode, d'être sans crinoline, que de porter les jupes de l'année dernière : le mieux est d'adopter comme *mezzo termine* le jupon *empire*, qui convient à la situation.

Les sous-jupes à volants plissés et celles qui sont garnies de broderies orientales ou *jardinière* nous offrent, dans les assortiments de la maison Bandelier et Roche, des variétés assez nombreuses pour satisfaire à toutes les exigences du costume.

On voit des paletots *gentleman* destinés aux costumes de voyage ; ils sont en drap léger, sans autre ornement que quelques riches boutons.

On parle aussi de porter beaucoup de petits paletots en dentelle et des écharpes décolletées à pans carrés. Les magasins du *Persan* (rue de Richelieu) ont reçu depuis peu de magnifiques assortiments en cachemires des Indes. Nous avons visité avec plaisir ces beaux châles, dont aucune confection ne peut remplacer l'élégante distinction. On achète toujours des cachemires lorsqu'on prépare une corbeille de mariage : le cachemire est de fondation; mais, depuis plusieurs années, on a porté tant de confections que le châle est resté souvent dans ses plis. Cette année, le paletot court n'offre de ressources qu'en demi-toilette, et nous nous attendons à un retour très-accentué vers le cachemire. La maison du *Persan* partage sans doute cette conviction, et c'est son droit, car ses assortiments suffisent seuls à attirer l'attention des femmes élégantes. Il n'y a rien de plus distingué, d'ailleurs, qu'un beau cachemire.

Ainsi que nous l'avons dit depuis le commencement de la saison, les étoffes à la mode sont variées et de très-bon goût. Il y a des brochés à petits dessins en soieries riches d'une grande beauté; puis, des taffetas glacés et jaspés; ensuite, beaucoup de rayures. Les foulards à semis jardinière, à rayures ou en coins, sont employés avec succès. Après ces tissus élégants, et comme étoffes de fantaisie, il convient encore de citer les mohair, les linos, la sultane et les poils de chèvre, avec l'aide desquels on confectionne une foule de jolis costumes.

Le satin entre comme garniture dans les robe de soieries, de gaze Chambéry, de tulle, enfin de toutes les étoffes qui nécessitent des ornements un peu accentués. On parle de porter des volants : nous ne pouvons encore rien affirmer quant aux volants d'étoffes, mais nous tenons pour certain que les volants de dentelle vont reparaître avec les grandes toilettes des beaux jours.

Le soleil n'a pas encore exercé toute son influence ; pendant le mois d'avril, il s'est tenu plus souvent caché que nous ne l'aurions voulu. Aux premiers jours de chaleurs et sous l'influence d'un brusque changement de température, nous conseillons l'emploi du Lait antéphélique de Candès (boulevard Saint-Denis, 26). C'est le cosmétique par excellence pour conserver au teint son éclat et sa pureté, et le préserver des taches de rousseur et du hâle. Employé à petites doses, c'est-à-dire avec beaucoup d'eau, ce lait est une eau de toilette merveilleuse qui tonifie et blanchit parfaitement la peau.

Parmi les produits de la parfumerie modèle, il est bon de citer une chose spéciale dont tout le monde peut avoir besoin. La *Séve vitale capillaire* rend aux cheveux leur nuance primitive. Ce produit n'est pas une teinture, et c'est pour cela que nous aimons à le recommander. La *Séve vitale* donne de la force à la racine des cheveux ; elle en prévient la décoloration parce qu'elle la fortifie et qu'elle lui rend sa jeunesse et sa vigueur. Cet article de parfumerie, très-connu aujourd'hui sous le nom de *Séve vitale* et aussi sous celui d'*Eau des palmiers*, se trouve chez son inventeur, M. Gargault (boulevard Sébastopol, 106). Il est bon de remarquer que lorsqu'on emploie la *Séve vitale* pour la recoloration de la chevelure, il ne faut point s'attendre à une transformation subite; le temps a agi lentement pour les faire blanchir, il ne peut les tranformer en quelques instants; et c'est justement à cette lenteur que l'on doit la confiance du public, car un changement de coloration à vue d'œil indiquerait infailliblement un produit chimique toujours inquiétant pour la santé. La *Séve vitale* est nutritive, son opération plus lente et plus certaine, son action à coup sûr sans danger; un mois ou six semaines sont indispensables à son travail de régénération. C'est justement ce délai qui doit donner aux personnes qui en font usage une entière confiance, moyennant laquelle la réussite est assurée.

Marguerite de Jussey.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(La plus grande planche de modes qu'on ait jamais vue).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toilettes composant la Mode pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable Panorama des modes de la saison nouvelle.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, au prix de dix francs. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commissionnaire de nos abonnés.





Planche 89.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Confection de la maison Robert frères, rue de Richelieu, 85.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 851.

Toilette de ville. — Chapeau en tulle; la passe est bordée d'une draperie en tulle, recouverte d'une couronne de feuilles de lierre, retenue de chaque côté par une rose. Brides en taffetas.

Robe en taffetas, taillée en biais. La jupe de dessous, ainsi que celle de dessus qui forme traîne, est garnie d'agréments de passementerie perlée, et bordée de biais de taffetas froncé. Manches plates tout unies. Corsage plat garni, dans le haut, d'agréments de passementerie. Ceinture en taffetas.

Toilette de campagne pour jeune personne. — Chapeau rond, en paille de riz, à bord plat. La passe est entourée de coques de taffetas de couleur, avec une touffe de lilas blanc sur le devant.

Toilette en étoffe légère rayée dite *brésilienne*. Le corsage, à basques taillées en pointe derrière et arrondies sur les côtés, forme une écharpe dont les bouts retombent sur la jupe. Il est entièrement bordé d'un plissé de taffetas de couleur. Jupe courte bordée d'un plissé et garnie de biais de taffetas retenus par des rosaces, dans le milieu desquelles est un bouton de taffetas. Jupon de taffetas uni, bordé d'une petite guipure noire.

Costume pour petite fille de six a sept ans. — Jupe et paletot en gaze de Chambéry à pois. Le paletot est bordé de taffetas de couleur. La jupe est relevée de chaque côté par des pattes de taffetas. Jupon en taffetas uni. Petit chapeau plat, en crin, posé sur le côté et garni de ruban vert.

Costume pour petit garçon de huit a neuf ans. — Veste en drap, garni de boutonnières figurées par de petits ornements de passementerie. Nœuds de ruban sur les épaules. Pantalon court et large, garni comme la veste. Gilet de piqué blanc avec boutons de corail.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 89.

Chapeau à fond un peu relevé et passe baissant devant, en tulle plissé. Cordon de fleurs formant couronne et brides.

Pardessus en faille. — Ce vêtement un peu ample tombe droit devant et derrière où il est aussi terminé par un plissé. Les côtés sont formés par deux pointes qui sont garnies, comme le reste du vêtement, par des galons palmettes. Le bas de ces pointes en écharpe est terminé par des glands. Jupe peplum, en taffetas, garnie d'olives allongées. Jupe longue unie.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Le Cable, confection de la maison Robert frères, 85, rue Richelieu. (*Voyez la gravure du 15 avril.*)

Cette confection, d'une coupe toute nouvelle, se fait en cachemire noir. Le dos est taillé en droit fil. La manche est ménagée dans la coupe du dos, et se trouve formée par deux pièces d'intérieur qui sont en soie assortie, dont l'une, portant le n° 3 sur notre patron, est fixée dans le dos et n'est cousue que depuis l'encolure jusqu'à l'épaulette seulement; l'autre pièce, portant le n° 4, est également adaptée au dos, depuis la première lettre B, jusqu'à l'autre lettre B; puis on réunit les lettres C et D au moyen d'une petite couture qui sert à former la manche.

La garniture de ce joli vêtement se compose d'un galon perlé qui l'encadre entièrement, et de plaques de broderies de soie faites au crochet.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Pièce d'intérieur du dos.

N° 4. Deuxième pièce d'intérieur adaptée au dos, aux lettres B.

N°s 5 et 6. Passe et calotte d'un chapeau nouveau de la maison Alexandrine.

Les femmes renoncent-elles à *la crinoline? — That is the question.*

Elles s'habillent de manière à le faire croire; mais il nous semble que si elles proscrivent le mot de *crinoline*, elles en emploient encore, faisant ainsi une transaction, dans l'intérêt de leur élégance et de l'économie. Nous trouvons, en effet, dans la *Vie parisienne*, qui est de bon conseil, une opinion que nous ne pouvons mieux soutenir qu'en la citant textuellement :

« La mode de ce printemps est franchement capricieuse; il » est vrai que c'est toujours un peu son rôle. Cependant les » femmes devraient s'entendre pour ne pas détruire mutuelle- » ment l'effet de leur toilette en se montrant, les unes avec des » jupes d'une raisonnable envergure, les autres aussi dénuées » de tournure qu'en costume de bains de mer au moment où » l'on sort « du sein de l'onde. »

» On aura beau faire, on n'arrivera guère à s'habituer à ce » dernier genre; ce qui le prouve avant tout, c'est la persistance » de la majeure partie des femmes à continuer à bravement » soutenir la crinoline.

» La crinoline est moins une excentricité qu'on a voulu le » dire; on pourrait même ajouter que c'est une économie. Si » elle tombait véritablement, les maris le constateraient vite » par la note de la blanchisseuse, car, il faut bien le dire, une » douzaine de jupons empesés ne va pas loin pour la femme » qui méprise la crinoline!

» Tant que la femme portera des jupes, elle ne saurait se » passer de *tournure*; ne vaut-il pas mieux, dans ce cas, » adopter franchement la chose dont on ne saurait se passer » sans employer des subterfuges plus coûteux? »

Nos lectrices répondront elles-mêmes à ce point d'interrogation.

Erratum. — C'est par une erreur typographique que, dans notre deuxième numéro d'avril, l'adresse de la maison Delacroix a été indiquée : 41, rue de la Bourse. Cette excellente maison est assez connue, et nous en avons assez parlé ici, pour que nos lectrices aient pu rectifier de mémoire et lire : 4, rue de la Bourse.



REVILLE

Mme Bremont à la Couronne Impl. Mme du Pt Champs, 76
... E. Creusy Baudellier et Roche, rue Montmartre, 133.

Entered at Stationer's Hall.

Paris, Rue de Richelieu 92

LONDON. B. Weldon. 248. Strand. W.C.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon ...
Parfums de Violet ... de S. M. l'Impératrice, ... St Denis 317.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

TOILETTE
draperie en
nue de chac
Robe en
de dessus q
perlée, et b
Corsage pla
ture en tafl

TOILETTE
paille de ri
de couleur.
Toilette
taillées en p
dont les bo

Chapeau
plissé. Cord
Pardessu
devant et de

Cette co
noir. Le de
coupe du d
en soie ass
dans le dos
seulement;
dos, depui
réunit les l
mer la mai
La garni

Les fen
question.
Elles s'
nous sem
elles en e
l'intérêt d
en effet,
opinion q
textuellen
« La m
» est vrai
» femmes
» ment l'
» jupes d
» de tour
» l'on sor

Jules David

REVILLE

Lamoureux imp. r. Lacépède, 38, Paris

851

Toilettes de Mme Boudet au Régent, Boulevart de la Madeleine, 7.
Modes et Parures de Mme Alexandrine, r. de la Chaussée d'Antin, 5.
Lingerie de Mme Bremont à la Couronne Impale, Rue des Pts Champs, 76
Sous jupe acier E. Creusy Baudelier et Roche, rue Montmartre, 133.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

LONDON, E. Weldon, 248 Strand W.C.

Costumes d'Enfants de la Mon Au Cardinal Fesch, r. Ne St Augustin, 43.
Plumes et Fleurs de la Mon L. Coudré Mon Tilman, r. de Richelieu 104.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. de la Chée d'Antin, 6.
Parfums de Violet, four. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

CAUSERIE

Il n'y a pas à dire, il faut bien se tenir et avoir les arçons solides en ce moment. J'estime que quiconque, par goût ou par devoir, veut suivre le mouvement des plaisirs, doit être bâti de fer. C'était déjà bien assez, avant l'ouverture de l'Exposition, que de pouvoir suffire à toutes les exigences de la vie parisienne : courses deci, courses delà, aux quatre points cardinaux de Paris; fêtes à droite, fêtes à gauche, en haut et en bas; et les concerts en plein air, et les concerts entre quatre murs; sans compter les bals demi-champêtres et ceux qui ne peuvent pas parvenir à être complétement champêtres; et les pièces nouvelles ou renouvelées, ou rhabillées; et les cafés chantants, où l'on joue maintenant la tragédie, et non sans succès.

Suffire à tout cela me paraît un travail herculéen, après qu'on a passé sa journée à l'Exposition universelle, où le diminutif des mêmes plaisirs, si plaisirs il y a, vous épie à chaque coin du parc improvisé, et qui restera improvisé. Et faut-il oublier dans ce programme la lecture des journaux politiques qui contiennent un tas de choses dont je ne puis parler ici, et sur lesquelles je vois les visages s'allonger et les fronts se plisser? Et puis les émotions insalubres de la Bourse; et les conversations interminables sur le fusil à aiguille et sur le fusil Chassepot, sur leurs conséquences plus ou moins terribles; et les dissertations sur le pour et le contre de ceci et de cela, etc., etc. !...

Je vous le dis, en vérité, je n'ai jamais vu tant d'occasions pour les oisifs d'employer leur temps et d'user leurs forces, ni tant de sujets de méditations, de conversations, d'amplifications pour les gens sérieux ou le voulant paraître. Il semble que le but cherché par l'Exposition universelle est atteint, et au delà de ce qu'on avait pu espérer. On se proposait d'occuper les gens, de ne pas leur laisser de loisir, et surtout le temps de s'ennuyer. Ils auraient eu mauvaise grâce, nos visiteurs, et même nos Parisiens, à se plaindre que le programme n'ait pas été rempli. On a pu ajouter aux engagements pris des surprises d'un genre imprévu au milieu d'une fête. Vous imaginez-vous une soirée de famille où, vers l'heure du thé et du chocolat, quelqu'un lâcherait un chien enragé dans le salon, ou ferait éclater une bombe fulminante? Je crois que les invités perdraient un peu de leur entrain, momentanément, et qu'on en causerait dans les coins, sauf à reprendre la danse peu après! Que voulez-vous! nul n'est le maître absolu des événements; il en est de la tranquillité générale à peu près comme d'un mariage : il faut le consentement de deux personnes, et on n'est jamais sûr de l'autre, lors même qu'on est sûr de soi. Mais que voulez-vous que j'y fasse? Ce que j'en dirais ou n'en dirais pas ici serait absolument la même chose. Il faut donc prendre le mal en patience et le plaisir comme il vient, continuer à lire les journaux politiques en fronçant le sourcil, et aller aux courses et aux matches du cricket, comme si la lune rousse n'existait pas.

« Si je puis m'exprimer ainsi », aurais-je dû ajouter, car dans ce temps de réhabilitation, en même temps que d'abaissement des hommes et des choses, des doutes ont été émis sur les catastrophes et même sur les simples ennuis que l'on attribue depuis des siècles à la lune rousse. Comme rien n'est décidé entre les savants à ce sujet, je puis encore parler en mal de la lune rousse, sans risquer le délit de diffamation. Oui, et le croiriez-vous? il s'est trouvé des savants qui ont commencé par déclarer que la lune rousse était un vieux préjugé qu'il fallait renvoyer au hangar sous lequel on entasse les vieilles étoiles; que de lune rousse, il n'y en avait pas plus que sur ma main; que les lunes étaient toutes de la même couleur, et que, dussent en être blessées les femmes qui ont mis le roux à la mode, la couleur de toutes les lunes était évidemment le blond, ce que prouve l'étude des poëtes latins, qui ne parlent jamais que de « la blonde Phœbé. » Voilà une opinion.

D'autres savants ont prétendu, — car il en est des savants comme de ceux entre les mains de qui reposent les destinées des peuples, et qui sont rarement d'accord sur les moyens de ne pas troubler l'Exposition universelle, — d'autres savants, dis-je, ont prétendu qu'il existe une lune rousse, mais que loin d'avoir le mauvais caractère qu'on lui veut attribuer, elle est douée, au contraire, de la douceur, de l'aménité et de toutes les qualités que l'on s'accorde à reconnaître aux filles sans dot. Jamais, à croire ces savants contradicteurs et ces contradicteurs savants, la lune rousse n'a fait le moindre mal à personne; jamais elle n'a amené ni grêle, ni neige intempestive, jamais de ces « gelées jalouses» qui «brûlent le beau pommier en fleurs», et se constituant en 6e chambre de la police correctionnelle, ces savants sont tout prêts à condamner au maximum de la peine quiconque ferait courir des bruits malséants sur cette bonne petite lune rousse.

Heureusement vient une troisième classe de savants qui, tranchant sur le tout, ont dit : Eh bien! soit, il y a une lune rousse, et nous voulons bien, par une condescendance qui témoigne en faveur de la bonté et même de la faiblesse de notre caractère, qu'elle soit incapable d'assassiner père et mère, ou même de tuer une fleur de poirier; nous voulons bien qu'elle soit digne du prix Monthyon, mais à quelle époque de l'année la placez-vous? où perche-t-elle? Est-ce en avril, est-ce en mai? Vous dites mai, moi je dis avril; vous dites avril, moi je dis mai : histoire de n'être pas du même avis que vous, sans quoi nous n'aurions pas l'occasion de nous disputer, et si nous ne nous disputions pas, le monde nous oublierait, ou, ce qui serait pis encore, le public ne croirait pas à notre existence.

De même que deux augures anciens ne pouvaient se regarder sans rire, à ce que prétendent les historiens, de même aussi deux savants ne peuvent se rencontrer sans se disputer. Je ne sais pas si les augures affectaient ou évitaient de se regarder, bien qu'il me semble que le moindre sentiment des convenances dût leur commander de se tourner le dos le plus possible, dans l'intérêt de leur institution et pour ne pas la compromettre devant un public généralement porté à l'incrédulité, mais ce que je puis affirmer, c'est que les savants prenaient un malin plaisir à se donner des rendez-vous sur tous les sujets de la création, à s'y provoquer, à s'exciter à la dispute, et à se battre à coups de télescope. C'est sans doute de là qu'est né ce goût que paraît montrer le public, à ce que disent du moins certaines affiches, aux séances de pugilat et de lutte dont des Auvergnats, des Provençaux et des Turcs de la rue Mouffetard régalent le peuple français et les représentants des peuples étrangers appelés à Paris pour admirer à l'Exposition universelle les produits de l'industrie et des arts.

Je ne sais pas si les trois catégories de savants qui se battent en ce moment sur le dos de la lune rousse finiront par s'entendre; je ne sais pas si l'on reconnaîtra ou non l'existence légale de la lune rousse, si on lui rendra un état civil régulier, si, pour ne pas nuire à son établissement futur, on la proclamera innocente et pure de tout crime; si, enfin, on fixera la

date de ses représentations sur le théâtre des astres ; je ne sais rien des décisions qui seront prises sur le compte de cette infortunée que l'on croit accabler en l'appelant « rousse », mais ce que je sais bien, c'est qu'il existe deux mois de l'année, les mois d'avril et de mai, qui ont leur lune, comme leurs dix autres frères, et qui sont généralement ou alternativement, ou successivement, les deux plus vilains mois qu'on puisse imaginer, capricieux, tantôt souriant aux feuilles et aux fleurs qui viennent, tantôt larmoyants; d'un caractère charmant et aimable pendant une journée ou deux, puis passant à l'aigreur avec la même facilité et la même rapidité que certains hommes politiques mettent à changer d'opinion; mois de printemps le matin, mois d'hiver l'après-midi !

Sur un tel sujet, si vous désirez que je vous donne mon opinion, la voici : les préjugés et les almanachs veulent qu'en avril et en mai nous soyons en plein printemps. Or, comme nous n'y sommes jamais ou qu'à demi, il a fallu trouver une cause à cette anomalie. Le printemps, je ne sais pas pourquoi, ne pouvait avoir tort. Il s'agissait de trouver le « cheveu », comme on dit, qui porte atteinte à sa gaieté et provoque chez lui les humeurs noires dont il est atteint. On s'en est pris à la lune, absolument comme dans la fable des *Animaux malades de la peste* on s'en prend à ce pauvre baudet. En effet, quand le mois d'avril est chagrin, on dit que c'est le mois de la « lune rousse » ; quand c'est le mois de mai qui n'est pas souriant, on le disculpe au détriment de la lune qu'on continue à appeler « rousse », comme s'il n'y avait pas autant de rousses charmantes (je parle ici des femmes et non plus des lunes) qu'il y a de brunes acariâtres.

Dans tout cela donc, c'est le printemps qui est coupable et nous fausse compagnie. J'engage fort les savants à abandonner la lune à son sort et à traîner un peu devant leur cour d'assises monsieur le printemps. Je crois qu'ils auront matière à causer.

Xavier Eyma.

LES FÊTES PARISIENNES

C'était — le 20 avril — un jour saint, en même temps qu'un des plus mondains et des plus frivoles de l'année. On pleure la Passion du Christ, le matin, vêtue de noir, enveloppée de longs vêtements et de sombres voiles; à quatre heures, on paraît au bois, brillante comme l'aurore, ornée de frais et légers atours, inconnus encore, — c'est là le charme ! — créés et médités dans le calme du boudoir mystérieux et faits pour étonner, renverser, épapoufler nos bonnes amies les merveilleuses à la promenade de Longchamps !

Oui, ce jour-là, c'était Longchamps, c'est-à-dire la fête de la mode et de l'extravagance. Chacun veut y avoir du neuf, du nouveau, de l'inédit; et ce n'est pas seulement sur les habits, sur les équipages et sur les chapeaux que ce jour exerce son empire, mais bien aussi sur les sentiments, les opinions et les différents tours de l'esprit. S'il est de mode une année de porter les jupes longues et larges, les femmes prendront goût à la dignité, au langage pompeux, et nul ne pourra leur plaire s'il n'est esclave de l'étiquette et ne rappelle par quelque endroit les habitudes de cour. Dans un autre temps, les jupes courtes pousseront aux équivoques, aux quolibets, au ton cavalier; détrônant le précieux, elles élèveront le vulgaire.

De l'esprit toujours, à vrai dire, car, après la mode, c'est notre idole ! Mais le simple, le sensé, la commodité et la grâce décente, nul ne s'en soucie ; et atteindrait-on par miracle la perfection, qu'on se hâterait de changer encore, non par bon goût, mais par inconstance. Nous ressemblons à ces gens qui essayent toutes sortes de vêtements sans en pouvoir choisir un qui leur convienne, et néanmoins sans en trouver un qui ne leur convienne pas; car on porte toute chose, et, au bout de mille changements, nous revenons fatalement aux anciennes modes et à l'endroit d'où nous sommes partis.

C'est ce que madame Emile de Girardin appelait avec malice la constance de la mode ; Montaigne, avec humeur, « notre légèreté incroyable » ; un autre sage traitait ces changements divers de chose folle, découvrant bien notre petitesse, quand on la voit s'étendre à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé, la bienséance et presque la conscience.

La conscience, surtout aujourd'hui, il faut l'avouer, n'a rien à voir à Longchamps; mais autrefois il pouvait en être autrement. Quand les belles dames et les grands seigneurs se rendaient à l'abbaye de ce nom pour entendre les *ténèbres* et les douces voix des religieuses mondaines, parées et couvertes de pierreries comme les visiteuses elles-mêmes, assurément ce n'était point toujours par piété; souvent même le plaisir était leur seul but, et le pèlerinage se terminait par des cavalcades et des fêtes splendides qu'on disait étrangement audacieuses. Je me demande ce que devenaient alors, dans ce tourbillon, la conscience et la foi de nos mères. Au reste, le peuple suivait la mode : l'église était déserte, mais les cabarets étaient pleins.

En 1792, toutes ces folies cessèrent, pour reprendre en 96. C'est alors que les *merveilleuses* essayèrent leur costume grec, et les *incroyables* leur coiffure à la Titus.

Cette année, je n'ai point vu de merveilleuses ni d'incroyables à Longchamps, mais force princes, et un grand nombre de reines... de beauté. Les couleurs voyantes sont de mode, comme aussi, sans doute, les sentiments héroïques, malgré la paix ? Le bleu domine; mais le vert et le rouge se portent beaucoup, — en voiture, s'entend. — La princesse M... portait une robe bleu de Chine avec garniture de dentelle noire, et une veste turque sans manches, couverte d'ornements d'or.

La blonde madame A. de R..., une robe d'un gris d'argent, garnie de perles; veste courte de velours rouge ; raisins noirs dans les cheveux ; une sorte de mantille de dentelle noire lui tenait lieu de chapeau.

Toujours beaucoup de cheveux ; c'est une mode menteuse qui ne passe point : des boucles à profusion, mais longues, épaisses, qui siéent à ravir. Les nattes tyroliennes, trop enfantines, conviennent à peu de visages de trente ans; les coquettes savantes le savent bien et les dédaignent.

La comtesse C... était là, se prélassant dans son panier, traîné par deux poneys qu'elle menait elle-même avec une vigueur et une audace tartares qu'on ne voit qu'à elle. Que vous dirai-je de sa toilette, si ce n'est qu'elle resplendissait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme son visage ?

L'air hautain et cavalier de la dame, sa vivacité, sa parole véhémente, son emportement, — car une amie *dévouée* l'accompagnait, — ses gestes roides, ses saluts à droite, à gauche, sa monumentale coiffure, son attitude et son regard d'un grenadier au port d'armes, tout en a fait l'objet de la curiosité du public, qui lui a décerné avec enthousiasme la palme de la mode, sans rivalité possible. Heureux pays que le sien, qui compte encore une victoire de plus !

L'Exposition! je voudrais vous en parler, mais il me faudrait vingt lettres avant de parvenir à vous donner une idée de ses splendeurs; aujourd'hui, vous manderai-je que les dentelles y sont merveilleuses, mais qu'il les faut voir? Rien, en effet, ne peut rendre, — ni le dessin ni aucune description, — le travail féerique de Bruxelles et d'Alençon, voire même d'Angleterre.

Ce qui m'enchante dans cette industrie, c'est qu'elle est essentiellement féminine; que les femmes, là du moins, soutiennent seules le poids de cette immense fabrication; que sans elles on ne peut rien; que le courage et l'intelligence de l'homme sont aussi inutiles devant leur adresse que notre faiblesse dans la vie de chaque jour devant sa force puissante. Nous régnons par ce travail, nous vivons sans le secours de nos *maîtres!* J'aimerais de savoir si, dans ces pays industriels où la femme domine par son travail intelligent, la vie est douce, les mœurs pures, et si les homme y sont à leur vraie place, c'est-à-dire au même rang que leurs compagnes et non audessus?

J'ai vu des dentellières à l'ouvrage à l'Exposition: les unes d'Alençon, les autres de Bayeux, celles-ci pour la dentelle noire; j'ai vu aussi des petites filles de dix ans, assises près de leurs mères, travaillant gravement et faisant sauter leurs fuseaux avec la grâce et la dextérité d'ouvrières consommées. Toutes ces femmes sont douces et polies, avec une sorte de dignité dans l'attitude, qu'elles doivent sans doute à leur travail, qui est presque œuvre d'artiste.

Les enfants, en revanche, sont tristes; le gai soleil les appelle dehors, la misère les retient au dedans. N'y aurait-il pas moyen d'organiser une grève, puisque la grève est à l'ordre du jour dans tous les pays, pour ces pauvres petites, et de les faire vivre quelques jours sans leurs fuseaux? Que le travail, si salutaire pour nous tous, doit être pesant toutefois à ces petits êtres! Passons...

Allez voir une robe de 50 000 fr. au point et à l'aiguille, qui est un vrai rêve de fée ou d'impératrice! Ce n'est point le mieux, je vous jure. Les dentelles de Malte, fort originales, le seraient davantage; ce sont des guipures d'une finesse extrême et d'une solidité incomparable; les châles noirs valent de 10 à 25 liv. st., et ils sont charmants.

Il y avait dimanche à Saint-Eustache une fête religieuse et artistique, pleine d'attrait pour les fidèles et les musiciens. Une noble femme, la baronne de Maistre, vient encore de prouver à l'art que les Muses coquettes ne dédaignent point toujours le sexe faible pour le plus fort, et qu'elles savent inspirer magnifiquement quelques femmes prédestinées.

Le *Stabat* à grand orchestre de madame de Maistre rappelle la manière de Mendelssohn en maint endroit; mais ce qui est vraiment original dans cette œuvre, c'est l'entente parfaite des instruments à cordes et le choix de l'harmonie, qui est superbe; un peu plus de variété dans le rhythme, et ce *Stabat* serait un chef-d'œuvre. Honneur à vous, madame, qui élevez si haut votre sexe dans l'estime du monde!

Jeanne DE MONCEL.

MAISONNETTE (1)

(CHANSON TRISTE).

Sur une colline infertile
J'ai fait bâtir une maison,
Entre la campagne et la ville;
On l'habite en toute saison.

Elle n'est pas haute sans doute,
Puisqu'on peut toucher le plafond:
Il faut se baisser sous la voûte,
Mais le sous-sol est très-profond.

Elle n'est pas longue, — n'importe, —
Elle n'est pas large non plus,
On doit donc laisser à la porte
Tous les bagages superflus.

J'ai fait percer une fenêtre
Petite et ronde, dans un coin;
Comme le site est peu champêtre,
C'est tout ce dont on a besoin.

Jamais par la température
On ne s'y trouve inquiété;
On s'y passe de couverture
L'hiver, et d'éventail, l'été.

Jamais (c'est là ce que j'en aime)
Il ne s'y fait le moindre bruit;
Calme infini, silence extrême,
On se repose jour et nuit.

Les voisins — qui sont en grand nombre —
Ne sont pas gênants: c'est la loi,
Que chacun là reste dans l'ombre
Et ne sorte pas de chez soi.

Cette habitation rappelle
Le style gothique, je crois;
Elle a l'aspect d'une chapelle,
Au fronton se dresse une croix.

Un jour, il faudra qu'on réponde
A l'appel de Dieu qui dira:
« N'avez-vous pas assez du monde? »
Alors c'est là que l'on ira

Reformer la famille entière
Et s'entretenir du passé.
Ma maison est un cimetière.
« *Requiescamus in pace* ».

Paul COLLIN.

Paris, 23 février 1867.

(1) Nous avons sous les yeux un choix de poésies inédites, dont nous détachons celle qui porte le titre de: *Maisonnette*. Le poëte, M. Paul Collin, qui a la rare fortune de pouvoir écrire à ses heures, semble porté de préférence vers le genre élégiaque; ses chants sont parfois un peu tristes, mais ils ont de la grâce, du sentiment, de l'élévation même, et nous regrettons que le manque d'espace nous oblige à ne citer qu'une seule pièce. Ce regret, *Maisonnette* le fera certainement partager à nos lectrices. — Robert HYENNE.



L'AVOCAT QUI TROMPE SON CLIENT

(NOUVELLE.)

Un avocat que j'ai connu m'a confié plus d'une fois les tourmentes de sa conscience.

Il était un matin dans son cabinet, occupé à mettre en ordre des dossiers, quand on lui annonce un individu du nom de Coëffeteau. Il fait entrer : un homme se présente, bien vêtu, poli, saluant profondément; mais le fond de la physionomie était noir, c'est-à-dire qu'il portait un collier de barbe très-fourni, des favoris, des moustaches, des cheveux, le tout noir; des yeux noirs aussi, un teint jaunâtre. Il y a des hommes chez lesquels la barbe semble naturelle; il y en a d'autres qui s'en servent comme d'un ornement pour relever la physionomie : il en est certains à qui elle tient lieu de *loup*. Grâce à l'abondance des poils, ils paraissent masqués; la forme du menton disparaît sous des broussailles, mais surtout la bouche, le repère le plus caractéristique de la figure. Les yeux, il est toujours facile de leur faire jouer la comédie, de les éteindre, de les assoupir, de les fermer; mais la bouche est désobéissante. Beaucoup croient tromper impunément par de vagues paroles, qui ne se doutent pas que les lèvres démentent leur langage. Les passions, s'y pendant plus lourdement que des poids à une horloge, les déforment sans que rien puisse leur rendre leur pureté première.

Il ne fallut qu'un coup d'œil à l'avocat pour se rendre compte de cette bouche qui se croyait si bien à couvert derrière la moustache et la barbe.

— Je m'appelle Coëffeteau, dit l'inconnu; ne me connaissez-vous pas, monsieur?

— Coeffeteau, dit l'avocat en fermant les yeux et en appuyant son front dans le creux de sa main gauche, Coeffeteau...

— Puisque vous ne vous rappelez pas, monsieur...

— Attendez, dit l'avocat, qui prit une plume, la trempa dans l'encrier et la promena sur le papier. Est-ce cela? demanda-t-il à l'inconnu en lui montrant sur une page blanche le nom qu'il venait d'écrire de la sorte : *Coëffeteau.*

— Parfaitement, monsieur, l'orthographe est exacte.

— Je vous reconnais maintenant : c'est le *tréma* sur l'*e* qui m'a rappelé votre souvenir. Coëffeteau, condamné à mort, si je ne m'abuse...

— Précisément, monsieur.

— Et en liberté?

— En liberté, comme vous dites, monsieur.

— Qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur, je voudrais purger ma contumace, et rentrer dans le sein de la société avec mon nom.

— Ah! vous ne portez plus votre nom de Coëffeteau depuis que vous avez échappé à votre condamnation?

— On m'appelle maintenant Patriarche.

— Patriarche! s'écria l'avocat, qui sourit légèrement; un beau nom!

— Il n'est pas mal, en effet, d'autant plus qu'il se rapporte à mes fonctions habituelles.

— Que faites-vous donc, Coëffeteau?

— S'il vous plaît, monsieur, je vous serai obligé de ne pas m'appeler Coëffeteau tant que mon affaire ne sera pas arrangée.

— Vous avez eu tort de me dire votre nom.

— Je sais combien vous êtes loyal, monsieur; vous ne voudriez pas abuser de ma confidence.

— Certainement.

— Mais on pourrait entendre mon nom, un domestique, qui sait?... Les gens de police n'oublient rien, et s'ils se doutaient que Patriarche et Coëffeteau ne font qu'un, je ne pourrais pas longtemps continuer ma mission.

— C'est entendu, vous êtes Patriarche; maintenant je ne vous appelle plus que Patriarche... Vous parlez d'une mission... vous a-t-on confié une mission?

— J'essaye de ramener les forçats libérés dans le devoir.

L'avocat regarda l'homme.

— Vous ne portez pas une perruque, Patriarche?

— J'ai beaucoup de cheveux naturellement, répondit celui-ci en passant la main dans ses cheveux.

— Vous savez, Patriarche, dit l'avocat d'un ton de voix sévère, qu'une fois entré dans ce cabinet, vous devez avoir laissé à l'entrée tout mensonge comme tout déguisement : je ne vous le répéterai plus, mon temps est précieux, et je ne peux le consacrer à écouter des histoires bonnes pour les juges d'instruction.

L'homme parut froissé, déboutonna sa redingote, en tira un portefeuille, et posa sur le bureau un paquet de billets de banque.

— Que cette somme, que je vous offre pour ma défense, ne soit pas sérieuse si je mens!

— Reprenez ceci, Patriarche, dit l'avocat en tendant le paquet de billets de banque, je ne suis pas encore votre défenseur, je ne sais si je le deviendrai. Vous ne me devez rien que la vérité absolue.

— Comme il vous plaira, monsieur, mais je tiens beaucoup à vous avoir... Votre réputation, l'estime de vos confrères...

— Assez, Patriarche; dites-moi exactement et clairement ce que vous voulez de moi.

— Faut-il commencer par le commencement?

— Non, je lirai votre affaire dans la *Gazette des Tribunaux*, quand vous serez parti; c'est le but de votre réhabilitation que je désire connaître maintenant. Vous me disiez que vous rameniez les forçats libérés dans le devoir.

— Oh! monsieur, je ne les ramène pas tous, j'essaye... Il y en a malheureusement de trop corrompus par le bagne; ceux-là recommencent; les miens ne recommencent jamais... J'en fais des cordonniers, des fileurs, des perruquiers, et je vous garantis, monsieur, qu'ils honorent leur profession... La masse que les forçats touchent en sortant du bagne ne leur suffit pas, aussi retombent-ils dans le crime; c'est ce qui m'a préoccupé longtemps... Supposez, monsieur, qu'ils soient reçus, quoique libérés, ouvriers dans une fabrique, dans un atelier... Les bons ouvriers ne les fréquentent pas, parce qu'on n'ose se lier d'amitié avec des libérés; alors ils sont entraînés par les fainéants, boivent, font quatre ou cinq lundis par semaine, et à la première tentation ils retombent dans le vice. Par mes relations étendues et ma fortune, j'ai organisé à Paris une agence comme celle des mères de compagnons : c'est pour cela qu'on m'a appelé Patriarche. Tout homme qui doit sortir du bagne est sur mon registre avec un dossier; on sait l'état qu'il exerçait avant d'être condamné, et on lui fait demander par des agents secrets s'il veut s'établir à sa sortie. Il répond oui ou non. Un ancien garçon perruquier, par exemple, n'est pas mécontent de devenir maître coiffeur. Je lui ouvre un crédit de



tant sur la banque de la ville où l'autorité a fixé sa résidence. En arrivant, il va trouver le préfet ou le commissaire de police, suivant la ville, et lui dit : « Monsieur, je suis libéré, voilà mes papiers parfaitement en règle ; je désire fonder un commerce dans votre commune ; j'ai crédit de tant chez monsieur un tel, banquier. Je vous serai bien obligé de ne pas faire savoir dans le pays que je sors du bagne. » Ce crédit dans une maison de banque inspire naturellement au fonctionnaire une confiance qu'il n'aurait pas en un homme sans le sou : mon libéré s'établit et devient honnête s'il le peut ; voilà, monsieur, ce que je fais pour les forçats.

L'avocat écoutait avec une profonde attention.

— Est-ce tout? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Que gagnez-vous, Patriarche, à ramener les forçats au devoir?

— Oh! oh!... j'ai beaucoup de pertes.

— Sans doute, dit l'avocat.

— Il y a des hommes qui ne peuvent pas se plier à la vie tranquille, qui rompent leur ban et mettent la clef sous la porte, me laissant tous les frais d'établissement.

— C'est une entreprise honorable, Patriarche, mais ruineuse.

— D'autres sont meilleurs, et me récompensent un peu de mes efforts.

— Ah!

— Oui, tout n'est pas perte cependant.

— J'imagine, dit l'avocat, que vous prenez vos précautions : ce n'est pas tout que de vouloir le bien ; si les mauvais vous ruinaient, vous ne pourriez plus venir en aide aux bons.

— Il faut être fin avec ces gens-là, monsieur ; ils ne valent pas la corde : d'abord, je ne prête pas à moins de quinze du cent.

— Ce n'est pas exagéré.

— Ensuite, je suis naturellement associé dans leur commerce ; tous les ans je partage les bénéfices.

— C'est mieux, dit l'avocat.

— S'ils veulent se retirer au bout de dix ans, car le contrat est passé pour dix ans, le fonds m'appartient. C'est moi qui l'ai créé, il est juste qu'il me revienne.

— Comment faites-vous, Patriarche, pour dresser des contrats? car vous-même étant sous le coup d'une poursuite, ces hommes pourraient vous dénoncer.

— Ils ne savent pas que je suis Coëffeteau.

— Mais enfin, ils doivent bien se douter que ce Patriarche, que cette mère des forçats n'est pas précisément un saint.

— Monsieur, au bagne on ne parle de Patriarche qu'avec vénération et respect.

— On ne vous voit pas alors?

— Je m'en garde bien; mon nom est très-connu, ma personne point.

— Cependant il ne me paraît guère possible que la police de Paris ignore la nature de votre commerce, et qu'elle n'ait pas cherché à en connaître le fondateur.

— Dans la vie habituelle, je ne m'appelle pas Patriarche. Faisant des affaires considérables à la Bourse, j'ai été obligé de prendre un nom peu significatif : je suis Dupuis. Vous voyez, monsieur, que je ne vous cache rien. Vous seul dans Paris avez le droit d'arrêter ma voiture quand vous me rencontrerez, et de dire : Non, vous n'êtes pas Dupuis, vous n'êtes pas Patriarche ; vous êtes Coëffeteau, condamné à mort.

L'avocat fit un geste qui indiquait : vous savez que je n'en ferai rien.

— Mais pourquoi, demanda-t-il, tenez-vous à reprendre le nom de Coëffeteau?

— Monsieur, je suis riche, très-riche, et je ne vis pas heureux ; je ne dors pas tranquille, j'ai des remords, je voudrais me libérer vis-à-vis de la société... Voilà vingt-cinq ans que j'ai tué un homme ; encore cinq ans, j'aurai atteint le terme de la prescription qui annihile toutes poursuites; dans cinq ans je serais libre si je pouvais attendre, je ne craindrais ni agents de police, ni gendarmes, ni juges, ni tribunal ; mais cinq ans, que c'est long! Plus j'avance vers le terme qui doit me libérer, plus je trouve que le temps marche lentement. Les années sont des siècles, les mois des années ; une heure ne finit pas! Ce qui se passe de choses en une heure est incalculable : je peux être arrêté, interrogé, mis au secret en moins d'une heure... Il y en a qui trouvent la vie courte; moi, monsieur, je la trouve longue, longue, sans fin... Tandis que si j'étais certain d'avoir un bon avocat comme vous, monsieur, un homme qui veuille bien se donner la peine d'étudier ma cause et ma situation présente, je n'hésiterais pas à aller trouver le commissaire de police de mon quartier et à lui dire : « Monsieur, je suis Coëffeteau, condamné à mort depuis vingt-cinq ans ; je me mets dans les mains de la justice, afin de purger ma contumace... » L'affaire s'instruit, vous me défendez, je témoigne de mon repentir sincère... j'ai la chance de faire tourner des voix en ma faveur : le pis qui puisse m'arriver est d'être condamné à cinq ans de prison... Avec ma fortune, je passerai mon temps de prison moins désagréablement qu'un condamné ordinaire... Je serai donc délivré de toute inquiétude pour l'avenir, je saurai qu'à telle date je serai libre... tandis que si je ne me dénonçais pas moi-même, je puis être trahi tout à coup, arrêté et jugé sans que les juges connaissent mon repentir.

Il y eut un moment de silence : l'avocat avait la tête plongée dans ses mains, l'assassin le regardait, attendant le résultat de sa confidence avec autant d'anxiété que si, devant la cour d'assises, il eût attendu sa condamnation; pendant une minute encore l'avocat resta dans de profondes réflexions, et quand il releva la tête et regarda en face Coëffeteau, ce fut à celui-ci de baisser les yeux. En ce moment l'avocat était un autre homme : pâle d'ordinaire, d'un tempérament bilieux, les paupières fatiguées par le travail, si on l'eût rencontré dans la rue, on l'aurait pris pour un homme d'une physionomie presque vulgaire ; mais cette confidence singulière, l'analyse, la réflexion, le désir d'arriver à la connaissance de la vérité, illuminaient ses yeux ; ses traits avaient pris une gravité qui les ennoblissait ; il n'était plus le même homme. Celui qui avait reçu froidement Coëffeteau à son entrée dans le cabinet se transformait tout à coup en un juge sévère dont il était difficile de supporter le regard : l'assassin sentit ce regard entrer dans le sien, et pénétrer en lui, semblable à la lancette du chirurgien qui entre profondément dans les chairs.

— Vous aviez des complices? dit l'avocat.

— Un homme m'a aidé, c'est lui qui a fait tout le gros, il a tué le vieillard... je n'étais pas de cet avis.

— Un seul complice! Et il n'y a pas de femme?...

— J'avais à cette époque une maîtresse qui a fait seulement le guet.

— Vous ne craignez pas de compromettre la femme?

— Elle est morte, monsieur.

— L'autre complice existe-t-il encore?

— C'est un malheureux sans éducation, qui a juste assez d'intelligence pour diriger les affaires que j'entreprends avec les forçats.

— Votre complice désire-t-il également purger sa contumace?

— Je ne le crois pas.

— Mais en vous dénonçant, vous le dénoncez aussi.

— Je le préviendrai à temps afin qu'il puisse se sauver à l'étranger.

— Pourquoi ne vous expatriez-vous pas ?

— J'ai essayé pendant dix ans, monsieur, mais je ne peux vivre hors de Paris, c'est plus fort que moi.

— Bien, dit l'avocat, je connais votre affaire.

Il se leva. Coëffeteau le regardait timidement se promener à grands pas dans son cabinet.

— Ainsi, monsieur...

— Repassez demain, j'aurai étudié les débats.

— Ah ! monsieur, vous me permettez de compter sur votre concours ?

— Non, ne comptez sur rien tant que je n'aurai pas étudié l'affaire.

Là-dessus Coëffeteau sortit. L'avocat se frotta les mains, suivant un geste qui lui était familier et qui montrait son profond amour de l'art; un cas nouveau venait de se présenter. Il en est souvent ainsi chez les grands praticiens. Un chirurgien qui parle d'une belle opération peut faire frissonner des auditeurs timides dans un salon, mais une sensibilité très-délicate n'en gît pas moins dans les nerfs de l'opérateur pendant l'opération. Le premier mouvement de l'avocat avait été de se frotter les mains; le second fut de se lever, d'aller à sa bibliothèque et de consulter les tables de la *Gazette des Tribunaux*. Avec ce flair merveilleux que possèdent les grands travailleurs, l'avocat tomba immédiatement sur le nom de Coëffeteau, et en moins d'une heure il eut absorbé les débats d'un procès fort étendu.

Dès les premières lignes de l'acte d'accusation, l'avocat retrouva un crime qui l'avait ému fortement pendant sa jeunesse, et il admira par quelles singulières agrafes les faits s'accrochent souvent à la mémoire. Lors de la visite de Coëffeteau, le nom l'avait frappé comme un air connu qu'on a entendu en de certaines circonstances et dont on ne peut retrouver la trace : seul le *tréma* sur l'*e* s'était fixé dans son esprit, et ces deux points qui tendent à disparaître de l'orthographe étaient restés rivés dans son cerveau comme deux chevilles. L'avocat, indépendamment de ses études de légiste, était l'homme du Palais qui connaissait le mieux sa *Gazette* ; il pouvait presque dire qu'il avait lu *tous* les crimes commis sur la terre depuis Caïn. Ceux qu'on réputait instruits en matière criminelle n'étaient que des écoliers auprès de l'avocat, qui, outre les nombreuses causes criminelles françaises des siècles passés, avait fait traduire exprès pour lui tous les recueils étrangers roulant sur ces matières. Il y a dans le crime une telle variété de moyens, une telle invention, que la curiosité seule ne s'attache pas à des faits ensanglantés.

Coëffeteau avait dépensé une certaine imagination pour arriver à son but. Assassiner un vieillard dans Paris n'est rien : s'emparer de sa fortune quand on la trouve entassée dans un secrétaire, le fait arrive trop fréquemment; mais faire disparaître la victime en plein midi, sur le boulevard des Italiens, devant une foule incessante qui regarde tout ce qui se passe, voilà ce qui paraissait presque impossible ! Coëffeteau, avec l'aide d'un seul complice et d'une femme qui faisait le guet, avait réalisé l'impossible. L'audace des deux meurtriers grandit en présence des difficultés.

Il existait encore, il n'y a pas dix ans, au coin de la rue Grange-Batelière (maintenant rue Drouot), une maison formant en même temps l'angle du boulevard des Italiens. C'était une maison à un seul étage sur la rue, pas même un étage, un entre-sol : au-dessus de la porte cochère une petite fenêtre s'ouvrait rarement pour montrer un profil de vieillard qui jetait un coup d'œil sur les passants des boulevards. Un marchand de vin à droite, un sellier à gauche, demeuraient au rez-de-chaussée; sous la porte cochère se tenait habituellement un cabriolet de remise. Cette maison, en apparence petite, se développait sur la façade de derrière et sur les deux ailes formant cadre à une grande cour. Le concierge demeurait sous le vestibule et donnait des renseignements pour conduire aux quatre escaliers qui desservaient les vingt-trois ménages de la maison. Sa femme faisait le ménage du vieillard, et il lui était facile d'un coup d'œil de voir les personnes qui montaient à l'entre-sol, où demeuraient seulement le vieillard et le directeur d'une compagnie d'assurances, dont les bureaux étaient très-fréquentés pendant le jour.

Le 22 juin de l'année 1827, la portière vit descendre de l'escalier qui conduisait à cet entre-sol deux hommes en costume d'ouvriers, qui roulaient un tonneau non sans difficulté. « Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle. — C'est au marchand de vin », répondirent les hommes. Cette réponse étonna la portière ; mais cet étonnement fit qu'avant de débrouiller les singuliers motifs qui avaient pu pousser le marchand de vin à monter un tonneau à l'entre-sol et à le descendre, elle resta presque stupéfaite sur sa chaise. Cependant après cinq minutes de réflexion elle alla chez le locataire du rez-de-chaussée, et lui demanda à quelle occasion ses garçons montaient des futailles à l'entre-sol ; le marchand de vin traita la portière de visionnaire et répondit que ni garçons ni tonneaux n'étaient sortis de chez lui. Celle-ci se frappa le front en regardant les garçons qu'elle connaissait, car elle s'était imaginé que des garçons étrangers avaient pu amener du vin au débitant. Préoccupée, elle monta à l'entre-sol, ne vit rien d'abord et entra demander des renseignements dans les bureaux de la compagnie d'assurances ; là personne ne put lui répondre. Le corridor qui mène à l'appartement du vieillard était sombre dans le jour ; la portière alla chercher une lumière et fut frappée d'une certaine humidité qui régnait près de la porte d'entrée. Elle sonna cinq ou six fois, assez vivement pour que le cordon de la sonnette lui restât dans les mains ; aucun bruit ne lui répondit de l'intérieur. Le vieux locataire était un homme d'habitudes exactes ; jamais il ne sortait de l'après-midi, excepté de cinq heures à sept, temps qu'il employait à dîner et à faire une courte promenade. Une fois les doutes semés dans l'esprit de la concierge, ils germèrent, prirent corps et se débattirent tellement, qu'elle envoya chercher un serrurier. La porte enfoncée laissa voir une chambre sans grand désordre, à l'exception du secrétaire ouvert, ainsi que tous les tiroirs du même meuble. « On a volé monsieur ! » s'écria la concierge ; et, en jetant partout des regards craintifs : « Le carreau est humide. » C'était un carreau qu'on mettait en rouge une fois la semaine et qu'on cirait. « Mais voilà son chapeau ! s'écria-t-elle, son bonnet de soie... Il n'est pas sorti... Ah ! mon Dieu, l'aurait-on emporté dans le tonneau ? »

En une demi-heure, grâce au marchand de vin, la justice était prévenue et remplissait le petit entre-sol : une perquisition exacte, certains indices, quelques gouttes de sang aux rideaux de la fenêtre, ne pouvaient laisser aucun doute. Le vieillard avait été, sinon tué, du moins grièvement blessé, et toute sa fortune, enfermée dans le secrétaire, avait été volée. Des limiers furent envoyés à la poursuite du tonneau, qu'un commissionnaire se rappela avoir vu rouler sur la chaussée du boulevard, du côté de la rue Richelieu. Il n'y avait pas trois heures que les assassins avaient fait leur coup. On suivit les traces du tonneau près de l'arcade Colbert ; il avait été roulé à bras rue Vivienne, de là détourné dans les environs de la place des Victoires pour redescendre la rue Croix-des-Petits-Champs, et suivre les petites rues des alentours de la Halle. Près de la fontaine de l'Arbre-Sec il faillit occasionner un accident, à cause d'une voiture qui déboucha tout à coup au galop et dont le cheval s'abattit sur l'un des hommes qui conduisaient le tonneau. On supposait qu'un des brancards avait blessé l'homme à la main ; cependant le tonneau roulait toujours et sa trace fut perdue près du pont Neuf. Un agent en faction croyait pouvoir affirmer que les hommes conduisant le

tonneau avaient dû passer sur le quai, devant la préfecture de police. Ici la poursuite de la justice s'arrêta par la faute du chef de la police de sûreté, qui ne put croire que des assassins eussent eu l'audace de faire passer un cadavre devant la rue de Jérusalem.

Cependant les agents secrets chargés de la mission difficile de découvrir les meurtriers de la rue Grange-Batelière commençaient à désespérer de réussir; les inconnus et audacieux auteurs de l'attentat menaçaient de rester couchés sur le grand-livre de la police où se trouvent les *profits et pertes* des crimes. Tous les matins le chef de la police de sûreté interrogeait les agents, et les gourmandait de ne pas faire passer l'assassinat à l'*avoir* de la justice. Six mois se passèrent de la sorte sans résultats, lorsqu'un jour un agent préposé à la garde du quartier de l'Observatoire fut frappé par la vue d'un énorme numéro 107 tracé en gros chiffres rouges sur la baraque d'un marchand de pain d'épice établi au coin du boulevard du Montparnasse. Chaque petit débitant sur la voie publique est tenu d'avoir son autorisation de la préfecture de police. A cette autorisation est joint un chiffre; mais les gens du peuple n'aiment pas cette espèce de classification : ils ne veulent pas être considérés comme de simples numéros dans la vie. Ils sont hommes, portent un nom, et préfèrent qu'on les appelle comme leur père plutôt que d'être dénommés *numéro tant*, ainsi qu'à l'hôpital. Le numéro rappelle trop la discipline, le servage, le châtiment, les maladies. Les forçats sont numérotés, les malades également : le peuple n'aime pas être traité comme au bagne. C'est ce qui explique pourquoi l'agent de police, qui sortait du peuple, s'étonnait de ce singulier numéro 107 répété trois fois sur les deux faces et sur le derrière de la baraque. Ce chiffre n'était pas répété trois fois en gros caractères sans un motif particulier: l'agent, par simple curiosité, pria le marchand de lui donner des explications sur ce numéro.

— Je n'en sais guère plus que vous, dit le marchand ; seulement il y a six mois j'ai vu déboucher par la rue d'Enfer deux particuliers qui roulaient un tonneau et qui ne m'ont pas paru naturels. Le plus petit avait sa *cassiette* renfoncée sur ses yeux de façon qu'on ne lui voyait pas la figure; mais l'autre avait tellement chaud qu'en s'essuyant le front, j'ai vu un homme pâle et noir qui ne me semblait pas un ouvrier. Ils regardaient derrière eux comme des gens tracassés; je dis à ma petite : « Voilà des gens qui ont l'air d'avoir soif, cours de leur côté avec ta fontaine... » Dans notre commerce, il faut profiter du coup de temps. Il paraît qu'ils ont reçu ma petite en jurant tellement, qu'elle en est revenue toute tremblante; cependant elle n'a pas peur ordinairement. Mes particuliers, je les suivais de l'œil de plus en plus, et dame! ils avaient l'air de ne pas trop savoir où ils allaient avec leur tonneau. Je me raisonne et je me dis : ces gens-là ont fait un mauvais coup, ils auront volé ce tonneau-là. De loin je voyais quelque chose de rouge sur le fond du tonneau ; je dis à ma petite : « Garde la boutique un moment, » et je vais du côté des hommes pour reconnaître la marque rouge. Ce n'était pas une marque, c'était le numéro 107. Je me dis : à tout hasard, je vais conserver ce numéro-là, il faut l'inscrire dans mon portefeuille, et puis je reviens. Les hommes roulaient toujours leur tonneau sous les arbres où l'on a fusillé le brave maréchal Ney, et ils se préparaient à entrer dans la rue de la Bourbe : je ne sais pas ce qui leur arrive, ils reviennent tout d'un coup précipitamment, et ils emmènent leur tonneau du côté de l'Observatoire. Là, les arbres me les ont cachés et je n'en ai plus entendu parler... il n'y a que lendemain que j'ai écrit le numéro sur ma baraque, c'est un raisonnement de ma femme. — Dans ton portefeuille le numéro ne vaut rien, qu'elle me dit en rentrant ; écris-le sur ta baraque en grosses lettres, qu'on le voie; si le tonneau a été volé à quelqu'un, il le cherchera et peut-être que ton numéro servira à lui faire reconnaître... — Ce n'est déjà pas une si mauvaise invention que les femmes! dit le marchand de pain d'épice en terminant son récit.

L'agent avait eu connaissance de l'assassinat de la rue Grange-Batelière par les crieurs publics, qui vendaient avec un grand succès un *canard* avec une gravure représentant un vieillard qu'on enfermait dans un tonneau ; il alla immédiatement faire son rapport, et les perquisitions de la police recommencèrent chez les fabricants de tonneaux de Paris. Ainsi qu'on le pense, dès le lendemain du crime, tous les tonneliers avaient été interrogés ; mais aucun ne se rappelait avoir livré un tonneau depuis quelques jours. Le crime est adroit et maladroit en même temps. Coëffeteau avait trop longtemps *pensé* son crime pour commettre la maladresse d'acheter *un* tonneau ; mais il avait acheté *des* tonneaux. Se doutant qu'on ferait des perquisitions immédiates chez les tonneliers, il déroutait la police en faisant une commande de six tonneaux, qu'on ne pouvait supposer avoir été livrés qu'à un marchand de vin. Là était l'adroit : le maladroit vint de ce qu'il n'avait pas remarqué que le tonnelier numérotait chacun de ses produits. A l'aide de ce numéro 107, dès le lendemain de la conversation du marchand de pain d'épice, l'instruction retrouvait le tonnelier. Avec le tonnelier, on était sur les traces du charretier qui avait transporté les tonneaux; avec le charretier, le domicile du complice de Coëffeteau était connu, et bientôt la police retrouva son crime pièce à pièce, comme font les enfants avec un jeu de patience. Un crime est presque une affaire mathématique, qui explique le mot du commissaire de police Desblaizeau, attaché spécialement au parquet :

— Une fois, disait-il, que nous retrouvons le corps de la victime, il ne faut que six mois pour avoir la tête de l'assassin.

On découvrit le domicile de Coëffeteau, son nom, celui de son complice, et on sut bientôt qu'ils avaient loué une petite maison de la rue Cassini. A cette maison attenait un jardinet. C'est là que fut retrouvé, enterré à six pieds, le tonneau, et, dans le tonneau, le vieux célibataire assassiné et coupé par morceaux ; mais les meurtriers avaient disparu de Paris deux jours après leur crime. Ils furent jugés à la session suivante des assises, et condamnés par contumace tous deux à mort. La France entière s'occupa quinze jours de ce procès, qui tenait du merveilleux par la découverte du marchand de pain d'épice, et les amateurs de fortes émotions attendirent un nouveau crime et un assassin qui voudrait bien ne pas échapper à la vindicte des lois.

Tel était sommairement le récit que lut l'avocat dans la *Gazette des tribunaux* après la visite de Coëffeteau ; trois jours après, celui-ci reparut, la figure plus sombre encore que le premier jour. Il paraissait inquiet de connaître son sort.

— Vous repentez-vous toujours? lui demanda l'avocat.

— Oui, monsieur.

— J'accepte votre cause.

Les traits de l'assassin s'éclairèrent une seconde.

— Voici ce que je vous prie d'accepter, monsieur.

— Est-ce de l'argent de la rue Grange-Batelière?

Coëffeteau ne répondit pas.

— Vous n'aviez pas de fortune personnelle avant... il y a vingt-six ans?

— Non, monsieur.

— Dans les affaires de cour d'assises, je n'accepte pas d'argent, que je ne sois certain de son origine; gardez votre portefeuille.

— Monsieur, j'ai doublé ma fortune avec les établissements que je vendais aux forçats.

— N'importe; je ne puis rien accepter.

— Comme il vous plaira, monsieur.

— J'ai étudié votre affaire ; elle est fort grave.

— Ce n'est pas moi qui ai assassiné le vieillard ; c'est Lecouteux.

— Celui qui se faisait appeler l'Auvergnat ?

— Oui, monsieur.

— Rien ne le prouve.

— Cela sera clair aux débats. Je n'étais pas d'avis de tuer le vieillard, nous voulions seulement son argent ; mais Lecouteux a la rage de saigner. Qu'il en porte la peine...

En ce moment, on sonna à la porte de l'avocat; des crosses de fusil retentirent sur le palier de l'escalier, et on entendit le commandement

— Ouvrez, au nom de la loi

— Vous avez été suivi, Coëffeteau ? dit l'avocat.

— Pardon, monsieur, d'avoir troublé votre domicile ; mais j'avais fait prévenir le préfet de police, et je donnais rendez-vous ici, à deux heures, au chef de la police de sûreté.

Un domestique entra tout effaré dans le cabinet de l'avocat, et demanda à son maître l'autorisation d'introduire la police.

— Ah ! Coëffeteau, vous nous avez donné du mal ! dit le chef de la police de sûreté, suivi de ses agents.

L'assassin ne répondit pas, et présenta ses mains aux poucettes.

— A bientôt, monsieur, dit-il à l'avocat; je compte sur vous.

Deux mois après, Coëffeteau et son complice Lecouteux, dit l'Auvergnat, condamnés à mort par la cour d'assises de la Seine, furent exécutés à la barrière Saint-Jacques.

Tel fut le récit que me fit dernièrement Me X..., un soir d'hiver que nous causions au coin du feu.

— Quelle singulière affaire et quel singulier criminel ! dis-je. Mais quand il vint vous demander conseil la première fois, ne vous doutiez-vous pas de sa condamnation ?

— J'en étais certain, dit froidement l'avocat.

A ce mot, un profond silence s'établit entre nous ; je regardai l'avocat, qui avait conservé un calme inaltérable.

— Vous le saviez, lui dis-je, et vous avez envoyé un homme à... Pardon, je ne comprends plus votre mission d'avocat.

— Je l'ai envoyé à l'échafaud, voulez-vous dire, et en ce moment vous me regardez comme un procureur général affamé de têtes, et vous vous dites que j'ai manqué à mon ministère. Que me demandait Coëffeteau ? De le défendre devant la cour d'assises. Je l'ai défendu ; j'ai cru d'abord que je le sauverais de l'échafaud pour faire commuer sa première condamnation en celle des travaux forcés à perpétuité ; mais le lendemain de l'arrestation de Coëffeteau l'affaire changea de face tout à coup. Lecouteux, dit l'Auvergnat, avait été arrêté à la même heure que Coëffeteau, qui ne se contentait pas de se dénoncer, mais qui voulait perdre son complice. Il a réussi ; seulement il s'est perdu du même coup. Je ne vous ai pas montré encore les secrets motifs qui avaient fait de ces deux hommes deux ennemis irréconciliables. L'assassinat consommé, ils partagèrent fraternellement en deux parts la somme énorme dont ils s'étaient emparés. L'Auvergnat s'en alla d'un côté vivre à sa guise, Coëffeteau de l'autre. Vous avez vu quel homme d'ordre était Patriarche, mère des voleurs. Il avait maison et voiture. Au contraire, l'Auvergnat continua sa vie de débauche, entouré de filles et de voleurs qui l'aidèrent à dépenser sa fortune en peu d'années. Quand il fut ruiné, il alla chanter misère chez Coëffeteau ; celui-ci lui donna cinq cents francs un jour, doubla la somme un autre jour, la tripla, et continua de fournir aux besoins dévorants de son complice jusqu'à ce qu'il s'aperçût de sa faiblesse. Ce fut alors que le *chantage* fut exercé sur une grande échelle. Lecouteux ne se présentait plus chez Coëffeteau qu'en état d'ivresse, et il est fort extraordinaire que les domestiques n'aient pas plus tôt révélé à la justice les singuliers propos qu'il avait sans cesse à la bouche. Si Coëffeteau le faisait attendre, il demandait Coëffeteau l'assassin, et aussitôt cet homme ignoble, dont les manières, la figure et les habits sentaient la débauche et le crime, était reçu immédiatement dans le cabinet du riche propriétaire. Coëffeteau m'a dit qu'il se repentait; il mentait, il n'avait pas de conscience. Il aurait vécu parfaitement tranquille après son crime sans la présence de Lecouteux, revenant sans cesse à la charge. La première fois qu'il vint chez moi, il ne pouvait plus faire autrement; il se sentait pris dans un réseau invisible dont les mailles s'étendaient au-dessus de sa tête. Je le compris, quoiqu'il ne voulût pas l'avouer. La constatation du crime à l'audience n'est rien, ni les dépositions des témoins, ni les interrogatoires de l'accusé : si vous étiez à même de suivre une affaire comme un juge d'instruction ou un avocat, vous ne pourriez vous empêcher d'admirer les mille détails intimes, aussi compliqués que le système nerveux pour un anatomiste. Ces travaux de cabinet ne peuvent apparaître en public. L'affaire serait trop longue à être jugée. Aussi devez-vous vous en rapporter au simple fait de *chantage* employé par Lecouteux vis-à-vis de Coëffeteau. Coëffeteau se croyait fort de n'avoir pas assassiné le vieillard de la rue Grange-Batelière ; mais c'est parce qu'il ne l'avait pas osé, et il en rejetait l'odieux sur son complice Lecouteux. Coëffeteau était plus criminel que l'Auvergnat, en ce sens qu'il avait été la main, et son complice le couteau. Coëffeteau, dit Patriarche, mère des voleurs, pratiquant une sorte d'usure vis-à-vis des forçats libérés, inspira au public encore plus de répulsion que Lecouteux. Je le défendis loyalement ; je m'appliquai à démontrer que, depuis vingt-cinq ans, rien dans ses actions ne pouvait faire supposer de nouveaux meurtres, mais le jury répondit par une condamnation.

— Je trouve ces faits curieux, dis-je à l'avocat ; mais là n'est pas le plus intéressant : je désirerais connaître, s'il n'y a pas d'indiscrétion, la conduite que vous tiendriez au cas où un accusé dangereux pour la société viendrait vous consulter s'il doit ou non se livrer aux tribunaux ?

— Si je le crois coupable et dangereux, dit l'avocat en me regardant en face, oui, je l'engagerai à se faire juger.

CHAMPFLEURY.

Constatons ici, en deux mots, le grand succès que vient de remporter, au théâtre des Variétés, *la Duchesse de Gérolstein*. Quant à donner une analyse et une appréciation de cette œuvre, ce serait superflu. La musique de M. Offenbach n'est pas de celles qui progressent; son caractère est d'être toujours la même. Telle elle était hier, telle elle est aujourd'hui, telle elle sera demain ; elle est jetée dans un moule qui ne varie pas, et le jour où le moule ne sera plus à la mode, le musicien n'aura qu'à briser son archet, car il lui sera impossible de se renouveler. Ceux qui ont entendu *Orphée*, *la Belle Hélène*, etc., connaissent *la Duchesse de Gérolstein*, à cette différence près que le poëme en est un peu moins nul que celui de *la Vie parisienne*, si bien accueilli pourtant par les habitués du Palais-Royal. Et l'on parle de l'esprit français !... — CH. D'H.




Digitized by Google

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £2, *post free*.............. 50 francs. | Six mois, £1, *post free*.................. 25 francs.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. E. WELDON, seul agent, 22, Tavistock Street, Covent Garden, à Londres. W. C.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

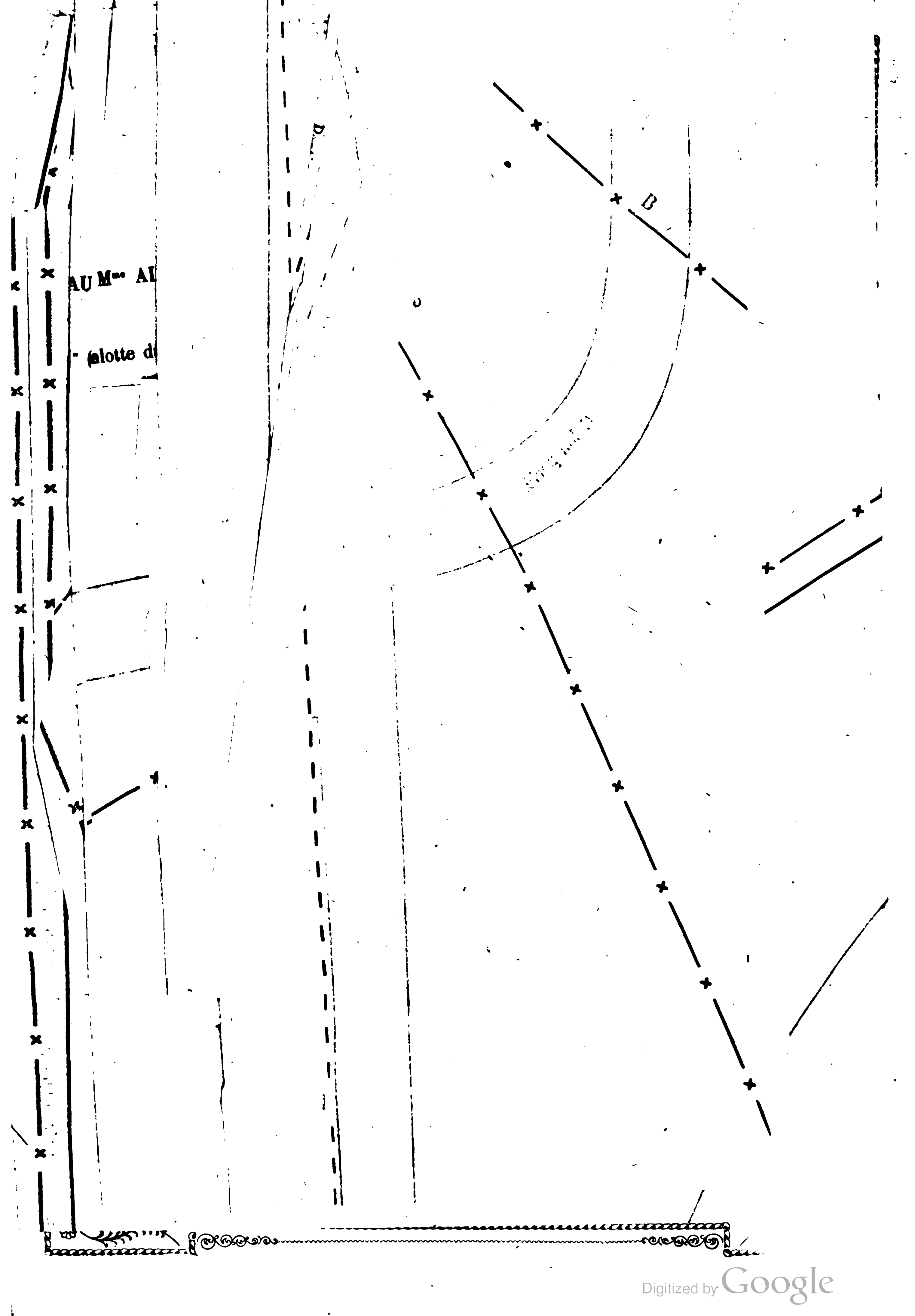
Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A TOULOUSE, M. TAILLEFER, 20, rue des Arts, pour les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot, du Gers, des Hautes-Pyrénées, de l'Ariége, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



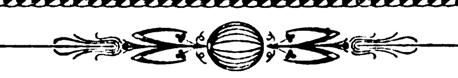
D
B
AU Mme AL
(alotte d

Haut du dos.

A

N° 5. Pièce d'intérieur du dos.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2e NUMÉRO DE MAI 1867

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 2e NUMERO DE MAI 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO DE MAI 1867.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(LA PLUS GRANDE PLANCHE DE MODES QU'ON AIT JAMAIS VUE).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toilettes composant la MODE pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable PANORAMA DES MODES DE LA SAISON NOUVELLE.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, AU PRIX DE DIX FRANCS. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commissionnaire de nos abonnés.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Depuis notre dernier courrier, les nouveautés ont fait des pas de géant : la saison force les retardataires à se mettre au niveau. Les toilettes du printemps se montrent de tous côtés.

Nous avons visité les charmants chapeaux que la maison Alexandrine (Chaussée-d'Antin, à l'angle de la rue Meyerbeer) a composés depuis quelques jours. Ses nouveautés n'ont jamais mieux mérité la qualification de modes artistiques; plus le chapeau est petit, plus il exige de savoir-faire; on se rend compte de la supériorité d'un travail quand on examine avec soin la manière dont les interprètes de talent procèdent à son organisation. Madame Alexandrine porte un nom qui oblige; sa saison de printemps 1867 nous prouve qu'elle est à la hauteur de sa tâche.

Les coupes de chapeaux sont de forme fanchon, ou en ovale légèrement arrondi en arrière; la garniture est plutôt dans les contours que dessus. La partie qui repose sur le chignon a de la dentelle flottante et des perles; quelques délicates branches de feuillage fleuri se jouent à travers la gaze et les rubans.

Tout cela est jeune, coquet, et surtout distingué.

Esquissons quelques types :

Voici d'abord un chapeau de tulle blanc pointillé de perles satinées : — au bord, un coquillage de satin blanc; sur le milieu devant, une touffe de boutons roses mousses engagés sous le tulle; sur le côté droit, un bouquet en brins de marabouts avec perles à chaque extrémité; en arrière, un volant de tulle perlé, liséré de satin.

Un chapeau toque, en paille de riz. Le fond forme un rouleau qui doit s'appuyer sur le chignon; la garniture est découpée en velours vert, avec grelots en perles d'ambre; un oiseau jaune à plumes ombrées part du milieu et étend ses plumes sur le côté gauche.

Un chapeau rond, de forme tout à fait plate, est en paille jaune tressée; il est garni d'une écharpe de dentelle noire qui retombe derrière et qui est brodée de jais sur le bord du chapeau; au milieu et de chaque côté sont trois bouquets composés de fleurs de pavots rouges et de brins d'herbe.

Un chapeau de tulle bleu bouillonné et entouré d'une guirlande de muguets à perles de cristal; les doubles brides de ruban bleu et tulle sont accompagnées d'une chaîne de fleurs qui vient en collier au-dessous du nœud des brides.

Un chapeau rond à petit bord en visière est en crêpe blanc liséré de satin, avec bordure de violettes et brides de taffetas assorties aux fleurs.

A Longchamps, peu de monde sur le champ de courses, beaucoup de curieux au bois, dans les Champs-Élysées, partout où passent ceux qu'on va voir; tant de fiacres et tant de poussière malgré la pluie du matin, qu'à peine ai-je aperçu quelques toilettes dignes d'une mention. Je préfère donc parler de l'exposition à laquelle a bien voulu me convier la maison Delacroix. Il ne s'agit pas ici de la grande Exposition; nous sommes au cœur de Paris (rue de la Bourse, 4) : pas de tourniquets, pas de gardiens, rien que des chiffons, de délicieux chiffons, bien dignes de réjouir les yeux de toute femme coquette. Il s'agit du trousseau de la jeune comtesse de C... Aussi la collection est-elle aussi variée qu'élégante ; d'abord cette robe en serge bleu de ciel à longue traîne. Le bas de la jupe est garni d'un haut volant de malines que surmonte un large biais brodé de malines; recouvrant cette première jupe, une seconde jupe en grenadine blanche relevée devant et derrière suivant la traîne, et formant châle; de chaque côté, un gros nœud en serge bleue brodé de petites malines. Le haut volant de malines est répété sur cette seconde jupe ainsi que sur le paletot, petit, ajusté, garni de manches à la juive et de petites manches. Je ne connais rien de plus riche, de plus majestueux que ce magnifique costume.

Une autre robe en serge grise, à longue traîne, avec biais lisérés en satin blanc formant tablier et des nœuds pareils espacés tournant autour de la jupe.

Une robe en taffetas bleu, garnie d'effilés bleus et blancs ; une autre en grenadine noire, rayée de satin blanc; une en serge, mais garnie dans le bas de la jupe d'un volant de Chantilly que surmonte une broderie en soie noire et en paille. J'arrête là mon énumération : une telle collection de merveilles suffirait à la réputation d'une maison, mais la réputation de celle-ci n'est pas à faire.

On peut donner les plus grands éloges aux compositions de Madame Perrot-Petit (rue Neuve Saint-Augustin, n° 20). Les salons de cette habile fleuriste sont visités en ce moment par une foule d'étrangères qui viennent admirer les nouvelles créations. Nous citerons parmi les choses d'actualité, comme ornements de chapeau, des branches de feuillage dont les teintes nuancées, depuis le vert le plus tendre jusqu'au marron, sont d'un effet très-réussi ; on emploie ces feuillages sur des chapeaux de paille ou de tulle en les posant autour presque comme une frange, et les extrémités, recroisées derrière, tombent sur les cheveux. Quelquefois on ajoute à ces feuillages des grains rouges ou des baies de genièvre.

Pour orner les chapeaux de tulle ou crêpe, madame Perrot-Petit a des apprêts de fleurs qui s'harmonisent avec la teinte du ruban. Les nuances en vogue cette année sont principalement : le vert, le lilas clair et le maïs. On peut donc employer avec succès les guirlandes de violettes, princières, lilas de Perse, les feuillages de toutes formes, les anémones et les cyclamens.

Des garnitures qui nous ont paru ravissantes sont composées de ces pâquerettes à mille feuilles que l'on nomme *mères de famille*. On sait que ces fleurs sont jaspées en plusieurs teintes; on en forme des bandeaux pour bordure de chapeaux ronds en paille. Des compositions plus importantes sont destinées aux chapeaux du soir : ce sont des fleurs de crêpe glacé en teintes très-douces, magnolias rosés, clématites d'Italie, pavots ou gobéas. Les grandes fleuristes choisissent les fleurs à feuillage traînant, parce que la forme des chapeaux exige des garnitures ondulées.

Suivre la mode en développant les ressources de son art pour flatter et embellir, tel est le but des fleuristes et des modistes; mesdames Alexandrine et Perrot-Petit ont droit aux premières mentions, car elles l'ont atteint.

Parlons des toilettes d'enfants. Dans un de nos derniers numéros (3e d'avril, gravure 850), nous avons donné les types des costumes de haute nouveauté que la maison du *Cardinal Fesch* (ancienne maison de *Saint-Augustin*) a mis à l'Exposition universelle. Ces gracieuses compositions, répétées avec quelques changements de teintes et de garnitures, seront admises comme modèles principaux pendant toute la saison.

Les magasins du *Cardinal Fesch* auront une exposition *per-*

manente pendant tout le temps de l'Exposition universelle. On sera donc sûr de trouver dans cette honorable maison toutes les nouveautés en toilettes d'enfants, costumes de petits garçons et petites filles, habillements de bébés, lingeries enfantines, coiffures et confections de bains de mer.

Les costumes bretons vont très-bien aux enfants; on les portera beaucoup cette année.

Nous avons remarqué quelques jolis paletots pour jeunes filles de six à dix ans. Ils sont en drap léger, blanc, bleu, gris ou ponceau ; les contours sont dentelés par des galons accompagnés de crête perlée. La dentelure s'exécute au moyen d'une bande appliquée à la manière des vestes bretonnes ; il y a tout autour des piqûres en soie de nuances tranchantes.

On fait beaucoup de toilettes de petites filles en grisaille rayée ou jaspée. La jupe de dessus se festonne avec du galon ponceau, lequel sert aussi à orner les manches et le tour du corsage, qui est décolleté carrément avec chemisette intérieure de batiste plissée. On fait la manche se démontant pour qu'elle soit courte à volonté. Ces costumes sont solides, gracieux et peu coûteux ; ils conviendront parfaitement à la campagne.

Comme robe habillée, les petites filles porteront beaucoup de blanc.

L'année, très-pluvieuse aux premiers jours du printemps, sera très-chaude, dit-on : nous en acceptons l'augure et nous serions heureuse de la réalisation de ce pronostic, car les charmantes toilettes de la *Couronne impériale* (madame Bremond, 76, rue Neuve-des-Petits-Champs) auront alors de nombreuses occasions de se montrer.

Rien de plus gracieux que ce costume blanc composé d'une jupe et d'une casaque auxquelles les broderies et les applications de dentelle viennent donner un charme tout particulier. Les toilettes blanches de madame Bremond sont à jupes traînantes; le bas est garni d'un volant Louis XV ou d'un plissé à la vieille. Les devants ont des montants brodés qui se reproduisent au corsage et aux manches.

Dans les mêmes magasins, on nous a montré des corsages blancs que l'on porte avec des jupes de taffetas, foulard, gaze Chambéry ou sultane. Ces corsages ont des broderies en plastron; quelques-uns sont décorés en corsage suissesse. Ils font haute nouveauté et sont d'une rare distinction.

Citons encore, dans les magasins de madame Bremond, les peplums de dentelle perlée et de nouvelles ceintures à corsage, qui seront fort appréciées dès que la saison en permettra l'usage.

Cette question des ceintures nous amène dans les magasins de messieurs Ransons et Yves, à la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin). On nous demande des renseignements sur la ceinture *folie*, dont la *Ville de Lyon* est l'éditeur; cette ceinture, composée de chaînes et de glands de perles, s'attache autour de la taille et se découpe en festons pointus ; elle est d'une très-heureuse invention parce qu'elle donne beaucoup de cachet aux robes biaisées qui ne plaisent pas à toutes les femmes. La ceinture *folie* dissimule ce que la jupe fourreau a d'un peu *anguleux* quand elle est portée par des femmes minces.

On peut choisir ces ceintures en perles de jais, en perles blanches, en ambre, en corail; celles de jais ou de perles satinées sont les plus jolies. On y joint ordinairement un collier assorti.

On peut juger, d'après tous ces détails, de la grande variété des costumes de la saison, et pour se faire une idée exacte de la quantité des nouveautés admises comme ornementation, il faut visiter les assortiments de passementeries, nattes, franges et galons dont la *Ville de Lyon* est si bien fournie et dont ses vitrines de l'Exposition universelle peuvent donner une idée.

Pour garnir les robes de soie claire, les grandes couturières emploient des nattes de satin de la même teinte que la robe. Le brillant du satin *fait lumière* (pour nous servir du style des artistes), et l'effet en est distingué ; c'est une garniture tout à fait « grande dame ».

Rien ne convient mieux au petit paletot flottant que le volant de dentelle; nous dirons même qu'il peut seul sauver ce vêtement assez exigu d'une prochaine déchéance.

Nous conseillons donc le volant de Chantilly autour du paletot de soie noire, sans proscrire pour cela les perles de jais qui conservent le droit de lui servir de cortége.

Les volants en dentelles de la maison Violard frères (rue de Choiseul, 3) sont admirables par la beauté de leurs dessins et leur solidité, et nous pourrions répéter, à leur sujet, ce que nous avons dit il y a quelques jours en parlant du cachemire: c'est qu'il y a des choses qu'il faut savoir acquérir quand on veut être bien mise et porter une toilette en dehors des banalités et des fantaisies vulgaires ; ces choses sont, nous le répétons, la dentelle et le cachemire.

On fait en ce moment des casaques *châtelaines* en soie noire, étoilée de perles, avec volant de dentelle et manches ouvertes toutes de dentelle; c'est très-beau, et porté par les femmes du plus grand monde.

Si l'on tient à être bien habillée, il faut choisir un corset bien coupé et construit avec intelligence. Les conditions d'hygiène seront observées avant tout. Les modèles que nous avons signalés plusieurs fois, et qui sont la spécialité de madame Bruzeaux (rue du faubourg Poissonnière, n° 4), réunissent toutes les qualités voulues, et c'est pour cela que nous insistons, dans le dessein de les faire adopter à nos chères et aimables lectrices.

Pour toilette de ville et de soirée, madame Bruzeaux a ses modèles Catalan et Pompadour. Pour costume de voyage et de chez soi, la brassière de Cendrillon, toute mignonne, convient à merveille.

On peut demander ces corsets à leur intelligente créatrice en lui envoyant les mesures de rigueur : tour de taille, largeur de la poitrine et des épaules, longueur du corsage.

Terminons cette causerie par la nomenclature des principaux articles de l'excellente parfumerie de la maison Faguer-Laboullée (rue de Richelieu, 83). Il est utile d'insister en ce moment sur les produits destinés à sauvegarder le teint des ardeurs du soleil, et pour cela nous citerons en première ligne la *Crème benzoïde* composée de baumes végétaux. Cette préparation adoucissante blanchit et fortifie l'épiderme ; elle retarde l'invasion des rides et les diminue sensiblement s'il s'en est déjà formé. Son parfum est très-délicat ; on peut en faire usage, même plusieurs fois par jour, sans qu'il fatigue les nerfs. La crème benzoïde est une des meilleures préparations de la parfumerie moderne.

La réputation de la maison Faguer-Laboullée nous dispense d'insister sur les qualités hygiéniques de ses produits, dans lesquels on n'admet que des ingrédients de première qualité.

Mentionnons encore le savon dulcifié, dont le succès est ancien. La lotion sédative *à la fraise*, le philocome Faguer, pour l'entretien et la beauté de la chevelure, et enfin l'*amandine Faguer*, pour la souplesse de la peau et la blancheur des mains.

Ces produits sont connus et appréciés par tous les gens élégants.

Marguerite de Jussey.



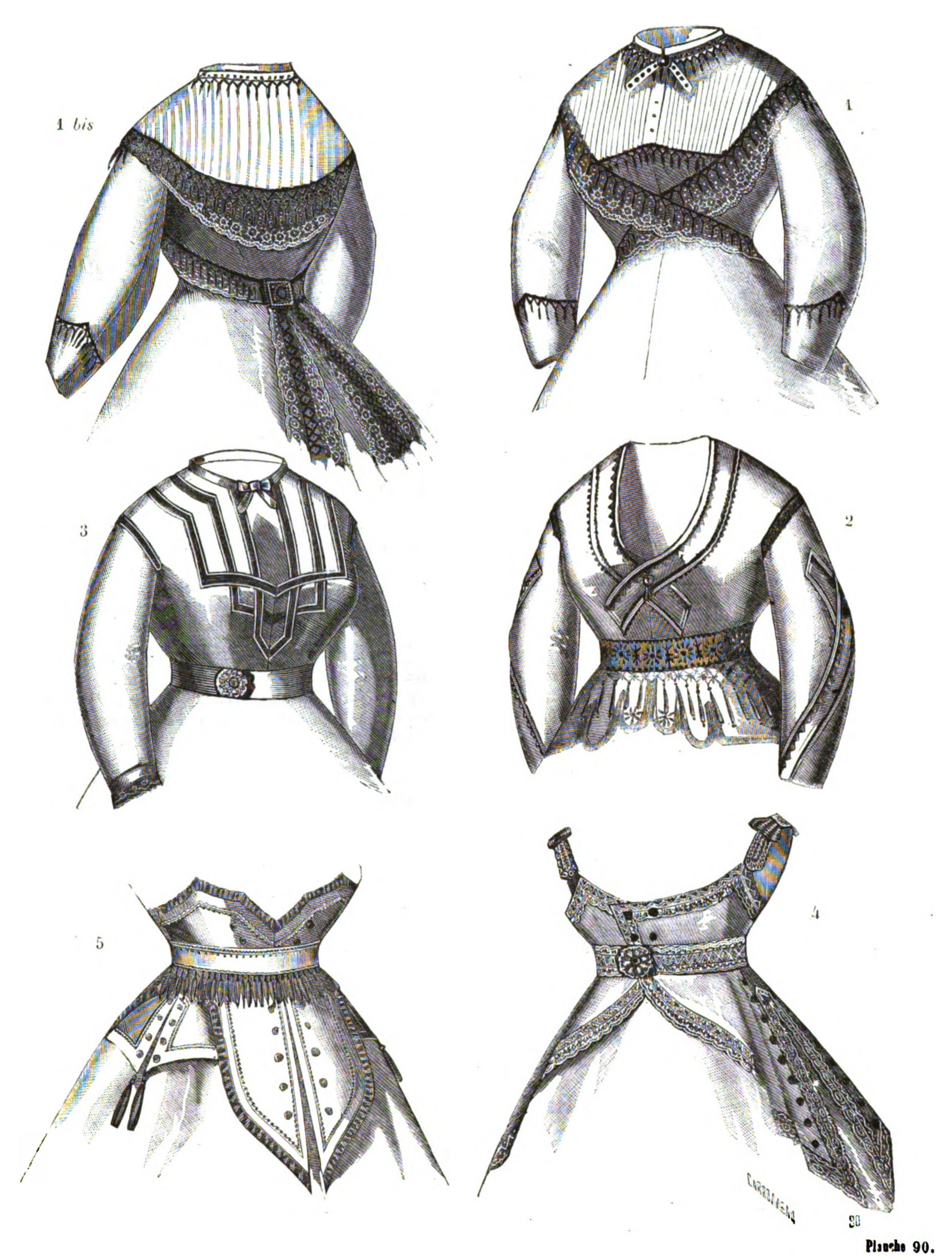


Planche 90.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Corsages nouveaux. Modèles de la maison Robert frères, 85, rue Richelieu.

AVIS IMPORTANT

M. TAILLEFER, rue des Arts, n° 20, à Toulouse, n'étant plus notre correspondant, tous les abonnés au Moniteur de la Mode, soit à Toulouse, soit dans les départements de la Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Tarn, Lot, Gers, Hautes-Pyrénées, Pyrénées-Orientales, Ariége et Aude, sont prévenus que tout abonnement demandé à M. Taillefer, à partir de ce jour, sera par nous considéré comme nul et non avenu. Ad. Goubaud.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 852.

Toilette de campagne. — Chapeau de paille de riz, à calotte ovale derrière. Un cordon de coquelicots, encadrés par une légère blonde, entoure le bord du chapeau. Un second cordon de coquelicots et de feuillage forme brides, passant sous la coiffure.

Costume *breton*, en cachemire blanc et en cachemire rouge, orné de galons noirs brodés de blanc et garnis d'une petite *crête* en cachemire rouge. Figurines brodées en blanc sur des écussons noirs entourés de *crêtes* rouges. Boutons en argent, au corsage et aux manches. Le corsage est ouvert devant, décolleté en rond derrière, et complété par une partie montante en cachemire rouge. Bottes en cuir.

Costume de ville. — Chapeau de tulle, brodé de jais blanc, entouré par une dentelle froncée sous un cordon de perles. Brides à l'*esclave*, avec cordon de perles.

Toilette de taffetas *Bismark*, avec biais en taffetas plus foncé. Le corsage est plat et garni de biais. La taille est ronde et courte. La jupe, courte, est garnie de biais dessinant des carrés non fermés. Le jupon est garni plus simplement.

Le pardessus est droit et court.

Petite fille de sept a huit ans. — Robe en *alpaga*, avec biais de taffetas. Corsage montant, mais ouvert en triangle. La garniture figure une veste ; on voit un peu la guimpe qui est en mousseline blanche, comme les manches.

PLANCHE DE LINGERIE, GRAVURE N° 852 *bis*.

N° 1. Bonnet en mousseline, avec entre-deux brodés et garniture en dentelle.

N° 2. Bonnet-coiffure. Petite fanchon en tulle brodé, avec barrettes en petits velours. Nœuds et coques en velours. Grandes *barbes* derrière, retenues par un nœud sous les cheveux.

N° 3. *Petite fille de huit à neuf ans.* — Veste, jupe et jupon en toile de Vichy, avec broderies en soutache noire *perlée*. Boules de soie blanche à la veste, aux manches et à la jupe.

N° 4. *Parure* en dentelle de Bruxelles perlée de jais blanc. Effilé de jais blanc.

N° 5. Corsage en mousseline unie, forme *peplum*, garni d'entre-deux en dentelle et de rubans de taffetas. Derrière, la partie qui retombe sur la jupe est pareille au devant, à l'exception du milieu qui ne forme pas la pointe comme devant.

N° 6. Corsage en mousseline ; la partie montante est à plis. La garniture simule un décolleté. Biais en taffetas, boutons pareils. Ornements en guipure. La partie qui dépasse la ceinture est derrière comme devant, excepté qu'elle ne remonte pas jusqu'à la ceinture.

N° 7. Corsage sans manches, en mousseline plissée, avec entre-deux brodés. Biais et boutons en taffetas. Larges entre-deux brodés entre les biais qui font chevrons.

N° 8. Corsage en mousseline unie, tout à plis plats. Médaillons brodés. Garniture en dentelle. Les médaillons forment berthe derrière et bretelles devant.

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 90.

N°s 1 et 1 *bis*, même modèle, face et dos : — Corsage en taffetas, décolleté carrément devant et arrondi derrière. Garniture en jais et dentelle. — Corsage montant et manches en mousseline.

N° 2. Corsage pour robe de ville, montant derrière, ouvert arrondi devant. Le bord est garni à plat d'un biais croisant devant, orné de galons et de perles de jais. Le bas du corsage descend sur la jupe, découpé en pattes arrondies devant et carrées sur les hanches. La ceinture, brodée de jais, se termine par une grille avec effilés en jais. Manches presque droites, ornées de biais croisés comme au corsage.

N° 3. Corsage pour robe de ville, montant, garni de biais qui s'entrecroisent devant et s'arrondissent derrière en haut du dos. Manches droites.

N° 4. Corsage en mousseline à *épaulières*. Ce corsage descend en péplum sur la jupe ; les pointes des côtés sont ouvertes et forment des plis à l'*antique*. La garniture et la ceinture sont en taffetas de couleur qui forme transparent sous une guipure blanche. Boutons en taffetas comme la garniture.

N° 5. Corsage très-décolleté et sans manches en taffetas. Découpé devant, droit derrière. La partie de ce corsage qui retombe sur la jupe est pareille derrière au devant; seulement elle est plus longue derrière. Cette partie est taillée en biais. La garniture se compose de boutons, d'une petite passementerie et d'un petit plissé qui dessine l'ornement. Ceinture à effilés.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Paris commence déjà à prendre ce nouvel aspect cosmopolite qu'il doit conserver pendant toute la durée de l'Exposition. Il suffit de parcourir les boulevards, depuis la rue Montmartre jusqu'à la Madeleine, pour entendre tous les idiomes possibles et avoir toute une variété de types étrangers.

Quoique les trains de plaisir n'aient pas encore déversé des milliers d'étrangers sur Paris, les rues de la capitale sont envahies par les provinciaux, et les critiques ne manquent pas, je vous assure, à l'adresse de ces pauvres infortunés.

Du côté du Champ de Mars, dit un chroniqueur caustique, on remarque une multitude d'individus qui regardent en l'air et se heurtent les uns contre les autres : toutes choses qui caractérisent l'étranger ; quand il y en aura deux ou trois cent mille sur le boulevard, la circulation sera absolument impossible.

Si l'étonnement, la surprise, l'incertitude qui en résulte dans leur démarche sont les caractères qui distinguent l'étranger de l'indigène, les provinciaux se reconnaissent plus particulièrement à leur manière gênante de circuler, quand ils sont plusieurs ensemble. Le Parisien cause en marchant ; la conscience qu'il a des distances à parcourir, le mouvement rapide qui l'environne, la connaissance parfaite des rues qu'il traverse, donnent à son pas une allure leste et décidée; quelque grave que soit la conversation engagée, quelque vive que soit la discussion qu'il soutient, il poursuit sa route et s'arrête rarement sans motif.

Les provinciaux, au contraire, accoutumés au calme de leur





852

Lingerie de la Mon à la Couronne Royale, r. du Bac, 33. | Corsets de Mme Bruzeaux, Bd Poissonnière, 4
Cachemires des Indes Le Persan, Rue de Richelieu, 78 | Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Strasbg.

Entered at Stationer's Hall   LONDON. E. Weldon. 22. Tavistock Street Covent Garden. W.C.   MADRID El Correo de la Moda.

M. TA[illegible]
soit à 1[illegible]
Orienta[illegible]
considé[illegible]

TOILETTE [illegible] — Chapeau de paille de riz, à calotte ovale derrière. [illegible], entourée par une légère blonde, entoure [illegible] cordon de coquelicots et de feuillage [illegible] sous la coiffure.

Costume [illegible] en cachemire blanc et en cachemire rouge, orné de galons [illegible] bordés de blanc et garnis d'une petite crête en cachemire rouge. F[illegible] en blanc sur des écussons noirs entourés de *crêtes* rouges. [illegible] au corsage et aux manches. Le corsage est [illegible] devant, décolleté en rond derrière, et complété par une partie montante en cachemire rouge. Bottes en cuir.

COSTUME DE VILLE. — Chapeau de tulle, brodé de jais blanc, entouré par une dentelle [illegible] sous un cordon de perles. Brides avec cordon de perles.

Toilette de taffetas *Bismark*, avec biais en taffetas plus [illegible] corsage [illegible] et garni de [illegible]. La taille est ronde et court[illegible] courte [illegible] garnie de [illegible] formant des carrés non fermés. [illegible] est aussi plus simplement [illegible].

Le [illegible] court.

PETITE FILLE DE [illegible] A HUIT ANS. — Robe en *alpaga*, av[illegible] taffetas. Corsage [illegible], mais ouvert en triangle. La garni[illegible] une veste [illegible] peu la guimpe qui est en mousseli[illegible] comme [illegible].

PLANCHE DE LINGERIE, GRAVURE Nº 852 *bis*.

Nº 1. Bonnet en mousseline, avec entre-deux brodés et garniture en dentelle.

Nº 2. Bonnet-coiffure. Petite fanchon en tulle brodé, avec barrettes en petits velours. Nœuds et coques en velours. Grandes *barbes* derrière, retenues par un nœud sous les cheveux.

Nº 3. *Petite fille de huit à neuf ans.* — Veste, jupe et jupon en [illegible] de Vichy, avec broderies en soutache noire *perlée*. Boules de [illegible] blanche à la veste, aux manches et à la jupe.

Nº 4. *Parure* en dentelle de Bruxelles perlée de jais blanc. [illegible] de jais blanc.

Nº 5. Corsage en mousseline [illegible] entre-deux en dentelle [illegible] sur la jupe est pareille au devant, à l'exception du mi[illegible] pas la pointe comme devant.

Nº 6. Corsage en mousseline; la partie montante est à pli[illegible] ture simule un décolleté. Biais en taffetas, boutons pareils. [illegible] en guipure. La partie qui dépasse la ceinture est derrière [illegible] vant, excepté qu'elle ne remonte pas jusqu'à la ceinture.

Nº 7. Corsage sans manches, en mousseline plissée, avec [illegible] brodés. Biais et [illegible] en taffetas. Larges entre-deux brod[illegible] biais qui font [illegible].

Nº 8. [illegible] mousseline unie, tout à plis plats. Méd[illegible] dentelle. Les médaillons forment berthe [illegible].

[illegible]CHE DANS LE TEXTE, Nº 90.

Nºs 1 et 1 *bis*, [illegible], face et dos. [illegible] Corsage en taffetas décolleté carrément devant et arrondi derrière. [illegible] garniture en jais et dentelle. — Corsage montant et manches en mousseline.

Nº 2. Corsage pour robe de ville, [illegible] derrière, ouvert arrondi devant. Le bord est garni à plat d'un [illegible] croisant devant, orné de galons [illegible] de perles de jais. Le bas [illegible] descend sur la jupe, découpé en [illegible] arrondies devant et [illegible] sur les hanches. La ceinture, brodée [illegible] jais, se termine par [illegible] avec effilés [illegible] jais. Manches presque droites, ornées de biais [illegible] comme au [illegible].

Nº 3. Corsage pour robe de [illegible] montant, garni de biais qui s'entrecroisent devant et s'arrondissent derrière en haut du dos. Manches droites.

Nº 4. Corsage en mousseline à *épaulières*. Ce corsage [illegible] péplum sur la jupe; les pointes des côtés sont ouvertes et [illegible] plis à l'*antique*. La garniture et la ceinture sont en taffetas [illegible] qui forme transparent sous une guipure blanche. Boutons comme la garniture.

Nº 5. Corsage très-décolleté et sans manches en taffeta[illegible] devant, droit derrière. La partie de ce corsage qui retombe [illegible] est pareille derrière au devant; seulement elle est plus longu[illegible] Cette partie est taillée en biais. La garniture se compose d[illegible] d'une petite passementerie et d'un petit plissé qui dessine [illegible] Ceinture à effilés.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Paris commence déjà à prendre ce nouvel aspect cosmopolite qu'il doit conserver pendant toute la durée de l'Exposition. Il suffit de parcourir les boulevards, depuis la rue Montmartre jusqu'à la Madeleine, pour entendre tous les idiomes possibles et avoir [illegible] une variété de types étrangers.

[illegible] trains de plaisir n'aient pas encore déversé des m[illegible] étrangers sur Paris, les rues de la capitale sont en[illegible] v[illegible] provinciaux, et les critiques ne manquent pas, je [illegible] l'adresse de ces pauvres [illegible].

[illegible] Champ de Mars, [illegible] [illegible]e une multitude d'individus qui regardent en l'air [illegible]ent les uns contre les autres : toutes choses qui ca[illegible] l'étranger ; quand il y en aura deux ou trois cent mille sur le boulevard, la circulation sera absolument i[illegible]

Si l'étonnement, la surprise, l'incertitude qui e[illegible] dans leur démarche sont les caractères qui distinguen[illegible] [illegible] de l'indigène, les provinciaux se reconnaissent p[illegible] culièrement à leur manière gênante de circuler, quan[illegible] plusieurs [illegible]. Le Parisien cause en marchant; la c[illegible] qu'il a [illegible] parcourir, le mouvement r[illegible] l'[illegible] parfaite des rues qu'il [illegible] donnent [illegible] allure leste et décidée; quelq[illegible] que soit la conversation engagée, quelque vive que soit la di[illegible]cussion qu'il soutient, il poursuit sa route et s'arrête rarement sans motif.

Les provinciaux, au contraire, accoutumés au calme de leur



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Pieffort, r. Grange Batelière, 1 – Modes de Mme Morison, r. de la Michodière, 16.
Costumes d'Enfant Au Cardinal Fesch, r. Nve St Augustin, 45 – Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie, r. Nve St Augustin, 20.
Dentelles de Violard, frères, r. de Choiseul, 3.

Lingerie de la Mon à la Couronne Royale, r. du Bac, 31. | Corsets de Mme Bruzeaux, Fg Poissonnière, 4.
Cachemires des Indes Le Persan, Rue de Richelieu, 78 | Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, 129.

Entered at Stationer's Hall — LONDON, E. Weldon, 22, Tavistock Street Covent Garden, W.C. — MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

résidence ordinaire, se conforment difficilement à la marche des Parisiens.

Si le temps les presse, ils courent comme le vent et bousculent tout le monde; s'ils se promènent, deux ou plusieurs ensemble, engagés dans la conversation, ils éprouvent le besoin de s'arrêter de minute en minute et de ponctuer leurs arguments par des haltes successives qui les exposent à se voir, vingt fois par jour, marcher sur les pieds. Voilà ce qu'on dit des provinciaux dans la grande ville, et bien d'autres choses encore qu'il faut passer sous silence.

On va beaucoup à l'Exposition, et les tourniquets manœuvrent sans s'arrêter. Les préoccupations politiques semblent ne pas exister lorsqu'on se trouve au palais du Champ de Mars. Les machines marchent, les piétons piétinent, les fauteuils roulent. C'est un amusant va-et-vient d'hommes et de choses. On s'assied peu. Les chaises et les banquettes sont rares, excepté devant les buffets, où l'on s'asseoit beaucoup et où l'on consomme davantage. Il y a là, chaque jour, une exposition de capacités comparées, au point de vue de l'absorption des liquides, qui ne manque pas d'un certain charme pour l'observateur et encore moins, sans doute, pour le consommateur. On rencontre un peu tout le monde à l'Exposition. De belles dames parlent d'y adopter un jour par semaine pour y tenir leur cercle. On se donnerait rendez-vous en Autriche, en Russie, en Italie, ou dans tel département français, et de là on partirait pour faire la tournée dans le parc et dans les salles.

La machine à cigarettes, la machine à plier les enveloppes et à les gommer, la machine à chapeaux, la machine à dragées sont situées dans le même carré de la galerie des machines, et elles peuvent se vanter que l'on fait cercle autour d'elles. Il y a toujours sur ce point-là, outre la foule des badauds, une halte et comme un rendez-vous favori des belles curieuses et des élégantes paresseuses qui se font rouler dans des fauteuils le long des chemins de l'Exposition.

La lutte redevient à la mode; on se passionne au grand Gymnase pour ou contre l'athlète en faveur, et le suprême bon ton est de savoir déclarer *s'il a ou s'il n'a pas touché.* C'est plaisir, au surplus, de comparer les poitrines robustes, les biceps formidables, les poings de cyclope des lutteurs aux grêles silhouettes des gardiens de la galerie. Ces petits messieurs produisent un singulier effet à côté de ces musculatures.

Il ne faudrait pas que cette admiration pour la force physique entraînât trop loin.

Passe encore pour les lutteurs de la rue des Martyrs, mais on annonce un débarquement prochain de boxeurs anglais. Qu'on leur permette de se livrer à leur pugilat et ce sera effrayant à voir.

Gavarni a peint ces sortes de boxes anglaises, plus sauvages cent fois que les courses de taureaux, dépourvues de poésie et surtout de l'irrésistible charme du costume qui donne comme une auréole aux bouchers *toreadors.* Je doute que les Parisiens trouvent un plaisir bien vif à voir casser les mâchoires, crever les yeux, enfoncer avec des bruits mats les poitrines et briser les thorax. Et pourtant je n'oserais pas affirmer que la fashion ne se portât en masse à ces assauts.

La grève des tailleurs a jeté pendant quelque temps la consternation parmi les cocodès du boulevard. Nos élégants gandins, qui s'étaient commandé des pantalons de nuance idéale, des gilets ravissants et des jaquettes qui étaient tout un poëme, se sont vus forcés ou de garder leurs effets d'hiver, ou bien de mettre leurs habits de l'été dernier. Situation vraiment pénible pour ces messieurs, qui concentrent toutes leurs facultés intelligentes sur le choix de leurs vêtements et qui s'appliquent surtout à donner le ton et à devancer la mode. C'était véritablement navrant !...

Je ne sais si vous avez fait comme moi une remarque assez curieuse : c'est que depuis que les hommes ont adopté cette forme de veston court, les chemisiers ont augmenté la hauteur des faux-cols. Serait-ce un moyen de rétablir l'équilibre ?

Les cocodès ont inventé, comme suprême élégance, une nuance de gants rouge-sang que je vous recommande. Il faut absolument porter de semblables gants ave: la toilette assez excentrique que je vais vous dépeindre et qui habillait un des beaux du jockey-club.

Ce lion de l'élégance parisienne descendait, à la porte de son club, d'un petit coupé, tellement petit qu'on aurait pu le prendre pour une chaise à porteurs. Il avait un pantalon bleu de France (tout à fait la nuance du pantalon de gendarme), un gilet noir très-montant et un veston marron-verdâtre plus court que jamais, les gants rouge-sang dont je viens de vous parler et un chapeau de forme lilliputienne.

Vous devez penser quel singulier effet produisait cet accoutrement bizarre. Voilà pourtant un échantillon du goût du jour, et je comprendrais volontiers que les ouvriers tailleurs se missent en grève pour ne pas confectionner de semblables vêtements.

Si cette grève des ouvriers tailleurs a fait le désespoir du gandinisme, elle n'a pas été vue d'un mauvais œil par tout le monde Ceux qui font faire de l'élégance et qui ne s'habillent que par convenance vont profiter de cet incident pour bien se garder de renouveler leur garde-robe. Ils vont porter bravement leurs effets des années précédentes et feront excuser, pendant longtemps, le manque de fraîcheur de leurs vêtements en le mettant sur le compte de la grève !... Et je vous certifie que la grève aura bon dos !...

Il a été aussi question de la grève des garçons coiffeurs, mais elle n'a pas eu de résultats sérieux.

Qu'arriverait-il si ces messieurs refusaient pendant quelque temps de dessiner les favoris de leurs clients? On reviendrait tout simplement aux modes qui florissaient sous Clodion le chevelu : ampleur de barbe et de crinière. Les garçons coiffeurs n'avaient peut-être pas songé à cette solution possible de leur grève.

Il vient de surgir dans la mode féminine une certaine invention après laquelle il n'est plus permis de douter de l'impossible. Il s'agit d'*oreilles postiches.*

Toutes les femmes qui ont le malheur de posséder des oreilles grandes, allongées, avec des ourlets immenses et des lobes compromettants, vont les cacher sous leurs cheveux, et elles porteront des oreilles artificielles adhérentes au-dessous des tempes, et offrant artistiquement toutes les perfections voulues.

On peut dire que le grand art de dissimuler les imperfections est arrivé à son apogée.

Nous avions déjà les faux cheveux, les fausses dents, le faux incarnat et la fausse blancheur du teint, les faux abdomens, les fausses hanches, etc., etc.

Nous avions les yeux agrandis, les lèvres rougies de carmin, l'absence de sourcils déguisée par un trait de mine de plomb. Voici venir les fausses oreilles : c'est le comble de l'art du postiche.

Si la femme moderne n'existe pas encore, nous avons la femme artificielle, et j'avoue que je serais assez curieuse d'assister à la toilette de cette dernière. Ce doit être d'un piquant intérêt, ce me semble, que l'assemblage de toutes ces combinaisons machiavéliques.

Et dire que les hommes trouvent tout de même le moyen de tomber follement amoureux de ces sortes de poupées !

N'est-ce pas la négation absolue du sentiment ?...

Malgré les bruits de guerre, on a beaucoup dansé ces temps passés. Les deux fêtes les plus splendides ont été le bal donné par le ministre de la guerre et la grande soirée de M. Rouher.



Le ministre de la guerre avait invité les plus brillants cavaliers de l'armée et les plus belles femmes de Paris. La fête a été étourdissante de gaîté et d'entrain. La pensée d'une guerre probable n'avait pas l'air de préoccuper le moins du monde, je vous assure, les intrépides danseurs, et pourtant, en voyant tant de jeunesse et de vaillance, on devait se demander, avec douleur, combien il en manquerait de ces jeunes officiers au bal de la saison prochaine si nous avions une guerre à subir. Le Rhin est si rapide et si profond !... Mais le caractère français est si heureusement doué, qu'on n'a songé qu'à s'amuser pendant cette nuit de fête, en remettant au lendemain les affaires sérieuses !...

LOUISE DE TAILLAC.

UN VOYAGE AU-DESSUS DE LA MER D'IRLANDE

Un aéronaute anglais, M. Hodsman, vient d'accomplir en ballon un voyage émouvant et curieux. On ne lira pas sans un vif intérêt le récit de cette ascension, dans laquelle le hardi navigateur aérien a failli laisser sa vie.

Poussé par un vent trop violent pour tenter une descente, M. Hodsman se trouve lancé, en pleine nuit, entre l'Irlande et l'Angleterre. Les ténèbres qui l'enveloppent sont affreusement épaisses. Une pluie froide tombe avec fracas et semble répondre en fausset au sourd mugissement des vagues.

Cependant, M. Hodsman ne veut point se lancer dans la haute atmosphère; la crainte de l'isolement absolu le retient près de cette mer en fureur, le voisinage des vagues qui peuvent l'engloutir le rassure.

En ce moment, une idée féconde illumine son intelligence. Il imagine de laisser pendre son grappin à l'extrémité d'une corde de quarante mètres de longueur. Alors il s'assied au fond de la nacelle, tenant un sac de lest entre ses genoux. Une main placée sur la corde, dont il étudie les pulsations, il a l'autre plongée dans son sac de sable. Chaque fois que le grappin touche la surface des vagues, il est averti par une secousse. Avec une rapidité fébrile, il jette une poignée de lest dans l'espace, et cette poignée de lest lui suffit pour l'écarter de l'Océan en fureur. Que le ballon, alourdi par la pluie, par la perte de gaz, descende de nouveau, M. Hodsman l'allége encore !

Pendant plus de deux heures, l'intrépide aéronaute se maintient à faible distance des vagues, et cependant il ne dépense qu'une centaine de kilogrammes de sable, tant les mouvements dus à une différence de poids sont rapides et faciles dans l'atmosphère. Est-ce que cette magnifique navigation aérienne, accomplie au milieu des ténèbres, ne prouve point avec quelle facilité la pesanteur peut être domptée par l'homme toutes les fois qu'il emploie la pesanteur ? Cette manœuvre ne porte aucun préjudice à la rapidité du voyage, qui est aussi grande que si l'aéronaute s'abandonnait au courant aérien qui l'entraîne. En effet, le compte de kilomètres parcourus par M. Hodsman prouve que son aérostat suivait le vent avec une vitesse de cent kilomètres à l'heure.

L'accident ou plutôt l'incident qui termina cette ascension magnifique complète, pour ainsi dire, l'enseignement que l'on peut tirer des circonstances précédentes. Trempé jusqu'aux os, épuisé de fatigue, assourdi par le bruit du vent, le sifflement de la pluie, la clameur des vagues, M. Hodsman perd connaissance. Vers dix heures du soir, cessant d'être guidé par une main intelligente, l'aérostat descend rapidement vers la surface de la mer. Encore quelques minutes, il sera au contact des flots, qui rempliront la nacelle et engloutiront le voyageur. Heureusement, M. Hodsman se réveille; il saisit son sac de lest dans lequel il reste encore quatorze kilos de sable, il le jette d'un mouvement convulsif par-dessus bord !

Aussitôt le ballon fait un bond, bond immense, gigantesque, instantané : il s'élève en quelques secondes à une hauteur de deux kilomètres. M. Hodsman plane maintenant au-dessus des nuages. Là-haut, étrange contraste ! tout est calme comme dans un tombeau. La lune, qui était alors dans son plein, brillait de sa douce et froide lumière. Sur la surface supérieure des montagnes flottantes, se voyait un second ballon, image du premier. On aurait dit une course échevelée d'aéronautes...

Aucun signe ne permettant à M. Hodsman de savoir s'il se trouvait au-dessus de l'Océan ou de l'Angleterre, au milieu de ces solitudes éternelles, après quelques minutes d'hésitation, il se hasarde à descendre, et il aperçoit de petits carrés noirs entourés d'une bordure plus noire encore : ce sont des champs cultivés. Dans le lointain se trouve une ville. M. Hodsman est sauvé !!! Des sons musicaux viennent retentir à ses oreilles et lui annoncer l'approche d'êtres humains. Quelques instants plus tard, il était à terre, reçu en triomphateur.

W. DE FONVIELLE.

PÊLE-MÊLE

Le monde parisien se hâte de profiter des derniers mauvais jours. Partout des bals, des fêtes, des réunions ; la charité vous prend à la gorge dans tous les coins, le demi-monde tend ses filets au son de la musique, l'Hippodrome brave la pluie, le Cirque ne peut se consoler de n'être pas prêt, Mabille illumine, et l'Exposition ouvre ses vastes flancs à des torrents de visiteurs.

On se dépêche de s'amuser, on se hâte de se marier, et l'on cause politique comme on causait de la pluie et du beau temps. La question du Luxembourg fait diversion dans tous les mondes aux sujets les plus intéressants. Quantité de personnes en parlent comme on parlait de l'Amérique au retour de Christophe Colomb, et s'imaginent que c'est un pays fraîchement décoré. Laissons-les s'endormir dans cette douce ignorance.

***

Il a été peu parlé de la cérémonie religieuse qui réunissait, le samedi 27 avril, à l'église russe, une foule des plus élégantes.

C'était la fête de Pâques du rite grec, que les Russes célèbrent à minuit.

La cérémonie est longue et l'église un peu étouffante, peut-être à cause du luxe inouï de l'éclairage.



Le coup d'œil est splendide, surtout au moment où chacun tient son petit cierge allumé. Les chœurs d'hommes chantant à l'unisson produisent un grand effet. Toutes les femmes sont en grande toilette de couleur claire, décolletées et en cheveux ; les hommes en grand uniforme ou en habit noir et cravate blanche, et couverts de décorations. On sait, du reste, qu'à part quelques exceptions, tout Russe qui se respecte porte trois ou quatre décorations.

Il y a un moment des plus émouvants dans cette cérémonie ; c'est lorsque le pope se retourne et dit : « Le Christ est ressuscité. » Alors toute la foule des fidèles s'agite; on se jette dans les bras les uns des autres, et, en s'embrassant de la manière la plus fraternellement affectueuse, tout le monde s'écrie joyeusement : « Le Christ est ressuscité ! »

L'assistance, le samedi 27 avril, était des plus élégantes. Citons seulement la comtesse Julie Samaïloff, en robe de gaze jaune, avec des pensées dans les cheveux ; — la grande élégante madame Rimskys-Korsakow, ce type de beauté russe, en robe de mousseline toute plissée et froncée, sur un dessous du rose le plus tendre ; un simple ruban à la Greuze dans son opulente chevelure ; — la duchesse de Morny, en robe de moire blanche, avec tablier en crêpe lisse blanc et ceinture de satin noir ; — la princesse Yousoupoff, comtesse Chauveau, en bleu de ciel ; — la belle princesse Obolenski, en gris perle et noir, avec des roses blanches et un fichu de dentelles blanches, qui composaient un costume charmant, porté par la princesse avec l'exquise distinction qui la caractérise ; — mademoiselle Maison, toute en rose ; — et bien d'autres que nous oublions. Dans le fond, on apercevait quelques élégants Français attirés soit par une curiosité bien naturelle, soit par le désir de partager les douces émotions de la soirée.

***

Il y a eu, la semaine dernière, chez madame la duchesse de La Rochefoucauld-Doudeauville, un grand bal dont nous voulons dire un mot. Toutes les femmes étaient poudrées : grand succès pour quelques-unes, mauvais résultat pour beaucoup.

C'est en vain, ainsi que le dit très-bien la *Liberté*, que l'on veut faire revivre ces modes d'un temps qui n'est plus. Il y a deux ans, madame la princesse de Sagan donnait un bal où toutes les femmes étaient poudrées, et les hommes en culottes courtes et habits à la française de toutes couleurs. On s'en est tenu à cet essai : d'où il faut conclure qu'il avait donc été malheureux.

La poudre lutte encore, mais c'est sans doute par amour pour la défaite : car on ne persuadera jamais une femme à qui la poudre va mal de l'adopter définitivement. Qu'on poudre ses gens, c'est à merveille ; et puis cela permet de distinguer plus facilement le maître de la maison, à moins qu'il ne soit vieux.

Mais faire poudrer ses invités! Nous verrons bientôt sans doute les maîtres de maison envoyer à leurs clients un bouton armorié, comme pour les équipages de chasse. On ne sera reçu qu'avec une garniture complète de ces boutons, aux armes de l'invitant.

A la bonne heure !

Tout cela n'empêche pas que l'on ne prenne que les petits côtés de la grande existence de nos pères, leurs petits faibles et leurs petits ridicules.

***

Un grand poëte est dans nos murs : c'est Hans Christian Andersen, le Danois, que nous appelons simplement le conteur, car nous ne le connaissons guère ! De ses innombrables comédies, de ses poésies charmantes, nous ne savons rien ; un petit volume de contes enfantins, mais pleins d'humour, de fantaisie, et d'une douce et haute philosophie, est parvenu seulement jusqu'à nous ; les Français, si bavards, sont en général peu curieux. Quelle étrange anomalie !

Quoi qu'il en soit, le grand homme du Danemark est à Paris. A le voir, on le prendrait pour quelque professeur en vacances, non qu'il soit pédant, mais il est savant ; et le goût de l'étude et des longues promenades solitaires lui a donné cet air étrange qui n'est ni celui du monde, ni celui de l'école, ni celui de l'atelier, mais qui tient à la fois de l'un et de l'autre. Il est grand et sans traits bien frappants, mais ses yeux gris rayonnent comme deux étoiles, et ses lèvres distillent la poésie.

Il ne saurait parler sans vous étonner et vous charmer ; son imagination est un vrai nid d'oiseaux qui chantent gaiement le soleil et la vie à tous les échos. Tout est pour lui sujet à images ; il peint, pourrait-on dire, plus qu'il ne parle, avec des couleurs d'une fraîcheur et d'une jeunesse sans pareilles. Ne disait-il pas, l'autre jour, à un de ses amis qui lui demandait comment il se trouvait :

— « Eh ! vraiment bien ; la cage est vieille, mais l'oiseau est jeune et chante toujours. »

Il est le favori et l'ami de son roi ; il l'était aussi du vieux roi de Prusse, mort aujourd'hui, ce qui, néanmoins, ne lui a point enlevé ses goûts démocratiques. Il est fils de paysan et se plaît à le dire. Voilà un homme !

***

Beaucoup de personnes ignorent comment le thé fit son entrée dans le monde. Les Chinois ont là-dessus une légende bien originale, racontée dans l'*International* par M. Amédée de Ponthieu, qui a recueilli, avec beaucoup de charme, toutes ces fleurs de l'imagination primitive.

« C'était au sixième siècle de l'ère chrétienne. Un fils de roi des Indes orientales, arrière-petit-fils de Bouddha, nommé Darma, aborda sur la côte chinoise, conduit par une pirogue étrange de forme, poussée par des génies invisibles, serviteurs du Grand-Tout.

Il fuyait le bruit et s'adonnait à des austérités extraordinaires ; les racines étaient son pain, l'eau du ruisseau sa boisson. Il avait fait vœu de dompter la nature et de ne jamais fermer la paupière, soit la nuit, soit le jour.

Or, il arriva que, dans l'extase d'une de ses contemplations nocturnes en adoration de la lune, l'œil du Grand-Tout, la fatigue vainquit ce fanatique et l'étendit sur le sol, où il s'endormit malgré lui.

Au réveil, honteux d'avoir violé son serment et dormi comme le plus vulgaire des Chinois, il employa un moyen extrême pour ne plus retomber dans la même faute, et en se punissant par où il avait péché. Il se coupa les paupières, les jeta à terre et piétina dessus pour les châtier d'avoir cédé à la tentation.

Le jour qui suivit cette rude macération, il passa par le même chemin et rencontra, à l'endroit même, ses paupières changées en un petit arbrisseau jusqu'à lors inconnu. Surpris de ce prodige, il cueillit quelques feuilles, les mangea et leur trouva un goût étrange, un parfum merveilleux, qui lui communiqua aussitôt, comme la fleur enchantée des légendes, une force nouvelle : ses nerfs palpitèrent ; dans ses veines gonflées, coula un feu plus subtil ; la gaieté descendit dans son cœur. Le sommeil avait un ennemi : Darma pouvait maintenant, sans crainte de succomber, passer sa vie dans la contemplation éternelle. »

Remercions Darma, puisque c'est à son martyre volontaire que nous devons le thé !

Ch. d'Helvey.



LES SEPT ÉTOILES DE BOHÊME

(NOUVELLE.)

I

LE RELAI DE POSTE.

Un matin du mois d'août 1830, deux voitures se croisèrent et s'arrêtèrent en même temps à la porte de l'unique auberge de Rokistan, gros bourg situé à cinq lieues environ de la petite ville de Pilsen, capitale du cercle du même nom, en Bohême.

C'étaient, d'une part, une lourde diligence venant de Pilsen, et, de l'autre, une élégante chaise de poste qui, suivant toute apparence, arrivait de Vienne.

Tandis qu'un flot de voyageurs, de l'aspect le plus pittoresque et le plus varié, se précipitait par toutes les portières en bas du classique véhicule, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, de la tournure la plus distinguée, à la physionomie expressive, mais aux traits un peu fatigués, sautait lestement de la chaise, et donnait ordre au postillon de changer les chevaux.

Puis, sans imiter l'empressement fâcheux des autres voyageurs, qui s'engouffraient dans l'auberge, et prenaient d'assaut la table d'hôte, servie pour le déjeuner, il y entra le dernier et s'assit tranquillement à l'unique place qui restât libre.

Le hasard l'avait mis en face d'un petit homme maigre, au teint bilieux, qui trouvait moyen de manger comme quatre et de parler comme dix.

Ce bavard infatigable, autant qu'expansif, eut bientôt initié l'aubergiste, curieux par état, à la conversation engagée par lui dans la diligence avec ses compagnons, et qu'il n'était pas d'humeur à suspendre, même pendant les relais.

Ce petit homme paraissait être la chronique vivante de sa localité. Il savait tout, avait tout vu, tout entendu, et racontait ce qu'il connaissait, et probablement ce qu'il ne connaissait pas, sans ménager personne, sans se ménager lui-même.

Le jeune homme de la chaise de poste, au contraire, touchait à peine à ce qu'on lui servait, ne desserrait pas les dents et paraissait occupé de tout autre chose que ce flux de paroles creuses.

Mais il avait beau faire et se renfermer dans cette réserve, son pétulant vis-à-vis s'escrimait de telle façon qu'il dût, malgré lui, apprendre que celui-ci était parti le matin de Pilsen, qu'il se nommait Sandlers, et qu'il était employé au greffe de la municipalité.

— Eh mais, dit alors l'aubergiste, puisque vous êtes de Pilsen, vous devez avoir connu la vieille dame Milborn?

A ce nom, le jeune étranger fit un mouvement involontaire, et un chœur d'éloges sortit de toutes les bouches. De toutes, non; le petit homme au teint jaune laissa percer une grimace significative.

— Oui, oui, dit-il, c'était une femme de bien : ce n'est pas moi qui méconnaitrai jamais les qualités de personne...

— N'était-elle pas d'une générosité éprouvée? demanda quelqu'un.

— Généreuse! généreuse!... murmura le commis aux écritures, oui et non. Voyez-vous, elle a laissé un testament sur lequel il y a fort à dire.

— En vérité!...

— Elle a doté richement, c'est vrai, les indigents et tous les établissements de bienfaisance; et, le croirait-on, elle a complétement, mais, là, complétement oublié le personnel de la municipalité, composé presque entièrement, et surtout dans les emplois inférieurs, de pauvres diables. Je m'attendais, pour ma part, au moins à une petite gratification d'une centaine de florins, qui m'eût été fort utile dans mon séjour à Carlsbad, où je vais pour me remettre un peu des infirmités contractées par plus de trente ans de bons et fidèles service, j'ose le dire! J'y comptais d'autant plus que c'est moi qui ai copié son testament, ses legs et ses codiciles.

Ici le petit homme promena autour de lui un regard où s'exprimait toute son importance.

— Cependant, reprit-il avec un air de dignité mêlée d'amertume, il n'en a rien été. J'ai reçu, ainsi que mes collègues, les droits exigés par le tarif, pas un groshen de plus... Les travailleurs ne sont pas élus!...

Cette maxime fut accentuée par un gros soupir, et, pour la première fois, le vieil expéditionnaire se mit à brouter son dessert sans parler.

— Mais, dites-moi, monsieur Sandlers, fit l'aubergiste, la vieille dame était-elle aussi riche qu'on l'a prétendu?

Ce fut un coup de fouet qui aiguillonna, de plus belle, la faconde du copiste.

— Si elle était riche!... répliqua-t-il avec une stupeur mêlée d'indignation de voir élever un pareil doute; — si elle était riche!... Richissime, monsieur! Est-ce que je me plaindrais sans cela? Est-ce que les employés de l'administration de Pilsen demandent des indemnités aux pauvres!... Richissime, monsieur!

— Et tout cela?... dit l'aubergiste.

— Tout cela va à son petit-fils unique, lequel est conseiller de Régence et habite la capitale.

Ici encore, le jeune homme placé vis-à-vis de l'expéditionnaire parut assez gêné de son maintien et rougit imperceptiblement.

Il tenait obstinément les yeux baissés sur son assiette, comme s'il se fût senti l'objet de la curiosité générale. Pour se donner une contenance, il se mit à fabriquer une montagne de boulettes de mie de pain.

Cet embarras était d'autant plus singulier que ce voyageur, ainsi que nous l'avons dit, avait toutes les façons d'un cavalier accompli, et, malgré la simplicité de sa mise entièrement noire, était assurément habitué à tenir sa place en bonne et nombreuse société.

Il avait grand tort de se préoccuper ainsi, d'ailleurs, de ses commensaux. Ils n'avaient d'attention que pour l'orateur et ne prenaient pas garde à ce convive taciturne, évidemment étranger au pays et à tout ce qui l'intéressait.

— Voilà un petit-fils qui est un heureux mortel, dit le maître d'auberge.

— Aussi, reprit le loquace M. Sandlers, nos demoiselles l'attendaient comme le Messie.

— Et sait-on quel homme c'est?

— On dit que c'est un beau jeune homme, célibataire, brave, gai, spirituel; — avec une pareille fortune, qui n'aurait pas toutes les qualités? — Un si beau parti!... S'il n'est pas engagé, dans la capitale, par quelque passion tenace, je vous réponds qu'il faudra qu'il épouse à Pilsen, qu'il veuille ou non!

— Ce sera une vraie comédie, dit l'aubergiste, en donnant le signal d'un gros rire auquel chacun prit part, et qui obtint du voyageur inconnu un sourire assez singulier.



— La comédie du mariage, reprit Sandlers. On n'imagine pas ce qu'il y a chez nous de demoiselles qui soupirent après le carillon des noces comme le cerf, après l'eau fraîche. Et parmi elles, sur mon âme, il y a des fillettes si accortes et si mignonnes que M. le conseiller de Régence ne pourrait pas se vanter d'en avoir vu de pareilles, même dans la capitale. Seulement, c'est à en avoir mal aux nerfs! Où que vous alliez, de quelque côté que vous tourniez en ce moment dans Pilsen, vous n'entendez parler que de ce monsieur.

— Pourquoi donc n'arrive-t-il pas?

— Il va arriver!... du moins c'est ce qu'il a écrit dernièrement à l'exécuteur testamentaire. Il paraît qu'au moment de la mort de la bonne vieille, il y a de cela six mois déjà, il était en mission à l'autre bout de l'Empire. Mais sa mission est terminée, et on l'attend ces jours-ci. Allez, je vous jure que les couturières et les modistes ont de l'ouvrage! Il manque ceci à mademoiselle telle; cela à telle autre. On veut l'éblouir à tout prix. Il faut voir les mères et les tantes suer sang et eau pour prendre au filet ce ver-luisant, au profit de leurs filles et de leurs nièces! Dans ces derniers temps, malgré ma mauvaise santé, j'en ai souvent ri comme un bossu. Un mauvais plaisant, peut-être, s'est avisé de répandre le bruit qu'en sa qualité de diplomate il avait un penchant pour la danse. En un tour de main, les maisons de haut rang ont accaparé nos deux maîtres de danse et les ont mis sur les dents. La valse à deux temps et la sauteuse, la polka et la contredanse, — on s'exerce à tout. Les charmantes enfants sautent, rebondissent et tournent sur elles-mêmes comme si la tarentule les avait piquées. J'en connais une qui a gagné une entorse dont elle souffrira encore plus de quinze jours.

Ce lazzi fut salué par une nouvelle explosion de gros rire, auquel le voyageur inconnu affecta de prendre part, ce qui parut flatter infiniment le narrateur.

Ce brave homme se contentait de peu; le fait est que le rire de ce mystérieux convive ne dépassait pas les lèvres, et qu'il avait bien plus l'air d'un homme en proie à un vif effroi intérieur que d'un touriste en belle humeur.

II

L'ÉNIGME DU TESTAMENT.

Le loustic, encouragé par cette hilarité bruyante, attendit à peine qu'elle fût calmée pour continuer sur un ton de plus en plus railleur :

— Nos braves gens, dont la plupart sont des ladres fieffés, jettent l'argent par les fenêtres. Rien ne leur coûte, ni dépenses ni peines, pour produire leurs demoiselles de la manière la plus élégante. Ici, on organise un concert, où Élisabeth chante deux airs de bravoure. On a déjà bien répété dix fois; mais le père est au désespoir : Élisabeth détonne comme une vielle organisée. Son père la force à prolonger la cadence, en la secouant pour donner de la vibration à sa voix, au point de la rendre malade. La pauvrette fond en larmes au plus bel endroit; mais le vieux, qui sait à quoi s'en tenir sur la succession de madame Milborn, ne se laisse pas attendrir. Ailleurs, chez l'entrepositaire des tabacs, on donne un bal comme il n'y en a jamais eu dans Pilsen ni ailleurs. C'est un bal allégorique; tout ce qu'il y a de plus ingénieux. J'en ai copié le programme. Dix-huit cousines et nièces, la plupart jolies comme des anges, paraîtront vêtues en créoles de la Virginie, portant dans leurs blanches mains des tiges de tabac en guise de lys; derrière elles s'avance, belle comme si elle sortait des ondes, la fille de la maison, la superbe Nina, sous les vêtements d'une fille de planteur. Elle marche vers l'hôte fêté, en se livrant à une mimique appropriée à la circonstance, et lui offre, dans un coquillage de nacre, une prise de tabac d'Espagne, qui le forcera d'éternuer et amènera la demoiselle à lui dire : « Dieu vous bénisse » Eh bien! tout cela n'est rien! s'écria Sandlers, qui allait continuer sans reprendre haleine.

— Rien!... fit l'aubergiste abasourdi.

— Rien! répéta Sandlers avec autorité. La présidente a juré de tout dépasser, et elle a déclaré à son vieil adorateur, le major d'artillerie, qu'il ne l'épouserait jamais s'il ne l'y aidait pas.

— Ce serment a fait son effet; le major est en train d'organiser un feu d'artifice dans le jardin de sa bien-aimée. Quel feu d'artifice, messieurs!... Au milieu de flammes du Bengale, brillera le chiffre de l'hôte; et au dénouement, lorsque le bouquet lancera la gerbe de ses dix mille fusées avec des détonations à faire croire à la venue de l'Antechrist, la plus jeune des demoiselles de la maison, la ravissante Caritas, apparaîtra, supportée par un appareil qui fait le plus grand honneur au major, au milieu d'un arc-en-ciel, et présentera au futur *in spe* un diplôme d'immortalité en un soleil resplendissant.

Le chœur des convives battit soudainement des mains, comme s'il venait d'assister à cette féerie.

Le jeune homme aux vêtements noirs fit de son mieux pour s'associer à cet enthousiasme, mais son sourire devenait de plus en plus rebelle, et ses yeux, qu'il tenait heureusement baissés, avaient quelque chose d'halluciné.

Il avait déjà exécuté sur sa chaise plusieurs mouvements comme un homme qui cherche à partir sans se faire remarquer; et il allait prendre ce parti, lorsque ce damné bavard de Sandlers, dont la parole l'attachait malgré lui, ajouta de son air le plus mystérieux :

— Ce qu'il y a de plus piquant dans tout cela, c'est que je parie dix contre un que notre conseiller ne choisira pas une de ces nymphes que les parents vont lui jeter à la tête.

— Comment cela? demandèrent tous les auditeurs.

L'inconnu lui-même poussa cette exclamation et rapprocha comme les autres sa chaise, car la physionomie de Sandlers avait pris l'aspect augural qui annonce la révélation d'un oracle.

— Ah! reprit-il, je n'y vois pas encore très-clair moi-même. Mais je tiens de bonne part et sous main que la vieille Milborn aurait légué aux hospices une somme de cent mille florins, avec cette condition que l'usufruit de ce capital appartiendrait à son petit-fils, jusqu'à sa mort, dans le cas où il prendrait pour femme la personne qu'elle lui avait désignée *in petto*, dans le secret de son âme... Au cas contraire, capital et intérêts, tout reviendra immédiatement aux hospices.

— Et cette personne?... demandèrent en même temps plusieurs curieux.

— Oui, cette personne? répéta M. Sandlers; voilà où gît la difficulté. Cette personne, la défunte ne l'a pas nommée.

— Comment la connaître alors?

— Elle a écrit son nom sur un billet cacheté qu'elle a remis à la générale de Wiefland, amie d'enfance de sa fille, la mère du conseiller, sous la recommandation expresse de ne l'ouvrir qu'après les fiançailles de son petit-fils.

— C'est merveilleux, murmura l'aubergiste.

— Mais, demanda quelqu'un, n'y a-t-il donc aucun indice?...

— On ne peut, répondit Sandlers, former de conjectures précises sur personne, mais vraisemblablement son choix n'a pu s'arrêter que sur l'une de ses adjudantes.

— *Adjudantes?* répétèrent plusieurs personnes, intriguées par ce mot.

Le vis-à-vis de M. Sandlers n'avait pas pris part à la question, mais évidemment il n'était pas fâché de la voir posée et ne manifestait plus le désir de quitter la compagnie.



III

LES SEPT.

Le petit homme, qui croissait en importance d'instant en instant, c'est-à-dire en proportion de ses indiscrétions, s'empressa d'expliquer le mot dont il venait de se servir.

— La défunte dame, dit-il, donnait le nom d'adjudantes à sept jeunes filles qu'elle retenait à tour de rôle auprès d'elle pendant une semaine. — Que je sois pendu si je sais à quoi ce nombre *sept* répondait dans son esprit! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était pour elle l'objet d'une espèce de culte. Était-ce à cause des sept tabernacles, des sept tables de la loi, des sept pains de proposition, du flambeau mystique à sept branches, des sept années de la Bible, des sept sages de la Grèce, des sept merveilles du monde? — C'était peut-être, insinua M. Sandlers, avec un clignement d'yeux singulièrement spirituel sans doute, — c'était peut-être, comme il s'agissait du beau sexe, une allusion aux sept péchés capitaux. — Devine qui pourra. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la vieille dame tenait ce chiffre sept dans la plus haute estime. — La mère du conseiller, sa fille, était âgée de trente-cinq ans lorsqu'elle mourut; elle s'appelait Johanna, nom composé de sept lettres, comme le sien propre, celui de *Milborn*. Son petit-fils était né un sept, le septième mois de l'année. Elle prétendait, depuis longtemps, qu'elle ne passerait pas quatre-vingt-quatre ans, et elle a tenu parole! — Juste à sa mort, son petit-fils se trouve âgé de vingt-huit ans; tous nombres qui se décomposent par sept. Elle avait fait là des recherches singulières. Chaque période de sept ans, disait-elle souvent, contient quatre-vingt-quatre mois, et chaque semaine de sept jours, quatre-vingt-quatre heures chaldéennes. Elle vous aurait dit combien de formalités la Bible rapportait à ce nombre, et comme quoi, chez tous les peuples païens eux-mêmes, on en faisait la base des plus grandes solennités.

— Mais les adjudantes?... interrompit un auditeur, impatienté de cette digression.

— J'y suis, répartit Sandlers. Elles étaient au nombre de sept, comme je vous le disais, et la dame ne les gardait jamais auprès d'elle plus de sept ans. Lorsqu'elle les prenait, elles devaient avoir juste quatorze ans et sept mois, ni plus ni moins. Mais il n'y a pas d'exemple qu'elle en ait gardé une seule tout le temps désigné. Non-seulement, en effet, elle les choisissait parmi les plus accomplies, mais grâce à ses leçons, à ses soins, à ses exemples, grâce à son tact pour développer leurs qualités, pour les produire dans le monde, elles devenaient si parfaites qu'elles étaient toujours et promptement demandées. On se les disputait comme des trésors. Le fait est que c'était une personne bien entendue, et une rare institutrice! Elle les initiait à tout ce qu'une femme doit connaître. Leurs occupations consistaient à lui tenir compagnie, à lui faire la lecture, à prendre part à la conversation dans le cercle intérieur. Elles surveillaient la maison, tenaient les livres de dépense, faisaient la correspondance sous sa dictée. Cela durait depuis la mort de sa fille. Tous les parents briguaient la faveur de lui confier les leurs, car il n'y avait pas meilleure école. Mais elle était difficile. Elle choisissait toujours les plus jolies, sans avoir égard au rang ni à la fortune. Elle exigeait encore qu'elles eussent une teinture de la langue française, d'anglais ou d'italien, car elle correspondait journellement dans ces trois idiomes. Enfin, elle exigeait une instruction scientifique complète, une certaine perfection sur un instrument quelconque, de l'habileté dans les travaux d'aiguille, et des dispositions à la danse, qui est l'origine de l'élégance dans la tenue.

— La dame avait du goût, dit un des assistants.

— Aussi, poursuivit l'infatigable parleur, sa maison étant le cercle le plus recherché de la ville et des environs, et tous les étrangers de distinction y ayant accès, les jeunes personnes y passaient une existence charmante. La vieille dame faisait son affaire de leur toilette, qui était toujours élégante, et quand les parents n'en avaient pas les moyens, elle y pourvoyait de sa bourse. Elle soutenait longtemps encore, après leur départ, celles qui en avaient besoin, et elle était toujours la marraine du premier-né. En mourant, elle a pris soin de laisser des legs considérables à celles qui étaient en exercice et qui en avaient besoin.

— Eh bien! dit l'aubergiste en plaisantant, laquelle de ces jolies adjudantes recommanderiez-vous de préférence au chevalier?

— Laquelle? répliqua M. Sandlers en se versant le reste d'une bouteille, — personne autre que ma propre nièce, la quatrième enfant de mon frère : je la lui souhaite! — Et puis, ajouta-t-il en baissant la voix avec intention, il y aurait moyen de causer un peu de moi avec un neveu si riche. Notre Charlotte est une brave et robuste fille... Vous la connaissez, du reste...

— C'est vrai, dit l'aubergiste, une superbe personne!

— La vieille dame l'appréciait. La belle a des yeux comme des escarboucles, les joues comme des pêches, et pas une ne l'égale à la valse. Joignez à cela qu'elle parle français à vous faire dresser les cheveux, écrit à ravir et chante comme une fauvette.

— Vous me faites venir l'eau à la bouche, remarqua en souriant un jeune homme de bonne mine; — sur ma foi, si j'avais su tout cela un peu plus tôt, j'y aurais regardé de plus près en traversant Pilsen. J'ai aussi envie de rebrousser chemin et d'aller risquer mon salut contre ces sept jeunes filles de sabbat. Evidemment, mademoiselle votre nièce revient de droit au conseiller, qui ne peut manquer de la choisir, mais il en reste encore six qui ne me semblent pas indignes d'intérêt.

— Je le crois!... dit le copiste.

Et mettant l'index droit sur le pouce de la main gauche, il commença l'énumération suivante :

— J'ouvre la marche : *primo*, par mademoiselle Amélie Wrangel. Vrai Dieu! en voilà une fille! Je ne sais si vous connaissez ce genre de femmes que l'on appelle batteuses de langue! — Parmi elles, il ne faut pas compter seulement celles qui abusent de la permission de parler, — ce qui est un défaut capital, pour une femme aussi bien que pour un homme...

L'assistance ne put s'empêcher d'échanger un sourire et quelques signes passablement narquois. Mais le narrateur n'eut garde de les prendre pour lui et poursuivit :

— Il y a encore celles qui, par un grasseyement adroit, ajoutent à la douceur et à la grâce de leur prononciation; mais surtout celles qui, en parlant, et même lorsqu'elles ne parlent pas, humectent involontairement leurs lèvres du bout de la langue. Les gens qui s'y connaissent tiennent ce genre de femmes pour des sirènes dangereuses. La sécheresse des lèvres, disent-ils, trahit l'ardeur du sang; c'est pourquoi les femmes dont les lèvres offrent cette teinte vive et chaleureuse portent dans les yeux une expression incendiaire. Amélie doit être rangée dans cette classe; elle a dix-huit ans, une tournure délicieuse; elle appartient à la première famille de l'endroit, dont elle est l'enfant unique; le père possède deux propriétés considérables. La réputation de tout ce monde est sans tache.

— *Secundo* : Prokofjewna Tchimaduna.

— Voilà un nom!

— Un nom russe. La mère, fille d'un prédicateur luthérien, se maria, pendant la guerre, avec ce colonel qui arriva à Pilsen légèrement blessé. Il trouva moyen de se faire aimer de la



petite du ministre ; mais six mois ne s'étaient pas écoulés après son mariage, qu'il prétexta un motif sérieux pour retourner dans son pays, et jusqu'ici il n'a pas encore trouvé moyen de revenir chercher femme et enfant. Prokofjewna appartient aux nez retroussés. Elle a tout au plus seize ans, et l'on ne peut imaginer minois plus piquant et plus mignon. Pour de la fortune, zéro; mais la vieille Milborn lui a constitué un legs qui suffira, à la rigueur, à la doter. — *Tertio* : Berthe, la dernière enfant, l'enfant de la vieillesse de mon chef, le *consul dirigens* de Pilsen. Cette jeune personne gagne à être vue d'un peu loin. En la regardant de près, on découvrirait quelques grains de petite vérole sur les joues et sur le front; mais elle n'en est pas défigurée!... Il règne un air de grandeur dans son maintien. Elle a la prestance d'une czarine. Partout elle obtient le premier rang. La noblesse de son âme se reflète dans son regard, et elle en remontrerait, en fait de savoir, à un docteur. La critique veut lui reprocher une sorte de froideur; mais pour quiconque la connait bien, ce n'est que de la dignité. Elle sait qu'elle est plus instruite que les autres ; mais elle n'en tire pas vanité. Seulement elle n'a pas le talent de se mettre à la portée de celles qui lui sont inférieures. — *Quarto*...

Ici, le conducteur montra sa tête, en entrebâillant la porte :

— Messieurs et dames, dit-il, il faut vous préparer à monter en voiture, on finit d'atteler.

Ce fut le signal de la fin de l'histoire, ou plutôt l'histoire resta sans conclusion, tout le monde s'étant levé à cet appel.

Mais le jeune voyageur de la chaise de poste n'était pas soumis à la même exigence. En se levant comme les autres, il paraissait avoir un but particulier.

Ayant discrètement invité par un signe M. Sandlers à le suivre, il se glissa dans un cabinet voisin de la salle commune.

IV

CHARLOTTE SANDLERS.

M. Sandlers prit à peine le temps de régler avec l'hôte le prix de son repas, et se rendit, fort intrigué, à l'invitation de l'inconnu.

Celui-ci referma la porte, et quand ils furent en tête à tête :

— Mon cher monsieur, lui dit-il, les minutes pressent, je vais au fait sans préambule. Vous êtes homme d'esprit et vous me comprendrez...

M. Sandlers, désorienté, au point de perdre l'occasion de placer une réplique, salua en se rengorgeant.

— Je suis, poursuivit son interlocuteur, l'ami d'enfance du conseiller Stephen Brucker...

A cette déclaration, le petit homme passa du jaune au vert et faillit s'évanouir. Le voyageur en profita pour achever, sans lui laisser le temps de l'interrompre.

— Empêché par son service, le conseiller n'a pu venir en personne pourvoir au règlement de la succession de son aïeule. Il m'a prié de le remplacer; or, je me rends de ce trait à Pilsen, muni de ses pleins pouvoirs. Mon ami, qui est homme de prévoyance, m'a chargé particulièrement de réparer les oublis que madame Milborn pourrait avoir commis dans ses derniers moments. Or, d'après ce que je viens d'apprendre, de votre bouche même, vous êtes un de ceux qui peuvent se croire lésés, et je suis prêt à commencer ma mission en vous indemnisant, et en vous remettant la gratification à laquelle vous avez incontestablement droit.

Le pauvre Sandlers, confondu, ahuri, se croyait l'objet d'une odieuse mystification ou d'un détestable rêve.

Le jeune homme mit le comble à son embarras et à sa stupeur en glissant un rouleau de cent florins entre ses maigres doigts.

— Honoré, monsieur, s'écria-t-il, en proie à un désespoir comique, après avoir enfin recouvré la parole; que n'ai-je, avant de partir, fermé ma maudite bouche, du grand sceau de la municipalité!... Qu'allez-vous penser de moi!... De quoi n'ai-je pas bavardé!... Maudite langue!...

— Rassurez-vous, monsieur Sandlers...

— S'il y a un coupable, c'est, je vous l'atteste, le vin que cet empoisonneur d'aubergiste a, pour sûr, remonté avec des spiritueux ; car j'avais à peine entamé la seconde bouteille que j'éprouvais comme des démangeaisons à la langue; maudite langue!... Elle s'est emportée, à la fin, comme un âne qui a rompu son licou. C'est une fameuse leçon pour l'avenir. Mais aussi, comment aurais-je été supposer que, parmi ce tas d'imbéciles voyageurs, se trouvait précisément l'honorable mandataire de ce cher M. le conseiller? maudite, maudite langue!...

Le jeune homme le rassura par quelques paroles amicales, protestant qu'il remerciait le hasard d'avoir amené cette rencontre, puisque, grâce à la connaissance de l'état des choses, il avait pu se former une idée à peu près exacte de toute cette affaire d'hoirie.

Puis, arrivant à l'objet secret et essentiel de cet entretien, il le pria de lui faire connaitre les trois adjudantes dont il n'avait rien dit, et particulièrement ce qu'il savait ou ce qu'il conjecturait sur celle que madame Milborn avait pu destiner *in petto* à son petit-fils.

— Quand vous me pendriez par les pieds, répondit M. Sandlers, en mettant la main sur son cœur pour indiquer la véracité de sa déclaration, — sur cet article-là je ne saurais rien vous donner de certain. Ma supposition de tout à l'heure, que cette jeune fille se trouve entre les *sept*, est également une parole en l'air que m'a soufflée mon imagination. Dans tous les cas, il n'entrait pas dans les intentions de la vénérée défunte de contrarier l'inclination de son petit-fils, puisqu'elle a ordonné de n'ouvrir son billet qu'après les fiançailles de celui-ci?...

— C'est bien, dit le jeune homme, mais les adjudantes?...

— Oh! pour ce qui est de ces belles enfants, je les connais par cœur, et vous ne pouviez, — je le dis sans vanité, — vous adresser mieux.

— Au fait! interrompit le jeune homme avec impatience.

— Bien, bien! reprit soudain le copiste sans autre exhortation, vous voulez parler de ces demoiselles, — parlons de ces demoiselles. Où en étions-nous? Si je ne me trompe, j'ai déjà dit un mot de mademoiselle Wrangel, de Prokofjewna, de la fille de mon chef et de ma nièce Charlotte Sandlers, quatrième fille de mon frère. Par conséquent, je n'ai plus à parler que de la plus petite moitié, c'est-à-dire des trois qui restent. Mais, entre nous, le cœur sur la main, je puis vous le dire de suite, si j'avais l'honneur d'être M. le conseiller, — je ne dis pas cela parce que Charlotte est ma nièce et ma plus proche parente par le sang ; — d'ailleurs, vous la verrez vous-même et vous vous écrierez : « Si mon noble ami, le conseiller de Régence, a de bons yeux, son choix n'est pas douteux, il prendra celle-ci et pas une autre ! » — Voyez-vous, très-honoré monsieur, je suis un vieux serviteur fort endommagé dans ma personne, et bien étranger aux choses de la galanterie ; mais pour cette belle enfant, tous mes égards! Elle a quelque chose dans la physionomie de fin, de distingué; elle a déjà un air, — sur ma parole! comme si elle n'était au monde que pour devenir conseillère de Régence! Ce qui n'est pas moins sûr, je vous le dis avec la même sincérité, — Dieu sait si c'est moi qui voudrais surprendre la religion de ce cher M. le conseiller! elle était la véritable Benjamine, l'enfant gâtée de notre digne madame Milborn, — que le ciel ait son âme!



M. Sandlers ne se borna pas, en ce moment, à appuyer la main sur son cœur, il leva avec sentiment les yeux en haut et parut essuyer une intention de larmes au coin de sa paupière. Mais voyant son interlocuteur prêt à l'interrompre, il reprit soudain :

— La sainte femme ! elle ne cessait de me répéter, chaque fois que je la rencontrais : « Monsieur Sandlers, croyez-moi, votre nièce est un trésor, un joyau de couronne ; celui qui la prendra pour femme sera un heureux mortel !... »

Le garçon d'hôtel se précipita dans le cabinet, annonçant que les voyageurs et les chevaux ne pouvaient pas attendre davantage, et que si M. Sandlers ne venait pas de suite...

Le petit homme n'attendit pas la fin.

Il bredouilla un rapide adieu à son généreux inconnu, lui renouvela la prière d'oublier et d'excuser son intempérance de langue pendant le repas, et s'élança d'un bond vers le marchepied de la diligence.

Pour ses cent bons florins, le voyageur n'avait gagné que d'être édifié sur les mérites de Charlotte Sandlers, et de savoir que celui qui l'épouserait entrerait, par-dessus le marché, en ménage avec son père, sa mère, ses onze intéressants frères et sœurs et son charmant oncle.

Il est vraisemblable que si ce voyageur avait, comme il est à croire, de l'influence sur l'esprit du jeune héritier Stéphen Brucker, il y avait de grandes chances pour que mademoiselle Charlotte ne devînt jamais conseillère, malgré ce que la nature avait fait pour elle dans ce but.

V

LE SUBROGAT.

Notre voyageur n'avait pas lâché M. Sandlers sans lui recommander d'observer vis-à-vis de tout le monde le plus profond secret sur ce qui s'était passé entre eux.

Il put croire que, par un prodige de discrétion, l'expéditionnaire allait, une fois en sa vie, garder une confidence ; car, à peine hissé dans le véhicule, il mit la tête à la portière, et s'appliqua sur les lèvres une grosse clef pour signifier qu'il allait les fermer à tout jamais.

Hélas ! il ne dut pas tenir longtemps parole, à en juger par les regards curieux que les autres voyageurs dirigèrent bientôt, à l'envi, vers la fenêtre de l'auberge, où se montrait encore l'étranger.

Mais aussi bien, puisque voici M. Sandlers en route pour Carlsbad, et que nous ne craignons plus ni son importunité, ni surtout son indiscrétion, rien ne nous empêche de faire aux lecteurs une confidence en échange de laquelle le digne expéditionnaire eût volontiers donné les dix louis qui frétillaient dans son gousset.

Ce n'est pas sans motif que le bavardage de la table d'hôte, où se mêlaient le nom et l'histoire de madame Milborn, avaient éveillé l'attention et provoqué plus d'une fois un malaise évident chez celui que le loquace Sandlers croyait de bonne foi, n'être que le mandataire et l'ami du conseiller lui-même, ni plus ni moins !

L'idée de se faire passer pour un tiers lui avait été suggérée par l'embarras même qu'il ressentait de se trouver sur la sellette ; et maintenant, plus il y songeait, plus il lui paraissait avantageux et sage de conserver ce rôle.

D'abord il en eût accepté d'autrement difficiles pour échapper aux pantomimes, aux concerts, aux fêtes et surtout aux feux d'artifices ; puis il trouvait le moyen aisé d'étudier le terrain, et d'observer, derrière son pseudonyme, les sept planètes et les astres secondaires du pays.

Il ne se dissimulait pas que, même vis-à-vis du mandataire et de l'ami présumé du jeune légataire, elles feraient quelques frais d'amabilité et de prévenances qu'elles ne prodiguaient pas ainsi au premier étranger venu ; mais il avait l'espoir assez logique qu'elles seraient moins guindées, moins contraintes ; qu'elles se montreraient, en un mot, plus naturelles qu'en présence du conseiller lui-même, pour la réception duquel, au rapport de Sandlers, elles avaient été dressées, comme des automates, par leurs parents.

Quoique l'un des plus jeunes membres de cette diplomatie autrichienne, dont la pénétration et l'habileté justifient le renom séculaire, le conseiller Stephen Brucker était déjà réputé pour la sagacité de son jugement, la pénétration des vues et la soudaineté de ses conceptions.

Nous l'avons fait connaître sous le rapport extérieur : ajoutons qu'au moral, son caractère n'était pas moins remarquable que sa figure et sa tournure d'esprit. Il était généreux et désintéressé comme un vrai gentilhomme, et incapable de sacrifier un sentiment de son cœur à une question d'argent.

Quelques minutes lui suffirent pour dresser son plan.

Il se fit donner une plume et de l'encre, et écrivit, en son propre nom, à l'homme d'affaires, exécuteur testamentaire de son aïeule, une lettre où il s'excusait de ne pas se rendre en personne à Pilsen, retenu qu'il était par une affaire d'État. Il lui recommanda dans les termes les plus pressants le porteur de la lettre, son ami et secrétaire intime Straguro, — anagrame assez ingénieux de Surrogat — et invitait l'homme d'affaires à mettre ce mandataire au courant de toutes les dispositions de la défunte.

Il promettait de venir plus tard en personne, dès qu'il serait libre, et que son délégué lui aurait rendu un compte exact des choses.

Il mit dans son portefeuille cette missive, destinée à être présentée par lui-même à l'exécuteur testamentaire qui connaissait son écriture, sans connaître sa personne, et se jeta dans sa chaise de poste, non sans ressentir une vague émotion, à mesure qu'il approchait de Pilsen.

Ce n'est pas qu'il eût la moindre inquiétude sur l'exécution de son projet. Il en combinait, chemin faisant, les moindres détails, et n'y trouvait rien de douteux.

Par instants, bercé sur les coussins de sa chaise, il se prenait à sourire de ce luxe de précautions et d'intrigues, à propos des sept jeunes filles dont l'idée le tourmentait, quoi qu'il fît.

Il se disait pourtant que riche comme il l'était, assez agréablement doué par la nature, il n'était pas exposé à mourir garçon. D'ailleurs, son aïeule n'avait nullement insisté pour qu'il jetât son dévolu sur une des *sept* plutôt que sur une huitième quelconque. Elle l'avait seulement gratifié de l'usufruit d'une somme de cent mille florins si son choix se rencontrait avec le sien. Dans le cas contraire, ce revenu appartiendrait aux pauvres.

Ainsi cet argent, il ne le toucherait qu'aux dépens des nécessiteux, des infirmes, des malades ! — Sa délicatesse se révoltait à cette idée. Il sentait qu'un profit ainsi obtenu ne lui serait d'aucune satisfaction.

Enfin, il lui venait encore une appréhension. On connaît le goût des vieilles gens : Dieu seul savait ce que sa grand'mère lui avait choisi ! — Ce qui charme un jeune homme de vingt-huit ans n'est pas toujours ce qui paraît le comble de la perfection à une douairière de quatre-vingt-quatre.

Octave Féré.

(La suite au prochain numéro.)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après **Jules DAVID**, et coloriées à l'aquarelle,
36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.
Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle
PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1[er] de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £ 2, *post free*.............. 50 francs. | Six mois, £ 1, 1, 6, *post free*......... 26 fr. 85 cent.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. E. WELDON, seul agent, 22, Tavistock Street, Covent Garden, à Londres. W. C.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et C[e], 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 48.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue impériale.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3[E] NUMÉRO DE MAI 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO DE MAI 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Lettre d'une douairière, par madame DE BASSANVILLE. — Les fêtes parisiennes, par madame Jeanne DE MONCEL. — *Les sept étoiles de Bohême*, nouvelle, par M. Octave FÉRÉ.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 853, dessin de M. Jules DAVID : toilette de promenade; toilette de ville.

Dans le texte, dessin n° 91 : costume de voyage, par RIGOLET.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE JUIN 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Causerie, par M. Xavier EYMA. — Articles divers. — *Les sept étoiles de Bohême*, nouvelle, par M. Octave FÉRÉ.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 854, dessin de M. Jules DAVID : toilette de ville, toilette de campagne, costume de petite fille.
Planche de patron découpé.
Dans le texte, dessin n° 92 : modèles de chapeaux.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(LA PLUS GRANDE PLANCHE DE MODES QU'ON AIT JAMAIS VUE).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toilettes composant la MODE pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable PANORAMA DES MODES DE LA SAISON NOUVELLE.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, AU PRIX DE DIX FRANCS. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commissionnaire de nos abonnés.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

On a passé tout à coup des jours de pluie à un temps très-chaud, et cette brusque transition a bouleversé le costume. On voit, en ce moment, dans les promenades, des toilettes tout à fait d'été. Il a fallu déployer beaucoup d'activité pour opérer ce changement de décoration impérieusement décrété par un soleil despote.

Nous voici donc en été, les derniers lustres des salons viennent de s'éteindre, et nous devons nous occuper en ce moment des costumes de campagne. Ils sont variés et très-fantaisistes, et les jolies choses se montrent en assez grand nombre pour satisfaire les plus exigeants.

Entre le chapeau de ville et le chapeau rond, la différence est à peine sensible; tous ces modèles coquets ne garantissent pas du soleil; on a recours aux ombrelles, qui se font en taffetas recouvert de dentelle ou de guipûre, et, pour toilette moins habillée, en taffetas à volant découpé.

On porte (les jeunes personnes surtout) des toques dont le bord roulé forme diadème; une plume et une petite voilette pointues sont les seuls ornements de ce genre de coiffure.

Pour les chapeaux de tulle, crêpe ou paille, on emploie encore beaucoup de perles, et surtout une quantité de fleurs.

Il y a, comme nouveauté, des guirlandes de feuillage que l'on pose au bord du chapeau, à peu près comme une frange; les extrémités de ces guirlandes flottent sur les côtés accompagnant des brides de tulle. On met peu de rubans aux chapeaux, et ceux qu'on emploie sont généralement étroits.

Madame Léontine Coudré (maison Tilman, 104, rue de Richelieu), dont le talent est connu de nos lectrices, a composé une remarquable collection de ces guirlandes, soit en feuillage teinté de plusieurs verts, soit avec addition de graines et petites fleurs, ou de brindilles de bruyère à pointes de cristal. Ces compositions, d'un goût charmant, sont très-demandées en ce moment.

Comme fleurs de luxe, pour coiffures parées, madame Léontine Coudré a des bouquets de crêpe glacé dont l'exécution est admirable; elle fait aussi des semés de violettes, boutons de roses ou pâquerettes, dont on se sert pour décorer le dessus des toques et les chapeaux de jardin.

Les costumes à jupes étagées se montrent dans toute leur gracieuse originalité. Les magasins du *Régent* (maison Boudet, boulevard de la Madeleine, 7) sont assez riches en nouveautés pour fournir des descriptions aux chroniques de modes.

Nous citons en première ligne les paletots de soie noire, dont la décoration, composée en perles et dentelle, est d'une excessive élégance; le vêtement, découpé à pointes, avec des manches *sultane* se prête à tout le luxe possible. Les bords en festons ont des colliers de jais; les extrémités pointues ont des glands de passementerie ouvragée avec art. Les pièces d'épaule et le tour du col reçoivent à leur tour des apprêts où la guipure perlée figure dans le style grec, si en vogue aujourd'hui.

Voyons quelques toilettes parmi les modèles de la maison Boudet :

Toilette courte. Robe à deux jupes, en taffetas violette de Parme. Les deux jupes également dentelées, avec un bord en biais de satin de même teinte. Au-dessus du biais, trois rangs de perles de jais. Paletot flottant, exactement pareil aux jupes.

Autre toilette. Robe et paletot en sultane, gris de lumière. La robe est longue, avec traîne peu accentuée; elle est ornée, au bord, d'un biais de satin vert; un filigrane de guipure noire perlée est posé en trois rangs ondulés au-dessus de la bande de satin. Seconde jupe beaucoup plus courte et garnie de même. Corsage uni, avec ceinture de satin vert. Paletot flottant assorti.

Toilette de voyage. Robe à deux jupes, en mousse de mer noir et lilas. La première jupe a un bord découpé orné d'un galon noir perlé de jais; la seconde jupe est relevée des deux côtés par des bandes de velours perlé qui remontent s'attacher à une ceinture pareille. Le corsage est décolleté, avec intérieur d'une chemisette blanche dont les manches sont apparentes; des épaulettes de velours s'attachent devant à la ceinture et s'y agrafent également derrière pour flotter ensuite sur la jupe. Paletot *breton*, en drap blanc, brodé de soie noir, gris et bleu.

Autre toilette. Première jupe en taffetas bleu, seconde jupe en sultane blanche à rayures satinées, garnie de rubans bleus posés en long avec pompons aux extrémités. Confection *mantelet rotonde*, formant pèlerine à bouts devant, en tissu pareil à la robe; garniture d'une ruche de taffetas bleu plissé à la *religieuse*.

Parmi les différentes toilettes que nous venons de décrire, plusieurs peuvent fort bien supporter la crinoline, et c'est en vain qu'on essayerait de prouver que la crinoline est aujourd'hui en complète défaveur. On la rencontre partout, sur les boulevards comme dans les salons.

L'autre soir, chez la princesse de B..., on a remarqué que toutes les femmes en avaient; ceci va donner une grande secousse aux jupes sans tournure qui se hasardent encore au grand jour.

Il était facile, du reste, de prévoir ce qui arrive : est-ce que la Parisienne consentirait à paraître dénuée de tournure et de grâce? C'est cependant l'effet qu'ont produit les femmes qui ont pris parti pour le jupon collant. On a beaucoup crié contre la crinoline, quand elle avait la prétention de tout envahir, mais maintenant qu'elle s'est réduite à des proportions raisonnables, ne la renions pas, sous peine de perdre toute notre grâce.

La crinoline, comme elle est modifiée aujourd'hui, d'ailleurs, est *indispensable* à la jupe fourreau, dont la traîne doit être rejetée à distance, un peu en éventail.

Parlons des corsages blancs, dont la vogue sera immense si la chaleur continue. Mesdemoiselles Noel sœurs (à la *Couronne royale*, 51, rue du Bac) font merveille dans ce genre. Une très-jolie nouveauté de la *Couronne royale* est la veste de mousseline blanche doublée de taffetas, dont les bords sont festonnés d'un entre-deux de guipure; les manches ont des broderies et des entre-deux. On peut enrichir beaucoup cette confection au moyen des broderies et de la dentelle; mais, même dans sa simplicité, nous la conseillons aux jeunes femmes pour leurs toilettes des chaudes journées où l'on craint d'abîmer des robes de soie ou des paletots alourdis par le jais.

Mesdemoiselles Noël sœurs, très-occupées de la confection de plusieurs beaux trousseaux, ont néanmoins consacré tous leurs soins intelligents aux robes blanches, qui deviennent d'actualité.

La maison Gagelin, dont les succès à l'Exposition universelle ont beaucoup de retentissement, ne cesse de produire la haute nouveauté exigée par sa clientèle.

Nous citerons, en dehors des costumes de grand luxe, quelques nouveautés simples d'une rare distinction, des robes en tissu glacé de teinte douce, avec jupe taillée en fourreau et décorée de guipure noire et ruche de petits rubans; les dessins tracés par ces garnitures donnent un cachet particulier à la toilette.

On voit dans les magasins de la maison Gagelin (rue de Richelieu, 83) une foule d'étoffes nouvelles en soieries glacées, taffetas Jacquard, gaze Chambéry et gaze marquise.

On fait des robes en mousseline que l'on pose sur des dessous de taffetas à traîne; c'est d'un genre très-gracieux, et les plis de la mousseline, ainsi que ses ornements en rubans, volants et entre-deux, sont d'un aspect charmant par-dessus la robe collante en taffetas de couleur.

Comme tissu d'été en grande vogue, nous ne saurions trop recommander le foulard, dont l'usage se généralise de plus en plus. On a fait chez nos couturières en renom des robes en foulard uni, dont l'ornement dans le bas est un grand volant plissé sur lequel on coud un galon de perles. Pour costumes de voyage, avec paletot pareil, les foulards à rayures ou à petits dessins sont parfaitement de circonstance.

Aucune maison n'a été plus encombrée de demandes d'échantillons que le *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129), dont la spécialité en robes de foulard peut suffire par ses nombreux assortiments à toutes les exigences de la saison. Nous recommandons aux aimables voyageuses qui nous lisent de ne point quitter Paris sans rendre une visite au *Comptoir des Indes*, dont les charmantes nouveautés se renouvellent continuellement et sont une des plus précieuses ressources de la toilette.

On fait beaucoup de chemisettes en foulard, sur fond blanc ou maïs; les broderies de soutache donnent à cet objet un air d'élégance; avec les machines à coudre, toutes ces broderies sont un travail facile et promptement terminé.

Il est impossible de trouver une plus belle et plus complète collection de cachemires des Indes que celle qui est en ce moment dans les magasins du *Persan* (rue de Richelieu). On y remarque des châles du plus grand prix avec des dessins à réserve, et ceux-là font l'admiration des visiteurs. Nous les indiquons comme objets d'art; mais ce qui a fixé notre attention, c'est la série des châles de l'Inde, dont les dessins sont tous nouveaux (car ils sont arrivés depuis peu) et dont le prix est à la portée de toutes les femmes. L'année exceptionnelle, en raison de la foule attirée par l'Exposition universelle, a inspiré à la maison du *Persan* l'heureuse idée de populariser le châle en souvenir de cette grande solennité, et nous lui prêtons notre voix qui sera toujours l'écho des bonnes nouvelles concernant la toilette. Le cachemire, qui ne subit pas les caprices de la mode, comme les confections de fantaisie, a sa place au premier rang dans la toilette des femmes de goût.

Pendant toute la saison, nous verrons des costumes bigarrés et excentriques; lors même que la mode ne se serait pas si complaisamment prêtée à ces innovations, elles auraient été le résultat de l'affluence d'étrangers venus des pays les plus lointains. Il y a vraiment des études étonnantes à faire, au sujet des modes, dans les galeries du palais du Champ de Mars. Cette époque passée, une réaction aura lieu et nous assisterons à de notables changements sur lesquels il serait téméraire de donner, quant à présent, son appréciation.

Les petits chapeaux seront sans doute sacrifiés en holocauste aux premiers froids. En attendant, les femmes en profitent pour se montrer toutes jolies; jamais elles n'ont été coiffées plus à leur avantage.

L'art du coiffeur se manifeste en plein jour, car les cheveux jouent un grand rôle où le chapeau n'est qu'un accessoire. M. Henri de Bysterweld (rue du Faubourg Saint-Honoré, 5), que nous avons souvent occasion de citer, est un des plus habiles créateurs de coiffures à caractère; nous lui devons les types remarqués dans les réunions élégantes de la saison. Ses salons reçoivent la visite de beaucoup de grandes dames, et nous avons vu avec plaisir qu'il complète l'attrait de ses coiffures en cheveux par un nouvel élément de succès qui est un assortiment de petits chapeaux exécutés sur les meilleurs modèles avec autant de talent que de bonheur.

Le chignon ne tombe plus sur le cou : on le remonte pour laisser voir la naissance des cheveux; cette mode est la bienvenue pendant qu'il fait chaud; elle est d'ailleurs très-seyante, mais elle réduit la place réservée au chapeau de manière à ne permettre qu'une petite fanchon, moins volumineuse que nos bavolets d'autrefois.

Dans notre prochain courrier, nous donnerons un compte rendu *très-complet* de tous les modèles de chapeaux d'été.

On part pour les eaux ou la campagne avec provision de bonne parfumerie. La *Reine des abeilles* (maison Violet, rue Saint-Denis, 317) a des boîtes préparées pour le voyage. On y réunit : l'excellent savon de Thridace au suc pur de laitue, la crème Pompadour qui préserve du hâle et empêche les rides, l'Eau de beauté Impératrice qui blanchit et parfume le teint, la Rosée des abeilles dont le velouté donne à la figure un délicieux incarnat, la pommade Duchesse qui épaissit la chevelure, et enfin la crème Sévigné, indispensable avec les coiffures en vogue, car elle fait bouffer et onduler les cheveux.

Avec tous ces trésors de coquetterie et les jolies toilettes qu'on vous prépare partout où l'on vous rencontrera, aimables lectrices et chères voyageuses, vous serez toujours Parisiennes par le goût et la tournure, lors même que votre patrie serait la froide région des glaces.

Nous travaillons pour vous, vous n'avez plus qu'à récolter, et c'est du reste votre seule manière d'accepter nos soins et de récompenser nos travaux.

Marguerite de Jussey.

A l'Exposition universelle (*Empire ottoman*, classe XXV), on remarque la *Quintessence balsamique du harem*. Cette précieuse composition, qui nous vient d'Orient, a reçu déjà les encouragements les plus flatteurs du monde élégant.

C'est un produit d'une rare supériorité; son action est infaillible dans toutes les occasions où le teint perd son éclat et sa fraîcheur par suite des fatigues, de la faiblesse, en un mot de ce que l'on nomme l'atonie.

La *Quintessence balsamique* est connue, en France, par les soins de la Société d'importation (rue Montorgueil, 169), qui en est dépositaire; c'est un composé de résines onctueuses et d'aromes de plantes exotiques. Quelques gouttes de ce produit, dans l'eau pure, suffisent pour redonner à la peau sa souplesse et son éclat de jeunesse. Toutes les personnes qui ont expérimenté cette composition orientale sont unanimes dans leurs éloges, et nous ne voulons pas être les derniers à fixer l'attention sur un produit appelé à rendre de grands services par son emploi journalier dans la toilette. Son action est surtout remarquable pour prévenir ou effacer les rides; elle redonne le coloris en activant la circulation du sang.





Planche 91.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de voyage de la maison Boudet, au Régent, boulevard de la Madeleine, 7.

Modes de madame Morison, rue de la Michodière, 6.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 853.

Toilette de promenade pour jeune personne. — Chapeau de forme ronde, en taffetas clair plissé, garni d'un agrément de perles blanches. Brides en taffetas.

Robe de dessous en taffetas clair uni, décolletée très-bas; manches courtes. Robe de dessus en organdi très-léger ; corsage montant, manches longues. Le bas de la jupe et tous les lés sont garnis d'entre-deux de guipure, sous lesquels sont passés des petits nœuds de taffetas.

Toilette de ville. — Chapeau composé d'une petite passe carrée, en tulle brodé, et entouré d'un cordon de roses pompon.

Robe en taffetas clair, ornée de biais de taffetas et formant trois sortes de pattes arrondies (deux devant et une derrière); elles sont ornées d'une broderie de velours uni. Le bas de la jupe est également garni de biais de taffetas coupés à égale distance par des pattes bordées de velours. La garniture du corsage s'arrête derrière à la même hauteur que sur le devant.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 91.

Toilette de voyage, en popeline de soie. Paletot droit, forme demi-écharpe, court derrière.

Manches larges, revers simulés.

Le tout bordé de biais foncés.

La garniture forme berthe derrière et écharpe devant. Boutons et ganses pareils aux biais.

Jupe de dessus, tunique ouverte, pointue devant, ronde derrière.

Jupe de dessous garnie par des biais découpés.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Tout le mois qui vient de s'écouler s'est passé en fêtes plus ou moins champêtres, données soit à Paris, soit à la campagne, et où tout ce monde brillant et paré qui compose les invités des bonnes maisons s'est porté avec empressement.

On a dansé dans de grands hôtels du faubourg Saint-Honoré et l'on a dansé à la campagne : tout cela avec accompagnement de comédies et de billets pour les pauvres, car c'est la bienfaisance qui paye, au printemps, les dettes contractées l'hiver par la coquetterie; seulement, par une de ces anomalies qui sont la conséquence naturelle de notre caractère français, lequel peut être fort spirituel, mais est pour le moins fort étrange, dans les hôtels de Paris les fêtes ont été de véritables pastorales avec les fleurs des champs, le lait, la houlette, quelques moutons et beaucoup de loups; tandis que, en province, les fêtes qui ont été données avaient toutes le cachet parisien au premier chef : grand orchestre, diamants, etc., etc. — Et les comédies qui étaient jouées dans ces divers salons avaient pris le caractère de la chose: ainsi, tandis qu'à Paris on jouait du Florian, à la campagne on cherchait à bien rendre Alfred de Musset, avec son fin esprit et ses charmants paradoxes.

Une femme d'un grand talent a, elle aussi, donné une fête où tout le Paris des arts s'est empressé d'accourir, les uns par curiosité, les autres par intérêt, je l'espère ! — Des gens fort mal intentionnés s'étaient amusés à répandre le bruit que cette artiste était devenue folle; et comme tout méchant bruit est toujours accueilli avec empressement, il devint bientôt de notoriété publique que madame O'Connell avait dû être enfermée dans une maison de santé parce que ceci, parce que cela, etc. Cette fin était le chapitre des variantes, mais tout le monde était d'accord sur la préface de l'histoire.

Or, cette histoire n'était qu'un conte heureusement : la grande artiste, fatiguée par les plaisirs de cet hiver, avait fermé sa porte pour pouvoir prendre un peu de repos à son aise; mais quand elle eut appris de quoi il retournait, elle se dépêcha de la rouvrir à deux battants, en donnant dans son atelier une de ces fêtes où vient toujours beaucoup plus de monde que n'en peut contenir le local; ce qui est arrivé cette fois, car beaucoup de gens sont restés plus d'une heure sur l'escalier avant de pouvoir pénétrer dans le sanctuaire de la déesse. Aussi s'est-on fort amusé et est-on parti bien convaincu que jamais madame O'Connell n'avait eu mieux sa tête qu'en ce moment.

D'une artiste à une *écrivain*, il n'y a qu'une petite main blanchette: aussi ne veux-je quitter la première sans vous avoir présenté préalablement une jeune femme qui entre, plume en main, dans cette lice terrible où, comme dans le paradis, tant se croient appelées et si peu sont élues. Donc, sous le pseudonyme de Steel (acier), un joli roman, *Haoma*, vient de voir le jour. Beaucoup de poésie, de cœur, des pensées nobles et généreuses forment le bilan de ce livre, qui est l'aurore d'un beau talent. Voilà mon oracle : il sera plus sûr que celui de Calchas, je l'espère !

Hélas ! de l'avenir au passé, la route qui est derrière nous est bien courte, tout en étant souvent bien triste, et si le premier s'ouvre devant une plume élégante, le dernier vient de se fermer devant la tombe d'une femme pleine de grâce, de talent, de beauté et de jeunesse. Cette femme, qui comptait vingt-cinq printemps à peine, était la fille d'un professeur de chant fort distingué, madame Garland ; elle était la femme de monsieur Crépet, littérateur de talent, et adorée non-seulement de sa mère et de son mari, mais encore de tous ceux qui avaient pu la connaître. Jamais on n'a allié tant de simplicité à tant de talent, de beauté et de charme. Nièce de la Malibran, elle avait, comme celle-ci, dans la voix, de ces notes qui vous enlevaient au ciel.

J'ai eu le douloureux bonheur de l'entendre la dernière fois qu'elle a chanté. Hélas ! c'était le chant du cygne : aussi en ai-je conservé une impression si profonde, que les larmes me viennent aux yeux en vous en parlant seulement. Elle chantait avec Jules Lefort ce délicieux duo de *Mignon*, où l'hirondelle s'élève vers Dieu ; et quand j'y songe, il me semble la voir, elle aussi, s'élancer vers sa véritable patrie... Belle fleur sitôt cueillie... bel ange envolé pour jamais !...

Mais quittons bien vite cette voie douloureuse où il n'est pas permis à une plume de s'embarquer, puisque son rôle est de distraire, et ramenons-la à son devoir en lui faisant raconter quelque historiette propre à vous sortir de la rêverie mélancolique où vous vous êtes peut-être fourvoyée à sa suite, chère lectrice. Voulez-vous un petit roman sentimental ? Pour que le retour ne soit pas trop brusque, en voici un tout trouvé.



53

Entered at Stationer's Hall   LONDON E. Weldon, 248. Strand. W.C.   MADRID El Correo de la . .

TOILETTE
ronde, en ta
Brides en ta

Robe de
courtes. Rob
ches longues
de guipure,

Toilette d
écharpe, co
Manches
Le tout

Tout le
ou moins
et où tout
bonnes m
On a da
et l'on a d
de comédi
sance qui
la coquett
conséquer
être fort s
hôtels de
fleurs des
beaucoup
été donné
grand ord
étaient jo
de la chos
campagne
son fin es
Une fen
où tout le
curiosité,
mal inten
artiste éte
toujours
notoriété
fermée d
cela, etc.
monde

est-on fort amusé et est-on parti bien convaincu

retour ne soit pas trop brusque, en voici un tout trouvé.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Pieffort, r. Grange Batelière, 1. Modes de Mme Morison rue de la Michodière, 6.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Ch.ssée d'Antin, 6. Sous-jupe acier E. Creusy, Baudellier et Roche, rue Montmartre, 133.
Parfums de Violet four.r de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON E. Weldon, 248. Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

Il y a une dizaine d'années à peu près, un jeune homme, dans une position modeste, mais de famille distinguée et d'un beau caractère, devint fort épris de la fille d'un de nos banquiers parisiens. Malheureusement c'était une riche héritière : aussi, si la jeune fille rendit au jeune homme amour pour amour, le père de celle-ci ferma brusquement sa porte au jeune ambitieux qui avait osé lever les yeux vers la clef de sa caisse. Puis, s'étant aperçu que sa fille continuait à songer à l'absent, il crut couper court à cette douce rêverie en la mariant malgré elle à un riche industriel qui devait, croyait-il, assurer son bonheur à jamais.

La pauvre enfant céda, dans la crainte d'un esclandre, car son père avait une de ces volontés devant lesquelles tout doit plier. Seulement elle mit pour condition qu'elle ferait ses adieux à celui qu'elle aimait, ce qui lui fut accordé.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien de larmes furent versées pendant cette entrevue, et que de serments furent échangés.

On se jura de s'aimer toujours et l'on convint de s'écrire par l'entremise d'une amie, le jeune homme ayant formé le projet de quitter la France pour aller se fixer au Brésil, afin de ne pas assister à la ruine de toutes ses espérances de bonheur.

Les choses se passèrent comme elles avaient été convenues. L'amoureux partit, on s'écrivit, et plusieurs années se passèrent ; mais ces années entraînèrent beaucoup d'événements à leur suite. Le mari de la jeune femme fit de mauvaises affaires, et embarqua son beau-père sur ce chemin fatal. Bref, tous les deux se réveillèrent un jour complétement ruinés, tandis que, pour le consoler des rigueurs de l'amour, dame Fortune s'était amusée à prendre le jeune homme pour favori et faisait couler le Pactole dans ses coffres quand il apprit d'abord les désastres qui frappaient celle qu'il aimait, puis bientôt après le complément de ses malheurs.

Son mari s'était brûlé la cervelle, et son père était mort de chagrin.

Notre jeune homme réalise aussitôt ses richesses, revient à Paris, et retrouve celle qu'il aime, aussi jeune et plus belle que jamais.

Je vous donne à penser la joie que tous les deux eurent à se revoir !... On calcula les délais voulus par la loi, par les convenances et pour le deuil, puis on convint que, ceci soldé avec le monde, le mariage aurait lieu.

Plusieurs mois se passèrent dans une douce intimité. Mais un certain matin, notre jeune homme reçut un billet de madame ***, dans lequel elle lui disait que, s'étant trouvée tout à coup très-souffrante, elle était partie pour la campagne afin de se remettre. Il courut chez elle pour apprendre à quelle campagne elle s'était sauvée, afin de la rejoindre, mais il ne put rien savoir. Il attendit donc dans une inquiétude mortelle, puis, au bout de quelque temps, il reçut un second billet dans lequel madame *** lui disait en quelques mots qu'elle avait réfléchi et que leur mariage était impossible.

A cette étrange lecture, notre jeune homme tomba dans une colère affreuse, et il se promettait de fuir Paris encore une fois ; mais, par exemple, cette fois-là pour toujours, quand le hasard lui fit rencontrer une amie de madame ***, laquelle lui apprit avec une joie méchante que sa pauvre amie venait d'avoir la petite vérole et qu'elle était si défigurée, qu'elle ne voulait absolument voir personne, quoiqu'elle n'eût jamais quitté Paris, etc. En entendant ce récit, notre amoureux comprit tout, courut chez madame ***, força la porte, et, il y a quelques jours, leur mariage avait lieu à la Madeleine.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LES FÊTES PARISIENNES.

Les bals se succèdent avec une telle rapidité qu'on croirait, en vérité, que la fin du monde est proche, tant l'on a soif de plaisir et d'étourdissement. Comme nous ne sommes sages que lorsque nous n'avons plus le moyen d'être fous, et le mois de mai étant, dit-on, la limite donnée à nos plaisirs, nous verrons peut-être en juin fleurir la sagesse... *Chi lo sa!*

Quoi qu'il en soit, les femmes se parent avec délices de fleurs naturelles, qui embaument autour d'elles

Et le bosquet natal et les airs et le jour,

dit le poëte. Seulement, vers le milieu de la nuit, de tout leur éclat il ne reste guère que des fleurs fanées baissant tristement la tête et des visages éteints, décolorés par cette triste parure ; les plus sages quittent le bal, les intrépides survivent à leur beauté ; mais quelle vie ! elles vieillissent de dix ans en une heure.

La pauvre marquise de C... n'eut-elle pas, l'autre soir, un malheur plus grand encore à déplorer que celui d'être laide ; elle fut ridicule ! L'échafaudage de sa parure tomba comme par enchantement, — quelque terrible rivale avait certainement passé par là ; — et de tout ce feuillage frais et charmant, de ces touffes de roses de mai, humides encore et à peine écloses, qui la firent saluer du nom d'Hébé à son apparition, il ne restait, une heure après, quand le prince Alfred vint la saluer, que de hideux fils de fer, derniers vestiges de sa fraîche parure, entourant sa jolie tête, meurtrissant sa poitrine et déchirant sa robe; les fleurs tombées jonchaient la terre... et les femmes riaient. Le dépit, la colère la firent paraître affreuse, et, soit malice, soit à-propos, on lui décocha le nom de Proserpine quand on la vit fuir au bras de sa mère, le pauvre mari suivant à distance, l'oreille basse naturellement.

Cette semaine a été favorable au *blanc;* c'est une couleur qui sied à ravir aux vieilles femmes comme aux jeunes ; elle est comme la pudeur, qui embellit tous les âges. On ne voit guère de robes blanches sans ornements d'argent ou or : c'est encore un vieux souvenir de cet hiver, qui me paraît d'un goût douteux. Les fleurs, les fleurs, madame, voilà ce qui est charmant, non point toutefois celles de cette malheureuse marquise de C...

Dans un élégant hôtel de la rue des Saints-Pères, chez madame ***, où le luxe qui y règne n'est point de l'or, mais de l'art ; où les tapisseries de haute lisse et à personnages couvrent les murs; où des tableaux italiens des meilleurs maîtres (hélas ! pauvres maîtres, qu'on dédaigne aujourd'hui !) coudoient des toiles françaises, à mon sens trop estimées; dans ces salons, enfin, d'un pur style vénitien, on a joué la comédie à la mode de Paris, avec une verve et un esprit qui m'ont enchantée. M. Octave Gastineau était l'auteur, je crois, des deux pièces données ce soir-là ; les acteurs, mademoiselle de M..., madame G..., et de jeunes diplomates, car rien, vous le saurez, ne prépare mieux aux fonctions d'ambassadeur que les succès d'acteur de salons.

A l'Exposition et aux courses, les femmes portent des dou-

bles jupes courtes et des bottes de trappeurs; j'en ai vu de satin néanmoins. Certaines étrangères nous imitent en cela; et me préserve le Ciel de voir de pareils pieds se montrer sous une robe de Parisienne!... Mon orgueil de Française en serait terriblement humilié. Mais les Allemandes et les Anglaises placent, paraît-il, plus haut leur fierté et leur coquetterie... A propos d'étrangères, il y en a, je vous jure, de charmantes et de fort intelligentes.

J'ai été conduite, l'autre jour, par deux *ladies* qui m'ont fait rougir de mon ignorance et de mon insouciance à l'endroit de nos plus curieux monuments, — aux archives du Palais de Justice. J'en suis revenue malade; mais je ne regrette point l'émotion que j'y ai éprouvée : elle est de celles qui portent avec elles leur leçon. Je ne peux aujourd'hui vous en parler longuement, je me réserve pour plus tard.

Toutefois, j'ai vu, de mes propres yeux vu, le livre d'écrou de la prison de l'Abbaye qui servit aux journées de septembre. Ce livre est souillé de taches de sang... Mais une chose qui m'a frappée, c'est que, de toutes les femmes prisonnières à l'Abbaye, aucune n'a été condamnée. C'était la loi du terrible Maillard, président du tribunal révolutionnaire de cette prison. Il était jeune, dit-on, et fort galant, — hélas!

J'ai vu le livre d'écrou de la Force, et le nom, parmi les prisonnières, de la touchante « Marie-Thérèse-Louise de Savoie de Bourbon-Lamballe; » puis : « 9 *septembre* 1792, *condamnée par le peuple.* »

Dans le livre de la Conciergerie, on lit que :

« La nommée Marie-Antoinette-Lorraine d'Autriche, veuve de *Louis Capet*, a été extraite de cette maison et remise à l'exécuteur du jugement criminel, et conduite à la place de la Révolution pour y subir la peine de mort. 16 octobre 1793 ! »

Un peu avant :

« Marie-Anne-Charlotte Corday, morte à six heures et demie du soir, le 17 juillet 1793. »

Que de larmes et de sang, grand Dieu! mais quelle leçon à chaque page! Les juges, comme poursuivis par une fatalité implacable, suivent de si près les victimes...

Après les girondins, les hébertistes, puis les dantonistes; après André Chénier, Robespierre!

Croyez qu'il y a pour sourire aussi dans ces archives du Palais; elles ne sont point toutes sombres, Dieu merci! En remontant vers le passé, on trouve, dans les registres de la Bastille, le nommé « *Arouet*, prisonnier, rendu libre, mais relégué à Chastenay, près de Sceaux, le 30 mars 1719. » Puis des hommes de lettres enfermés pour ivrognerie et autres pareils crimes; il y a... que vous dirai-je encore, hélas! Latude, le comte de Horn, la Brinvilliers, Ravaillac, « praticien, condamné pour *inhumain parricide* », avec des particularités saisissantes sur chacun d'eux, et leurs signatures, qui font bien rêver, je vous jure. Mais assez...

Voilà donc l'Académie en fête pour donner le fauteuil de Voltaire et de M. de Barante (le douzième), et celui de Gresset et de M. Cousin (le vingt-neuvième), à MM. Jules Favre et Gratry!

La volière de Psaphon, comme on l'appelait autrefois, a longuement médité son choix. — Mais pourquoi Psaphon? ditesvous. — Psaphon était un charlatan lybien qui avait dressé des oiseaux à répéter sans cesse : « Psaphon est un dieu! » de même que le cardinal de Richelieu dressait ses protégés, les académiciens, à faire son éloge dès leur entrée dans la volière académique.

Il est à craindre que M. Jules Favre, ce brillant artiste en mots, ne fasse point comme l'insouciant Racan, qui vint, au moment de prononcer sa harangue, avec un chiffon de papier tout déchiré dans les mains : « Messieurs, dit-il, je vous apportais ma harangue, mais une grande levrette l'a toute mâchonnée. La voilà! Tirez-en ce que vous pourrez, car je ne la sais point par cœur, et je n'en ai point de copie. » N'est-ce point charmant? O Racan! qu'êtes-vous devenu?

Du reste, la minorité de l'assemblée ne fut satisfaite ni avant, ni pendant, ni après; les deux élections, arrangées depuis plusieurs jours dans le sein de Dieu, et consommées glorieusement jeudi, à trois heures, au palais de l'Institut, ne furent saluées d'aucune acclamation, ni au dedans ni au dehors. M. Guizot votant pour le père Gratry, M. de Falloux pour M. Jules Favre, cela est cependant d'un bel exemple et d'une générosité toute chrétienne! La politique fait, dit-on, de ces choses-là. M. de Montalembert, faible, souffrant, et presque porté à son fauteuil, montrait, une fois encore, toute la passion et l'énergie de l'homme de parti; et si j'osais parodier un mot de Bossuet, je dirais « qu'une âme touchée du désir d'être désagréable à quelqu'un est toujours maîtresse du corps qu'elle anime ».

On croit que le P. Gratry ne suivra pas l'exemple que donnait Racan : il recopiera son discours. N'a-t-il point à saluer Voltaire et les sophistes? — Pauvre Voltaire! Pauvres sophistes!

Jeanne DE MONCEL.

La grande préoccupation du monde élégant n'est point, comme on pourrait le croire, de rester à Paris pour faire les honneurs de la capitale aux nombreux étrangers attirés par l'Exposition. Le monde élégant, au contraire, ne songe qu'à fuir et à se rendre le plus vite possible aux bains de mer et dans les villes d'eaux. Là seulement, en effet, on peut se reposer des fatigues de l'hiver et préparer, dans le calme d'une solitude relative, une brillante rentrée pour la prochaine saison des bals et des fêtes parisiennes.

Une des villes d'eaux les plus visitées, ce sera certainement ce petit paradis terrestre qui a nom Ems. On sait que, l'année dernière, les plus beaux noms de l'aristocratie européenne étaient couchés sur le livre d'or où s'inscrivent ses hôtes; il en sera de même encore en 1867.

Voulez-vous savoir d'où vient la préférence accordée par les étrangers à cette petite ville d'Ems? De ce que c'est le seul endroit où règne un été sans rigueurs, où l'astre-roi se montre toujours clément. Méry, ce poëte frileux qui ne pouvait vivre sans soleil, n'avait pas trouvé, sur les bords du Rhin, d'autre lieu où l'*Été* (nous parlons du journal créé par l'auteur de la *Guerre du Nizam*) pût être de saison, et c'est là qu'il publiait, chaque année, cette feuille charmante que la poésie dorait de ses chauds rayons. Méry n'est plus, hélas! mais l'*Été* dure encore. Le soleil, lui aussi, continue d'accomplir sa tâche : il dispense la chaleur à ce climat recherché des malades; il le rend doux et bon pour la santé, propice aux voyageurs.

Ems, du reste, a ce grand avantage qu'on n'y saurait regretter Paris. Cela s'explique : de Paris, il y a là tout ce qu'on aime. Adorable retraite! Le Kurhaus, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout cela, réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs et des buveurs d'eau, constitue vraiment une délicieuse résidence, faite exprès pour les dames et les poëtes. Comment tant d'attraits ne donneraient-ils pas envie de déserter la grand'ville et d'aller planter sa tente dans le duché de Nassau! — Robert HYENNE.

LES SEPT ÉTOILES DE BOHÊME

(NOUVELLE — SUITE.)

V

LE SUBROGAT (*suite*).

La perle rêvée par madame Milborn pouvait bien n'être, aux yeux de monsieur son petit-fils, qu'un joyau indigne de la monture.

Pour tout dire, il n'avait jamais songé sérieusement au mariage ; et certes, si ce bavard de Sandlers n'eût pas mis sur le tapis l'histoire des sept jeunes filles, la pensée ne lui en fût pas encore venue.

Un sourire effleura involontairement ses lèvres, et déjà il allait articuler un arrêt solennel et se déclarer à lui-même qu'il ne se marierait jamais.

Mais, secouant la somnolence à laquelle il avait cédé peu à peu, en ruminant toutes ces considérations philosophiques, un secret instinct vint le retenir et lui dire à l'oreille qu'il ne faut en ce monde s'étonner de rien !

VI

PAYSAGE DU SOIR.

Notre voyageur philosophe en était là de ses projets et de ses incertitudes, lorsque ses pensées prirent un autre tour.

A mesure qu'il avançait, l'aspect de la campagne se ressentait du voisinage de la Bradlavoka et du Mies, deux larges rivières qui ont leur confluent à Pilsen.

Du sommet de la côte où il se trouvait, son regard distinguait l'ensemble panoramique de l'antique cité, pittoresquement étendue au bord de l'eau. Il apercevait ses clochers, ses monuments et les ruines encore imposantes des remparts qui lui servirent, au XVe siècle, à résister avec succès aux attaques des Hussites.

Il n'était pas venu à Pilsen depuis son enfance ; quinze années s'étaient écoulées entre son départ et son retour. Ce tableau, ces édifices, ces paysages le reportaient à un âge rayonnant et fleuri, et faisaient passer devant son imagination mille scènes charmantes.

Mais sa mémoire vint peu à peu y mettre des ombres. Le soleil à son déclin dorait les murailles en ruine qui formaient encore une ceinture à la ville, et notre voyageur se prenait à songer à son enfance, aux deux bons génies qui avaient souri à ses premiers pas dans le monde : sa mère éteinte depuis si longtemps, sa grand'mère qui venait de s'éteindre.

Puis il songea qu'entre ces murailles habitait celle que la volonté d'une morte lui avait destinée pour compagne. Cette idée s'empara de lui avec une puissance opiniâtre ; elle menaça de lui ôter toute sécurité : il lui semblait que tout le poids de ces ruines démantelées pesait sur sa poitrine.

Il éprouva le besoin de rompre ce prestige mélancolique.

— Halte !... cria-t-il au postillon.

Il se trouvait alors à une demi-lieue de la ville, dans le plus joli village qu'il eût jamais rencontré, en face d'un café qui devait être le rendez-vous et le but des promenades du monde élégant.

Ce fut, du moins, la conviction qui lui vint, en voyant les nombreuses tables et les chaises coquettement peintes en vert et blanc, disséminées sur la pelouse qui s'étendait de la maison jusqu'au bas de la route ; elles étaient occupées par des personnes seules ou par des groupes intimes.

Ce coup d'œil avait le charme d'une fête de famille. Les parents et les jeunes gens causaient entre les charmilles, et les enfants se roulaient sur l'herbe ; les visages respiraient la joie et l'honnêteté.

L'âme du jeune voyageur en fut comme rassérénée.

— Halte ! répéta-t-il ; je meurs de soif... Fais-toi servir ce que tu voudras, dit-il au postillon, du vin ou de la bière...

Il sauta de la chaise.

Il éprouvait le besoin de sortir de sa solitude, de se mêler aux hommes, de se remettre de ses idées de mort au contact de la vie ; — autrement, s'il fût entré à Pilsen dans les dispositions où nous l'avons vu, il eût à jamais pris en aversion l'innocente cité.

Tandis qu'il franchissait l'enceinte des palissades vertes qui limitaient la pelouse, le postillon, subjugué par ses largesses, faisait au garçon qui lui servait ses rafraîchissements les plus chaleureux éloges d'un tel voyageur.

Il lui racontait qu'il avait donné un gros pourboire au postillon, son prédécesseur, qu'il ne l'avait pas laissé surmener ses chevaux par cette chaleur excessive, ce qui lui avait permis d'aller au pas, détail dont le voyageur même ne s'était pas aperçu, au milieu de ses préocupations.

Là-dessus, le postillon porta à ses lèvres la choppe qu'on lui présentait, et but à la santé d'une si charmante pratique.

Nous venons de dire qu'entre la route et la pelouse sur laquelle était situé le café se trouvait une barrière. Appuyé contre elle, se tenait un petit bonhomme dont la rondité ne saurait être comparée qu'à celle d'un poussah. Il tenait dans ses lèvres le bec d'une pipe de terre, presque aussi longue que lui.

Il avait suivi avec attention le récit du conducteur auquel il envoya un coup d'œil approbatif, comme si la chose avait pour lui un extrême intérêt.

Puis il se mit à regarder le voyageur ainsi qu'il eût fait d'une ancienne connaissance, et celui-ci s'apercut que la famille de ce personnage, assise non loin de là autour d'une table chargée de fruits, de vin, de limonades et autres comestibles, chuchotait vivement, en jetant sur lui, à la dérobée, de singuliers coups d'œil.

Cet incident lui causa le plus grand embarras.

Il voyait déjà son incognito percé à jour, et tous ses beaux projets en désarroi.

Cependant la chose était impossible. Il n'avait habité Pilsen que passagèrement, tout à fait dans son enfance ; n'y connaissait âme qui vive, et depuis les derniers temps il n'avait fait dans la capitale, éloignée de plus de cent lieues, où le petit bonhomme joufflu aurait pu le rencontrer, que de séjours rapides de quelques semaines au plus.

Il est certain que, s'il eût vu une seule fois une physionomie aussi grotesque, il ne l'aurait pas oublié.

Tranquillisé par cet examen rétrospectif, il se fit servir de l'ale anglaise, et s'assit à une table isolée, tournant le dos au bonhomme et à sa famille, et ne pensant plus à eux.

En revanche, ses regards s'arrêtèrent avec satisfaction sur les groupes qui l'entouraient.

Le copiste Sandlers n'avait rien exagéré, en vantant les mérites du beau sexe de Pilsen. Il n'apercevait que des femmes agréables et des jeunes filles charmantes. Cet entou-



rage dissipa ses préventions contre une ville qui possédait de pareils trésors.

L'aspect pittoresque et romantique du petit village éclaircit aussi ses humeurs noires.

La place centrale était ornée de parterres fleuris et de massifs d'arbres exotiques. Sept petites fontaines, harmonieusement disposées, y répandaient la fraîcheur. Les maisons y étaient neuves et bâties avec goût, ayant toutes un jardinet devant la porte. Des vignes ou des jasmins grimpaient le long des murs et encadraient les fenêtres.

Celles des villageoises qui n'étaient pas aux champs s'occupaient d'affaires de ménage, ou bien, assises sur le seuil, filaient en causant.

Tout le monde, hommes, femmes, servantes et valets, enfants et vieillards, était vêtu avec propreté; mais, particularité bizarre, tous portaient au chapeau ou à la coiffe un crêpe et un ruban noir.

— Que signifie donc cette marque, demanda le jeune conseiller à la maîtresse de l'établissement, avenante petite femme qui lui apportait elle-même son ale; est-ce une mode ici, ou bien le village entier est-il en deuil?

— C'est un deuil, monsieur, répondit la jeune femme, les yeux baissés.

— Vous ne formez donc qu'une seule famille?

— A peu près, monsieur, car nous avons perdu notre mère.

L'accent doux et triste dont cela fut dit éveilla l'intérêt du voyageur.

— De grâce, dit-il, expliquez-vous?

— C'est bien simple, monsieur: la propriétaire de ce village, madame Milborn, est morte il y a quelques mois, et c'était une femme d'un grand cœur, que nous aimions tous. Personne ne s'est donné le mot; mais la chère dame mourut le matin, et dès l'après-midi tous les habitants se mirent comme vous le voyez. — Ah! ajouta la jeune femme avec un soupir, nous ne retrouverons jamais ce qui nous a été enlevé!.. Tant de bonté, tant de générosité...

Elle voulait poursuivre, mais sa voix, étouffée par l'émotion, lui fit défaut, et, quand elle s'en retourna, le conseiller la vit s'essuyer furtivement les yeux.

Non moins ému, il se leva de table, et tournant le dos à tout le monde, il alla s'appuyer contre la barrière pour cacher lui-même ses larmes aux indifférents.

L'idée de se trouver sur un domaine dépendant des biens de son aïeule, l'aspect de tous ces braves villageois portant le deuil de leur patronne, le plongeaient dans un profond attendrissement.

Quoique pour la première fois dans cet endroit, il lui semblait l'avoir habité toujours. Il était sans proches parents; tous ces paysans, avec leur marque de douleur, lui constituaient une famille; leur deuil était frère du sien.

Sa rêverie se fût prolongée longtemps, sans le bruit des consommateurs et des promeneurs.

Il rencontra par hasard, dans son inspection vague de ces groupes, celui auquel appartenait le petit homme aux aHures de magot. On s'y parlait justement à l'oreille; à sa vue chacun se contint, et il entendit une dame, qui paraissait la mère, dire, en le désignant de l'œil:

— Je parie que c'est lui!

Il en conclut qu'il devait ressembler, à s'y méprendre, à quelqu'un de leur connaissance.

Au même moment, le papa dit entre haut et bas:

— C'est ce que nous allons voir!

Là-dessus, il se leva, manœuvra, toujours la pipe à la bouche, du côté de la route, et louvoya vers le postillon.

Si graves que fussent les dispositions du jeune conseiller, il ne put s'empêcher de sourire en observant la marche oblique de la petite machine ronde et joufflue pour tourner son aile droite et se rapprocher de l'homme dont il espérait tirer des éclaircissements.

Mais notre voyageur comprit aisément, à la pantomime de son guide, que celui-ci se déclarait hors d'état de fournir aucun indice.

Le curieux déçu, mais non découragé, fit aussitôt face en arrière, et poussant devant lui un épais nuage de fumée, se dirigea en ligne droite cette fois, vers le centre de l'inconnu.

Décidément celui-ci, observateur par goût et par profession, n'avait jamais vu une difformité aussi grotesque.

— Pardon, monsieur, dit le bonhomme tout haletant de l'émoi que lui causait sa hardiesse, et cherchant à la faire pardonner par un sourire embarrassé qu'il tâchait de rendre obséquieux, Votre Grâce vient de la capitale?

Le jeune homme répondit laconiquement:

— J'en viens, monsieur.

— Ah! bien.. très-bien... reprit le bonhomme, qui courait après ces mots, — et Votre Grâce n'aurait-elle pas dépassé en chemin un jeune homme, venant également de la capitale, — et cela en extra-poste aussi?...

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ah! bien... très-bien... très... C'est que le jeune monsieur est attendu ici d'heure en heure.

— Pas la moindre idée!

— Ah! bien... bien... très-bien... mâchonna le bonhomme.

Mais le conseiller, malgré l'assurance de son accent, commençait fort à craindre que le jeune monsieur, attendu par le grotesque personnage et sa famille, ne fût autre que lui-même. M. Sandlers ne l'avait-il pas prévenu de l'impatience universelle avec laquelle on épiait son arrivée?...

Le petit poussah comptait sans doute que le voyageur allait s'enquérir du nom et du signalement de la personne en question. Il s'en garda bien, ne se souciant pas de prolonger une conversation qu'il espérait avoir rompue par la brièveté de ses réponses.

Mais son homme ne lâchait pas si aisément sa proie; et sans se soucier des signes d'impatience que sa ténacité amenait sur les traits du voyageur:

— Imaginez-vous, monsieur, dit-il, ne s'interrompant que pour humer les bouffées du poêle qui lui servait de pipe, imaginez-vous que c'est la troisime fois de la semaine que ma famille et moi nous venons passer l'après-midi dans ce village, qui se nommé Herfeld, pour recevoir, à son passage, l'héritier de cette feue dame Milborn, dont la maîtresse du café vous a parlé.

Ici une pause pour humer sa pipe et pour attendre les observations de l'étranger. Mais l'étranger était muet.

Le fumeur doubla sa bouffée et reprit:

— Bien... bien... très-bien! Cet héritier est le conseiller Stephen Brucker: jeune homme qui est, à bien dire, un membre de la famille; car j'étais, je m'en glorifie, de l'intimité de madame Milborn, comme si nous faisions les deux doigts de la main!... Une excellente et digne femme.. Elle avait toujours tant de plaisir à me voir... Le rire lui venait aussitôt que je paraissais...

Et il se mit à rire lui-même au point que l'embrasure béante de sa bouche semblait avoir dépassé les oreilles, pour rejoindre le salsifis qui réunissait ses cheveux et se balançait derrière son crâne; quant à ses yeux, ils disparaissaient dans cette grimace générale.

Lorsqu'il eut assez ri et lancé une nouvelle bouffée:

— Bien!... très-bien! fit-il. Mais Votre Grâce connaît peut-être notre cher M. le conseiller, et dans ce cas elle pourrait nous fixer sur le moment de son arrivée?



Il s'agissait de ne pas se trahir. Notre voyageur ayant l'intention de se produire le lendemain comme son mandataire, il eût paru étrange que le conseiller Stephen fût un étranger pour lui

Il avoua donc, de bonne grâce, que non-seulement il avait l'honneur de le connaître, mais qu'il le comptait au nombre de ses meilleurs amis, et qu'il savait qu'à moins d'empêchements imprévus, il ne tarderait pas d'arriver à Pilsen.

Le petit homme n'en demanda pas davantage. Il se baissa, se rassembla et prit son élan comme un crapaud qui va sauter un fossé. Sans égard pour sa pipe qui tomba et se brisa au milieu de cette gymnastique, il exécuta un bond formidable, passa par-dessus la palissade, se saisit des deux mains du jeune homme et l'entraîna en l'accablant des témoignages de son enthousiasme.

— Un ami de M. le conseiller? répétait-il; bien.. très-bien !.. très-bien !...

Il se trouva assis de la même façon au milieu de ces gens, et le bonhomme, qui se démenait dans toutes les directions, lui apporta sur la table commune son verre d'ale qu'il alla chercher.

Puis il engagea d'un ton flûté, qui avait assez l'air d'un ordre, Bernardine, l'aînée de ses filles, à faire les honneurs à l'ami de M. le conseiller.

Enfin, il se présenta lui-même comme l'inspecteur du marché aux bestiaux, Zwicker, et, dans un flot non interrompu de paroles, il se mit à énumérer tout le bien dont lui, sa femme et ses enfants étaient redevables à madame Milborn.

Il termina en pressant l'ami de M. le conseiller d'accepter, pendant son séjour à Pilsen, l'hospitalité chez lui, et de considérer sa maison comme la sienne.

Notre voyageur déclina hautement ces avances, qui, grâce aux avis de Sandlers, lui parurent légèrement entachées de spéculation.

Mais il n'eut pas si bon marché de la sympathie subite et frénétique de Zwicker, qui s'exclamait d'une voix de bombarde pour le forcer d'adhérer à sa proposition :

— Non !... non !... non !... je ne me pardonnerais jamais de laisser loger ailleurs que chez moi l'ami de ce cher conseiller ! Je dois tout à madame Milborn !... Je lui dois surtout le poste de capitaine des pompiers ; c'est, il est vrai, un emploi qui a ses inconvénients ; mais il y a deux cents florins de fixe, et le casuel à chaque sinistre : ce qui fait que, depuis quelque temps surtout, les accidents ayant donné avec une fréquence inaccoutumée, je touche, grâce à Dieu ! un joli supplément. — madame Milborn affectionnait particulièrement notre Bernardine, que voilà. Depuis trois ans elle tenait à l'avoir de temps en temps une semaine auprès d'elle...

Bernardine, se voyant sur le tapis, avait rougi jusqu'au blanc des yeux, et le voyageur, mû par une pensée que l'on comprend, avait alors dirigé sur elle un regard si curieux que la pauvre enfant ne savait quelle contenance garder.

— Bien ! bien !... très-bien !... dit le bonhomme en riant de son embarras. Elle passait chez madame Milborn, continua-t-il, des jours enchantés. On allait au-devant de ses désirs ; les professeurs que la vieille dame lui payait coûtaient les yeux de la tête. Eh bien ! tout cela n'a pas été perdu, et, je peux le dire devant elle, la petite ne rendra pas malheureux le mortel que le bon Dieu peut lui avoir destiné.

— Écoutez, cher monsieur, fit-il d'un air mystérieux en se tirant de sa chaise, et invitant, par un signe, son interlocuteur à le suivre à l'écart; je dois vous faire un aveu.

Il promena autour de lui un regard investigateur, se haussa sur la pointe du pied, et, se faisant un cornet de sa main, souffla cette grave confidence dans l'oreille de l'étranger :

— Je crois de mon devoir et de ma loyauté de vous dire que la vieille paraissait avoir sur notre Bernardine des vues toutes particulières... Dites-moi, ceci entre nous, est-ce que le petit Brucker aurait déjà quelque passion au cœur ?

A cette belle question, le jeune diplomate, ébahi, ne se défendit point d'un certain embarras.

— Vous dites ? demanda-t-il.

— Suffit ! Vous êtes son confident, sa vieille connaissance ; vous verrez Bernardine de plus près, et m'en direz votre avis. Qu'il voie aussi Bernardine, et je suis tranquille ; les autres auront de la chance si elles lui plaisent ! Il faut qu'il loge chez nous ; nous mettons le grappin sur lui,—par pure reconnaissance pour les bienfaits de sa grand'mère ! N'allez pas l'entendre autrement !... J'en connais plus d'un et plus d'une qui en attraperont la jaunisse de dépit ! Pendant qu'ils attendront là-bas qu'il arrive, qu'il fasse visite, qu'il soit présenté, le malin inspecteur des bestiaux l'aura déjà happé au passage !...

Une nouvelle explosion de rire témoigna de la confiance et de la satisfaction du petit homme pour lui et pour sa rouerie.

Le voyageur eut beau faire, il ne parvint à s'y associer que du bout des lèvres. La comédie l'intéressait assurément, mais il y jouait un rôle de plus en plus délicat.

VII

CINQ SUR SEPT.

Ainsi donc, Bernardine !...

Voilà pourquoi la jeune fille avait changé de couleur, lorsqu'on avait parlé du conseiller Brucker ; voilà pourquoi elle éprouvait tant d'embarras et ne trouvait à balbutier que des monosyllabes, quand on vantait ses talents ; pourquoi, enfin, elle était si émue en faisant, sur l'ordre de son père, les honneurs à l'inconnu.

On ne pouvait pas dire qu'elle fût laide ni déplaisante. Loin de là, à part la bouche un peu grande, héritage du père, elle possédait une physionomie gentille et spirituelle; cet embarras même, dont notre héros possédait maintenant la clef, lui seyait à merveille.

Mais lui eût-elle paru plus intéressante encore... le père !...

L'inspecteur des bestiaux ne le laissa pas longtemps à ses réflexions et le ramena à la table, où il s'aperçut que la plus jeune partie de la famille sans doute avait utilisé son absence pour se délecter de son ale, car son verre était vide.

Tout cela, ce trait de gourmandise, l'importunité intrépide du père, avait fini par faire sortir le jeune homme de son caractère ; il était de mauvaise humeur, et il remercia le ciel, en entendant le postillon le prier de remonter en voiture, pour lui éviter une amende s'il arrivait trop tard.

Zwicker se leva aussitôt avec sa tribu ; ne prétendait-il pas que Bernardine montât dans la voiture et s'assît à côté de l'ami de ce cher monsieur Brucker, pour indiquer au conducteur sa rue et sa maison !

Peu s'en fallut qu'il ne se piquât, en présence du refus formel que reçurent ses avances. Il adressa une semonce sévère à la jeune fille, lui reprochant son mutisme et sa gaucherie.

A la grande satisfaction du voyageur, cette boutade même ne parvint pas à desserrer les dents de la pauvre petite, qui se contenta, par un muet et expressif regard, de l'engager à souscrire aux instances de son père et à prendre gîte chez eux.

Heureusement, le voyageur trouva un moyen triomphant et ingénieux de s'en tirer sans appel.

Prenant, à son tour, l'homme au salsifis à l'écart, il lui dit du plus grand sérieux :

— Cher monsieur, je suis tout à fait sensible à votre politesse ; mais mon ami Stephen arrivera, à coup sûr, sous très-peu de



jours ; vous tenez également à lui offrir l'hospitalité : or, votre famille est aussi nombreuse qu'intéressante, et si vous me donnez votre meilleure chambre, je crains qu'il ne vous reste pas de place pour ce cher conseiller ?

Zwicker demeura frappé de ce raisonnement : il se garda d'élever aucune objection ; il parut même très-content de la détermination de son ami improvisé. Toutefois, il se raccrocha à une arrière-pensée, et l'engagea, puisqu'il voulait absolument descendre à l'hôtel, à se faire conduire au *Bœuf d'or*.

Le jeune homme lui ayant fait observer que le postillon lui avait parlé de l'*Ange bleu*, il entra dans une violente indignation contre le maître de cet hôtel. — C'était, disait-il, un intrigant ; il avait à sa solde tous les postillons du pays, pour se faire amener tous les voyageurs de distinction.

Bref, il insista, jusqu'à extinction d'haleine, sur les mérites du *Bœuf d'or*, ajoutant que cet hôtel était tout près de lui, à quelques pas, tous les soirs il y buvait bouteille, et que les maîtres étaient la crème des aubergistes ; tandis que jamais, au grand jamais, il ne conseillerait à personne de loger à l'*Ange bleu*, ne fût-ce qu'à cause de la fille de la maison, mijaurée insupportable, contre laquelle il se faisait un devoir de mettre en garde tout jeune étranger.

Le voyageur n'attendit pas la conclusion, il s'échappa, et put enfin s'asseoir dans sa voiture.

Bernardine fut rayée.

Charlotte avait reçu depuis longtemps son congé ;

Amélie Wrangel, la batteuse de langue ;

Prokofjewna, au nez kalmouk retroussé ;

Berthe, qu'il fallait regarder à distance ;

Toutes, d'après leur examen ou leur portrait, manquaient de charme pour notre difficile ami.

Total, cinq sur sept.

Il était probable qu'il n'aurait jamais occasion d'apprendre à connaître ou de rencontrer les deux astres, encore ignorés, de cette pléiade, composée de l'élite des étoiles de Bohême ; du moins, son intention bien arrêtée était-elle de s'en enquérir à qui que ce fût.

— Marche ! cria-t-il au postillon, ayant maintenant hâte d'arriver, pour repartir plus vite de cette ville qui commençait à lui faire peur. Fouette, cocher ! marche vite, que nous atteignions le *Bœuf d'or*, dans toute sa magnificence, avant la nuit close.

— Votre Grâce veut aller au *Bœuf d'or?* se récria le postillon, en se retournant comme ébahi.

— Sans doute ; pourquoi pas ?

— Est-ce que Votre Grâce connaît la maison ?

— Qu'a-t-elle de si extraordinaire ?

— D'extraordinaire ?... Oh ! rien, certes, fit l'homme d'un air dédaigneux. Mais j'y conduis à peine un ou deux marchands pour l'époque de la foire, et jamais quelqu'un de comme il faut. Si une personne de la distinction de monsieur le voyageur y descendait, tout le monde le montrerait au doigt dans la rue.

— D'où vient cela, enfin ?

— Ce n'est qu'une petite et misérable auberge, et s'il ne se trouvait une douzaine de vieux bourgeois qui, le soir, vont y faire leur partie en jouant, il y a beau temps que le maître de l'endroit eût été obligé d'atteler son bœuf à sa voiture, et de se faire conduire par lui à la prison pour dettes.

— Ce n'est pas ce qu'on me disait.

— C'est alors qu'on voulait tromper Votre Grâce. Mais parlez-moi de l'*Ange bleu!* Voilà un hôtel ! Là descendent des gentilshommes et des princes ! On y trouve tout ce qu'on peut souhaiter, et cela à la minute ! C'est affaire à maître Wenich, le patron ! Mais ce qui a surtout achalandé son établissement, c'est sa fille. — La petite — je l'appelle ainsi, l'ayant connue avant qu'elle fût au monde, — a grandi comme un roseau. Et jolie ! Je défie qu'on trouve la pareille dans tout Pilsen ; on courra la Bohême entière qu'on ne la rencontrerait peut-être pas !.. Et vous voulez aller au *Bœuf d'or !!!*

— Eh bien ! va au diable !...

Le voyageur poussa ce cri avec humeur ; il se sentait tiraillé entre deux fripons.

Zwickner, ainsi qu'il en acquit plus tard la preuve, avait de puissants motifs de l'envoyer à son *Bœuf*, indépendamment du désir de se faire voir de son compère l'aubergiste.

Le postillon, d'un autre côté, ne vantait si chaudement l'*Ange bleu* que pour toucher la prime promise pour chaque voyageur amené.

Lorsque la chaise tourna l'angle de la rue où était situé l'hôtel si fameux, le postillon emboucha son cornet.

Quelque dilligence qu'il eût déployée depuis Herfeld, la nuit était presque venue.

Mais, grâce à deux reverbères placés à droite et à gauche, notre voyageur distingua bientôt un séraphin en bois, sculpté au-dessus de la porte cochère. Il tenait d'une main une banderole déployée, sur laquelle son nom était écrit en majuscules d'or et de l'autre une trompette de Renommée, pour appeler les clients.

VIII

L'ANGE BLEU.

Le Génie sculpté au fronton de l'hôtel n'arrêta pas longtemps l'œil du voyageur.

Sous la porte apparaissait un ange bien autrement attrayant ; un ange véritable, aux boucles blondes et soyeuses, en robe bleu clair ; de tout point élégante dans sa simplicité.

Elle tenait un chandelier d'argent où brûlait une bougie, entre deux garçons d'hôtel armés de riches candélabres.

Elle accueillit le voyageur avec une amabilité et une convenance parfaites.

Elle n'avait pas, comme son frère, le Génie sculpté de la porte, besoin d'une banderole à lettres dorées. Sans que cela fût écrit, chacun devinait à ses yeux limpides et doux, à cette taille délicate et souple, au sourire de cette bouche mignonne disant la bienvenue, que cette séduisante incarnation de la grâce et de la décence n'était autre que Séraphita, la fée qui avait donné la vogue au Génie à la trompette.

On comprenait l'achalandage de la maison paternelle et l'attrait qui attirait les voyageurs, séduits par la patriarcale hospitalité d'un hôtel où ils retrouvaient la famille.

La blonde Séraphita, alliant la grâce à la modestie, san manquer d'une certaine aisance, reçut le voyageur, non comme un étranger, mais comme une connaissance. Elle le plaignit de la chaleur qu'il avait dû supporter dans la journée, et lui demanda s'il lui serait agréable de se mettre à table avec ses parents, le souper étant servi.

Subjugué par tant de prévenances, il se crut transporté en plein monde, et la pria, en lui offrant le bras, de le conduire à la salle à manger.

M. et madame Weinlich se levèrent pour le saluer, en lui souhaitant le bonjour, et il eut la bonne fortune d'être placé à côté de son introductrice.

Le jeune diplomate était en train de perdre la raison.

Il n'avait envie ni de boire ni de manger.

Sa voisine lui servait elle-même, et, tandis que ses parents causaient avec d'autres convives, elle s'entretenait avec lui, parlant de mille choses et, par un tour heureux de l'esprit, prêtant aux plus indifférentes un charme indicible.

Plus elle parlait, plus elle semblait ravissante. — Ce teint blanc qui se colorait peu à peu à la chaleur de la conversation, la grâce de tous ses mouvements, cette chevelure aux reflets



d'or, resplendissante sous le feu du riche éclairage de la salle, ces grands yeux dans une mer d'azur.... — Oh ! s'il fût descendu au *Bœuf d'or !*

La conversation vint à tomber sur la vie de la capitale.

L'amour est le dieu des pressentiments : dès la première minute, notre héros se promit que si, pour se conformer aux volontés grand'maternelles, il devait emmener à Vienne une femme de Bohême, cette femme ne serait jamais autre que Séraphita.

Il le sentait par le sang qui affluait, bondissant et chaud à son cœur. — Il n'avait jamais éprouvé un tel transport à la première vue.

Il lui dépeignit donc cette vie sous les couleurs les plus séduisantes, se flattant qu'en comparant ce tableau à celui de Pilsen, elle prendrait la capitale pour un paradis. Mais elle ne se prononça pas dans ce sens et donna de beaucoup la préférence à la vie de la campagne.

Le jeune homme lui objecta que sans doute elle ne connaissait cette vie que par ouï-dire ou par lecture, et qu'en réalité elle était loin des descriptions complaisantes de messieurs les romanciers.

Séraphita secoua sa tête de madone, et, d'un accent plus sérieux, répondit qu'elle avait passé ses plus beaux et ses meilleurs jours à la campagne.

— Une dame excellente et d'une amabilité rare, madame Milborn... continua-t-elle.

Mais elle ne put continuer, car la douleur d'avoir récemment perdu cette précieuse amie lui fit monter les larmes aux yeux.

Le conseiller avait près de lui la SIXIÈME ÉTOILE ! ! !

IX

SOUPER D'AUBERGE.

C'était bien elle !

Notre héros n'eut plus de doutes à garder en entendant le récit qu'elle lui fit, dès qu'elle eut surmonté son émotion, de sa vie dans la maison de la chère aïeule qu'il pleurait aussi.

Elle se mit alors à causer avec tant d'entrain et de sensibilité des beaux instants passés, que, profondément touché au souvenir de la bonté de la défunte, le conseiller saisit son verre, et le choquant contre celui de sa voisine, sans songer à son personnage de Straguro, il dit avec une pieuse ardeur :

— Au souvenir de madame Milborn !

La jeune fille le regarda avec un léger étonnement. Elle ouvrit la bouche et commença une phrase :

— Connaissez-vous donc...

La fin expira sur ses lèvres. La pensée lui était-elle venue que cet étranger pouvait bien être le conseiller Stephen Brucker ?

Peut-être, car elle devait savoir, comme tout le monde, que ce personnage était attendu d'un moment à l'autre.

— De nom seulement, dit-il d'un air dégagé. J'ai entendu parler de cette dame par son petit-fils, qui est un de mes meilleurs amis.

— Voulez-vous parler du conseiller Brucker ? dit-elle, agréablement surprise.

Et elle se tourna vers son voisin avec un visage où se peignait la plus vive curiosité, lui demandant quelle espèce d'homme c'était, quel âge, quel extérieur, quel caractère il avait. Tout cela avec tant d'empressement et d'intérêt, que son interlocuteur fut obligé de se contenir plusieurs fois pour ne pas céder à l'envie de rire qui s'emparait de lui.

Évidemment, la petite fûtée ruminait quelque question qu'elle voulait présenter d'une manière détournée.

— On assure, reprit-elle, qu'il va bientôt venir ici avec sa femme ?

— Sa femme ?... répéta le voyageur en plaisantant.

En ce moment même, on sonna à la porte de l'hôtel ; un garçon entra et cria :

— Une chaise de poste !

Séraphita fit une moue significative ; mais quelle que fût la contrariété d'être dérangée au plus beau moment de la conversation, elle quitta sa place et sortit.

Notre jeune diplomate put alors se livrer à une méditation sur les ruses du beau sexe.

L'enfant de l'*Ange bleu*, une novice de dix-sept ans au plus, pour savoir à quoi s'en tenir sur ses affaires de cœur et sur sa situation, lui jetait tout simplement cette question en apparence si naturelle et si candide.

— Êtes-vous marié ?...

Or, d'après ce qui se passait à son sujet par la ville, par ce qu'elle devait elle-même avoir appris durant son séjour auprès de sa grand'mère, il était impossible qu'elle ne sût pas, mieux que personne, qu'il était garçon.

Elle n'en formulait pas moins sa question, pour, dans le cas plus que probable d'une question négative, avoir le moyen non moins naturel d'en glisser une seconde :

— N'est-il pas fiancé, du moins ?...

Mais le légataire universel de madame Milborn était dans ses humeurs roses ; il prit à merveille ce courant d'idées surgies dans la tête blonde, et y puisa la flatteuse conviction qu'il n'était pas indifférent à Séraphita, que son cœur fût libre ou déjà engagé.

Comme nous n'avons pas inventé cette histoire, mais que nous l'avons puisée au récit même que son héros en a publié plus tard en allemand, nous ne lui faisons aucun tort en confessant, ainsi qu'il l'a confessé avec autant d'esprit que de franchise, que, sur cette conclusion, sa vanité se mit à construire un superbe château de cartes, dans lequel, entre beaucoup d'autres agréments de sa vie future, la chambre nuptiale n'était pas oubliée.

Il comprit alors pourquoi son ami Zwicker avait dépensé tant d'éloquence, pour le dissuader de descendre à l'*Ange bleu*.

— S'il voit Séraphita, s'était dit le petit bonhomme au salsifis dans le dos, c'en est fait des chances de Bernardine !

Notre héros se félicita avec enthousiasme d'avoir échappé aux embûches de cet odieux poussah, et se promit de donner un supplément de pourboire à l'automédon qui lui avait fait connaître le *Séraphin d'azur*.

X

CONVERSATION INTERROMPUE.

Mais Séraphita restait bien longtemps absente !

Le garçon avait annoncé une chaise de poste ; la jeune fille avait pris le même chandelier qu'elle tenait à la descente de Stephen. Sans aucun doute, elle recevait l'étranger de la chaise de poste avec la même affabilité que lui.

La chaise de poste commençait à rouler avec fracas dans l'imagination du jeune diplomate.

Il ne pouvait plus détacher ses yeux de la porte de la salle.

Elle s'ouvre !

Ce n'est que le garçon qui apporte placidement le quatrième plat du souper. On sait que les tables des bons hôtels, dans ces pays plantureux, offrent des menus que les estomacs bohémiens et allemands sont seuls capables d'absorber.



Quant à celui de Stephen Brucker, il était hors d'état, pour le quart d'heure, de recevoir autre chose que de larges et fréquentes lampées d'eau clair ; le vin lui semblait amer comme une décoction de fiel. Un sentiment inconnu jusqu'alors s'était emparé de cette généreuse et chaude nature.

La porte se rouvrit. — Séraphita !... Non ; c'était encore l'odieux garçon chargé d'une demi-douzaine d'assiettes couvertes de fruits et de sucreries pour le désert.

Insupportable attente ! Un accès d'anxiété et de fièvre tourmentait si fort notre voyageur, qu'il ne tenait plus en place. Hors de lui, il se leva brusquement et courut vers la porte.

Ce fut pour se croiser avec Séraphita.

Elle rentrait, la bougie éteinte à la main ; et tandis que notre ami se rasseyait à sa place, sans avoir été trop remarqué dans son escapade, grâce au retour de la fille de la maison ; celle-ci annonçait à l'oreille de son père qu'il venait d'arriver deux Anglais, qu'on avait logés dans la chambre n° 7.

Puis, regagnant sa place, elle adressa un sourire à son voisin, et reprit, comme si de rien n'était, le fil de la conversation au point où on l'avait interrompue.

— Vraiment, M. Stephen Brucker n'est pas marié ? Alors il est au moins fiancé, ou en voie de le devenir ; car, ajouta-t-elle, les demoiselles de la capitale, et on les vante comme si jolies ! ne laisseront certainement pas échapper un parti pareil, un jeune homme dont on dit tant de bien et qui vient de faire un si bel héritage !

Son voisin de table voulait d'abord, pour la taquiner, et dans une première disposition d'esprit qui lui était si favorable, lui répondre qu'à sa connaissance son ami Stephen avait, en effet, tout récemment engagé quelques relations avec les parents d'une personne charmante.

Mais cette bougie toujours prête, symbole de son empressement banal à courir au-devant de chaque voyageur, et cette coquetterie en quelque sorte uniforme, et l'importance qu'elle paraissait mettre à l'héritage !...

La semence du printemps, qui levait à peine sur le sol de son amour, reçut sa première grêle. En dépit de la chaleur des yeux de l'Ange bleu, qui faisait fondre peu à peu ces petits glaçons, le tendre germe de la récolte était désormais compromis.

Plongé dans la contemplation du champ dévasté de ses espérances, le jeune voyageur ne put maîtriser le sentiment nouveau qui s'agitait en lui, et qui n'était autre que la jalousie, ou plutôt de la méfiance.

— Une chaise de poste ! cria de nouveau le garçon d'hôtel.

Et Séraphita, avec une nouvelle marque de contrariété, et après avoir dit, par un de ses plus aimables regards, qu'elle allait revenir bientôt, reprit le fameux flambeau, et courut à la rencontre du nouvel arrivant.

Le jeune légataire était déjà décidé à effacer l'Ange bleu, comme sixième du ciel aux sept étoiles ; ce regard qu'elle venait de lui jeter !...

Il suspendit son arrêt, pestant contre les fonctions de réceptions dévolues à Séraphita, mais se flattant qu'une fois arrachée à l'hôtel, et sous la tutelle d'un homme sensé, elle pourrait être guérie de la coquetterie qui était peut-être une des nécessités de cette vie de banale hospitalité.

XI

PHILOSOPHIE D'AUBERGISTE.

Séraphita resta encore absente un temps infini, au gré de son impatient voisin.

Il recommença forcément ses réflexions : elle était à moitié enfant, son cœur était susceptible de toute impression ; par son innocence et sa naïveté même, elle courait droit à sa perte, avec des parents aussi insoucieux, qui bravaient le danger des occasions et des séductions auxquelles ils exposaient leur fille, trop partriarcalement préposée à la réception des voyageurs.

Notre héros ruminait un grave dessein : Séraphita ne devait pas rester davantage dans cette maison ; il fallait que, dans un asile salutaire et convenable, elle retrempât sa dignité et sa pudeur, après tant de bienvenues.

Enfin elle rentra, en quelle compagnie, bon Dieu ! Un major de hussards lui avait offert son bras et faisait son entrée avec elle. Ils riaient et plaisantaient ensemble.

Elle revint vers notre ami, mais pour le prier de se serrer un peu, et fit mettre le couvert du major à côté d'elle ; et, tournant le dos à son voisin, elle se mit à bavarder avec le nouveau venu, comme si le premier n'était pas de ce monde.

Pour le coup, son étonnement se changea en un mécontentement toujours croissant.

Le major et Séraphita paraissaient de vieilles connaissances. Elle parla du dernier bal d'une localité voisine ; il déclara qu'elle en avait été la reine, et lui fit les plus aimables reproches de n'avoir obtenu d'elle que trois valses.

Il raconta qu'au sujet d'un malentendu sur l'engagement d'un cotillon, un de ses lieutenants avait failli se battre avec un autre danseur ; toute la salle avait été ravie de sa masurke ; que les autres jeunes filles pâlissaient de dépit et de jalousie. Non, il n'oublia rien de ce qui pouvait affoler cette petite tête.

N'en pouvant supporter davantage, le conseiller se levait et voulait gagner sa chambre, non sans regarder, une fois encore, Séraphita.

Involontairement donc, ses yeux s'arrêtèrent sur la charmante jeune fille.

Il se rassit et ferma les yeux, se recueillant pour garder cette image dans son âme et l'évoquer dans ses rêves.

Le père se leva enfin ; le souper était achevé. Il vint au jeune voyageur et lui dit :

— D'après ce que m'apprend ma fille, monsieur, vous êtes un ami de M. Brucker. Nous espérons le voir bientôt. Il est impatiemment attendu ici. Si notre maison lui convenait, nous le recevrions avec plaisir. Feue madame Milborn a toujours été très-gracieuse pour nous tous, nous serions heureux d'agir de même avec son petit-fils. Si vous avez occasion de lui écrire, nous vous serions obligé de l'assurer que la meilleure chambre de l'hôtel, le n° 3, près de notre chambre et celle de notre fille, est préparée pour lui.

En cet instant, notre ami ressentait au fond du cœur contre Séraphita un dépit qui lui fit regretter de ne pas s'être présenté sous son véritable nom.

Il eût alors été logé près d'elle, et eût pu commencer sa tentative de réforme.

Mais pour faire sentir aussi au père son mécontentement de la fausse et dangereuse éducation donnée à sa fille, il mit adroitement la conversation sur Séraphita, et débuta par assurer à l'aubergiste — qui en témoigna une vive satisfaction — que son ami Brucker lui avait expressément recommandé l'*Ange bleu* ; qu'il lui avait parlé avec ravissement de la fille de la maison, sur laquelle il possédait des renseignements précis, car il la lui avait si fidèlement dépeinte, qu'il l'avait reconnue de suite.

Octave FÉRÉ.

(*La suite au prochain numéro.*)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après Jules **DAVID**, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £2, *post free*.............. 50 francs. | Six mois, £1, 1, 6, *post free*......... 26 fr. 85 cent.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. E. WELDON, seul agent, 22, Tavistock Street, Covent Garden, à Londres. W. C.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et GIRAUD, négociants, 6, rue Impériale.

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de R. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO DE JUIN 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE JUIN 1867.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO DE JUIN 1867.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(LA PLUS GRANDE PLANCHE DE MODES QU'ON AIT JAMAIS VUE).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toilettes composant la MODE pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable PANORAMA DES MODES DE LA SAISON NOUVELLE.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches et rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, AU PRIX DE DIX FRANCS. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commissionnaire de nos abonnés.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous complétons aujourd'hui nos renseignements sur les modèles de chapeaux de la saison. Nous avons pu examiner toutes les nouveautés en coiffures de ville et de campagne créées par madame Morison (rue de la Michodière, 6).

Le chapeau *Trianon* est en paille ouvragée, le tour est garni d'une guirlande d'épis de blé; sur le milieu du fond, il y a un petit rond de paille qui engage un nœud de satin bleu en ruban de satin n° 12, dont les bouts tombent en guides sur les côtés. Les brides, larges, sont en crêpe nuance paille, rattachées sous le menton par un nœud de satin bleu et un bouquet d'épis.

Le chapeau *Marie-Louise* est en paille noire; sur le sommet, un nœud plat à longues boucles en satin bleu bluet; à l'intérieur, des coquilles de satin bleu et des guides assorties; les brides sont en dentelle noire; de petits bouquets d'anémones noires à cœur bouton d'or sont posés sur le bord de la passe; en arrière, une voilette-bavolet de dentelle noire.

Le chapeau *mouche* (un bijou original) est en tulle blanc perlé de cristal; il est encadré par des lisérés de satin blanc; des mouches brillantes, variées de couleur, sont posées capricieusement sur la passe et sur le nœud de satin blanc qui orne le dessus du chapeau; les brides sont en tulle liséré de satin.

Le chapeau *Cérès* est de forme tout à fait ronde et plate, en paille tressée, avec entourage d'une traîne d'herbes et de fleurs des champs; des écharpes de tulle illusion et des rubans fond blanc à semis jardinière flottent en arrière et sur les côtés.

Le chapeau *Parisien*, qui est un des grands succès de madame Morison, se fait en crêpe blanc, rose, bleu, maïs ou lilas. Il est de forme Fanchon. Le crêpe est bouillonné en tulle de même nuance, et le devant est garni de petites fleurs, telles que : muguet, lilas, myosotis, ou bruyère; ces fleurs, posées sur le crêpe, sont voilées par le tulle. Sur la partie du chapeau qui s'arrête au peigne ou au chignon, il y a un nœud plat en taffetas n° 12, du même ton que le chapeau; une voilette carrée et longue en tulle illusion retombe par derrière.

Dans ses modèles de chapeaux de campagne, madame Morison a fait également preuve de génie inventif.

Outre la toque qui se porte beaucoup, et à laquelle l'habile modiste a su ajouter des ornements nouveaux et coquets, elle nous donne comme nouveauté très-appréciée des jolies voyageuses le chapeau Bergère, dont la forme plate et un peu ovale sied à ravir. Ce chapeau est en paille blanche, noire ou bronzée, avec couronne de fleurs nouée par derrière; l'intérieur a une ruche de tulle et satin; une voilette de tulle perlé complète ce chapeau d'actualité.

Il y a aussi de très-jolis types composés en tulle ou crêpe, avec garniture de nattes de tulle et satin.

Un nouveau genre de perles à gros grains formant frange se pose autour des chapeaux : ces perles sont de même teinte que le tissu et les rubans.

Le chapeau *guirlande*, qui a été adopté dès les premiers jours, est une fanchon très-courte, dont le bord sur le front est orné d'une guirlande assez volumineuse en feuillage et fleurs. Le reste du chapeau consiste en une bande de tulle, paille ou crêpe liséré de satin, avec des brides doublées de tulle.

Nous avons vu ce modèle : en crêpe blanc à guirlande de lilas blanc et feuillage; en crêpe rose avec guirlande de feuilles de ronces et gouttes de pluie; en tulle noir, guirlande d'épis maïs et noir, et ruban de satin noir perlé de jais; en crêpe paille, avec guirlande de roses pompons; en crêpe bleu, avec guirlande de bluets; et en crêpe gris, avec guirlande de feuillage artistique doré.

Dans les salons de madame Morison, où un grand nombre d'étrangers vont chercher les coiffures en vogue, nous avons vu aussi des chapeaux de tulle ou crêpe nuance *ambre*, garnis de nattes pareilles et de *tombants* de perles cristallisées ou satinées.

Toutes ces nouveautés, interprétées avec art, méritent de fixer la vogue des petits chapeaux, et ceux-ci sont décidément en plein règne au moins pour toute la belle saison.

On peut en dire autant des robes *fourreau;* cette forme est adoptée par toutes nos couturières du grand monde.

Madame Pieffort (rue Grange-Batelière) a eu de nombreuses commandes à livrer pour les premiers jours du mois, et nous avons été en embuscade, afin de veiller à ce qu'on ne fermât pas les caisses sans nous laisser crayonner les plus jolies toilettes. Nous avons vu, entre autres costumes d'effet nouveau : des robes de taffetas épais, l'une nuance Isabelle, garnie sur les côtés de biais lisérés de satin, teinte sur teinte; l'autre lilas, très-richement décorée de passementerie en paille et guipure Cluny. Ensuite, une robe de taffetas rose de Chine, avec semé de petits bouquets verts brochés et piqués d'or, jupe et corsage ornés de bouillons de tulle blanc pointillé d'or et lisérés de satin vert, manches doubles à la châtelaine en tulle pareil; une robe de faye blanche, ornée de nattes lilas et violet; une robe de gaze Chambéry bleu et blanc, à larges rayures satinées, garniture en frange de perles blanche et *ceinture Folie* assortie. Ces trois dernières toilettes sont parties pour l'Italie à l'occasion d'un mariage princier.

Jusqu'aux premiers jours de juin, madame Pieffort a eu à composer une quantité de toilettes en faye ou en taffetas noir; elle emploie toujours le jais comme décoration pour les robes foncées.

Maintenant on voit des toilettes à double jupe en foulard, mohair, alpaga, poil de chèvre et sultane.

Des entre-deux de broderies orientales sont employés avec succès pour garnir des robes claires et des chemisettes.

Quelques robes de soie sont décorées de plumes de paon ou de marabouts.

Les soies unies sont en étoffe épaisse, ce qui contraste avec la saison, mais c'est la mode; il n'y a rien à objecter après cette phrase sacramentelle.

Les soieries unies sont à l'ordre du jour. Les nuances vert, capucine, ambre et gris anglais, sont préférées. Les nattes ont très-bien réussi comme garniture de robes genre sérieux : celles-ci, comme on sait, se font plus que jamais longues et biaisées; on monte le corsage avec un peu de fronçure derrière à la place des plis creux que l'on mettait, il y a deux mois, et qui semblaient abandonnés pour des montures tout à fait égales du corsage à la jupe. Ce dernier genre se maintient encore, et les personnes qui n'ont pas la taille très-mince y trouvent leur compte, mais les femmes sveltes ont recours à la

fronçure qui a aussi l'avantage de donner beaucoup de grâce à la jupe.

Rien n'est changé, quant à présent, dans le jupon à ressorts : c'est toujours la forme biaisée, légèrement cerclée dans le bas. On a essayé de supprimer toute espèce de ressort et de porter des jupes empesées, et après quelques tentatives malheureuses on est revenu à la jupe empire. C'est la seule possible jusqu'à nouvel ordre.

Les nouveautés en jupons de la maison BANDELIER et ROCHE (rue Montmartre, 133) sont à voir pour le choix remarquable des jupes de voyage à application de broderies cachemire et broderies orientales.

On voit aussi, dans ces magasins, les premiers du genre, une belle collection de sous-jupes blanches en mohair ou alpaga pour toilettes de bains de mer. Les ornements en sont très-variés et d'une élégance hors ligne.

Le paletot flottant est généralement adopté pour toilette simple. En costume paré, on voit quelques mantelets arrondis derrière et formant écharpe devant.

Quelques couturières font des écharpes pareilles aux robes. Il est certain qu'on portera beaucoup de blanc, mais pour amener la sortie de ces nouveautés dont nous aurons le plaisir de parler, il faut une permission venue du ciel et plus de caprices de giboulées, dans le style de celles que le mois de mai nous a octroyées d'une manière si désolante.

La foule se presse à l'Exposition universelle, et c'est un spectacle très-curieux que la bigarrure des toilettes qu'on y rencontre ; si elles ne sont pas toutes jolies, elles sont du moins fort originales. Nous en venons à nous demander si l'année 1867 ne jettera pas une nouvelle excentricité dans nos modes déjà si mouvementées. C'est aux Parisiennes, dont le bon goût est célèbre en tous pays, à s'entendre pour maintenir quelques traditions, et c'est aux couturières surtout que nous conseillons la prudence.

Marguerite DE JUSSEY.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 854.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en tulle plissé. La passe est ondulée devant ; un groupe de coquelicots et d'épis garnit le creux de la passe au milieu. Les coquelicots sont posés de chaque côté sous la passe ; le tulle se continue en brides, avec épis de chaque côté et bouquet sous le menton.

Robe en taffetas, ornée de broderies en soie, dessin jardinière garnissant le devant. Un cordon de fleurs brodées couvre la couture, derrière, à partir de la taille jusques au bas de la traîne. Une petite broderie part de l'encolure et forme une gerbe qui s'étale sur tout le haut du dos. Poignets brodés. Manches droites. Ceinture lisérée, nouée et brodée sur les pans comme la robe.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau en paille de riz, forme basse et plate, passe ronde et petite. Un cordon de perles blanches entoure le bas du chapeau, avec perles longues retombant sur la passe. Écharpe en tulle. Bouquet de fleurs. L'écharpe est nouée sous le chignon.

Robe en mousseline, garnie de biais en taffetas. Corsage décolleté, carré devant et derrière, demi-montant sur l'épaule, bordé de taffetas. Biais de taffetas posés en éventail au bas du corsage, devant comme derrière. Epaulière en taffetas. Guimpe montante en tulle. Dentelle en jockey. Jupe-tunique relevée en plis à l'antique de chaque côté, bordée d'un biais en taffetas et terminée par un volant plissé. Jupe longue, avec barrettes en taffetas posées en biais.

PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS. — Chapeau en paille. Bouquet de cerises devant, plume blanche en arrière, à gauche. Toilette en mousseline imprimée à gros pois. Paletot garni de biais en taffetas. Le paletot creuse du bas, devant comme derrière. Les biais que l'on voit derrière redescendent tous trois jusques en bas du devant. Petits effilés en soie aux bords. Glands en soie. Jupon en mousseline unie. Bords garnis de taffetas.



Costume d'Enfant, Au Cardinal Fesch, r. N. D. St. Augustin, 45 _ Coiffures de Henri de Bysterveld, r. du Faubourg ...
Fleurs de L. Coudré, r. Richelieu, 104 _ Lingerie de la M.on A la Couronne Impériale, rue N.e des P.ts Champs
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 6. | Parfums de Violet, fournis.r de S. M. l'Impératrice, r. St. ...

Entered at Stationer's Hall. LONDON, E. Weldon, 22, Tavistock Street, Covent Garden, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la ...

fronçure
à la ju e
Rien n'
c'est tc
On a esse
des jupes
on est re
nouvel o
Les no
(rue Mon
des jupes
broderies
» On voit
belle coll
pour toile
variés et
Le pale

Hygiène I
à des tempé
particulièrer
sécrétion qui
Un cosméti
d'éléments
bons effet
le lait a
atteinte à
cause un
ployée à d
Employ
quatre foi
action irr
métiques
indispense
Doué d'ur
le tissu de
anormales
sans les ré
tenait en
rougeurs,
conserve l
Employ
langé d'e

Toilette
devant ; un
au milieu.
tulle se con
le menton.
Robe en
nissant le d
rière, à pa
derie p
du
et

eurs. L'écharpe est nouée sous le chignon.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la Mon Noailles et Cie Delacroix Succrs r. de la Bourse, 4 _ Modes de Mme Alexandrine Rue Meyerbeer, 2.
Costume d'Enfant Mon Au Cardinal Fesch r. Ne. St. Augustin, 45 _ Coiffures de Henri de Bysterveld r. du Faubourg St. Honoré, 5.
Fleurs de L. Coudré r. Richelieu, 104 _ Lingerie de la Mon A la Couronne Impériale, rue Ne. des Pts. Champs, 76.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 6. | Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St. Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, E. Weldon, 22, Tavistock Street, Covent Garden, W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena



Planche 92.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

Chapeaux de madame Alexandrine, rue Meyerbeer, 5 (Chaussée-d'Antin).

PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 92.

N° 1. Chapeau en paille, forme ronde; bords cambrés, plats. Branche de cerises et cerises devant.

N° 2. Chapeau en tulle brodé. Fond plat et grand. Petit bavolet en dentelle. Sous la passe il y a une garniture de roses et de jais blanc. Nœud large à bouts effilés dans la trame. Bouquet de jais blanc. Brides larges.

N° 3. Chapeau légèrement arrondi et recouvert par une écharpe de tulle perlée de corail qui se continue en brides. Une résille en paille et en soie rouge, avec boules de soie rouge, entoure ce chapeau.

N° 4. Chapeau en crêpe *safrano*, à bords relevés. La partie qui forme la passe est relevée à plat sur le chapeau; derrière, elle est relevée, plus soulevée que devant. Garniture en perles, paille et roses.

N° 5. Chapeau de forme plate, couvert de tulle blanc perlé formant bouillonnés. Garniture en pampres et raisins.

N° 6. Chapeau-fanchon en crêpe mauve, recouvert par une grande écharpe en tulle uni. Blonde, au bord, devant. Garniture de petites grappes en perles, avec quelque feuillage. Nœud sur le chapeau.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Afin d'être agréable à nos abonnées, nous ajoutons à la présente livraison le *patron découpé* d'un gracieux corsage décolleté sans manches et à longues basques, dont nous avons publié le dessin dans notre 2e livraison de mai. (*Voyez* la gravure sur bois n° 90.)

Cette charmante nouveauté, destinée à être portée à l'intérieur, se fait en taffetas de nuance tranchante, et se pose sur une robe claire ou de mousseline blanche. Ce corsage doit être entièrement taillé de biais; on échancre les côtés et on les remplit au moyen de deux petites pièces de taffetas ouvertes et terminées par des glands de soie; les basques sont longues, ouvertes, et forment pointe. La garniture se compose d'un plissé de taffetas et d'une petite passementerie posée à plat; le tout accompagné de boutons de fantaisie.

Ce patron se compose de trois pièces:

1° Devant, sur lequel une pince est indiquée par un pointillé.

2° Dos entier, dont le bas doit rester ouvert à partir des crans.

3° Petite pièce de côté.

CAUSERIE

Assez d'autres vous en parleront, par ma foi! sans que je m'en mêle; et je gage que déjà vous en avez les oreilles rebattues. Princes par-ci, rois par-là; il n'est plus question d'autre chose. C'est à n'en plus croire ses yeux. Il semble que la ville de Paris ait été préparée depuis des années à recevoir cette affluence d'augustes visiteurs, comme on dit; il n'a plus manqué que l'on puisse étendre des tapis sur le pavé et le macadam des rues; mais, si on ne l'a pas fait, c'est vraisemblablement que l'opération a paru difficile, sinon impraticable. J'avoue, cependant, que cela eût été original, surtout si, pour compléter cette manifestation d'une galanterie inusitée, on eût pu tendre au-dessus des rues des toitures d'etoffe, ou simplement de verre, pour garantir les princes des ondées qui ne nous ont point épargnées pendant tout le mois qui vient de s'écouler; j'ai entendu des malins dire: pendant tout le mois qui vient de *couler*.

Mais, s'il faut en croire les Dangeau de ces Altesses et de ces Majestés qui ont fait tant d'honneur à la capitale, elles se seraient peu soucié du mauvais temps et des éclaboussures du macadam; elles auraient aussi bien parcouru Paris officiellement, c'est-à-dire en voitures couvertes et fermées, qu'à pied, avec un bourgeois parapluie sur la tête. On ne vient pas à Paris aussi souvent qu'on le voudrait, et, quand on y vient, au moins faut-il l'étudier et le connaître à fond.

On rapporte toujours quelque chose du Paris qu'on parcourt, non en prince ou en roi, mais en simple particulier. Je gage qu'avant dix ans, toutes les capitales de l'Europe vont être *haussmanisées*, pour me servir d'un verbe qui a été mis en circulation et parfaitement admis dans la langue administrative. Il n'est donc nullement irrespectueux de s'en servir, pourvu qu'on n'en abuse pas: ce que je ne me propose nullement de faire. Oui, mais il arrivera des capitales *haussmanisées* comme il est advenu des navires cuirassés et des engins de guerre: le jour où les voisins ont cru être au niveau de ceux à qui ils faisaient des emprunts, il s'est trouvé que ceux-ci, prenant le mors aux dents, avaient déjà dépassé d'une tête au moins, comme on dit sur le turf, les imitateurs qui, de cette façon, étaient toujours en retard, et c'est toujours à recommencer, pour revenir peut-être un jour au point de départ. Le mot du spirituel feuilletoniste Merle serait-il vrai? Après un terrible accident de chemin de fer, succédant à deux ou trois autres terribles accidents, Merle s'écria avec beaucoup de sang-froid:

— Vous verrez qu'un jour celui qui sera assez audacieux pour inventer des diligences fera fortune!

Qui sait! En attendant, le système des avenues, des boulevards, les rues à grandes guides, dont M. Haussman s'est fait l'exécuteur, paraissent avoir produit une grande impression sur les têtes couronnées ou à couronner, qui ont parcouru ces rues, ces boulevards et ces avenues. Mais, comme on ne cesse point d'abattre des maisons, de percer des boulevards, et d'ouvrir des rues, il se trouvera que les derniers venus de ces souverains étrangers seront ceux qui emporteront de Paris les impressions les plus complètes, et il arrivera ceci: que les capitales de l'Europe seront diversement et inégalement haussmanisées; ce sera tout à recommencer. Et, pendant ce temps-là, Paris ayant subi vraisemblablement de nouvelles transformation, les souverains, s'il y a encore des Expositions universelles qui les attirent chez nous, en s'en venant voir s'ils ont été assez malins pour nous dépasser dans la voie de l'haussmanisation, seront tout étonnés de ne plus s'y retrouver.

A cette époque-là plus ou moins à prévoir dans l'avenir, ce qui ne les étonnera pas, parce que ces choses-là n'atteignent pas les têtes couronnées, qui sont, heureusement pour elles, délivrées du souci d'un ménage, où l'on est obligé de tenir ses comptes, ce sera le nouveau surenchérissement qu'auront subi les objets de première nécessité. Or, par objets de première nécessité, je n'entends point, comme on pourrait le croire, les voitures à quatre chevaux, les robes de brocard, la dentelle,



les simulacres de chapeaux, le vin de champagne de la veuve Cliquot et la brioche ; mais bien le pain, la botte de radis, les souliers qui nous permettent de nous passer de voiture, et le logement.

A ce propos, permettez-moi une observation. On a tout fait pour encourager, à l'heure présente, le surenchérissement de toutes choses dont tout le monde se plaint. On a en quelque sorte décrété ce dévergondage de la cherté de la vie. En effet, avant même que le mal fit mine de venir, on a commencé par crier par dessus les toits qu'il allait venir, et vite on s'est mis à demander que tous les patrons, qu'ils s'appellent administrations publiques ou administrations privées, augmentassent les appointements et les salaires de leurs employés, afin de les aider à vivre pendant l'épidémie de l'Exposition universelle.

Qu'est-il arrivé, et c'était facile à prévoir comme la pluie quand le baromètre baisse ? Il est arrivé que tous ceux qui avaient grande envie et grand intérêt à augmenter le prix de toutes choses se sont dit : — Tiens, mais puisqu'on va fournir aux consommateurs les moyens de payer cher leurs consommations, rien ne nous empêche d'augmenter le prix de celles-ci, et cela devient la chose du monde la plus naturelle, attendu que les patrons et les administrations ne vont pas ajouter aux traitements et aux salaires de leurs employés des suppléments pour qu'ils les mettent dans leurs poches, ce qui, même en d'autres temps que ceux-ci, serait d'un grand secours à ces pauvres diables.

Ce raisonnement était sans réplique, et, après l'avoir fait, il ne devait plus rester aucun scrupule dans la conscience de ceux qui avaient compté sur le renchérissement des objets de la vie, pour faire fortune pendant l'Exposition, car tout le monde a bien un peu compté faire fortune pendant l'Exposition, excepté ceux qui ne font jamais fortune en aucune occasion et qui usent leur énergie à ne pas mourir de faim. Bienheureux sont-ils quand ils y parviennent !

Mais le diable, c'est que le prix de toutes choses, à l'heure qu'il est, va devenir incontestablement le prix normal, même après que la dernière feuille de tôle du Palais (si je puis m'exprimer ainsi) de l'Exposition aura été enlevée. Eh bien ! les administrations continueront-elles à leurs employés le surcroît de traitement qu'elles leur auront accordé ? Si oui, ce sera un prétexte pour ceux qui avaient intérêt à augmenter le prix des denrées, à ne le point diminuer ; si non, l'argument sera sans réplique pour qu'ils persistent dans leurs exagérations préméditées. Et ce sera un problème de plus à résoudre pour ceux qui perdent leur temps à poursuivre cette chimère de la vie à bon marché. Et voilà comme de jour en jour on complique la question de plus en plus. Aussi je me demande à quelles extrémités seront réduits avant peu de temps ceux qui n'ont pas vingt mille livres de rente pour faire face aux premiers besoins et pour pouvoir trouver une mansarde avec cabinet. Au prix où sont les têtes de laitue et les anciens petits fromages à deux sous, il n'est personne qui n'envie le sort de M. Ponson du Terrail dont on évalue les bénéfices annuels à quatre-vingt mille francs. On commence alors à respirer et à ne pas se gêner pour acheter une livre de cerises en caisse : autrement il faut bien attendre qu'on les crie : à la douce ! à la douce ! dans les rues.

Ceux qui ne sont pas à plaindre, ce sont les propriétaires, bien que les loyers soient à des prix fous et que l'on voie beaucoup d'écriteaux aux immeubles. Ces écriteaux, en ce moment et en si grand nombre, m'inquiétaient sur le sort des propriétaires. J'ai eu l'explication de ce fait anormal. Quelqu'un qui est bien au courant de toutes les ruses du métier m'a assuré que ces écritaux n'étaient point sincères. Se trouvant suffisamment voués comme cela à la malédiction des locataires, les propriétaires auraient imaginé de ne point enlever les écriteaux à leurs appartements même loués, afin de laisser croire qu'ils sont atteints dans leurs plus chers intérêts (sans jeu de mot) et d'attirer un peu sur eux les commisérations du public. C'est encore un moyen, car personne n'est, décidément, habile comme un propriétaire, de pouvoir tenir haut les prix en disant :

— Vous voyez, ma maison est vide, il faut bien que je vive ! Si je ne loue pas un peu cher ce que je trouve par hasard à louer, je suis un homme flambé !

Les plus adroits encore, et il en est quelques-uns, sont ceux qui louent à bon marché ; ils ne chôment pas, et c'est justice, et on les bénit, eux et leur postérité.

Après cela, les propriétaires sont-ils bien « ce qu'un vain peuple pense » et ne sont-ils pas, bon nombre au moins d'entre eux, excusables ?

Ils tiennent haut le prix de leurs appartements, parce qu'ils achètent très-cher le terrain, et qu'ayant acheté très-cher le terrain, ils sont obligés, de par les lois de l'économie et de l'arithmétique, de construire de hautes maisons à grands appartements luxueux, afin de retrouver l'intérêt d'abord, puis le bénéfice de leur argent. Tout se tient. Une série de petits appartements à bon marché dans un immeuble qui a coûté, comme coûte le moindre immeuble en ce temps, des prix fous, ne rapportera jamais autant que quatre ou cinq grands appartements que l'on finit toujours par louer plus cher qu'ils ne valent à certaines gens dont d'autres payent le loyer. Ces gens-là trouvent l'appartement à leur gré, d'abord parce qu'il est cher, s'y installent et, ma foi ! rencontrent bien, tous les trois mois, quelqu'un de tout disposé à mettre du désordre dans ses affaires et qui ne marchande pas sur la quittance du propriétaire.

Il en est de cela, par exemple, comme il en sera du prix de la botte de carottes après l'Exposition : on n'en rabat plus. C'est un prix fait, comme était jadis celui des petits pâtés qui ont dû nécessairement renchérir. Pourquoi pas? Le plus sûr moyen de bien vendre un objet, c'est de le tenir hors de prix. Mais il n'y a plus de « hors de prix » ; cette phrase que poussaient en manière d'exclamation nos aïeux, lorsqu'il s'agissait de payer un boisseau de charbon un sou plus cher un jour que le mois précédent, cette phrase, dis-je, n'existe plus. On ne trouve plus rien « hors de prix ». Cela me rappelle cette réponse que fit à une dame en province un de mes amis. Je ne sais plus de quel objet il était question, et cet ami racontait que ledit objet se payait couramment à Paris trois mille francs. — Trois mille francs ! s'écria la dame en levant les bras et les yeux au ciel, et je vis le moment où tout son corps y passait, tant avaient été violentes les marques de son étonnement. — Mais, reprit froidement mon ami, tout se paye trois mille francs à Paris.

Je ne sais si les têtes couronnées et à couronner qui ont visité et qui visiteront Paris auront été ou seront frappées de ces vérités ; car il y aurait là matière pour elles à réfléchir. Comme il n'est pas probable que ma voix arrive jusqu'à ces souverains en fonctions ou se préparant à y entrer, pour leur faire entendre la vérité, je n'insiste pas plus longuement sur ce sujet.

Xavier Eyma.



THÉATRES

Grâce à l'Exposition universelle, les théâtres tournent, depuis quelques semaines, dans un cercle peu favorable aux nouveautés.

Le *Roméo et Juliette* de M. Charles Gounod a été, au Théâtre-Lyrique, l'événement de la saison, et, à part deux ou trois petites œuvres charmantes ressuscitées par les Fantaisies-Parisiennes, c'est tout ce que nous avons vu éclore dans le domaine musical. La partition de l'auteur de *Faust* a soulevé tout à la fois un réel enthousiasme et de sévères critiques; sans être pour nous un chef-d'œuvre, *Roméo et Juliette* nous a paru renfermer de grandes beautés, qui suffiront à faire vivre cet opéra plus longtemps que la *Duchesse de Gérolstein*.

Après des hésitations et des retards multipliés, les comédiens de la rue Richelieu ont joué les *Roses jaunes* de M. Alphonse Karr; dans l'intérêt de l'auteur lui-même, ils eussent peut-être bien fait d'attendre encore plus longtemps. Cette nouvelle tentative du jardinier de Nice prouve que la nature de son talent ne se prête nullement aux exigences de la scène. La *Pénélope normande* l'avait fait soupçonner, ses *Roses jaunes* viennent d'en fournir la preuve. M. Alphonse Karr est un homme d'esprit, d'humour et de verve, mais il ne se doute même pas des conditions de l'art dramatique, et ses bouquets de violettes, pour ne pas parler de ses articles, valent bien mieux que ses comédies. Au Théâtre-Français, où tout est nuance, de même qu'on ne refuse jamais une pièce, mais qu'on se contente de la recevoir à correction, une comédie ne tombe jamais, elle réussit médiocrement : or, tel est le sort des *Roses jaunes*, dont tout le talent des acteurs ne saurait conjurer la mauvaise fortune.

Le second Théâtre-Français a donné, il y a quelques jours, une charmante comédie en deux actes, intitulée les *Deux jeunesses*. Vieille pièce, style rococo, se sont dit quelques-uns, et que vient faire ici ce vieux débris de l'école de Scribe? Vieille pièce tant qu'on voudra; mais, si elle porte son âge, elle a l'esprit et la gaîté, et nous a fait regretter le temps où l'on riait au théâtre. Aujourd'hui, nous ne savons plus ce que c'est que la comédie; intéresser par des situations plaisantes, par la peinture des caractères, est au-dessus de nos forces, et il faut toujours que de grosses ficelles de drame viennent consolider ces édifices si fragiles. Que sont devenus ces vaudevilles gais et légers, ces chansons joyeuses et spirituelles qui avaient rendu populaires la scène des Variétés et celle du Palais-Royal! *La Grande Duchesse de Gérolstein*, *la Vie parisienne* ont usurpé cette place qui n'était pas la leur, et le public ne s'en est pas même aperçu.

Dans les *Deux jeunesses*, pour revenir à l'Odéon, MM. Potron et Nitot ont fait une satire très-juste et très-méritée de la jeunesse du jour. Où sont les héritiers de ces Français qu'on appelait jadis les hommes les plus galants et les plus spirituels de la terre? Si, du moins, il y avait une compensation, et si nos mœurs avaient retrouvé en réserve ce qu'elles ont perdu en charme et en agrément; mais hélas! pour être moins galants que nos pères, nous n'en sommes pas plus moraux. Certainement ils étaient ridicules, ces jeunes marquis frisés, musqués, pomponnés, mais ils avaient gardé encore, dans une certaine mesure, le respect et le culte de la femme. Croit-on que nos gandins (nos *petits-crevés*, puisqu'on les appelle ainsi) soient bien sympathiques avec leurs chevaux, leurs cocottes, leur égoïsme étroit et calculateur? S'ils ne sont pas ridicules, c'est que le plus souvent ils deviennent odieux. C'est ce que se dit l'héroïne de la comédie nouvelle, puisqu'à son fiancé, indifférent et sceptique malgré ses vingt-cinq ans, elle est sur le point de préférer un oncle de cinquante ans; mais, comme dit le poëte :

> Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
> Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente;
> L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.

La jeunesse ira toujours à la jeunesse : aussi la jeune fille épouse son fiancé, et les auteurs nous font espérer qu'ils seront heureux en ménage. Le spectateur ne partage pas cette illusion; mais il s'est amusé, et c'est tout ce qu'il lui faut.

Dans les autres théâtres, rien d'important à signaler. Le Vaudeville a repris avec succès *la Dame aux camélias*; la Gaîté, veuve de miss Menken, a donné *le Testament d'Élisabeth*, drame en cinq actes, où l'histoire est écrite comme on l'écrit au boulevard. Quant au reste, le mieux est d'écrire comme au bas des feuilletons : « La suite au prochain numéro ».

Ch. d'Helvey.

Notons, d'après la *Vie parisienne*, quelques toilettes de soirée, entrevues par un de ses chroniqueurs les plus fantaisistes :

Voici d'abord une sorte de casaquin de mousseline très-claire sur un corsage décolleté vert pâle; deux rangées de menues basques superposées, brodées sur chaque fil; manches plates, avec une sorte de parement, dans le goût des retroussis du XVIIIe siècle, relevé d'une broderie touffue, pareille aux arabesques des basques. Ceinture satin vert d'eau, flottante. Les cheveux, qui sont d'un blond tendre, regaillardis d'une pincée de poudre grise et d'un ruban vert.

Voici une créole, et brune en conséquence : sous le corsage blanc, tout uni, se découpe une sorte de ceinture en satin jaune, mais d'un jaune doux, ambré, qui vient se fondre, en quelque sorte, dans la couleur mate et chaude des épaules, qui, nues, sembleraient un peu bistrées, mais sous cette gaze, prennent des tons d'aurore.

Voici les plus jolies épaules du monde et les plus singulières...

La jupe est en fourreau et le corsage montant, jupe et corsage pareils en mousseline blanche : sous l'étoffe, transparaissent de longs rubans de satin, pris dans un pli, et qui, placés verticalement, semble autant de « Suivez-moi, jeune homme » emprisonnés sous une couche de glace liquide. Les rubans sont roses, d'un rose pâle et fugitif, en quelque sorte, qui semble assorti à la tendre couleur des épaules; à la taille, une ceinture rose et tous les rubans venant se terminer sur la traîne, par une rose. — A. D.



LES SEPT ÉTOILES DE BOHÊME

(NOUVELLE—SUITE.)

Il ajouta enfin que, si le conseiller venait lui-même à Pilsen, à coup sûr son idéal serait surpassé.

— Toutefois, continua-t-il, je ne suis pas fâché qu'il ne soit pas venu aujourd'hui.

—Vous dites que vous êtes content qu'il ne soit pas venu aujourd'hui? répéta le maître d'hôtel, en ouvrant les oreilles et les yeux; comment entendez-vous cela?

— J'entends par cela, répondit le voyageur, satisfait de tenir un chapitre où il lui était permis de donner cours à sa mauvaise humeur, j'entends par cela que tout n'eût pas été satisfaction pour lui.

Le père Weinlich écarquilla un peu plus encore ses paupières, et son interlocuteur, sans se laisser décontenancer, continua :

— Je connais intimement mon ami Stéphen, et l'habitude, par exemple, de faire recevoir les étrangers par mademoiselle Séraphita le choquerait certainement beaucoup. Il est très-sévère sur les moindres actes d'une demoiselle, — trop sévère, je le reconnais; — mais je vous en parle comme si je l'entendais s'exprimer lui-même; ces pratiques, à son point de vue, sont absolument en opposition avec la retenue qui convient à une jeune fille.

— Je l'entends aussi, dit le Weinlich avec un sourire forcé, quoique je ne l'aie jamais vu, car sa bonne grand'mère tenait exactement le même langage. Sur ce point, j'ai toujours eu maille à partir avec elle.

— Vous voyez bien!... dit le jeune homme.

Il était intérieurement ravi que d'autres, et surtout une personne dont il tenait la mémoire en si grand respect, eussent trouvé cette conduite choquante.

— Oui, oui, reprit l'aubergiste, c'était son avis et celui de plusieurs personnes encore; il est aisé de parler et de blâmer quand on est dans du coton, et qu'on ne connait pas les exigences de la vie! — Avouez-le, monsieur, il ne vous a pas été désagréable de vous voir reçu, en arrivant, par une jolie fille bien élevée et de bonnes manières?

— Pas désagréable, monsieur Weinlich, se récria le jeune homme! eh! certes, en elle-même, une telle réception est ravissante; mais...

— Tout dépend de la première impression en ce monde, répondit le père Weinlich, flatté de cette exclamation. — Lorsqu'un étranger arrive dans un hôtel, et que personne ne s'en occupe, ou que des domestiques et même les maîtres le reçoivent d'un air indifférent, rechigné, aurait-on le droit de lui en vouloir s'il faisait volte-face sur-le-champ pour chercher gîte dans la plus médiocre auberge, où le maître de la maison l'accueillerait du moins amicalement? — Autrefois, lorsque ma femme était jeune, ce soin lui revenait. Maintenant, c'est le tour de Séraphita, et je puis dire que le procédé a constamment réussi. Les étrangers se sont toujours regardés chez moi comme chez eux; ceux qui y sont descendus une fois y sont fidèlement revenus, car ils se considèrent comme des membres de la famille.

— Fort bien! dit le jeune homme d'un air froissé; — reste à savoir si le futur mari de mademoiselle votre fille serait curieux d'avoir une si nombreuse parenté?

— Quand ma fille aura un mari, répondit M. Weinlich, celui-ci fera comme il l'entendra. En attendant, il faut qu'elle fasse comme je l'entends, et...

— C'est très-juste, interrompit son interlocuteur; cependant vous ne nierez pas que cet usage n'expose souvent une aussi jolie personne que votre fille à des impolitesses, pour ne rien dire de plus...

— Des impolitesses!... Un bonjour rendu cordialement, un sourire galant répondant à la bienvenue sont-ils donc des impolitesses?

Notre héros en avait assez.

Il lui tourna brusquement le dos, et se disposa à gagner sa chambre sans dire bonsoir à personne.

Un dernier crève-cœur lui était réservé. Depuis la fin du souper, divers jeunes gens de la ville étaient arrivés successivement dans la salle et formaient un cercle joyeux, petillant de gaieté et de verve.

Séraphita, s'étant approchée d'eux, tendit son front à un petit jeune homme en habit vert, qui lui présenta en même temps un verre de vin de France, qu'elle accepta en riant, dont elle se servit pour trinquer à la ronde et où elle trempa légèrement sa lèvre grenadine.

Notre infortuné légataire s'esquiva, blessé au fond de l'âme.

Le conseiller dormit d'un sommeil agité de rêves divers que dominait tour à sour, souriante ou piquée, l'aimable figure de Séraphita.

Il tressaillit à un certain moment au bruit de sa porte qui s'ouvrait, laissant passage à la lumière et à une sorte de chant bizarre entrecoupé par le cliquetis des grelots et les sombres éclats du tambour de basque, concert en plein vent donné par des zingari dans la cour de l'hôtel.

Krantz, un valet de la maison, chargé d'un plateau et d'une lettre, venait le prévenir qu'il était dix heures, et que la personne qui avait apporté le billet était déjà revenue deux fois chercher la réponse.

Stéphen fit poser le plateau et le café au lait sur la table de nuit, et saisit le billet avec une vivacité qui trahissait une impatience, un pressentiment.

C'était un message mignon, cacheté avec goût; l'adresse indiquait une main féminine.

Le billet était de la générale de Wiefland, l'amie intime de feue sa mère.

La générale lui disait qu'elle venait d'apprendre, par hasard, de Zwicker, son arrivée à Pilsen; que puisqu'il était une connaissance particulière et le représentant du conseiller Brucker, elle avait à l'entretenir au sujet des affaires de ce dernier; elle le priait, en conséquence, de l'honorer d'une visite le plus promptement possible.

Une telle lettre ne permettait pas à un homme comme il faut de différer.

Stéphen se hâta de se disposer pour se rendre à cette invitation, et descendit de sa chambre.

Comme il franchissait la grande porte de l'hôtel, il vit deux voitures arrêtées pour recevoir, l'une M. Weinlich, son épouse et deux dames; l'autre, Séraphita, le major et les deux Anglais.

— Où va donc ce monde? demanda-t-il à Krantz.

— Ce sont les patrons et ces messieurs et dames qui vont faire une partie de campagne, fut-il répondu.

Il s'était cru guéri!... Les deux voitures lui passèrent sur le cœur et le lui broyèrent à chaque tour de roue.

— Bonjour, monsieur le dormeur!...

Séraphita lui lança cette raillerie d'un air amical, au milieu d'un sourire, en lui envoyant un petit geste provocateur au moment où elle disparaissait à l'angle de la rue.



Jamais elle n'avait été si fraîche; jamais sa voix n'avait été si pure et si enjouée.

Et elle était assise auprès du major, en face des deux Anglais! — Il grinça des dents de la voir oublier à ce point ce qu'elle se devait à elle-même et au sexe auquel elle appartenait.

La vérité est qu'il n'était pas moins furieux contre lui-même d'attacher encore de l'attention à la conduite de cette adorable et coquette enfant.

— Les femmes! les femmes! murmurait-il à demi-voix; la meilleure ne vaut rien!

Et, dans ces belles dispositions, il se rendit à l'adresse de la générale.

XII

LE PORTRAIT EN DEUIL.

Ce n'était pas une maison, ni un hôtel, c'était un palais.

Des deux côtés de l'escalier, couvert d'un fin tapis, une double rampe d'arbustes en fleurs; des lustres et des girandoles de cristal de roche, des murs revêtus de marbre; tout ici respirait la plus parfaite élégance; — il y régnait une sorte de calme, de recueillement, comparable à celui d'une église.

Cette paix sereine, cette tranquillité douce firent au visiteur le plus grand bien. Il sentit se fondre l'exaspération de ses nerfs; son cerveau se détendit; une fraîcheur généreuse calma les battements de ses tempes. Il lui sembla renaître.

Un serviteur à cheveux blancs lui avait demandé son nom et s'était rendu à l'antichambre.

Il entendit ouvrir deux ou trois portes, avant d'arriver à l'appartement de la générale.

L'accès de la femme si difficile ici, — et celui de Séraphita si aisé! — Comme l'avantage était du côté de la générale!

Il venait à peine de déclarer que les femmes ne valaient rien en masse; et, sur ces simples impressions, il en exceptait madame Wiefland, gagné par la discrète solitude où elle paraissait vivre; — puis, n'avait-elle pas été l'amie de sa mère?

Déjà calmé, il commençait à pardonner à Séraphita son geste malicieux et son « Bonjour, dormeur! »

Si elle avait su, la coquette enfant, que c'était à cause d'elle qu'il s'était endormi à deux heures du matin, et, par suite, levé si tard, elle ne lui aurait certainement pas lancé si étourdiment sa raillerie.

Si, au moins, elle n'avait été en compagnie de ces trois déplaisants personnages, — juste les trois! Il n'y manquait que le petit monsieur à l'habit vert!

Une jeune et brune femme de chambre apparut, l'invita à la suivre, et ouvrant un cabinet, le pria d'y attendre madame la générale; puis le laissa seul.

Les murs de ce retrait étaient couverts de portraits de famille.

Là se montraient les images du bon vieux temps. Dans tous les traits des femmes et des jeunes filles, on lisait la pudeur de leur époque, les mœurs pures et la décence de la maison. Il n'était pas une de celles qui s'offraient là aux regards, fidèlement reproduites, à laquelle on eût osé prêter le caprice incessant, le frivole badinage d'une Séraphita.

Quel éloquent contraste! — Oui, c'étaient véritablement des femmes, celles-là! Leur intérieur était leur patrie, leur empire; elles vivaient chez elles, et n'eussent jamais consenti à courir les chemins avec les trois premiers venus.

Quel air pudique et respectable dans cette noble femme, en grands vêtements de cour; que de décence et de dignité en cette ravissante jeune fille en robe blanche! Que de convenance et de perspicacité dans cette fière dame en robe noire! Comme elle apparaît chaste et pudique, jalouse de l'honneur de la famille, celle que voilà, enveloppée d'une mantille de dentelle!

Quelles effluves de vertu et de piété s'échappent des traits angéliques de cette jeune et jolie... Grand Dieu!... ce n'est pas un prestige, une erreur!... Cette jeune fille, c'est sa mère, au temps de ses beaux jours!...

Le cadre était orné d'une couronne d'immortelles et de vergiss-mein-nicht entrelacés et réunis par un nœud de crêpe.

Cette image lui souriait mélancoliquement; et il se tenait devant elle, en proie à la plus profonde émotion.

Hors d'état de maîtriser les larmes qui lui montaient aux yeux, il joignait les mains, et du plus fervent de son âme:

— Ma mère!... ma chère mère!... prononça-t-il.

Plus il considérait cette toile, plus elle prenait vie. Il se sentait attiré vers elle, et se reportait pieusement au temps de son enfance, alors qu'elle était sa seule amie. — Depuis sa mort, hélas, il ne l'avait pas remplacée!

On poussait la porte.

Il se tourna vivement vers la fenêtre en essuyant ses larmes, pour ne pas trahir devant la générale l'émotion qui l'avait si inopinément saisi.

Elle entrait; déjà elle ouvrait la bouche pour s'excuser d'avoir si longtemps fait attendre monsieur le secrétaire intime. Mais à peine le premier mot prononcé, elle s'arrêta, et lui adressant un regard pénétrant et affectueux.

— Stéphen, s'écria-t-elle, tu ne joueras pas la comédie avec moi, sans doute!... Stéphen, mon enfant, sois le bienvenu! — Vis-à-vis de ce portrait tu essayerais en vain de renier ton origine. Ce sont les mêmes traits... Il me semble revoir Johanna!

Qui eût pu, en présence de ces mots, de ces élans de cœur, persister à jouer le rôle d'un étranger! En présence surtout du portrait de sa mère qui, maintenant, souriait doucement à cette scène?

Non, les sentiments de notre ami débordaient.

Attendri, confus, les yeux encore humides, il saisit la main de la générale, qu'il baisa avec émotion.

Mais elle l'attira dans ses bras, et les yeux fixés sur le portrait de sa mère, elle dit:

— O ma chère Johanna, mon unique et constante amie, que n'es-tu ici, entre nous deux?... De la paix où tu reposes, du moins bénis-le à mes côtés! Au cœur d'une mère, il n'y a rien de si doux que la fierté inspirée par un enfant venu à bien!... Pourquoi la mort t'a-t-elle ravi sitôt cette joie en ce monde, cette récompense de ta vertu!... — Oui, continua-t-elle, en le considérant avec complaisance, c'est elle, trait pour trait. Les hommes, dit-on, qui ressemblent tellement à leur mère sont ordinairement bons et doux, alliant la vigueur et la gravité de leur sexe à la bienveillance du nôtre. Ils sont destinés à être heureux, et c'est juste, car le bonheur ne repose que sur la vertu; mais plus encore, s'ils joignent à ces qualités de l'âme un extérieur engageant. Un jeune homme beau et bien tourné gagne vite en sympathie, et quand il hérite de sa mère la pureté des mœurs, la pitié, la délicatesse de sentiment, l'estime de ses concitoyens, aucune condition de réussite dans la société ne saurait lui faire défaut. — Mais, Stéphen, reprit-elle, je te tutoie: un conseiller de Régence! un fonctionnaire appelé à gouverner les gens et le pays!...

— Madame, dit-il suppliant, conservez-moi ce *toi* familier, c'est pour moi un précieux titre de bonheur et d'honneur!

— Cher Stéphen, tu le veux?...

— Votre bienveillance est le meilleur héritage de ma mère. Prenez sa place, vous qui fûtes son amie la plus fidèle. Remplissez le vide qu'elle a laissé dans mon affection; dans ma vénération; ne me dites jamais que *toi*; regardez-moi comme votre fils, ma seconde mère!...



XIII

TOUTES OU PAS UNE.

Lorsque l'attendrissement de cette reconnaissance se fut peu à peu calmé, les premières questions de la générale tombèrent sur le but du voyage de Stephen, sur sa prochaine entrée en jouissance de la succession de sa grand'mère, et sur les raisons qui l'avaient porté à se revêtir d'un nom d'emprunt.

Madame de Wiefland était une nature droite et franche ; tout ce qui frisait la dissimulation lui était antipathique. Elle se montra d'abord peu disposée à applaudir à ce déguisement.

Mais quand le jeune homme lui eut appris les bavardages de Sandlers et les incidents connus du lecteur, elle fut la première à approuver l'idée qu'il avait eue de s'affubler du pseudonyme de Straguro, pour se produire comme subrogat de lui-même.

Plus préoccupé de l'histoire du mariage et des opinions de l'aïeule à ce sujet que de toute sa succession, il mit bientôt la conversation sur le fameux billet cacheté.

La générale dressa les oreilles, fort troublée et fort mécontente de voir qu'il en avait connaissance. Elle se plaignit de l'indiscrétion de certains hommes, que le respect des affaires même les plus sérieuses ne saurait contenir.

Comme elle pouvait affirmer par serment que, de sa part, pas un mot n'avait été prononcé sur ce point, il fallait que le secret eût été violé par d'autres. — Mais par qui ?... — Elle ne classa pas Sandlers parmi les plus réservés, lui qui en avait parlé publiquement à une table d'hôte !

Quant à elle, même à présent que ce secret était ébruité, elle voulut se tenir dans une discrétion entière. Elle déclara n'en pas savoir plus que les autres sur le contenu du billet, et surtout ne pas connaître la jeune fille que l'aïeule eût aimé à voir devenir la compagne de son petit-fils.

Sentant qu'il n'osait la presser davantage, par une délicatesse bien naturelle, et qu'elle appréciait, mais qu'il mettait une certaine importance, une sorte de scrupule, à l'accomplissement de ce vœu, elle lui dit, non sans trahir un assez grand embarras :

— Puisque tu veux que je remplace ta mère, cher Stéphen, écoute mes conseils. Calme tes inquiétudes, rassure ta conscience. Ne te laisse pas influencer, dans ton choix, par cette disposition de ton excellente aïeule. Je ne sais au juste qui elle avait en vue, mais ce que je peux te donner comme certain, c'est qu'elle n'a pas entendu te laisser un ordre à cet égard.

Elle était trop prévoyante, elle connaissait trop le monde et la nature humaine, pour stipuler une exigence de cette espèce. Si ton cœur est encore libre, choisis librement, sans préoccupation, celle qu'il préférera, ici ou ailleurs. Les revenus de cent mille florins que tu toucherais, dans le cas où tu rencontrerais juste la personne qu'elle avait en vue, ne sauraient peser dans la balance, puisque le riche héritage que tu recueilles te permet de t'en passer.

— Vous avez raison, madame, répondit-il, sans se laisser entièrement gagner par ce discours, vous avez raison, cette considération ne saurait influer sur ma détermination, car, dans le cas même où ces revenus m'échoieraient, j'y renoncerais en faveur des pauvres.

— Bien, mon cher Stephen !...

— Mais, poursuivit-il, je tiens à me conformer, autant qu'il est en moi, au désir d'une personne qui s'est constamment occupée de mon bonheur ; je me ferais d'éternels reproches si mon choix tombait sur une jeune fille que sa volonté...

— Ce n'était pas sa volonté, interrompit la générale, mais un simple souhait. — Combien l'indiscrétion de ce Sandlers me cause de déplaisir !... Tu ne devais rien apprendre de toute cette histoire qu'après tes fiançailles ! Enfin, puisque tu le sais, et que tu supposes que madame de Milborn avait en vue quelqu'un de ce pays, je veux que tu voies toutes nos demoiselles. Avant même que tu n'écrivisses à l'exécuteur testamentaire, j'avais conçu l'idée d'un bal auquel ne devait manquer aucune de celles qui appartenaient au cercle de ses connaissances. En y réfléchissant, je suis ravie que tu aies pris un nom supposé, car avec tes avantages extérieurs, — ne rougis pas comme un enfant, tu es très-beau garçon, dit-elle en souriant, — et, ce qui vaut mieux, avec la réputation honorable qui t'a précédé et la grande position de fortune, si tu te fusses présenté sous ton véritable titre, tous les parents, jaloux de posséder un pareil gendre, ce qui est fort excusable, t'auraient montré tant et de si séduisantes filles, qu'un choix fût devenu un véritable tourment. Le temps de ton deuil est expiré : d'ici en huit, nous serons précisément à l'anniversaire de ta naissance, au 7 du mois, et je veux le fêter de la façon la plus opportune. Ce jour-là, je donne un bal, bal d'inspection ! et je t'y invite. Mais son but doit rester secret entre nous deux. Tu trouveras parmi nos belles des jeunes filles très-intéressantes : ne te laisse pas dominer par l'idée que tu dois choisir une d'entre elles. Si aucune ne te plaît pour te faire souhaiter de faire ample connaissance, retourne tranquillement à la capitale, agis comme si tu n'avais jamais entendu parler du billet de la grand'mère. De cette manière, je te l'affirme en son nom, tu rempliras le mieux ses volontés.

Le grand bal faisait peur au jeune héritier.

Si le hasard l'eût amené au milieu d'un cercle de ce genre, il eût vraiment pris plaisir à voir défiler devant lui toutes les beautés de Pilsen. Mais de cette autre façon, avec la générale pour confidente !... elle épierait ses regards, ses gestes, ses paroles, et sous la contrainte qu'il en ressentirait, aucune de ces demoiselles ne lui plairait.

Toutefois, madame de Wiefland comptait avec trop de complaisance sur les résultats de sa fête, pour qu'il tentât de l'en dissuader. En effet, ayant voulu lui faire entendre qu'il serait peut-être mieux de réunir seulement les sept jeunes filles qui passaient à tour de rôle une semaine auprès de madame de Milborn, elle lui dit en riant :

— Non pas, non pas ? Il faut qu'elles viennent toutes, toutes, ou pas une !

Il n'osa répliquer, et convint de bonne grâce de l'espèce d'embarras et d'appréhension où le plongeait la perspective de se trouver au milieu d'un tel essaim de beautés, absolument comme Télémaque parmi les nymphes de Calypso.

Mais cette insistance de la générale lui fit supposer bien à tort peut-être, que madame de Wiefland connaissait parfaitement la jeune fille que la défunte avait eue en vue, et que cette jeune fille n'appartenait pas à la pléiade des Sept étoiles.

XIV

L'INCENDIE.

Il se trouva que, sans qu'il s'en fût aperçu, Stephen avait passé la journée entière chez la générale.

Le temps s'était envolé sans qu'il le sentît fuir, enchaîné qu'il était par la conversation attachante et délicate de madame de Wiefland, qui l'entretenait avec sa tendre cordialité, de sa chère mère et de sa bonne mais singulière aïeule.

Elle ne le laissa partir, enfin, que sur sa promesse de venir dîner avec elle, tous les jours, pendant sa halte à Pilsen.

Il promit, se réservant intérieurement, de ne pas prendre d'engagement pour l'avenir.



En rentrant à l'hôtel, il s'informa de M. Weinlich, et Krantz lui apprit que ni lui ni ses compagnons de promenade n'étaient encore de retour, ce qui l'inquiétait, car de gros nuages s'amoncelaient à l'horizon et présageaient un orage.

Le jeune voyageur apprit alors que M. Weinlich possédait à la campagne une petite propriété, où il conduisait fréquemment ses hôtes. On y donnait, en outre, rendez-vous à quelques autres personnes, et l'on y faisait des parties qui se prolongeaient ordinairement fort tard, — le tout, cela va sans dire, aux frais des étrangers.

Par une conséquence naturelle, plus le père Weinlich baissait dans l'estime de Stephen, plus il se montrait disposé à l'indulgence pour Séraphita.

Avec un père de cette sorte, qui aurait spéculé sur les choses les plus saintes, comment une jeune fille, sans expérience et sans force eût-elle résisté à des entraînements qui flattaient sa coquetterie native?

En ce moment le bruit de plusieurs voitures roulant sur le pavé de la rue se fit entendre. C'étaient les deux calèches qui ramenaient les excursionnistes.

Stephen descendit, et, du seuil de l'hôtel, constata tout d'abord que Séraphita était à présent à côté de sa mère, avec deux autres dames.

Il s'avança obligeamment pour lui offrir la main; elle lui tendit la sienne, s'appuya sur lui, comme s'appuie un oiseau et sauta à terre.

— Vous avez passé une bonne journée? lui demanda-t-il.

— Oh! fit-elle de façon à n'être entendue que de lui, avec une petite mine ; bonne! Nous espérions que vous seriez venu nous rejoindre ; M. Krantz ne vous l'a-t-il pas dit?

— Il n'a pas pu ; je suis resté dehors jusqu'à ce moment. Mais vous disiez ?...

— Un ennui mortel! Ces deux messieurs anglais n'ont pas desserré les dents pour dire autre chose que *yes* et *very well*. Encore, fallait-il leur arracher ces mots.

Quel baume pour la cicatrice déjà en voie de guérison de notre ami! Séraphita lui paraissait bien plus convenable que la veille; le dernier soupçon s'effaça de son cœur.

Fatiguée de l'excessive chaleur de la journée, mademoiselle Weinlich ne resta pas à souper. C'est dire que Stephen ne fit pas long séjour à table, et ne tarda pas à se mettre au lit, plus calme et incomparablement plus satisfait de lui-même et des autres que la veille.

Il fallait son extrême lassitude pour dormir, par la température accablante qu'il faisait. Mais il ne dormit pas longtemps. Des coups de tonnerre violents et continus le réveillèrent.

L'orage, qui menaçait depuis l'après-midi, venait d'éclater ; éclair sur éclair, roulement sur roulement, la pluie, la grêle, le vent tourbillonnaient avec fracas. On entendait craquer les cloisons, choir les tuiles ; c'était un cataclysme.

Cette horrible bourrasque se calmait à peine, qu'un autre fléau lui succéda.

Les cris : « au feu! au feu!... » retentirent ; le tocsin sonna à toutes les églises, les tambours de la garnison battirent la générale; c'était un tumulte, un vacarme effroyable.

Stephen sauta en bas de son lit, ouvrit sa fenêtre et demanda où était le feu.

Une foule de gens couraient en désordre par la rue ; nul ne l'entendit ou ne jugea à propos de s'arrêter ni de lui répondre. D'autres plus complaisants ou moins pressés lui crièrent à la fin qu'eux-mêmes ne le savaient pas.

Il allait descendre, quand, du haut de la rue, il vit arriver au grand trot une pompe éclairée par plusieurs torches.

— Voilà la vieille pompe de la ville, cria-t-on sous sa croisée, lorsque l'énorme machine passa.

Et, tout en haut de cette pompe, se tenait, le tuyau dans la main gauche et une torche dans la main droite, son ancienne connaissance, le petit et gros Zwieker, l'honorable capitaine des pompiers, encore en robe de chambre, un casque sur la tête et le salsifis au dos.

Si le jeune voyageur avait bien compris ce héros donnant un ordre à ses subordonnés, le feu était à Herfeld.

Il prit à peine le temps de s'habiller, se précipita à travers l'escalier, et demanda à Krantz, qui vint à sa rencontre sous la porte, de lui procurer une voiture et des chevaux.

Il n'y avait de disponible que le cheval de selle du patron.

Il le fit harnacher en toute hâte, et le lança au grand galop sur la trace de la pompe de la commune.

Hélas! il n'avait que trop bien entendu le commandement du capitaine Zwieker! Herfeld, le village le plus florissant des environs, était en feu.

A mesure qu'il dévorait l'espace, le tableau devenait plus effrayant. Au fond, les premières clartés de l'aube; de l'autre côté de l'horizon, les sombres nuages de la tempête, à moitié déchargés ; dans l'espace, de pâles sillons d'éclairs ; au zénith, de tranquilles étoiles scintillant par éclaircies, à travers un voile brumeux ; devant lui, le feu furieux, des flammes ardentes se tordant et atteignant jusqu'au ciel, des nuages d'une fumée épaisse et rougeâtre, roulant de maison en maison, sous les bourrasques du vent.

Partout, le fracas des pompes et des tonneaux d'eau courant en hâte sur la chaussée, au milieu de cris d'angoises, arrivant du village.

L'anxiété de savoir où porter les premiers secours ; la douleur de voir anéanti le bien de tant de braves gens, auxquels il devait porter intérêt, tout cela faisait sur le petit-fils de madame de Milborn une cruelle impression.

Lorsqu'il arriva, plusieurs habitations étaient en cendres.

Il courut à droite et à gauche, pendant plusieurs heures, se mêlant à tout, prêtant son aide, chariant, puisant de l'eau, disputant au fléau tout ce qu'on pouvait lui disputer.

Enfin, l'élément furieux fut vaincu.

Il faisait jour.

Quel spectacle le soleil vint éclairer! Vingt-trois grands bâtiments, parmi lesquels le charmant café où Stephen s'était arrêté l'avant-veille, n'offraient à l'œil consterné que des monceaux de débris, d'où s'échappaient des filets de fumée et d'où jaillissaient des fusées d'étincelles.

Très-peu des incendiés, surpris par le désastre au plus profond de leur sommeil, avaient pu sauver quelques épaves. La plupart avaient tout perdu.

Ils se tenaient hâves, atterrés, demi-nus devant les ruines fumantes de leurs anciennes demeures. Les uns pleuraient à chaudes larmes, d'autres se tordaient les bras, quelques-uns n'avaient plus la force ni le sentiment.

Les parents se cachaient la face pour ne pas voir leurs enfants sans habits, demandant du pain. — Les infortunés, tombés subitement du bien-être dans la misère, n'avaient rien pour soulager ces pauvres petits.

XV

JOHANNA.

Le moment était venu pour le jeune conseiller de déposer son incognito.

Son intention était, aussitôt que ces braves gens seraient remis un peu, de les faire appeler par le syndic et de les réunir autour de lui.

Il voulait leur dire qu'il était l'héritier de leur ancienne

propriétaire ; qu'avec ses biens il avait hérité de ses devoirs ; que son premier soin serait de réparer, selon ses forces, le coup dont ils venaient d'être frappés.

A cet effet, il se dirigeait déjà vers la demeure du magistrat.

Elle était entourée de malheureux.

Au milieu des groupes les plus désolés se tenait, éclairée par les premiers rayons du soleil, une jeune fille, pareille au génie de la Charité, donnant à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, des vêtements à ceux qui en manquaient, trouvant des paroles de consolation et d'espoir pour les plus cuisantes douleurs.

Derrière elle étaient trois charrettes chargées de pain, de vin, de toutes sortes de provisions et d'effets d'habillement. Plusieurs personnes sous ses ordres en faisaient la distribution.

Les secours prompts de cet ange bienfaisant étaient d'autant plus précieux à ces infortunés, qu'au premier moment ils s'étaient abandonnés plus complétement au désespoir.

Aussi se pressaient-ils contre la jeune fille, baisant le bas de sa robe et sa main libérale, la couvrant de ces larmes de joie et de reconnaissance que nous arrache le secours inattendu de la Providence, au moment de nos plus poignantes misères.

Le plan qui germait dans l'esprit de Stephen, l'adorable enfant l'avait exécuté ; ce qui chez lui était une intention, chez elle était un fait accompli.

La joie de la charité brillait dans tous ses traits ; mais pénétrée et saisie de toutes les misères qui restaient encore à adoucir, ses joues étaient mouillées de pleurs.

Elle cherchait, avec une humble modestie, à se soustraire à ces démonstrations de reconnaissance, affirmant, avec une indicible douceur, qu'elle n'avait obéi qu'au strict devoir de l'humanité annonçant que son père avait promis d'envoyer encore d'autres secours, et exhortant ses protégés à conserver leur confiance dans la bonté de Dieu et dans la bienfaisance des hommes.

Puis, cherchant tous les moyens de ranimer leur courage, par l'espérance, par la perspective des jours meilleurs, elle dit au cercle qui l'entourait à genoux, comme un chérubin porteur de la bonne nouvelle :

— Mes amis, votre nouveau propriétaire doit arriver prochainement. Si sa réputation est fondée, et tout indique qu'il en est ainsi, il n'a pas seulement hérité de la richesse de votre bienfaitrice, mais aussi de son cœur, de son inépuisable charité, de sa commisération aux misères d'autrui. Mon père le verra, lui parlera pour vous, et s'il est ce qu'il doit être, vous pouvez compter sur l'aide la plus prochaine, sur les moyens les plus propres à vous soulager. Ne désespérez pas ! Levez vos mains vers Dieu ! là où l'affliction est plus grande, il est toujours le plus proche !...

Profondément remué par cette pieuse exhortation, pénétré de ce jugement favorable exprimé sur lui par ces lèvres dont l'éloquence venait du cœur, le jeune conseiller se tourna vers son voisin, qui paraissait être un bourgeois de Pilsen, et lui demanda quelle était cette jeune fille.

— Je n'en sais rien, répondit cet homme, mais c'est un ange à coup sûr. Tenez, monsieur, j'en ai les larmes aux yeux.

Et cet homme, fouillant dans sa poche, prit tout l'argent qui s'y trouvait et se mit, à l'exemple de la jeune fille, à le distribuer aux incendiés.

Celle-ci paraissait se disposer à partir, promettant de revenir bientôt, et distribuant aussi pour ses adieux quelque argent comptant.

Mais quoique les aumônes eussent semblé jusqu'alors comme les pains de l'Évangile, se multiplier entre ses doigts, elle demeura attristée et fort confuse, quand elle eut tout donné, de voir plusieurs mains se retirer sans avoir rien reçu.

Stephen, qui n'avait perdu ni un de ses gestes, ni une de ses impressions, se fit vivement place, s'approcha et glissa sa bourse pleine d'or dans la main du charitable archange.

Il voulut accompagner son offrande de quelques paroles ; mais lorsqu'il la considéra de plus près, qu'il rencontra ses yeux pleins d'âme, qui lui demandaient qui il était, pour offrir un don princier à des malheureux, étrangers pour lui ; il la vit, dans un trouble angélique, chercher des mots pour le remercier en leur nom, sans en trouver, dominée qu'elle était par l'émotion ; lorsque enfin leurs regards se croisèrent, à son tour il se sentit incapable de rien dire. Il reconnut que la bouche était plus subordonnée à la tête qu'au cœur.

Bien décidé à obtenir la solution de ce problème, il s'adressa cette fois à une paysanne qui se trouvait à côté de lui et renouvela sa question :

— Quelle est donc cette jeune fille?...

— Cette demoiselle, mon petit monsieur, répondit la paysanne, c'est mademoiselle Johanna, la fille de l'inspecteur des forêts, qui demeure là-bas à Bissengen.

Il ne poussa pas l'interrogatoire plus loin. Tout son attention était pour la jeune fille, qui, se tournant, le regard scintillant de bonheur, vers ses protégés, leur disait de mettre plus que jamais leur espoir en l'assistance divine, qui venait de donner à ses promesses un commencement d'exécution.

Elle distribua alors le contenu de la bourse de Stephen avec un bienveillant discernement, et, à ceux qui voulaient la remercier, elle montra le jeune homme, qui se tenait à l'écart pour jouir de cette scène.

Ces infortunés s'approchaient, et il se disposait à décliner leurs actions de grâces, quand une jeune femme, hors d'haleine, épuisée, pâle comme la mort, se tordant les mains, se précipita aux pieds de la miséricordieuse aumonière en criant d'une voix qui déchirait l'âme :

— Mon enfant !... mon enfant !... du secours !... pour l'amour de Dieu, du secours !...

Stephen, saisi de crainte et de pitié, reconnut en cette infortunée la maîtresse du café où deux jours auparavant il avait pris un verre d'ale.

Il se rapprocha et se joignit à la jeune fille pour la relever et tâcher d'en obtenir des éclaircissements.

Mais, dans son trouble, dans son désespoir, elle ne comprenait rien, ou plutôt ne comprenait qu'une chose et exhalait son émoi en répétant plus fort :

— Mon enfant !... mon enfant !...

Les deux jeunes gens devinèrent, plutôt qu'ils ne l'apprirent, que dans la première alerte de la nuit, elle avait cru que son mari, qui avait pris la fuite, la tête égarée par l'effroi, avait emporté leur petite fille avec lui. Mais elle s'était bientôt convaincue du contraire.

— Je voulais, continua la malheureuse mère, par phrases entrecoupées, n'ayant plus en quelque sorte ni larmes ni voix, je voulais m'élancer dans l'incendie ; on m'en a empêchée ! On disait que ma sœur avait emmené l'enfant à la ville. — Je laisse brûler la maison et cours à la ville. Ma sœur est là ; elle a sauvé notre argent et nos objets précieux, mais mon enfant, point ! — Je reviens ; la maison est à moitié consumée, je demande mon enfant aux voisins, aux pompiers, à tout le monde... personne ne me répond, personne ne sait ce que je veux dire ! Il ne me reste qu'à me précipiter dans le brasier, on m'arrête de nouveau, on me dit que je suis folle !... — Johanna ! généreuse et sainte Johanna, vous, on vous écoute ! ce que vous dites on le fait ! Dites-leur de me laisser libre ! Mon Dieu, est-ce qu'on a le droit d'empêcher une mère de tirer son enfant de l'abîme, qu'elle soit morte ou vivante !...

Elle embrassait les genoux de la jeune fille, implorant sa protection et criant de sa voix épuisée :



— Laissez-moi !... laissez-moi rejoindre ma petite fille : son berceau est derrière ce mur que la flamme vient d'atteindre ; mais, voyez, voyez... ce mur, il va s'écrouler !...

De tous les épisodes de la nuit, celui-ci était le plus navrant et le plus pitoyable.

— Qui va chercher l'enfant ?... demanda Johanna tout en pleurs.

Elle montrait aux assistants le reste de la bourse.

Vingt, trente personnes se précipitèrent vers la maison, ou plutôt vers le brasier. Mais quand elles approchaient du mur fatal, des poutres enflammées, des brandons lancés d'en haut leur barraient le passage.

La malheureuse mère fit trois tentatives ; trois fois elle-même fut forcée d'y renoncer et de reculer les vêtements en feu.

Johanna, remuée jusqu'au fond des entrailles par les sanglots de la jeune femme, fit un nouvel appel au dévouement, au courage des assistants, et, n'en trouvant plus qui osassent affronter le fléau, elle adressa un regard pénétré au ciel, et s'avança elle-même vers la maison.

Sur ces entrefaites, Stephen était allé chercher une pompe ; sur son indication on la dirigea vers une ouverture qu'il avait remarquée, entre les poutres amoncelées contre la muraille.

Protégé par le jet d'eau continu, il se précipita vers cette brèche, se frayant, au mépris du danger et des brûlures, un chemin à travers les ruines et les flammes, vers l'endroit désigné par la mère.

Par un vrai miracle, le berceau intact était à sa place, le long du mur ; les poutres, en s'écroulant, avaient formé au-dessus un espèce de toit ou d'appentis.

L'enfant dormait entre les mains de Dieu, bercée par le bruit.

Le jeune voyageur la saisit, et, toujours protégé par la pompe, qui diminuait autour de lui l'âpreté du feu, il s'enfuit avec son précieux fardeau.

A peine était-il en sûreté que la muraille et les restes du bâtiment s'effondrèrent derrière lui.

Il déposa l'innocente créature dans les bras de Johanna, qui la rendit à sa mère au milieu des acclamations de la foule.

Le jeune sauveteur était traversé à la fois par la sueur et par l'eau glacée, ses cheveux et sa barbe étaient roussis, ses vêtements brûlés à toutes les places. Sans attendre les remercîments de ses obligés, ou plutôt pour s'y soustraire, sans adresser à Johanna d'autre adieu qu'un salut courtois, il remonta précipitamment à cheval, et regagna Pilsen en un seul temps de galop.

Jamais le bidet de M. Weinlich n'avait déployé tant de jarrets.

On ne parlait déjà plus que de l'acte héroïque du jeune étranger, et si grande diligence qu'il fît, le bruit de cette belle action courait en croupe derrière lui, s'il ne le devançait déjà à Pilsen.

Stephen était d'une nature trop droite et trop modeste pour s'enorgueillir de cette ovation. La main sur la conscience, il ne se dissimulait pas que le désir de plaire à la jeune fille, qui allait se dévouer s'il ne l'eût devancée, l'avait plus déterminé que toute autre considération. Que de fois notre vertu bâtit sur un sable plus mouvant !

Johanna ne lui avait pas adressé une parole ; mais le ravissement avec lequel elle serra l'enfant sur son cœur en le recevant de lui, sa poignante anxiété quand il se précipita dans les flammes, sa légitime fierté d'avoir, par sa prière, provoqué un acte si chevaleresque, son ineffable joie en le voyant sauvé avec l'enfant, en disaient plus que toutes les phrases.

Il fit passer un mot à la générale, pour s'excuser de ne pas aller dîner chez elle, et se contenta de la table d'hôtel.

Il finissait à peine, qu'il reçut une lettre de l'inspecteur des forêts, Vilmar, de Bissengen. Après des compliments sur l'acte généreux de Herfeld, l'inspecteur se plaignait qu'un accès de goutte ne lui permît pas d'aller en personne lui porter ses remercîments et ceux de sa fille.

Il le priait, dans les termes les plus dignes et les plus pressants, de vouloir bien, non pour chercher ses félicitations, mais pour lui ménager le plaisir de faire sa connaissance, venir le voir le plus tôt possible, et, si faire se pouvait, le soir même.

Zwicker avait appris à mademoiselle Johanna que le jeune étranger était un ami intime du conseiller Brüker, et elle souhaitait de s'entendre avec lui au sujet d'une lettre qu'elle se disposait à envoyer à ce dernier, par la plus prochaine poste, concernant les secours à fournir aux victimes du sinistre.

Il n'y avait pas, en effet, une minute à perdre si l'on voulait assurer à ces malheureux un refuge et un toit avant la mauvaise saison.

Le message de M. Vilmar se terminait par ces mots évangéliques : « Vous avez trop fait pour ces infortunés, pour ne pas faire quelque chose encore ; la charité oblige celui qui la pratique... »

Octave Féré.

(La suite au prochain numéro.)

La librairie Internationale vient de mettre en vente la première partie d'un ouvrage depuis longtemps annoncé et impatiemment attendu : le *Paris-Guide*.

Si nous ne pouvons, dès aujourd'hui, faute d'espace, le faire connaître à nos lecteurs d'une manière complète et détaillée, nous tenons du moins à le leur recommander comme une des œuvres les plus intéressantes et les plus instructives qui aient vu le jour depuis quelques années. L'histoire et la philosophie s'y coudoient sous une forme attrayante, et il n'est personne qui ne puisse, dans une telle étude, puiser d'utiles et sérieux enseignements.

Ainsi que l'a dit un de nos confrères, *Paris-Guide*, c'est la grande capitale racontée, décrite depuis ses monuments les plus célèbres, les plus fiers, jusqu'à ses bas-fonds les plus ignorés. C'est un spécimen éclatant des grands écrivains français contemporains ; c'est la pensée moderne multiple et une. L'Exposition universelle aura été l'occasion, le prétexte de ce travail encyclopédique, qui sera comme l'exposition du génie français. Par la variété et l'étendue des articles, le *Paris Guide* sera une œuvre littéraire unique, par ses illustrations un album, et par ses innombrables renseignements un guide pratique et élémentaire.

Nous reviendrons, dans un article spécial, sur ce beau livre, qui s'ouvre magistralement par une introduction de Victor Hugo, et que continuent, entre autres, de remarquables pages signées de MM. Louis Blanc, Edgard Quinet, Michelet, Littré, Sainte-Beuve, Laboulaye, Eugène Pelletan, Théophile Gautier, F. de Lasteyrie, Paul de Saint-Victor, les deux Dumas, Taine, Lanfrey, Nestor Roqueplan et Alfred Assolant. — R. H.



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON parait chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames, Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après Jules **DAVID**, et coloriées à l'aquarelle,
70 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte,
Et **8** feuilles de **PATRONS** de grandeur naturelle,
PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	Espagne. — Portugal	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	Turquie. — Grèce	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	Valachie. — Moldavie	38	20	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
Danemark	30	16	»	États Romains	40	20	»
Suède et Norvége	30	16	»	Autriche, Russie	40	20	»
Belgique	30	16	9	Etats-Unis	40	20	»
Hollande	36	19	10	Le Chili, Pérou, Brésil	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £ 2, *post free* .... 50 francs. | Six mois, £ 1, 1, 6, *post free* .... 26 fr. 85 cent.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. E. WELDON, seul agent, 22, Tavistock Street, Covent Garden, à Londres. W. C.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 33, rue Blaes, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

HAMBOURG. — M. J. H. MELDAU, libraire.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraires de la cour Impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales à Saint-Pétersbourg.

ROME. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

Royaume d'Italie.

FLORENCE. — La direction générale des postes, et Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc.

LIVOURNE. — M. BONENFANT, libraire.

NAPLES. — Benoît PELLERANO, 60, rue de Chiafa.

ESPAGNE. — M. Raymondo AMIGO, y suari calle de Arahonador, 31 piso 2°, à Barcelone.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2E NUMÉRO DE JUIN 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 2e NUMERO DE JUIN 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Revue critique de la mode, par madame Louise de TAILLAC. — L'entre d'un czar, par M. Albert BRUN. — *Les sept étoiles de Bohême*, nouvelle, par M. Octave FÉRÉ. — Pêle-Mêle.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 855, dessin de M. Jules DAVID : toilette de chambre; toilette de ville.
Planche de lingerie, n° 855 *bis*.
Dans le texte, dessin n° 93 : toilette du matin (bains de mer), par RIGOLET.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 3e NUMERO DE JUIN 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Lettre d'une douairière, par madame de BASSANVILLE. — Articles divers. — *En sentinelle*, nouvelle, par M. Alfred DES ESSARTS.

ANNEXES

Gravure de modes, n° 856, dessin de M. Jules DAVID : toilette habillée; toilette de campagne.
Dans le texte, dessin n° 94 : toilette de campagne; n° 95, toilette de ville, par RIGOLET.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(LA PLUS GRANDE PLANCHE DE MODES QU'ON AIT JAMAIS VUE).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toilettes composant la MODE pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable PANORAMA DES MODES DE LA SAISON NOUVELLE.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, AU PRIX DE DIX FRANCS. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commissionnaire de nos abonnés.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Quoique la mode soit toujours aux robes collantes, constatons une chose rassurante : c'est que la crinoline ne peut pas tomber.

Que l'on ne nous croie pas, pour cela, partisan des exagérations en matière de toilette. Plus que personne nous avons ri des anciennes crinolines, qui nous donnaient assez exactement l'air d'une cloche de cathédrale, ou d'un ballon difforme; mais, de là à la crinoline modifiée et perfectionnée, il y a une distance incalculable.

L'ancienne crinoline n'avait que des inconvénients : le premier était de tenir trop de place; quant aux autres, on les a assez souvent signalés et ridiculisés.

Mais la crinoline actuelle, qui osera l'attaquer dans ses proportions de 2 mètres 20 centimètres à 2 mètres 50 centimètres ?

Perfectionnée à ce point qu'on la peut dissimuler, pour ainsi dire, elle donne la tournure indispensable à la femme aussi longtemps que celle-ci portera des jupes, c'est-à-dire toujours. Par elle, on évite la dépense des jupons empesés, qu'on emploierait vite à profusion, si elle n'existait pas. Enfin, elle soutient la robe de façon à la ménager et à la préserver des éclaboussures causées par la marche. Tout cela est si évident, que la crinoline est redevenue en vogue, et que celles d'entre nos élégantes qui, un instant, avaient voulu l'abandonner, se hâtent de la reprendre, plus convaincues que jamais qu'elle est et sera toujours *indispensable*.

C'est de longue date que nous sommes accoutumée aux surprises de la maison Delacroix, ce qui n'empêche pas qu'elle ait trouvé cette semaine le moyen de se surpasser encore. Notre embarras serait grand, avouons-le, si nous étions chargée de décerner la palme à la plus belle de toutes les robes exposées dans les salons de la rue de la Bourse, 4, car toutes ces robes sont charmantes.

En voici une, par exemple, en gaze de Chambéry blanche, de forme *princesse*, entièrement semée de bouquets de fleurs des champs brodés. Les épis de blé surtout, brodés en paille, sont d'un effet très-réussi. Un petit corsage plat, très-bas, surmonte la jupe ; il est orné d'une berthe formée d'un large biais surmontant un plissé bordé de taffetas cerise. C'est une jeune femme blonde, au profil grec, aux épaules d'une correction magistrale (Cérès en personne) qui portera cette ravissante toilette.

Voici maintenant une robe de bal, car on danse toujours, et je crains fort qu'avec les visites impériales ou royales annoncées de toutes parts, on ne danse tout l'été. Cette robe, donc, est en tarlatane blanche, avec un bouillonné dans le bas. Une seconde jupe est ornée de doubles grecques en paille, et ce même ornement est répété sur le corsage. Voilà tout! C'est bien simple, mais gai comme la moisson par un jour de soleil.

La maison Delacroix ne fait pas seulement les objets de haute fantaisie : elle a encore de charmants costumes dont nous vous ferons la description bientôt, si vous n'allez les voir d'ici là. Nous connaissons, entre autres, une robe en faye noire, garnie de jais, d'un goût charmant, et qui ne revient pas à plus de cent vingt francs. Quand nous vous le disions, que c'est vraiment la maison aux miracles !

La maison Alexandrine, qui a su maintenir sa haute réputation, reçoit en ce moment la visite des femmes du grand monde ; elle étale dans ses salons (rue de la Chaussée d'Antin, angle de la rue Meyerbeer) les plus séduisantes coiffures.

Les modèles, toujours très-petits, sont ornés avec un goût délicieux, au moyen de touffes de fleurs, de guirlandes et d'accessoires de perles. Nous allons essayer d'en décrire quelques-uns.

C'est d'abord un chapeau de tulle blanc, piqué de perles de cristal ; le bord est garni d'une couronne de boutons de rose et de muguet à cœur de cristal. Une écharpe de tulle forme les brides ; elle est accompagnée de bridons en ruban étroit, qui passent sous le chignon, où ils sont noués à bouts flottants.

Un chapeau de forme fanchon est en paille de riz mêlée à des bouillons de tulle blanc lisérés de taffetas rose. Sur le côté, un bouquet flexible à feuillage traînant, avec une belle fleur de crêpe rose glacé ; derrière, un volant de blonde brodé et frangé de perles satinées.

Un chapeau, de même forme que le précédent, est en tulle rose pointillé de perles diamantées. La garniture, composée d'une guirlande de clochettes et de feuillage, est posée tout au bord du chapeau, et se prolonge en bridons noués sous le chignon. Brides de tulle rose attachées par du feuillage.

Chapeau-toque en crêpe Bismark (on sait que cette teinte, très en vogue en ce moment, est une nuance couleur d'ambre un peu foncée). Un cercle d'or borde ce chapeau, sur le devant duquel est plantée une petite touffe de plumes du même ton que le crêpe ; une passementerie à perles d'or tourne sur la toque, et forme collier par derrière en engageant le chignon.

Un chapeau de voyage est en paille ouvragée à petits quadrilles. La forme, qu'on nomme *japonaise*, est ronde et aplatie. Le bord est garni d'une tresse d'herbes aquatiques et de petits roseaux verts mélangés de quelques coquelicots. Sur le devant, une voilette-loup en tulle noir perlé avec barbes pareilles tombant derrière.

Une toque *Impératrice* est en crêpe maïs, avec visière de velours vert piqué d'abeilles d'or. Le dessus et le côté gauche ont des touffes très-légères de marabouts blancs. Une barbe de tulle illusion et des bridons de velours vert complètent cette ravissante coiffure.

Un chapeau de promenade est en tulle bleu, à plis couchés, séparés par des filets de satin bleu. Le bord porte une natte de satin bleu, avec des grelots de perles grises. Les brides, en tulle, sont filetées de satin.

Un chapeau rond est en paille à jour, avec transparent de taffetas rose ; il est décoré d'épis, et entouré d'une ruche de tulle rose. Des pans de rubans voilés de tulle forment les brides et les bridons.

Selon toute probabilité, il y aura des changements sérieux dans la forme des chapeaux pour la saison d'automne. Nous nous fions à madame Alexandrine : elle saura rendre à la coiffure sa véritable importance, sans que les jolis visages aient à se plaindre, s'ils se trouvent un peu plus abrités sous les modèles nouveaux. En attendant, profitons des formes actuelles, et rendons-leur justice : elles sont favorables à la beauté ; c'est un point capital en matière de modes. On tient, avant tout, à montrer sa figure... et souvent on n'a pas tort.

C'est le moment des toilettes blanches : aussi en voit-on beaucoup. Des toilettes Louis XV en mousseline, avec grands volants

dans le bas, nous ont été montrées dans les magasins de madame Brémond (*à la Couronne impériale*, 76, rue Neuve des Petits-Champs). Les coutures biaisées de la jupe sont indiquées par des entre-deux de guipure ou valenciennes. La broderie mêlée à ces dentelles est ravissante. Un paletot assorti complète la toilette. Le jupon de dessous est en taffetas de nuance vive.

Les femmes élégantes portent beaucoup de corsages blancs. Les nouveaux modèles sont en mousseline bouillonnée et entre-deux de dentelle avec milieu en broderie. Les manches, un peu plus larges que celles des robes d'étoffe, ont le poignet flottant. Les coutures ont des entre-deux; il y a des bouillons aux épaules et des épaulettes de broderie et dentelle. Madame Brémond excelle dans la création de ces nouveautés artistiques qu'elle varie à l'infini.

Dans ces mêmes magasins de lingerie, où nous avons rencontré une foule d'étrangères de distinction, nous remarquons un nouveau fichu-pèlerine de forme *Lamballe* : il est en tulle ou en mousseline et orné d'un haut volant en dentelle de Bruxelles. La forme, arrondie par derrière, est à pointes sur le devant; des pans formant ceinture contournent la taille et se rattachent à mi-jupe derrière. Ce genre est très-gracieux comme complément d'une toilette de foulard ou taffetas de couleur claire, à jupe très-biaisée; nous le recommandons aux femmes de goût.

On a travaillé spécialement aux costumes d'enfants dans les magasins du *Cardinal Fesch* (rue Neuve Saint-Augustin, 45). L'exposition de cette importante maison est un véritable succès; elle porte ses fruits en amenant une foule de clientes nouvelles et en obligeant à produire une grande quantité de modèles variés.

Ce qu'on demande en ce moment, c'est le costume de campagne pour enfant; on emploie, pour le confectionner, des piqués, des toiles brillantes et du mohair. Les petites filles sont charmantes avec les robes courtes à deux jupes; la seconde jupe, dentelée, se détache sur un jupon de nuance vive. Pour les toilettes de bains de mer, le ponceau est très en vogue; le rayé blanc fileté de noir est très-joli avec les dents bordées de galon ponceau. Le paletot est toujours en étoffe pareille à la robe.

Pour toilette plus habillée, la maison du *Cardinal Fesch* réserve aux petites filles des robes de mousseline avec ceinture de ruban à pans et bretelles assorties.

Le costume breton est le plus demandé pour petit garçon. On nous a donné comme actualité, cette semaine, le *franc-tireur* pour petit garçon de cinq à huit ans. C'est un pantalon de toile noué aux genoux, avec bas gris et guêtres de cuir; la blouse, en toile pareille, est ornée d'un galon et soutache, et serrée par une ceinture de cuir à boucle ouvragée. Le jeune franc-tireur doit porter, en outre, un carnier et un chapeau à plume naturelle de coq, paon, faisan ou perdrix.

Comme il était facile de le prévoir, le grand concours de l'Exposition universelle a mouvementé les modes d'une manière extraordinaire : les fantaisies surgissent de toutes parts. Nous nous inspirons des étrangers, quoique nous soyons bien convaincus que ceux-ci vont emporter nos modèles et suivre plus que jamais nos modes. Ainsi la *Ville de Lyon* (maison Ransons et Yves, 6, rue de la Chaussée-d'Antin), nous donne des franges chinoises, japonaises, brésiliennes; des galons à broderies orientales, des passementeries à la russe, des ceintures espagnoles, des résilles portugaises et des corselets suisses. C'est un véritable envahissement de modes qui veulent être étrangères et où pourtant l'esprit et le goût français brillent de leur plus vif éclat.

Nous n'avons pas la prétention de décrire toutes ces nouveautés; les indiquer sommairement suffit à notre ambition. Nous pensons, d'ailleurs, que toutes les femmes aimeront à jeter un coup d'œil sur les assortiments de la *Ville de Lyon*, afin de juger par elles-mêmes de l'importance de ses nouveautés. Nous leur recommandons particulièrement les ceintures *Folies*, les nouvelles voilettes *Patti*, les ceintures-bretelles, sans oublier la ceinture à rubans larges nouée derrière (genre laveuse), et les gants *Joséphine* dont la réputation est européenne.

Parmi les objets élégants qui appellent notre attention, nous devons citer encore les châles et paletots de dentelle de la maison Violard frères (rue de Choiseul, 3), ainsi que les volants, les ceintures-peplum et les coiffures espagnoles dont cette honorable maison a enrichi, cette année, son industrie. Tous les dessins sont inédits et de récente création.

Nous avons eu le plaisir de constater le succès des guirlandes-diadèmes de la maison Perrot-Petit (rue Neuve Saint-Augustin, 20). La plupart des chapeaux de cette saison sont garnis de guirlandes; on les place sur le bord de la passe, et elles suffisent à l'ornementation du chapeau. Il y en a de nuance Bismark, avec grains d'ambre et feuillage; d'autres en fleurs de fantaisie, avec imitation de raisins de toutes les teintes. Quelques-uns sont composés de fleurs naturelles, de branches d'accacias, de lilas, de clématite, de glycine ou de graines de sorbier et de feuilles de houx. Tous ces apprêts, montés avec l'admirable talent qui place la maison que nous venons de citer à la tête de son industrie, sont dignes du succès qu'ils obtiennent chaque jour.

Une très-jolie brassière-corset, qui a reçu le nom de *Mignon*, vient d'être créée par madame Bruzeaux (rue du Faubourg-Poissonnière, 4). Elle convient aux personnes un peu fortes, dont la taille a besoin d'être amincie. Les jupes-fourreau ont cela de terrible qu'avec elles on ne peut rien dissimuler; elles n'ont pas de plis et exigent de la taille une perfection que les statues antiques peuvent seules revendiquer : le soin d'un corset bien fait doit donc préoccuper toutes les personnes élégantes. Madame Bruzeaux a songé à leur donner un modèle étudié d'après toutes les règles de l'art plastique; nous sommes certaine qu'elle a réussi, car nous connaissons son mérite consciencieux et le fini qu'elle apporte à son travail.

Madame Bruzeaux essaye elle-même ses corsets et ne les laisse point sortir de ses ateliers sans leur donner le « coup d'œil du maître ». Il est inutile de rien ajouter à un pareil éloge : les personnes qui n'aiment pas les objets de pacotille nous comprendront. Autant de tailles, autant de modèles différents : les femmes qui veulent être bien habillées doivent se défier des corsets tout faits, et, si elles ont eu le malheur de céder à l'attrait du bon marché en en choisissant quelques-uns, nous sommes certaine que cet essai malheureux aura pour résultat une comparaison tout à l'avantage de nos conseils et de notre propre expérience.

Nous remarquons que, pour les toilettes d'été, les grandes couturières font beaucoup de robes à corsage détaché de la jupe, afin qu'on puisse, à son gré, porter celles-ci avec un corsage blanc.

Les jupes longues et traînantes sont toujours les seules admises en toilette parée.

Marguerite de Jussey.



Planche 93.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de bains de mer, composée par madame Pieffort, rue Grange-Batelière, 1.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 855.

TOILETTE DE CHAMBRE — Coiffure de dame romaine. Bandelettes en velours vert, avec perles de jais. Glands en jais.

Tous les cheveux sont relevés et forment entre les deux bandelettes un bandeau bouffant. Quatre coques d'où sortent de grandes mèches frisées forment un chignon rond.

Robe de chambre en alpaga, garnie de biais en taffetas, broderies de deux tons.

Le corsage est montant. La manche est droite et ouverte. La taille courte, avec une large ceinture nouée derrière. La jupe, très-courte devant, avec les coins *abattus* en biais, est très-longue derrière. La manche de dessous, longue et droite, est en mousseline, comme la jupe de dessous.

Pantoufles avec grosses bouffettes.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau *Fanchonnette* très-étroit; passe en crin, s'arrêtant carrément avant le chignon. Une blonde relevée devant retombe derrière sur le chignon. Bouquet de coquelicots et d'épis posé à moitié sur la passe et à moitié sur la blonde. Un ruban n° 12 passe sous le devant et se noue en brides sous les cheveux.

Robe de taffetas avec biais pareils. Corsage de dessous, montant et plissé, en mousseline. Manches en mousseline unie, avec parements formés par un haut ourlet. Collier de jais.

Le corsage de soie est très-décolleté. Il est bordé par un biais formant un nœud de deux coques avec pattes sur l'épaule. Les biais se croisent au milieu et se terminent en deux petites pattes. Ceinture en taffetas avec un rang de perles de jais, et une résille en jais comme au collier. Cette ceinture se termine derrière par deux longs bouts garnis de résille en jais.

La première jupe courte est *creusée* devant et garnie de trois biais gradués ayant au milieu un rang de perles de jais. Ces biais ne sont cousus que du haut, le bas est libre.

La seconde jupe est garnie de biais coupés en piques, perlés de jais. Ces biais sont cousus à plat.

Boutons en jais sur la première jupe.

PLANCHE DE LINGERIE, GRAVURE N° 855 *bis*.

N° 1. Bonnet *catalan*, tout en guipure. Ce joli bonnet est orné d'une haute dentelle recouverte d'un ruban posé à plat et de petites coques devant. Le fond est composé de trois larges rubans de taffetas enlacés d'entre-deux de guipure, qui sont fixés sous le chignon. Les brides, en ruban n° 20, sont longues, garnies de dentelle et nouées derrière.

N° 2. *Pouf* en valenciennes, orné d'un chou de ruban large, avec bouts flottants. Brides longues, attachées sous le chignon.

N° 3. Pelisse en cachemire blanc, brodée de soie, pour enfant du premier âge. La pèlerine est garnie d'un grand effilé de soie. Un petit bonnet brodé, garni d'une ruche de ruban blanc et d'un chou de même étoffe, complète l'ensemble de cette toilette.

N° 4. Corsage en mousseline unie à larges plis, croisant devant, et garni d'un large entre-deux de guipure. Manches à coude, avec revers en guipure dans le bas. Pattes assorties avec entournures.

N° 5. Corsage blanc, à petits plis séparés par des entre-deux de valencienne. Le bas est uni et simule un double corsage au moyen d'un large entre-deux garni de dentelle de chaque côté. Le col et les entournures sont ornés d'un nœud de mousseline avec patte brodée; le bas de la manche est terminé par un large bouillonné garni de dentelle.

N° 6. Casaque en mousseline épaisse, entièrement garnie de biais de soie. Ceux des épaules sont terminés par des glands assortis. Les manches sont ornées de grands revers simulés par des biais. Cette jolie casaque, demi-ajustée à la taille, est très-bien portée pour toilette de campagne et villes d'eaux.

N° 7. Casaque en mousseline et à plis dans le haut; un large entre-deux garni d'une haute dentelle de Chantilly est fixé à l'extrémité des plis, et forme pèlerine devant et derrière. Le bas du corsage est uni et orné de plaques de broderies. Le col est à pointes aiguës brodées; les manches sont longues, avec ornements assortis.

N° 8. Veste en nansouck, à basques formant pointes et à grands revers. Cette veste est entièrement ornée d'un entre-deux brodé et de petites dentelles cousues de chaque côté. Les manches sont longues, avec garniture assortie en haut et en bas. Chemisette à petits plis, avec entre-deux posés en travers. Col droit.

N° 9. Col montant, avec larges pattes rabattues. Le tout est piqué et orné d'un petit feston.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 93.

Chapeau de paille garni de bluets, nœuds et brides en velours.

Les cheveux sont divisés derrière en deux nattes *suissesse*, terminées par un nœud en velours avec deux bouts libres.

TOILETTE DU MATIN (bains de mer). — Toute en popeline blanche avec biais de taffetas bleu.

Veston droit. Manches droites, un peu larges.

Jupe-tunique courte devant, devenant plus longue derrière par des dents carrées.

Jupe de dessous pareille avec trois biais gradués.

Bottes en cuir.

Erratum. — C'est par suite d'une erreur typographique qu'en recommandant à nos lectrices, dans notre troisième numéro de mai dernier, la *Quintessence balsamique du harem*, de la Société d'importation, l'adresse de cette Société a été indiquée rue Montorgueil, 169. L'adresse exacte, telle que nous l'avions déjà donnée, est : rue Montmartre, 169.





855

Dentelles de Violard r. de Choiseul, 3_ Cachemires des Indes Le Persan rue de Richelieu

Sous-jupe acier E. Creusy Baudelier et Roche, r. Montmartre, 137. | Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart Sébastopol.

Entered at Stationer's Hall LONDON E. Weldon, 22. Tavistock Street Covent Garden W.C. MADRID El Correo de la Moda

Toilett
velours v
Tous l
un bande
frisées fo
Robe d
deux tons
Le cor
courte, a
devant, a
manche
de dessou
Pantou

so

!

Toilet
crin, s'ar
retombe

N° 1.
haute de
devant.
d'entre-
ruban n

N° 2.
bouts flo

N° 3.
premier
bonnet
étoffe, c

N° 4.
garni d'
en guip

N° 5.
lencien
large en

Chap
Les
nées pa

Toile
biais de

r
re
d



LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue de Richelieu 92.

Toilettes de Mme Boudet Au Regent, Bd de la Madeleine, 7 _ Modes de Mme Alexandrine Chée d'Antin 3.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin, 20 _ Corsets de Mme Bruzeaux, Faubourg Poissonnière, 4.

Dentelles de Violard r. de Choiseul, 3 _ Cachemires des Indes Le Persan rue de Richelieu, 78.

Sous-jupe acier E Creusy Baudelier et Roche, r. Montmartre 133. | Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart Sébastopol 129.

Entered at Stationer's Hall · LONDON E. Weldon, 22 Tavistock Street Covent Garden W.C. · MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

C'est à l'Exposition universelle et aux courses que se montrent les modes les plus extravagantes de la saison. Les étrangères cherchent en vain les Parisiennes d'autrefois, qui se distinguaient des autres femmes par une simplicité élégante et de bon goût. Jugez de leur étonnement : elles trouvent des chignons se déroulant en longs repentirs, des cheveux épars à la baigneuse, ou des nattes flottantes comme celles des Suissesses. Les dépeignées et les ébouriffées, voilà nos beautés à la mode. La simple modestie n'est plus de notre époque, et, malgré toutes les critiques de nos auteurs les plus spirituels, nous sommes encore très-éloignés du retour de la Sainte Mousseline.

La mode du jour se nomme Fantaisie. Pourvu qu'une toilette ait la moindre originalité, elle est tout de suite adoptée par nos audacieuses élégantes, qui osent tout maintenant, même ce qui est le moins joli.

En fait de couleurs, c'est le gris perle qui domine, et, en fait de façons, la demi-crinoline, le demi-manteau, les demi-bottes, les demi-voitures, le demi-chapeau et le demi-teint.

Pourquoi donc, cette année, porte-t-on tout à demi... même la vertu ?

Une singulière mode vient d'être adoptée par les dames du demi-monde et même du monde. On ne se barbouille plus le visage de blanc et de rouge ; la poudre de riz est abandonnée et remplacée par un cosmétique de couleur brune, plus ou moins claire. Nos Parisiennes, pâles comme Pierrot, sont devenues bistrées, et ressemblent à des Péruviennes. On ne rencontre plus partout que de ces figures singulières, qui feraient croire à une invasion de la capitale par des Indiennes et des Mexicaines.

A vrai dire, les modes excentriques ne datent pas d'aujourd'hui. Voici un sonnet qui fut fait, pour s'en moquer, par un poëte portugais, Nicolao Tolentino, au commencement de ce siècle :

« La chevelure en désordre, les clefs en main, la mère frappe du pied le sol et ordonne, avec menace, que fille ou servante lui rende le matelas — si doux ! — qu'on lui a volé.

» La fille, jeune, belle, en toilette, lui dit avec sa fraîche voix qui réjouit l'air :

» — On a perdu un matelas ! C'est vraiment un malheur. Mais, voyez, la maison n'est pas ruinée pour cela !

» — Est-ce ainsi que tu me réponds? Tu trouves la chose plaisante? Tu penses que, ton père embarqué, il ne reste plus de mains à ta mère?

» Et, disant cela, elle fond sur sa fille et la prend aux cheveux, et voilà que, chose incroyable!... le matelas tombe du chignon. »

Vous voyez, d'après cette citation, que, de tout temps, la toilette féminine a su encourir la critique des poëtes, écrivains ou romanciers de l'époque, et que jamais cette critique, si juste qu'elle fût, n'a pu atténuer, en quoi que ce soit, les fantaisies les plus exagérées de la mode.

Ce que femme veut !...

La présence des souverains a donné une solennité inusitée au grand prix de cent mille francs de la ville de Paris. De nombreux spectateurs étaient arrivés de tous les pays : aussi le champ de courses du bois de Boulogne était-il littéralement envahi.

Jamais on n'avait vu une réunion plus splendide; les femmes rivalisaient d'élégance et de beauté.

Les toilettes étaient longues ou courtes ; mais les grandes dames s'étaient réservé toutes des robes à longue traîne, ce qui donne toujours plus grand air. Les costumes courts avaient été plus spécialement abandonnés aux jeunes filles. Quelques jeunes mariées, très-minces et très-fluettes, s'étaient permis cette tenue négligée ; mais on les comptait.

J'ai remarqué une grande quantité de confections en dentelle noire ou blanche sur des robes de gaze de Chambéry ou de soie très-claire.

Les petits paletots en dentelle de Chantilly sont fort jolis et coquets au possible ; mais je leur préfère le long burnous arabe, également en dentelle, qui donne tant d'élégance à la tournure et convient si bien aux robes longues et traînantes.

Quant aux chapeaux, ils semblent devoir être remplacés définitivement par la mantille espagnole. Une simple fleur de côté, ou une couronne, et une écharpe de dentelle noire ou blanche, retenue sous le menton par une fleur ou un bijou, voilà la coiffure adoptée par la haute fashion.

Moi, qui n'approuve pas toutes les aberrations de la mode, je dois convenir que cette coiffure est ravissante, et rend jolies presque toutes les femmes.

Tous nos gandins les mieux réussis s'étaient donné rendez-vous à Longchamps, et je vous assure qu'ils étaient du dernier genre. Le pantalon collant, la jaquette plus que courte, le stick en main, la rose à la boutonnière, rien n'y manquait, pas même le chapeau lilliputien.

Les chapeliers ont profité de la grève des tailleurs pour lancer un petit chapeau dont la forme n'a que quelques millimètres de hauteur. C'est très-bien porté... Mais, quand on voit courir sur le boulevard ces petits chapeaux plantés sur de petites vestes, on dirait d'un peuple de ouistitis qui aurait grandi dans ses vêtements de première communion.

La paille prend beaucoup et beaucoup trop pour les toilettes de ville. J'ai vu, cette semaine même, une dame qui portait, au lieu de chignon, deux grosses tresses de paille descendant jusqu'à la ceinture ; eh bien ! décidément, les fourrages de la plus belle qualité ne valent pas encore les cheveux sur la tête d'une jolie femme.

Quelques détails, maintenant, au sujet du dernier grand bal donné aux Tuileries, en l'honneur des princes étrangers. De ce côté-là, aussi, il y a matière à de nombreuses et intéressantes observations.

A ce raout de Majestés et d'Altesses, le personnel était naturellement et essentiellement diplomatique ; presque tous gens de cour ou de chancellerie ; de là beaucoup de mine et d'allure. L'élément exposant, duquel on était en droit de se méfier, n'était pas prépondérant, ou du moins n'a pas paru tel, ce qui était l'important ; les plus acharnés fureteurs de menus ridicules internationaux n'ont guère pu relever, en fait de crimes de lèse-étiquette, qu'un monsieur, fort calme d'ailleurs et parfaitement digne, en habit boutonné sur un gilet de nankin montant, lequel figurait assez bien quelque grand écuyer... de manége. Notons encore le noble aplomb d'un Anglais, fier des trois médailles qu'il portait à sa boutonnière comme la plus glorieuse des chaînettes diplomatiques.

Une profusion, un ruissellement de croix : il y avait des généraux russes dont le côté gauche de l'habit disparaissait sous les diamants et les nielles ; on eût dit un grand champ poudré de givre.

Un mot des toilettes féminines : le fourreau empire, qui n'a jamais été, que je sache, adopté sans amendement, est détrôné au bal par la demi-crinoline. L'Impératrice avait une robe rayée, dans le goût du jour, mais brochée de bouquets de fleurs pâles sur chaque rayure ; chaque rayure était elle-même de nuance pâle : paille, gris, bleu tendre : ces couleurs si douces

et presque fugitives disparaissaient, en outre, à demi, sous un voile de gaze, jeté sur la soie en forme de seconde jupe.

Madame de Metternich, en rose et blanc, coiffure haute avec un seul repentir, long et fourni. — Corde à puits — n'est-ce pas le vilain nom de cette jolie chose? Une première jupe rose retroussée de chaque côté par une agrafe de diamant, de manière à former mille plis, et retombant en tablier, par devant et par derrière, sur un fouillis de gaze, de menus tulles, de roses blanches ou thé, de dentelles et de brillants. Beaucoup, oui beaucoup de crinoline, eu égard aux bandelettes de momies des voisines. A la cour du grand Roi, il y avait Madame, Monsieur le Grand, Monsieur le Premier; eh bien! que madame de Metternich danse ou marche, rie ou sourie, s'asseye ou se lève, parle ou ne dise rien, c'est : *la princesse*.

Il ne faut pas croire que la mode gouverne spécialement la toilette féminine ou masculine ; elle dirige aussi le langage et même la médecine. Il y a des remèdes et des mots à la mode, comme il y a des robes et des paletots au goût du jour.

Le mot en vogue pour l'instant, c'est le mot *amusant*. On l'applique à tout, même aux choses les moins gaies. Ce sont les artistes qui ont mis ce mot à la mode. Ainsi, en montrant un tableau quelconque, ils vous ont des phrases ainsi conçues : — Ce tableau n'est pas fameux, mais ce petit coin là-bas est assez *amusant*.

Écoutez maintenant ce dont j'ai été témoin dans un Musée. Un monsieur passe devant une Madeleine, près de laquelle se trouvait une tête de mort. Or, devant ce spectacle, qui n'a jamais rien eu de fort récréatif, l'amateur de peinture de s'écrier : — Oh ! cette tête de mort, est-elle assez *amusante!*...

Ainsi, il est bien convenu que, pour paraître selon le dernier genre, il faut trouver tout amusant. Et voilà encore un échantillon de ce fameux esprit français tant vanté!...

Louise DE TAILLAC.

L'ENTRÉE D'UN CZAR

Paris est plus agité que de coutume; les équipages, les calèches découvertes, les coupés, les fiacres multicolores, se croisent, s'entre-croisent, filent, s'arrêtent, se heurtent, sillonnent les rues, obstruent les carrefours, endiguent la foule impatiente.

C'est un vacarme assourdissant de mille bruits, de clameurs confuses, de mille cris lancés dans tous les idiomes du continent.

Le czar arrive ; c'est l'autocrate de toutes les Russies, le successeur de ces grands Knès, conservateurs de la sainte Russie, princes de Volodimir, Moscou, Novogorod (qui osera résister à Dieu et à Novogorod la grande!) tzars d'Astrakan, de Kasan, de Sibérie, de ces despotes qui disaient à *leurs boyards : Il t'est ordonné par le très-clément czar de te rendre sur-le-champ à Karga, ville sous le pôle. — La bonté de Sa Majesté t'accorde trois sous par jour!...*

Sur le pavé qui vit défiler les vainqueurs de la Bastille, les grandes fureurs, les grands enthousiasmes, les grandes folies ; par où revinrent les bandes victorieuses du Rhin, d'Egypte, d'Italie, d'Allemagne, les débris de la Bérésina et de Leipsick, les hulans et les cosaques de 1814, les fédérés de 1815, les drapeaux blancs oubliés, les combattants des beaux et des mauvais jours ; sur ce vieux pavé rempli de magnifiques souvenirs, va passer l'homme qui commande des millions d'hommes.

Sur les boulevards, la foule n'est pas aussi compacte qu'elle en a l'air au premier coup d'œil. — Elle n'a pas surtout cet aspect saisissant et bariolé des jours de fêtes nationales et des vraies réjouissances.

Le populaire manque à peu près complétement.

Les costumes d'hommes sont sombres, beaucoup de chapeaux noirs, peu de blouses et de casquettes. Le gros des curieux est évidemment fourni par les provinciaux, les étrangers, tous heureux et même assez fiers de voir passer devant eux un alinéa de l'histoire.

Aux fenêtres des cafés et des restaurants en vogue, les éventails scintillent, font la roue et la manœuvre, car le ciel est plombé et le temps fort lourd. Les binocles sont braqués comme à l'Opéra ; on s'attend à une splendide et éblouissante cavalcade.

L'extrémité des trottoirs regorge de familles déjà alignées ; les gamins épient le sergent de ville affairé et inondé de sueur pour grimper sur la grille qui protége les arbres; quelques excentriques, quelques vieux maniaques, des fous tranquilles superbement coiffés de casques incroyables, chamarrés comme feu le colonel belge amaranthe, excitent les lazzis de ces enfants gouailleurs, tandis que les marchands de coco, de feuilles publiques et de circonstance se faufilent à droite, à gauche, et agacent les gens de leur voix glapissante.

Les mieux placés, assurément, ce sont quelques colleurs en bourgeron gris, blanc, bleu-fané, en train de rafraîchir des appartements : ils se sont installés joyeusement et carrément aux balcons de leur atelier improvisé ; plus haut, des couvreurs, des zingueurs hardiment perchés sur les talus des mansardes, sans crainte du vertige, dominent, impassibles, l'immense panorama de la route de Tuileries.

On s'agite, on se consolide à sa place, un murmure d'une note plus élevée se fait entendre, suivi d'un rapide mouvement électrique qui traverse les groupes... le voilà... le voilà... On s'avance, on se serre, on se pousse : c'est lui.

Deux piqueurs, vert et or, qui ressemblent à de magnifiques suisses de cathédrale, à cheval, ouvrant la marche du cortége, disparaissent rapides, suivis d'un escadron de lanciers blancs et rouges, avec leur haie de banderoles. Le galop des chevaux, le cliquetis des armes, l'éclat des costumes militaires aux couleurs tranchées impressionnent la foule. Alors, penchés comme des flots d'épis mûrs courbés par les vents, les hommes, les femmes, les enfants dévorent du regard le carrosse lourd et imposant, tout capitonné de soie cramoisie, qui roule le czar et l'empereur. La vision dure quelques secondes.

Les crinières blanches des cent-gardes s'échevèlent au galop ; arrive le second escadron de lanciers blancs et bleus; quelques voitures découvertes d'aides de camp, de maréchaux, de généraux ferment le cortége... La foule se retire désappointée. Les naïfs croyaient revoir les beaux costumes de 1814, les sveltes et blonds officiers au panache vert et noir, les cosaques trapus, aux lances trois fois grandes comme eux, aux larges pantalons et montés sur les bouillants petits chevaux de l'Ukraine, les Kalmoucks, les Circassiens, les chevaliers-gardes, toute l'escorte, enfin, d'Alexandre et de M. de Talleyrand. Rien!

Il a coulé de l'eau, depuis ce temps, sous le pont de la Bérésina : et il y a loin des Tuileries illuminées au Kremlin en feu.

Albert BRUN.



LES SEPT ÉTOILES DE BOHÊME

(NOUVELLE — FIN.)

XVI

LA SEPTIÈME.

Ainsi que la plupart des hommes doués d'un esprit actif et d'une imagination généreuse, Stéphen s'était créé, dans ses méditations, un idéal qu'il désirait atteindre. C'était celui de la paix intérieure, de la vie recueillie de la maison.

Cet idéal, il le trouva réalisé dans la demeure de l'inspecteur des forêts.

On ne le reçut pas comme un étranger, mais comme une connaissance, comme un ami.

Mademoiselle Vilmar devait avoir dit beaucoup de bien de lui à son père, car celui-ci l'accueillit avec une expansion cordiale, et lui parla de l'amour du prochain avec tant d'onction et en homme si sûr d'être compris, que le jeune homme ne se lassait point de l'entendre.

Il sentit du premier jet que la fille d'un tel père devait être sa joie et celle de tous ceux qui la connaissaient. Autant elle était sérieuse et touchante le matin, en présence de tant de misères, autant ce soir elle était vive et enjouée. Ce n'était pas une gaieté bruyante, mais une joie qui venait du cœur, à travers laquelle perçait le sentiment du devoir accompli et l'espoir de faire plus encore.

On se mit à dresser des plans pour venir efficacement en aide aux incendiés ; et les traits de la gracieuse enfant prirent une expression ineffable, quand le secrétaire intime se déclara muni de pleins pouvoirs pour toute espèce d'affaire, ajoutant qu'il n'agissait que suivant les intentions du conseiller, en accordant des secours prompts et larges, et que pour cela il fournirait les traites nécessaires sur la meilleure maison de banque de Pilsen.

— Tu le vois, cher père, dit mademoiselle Vilmar d'un air triomphant au vieil inspecteur, je ne me trompais pas. Le conseiller Brücker est bien tel que je me le figurais.

— Et comment vous le figuriez-vous? demanda le voyageur en souriant, désireux de savoir où elle avait puisé cette opinion.

Mademoiselle Vilmar répondit, sans hésiter, que feu madame Milborn parlait toujours avec une sorte d'orgueil de la bonté et de la noblesse de cœur de son petit-fils.

— Et, ajouta-t-elle avec un léger embarras cette fois, pour faire un compliment au secrétaire intime, comme on reconnaît les gens à leur fréquentation et aux choix de leurs alliés, si le conseiller n'était pas digne de votre amitié, vous...

Elle voulait dire : « Vous ne la lui auriez pas donnée. »

Mais elle s'arrêta, craignant d'émettre une flatterie, ou retenue par la pensée qu'il ne convenait pas à une demoiselle d'adresser un mot aussi obligeant, en face, à un jeune homme.

Elle resta donc court, et, feignant d'être distraite par un autre objet, elle dit à son père qui s'escrimait machinalement après sa pipe :

— Cette pipe ne veut donc pas marcher décidément aujourd'hui ?

Et elle alla chercher du feu pour la rallumer.

Si notre héros avait, jusqu'à ce voyage de Pilsen, échappé à toute grande passion, son heure était arrivée et bien arrivée cette fois!

Séraphita avait commencé à faire battre son cœur, mais les séductions de l'*Ange bleu* n'avaient pas la puissance du feu qui maintenant brûlait dans sa poitrine.

Tout ce qui émanait de cette jeune fille avait un attrait irrésistible. Cet éclat de jeunesse, l'admirable proportion de ses formes, la coupe de ce visage d'un ovale si pur, la grâce de sa démarche, de son maintien, le timbre argentin de sa voix, le sourire fin de ses lèvres purpurines comme celles d'un enfant ; cette chevelure brune et luxuriante ; — et tous ces mérites n'étaient que secondaires, quand elle portait sur vous ses grands yeux d'un azur profond.

Dans ce pur cristal de l'âme, on lisait la droiture de l'esprit, l'excellence du cœur, la sainte pudeur de la jeune fille, la sérénité, — un monde de félicités et de vertus.

En sa présence, le jeune étranger se sentait devenir meilleur ; son cœur et son âme se dégageaient des liens terrestres ; — son être spirituel s'anoblissait.

Le vieillard, cloué sur son fauteuil par la goutte, ne pouvait les accompagner, mais il invita sa fille à montrer à leur hôte le jardin attenant à la maison.

Le verger était l'œuvre de la mère décédée. Mais les parterres et les fleurs innombrables devaient l'existence à Johanna.

Comme son compagnon de promenade admirait l'entretien de ces massifs, mademoiselle Vilmar lui parla avec un babil enfantin de l'emploi de son temps, qui lui paraissait toujours trop court.

Elle avait à veiller au soin de son père, aux affaires de ménage, au gouvernement de la république populeuse de ses volatiles, à la tenue du jardin, à l'administration honoraire, mais active, d'une fondation de madame Milborn, une maison d'éducation de pauvres orphelins de paysans, à vingt autres objets.

Ses rares heures de loisirs appartenaient à son piano et à sa bibliothèque. Ce qu'elle évitait de dire, c'est que celle-ci renfermait un choix des meilleurs livres français, allemands, anglais et italiens, car elle n'était étrangère à aucune de ces langues.

Dans le cours de cette conversation, et sans soupçonner quel intérêt ce détail avait pour son compagnon de promenade, elle en revint plusieurs fois à prononcer le nom de madame Milborn et des jours heureux qu'elle avait passés dans la maison de cette excellente et digne femme.

Stéphen, émerveillé de cette coïncidence, reconnut alors la septième étoile du fameux cycle !

XVII

DANS LA PRAIRIE.

— Voilà celle à laquelle a pensé ma bonne grand'mère, se dit Stéphen, presque à haute voix, en découvrant que mademoiselle Vilmar avait appartenu aux favorites de madame Milborn.

A mesure qu'il entendait parler et qu'il voyait agir cette gaie et simple enfant, il était de plus en plus convaincu que ce devait bien être elle, et pas une autre.

Il exprima l'intention de retourner à la ville le soir même, mais le père et la fille insistèrent si amicalement pour le retenir, qu'il se laissa faire, non sans un secret plaisir.

Il était encore chez eux le lendemain, et le surlendemain, et le quatrième et le cinquième jour, et plus il restait dans ce sanctuaire de l'intimité, plus les relations devenaient cordiales,



plus ce bouton printanier s'épanouissait en fleur, plus l'humeur de la jeune fille se montrait enjouée et franche, plus régnait en elle un entrain inaccoutumé.

Johanna avait dit vrai : dans cette maison bénie, les jours s'envolaient rapidement. La matinée se passait au jardin entre elle et l'hôte de son père. Stéphen consacrait ensuite, en compagnie du vieillard, plusieurs heures en conférence avec les architectes appelés de la ville pour étudier les reconstructions à exécuter à Herfeld, réviser les plans, conclure les marchés.

Le soir, c'étaient les heures de fête. Tout le monde naît musicien en Allemagne : Johanna chantait, accompagnée par Stéphen. D'autres fois on arrosait les fleurs, et l'espiègle ne se privait pas du plaisir d'envoyer quelques gouttelettes à son apprenti jardinier.

Le plus souvent, ils se rendaient à Herfeld, en traversant les prairies baignées par la Mies, et imprégnées de délicieux parfums.

A Herfeld, ils distribuaient les provisions que le cheval et la voiture de M. Vilmar avaient apportées par la grande route.

Les pauvres incendiés sortaient alors des huttes de terre qu'ils s'étaient bâties, et venaient se serrer autour de la sœur de charité, chacun exprimant à sa manière sa reconnaissance en lui souhaitant toutes les béatitudes. Consolés par ses bonnes paroles, calmés par ses secours, ils regardaient moins malheureux leur précaire abri.

En rentrant, Johanna marchait au bras de Stéphen, dans une disposition d'esprit si heureuse, qu'elle confirmait dans tout son être ce généreux et antique adage : « Mieux vaut donner que recevoir. »

Cependant, le séjour de Stéphen ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il avait prévenu ses hôtes que sa présence devenait indispensable à Pilsen, et le soir du dernier jour il alla encore à Herfeld avec Johanna.

Il fut nécessairement question de son départ, éternel peut-être, car il ne cachait pas qu'il devait prochainement regagner Vienne.

C'était donc leur dernière promenade !

Nous savons que la fatuité n'était pas le vice de Stéphen. Cependant, il lui semblait que sa compagne était ce soir-là moins enjouée, plus concentrée en elle-même ; et son cœur ressentit de ce petit accès de tristesse une joie ineffable.

— Mon père et moi, dit-elle, nous nous étions flattés que votre visite se prolongerait de quelques jours. Mon père ne se lie pas facilement, mais quand une fois il a donné son amitié et son estime, c'est pour ne plus les reprendre. Il s'était déjà accoutumé à votre compagnie ; — ce matin même, il me laissait comprendre que votre départ lui causerait un vide douloureux.

— Ce que vous me dites, mademoiselle, répondit Stéphen, me ravit et me désole. Moi non plus, croyez-le, je ne me lie pas aisément, et je tiens plus que personne à mes amis. Mais les circonstances commandent, elles sont impérieuses. Je cède à leur ordre ; seulement je ne pars pas pour toujours, pas pour longtemps. Je reviendrai, et cette fois je prolongerai ma visite de telle façon que vous serez obligés de me renvoyer.

Elle ne partagea pas le sourire dont il accompagna ces mots et secoua la tête.

— Vos promesses sont obligeantes, dit-elle, mais qui sait s'il tiendra à vous de les remplir.

— Et qui m'en empêcherait, quand tout m'y porte ?

— Vos occupations ! ces occupations qui vous rappellent si impérieusement. Et puis, la vie bruyante, le tourbillon de la capitale vous feront oublier la tranquillité et la monotonie de nos campagnes de Bohême... L'oubli est le plus proche voisin de l'éloignement.

En disant cela, elle se détourna vivement, et du bout de ses doigts roses, elle effaça à la dérobée les perles qui tremblaient au bord de ses longs cils.

Son compagnon, maîtrisant son émotion et son attendrissement, répondit que s'il était question d'oubli, c'était un malheur bien plus à craindre pour lui que pour son cher Brücker.

— Au premier moment, ajouta-t-il, cet excellent ami sera à Bissengen. Grâce à l'opinion favorable que vous avez déjà de lui, à la réputation dont il jouit universellement, — et qui dépasse peut-être son mérite ; — avec la position que lui procure son héritage, si quelqu'un doit redouter l'oubli, ce n'est pas lui, vous le voyez, mais le voyageur obscur, dont Bissengen et tous ses habitants ne se souviendront probablement guère quand il sera loin.

— Tous ! répéta-t-elle avec un doux accent de reproche.

Elle se tut un instant et secoua négativement sa tête expressive, légèrement inclinée.

— Les habitants de la campagne, poursuivit-elle bientôt, presque bas et d'un air de susceptibilité froissée, ne sont pas aussi changeants que ceux des grandes villes.

— De grâce, interrompit Stéphen, ne les confondez pas non plus tous dans ce jugement sévère.

— Je ne sais, reprit-elle, baissant insensiblement la voix, au point qu'il dut deviner les derniers mots, qui tremblaient entre ses lèvres, — je ne sais, mais ici, ceux que nous avons aimés une fois, nous les aimons... toujours...

La tendre enfant eut beau faire, les larmes vinrent la suffoquer et lui couper la parole.

Mais Stéphen aussi n'était plus maître de lui ; ses sentiments débordaient. Dans l'ivresse de se voir si sincèrement aimé, il saisit cette minute du premier aveu, et laissa à son tour s'exhaler sa passion.

Dans ce langage qui part de l'âme, et que la plume la plus éloquente ne saurait reproduire, il lui exprima l'impression qu'elle avait faite sur lui dès le premier moment, le moment où elle lui était apparue au milieu de l'incendie du village.

Il lui dit comment les jours qu'ils avaient passés ensemble avaient fortifié cette impression et mûri ses désirs et ses desseins.

Il l'assura que sa position de fortune était suffisante pour lui offrir à ses côtés un avenir assuré, et finit par lui demander s'il pouvait, après cette déclaration dont les circonstances justifiaient la soudaineté, espérer, sinon une parole décisive, du moins un mot d'encouragement.

Quel pinceau pourrait reproduire les traits de Johanna en cet instant suprême ?

Elle était là, adorable de ravissement, de pudeur, d'émoi ; son regard séraphique tantôt se dirigeait vers le ciel, tantôt descendait vers Stéphen.

La solitude qui régnait autour d'eux, les rayons dorés du soleil couchant qui les enveloppaient, le ciel libre de Dieu qui les couvrait achevaient de poétiser leurs épanchements.

D'abord surprise, saisie par le ton sérieux de ces discours, d'où dépendait leur bonheur éternel à tous deux, elle avait baissé ses paupières ; mais peu à peu ses sensations, remuées si profondément, se firent jour par des pleurs.

Souriant à travers ses larmes heureuses, elle répondit par un regard où son œil d'azur mit toute son ardeur.

Cette première impression passée, elle revint à son naturel naïf et gai.

Ils reprirent leur route, mais que de serrements de mains, que d'enivrants regards, que de suaves aveux ! Ils mirent plus d'une demi-heure à franchir les quelques pas qui les séparaient de la maison paternelle.

Ils avaient tant de choses à se dire, toujours les mêmes, toujours plus douces à entendre.



XVIII

L'ÉCRIN MATERNEL.

Au moment de franchir le seuil de la paisible habitation, le cœur manqua à la timide enfant. Il lui semblait que les serviteurs, que son père, que tout le monde allait lire son trouble et ses sentiments sur son visage.

Elle avait promis, d'abord, de venir sans retard auprès de son père et de tout lui dire.

En proie au tumulte dè ses sensations, elle ne l'osait plus. Elle pria tout bas Stéphen d'entrer le premier et de remettre sa demande au lendemain. Tout lui semblait si nouveau, si effrayant, si charmant à la fois, qu'elle ne savait plus se résoudre à rien, et appréhendait jusqu'au bonheur.

Stéphen promit tout ce qu'elle voulut pour la rassurer, mais sans savoir lui-même ce qu'il promettait ainsi.

Il ne fut pas plutôt en présence du vieux forestier, qu'il céda à son impatience.

Abordant avec loyauté, dans un langage modeste et digne, le but de ses désirs, il ne lui cacha rien, pas même le secret de son incognito.

Il le surprit fort en lui apprenant qu'il n'était pas le mandataire du conseiller Brücker, mais le conseiller lui-même.

Il lui exposa les raisons qui l'avaient déterminé à recourir à un nom supposé, et le pria de lui conserver encore ce nom vis-à-vis de Johanna, attendu que, durant sa promenade avec elle, il avait mentalement assigné un autre moment pour se faire connaître d'elle sous sa qualité véritable.

Enfin, il ajouta qu'il s'applaudissait d'autant plus de son incognito, que sous ce voile d'étranger insignifiant, il avait acquis la certitude que mademoiselle Vilmar, en lui accordant sa main, cédait à son cœur et non à des conditions de fortune ou de vanité.

Le vieillard, ému jusqu'aux larmes, l'attira dans ses bras : c'était assez clairement lui accorder sa demande.

Puis, faisant allusion à sa médiocre fortune, il témoigna son regret de ne pouvoir guère donner pour dot à sa fille que ses qualités et son éducation.

Stéphen n'avait qu'une chose à répondre, c'est que ces deux trésors dépassaient à ses yeux tous les autres, et que la fortune dont il héritait l'avait heureusement affranchi de la dangereuse nécessité de rechercher un parti riche.

Johanna entra sur ces entrefaites.

Elle était si tremblante, si gênée encore, que le cœur le plus dur eût été sensible au regard timide qu'elle porta alternativement de son fiancé à son père.

Elle cherchait à deviner ce qui avait pu être dit entre eux.

Un sourire de Stéphen lui rendit quelque courage, et M. Vilmar, la prenant aussi en pitié, mit la conversation sur un autre chapitre.

— Viens çà, mon enfant, lui dit-il, j'étais impatient de te voir.

— Impatient ?... répéta-t-elle comme une colombe effrayée.

— Imagine-toi qu'en pensant au bal que donne demain la générale, notre excellente amie, j'ai cherché, pendant ton absence, dans ton secrétaire, ta boîte à bijoux, afin de voir s'ils étaient en état, et il m'a été impossible de mettre la main dessus.

— N'est-ce que cela, cher père, dit Johanna, en proie à un embarras évident, ne te mets pas en peine. Je sais où ils sont. Je les ai dernièrement changés de place.

— Il fallait donc le dire ! Et où les as-tu mis ?

— Tiens, dit-elle en rougissant, c'est un enfantillage, mais je vais te l'avouer, je n'ai pas l'intention de mettre ces parures demain. J'y attache un prix inestimable, parce qu'elles me viennent de ma mère et de madame Milborn ; mais elles sont passées de mode, et jureraient avec ma toilette, qui sera très-simple.

— Ah ! c'est donc cela ?... dit M. Vilmar avec une expression indéfinissable où le sourire et la raillerie s'alliaient à l'attendrissement.

— Mais, cher père, balbutia-t-elle, qu'as-tu ?...

Alors le père, lui mettant la main sur la tête comme pour la bénir, reprit d'une voix émue :

— Le vieil Isaac, le joaillier de Pilsen, m'a expliqué la chose autrement... La parure est en gage chez lui, et tu l'as échangée contre des larmes de joie et de gratitude.

— Mon père !... interrompit Johanna suppliante, en lui montrant Stéphen, pas devant lui !...

Mais M. Vilmar la prit dans ses bras et poursuivit malgré elle :

— Ta mère aussi, ma Johanna, était pieuse et charitable ; sa droite ignorait ce que donnait sa gauche ! Vois les fruits que l'on recueille d'un pareil héritage : le vieil israélite Isaac, apprenant que l'argent par lui prêté avait été employé par toi au soulagement des incendiés de Herfeld, a formellement déclaré qu'il lui était impossible de te réclamer un pfenning d'intérêt, dusses-tu laisser pendant dix ans les diamants en gage.

Non moins vivement pénétré de ce trait nouveau de l'angélique enfant, Stéphen l'attira, en présence de son père, sur son cœur, et le vieillard étendit sur lui aussi sa main bénissante, consacrant par son silence une union formée par l'amour, la bienfaisance et la pudeur.

Puis, comme il avait été dit, et sans que rien pût le retenir, le jeune conseiller quitta Bissengen, sans que Johanna pût savoir qu'il eût déjà parlé à son père.

Dès le soir même, avant de rentrer à l'hôtel, Stéphen se rendit chez le joaillier et dégagea les bijoux.

Il en ajouta d'autres plus modernes, entre autres un collier de sept rangées de perles, une broche à sept facettes, chacune sertissant une autre perle, et un peigne incrusté de sept solitaires.

Ces richesses furent expédiées le lendemain de bonne heure, en compagnie d'une toilette de bal complète, d'un goût exquis, au père de Johanna, avec prière d'offrir le tout en son propre nom à sa chère fille, et de lui annoncer que M. Straguro viendrait, dans l'après-midi, la chercher en voiture pour la conduire au bal de la générale de Viefland.

Tout étant disposé de la sorte, Stéphen courut chez la générale, qu'il n'avait pas vue de la semaine, mais à qui il avait écrit presque chaque jour.

Il voulait qu'en sa qualité d'amie intime de sa mère elle fût la première instruite de ses heureuses fiançailles.

Mais madame de Viefland était tellement occupée des arrangements de sa fête, qu'il ne trouva pas moyen de l'attirer à part, ni de lui parler une minute sans témoin.

Il lui fallut donc renfermer encore en lui son doux secret.

Tout ce qu'il put faire, ce fut de décider la générale à éviter l'ennui des présentations particulières en faisant annoncer par son valet de chambre les invités à mesure de leur entrée.

XIX

L'UNION DES ASTRES.

Ce bal était un gros événement pour la ville. Tout le monde s'en occupait ; les invités étaient nombreux, les fournisseurs ne savaient où donner de la tête.

L'hôtel de l'*Ange Bleu* se ressentait du mouvement général. D'abord, la fille de la maison, la blonde Séraphita, devait être



une des reines de la fête, puis la plupart des invités des environs étaient venus descendre à son enseigne.

Stéphen revit Séraphita; elle était toujours bien jolie, elle souriait d'un bien fin et bien agaçant sourire; elle lui adressa sur son dévouement dans l'incendie des mots bien flatteurs; mais sans méconnaître ses charmes et son mérite, rien au monde n'était plus capable de faire varier son cœur.

Le soir arriva enfin, ce soir si lent au gré de notre ami.

Le grand salon se remplissait rapidement, la foule des invités arrivait diligente; ils étaient au complet. — Non, les regards de la générale cherchaient encore quelqu'un.

Le vieux valet de chambre, fidèle à ses instructions, annonça alors de sa voix la plus éclatante :

— Monsieur le conseiller de régence, Stéphen Brücker, et sa fiancée, mademoiselle Johanna Vilmar !...

Tous les regards se portèrent sur la belle fiancée.

Celle-ci, intimidée de l'éclat donné à un secret qu'elle ne croyait connu que de Stéphen et d'elle, saisie de la révélation inopinée de la qualité véritable de son fiancé, retrouvant en lui ce jeune conseiller, ce riche légataire objet de tant de conjectures, de tant de projets, faillit se trouver mal.

Elle se retint pourtant au bras de Stéphen, qui souriait de son émoi, et s'inclina devant le cercle.

Puis elle se précipita dans les bras de la générale, qui venait à elle, et cacha sur son sein sa rougeur et son trouble.

— Stéphen! Stéphen! s'écria madame de Wielland, en embrassant la jeune fille, je devrais t'en vouloir! et cependant tu me combles de joie... Va, mon enfant, tu ne pouvais mieux choisir!... Cette soirée est une des plus douces de ma vie.

Elle voulait en dire davantage; mais, de toutes parts, les compagnes d'enfance et les amis de Johanna se pressaient autour d'elle, pour l'assurer de leur joie et de leurs vœux.

Stéphen se vit en même temps harponné par un cercle de vieux messieurs et de vieilles dames, qui tous, ayant connu madame Milborn, s'empressaient à qui souhaiterait la bienvenue à son petit-fils et le complimenterait.

Le bonhomme Zwicker était du nombre, lui sautant au cou, quoi qu'il en eût, et lui déclarant, en confidence, qu'il lui avait certainement, en principe, destiné sa Bernardine, mais que cet arrangement eût fort contrarié la petite, et non-seulement elle, mais ce jeune homme, là-bas, en frac bleu à boutons jaunes, qui l'avait demandée depuis un an !...

— Wachtel!... appela-t-il de sa voix de capitaine des pompiers, en faisant signe audit monsieur, approchez, mon cher, approchez !...

Wachtel s'avança d'assez mauvaise grâce, mais il se rasséréna bientôt.

— M. le conseiller, lui dit Zwicker, se pourvoit ailleurs... nous redevenons libres, mon cher. Allons, ne faisons plus l'enfant, donnez-moi votre main... Bien!... la tienne aussi, Bernardine.

La jeune fille obéit, c'était son habitude, et cette fois la rusée n'en était pas mécontente.

Le papa Zwicker réunit ces deux mains :

— Là... c'est entendu... vous êtes fiancés!... Il faut faire plus ample connaissance; embrassez-vous, mes enfants; soyez bons amis... et voilà !

Stéphen fut tenté de rire de ce petit être grotesque en tout ce qu'il imaginait; mais, l'autre nuit, la nuit fatale, par l'orage et le vent, n'était-il pas allé lui aussi à Herfeld? N'y avait-il pas bravement accompli son devoir pour conjurer le fléau et adoucir, selon ses forces, tant de misères?

Cette réflexion ne laissait plus jour à la raillerie. Notre héros adressa un mot flatteur à Bernardine, et tendit la main au beau-père et au gendre.

Il se mettait à causer avec eux, lorsqu'il vit venir, sautillante et mutine, la blonde Séraphita, au bras du petit monsieur vert de l'autre soir. Elle le félicita très-agréablement sur ses fiançailles, et lui apprit qu'elle-même, depuis la veille, était promise à son cousin.

Le monsieur à l'habit vert était un compagnon d'enfance, un petit cousin. Assurément, elle avait pu, sans crime, lui donner son front à baiser.

Mais voici bien du curieux! en moins de cinq minutes, il se trouva que Charlotte de Sandlers, Amélie Wrangel, Prokofjewna, Berthe, bref, tous les astres de la constellation Milborn, avaient en réserve un adorateur, et étaient fiancées ou bien près de l'être.

Radieux de cette découverte, Stéphen escalada l'estrade, et prenant, une seconde, la place du chef d'orchestre, annonça à l'assistance que la réunion avait lieu non pour célébrer les fiançailles d'un seul, mais celles des sept couples.

Et, comme un prédicateur au prône, il se mit à lire les noms des héros de ces multiples accordailles.

L'orchestre sonna sept fanfares, et ce ne fut plus qu'un embrassement, qu'une gaieté universelle, car dans Pilsen, comme dans beaucoup de petits endroits, tout le monde était plus ou moins parent.

Mais le plus embrassé et le plus félicité était Stéphen; il se vit sur le point d'en avoir une suffocation, et cria à l'orchestre :

— Une polonaise, pour l'amour de Dieu !

Pendant le prélude, il s'occupait d'organiser les rangs, de sorte que les couples fiancés ouvraient la marche. On allait partir; le vieux domestique annonça un personnage peu attendu.

— Monsieur l'inspecteur des forêts Vilmar !

Un éclatant hurrah couvrit la voix des instruments.

M. Vilmar fit son entrée très-allègrement, ma foi, déclarant qu'il n'y avait pas tenu, et qu'en son impatience, il avait donné congé à la goutte et aux douleurs, préférant meilleure compagnie.

Johanna fit une petite moue et se plaignit à lui du terrible embarras où M. Stéphen l'avait précipitée, jurant qu'elle n'avait songé à rien de pareil, et qu'elle n'avait pas encore dit : *Oui*.

— Eh bien! c'est le moment de le dire! répliqua gaiement le vieillard. — A moins toutefois, se reprit-il avec une gravité moqueuse, que tu n'aies des reproches à faire contre M. le conseiller. Quant à lui et à moi, voilà vingt-quatre heures que nous sommes d'accord.

— Quoi! depuis hier?

— Depuis hier.

— Ainsi, tu étais du complot? s'écria-t-elle avec un mélange de naïve surprise et de joyeuse émotion.

— Comme tu le dis !

— J'étais par vous deux trahie et livrée!... Tu savais que cet étranger dangereux s'était introduit chez nous sous un nom d'emprunt?

— Je ne saurais en disconvenir, je le savais.

— Oh! si j'avais du cœur, comme je devrais me fâcher et vous gronder! Eh bien, oui... mais je ne le peux pas...

Elle se pressa contre son père; la voix lui manquait; elle murmura à son oreille :

— Je ne peux pas... je l'aime trop !

XX

LE CODICILLE.

— La polonaise!... la polonaise!... — demanda-t-on de tous côtés.



L'inspecteur des forêts, revenu à sa vingtième année, tendit la main à la générale, qui l'accepta avec sa grâce habituelle; l'orchestre fit entendre de tous ses instruments la magnifique danse polonaise; M. Vilmar et madame de Wiefland ouvrirent la marche, et après eux suivit la chaîne des danseurs, ayant pour premiers anneaux Stéphen et Johanna suivis des six autres couples.

Les personnes qui ne dansaient pas formaient cercle pour voir de plus près l'adorable fiancée de Stéphen, car elle éclipsait toutes les autres, et lorsqu'elle passait chacun s'inclinait devant elle.

Le gros petit Zwicker y mettait tant d'empressement que son salsifis, faisant la culbute, se renversait sur le devant et pendillait sur sa poitrine.

Johanna seule ne se doutait pas de la puissance de ses charmes; elle n'était pas encore complétement revenue des surprises de cette soirée, et ne paraissait pas appartenir au monde.

Il y avait une transformation céleste dans ses yeux d'un bleu pur; elle planait dans les sphères éthérées du royaume des anges, et son jeune sein se gonflait comme s'il allait éclater.

A peine la polonaise terminée, les six fiancés de ses amies accoururent, réclamant de mademoiselle Vilmar, qui un cotillon, qui une valse, qui une polka; ils y mettaient tant de feu, que Stéphen eut une espèce de tentation de jouer le mari et de les mettre en garde contre un empressement excessif.

La générale lui fit signe de la suivre et le conduisit dans un cabinet retiré, où elle le présenta à deux messieurs âgés. L'un était le chef du conseil des pupilles et l'exécuteur testamentaire de madame Milborn; l'autre, le président du conseil des hospices.

— J'ai peut-être tort, Stéphen, commença madame de Viefland, de t'enlever à la fête; mais j'ai une excuse. Appelle cela curiosité, pressentiment, comme tu voudras. Tu connais l'existence du billet cacheté de ta grand'mère, laissé par elle en mes mains. Le moment de l'ouvrir est venu, puisque tu nous as annoncé tes fiançailles. Les deux personnes en présence desquelles cette ouverture doit avoir lieu sont devant nous. Si tu n'as pas d'objection à élever, nous allons y procéder.

Ces paroles ne laissèrent pas de remuer assez intimement le jeune légataire.

Le moment lui paraissait mal choisi pour une formalité de ce genre.

Toutefois, le désir de la générale paraissait si vif, que le jeune homme ne voulut pas le contrarier.

Les deux témoins s'étant assurés de l'intégrité du scel et de l'authenticité de la signature, on commença la lecture du billet.

Dans le récit qu'il a laissé de cette histoire, le conseiller nous a conservé le texte de cette missive posthume, tant pour établir que M. Sandlers ne le connaissait qu'imparfaitement, que pour montrer, par cet échantillon de son style, combien était grande l'originalité de son aïeule.

Voici cette pièce :

« Les cent mille florins mentionnés dans mon testament, § 65, et déposés à la banque, seront retirés par mon petit-fils Stéphen, et employés par lui en œuvres pies. Mais, dans le cas où il épouserait celle qui, parmi les jeunes filles de ma connaissance, me plaît le plus, parce qu'elle est la plus jolie de toutes, et surtout parce qu'elle est pieuse, économe, instruite, qu'elle fera certainement un bon usage des biens dont mon petit-fils hérite de moi, celui-ci laissera à la banque lesdits cent mille florins, pour jouir de leurs intérêts, lui ou sa femme, tant que l'un d'eux vivra. Après leur mort, ce capital reviendra à tout jamais à la caisse des pauvres.

» La jeune fille que j'ai en vue se nomme, comme feu ma fille, Johanna; elle est l'enfant unique de l'inspecteur des forêts Vilmar, à Bissengen.

» Que tous deux aient d'heureux et longs jours, car tous deux sont d'excellents enfants, qui ont fait la joie de leur famille, et savent compâtir aux souffrances d'autrui. C'est pour cela que je leur fournis avec joie les moyens d'adoucir les maux de leurs semblables, partout où ils en auront connaissance. La semence de la charité viendra à bien et portera ses fruits, et ceux-ci me seront plus chers que tous les monuments de marbre que l'on voudrait m'élever, ce que je défends expressément.»

Hors de lui, Stéphen embrassa madame de Wiefland avec une tendresse filiale, et s'écria, ivre de bonheur :

— Elle a choisi Johanna !...

Il courut à la salle de bal, entraînant le père et la fille pour leur communiquer sa joie d'avoir choisi précisément celle qui lui était destinée.

Johanna porta avec une profonde émotion le papier à ses lèvres et dit :

— Il me semblait aussi qu'il manquait à ma félicité la bénédiction du monde des bienheureux, auquel appartient ma mère... Maintenant que du séjour de la paix me parvient la volonté suprême de la chère morte, le dernier de mes souhaits est accompli; car au delà de la tombe, au sein de l'amour et de l'union, ce que l'un veut, l'autre doit le vouloir, et je suis sûre désormais, comme j'en avais le pressentiment, que si ma bonne mère vivait, elle bénirait notre union. Ainsi, mon cher et unique Stéphen, notre vie, en ce moment, sera parfumée de joies et d'effusions. Quant à ce revenu qui nous est échu, par une heureuse concordance de choix, je vais soumettre à mon fiancé, en présence de sa vénérée grand'mère et notre meilleure amie, mon premier vœu. La catastrophe de Herfeld nous a réunis. Cette nuit, qui, pour nous, fut le commencement d'une ère de bonheur, ne sera-t-elle, pour les pauvres incendiés, qu'une date de misère?.... Tandis que nous la bénissons, comme le berceau de notre béatitude, eux, devront-ils la maudire, comme la dernière de leur bien-être? Mon cher Stéphen a libéralement pourvu à la reconstruction de leurs demeures; mais que de choses leur manquent encore et leur manqueront longtemps!

— Tu vas au devant de mes désirs, ange de charité!... s'écria Stéphen en l'interrompant.

Et les deux fiancés déclarèrent solennellement, devant la générale et les trois autres témoins, qu'ils renonçaient aux revenus des cent mille florins, que les incendiés de Herfeld y avaient les premiers droits, et que, leurs besoins satisfaits avec le temps, ces revenus seraient consacrés à d'autres œuvres de même nature.

XXI

LE BONHEUR.

Les six autres fiancées ne manquaient ni de beauté ni de grâce. Sans cela elles n'eussent pas été appelées par madame Milborn à faire partie de la constellation des *Sept*.

Mais, pour Stéphen, il n'y avait au monde qu'une Johanna.

Les sept mariages se célébrèrent, comme les sept fiançailles, le même jour, devant les mêmes assistants.

Aucune des jeunes filles de l'intimité de madame Milborn n'eut à regretter son absence, car son petit-fils ne se montra pas moins généreux qu'elle ne l'eût été.

On ne mit pas sur la tombe de la vertueuse femme le marbre fastueux qu'elle dédaignait; mais, par une dernière allusion à l'une de ses innocentes faiblesses, on y planta, en forme de croix, sept tilleuls.



Stéphen passa deux mois avec son beau-père, auquel il laissa ensuite sa jeune femme, pendant une mission qui le réclamait.

L'année suivante, c'est-à-dire environ six mois après son mariage, il revint la chercher, pour l'emmener à la capitale.

En traversant Herfeld, ils virent, à la place de ruines, de petites maisons coquettes. Au-dessus de chaque porte, pendaient en leur honneur des couronnes de fleurs et des rubans.

Les villageois, en habit de fête, entourèrent leur chaise de poste, et tendant vers eux les mains, les remerciaient, les bénissaient et pleuraient en leur faisant leurs adieux, car ils perdaient le voisinage de leur bienfaitrice infatigable et vigilante.

Lorsque le jeune couple se fut enfin soustrait à cette touchante ovation, Johanna, encore sous le charme de la gratitude de ses protégés, entoura Stéphen de ses bras, et, son œil bleu vers le ciel, elle murmura :

— Cher Stéphen, restons bons à jamais, afin que, lorsque nous quitterons la vie comme je quitte en ce moment la maison paternelle, nous soyons suivis par les mêmes larmes, par les mêmes bénédictions.

Octave Féré.

Au milieu des concerts, des bals, des revues, du bruit de l'attentat commis par un Polonais contre la vie du Czar, des détails qui circulent sur les fêtes officielles données à l'Hôtel de ville et aux Tuileries en l'honneur des Souverains étrangers, venus pour l'Exposition, on trouve encore le temps, à Paris, de causer de vingt sujets plus intéressants les uns que les autres, d'inventer des histoires, de faire courir des bruits absurdes, et nous n'en finirions pas, si nous voulions aujourd'hui nous hasarder dans le domaine de la chronique.

Tout le monde s'accorde à proclamer que le bal de l'Hôtel de ville a été merveilleusement beau. Il n'en pouvait être autrement, grâce au crédit de 900 000 francs voté pour cette fête par le Conseil municipal. L'aspect extérieur de l'Hôtel de ville était féerique. Un serpent de feu enlaçait tout l'édifice, se tordait autour des colonnes, dessinait la corniche; des fleurs de toutes sortes inondaient la cour de marbre, suivaient les escaliers, tapissaient les murailles. Quant au bal lui-même, auquel assistaient l'Empereur, l'Impératrice, le Czar, le Roi de Prusse, les Grands-Ducs et le Prince royal de Prusse, nous en parlerons en même temps que de la fête des Tuileries.

***

M. Michel Chaigneau, dont le père a rempli jadis de hautes fonctions à la cour de Gia-Long, souverain de la Cochinchine, et qui, né lui-même dans le pays, y a longtemps vécu, a récemment publié un livre curieux, intitulé : *Souvenirs de Hué* (c'est le nom de la capitale de la Cochinchine).

M. Chaigneau raconte entre autres choses une anecdote fort gaie et tout à fait dans la gamme des légendes anti-monachales de nos ancêtres.

Un bonze, fatigué de l'ordinaire végétal que lui imposent les règlements du boudhisme, entre un jour chez son voisin et se prosterne respectueusement devant un canard dodu qui faisait la sieste.

Le propriétaire de l'oiseau, confondu de cette adoration insolite, en demande la raison au bonze.

— Hélas! répliqua celui-ci, une âme humaine habite le corps de cet oiseau, et une révélation d'en haut m'a appris, cette nuit, que cette âme était celle de mon père. Je suis venu lui rendre mes hommages, et il me sera bien dur de m'en séparer. C'est tout ce qui me reste de mon pauvre père.

Le paysan, touché de l'émotion du prêtre boudhiste, lui offrit incontinent l'oiseau que le bonze emporta.

Le lendemain, il lui rendit visite à son tour et reconnut avec stupéfaction à la porte de sa cabane des plumes qui semblaient avoir appartenu à un canard. Ce fut bien pis quand il trouva son voisin sacerdotal en train de ronger une cuisse dudit canard.

— J'accomplis dans ce moment un devoir pénible, dit le bonze en prévenant les questions. A force de prières, j'avais fait sortir l'âme vénérée de mon père de l'enveloppe indigne où le hasard l'avait reléguée. Mais que faire de cette carcasse qui avait été longtemps son séjour? C'eût été un crime de la livrer aux oiseaux de proie ou de l'abandonner à la corruption ; j'ai été forcé de me charger moi-même du soin de la faire disparaître.

Le paysan ne fit point d'objection, mais on ne le reprit plus aux malices des bonzes.

***

M. Louis Blanc a raconté, au commencement d'une de ses lettres hebdomadaires de Londres, une anecdote du temps jadis, qui contient toute la théorie du théâtre.

Un jour, dit-il, je ne sais quel curé qui dînait chez le baron d'Holbach avec Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, l'abbé Raynal et Rousseau, se mit à lire, au dessert, une tragédie de sa composition. Elle était précédée d'une préface où l'auteu expliquait de la manière que voici ce qui constitue toute comédie et toute tragédie :

— Une comédie est toujours un mariage; une tragédie, toujours un meurtre. L'intrigue tourne invariablement autour de cette question : se mariera-t-on? tuera-t-on ?

— On se mariera, on tuera : voilà pour le premier acte.

— On ne se mariera pas, on ne tuera pas : voilà pour le deuxième acte.

— Un nouveau moyen de se marier et de tuer se présente : cela fournit la matière du troisième acte.

— Survient une difficulté qui empêche le mariage et le meurtre : d'où le quatrième acte.

— Enfin, de guerre lasse, on se marie, on tue, et la pièce est finie.

Ch. d'Helvey.



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PATRONS DÉCOUPÉS

SÉRIE DE

Modèles de Confections nouvelles des meilleures maisons de Paris.

Une série de Patrons découpés, reproduisant réellement avec soin les meilleurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens d'exécution, des étoffes à employer, et d'un croquis dessiné représentan l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames, Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

70 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte,

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle,

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	Espagne. — Portugal	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	Turquie. — Grèce	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	Valachie. — Moldavie	38	20	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
Danemark	30	16	»	États Romains	40	20	»
Suède et Norvége	30	16	»	Autriche, Russie	40	20	»
Belgique	30	16	9	États-Unis	40	20	»
Hollande	36	19	10	Le Chili, Pérou, Brésil	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £ 2, *post free*.............. 50 francs. | Six mois, £ 1, 1, 6, *post free*.......... 26 fr. 85 cent.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. E. WELDON, seul agent, 22, Tavistock Street, Covent Garden, à Londres. W. C.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 33, rue Blaes, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

HAMBOURG. — M. J. H. MELDAU, libraire.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraires de la cour Impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales à Saint-Pétersbourg.

ROME. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

Royaume d'Italie.

FLORENCE. — La direction générale des postes, et Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc.

LIVOURNE. — M. BONENFANT, libraire.

NAPLES. — Benoît PELLERANO, 60, rue de Chiafa.

ESPAGNE. — M. Raymondo AMIGO, y suari calle de Arahonador, 31 piso 2°, à Barcelone.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUAREELLE PAR JULES DAVID

3e NUMÉRO DE JUIN 1867

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 3e NUMERO DE JUIN 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Lettre d'une douairière, par madame de BASSANVILLE. — Articles divers. — *En sentinelle*, nouvelle, par M. Alfred DES ESSARTS.

ANNEXES

Gravure de modes, n° 856, dessin de M. Jules DAVID : toilette habillée ; toilette de campagne.
Dans le texte, dessin n° 94 : toilette de campagne; n° 95, toilette de ville, par RIGOLET.

AVIS.

Toutes les demandes d'abonnement ou de changement d'adresse et toutes réclamations quelconques doivent toujours être accompagnées de l'une des dernières bandes du journal, pour qu'il y soit fait droit.

SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE JUILLET 1867.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Causerie, par M. Xavier EYMA. — Articles divers. — *En sentinelle*, nouvelle, par M. Alfred DES ESSARTS. — *Le rêve d'Eva*, nouvelle, par M. J. DENIZET.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 857, dessin de M. Jules DAVID : toilette des eaux; toilette de campagne; toilette pour petite fille de deux ans. — Planche de patrons d'une robe-tunique.
Dans le texte, dessin n° 96 : toilette de ville; n° 97, toilette de campagne, par RIGOLET.

PANORAMA DES MODES. — SAISON D'ÉTÉ DE 1867.

(LA PLUS GRANDE PLANCHE DE MODES QU'ON AIT JAMAIS VUE).

Nous avons souvent reçu, des principales maisons de commerce des hautes nouveautés de France et de l'étranger, la demande d'une collection de modes embrassant dans leur ensemble toutes les variétés de toilettes composant la MODE pour toute une saison.

Pour répondre à ce désir, nous avons fait établir une feuille mesurant 91 centimètres sur 64, et représentant un véritable PANORAMA DES MODES DE LA SAISON NOUVELLE.

Cette magnifique et colossale gravure reproduit vingt-deux toilettes complétement inédites, très-variées et dessinées avec tant de précision, qu'on peut en faire la coupe dans les moindres détails; le tout colorié à l'aquarelle avec *retouches* et *rehauts* comme l'estampe la plus artistique.

On trouve sur cette planche des costumes *de bains de mer, des eaux, de villégiature, de chez soi, de promenade, de dîner, de matinée*, etc., etc.

Ceux de nos abonnés qui voudront acquérir cette gravure la trouveront dans nos bureaux à partir du 15 avril, AU PRIX DE DIX FRANCS. Ceux de nos abonnés qui voudront la recevoir *franco*, en France, devront nous envoyer un mandat de poste ou de banque, de *douze francs*, lesdits mandats au nom de M. Ad. Goubaud.

Pour les maisons de l'étranger, la gravure *Panorama des modes* devra être retirée de nos bureaux par le libraire ou le commissionnaire de nos abonnés.



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Bien que la saison soit déjà avancée, on crée encore un assez grand nombre de nouveautés ; les beaux jours, en se faisant longtemps attendre, avaient laissé dans l'indécision une foule d'objets dont on s'occupe en grande hâte depuis qu'il fait chaud.

Les costumes blancs pour toilette de campagne sont interprétés d'une manière ravissante dans les magasins du *Régent* (maison BOUDET, boulevard de la Madeleine, 7). En voici deux exemples :

Toilette de piqué blanc, robe à deux jupes : celle de dessous découpée à festons pointus, bordés d'un joli galon caillouté, noir et paille. La jupe de dessus est relevée à chaque lé par ce même galon, qui remonte tout le long de la couture ; cette jupe est collante dans le haut et retenue par une ceinture *folie*, ornée de paille sur noir. Pour corsage, une chemisette de mousseline décorée de galons assortis, et un paletot demi-ajusté en piqué pareil à la robe, dentelé et orné dans le même genre.

Autre toilette blanche, en bazin rayé : sous-jupe garnie d'un volant à tuyaux; jupe de dessus, à bord dentelé garni d'un galon rouge. La taille est à corselet, avec intérieur d'une chemisette à gros plis. La casaque ajustée, garnie d'une dentelure comme la jupe, porte une ceinture de cuir piquée de clous.

Nous venons d'indiquer des toilettes de matinée ; la maison Boudet a fait également des robes habillées qui conviennent comme costume de bains de mer. Dans le nombre, nous citerons :

Une toilette de taffetas, nuance Bismark. — Jupe à traîne, ruchée dans le bas ; sur-jupe tunique ouverte devant, en même étoffe entourée d'un volant de dentelle noire. — Confection de soie noire, formant pèlerine derrière et mantelet devant (ce modèle, tout nouveau, est en grande vogue) ; garniture d'un haut volant de dentelle Chantilly.

Une toilette de mohair satiné gris clair. — La jupe et le corsage sont décorés de biais de taffetas lilas simulant un péplum, et sur le corsage, une veste *Figaro*. Jupe à traîne avec cordelière lilas dans le bas.

Costume de voyage. — Double jupe et paletot assorti, en poil de chèvre de nuance marron. Garniture d'une cordelière bleue qui entoure les bords et dessine des tresses; cette cordelière est posée sur les coutures de la jupe et sur celles des manches du paletot; elle est accompagnée de boutons blancs nacrés.

Les lingères ont été heureusement inspirées en composant des robes de mousseline brodées, qui sont fort recherchées par les femmes élégantes. Avec ces robes, on porte des ceintures à longues écharpes, en très-beau ruban ; des pans de rubans flottent également derrière le paletot de mousseline, et les manches sont accompagnées de nœuds du même style.

La maison de la *Couronne royale* (51, rue du Bac), sous l'habile direction de mesdemoiselles NOEL sœurs, est la première à propager les nouveautés artistiques auxquelles les broderies et les dentelles donnent tant de charme. Parmi les nouvelles créations de cette maison de premier ordre, nous nous plaisons à signaler un joli corsage de mousseline brodée au point d'armes, avec des jours à la main. La broderie fait *plastron ;* elle se répète sur les épaules, le long des manches et au bas des manches. Les bords sont décorés d'un petit volant en application de Bruxelles.

Un modèle de corsage pour toilette moins habillée est exécuté en bandes de toile fine, séparées par des entre-deux de guipure ; il y a sur chaque bande de toile des piqûres à la main, et le tour du col, ainsi que le bas des manches, est en toile unie. On ne peut rien imaginer de plus distingué que ce modèle ; il fera certainement partie, durant la saison, de la lingerie de fantaisie de toutes les femmes vraiment élégantes.

Il y a, dans les assortiments de la *Couronne royale*, une foule de nouvelles parures (col et manchettes) pour toilettes de matinée; tout cela est très-simple, mais les formes ont le mérite d'être nouvelles, et le cachet de distinction y est rigoureusement conservé. La belle lingerie a comme un parfum de grande dame : c'est le seul article de la toilette où l'on puisse affirmer que le clinquant n'a pas fait son apparition. Les jupons blancs, à volants plissés et entre-deux brodés, que l'on voit chez mesdemoiselles Noël, font partie de tous les trousseaux bien organisés. On ne saurait, avec ces jupons, se dispenser d'un peu de crinoline, et, à ce sujet, nous pouvons dire que la crinoline paraît décidément réintégrée dans ses droits. Les femmes qui avaient voulu la faire tomber en défaveur ont enfin reconnu que c'est folie de vouloir se montrer excentrique aux dépens de sa tournure et de sa grâce. Ainsi, une femme qui n'aurait pas la moindre crinoline, serait tout aussi bien en dehors de la mode, aujourd'hui, que celle qui aurait trop d'envergure ; il est maintenant admis que les jupes, pour être dans le goût du jour, doivent avoir de 4 mètres 40 centimètres à 4 mètres 50 centimètres de circonférence. Cela, certes, est très-modéré, mais encore ne saurait-on obtenir cette circonférence sans crinoline, car les jupons empesés tombent facilement, et leur emploi devient, en outre, fort dispendieux. On s'en tient donc à la crinoline, considérant qu'elle est aussi indispensable à l'ensemble d'une toilette vraiment élégante que le corset et la ceinture.

C'est pour les chapeaux de paille ronds et de forme plate que madame Léontine COUDRÉ (rue de Richelieu, 104) compose ces ravissantes guirlandes de fleurs des champs dont les branches, flexibles comme des rubans, viennent se nouer en *bridons* sous le chignon. Nous notons ceci comme une des plus coquettes créations de la saison.

Madame Léontine Coudré a beaucoup de talent ; nous admirons surtout l'adresse avec laquelle elle s'empare de toutes les occasions de placer ses compositions fraîchement écloses. Nos lectrices ont pu remarquer, comme nous, que le chapeau n'est plus aujourd'hui qu'un ornement sans forme bien arrêtée : tantôt il se dessine en une petite fanchon qui ne tient que la largeur d'une main sur le milieu de la tête ; ou bien c'est un rond, un ovale, un petit carré, tel que la coiffure des paysannes mâconnaises pourrait passer pour un chapeau démesuré. Que deviendrions-nous, grand Dieu ! avec si peu d'étoffe pour le fond, si nous n'avions pas les ornements? Les rubans employés dans la garniture des chapeaux sont également très-étroits : il faut donc des fleurs, ou alors pas de coiffure !

Pas de coiffure ! cela ne ferait nullement le compte de M. Henri de BYSTERWELD. Cet artiste, que la mode protége et que les plus grandes dames patronnent, prétend, au contraire, que les cheveux suffisent pour coiffer une jolie femme, ce qui ne l'a pas empêché de mettre beaucoup de diamants, d'éme-

raudes et de perles dans les admirables coiffures qu'il a exécutées en vue des derniers grands bals des Tuileries, des ambassades et de l'Hôtel de ville.

Pour ces bals, — dont nous aurions parlé plus longuement à nos lectrices s'ils n'étaient survenus dans une saison où l'on doit s'occuper des costumes de campagne, — la maison Gagelin-Opigez s'est fait remarquer par des toilettes d'une haute distinction : des apprêts de garniture de satin et de fleurs posés sur des robes de gaze, de riches broderies de soie lamées, de ravissantes tuniques de dentelle, voilà ce que la maison Gagelin a offert à l'admiration du monde élégant réuni dans ces jours de fêtes. On a fort remarqué aussi des soieries brochées, telles que les vitrines de l'Exposition peuvent seules en offrir de pareilles.

La maison du *Persan* (rue de Richelieu), que nous avons citée déjà pour ses cachemires des Indes, a fourni à plusieurs princesses étrangères non-seulement des cachemires inédits d'un grand prix et d'une rare beauté, mais encore des châles et des volants de dentelle fabriqués dans des conditions exceptionnelles et d'une beauté hors ligne. Si nous signalons les magasins du *Persan* à nos nombreuses lectrices, c'est que, tout en rendant justice à la haute élégance de ses produits, nous pouvons ajouter que cette honorable maison a pris à tâche de mettre le cachemire de l'Inde à la portée de toutes, et qu'on peut, sans trop de dépense, emporter de chez elle de ravissants spécimens de ce qui se fait de plus nouveau et de plus distingué.



N° 94. TOILETTE DE CAMPAGNE.

Modes de madame Alexandrine, 5, rue Meyerbeer. — Toilette de la maison Delacroix, 4, rue de la Bourse.

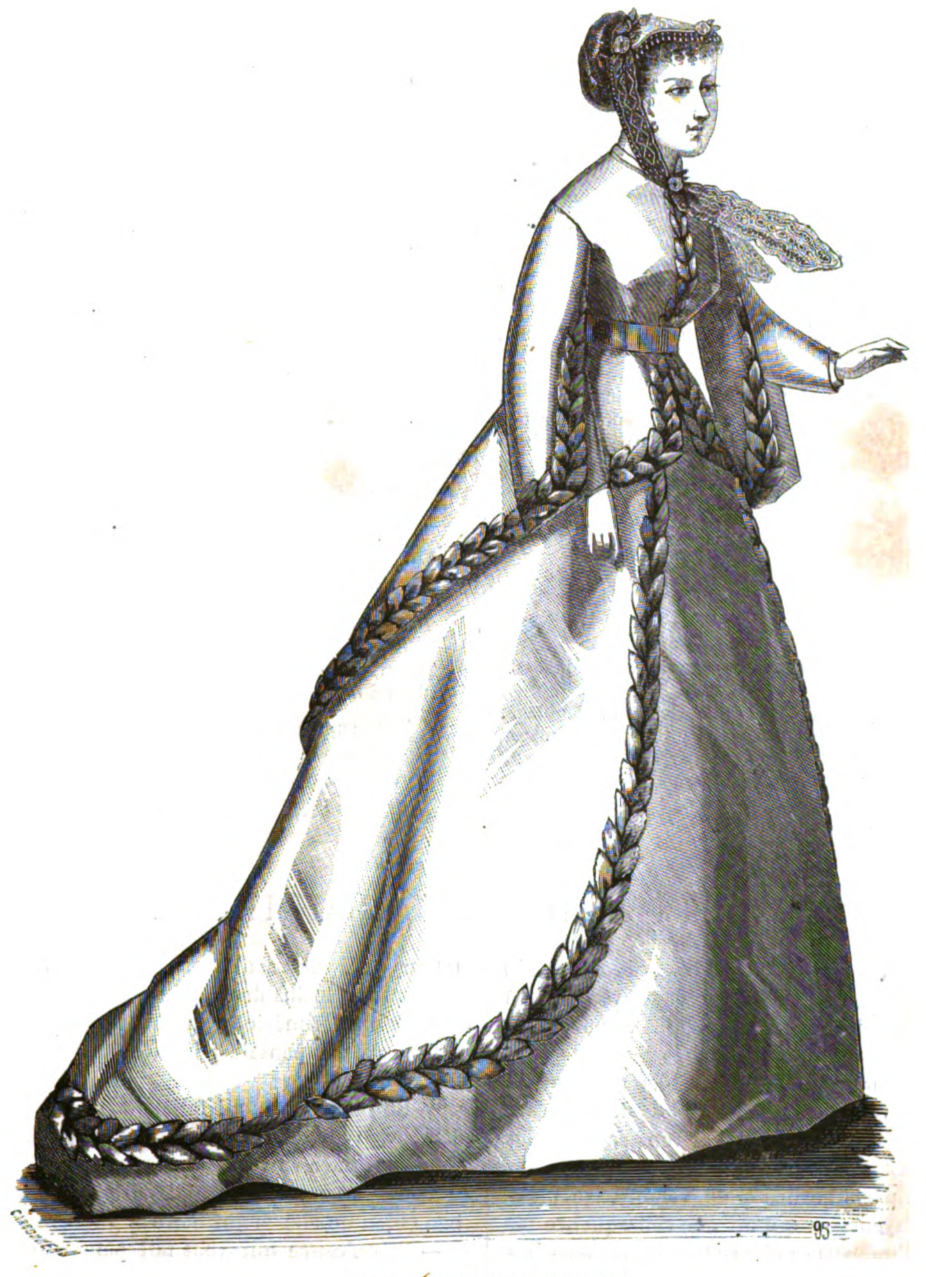
Du cachemire, sans une transition trop brusque, on peut passer au foulard. La vogue inouïe qui s'est attachée aux robes de cette étoffe entraîne la chronique des modes vers les magasins du *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129). Le choix des nouveautés d'été s'y renouvelle forcément par le fait



d'une vente incessante : aussi les personnes qui voudront demander en ce moment au directeur du *Comptoir des Indes* sa collection d'échantillons, trouveront-elles là une foule de choses nouvelles, les dessins des mois d'avril et de mai ayant à peu près disparu.

On s'occupe surtout, en ce moment, d'avoir des foulards pour costume complet (jupes et paletots). Les petites dispositions sont les seules possibles en ce genre : semis jardinière, zébrés, motifs grecs, perles et fleurettes. On veut aussi beaucoup de rayures et des unis ; parmi ces derniers, les teintes recherchées sont : Bismark, Isabelle, lilas de lumière, maïs, paille, jaune chinois, bleu de laque, vert d'Isly, feutre, marron, capucine.

Toutes les garnitures sont admises pour robes de foulard, depuis la guipure jusqu'aux nattes de taffetas ou d'étoffe pareille.



N° 95. TOILETTE DE VILLE.
Modes de madame Alexandrine, 5, rue Meyerbeer. — Toilette de la maison Delacroix, 4, rue de la Bourse.

Un excellent produit, dont nous avons fait l'essai depuis quelques jours, mérite notre recommandation ; on le nomme la *Florida*. C'est une essence pour enlever les taches grasses. Son action, très-prompte, n'altère jamais les couleurs. On l'emploie avec un égal succès sur les soieries et les lainages. Son odeur, qui est agréable, la fait préférer à toutes les benzines, sur lesquelles il a d'ailleurs une supériorité incontestable. On trouve la *Florida* chez tous les principaux droguistes et épiciers ; le dépôt principal est, à Paris, chez MM. Alabarbe et Ecorcheville, rue des Lombards, 33, et la maison principale à Lyon, chez M. Bost, 38, rue de la Reine. Nous recommandons cette essence, appelée à rendre de grands services, aux personnes soigneuses de leurs toilettes.

A la *Reine des abeilles* (maison Violet, rue Saint-Denis, 317) un éloge sincère pour la crême Pompadour, qui donne au teint l'éclat et le velouté de la première jeunesse. Cette composition



a eu trop de succès pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son emploi. Les récentes compositions de la maison Violet, qui sont la crême de beauté et la crême Sévigné, prouvent les progrès constants réalisés dans la parfumerie moderne.

Il était permis à la maison qui a créé le savon de thridace, la pommade duchesse et les parfums à la violette, de ne plus entrer en lice et de se proclamer hors concours; mais réputation oblige, et chacun veut sa part dans la moisson des succès. Le nom de la *Reine des abeilles* suffit, comme étiquette, aux femmes dont l'expérience exige des titres réels. Et qui ne sait que la maison Violet ne patronne de son nom que les articles qui doivent grandir sa réputation?

Marguerite DE JUSSEY.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, Nº 856.

TOILETTE HABILLÉE. — Coiffure *Tallien*, avec rubans mauves.

Robe en taffetas brodé de soie deux tons.

Au corsage, les broderies partent du haut du dos et descendent sur le haut devant le corsage.

A la jupe, un motif brodé forme *montant* sur le lé du milieu, et s'écarte du bas sur les deux autres. Un nœud, brodé en blanc, simule une guipure. Un liséré foncé marque les coutures de la jupe, avec des boutons bien plats, encadrés de guipure blanche.

Le corsage est montant, recouvert du haut, croisé du bas, un peu sur le côté gauche, et retenu par quatre boutons entourés de guipure. Taille très-courte. Ceinture brodée de blanc avec olives en soie blanche.

Manches droites. Epaulières garnies comme la ceinture.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau en crin, de forme très-basse, plate et ronde, avec petit bord plat. La forme est entourée par une corde en soie, avec deux glands. Ganse au bord de la passe. Un bouquet de fleurs de pommier, avec feuillage de lierre, retombe de chaque côté.

Costume en mozambique blanche garni de petits biais et de boutons en taffetas.

Paletot droit, à petit col, d'où retombe une patte carrée, encadrée de biais et garnie de boutons.

Ce paletot est coupé carrément de 3 centimètres derrière et bordé d'un biais au bas. Deux biais, partant du col, descendent en s'écartant et font le tour des côtés pour remonter droit sur le devant avec un écart de 15 centimètres en haut, comme en bas. Le milieu de cet écart, figurant un large gilet un peu plus court que les côtés, est garni par deux rangs de boutons.

Manches droites.

La jupe de dessus est relevée de chaque côté par deux longues pattes bordées de biais et garnies de boutons. La garniture du milieu simule une longue patte et s'arrête au-dessus des deux biais qui contournent cette jupe.

Jupe de dessous ronde, courte et garnie de six biais coupés par une patte de distance en distance.

PLANCHES DANS LE TEXTE, Nºs 94, 95.

Nº 94.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau *batelière*, en crin, garni de fleurs et de franges de perles.

Robe en *sultane* blanche, avec broderies de soie, violettes et feuillage.

Le corsage, montant, forme le gilet devant. La jupe de dessus est courte et sans aucun pli. Chaque lé est marqué par une grande patte qui part de la ceinture. La jupe de dessous est ornée de trois cordons de violettes et feuillage brodé.

Nº 95.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de tulle perlé; effilés en perles. Brides en dentelle.

Toilette en popeline de soie grise, ornée de coques en popeline de soie, figurant un feuillage.

Corsage-casaque, très-long derrière.

Manches à la juive.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Je ne vous parlerai pas de toutes les fêtes qui ont rendu Paris si brillant pendant un grand mois, car vous avez déjà dû entendre chanter ces merveilles sur tous les tons et par toutes les bouches. Les bals des souverains, les toilettes des princesses, les diamants de tout le monde vous sont aussi bien connus qu'à moi; aussi, pour pouvoir vous dire quelque chose de nouveau, vais-je descendre chez les simples mortels et vous raconter les petites historiettes qui rasent la terre.

Or, en ce moment, on parle beaucoup de voleurs, de pick-pockets et de faux monnayeurs, ce qui est une conséquence fatale de l'Exposition de l'industrie universelle, où, de tous les coins de l'univers, chacun est accouru pour faire briller ses talents au soleil.

Ainsi, on a découvert, il y a peu de temps, une bande américaine fabricant des pièces très-bien imitées, dont le quartier général était dans le bois de Ville-d'Avray; seulement, si les outils et mécaniques ont été pris, presque tous les coupables se sont sauvés; ce qui fit grand bruit dans Landernau... Peu de jours après, le portier d'une maison de Versailles, située sur le boulevard qui avoisine le chemin conduisant à Ville-d'Avray, vint trouver le commissaire de police, et d'un air fort mystérieux demanda à parler particulièrement à ce magistrat.

— Monsieur, dit-il, quand il se fut assuré par un regard scrutateur qu'il était seul avec ce fonctionnaire, je crois qu'il y a un des Américains dans la maison que je *régis*.

— De quel Américain parlez-vous?... fit le commissaire de police, qui ne pensait pas alors aux faux monnayeurs, sans doute.

— Eh bien! ceux qui faisaient de la fausse monnaie à Ville-d'Avray, répondit le concierge-régisseur, en mettant encore une sourdine à sa voix.

A cette réponse, le commissaire dressa l'oreille, comme un bon chien de chasse qui flaire le gibier.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser cela? demanda-t-il au dénonciateur.

— Dam! mon commissaire, d'abord les allures de l'individu, qui ne dit jamais ni bonjour, ni bonsoir, ce qui prouve qu'il ne connaît pas le français; puis, jamais il ne montre la couleur de son argent, ce qui me fait croire qu'il n'est pas bon teint; enfin, c'est mon idée à moi.

— Mais de quel individu parlez-vous? interrompit avec une certaine humeur le commissaire, qui avait cru voir dans la déposition du concierge mécontent un commérage indigne de fixer son attention.

— Eh bien! donc, je parle de ce locataire qui n'en est pas un tout à fait, puisqu'il ne vient que le soir, enveloppé dans un





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Dentelles de la Mon Noailles et Cie Delacroix Succr ... de la Bourse, 4. Modes de Mme Morison ... Richelieu, 6.

Coiffures de Henri de Bysterveld, Faubourg St Honoré, 3. Lingeries de Mesd. Noel Sœurs, à la Couronne ...

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chée d'Antin, 6. Parfums de Violet, f. de S. M. l'Imp...

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, E. Weldon. 33, Tavistock Street Covent Garden W.C.

MADRID, El Correo de la ...

a eu trop de succès pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son emploi. Les récentes compositions de la maison Violet, qui sont la crême de beauté et la crême Sévigné, pr... constants réalisés dans la parfumerie ~

Il était permis à ... maison

la pommade duche

entrer en lice et de

tion oblige, et chacun veut sa part dans la moisson des succès. Le nom de la *Reine des abeilles* suffit, comme étiquette, aux

Toilette habillée.·

Robe en taffetas br

Au corsage, les broc

haut devant le corsag

A la jupe, un motif

carte du bas sur les c

une guipure. Un lisér

boutons bien plats, en

Le corsage est mon

sur le côté gauche, e

Taille très-courte. Cei

Manches droites. E

Toilette de campa

plate et ronde, avec

corde en soie, avec d

quet de fleurs de p

chaque côté.

Toilette de campag

et de franges de perle

Robe en *sultane* bla

Le corsage, monta

courte et sans aucun

qui part de la ceintur

de violettes et feuillag

Je ne vous parler

Paris si brillant pen

entendre chanter ce

les bouches. Les bals

les diamants de tout

moi; aussi, pour po

vais-je descendre ch

petites historiettes q

Or, en ce moment

pockets et de faux m

tale de l'Exposition

coins de l'univers,

talents au soleil.

Ainsi, on a décou

ricaine fabricant des

général était dans l

outils et mécani

sont sauvés;

jours après,

boulevard

vint trou

rieux de

— Mo

se fut assuré par un regard scru- ... tout à fait, puisqu'il ne vient que le soir, enveloppé dans un



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Dentelles de la Mon Noailles et Cie Delacroix Succr r. de la Bourse, 4 — Modes de Mme Morison r. de la Michodière, 6.
Coiffures de Henri de Bysterveld, Faubourg St Honoré, 5 — Lingeries de Mlles Noel Sœurs, à la Couronne Royale, Rue du Bac, 31.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Ch.ée d'Antin, 6 — Parfums de Violet, f.r de S. M. l'Impératrice r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON, E. Weldon, 33, Tavistock, Street Covent Garden, W.C. MADRID, El Correo de la Moda P. J. de la Peña

grand manteau d'où il ne sort que le bout du nez, comme les traîtres de l'Ambigu, reprit vivement le portier.

Et comme le commissaire, qui se ravisa sur sa déposition en entendant ces mots, l'interrogea avec intérêt, il continua ainsi :

— Oui, mon commissaire, il ne vient que le soir et, à peine entré, pan, pan, pan, qu'on entend comme ça frapper et que ça sonne creux à faire dresser les cheveux *dessurre* la tête, et ça tape comme ça jusqu'à ce que mon individu s'en aille ; aussi quand que nous avons ouï dire qu'on avait pris des machines à fausse monnaie dans le bois de Ville-d'Avray, ma femme, elle m'a dit comme ça :

— C'est pas clair tous ces pan, pan, pan, là ; l'homme au manteau, c'est peut-être un des Américains de la bande. Va-t'en le déclarer tout de suite au commissaire, sans ça on pourrait nous prendre avec lui et on nous mettrait en prison comme des pas grand'chose.

— J'ai trouvé que ma bourgeoise avait raison et me voilà, mon magistrat, pour obéir à la loi.

— Qu'est-ce qui habite durant le jour le logement de cet individu ? demanda l'officier public qui, tout en doutant encore de la véracité du portier, voulait pourtant approfondir la chose.

— Monsieur, c'est une petite femme bien pâlote qui ne sort jamais et qui nourrit un vilain enfant, répondit le pipelet d'un air dédaigneux.

Vous le savez, personne ne dédaigne plus les pauvres que ceux qui ne sont pas riches.

— Et cette femme ne reçoit personne ?... Vous ne voyez jamais d'autre homme venir chez elle que celui au manteau ? demanda le commissaire.

— Non, monsieur, non ; il n'y a rien de louche sur eux que ce que je vous ai dit ; mais ces pan, pan, pan, sont bien graves, allez ! car y font absolument le même effet qu'un marteau qui battrait du fer.

Le commissaire se prit à réfléchir un instant, et pensant que rien n'était à dédaigner dans les choses même qui paraissent le plus infimes et qui souvent conduisent à un but important, il donna l'ordre au portier *régisseur* de recevoir le soir même quelques hommes de service et de les cacher de façon qu'ils pussent tout voir et tout entendre sans mettre en fuite les malfaiteurs, si tant est qu'il y en eût dans la maison.

Le soir même, en effet, quatre individus à mine sombre se glissèrent sans bruit à la brune dans un petit cellier placé sous l'appartement qui renfermait les locataires suspects.

Pendant longtemps un silence profond régna autour d'eux et ils commençaient à croire, soit que leur chef avait été victime d'une irrespectueuse mystification, soit que la mèche était éventée et les faux monnayeurs envolés ; quand tout à coup ils entendirent retentir des coups sourds et réguliers, comme celui que ferait, en effet, un marteau tombant sur une enclume.

Ils dressèrent l'oreille aussitôt comme de fins limiers et distinguèrent parfaitement que ce bruit provenait de l'appartement situé au-dessus de leurs têtes.

Alors ils sortirent de la cachette, et montant chez les locataires mystérieux, ils frappèrent à la porte et ordonnèrent d'ouvrir *au nom de la loi*.

A leur voix le bruit du marteau cessa, et bientôt un homme qui paraissait aux trois quarts endormi obéit à leur sommation en chancelant.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? s'écria un des hommes de police qui crut à une feinte et le saisit brusquement par le bras.

— Pardieu ! je dormais avant que vous ne vinssiez me réveiller, répondit celui-ci en retirant son bras avec humeur des mains qui le tenaient prisonnier.

— Vous ne dormiez pas puisque vous frappiez sur du métal, et c'est votre travail que nous voulons connaître, répliqua un second agent en entrant dans l'appartement pour le visiter avant qu'on eût le temps de rien faire disparaître.

Mais à peine eut-il mis le pied dans la grande chambre où la jeune femme était couchée, que le mot de l'énigme lui fut donné.

La présence de ces quatre individus ayant effrayé l'enfant, celui-ci se mit à crier de toutes ses forces et la mère pour le calmer berça le petit lit dans lequel il était couché. Or, un des côtés de ce berceau, où était attachée une roulette, frappant sur une plaque de tôle qui garnissait le devant de la cheminée, produisait les pan, pan, suspects, qui imitaient effectivement à s'y méprendre le travail des faux monnayeurs.

Cette jeune femme était entretenue par un fils de famille qui ne venait chez elle que le soir, et très-bien enveloppé pour ne pas être reconnu. Puis, comme l'enfant de ces deux tourtereaux était d'une nature fort criarde, pour le calmer il fallait le bercer toujours, et la jeune femme s'était habituée à remplir cet exercice même en dormant, en attachant chaque soir un cordon qui liait la bercelonnette à son bras.

Qui fut sot de la découverte ?... tout le monde... Et quelle en sera la suite ?... *That is the question*, mais gare aux amours !...

Comtesse DE BASSANVILLE.

On écrit d'Ems, le 9 juin 1867, à la *Liberté* :

« La saison commence avec éclat à Ems ; plus de 1400 étrangers sont déjà arrivés, et, parmi eux, plusieurs des grands noms de l'aristocratie européenne : le prince Dolgorouki, le baron et la baronne de Goltz, S. A. le prince de Salm-Horstmar, le prince Cantacuzène, la comtesse de Pückler, la comtesse de Blücher, le prince et la princesse de Wadbolsky, de Moscou, la princesse Soutzo, d'Athènes, S. Exc. le comte de Blome, le général Timacheff, etc. M. Guéroult, député, est aussi à Ems. Mais la colonie française n'a pas encore paru ; elle attend sans doute pour partir que les souverains aient quitté Paris.

» On attend le roi de Prusse pour le 1er juillet ; la reine viendra le rejoindre ici. Leurs Majestés habiteront les Quatre-Tours. Cette nouvelle paraît d'autant plus certaine que la fête du régiment des grenadiers du roi (régiment sous les ordres de Sa Majesté) est remise après le 20 juin, afin que le roi puisse y assister et en rehausser l'éclat par sa présence.

» Le prince Georges de Prusse arrivera ici le 20 courant ; on attend encore le duc de Saxe-Meiningen. Le roi aura sans doute une cour nombreuse et brillante.

» Un des grands concerts de la saison sera donné le 12 juin ; on y entendra MM. Wilhelmy, Weigand et Johann Reuchsel. Mademoiselle Schrœder a dû faire savoir à la direction qu'elle ne pourrait y apporter le concours qu'elle avait promis.

» Spa, que j'ai vu hier, est encore endormi : nul mouvement, nulle vie. Le magnifique établissement de bains que l'on vient de construire sera inauguré, dit-on, le 1er septembre. »

Depuis que cette lettre a été écrite, un certain nombre de visiteurs français ont pris possession d'Ems, et l'on peut dire que cette jolie ville allemande est, à cette heure, le rendez-vous de la fashion.

On sait, d'ailleurs, que les eaux gazeuses d'Ems sont les plus célèbres et les plus agréables de l'Europe. Elles stimulent si bien l'appétit et les fonctions de l'estomac, qui est l'organe de la belle humeur, qu'on ferait volontiers le voyage pour aller boire aux trois sources petillantes d'acide carbonique de Kesselbrunner, Kraencher et Furstenbrunner, sans compter que tous les plaisirs et les distractions à la mode y facilitent la digestion. Demandez plutôt à la Faculté !

Ch D'H.

TROIS CENT SOIXANTE-CINQ TOILETTES PAR AN

Jusqu'où peut aller cette manie qui inspirait naguère au procureur Dupin de si violentes philippiques contre « le luxe effréné des femmes », c'est ce qu'on ne saura jamais.

Voici un fait qui caractérise notre époque beaucoup mieux que ne sauraient le faire tous les procureurs et les sénateurs du monde. Il s'agit d'une feuille soi-disant sérieuse, le *Journal de Paris*, qui, à défaut d'une victoire par jour, enregistre, chaque soir, à la suite de son premier article, et sous la signature de la baronne de Spare (pour faire suite sans doute au baron Brisse, de culinaire mémoire) :

UNE TOILETTE PAR JOUR.

Grande toilette de bal.

Robe à queue, en satin vert perruche.
Le bas de la robe est enguirlandé de liserons blancs.
Tunique en point de Venise retombant sur les fleurs.
Longues traines de liserons dans les cheveux se terminant en forme de ceinture flottante sur la tunique.
Mouchoir en point de Venise.
Gants empire à douze boutons.
Bas de soie à jour.
Collier en émeraudes et diamants, boucles d'oreilles et peigne également en diamants et émeraudes.
Eventail empire.
Parfums à l'iris.

Le lendemain, changement de programme. Exemple :

Toilette de visite.

Robe à traîne, taillée à l'empire, soit en poult de soie lilas, soit myrte.
Casaque en guipure de Cluny.
Ceinture régente remplaçant le corset.
Col et manches garnis de point à l'aiguille avec petit jabot abbé galant.
Chapeau de crêpe assorti à la nuance de la robe.
Bottines en satin noir.
Mouchoir en batiste orné d'un petit point à l'aiguille.
Gants Joséphine à doubles boutons.
Bijoux en or de fantaisie.
Parfums à la violette de Parme.

Une toilette par jour! quelle imagination puissante! quel souffle créateur! Voyez-vous d'ici madame la baronne de Spare assise devant sa table à ouvrage, laissant errer ses yeux sur les gravures de mode qui doivent tapisser son cabinet de travail, et évoquant le génie de l'inspiration et les mânes des grandes couturières qui ne sont plus.

Pour nous, s'écrie la *Liberté* (veuve du baron Brisse), cette toilette par jour est pleine de poésie, de sentiment, de volupté! Nous avouons même que la lecture en est pleine de vives émotions. Vous ouvrez le *Journal de Paris*, vous lisez la première colonne, vous vous plongez dans la politique ; puis, tout à coup, ce titre vient rafraîchir délicieusement votre esprit de ses brises sensuelles.

Une toilette par jour! Elle est là, devant vous, en peignoir du matin, dans le charmant désordre de sa chambre à coucher ou de son cabinet de toilette, vous la voyez ; mais hâtez-vous, car le rideau va se baisser : voyez, ce sont les *bas de soie écrue*, tout un poëme, puis les souliers Fénelon (auteur de l'*Education des filles* et des *Aventures de Télémaque*) en veau mat ; puis des détails passés sous silence, mais qu'on lit en caractères de feu ; puis le jupon orné d'un seul plissé, et la robe unie en foulard des Indes, avec deux plissés, elle!

C'est décidément une lecture malsaine et dangereuse! Nous recommandons aux gens nerveux et impressionnables de s'en abstenir. Depuis hier soir, ces parfums à la violette de Parme nous poursuivent avec acharnement! Grâce!...

Grâce aussi pour les maris! Les abonnés du *Journal de Paris*, à moins d'être célibataires, seront forcés d'avoir 20,000 francs de rente.

Les journaux qui donnent un menu par jour ont soin, à la quatrième page, d'indiquer de bons remèdes contre le mal de gourmandise : purgatif à la magnésie, charbon de Belloc, eau de mélisse, etc. Mais vous, à côté du mal, quel remède indiquerez-vous? Une toilette par jour! c'est épouvantable! Il ne reste plus qu'à indiquer un bijou par jour, une voiture par jour, et surtout, ce qui expliquera et arrangera tout, un mari par jour!

Le fait est que, même millionnaire, un mari unique n'y suffirait pas! O ombre de Dupin, où es-tu?...

Robert HYENNE.

Tous les journaux, à l'heure qu'il est, ont chanté de leur mieux et sur tous les tons les merveilles des bals donnés à l'Hôtel-de-Ville et aux Tuileries, en l'honneur des souverains étrangers. Nous n'en dirons donc qu'un mot, et ce sera pour noter quelques toilettes : toilettes de femmes, bien entendu.

A l'Hôtel de ville, c'était, en général, ainsi que le constate la *Vie parisienne*, la tenue de campagne, des étoffes solides et à l'épreuve de la presse ou bien des menus tulles et gazes, ce que l'argot féminin appelle plus particulièrement « chiffons », dont on avait fait le sacrifice par avance. Mais un débordement de joyaux! Les rivières de diamants s'étaient faites fleuves, les broches devenaient plastrons, les aigrettes plumets de tambour-major, les brasselets brassards. La grande duchesse Marie semblait coiffée et habillée d'étincelles. Notons deux jupes courtes, blanches, forme empire, avec une manière de spencer rose marquant la taille, et au bas de la jupe une guirlande de roses : gants roses montant jusqu'à la saignée, chignon relevé. Un peu étrange, cette réminiscence de « Fleuve du Tage », mais fièrement commode dans ces fêtes à dix mille exécutants : elles ont été retrouvées dans le vestibule, à trois heures, au milieu des traînes en lambeaux, des peplums déchiquetés, des guipures brodées d'accrocs, intactes, à quelques roses près, et quasi fraîches.

Au bal des Tuileries, les femmes avaient eu l'heureuse et commune idée de se mettre en blanc, pour la plupart ; vous savez, ces étoffes blanches légères, lamées d'argent ; à la lueur des illuminations, cela semble une mignonne avalanche de neige, sillonnée de ruisselets d'eau. L'aigrette de madame Korsakoff a été, presque toute la nuit, en coquetterie réglée avec la lumière électrique. L'Impératrice, en blanc, avait en écharpe un ruban rouge, l'ordre de Sainte-Anne de Russie, croyons-nous. — A. T.

L'EAU DE JOUVENCE [1]

On soupait, il y a trois semaines, dans un cabinet du café Anglais; — souper d'amis offert par plusieurs sommités de la *gentry* à un étranger de passage : — au comte hongrois Adalbert de ***.

La représentation gastronomique achevée, on était passé à l'épilogue de la conversation et l'on avait déjà serpenté autour de tous les riens qui sont quelque chose en pareil cas, lorsqu'un des convives laissa tomber cette phrase malheureuse :

— Ainsi donc, cher comte, vous nous quittez dans quelques jours? Vous avez tort : car dans ce court intervalle, vous n'aurez eu le temps de rien connaître de la vie parisienne...

— Vous vous trompez, baron, fit le comte, s'adressant à son interlocuteur. Le tout n'est pas de voir longtemps, mais de voir vite.

— Allons donc! Vous prétendriez, en un espace aussi court...

— Savoir Paris *intus et extra*... non-seulement à l'extérieur, mais au plus profond de son être.

— C'est impossible.

— J'en fais le pari.

— Mille louis!

— Soit... Je ne demande que huit jours!...

Le lendemain, on lisait dans les journaux la singulière annonce que voici :

PRODIGE DES PRODIGES !!!

DÉCOUVERTE D'UN CHIMISTE DANOIS

SEULE ET VÉRITABLE EAU DE JOUVENCE

« Ce mystérieux talisman, dû aux recherches du spiritisme en communication avec les esprits supérieurs, a la propriété magique de rendre la jeunesse, non-seulement au corps humain, mais encore au cœur, à l'intelligence et à tout ce qui procède des phénomènes de la vie morale. — *Consultations gratuites.* — S'adresser en personne au cabinet du célèbre chimiste danois — de midi à quatre heures. Rue de... »

Le surlendemain, le domicile du célèbre chimiste était envahi — longtemps avant l'heure indiquée, par une foule impatiente.

L'étrangeté de l'annonce, la gratuité des consultations avaient attiré une clientèle vraiment prodigieuse.

A midi précis, le cabinet de l'inventeur de la *seule véritable eau de Jouvence* s'ouvrit, et une première personne fut introduite.

C'était une dame.

— Monsieur, dit-elle, en rougissant un peu, c'est bien au chimiste danois que j'ai l'honneur de parler?... Monsieur, pour tout le monde je n'ai que trente ans et je serais maintenant blessée si quelqu'un se permettait de révoquer en doute cet extrait de naissance... Mais pour vous... car j'ai là votre affiche prodigieuse... pour vous, monsieur, je dois être sincère... Un chagrin poignant empoisonne ma vie. J'ai quarante-sept ans, monsieur. De grâce un flacon de cet élixir précieux... un demi-flacon... quelques gouttes seulement... je les payerai au poids de l'or...

— Pardon, madame, fit le chimiste s'inclinant... je ne vends pas mon talisman, je le donne... Veuillez me laisser votre adresse et j'aurai l'honneur de vous en envoyer une caisse dès ce soir.

La seconde personne qui pénétra dans le cabinet de consultation s'exprima ainsi :

— Monsieur, je suis auteur dramatique. Je tiens l'affiche de tous les théâtres de drame ; je gagne énormément d'argent, et j'ai l'air, vis-à-vis de mes confrères, de me croire du talent; mais avec vous je dois être franc.

Votre annonce m'a sauvé la vie. Si vous ne me donnez de votre précieux élixir, je suis un homme mort. Non-seulement je n'ai plus d'idées dans le cerveau, mais j'ai accommodé à toutes les sauces les idées des autres. J'ai ressassé les plus antiques mélodrames, rhabillé les mannequins les plus mangés aux vers. Les directeurs commencent à s'apercevoir de quelque chose. Monsieur, je vous en supplie, donnez-moi de votre eau de Jouvence pour me refaire une imagination ! Monsieur, je ne suis plus qu'une ganache, ayez pitié de moi.

Le chimiste fit la même réponse qu'à la première personne.

La troisième personne était un mari.

— Monsieur, dit-il, il y a dix ans bientôt que je suis marié. Un mariage d'amour.

J'adorais ma femme ; — elle m'aimait éperdument.

En apparence l'adoration a l'air de continuer de mon côté, et l'amour éperdu de continuer du sien.

Eh bien, monsieur, ça n'est pas vrai... A vous je peux, je dois l'avouer, puisque je viens solliciter votre obligeant secours.

Devant les étrangers, nous grimaçons le sourire de convention; dans le tête-à-tête, le sourire est parti, la grimace reste seule.

Monsieur, donnez-moi de l'eau de Jouvence qui rajeunit les cœurs. J'en boirai et j'en ferai boire beaucoup à ma femme.... Il y a tant de ménages comme cela... Vite, monsieur, et soyez béni.

. . . .

La sixième personne apportait des romans d'Alexandre Dumas, dont elle désirait extraire un feuilleton nouveau — qu'elle signerait ensuite, après l'avoir passé à l'eau de Jouvence.

La septième personne était un astronome qui cherchait le moyen de rajeunir une vieille planète pour lui donner son nom — et s'en faire beaucoup de mille livres de rente.

La huitième, un restaurateur qui soupirait après l'art de rendre aux perdreaux une seconde jeunesse.

La neuvième, un musicien qui désirait remettre à neuf, pour se les approprier, des débris de Mozart, d'Haydn et autres maîtres trop connus...

La dixième, un spéculateur qui rêvait de rafraîchir la légende de Robert-Macaire...

A dix heures, le comte Adalbert — car c'était lui — sortait du cabinet aux consultations après avoir reçu cinquante confidences.

Et rejoignant ses amphitryons du café Anglais qui l'attendaient dans la salle à manger, il mit sous les yeux du baron, qui l'avait défié, le sommaire de cette première journée, et d'un ton froidement ironique :

— Commencez-vous à croire, mon cher baron, que je connaîtrai bientôt les secrets de la vie parisienne?

— Voici les mille louis, répondit le baron.

Le comte Adalbert avait gagné son pari.

Pierre Véron.

(1) Nous empruntons à un nouveau volume, la *Mythologie parisienne*, publié chez Arnauld de Vresse, le chapitre qu'on va lire. Nos lectrices y retrouveront tout l'esprit, l'étincelant humour et la philosophique gaîté qui ont mis en si haute faveur le nom de M. Pierre Véron, et qui lui vaudront, cette fois encore, un éclatant succès. — R. H.



EN SENTINELLE

(NOUVELLE.)

I

Il y aura bientôt trois ans, qu'un matin, le baron Félicien de Montégon tint une sorte d'assemblée solennelle dans son petit hôtel de la Chaussée-d'Antin. Il avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses meilleurs amis. On eût pu trouver dans ce cénacle des échantillons de toutes les espèces de merveilleux qui, à notre époque, font assaut d'élégance au balcon des théâtres, dans les raouts, aux courses et aux bains de mer.

Félicien avait également appelé son notaire.

Chacun remarquait sur sa physionomie une gravité d'autant plus frappante qu'elle était plus inaccoutumée.

— Mes amis, dit-il, la séance est ouverte. J'ai tenu essentiellement à vous réunir, car, d'une part, j'avais à vous communiquer une nouvelle importante, et, de l'autre, à vous demander un conseil utile.

— Parle! parle! s'écria l'assemblée.

— Mon excellent cousin, M. de Ponthiex, vieux célibataire, grand propriétaire en Bretagne, est décédé, me léguant tous ses biens, selon la promesse qu'il avait faite autrefois à mon père. M. de Ponthiex était le symbole même de l'honneur; et, malgré mes incartades de jeunesse, il a voulu exécuter de point en point ce qu'il avait promis.

L'auditoire eut peine à contenir son enthousiasme. Quel cousin que ce M. de Ponthiex! et combien, parmi les assistants, se souhaitèrent à eux-mêmes des parents de cette nature! Les félicitations commencèrent à pleuvoir sur l'heureux héritier. Mais celui-ci avait trop l'esprit des convenances pour subir cette ovation sans l'interrompre aussitôt.

— Mon Dieu! je sais bien que le monde considère comme une chance superbe quelques quarante mille livres de rente qui arrivent à pleine volée dans une existence. L'argent est utile, c'est vrai, mais nous ne lui devons pas un culte. Refuser le legs que me fait mon parent serait chose déraisonnable. Cependant je me trouve embarrassé par une clause qui n'est pas un ordre du défunt, mais qui précisément est plus qu'un ordre, car c'est une prière.

— Voyons, voyons, explique-toi.

— Si vous le permettez, l'explication vous sera fournie par le testament même, dont M. Guérin, mon notaire, va vous faire lecture.

La clause qui embarrassait le jeune baron était conçue en ces termes :

« Il est un vœu que je forme du plus profond de mon cœur : » c'est de donner à mon cousin un guide éclairé, une amie sé» rieuse, une compagne fidèle. C'est lui dire que je l'invite à » épouser ma nièce, Marie de Florcadec. Marie a vingt-deux » ans : elle est veuve, et sur les instances que je lui en ai » faites, elle consentira à accorder sa main à Félicien. Pour » peindre sa générosité, elle a refusé une part quelconque de » mon héritage, en m'objectant qu'elle était assez riche. Je » crois en dire assez pour que Félicien apprécie ce noble carac» tère. Je ne lui fais pas une condition absolue de l'acte que je » lui conseille; je ne lui propose que sous forme de prière, » dans l'intérêt de son bonheur. »

Après la lecture, le notaire s'étant éloigné, la délibération s'ouvrit.

— Vous pouvez maintenant, reprit le baron, apprécier l'embarras dont je vous parlais. Mon cousin n'a raisonné qu'à travers ses illusions, et surtout il n'a jugé qu'au point de vue de la vie de province. Il ne s'est pas dit, d'abord, qu'on ne se marie pas ainsi, au hasard, avec une inconnue ; qu'une détermination qui enchaîne l'existence entière est fort grave ; que tout l'or du monde ne saurait payer la liberté ; et qu'enfin, une femme qui n'est jamais sortie de son cercle borné, de ses habitudes paisibles, ne se ferait pas aisément au bruit et au mouvement de Paris. J'y compromettrais mon bonheur sans assurer celui de la vicomtesse. N'ayant pas les mêmes goûts, la même éducation, nous nous causerions une gêne mutuelle qui ne tarderait pas à dégénérer en mésintelligence.

— Oui, interrompit un étourdi, selon la chanson : « Il faut des époux assortis. »

— Chut! chut! à la porte! cria l'auditoire.

— Je continue, ou plutôt je conclus, dit Félicien en souriant : je ne crois pas que le projet de mon cousin soit praticable, mais j'aurais quelque scrupule à accepter l'héritage sans remplir les vues du testateur. Voilà, mes amis, sur quoi j'invoque les conseils de votre prudence et de votre délicatesse.

A cette harangue succéda un véritable brouhaha. Chacun voulait parler le premier, et tous parlaient à la fois. Le baron tâcha d'introduire de l'ordre dans le débat ; mais il n'eut pas de peine à classer les opinions, car tout le monde se trouva d'accord pour déclarer que si M. de Ponthiex avait eu raison d'instituer son cousin légataire universel, il avait eu tort de lui vouloir mettre sur les bras une provinciale ; que les scrupules de M. de Montégon, encore qu'ils fussent très-honorables, ne méritaient pas qu'on s'y arrêtât. En conséquence, l'héritage devait être accepté, sauf la clause du mariage, et une lettre polie serait adressée par le baron à madame la vicomtesse de Florcadec, pour lui exprimer la reconnaissance qu'il éprouvait de ses bons procédés, en même temps que son regret de ne pouvoir donner suite au projet de M. de Ponthiex.

Et l'un des assistants dit avec une gravité comique :

— Fait et délibéré en l'hôtel de notre ami Félicien de Montégon, le 1er juin 1863. En foi de quoi nous avons signé... A propos, signons-nous?

— Allons, maître Rigoletto, dit Félicien, je te répondrai ce soir le verre en main. Je vous donne aujourd'hui un second rendez-vous, mais cette fois, ce sera pour souper.

Un hurrah d'enthousiasme salua ces dernières paroles ; puis on se sépara, et chacun alla à ses affaires, autrement dit à ses plaisirs.

II

Sur une terrasse protégée par des arcades élégantes qu'entouraient des festons de lierre et de clématite, étaient assises deux femmes, l'une jeune et jolie, l'autre assez âgée pour qu'on pût raisonnablement l'appeler vieille. La première avait une de ces tailles souples et fines qu'on prête volontiers aux sylphides ; chacun de ses mouvements décélait la grâce ainsi que la distinction. Il y avait sur ses traits réguliers, dont l'ovale était pur et allongé, une expression de douceur et d'amabilité exquise. Ses mains blanches étaient croisées sur ses genoux. Dans cette attitude, à la fois calme et rêveuse, la jeune femme ressemblait à quelque madone du divin Sanzio.

La vieille femme qui lui tenait compagnie était loin d'offrir

un tel idéal. Mais il y avait aussi sur sa physionomie toute bretonne un cachet de dévouement et de fidélité, qu'on ne trouve plus que rarement. Elle filait au rouet avec autant d'activité que si elle eût attendu pour vivre le produit de son lin. Par intervalle cependant elle relevait la tête, suspendait le mouvement de son pied et laissait le fil reposer immobile entre ses doigts. C'est qu'alors, ou elle interrogeait ou elle écoutait sa jeune maîtresse, dont elle avait été la nourrice.

Celle-ci passa, par une réflexion subite, de son apparente tranquillité à une agitation assez visible. Elle se leva, fit quelques pas, respira des fleurs, puis revint s'asseoir de nouveau et dit, en fixant son regard sur la limite de l'horizon, où les massifs des chênes du parc étageaient leur ombre imposante.

— Ne trouves-tu pas, Yvonne, que la réponse de M. de Montégon se fait bien attendre ?

— Dame, ces messieurs de Paris, on dit qu'ils ont toujours beaucoup de choses à faire, et peut-être que votre cousin n'a pas eu le temps...

— Depuis huit jours ! Ma pauvre Yvonne, tu supposes donc que mon cousin est très-occupé ; je pourrais supposer, moi, qu'il n'est pas très-empressé.

— Pas empressé de consentir à ce qu'on lui propose ! s'écria la vieille bretonne. Il serait bien dégoûté, morguenne !... On lui laisse une fortune de roi ; on lui offre avec ça la main de la plus jolie femme de notre pays, de madame la vicomtesse de Florcadec, qui a aussi un bon bien à elle ; il n'a pas semé, et cependant il n'a qu'à se baisser pour récolter ; et il ferait le dédaigneux ! Allons donc, c'est impossible. Aussi vrai que je porte coiffe et casaquin, je vous jure que le beau monsieur se réjouira fièrement de la proposition. Et qui sait ? à c'te heure, possible qu'il soit en route à galoper autant qu'il a de force.

— Ma chère Yvonne, tu me fais plaisir en parlant ainsi. Et cependant, je t'avoue que ce n'est pas sans appréhension que je prévois l'arrivée prochaine de Félicien. Attendre un homme qu'on ne connaît pas ; être engagée envers lui sans savoir quel est son caractère ; être au moment peut-être de mettre son avenir entre des mains qui pourraient n'être pas sûres..., c'est dangereux, sais-tu ?

— Ma foi, je suis bien aussi de cet avis, répondit la nourrice en hochant la tête ; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'envisage la chose comme un vrai casse-cou.

— Que dis-tu ? s'écria la vicomtesse un peu mécontente.

— Je suis franche, tant pis, c'est une vieille habitude. Que voulez-vous, madame ? Vous êtes jeune, riche, aussi libre qu'un oiseau dans l'air, et v'là que vous allez vous donner un maître !

— D'abord, Yvonne, ne m'appelle pas toujours madame, mais bien Marie. Je te l'ai souvent recommandé, tu es incorrigible. Ensuite laisse-moi te rappeler que ce n'est pas moi qui ai désiré cet arrangement. En y souscrivant, je ne ferai qu'obéir à l'excellent homme qui avait mon affection. M. de Ponthiex a exprimé un désir ; je m'y soumets.

Quelques larmes mouillèrent les beaux yeux de la vicomtesse.

— Eh bien, mad... Marie, allez-vous encore pleurer, vous fatiguer ?

— Ah ! ma bonne Yvonne, je ne pleurerai jamais assez mon meilleur ami. Mais j'y songe, il faut que je ne néglige rien pour que le baron, à son arrivée, trouve le château bien décoré. J'ai là-haut, dans son appartement, des tapissiers dont j'ai besoin de surveiller le travail.

La vicomtesse se leva, et d'un pied léger elle rentra dans le château.

— Pauvre chère enfant ! se dit Yvonne, après l'avoir suivie des yeux ; je vois ce que c'est, moi. Je vous demande si c'est raisonnable. Dans notre pays de Châteaulin, il ne manque pas de bons et beaux messieurs qui l'ont recherchée en mariage ! Il n'en manque pas qui ont voulu me remettre pour elle des billets et des bouquets ! Mais, dame, elle vous repoussait tout ça sans rémission. C'était donc pour finir par être troublée comme une âme en peine... Oh ! la jeunesse ! la jeunesse !

Yvonne eût poursuivi longtemps encore le cours de ses réflexions si un domestique ne fût venu en toute hâte l'avertir qu'une chaise de poste était à la grille, contenant un monsieur de Paris. Ce fut donc elle qui reçut l'étranger. Celui-ci lui exposa qu'il venait tout exprès de la capitale pour voir madame la vicomtesse de Florcadec.

— Tiens, se dit Yvonne, est-ce que ce serait le cousin ?

Et elle resta toute stupéfaite en remarquant que ce monsieur portait environ cinquante ans, et qu'il n'était rien moins qu'un beau garçon.

— Ce que c'est que Paris ! pensait-elle ; comme ça gâte les hommes !

Mais l'étranger la tira promptement d'erreur en disant :

— Ayez la bonté d'annoncer à madame la vicomtesse que je suis M. Guérin, notaire, et que je viens ici, pour affaire, de la part de M. le baron de Montégon.

La nourrice, rassurée, courut de toute la vitesse de ses jambes, et, suivie à peu de distance par M. Guérin, elle s'écria :

— Mad... Marie, c'est un tabellion qui vous demande.

— Fais entrer, dit la vicomtesse en souriant.

Son cœur s'ouvrait aux plus douces illusions. Mais dès qu'elle aperçut M. Guérin, elle lut la vérité sur ses traits. Cependant, elle accueillit le notaire avec sa grâce habituelle, et commença par lui exprimer le regret qu'il eût fait à son intention ce long et pénible voyage.

— Mon Dieu, madame, répondit-il, j'eusse désiré l'entreprendre sous d'heureux auspices ; mais il n'en est rien.

— J'entends, monsieur, dit Marie avec dignité, le baron repousse le vœu de son cousin.

— N'accusez point M. de Montégon. Ce n'est qu'après de sérieuses réflexions qu'il a pris la détermination dont j'ai à vous rendre compte. Outre que son goût ne le porte point vers le mariage, il a compris que, dans votre intérêt aussi bien que dans le sien, il ne pouvait donner suite à un projet que la raison n'approuve pas entièrement. Le mariage demande les plus fortes garanties ; sans doute, le baron n'hésitait pas à penser que le choix indiqué par son parent devait être excellent : mais c'est surtout de lui-même qu'il s'est défié. Habitué à la vie tout exceptionnelle de la capitale, il n'a pas voulu vous imposer ses goûts mondains, son besoin de luxe, de mouvement. En un mot, il a reculé devant une responsabilité terrible.

— Je l'en remercie, dit froidement la vicomtesse. Ce scrupule l'honore. Moi-même je n'avais cédé qu'à regret aux instances de M. de Ponthiex.

— Comment ! comment ! dit Yvonne, qui avait eu soin de se placer dans un coin du salon, ce beau monsieur refuse mon enfant ! Il est bien dégoûté.

M. Guérin parut étonné de cette intervention imprévue.

— Pardon, monsieur, dit la vicomtesse, c'est ma bonne nourrice ; elle ne m'a jamais quittée, et je n'ai jamais eu de secrets pour elle.

— Non, jamais elle n'en a eu, c'est vrai ça, reprit Yvonne, s'animant de sa propre indignation. Jour de Dieu ! si madame m'en croyait, elle s'en vengerait bien vite en épousant un de nos messieurs du pays qui la reluquent. Il n'en manque pas, et des plus huppés, faut voir !

— Pardon, ma bonne, laisse-nous causer plus paisiblement.

Après tout, mon cousin était libre, et je regretterais que ma personne fût pour lui la cause du moindre ennui. Vous pouvez lui faire cette réponse, monsieur, et ajouter que par mes soins le château a été complétement remis en état pour le jour où il voudra venir l'habiter.

— Le château?... répéta M. Guérin avec embarras.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore?

— Il m'en coûte d'avoir à vous annoncer aussi que, par un motif de délicatesse facile à concevoir, M. le baron ne peut songer à s'établir dans ce château où vous avez vécu si longtemps. Il lui a semblé qu'il était plus convenable de le mettre en vente, et je suis chargé de cette opération.

Yvonne leva les mains au ciel, mais sans prononcer une parole. Quant à la vicomtesse, elle pencha la tête pour cacher ses larmes. Mais bientôt, recouvrant toute sa force d'âme, elle dit d'un accent expressif :

— Soyez franc jusqu'au bout, monsieur. Cette résolution, mon cousin ne l'a pas prise de lui-même, elle lui a été dictée par ses amis, et je devine quels sont les amis qui entourent un jeune héritier!

— Je serais coupable de le nier, répondit le notaire.

— C'est bien. Maintenant, voici ma proposition, et je pense qu'elle satisfera tout le monde. L'idée de voir mettre en vente la maison où M. de Ponthiex a passé une partie de sa vie, de voir un bien de famille appartenir à des étrangers, cette idée me révolte. Je la repousse de toutes mes forces. Au lieu de cela, consentez à me laisser racheter le château et ses dépendances. J'ai, Dieu merci, assez de fortune pour donner la somme que vous en demanderez.

— Ah! le bon cœur! dit Yvonne ; nous resterons donc chez nous.

— Madame, répondit M. Guérin, votre proposition est trop honorable pour que mon client ne s'empresse pas de l'accepter. Veuillez me laisser le temps de lui écrire, de recevoir ses instructions, et alors nous passerons régulièrement le contrat de vente.

— A merveille, monsieur. S'il vous convient de rester au château.

— Je vous remercie, madame. Je me suis établi aux environs. Très-prochainement, j'espère, j'aurai l'honneur de vous revoir.

Il renouvela, en homme poli, l'expression de ses regrets, et prit congé de la gracieuse châtelaine.

Sitôt qu'Yvonne se fut assurée qu'il était parti, elle donna libre cours à ses récriminations, formulées avec une énergie qui ne nous permet pas de les reproduire.

— Écoute, Yvonne, dit la vicomtesse, si tu m'aimes, tu ne parleras plus de cette affaire. Surtout, ne va pas conter cela aux domestiques, tu me désobligerais beaucoup.

— Je vous promets de rester bouche cousue.

— Tu auras de la peine, mais j'attends cette preuve de ton dévouement. Je vais faire un tour dans le parc... j'ai besoin d'air... C'est entendu, n'est-ce pas? jamais tu ne me reparleras de M. de Montégon.

— Jamais, ma bonne Marie... Mais ça me coûtera. J'en avais tant à dire !...

III

Pour mettre sa conscience parfaitement à l'abri, Félicien avait souvent ramené dans le cercle de ses causeries intimes le sujet du testament de M. de Ponthiex et de madame de Florcadec. Ses amis, de leur côté, n'avaient pas varié dans leur opinion, et tout ce qu'on peut imaginer de plaisanteries avait été décoché contre la fantaisie bizarre du vieux gentilhomme breton et contre les grâces provinciales de la vicomtesse.

Possesseur sans contestation d'une belle fortune qu'il avait pu joindre aux débris de la sienne, Félicien était considéré comme un des plus brillants héros du sport. Il ne s'appartenait pas, mais son bien appartenait à tout le monde. Autour de lui, c'était un mouvement de frivolité qu'il ne pouvait modérer. Il vivait dans une atmosphère de dissipation qui ne lui permettait pas de penser. S'il voulait parfois retourner un peu en arrière, le tourbillon impitoyable le ressaisissait. — Marche! marche! dit le destin au Juif-Errant. — Amuse-toi, amuse-nous, dit le monde au jeune dissipateur. Il n'y a pas de halte, il n'y a pas de trêve dans cette vie qui enivre comme l'opium.

A voir passer Félicien sur son rapide alezan, ou tenant les guides d'un brillant *four in and*, on eût dit :

— Que ce jeune homme est heureux!

A le voir dans les salons, accueilli par mille sourires, par mille gracieusetés, on eût dit :

— Que ce jeune homme est aimé!

Mais en lisant au fond de son cœur blasé, on se fût dit :

— Il n'est pas heureux, il n'est pas aimé non plus.

— Mon Dieu, se demandait-il parfois, d'où vient que ma vie me semble vide, décousue, sans but, sans attraits?

C'est encore ce qu'il répétait un matin à un lion de son intimité, à un Arthur quelconque. Ils étaient tous deux appuyés sur la rampe du balcon, le cigare aux lèvres.

— Tiens, tiens, dit l'Arthur.

— Qu'y a-t-il?

— N'aie pas l'air. Regarde en face de nous. J'aperçois au deuxième étage une fenêtre ouverte ; à cette fenêtre il y a des fleurs, signe de la présence d'une grisette ; non loin est une table chargée d'ustensiles de travail, pelotes, broderies, etc. Devant cette table est une délicieuse petite femme.

— Laisse-moi donc tranquille avec ta découverte. Qu'est-ce que cela me fait?

— Voilà bien le sultan! Il ne daigne pas lever les yeux sur la beauté.

Cependant Félicien regarda la nouvelle voisine.

— Eh bien, qu'en dis-tu?

— Pas mal. Un air modeste. Une tenue simple et presque distinguée.

— Allons, tu as du goût. La ravissante grisette, parole d'honneur.

L'Arthur adressa de la main un salut familier à la jeune brodeuse.

Celle-ci se leva, sans affectation toutefois, et ferma sa fenêtre.

— Ah! ah! dit l'ami, c'est une vertu. Il faudra beaucoup de cachemires, de bracelets et de soupers.

— Tais-toi, dit vivement Félicien. S'il est vrai que cette jeune fille soit sage dans son humble condition, elle ne mérite que plus de respect.

Cette façon de penser valut à M. de Montégon mille railleries. Mais, contre son habitude, il resta ferme dans son jugement.

Cependant, à son insu, l'image de la voisine le poursuivait. « Quel enfantillage! se disait-il. Le hasard l'a amenée en face de l'hôtel que j'habite ; mais je n'en dois pas moins rester un étranger pour elle. »

Il sortait, il rentrait comme de coutume ; mais il ne pouvait s'empêcher de jeter, à la dérobée, un regard sur la jeune fille qu'il retrouvait toujours à son poste de travail. Ses amis ne manquaient pas de lui dire en riant :

— Où en es-tu avec Rigolette?

— Je ne m'occupe pas d'elle ; veuillez m'imiter. Telle était sa réponse.

Mais au moment où il était seul, — ce qui arrivait rarement, — il se plaçait à son balcon, et déjà Tom, le cocher, se plaignait que monsieur allait moins souvent au Bois.

La voisine ne fermait sa fenêtre que lorsque les bruyants

visiteurs de Félicien faisaient irruption chez lui. Il avait remarqué cette circonstance, et il en tira bon augure.

Ce fut en envoyant un bouquet qu'il se décida à entamer la connaissance. Le bouquet fut refusé.

Il envoya ensuite un petit billet. Le billet ne fut pas décacheté.

— Que je suis stupide ! s'écria-t-il ; avec une vie facile comme la mienne je vais chercher des écueils !

Le soir même, ayant constaté que la lampe de l'ouvrière était allumée, et que par conséquent la pauvre fille travaillait comme d'ordinaire, il s'habilla avec une simplicité élégante, descendit, puis monta dans la maison en face chez mademoiselle Mariette Mornand.

Il frappa légèrement, Mariette vint ouvrir.

Il s'attendait à une réception froide, hautaine même ; mais, à son grand étonnement, il fut accueilli avec une cordialité de bon augure.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix légèrement émue, si je prends la liberté de me présenter chez vous.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, monsieur. Veuillez vous asseoir et me permettre de continuer mon travail, car le travail c'est mon existence ; et comme je n'attends que de lui mes ressources, je lui consacre tous mes moments.

Elle reprit sa place devant sa table et se remit à broder, sans affectation, après avoir indiqué de nouveau à son visiteur une modeste chaise de paille.

Il y avait dans la contenance du baron un embarras visible, qui contrastait singulièrement avec le maintien aisé de la grisette. Parée de sa robe d'indienne, de son petit bonnet bien blanc, de ses bandeaux bien lisses, elle était la plus exquise idéalisation de la bonne conscience. Félicien, avec son trouble, avec ses traits beaux sans doute, mais fatigués par l'agitation d'une vie mondaine, n'offrait que trop le type de ce qu'on appelle la *jeunesse dorée*.

Cependant il sentait qu'il devait expliquer sa présence et nouer l'entretien. Aussi faisant un appel à son aplomb d'autrefois, il dit en donnant à son visage l'expression du sourire :

— En vérité, ma visite doit vous paraître bien étrange. Je vous suis inconnu.

— Vous êtes le baron de Montégon.

Il s'inclina.

— Ce n'est pas dans ma lettre que vous avez pu apprendre mon nom, puisque vous ne m'avez pas fait la faveur de l'ouvrir.

— J'ai pensé tout naturellement qu'il n'y avait rien de commun entre nous, et j'ai supposé qu'en m'écrivant vous vous étiez trompé.

— Vous avez supposé autre chose ? Avouez-le, mademoiselle Mariette.

— Il se peut ; c'est à vous, monsieur, à me prouver que j'ai eu tort.

— Je le désire, et c'est même le principal but de ma visite. Une lettre venant d'un inconnu, d'un homme du monde, a pu vous sembler une tentative de séduction, mais pour peu que vous y eussiez jeté les yeux, les termes mêmes que j'avais employés vous eussent prouvé qu'aucune idée contraire à votre honneur...

— Je le crois, monsieur ; il m'est agréable de le croire. Vous êtes un homme riche, vous avez tous les avantages de la fortune, de la noblesse ; moi je n'ai qu'un peu d'éducation que m'ont donnée les bonnes sœurs de la Charité. Je suis orpheline, mon travail est à la fois mon soutien et ma joie. Vous n'auriez aucun intérêt à troubler mon existence, qui doit rester pure et calme. Mais puisque les termes de votre lettre étaient si convenables, vous pouvez me les faire entendre ; parlez ; j'écoute.

— Mon Dieu, dit Félicien, c'est étonnant comme je me sens prêt à subir votre ascendant. Vous ne ressemblez à personne.

— Pas de compliments, monsieur le baron. On en fait à tout le monde. Vous m'écriviez donc ?...

— Que je m'ennuyais beaucoup, que le monde m'avait appris tout ce qu'il avait à m'apprendre ; que j'avais besoin de trouver une véritable amitié.

— Comment ! vous qui avez tant d'amis !

— Oui, c'est parce que j'ai *tant d'amis* que je n'en ai pas un seul. C'est pourquoi je vous prie, mademoiselle Mariette, de m'accorder votre amitié.

Mariette posa son ouvrage sur la table, joignit les mains et dit en se rejetant un peu en arrière et levant les yeux au ciel :

— L'amitié !... oh ! oui, c'est bien beau... c'est bien désintéressé... Mais c'est trop beau peut-être, et c'est impossible.

— Impossible ? Voudriez-vous repousser la mienne ?

— Je ne le voudrais pas. Mais écoutez : l'amitié ne peut pas se donner si vite, sans épreuve, et puis, moi, pauvre fille isolée, moi que les belles personnes du monde dédaigneraient, à quoi cela pourrait-il vous servir, l'amitié d'une grisette, qu'on vous a conseillé sans doute de chercher à séduire ?

— O Mariette !... Mademoiselle, ne parlez pas ainsi. Ces conseils, je les eusse repoussés avec indignation.

La jeune fille le regarda fixement ; puis elle dit :

— Je vous crois. Vous êtes bon, mais vous devez être faible.

— Acceptez-vous mon amitié ?

— Oui, si la mienne peut vous être utile.

— Elle me comblerait de joie.

— Il ne s'agit pas seulement de cela. Me promettriez-vous de me consulter sur tout ce que vous ferez ?

Félicien baissa les yeux avec quelque embarras.

— Il y a bien des choses que je ne pourrais...

— Que vous ne pourriez raconter ? Donc, ces choses-là ne sont pas louables. Il faudra m'écouter. Je gronderai souvent.

— Vous êtes charmante !

— Ce serait curieux, dit-elle après un instant de rêverie, si l'on voyait un homme du monde se corriger de ses défauts d'après les conseils d'une simple ouvrière.

— Mariette, dit le baron avec feu, vous êtes de ces femmes qui accomplissent des miracles.

— Eh bien, le premier sera de vous rendre discret. Défense de confier à qui que ce soit un mot de notre conversation de ce soir.

— Je le jure. Me permettez-vous de revenir demain ?

— Sans doute ; à moins qu'il ne vous survienne un bal, un concert, un spectacle ou une soirée. Moi qui ne vais nulle part, vous serez toujours sûr de me trouver. Adieu, monsieur le baron.

— Adieu, mademoiselle Mariette.

Le lendemain, l'Arthur, dont il est question, disait à Félicien :

— Où en es-tu avec la jolie brodeuse ? Avez-vous fait connaissance ?

Et Félicien répondait :

— Écoute : je te permets toutes les plaisanteries possibles, mais il est un chapitre sur lequel je te prie d'observer, à l'avenir, un silence complet. Plus un mot de cette jeune fille.

— Parbleu ! mon bon, dès que tu le désires, je mettrai un doigt sur ma bouche, comme feu le dieu du Silence.

Aussitôt notre homme alla dire dans tout Paris :

— Vous ne savez pas ? Le petit baron est amoureux de sa voisine ; mais amoureux fou. Il a refusé assez lestement sa noble cousine, et il s'est épris d'une grisette qu'il veut qu'on traite en duchesse ! C'est le monde renversé.

Et chacun de répéter en riant à belles dents :

— C'est le monde renversé !



IV

Quelle métamorphose s'était opérée chez ce Félicien qui, naguère, croyait ses journées perdues s'il ne les avait marquées par une distraction nouvelle ! Maintenant il lui arrivait de travailler, d'écrire, d'étudier, afin de pouvoir dire à Mariette : « J'ai fait quelque chose d'utile. »

L'approbation de Mariette avait pour lui un prix infini. Elle était donnée si simplement, et avec tant de bon sens ! Quand Félicien parlait d'un livre élevé, d'une science, ou causait de questions d'art, la jeune fille disait : « Je ne comprends pas bien toutes ces choses, car elles sont au-dessus de mon intelligence ; mais c'est égal, je sens que vous avez raison de vous en occuper »

Le temps s'écoulait ainsi, et Félicien ne s'apercevait pas qu'un nouveau changement s'était opéré en lui. Du moment où, se concentrant sur une habitude et une affection, il y eut apporté à peu près toutes ses pensées, il lui arriva de s'y attacher de plus en plus, de subir un sentiment unique, et de le subir dans ce qu'il y a de touchant, de poétique, mais aussi d'impérieux : il aimait.

Il aimait avec d'autant plus de force qu'il ne pouvait avouer à personne cette passion dont le monde eût fait un texte d'inépuisables railleries. Les obstacles sans nombre que son rang, l'inégalité des conditions plaçaient entre lui et Mariette, eussent dû étouffer cet amour, et, au contraire, ils l'augmentaient et lui donnaient une violence terrible.

Avouerait-il la vérité à Mariette ! Ce serait l'offenser, ce serait s'exposer à ne plus la revoir. D'un autre côté, quand bien même il ne parlerait pas, ses regards, le trouble de sa voix, sa contenance, son embarras, tout trahirait son secret. Il se reprochait sa faiblesse ; il entrevoyait un abîme ; il se demandait comment, avec tant de moyens de distraction, tant d'éléments de bonheur, il avait pu en venir à ce point d'asservissement, de ne trouver de joie que dans la compagnie d'une ouvrière.

« Il faut pourtant bien que je devienne plus raisonnable, se disait-il chaque matin. Les choses ne peuvent durer ainsi. Aimer sérieusement une grisette, ce serait être bafoué ; me faire aimer d'elle, ce serait l'entraîner à sa perte. C'est décidé, ce soir je n'irai pas chez elle. »

Mais le soir venu, lorsque, après son dîner, il avait fait un tour de boulevard, un désir irrésistible le ramenait vers l'hôtel. Là, il voyait de chez lui la lampe qui attestait la présence de Mariette...

Savoir que son amie était là, qu'elle pensait à lui peut-être, qu'elle l'accueillerait avec son gracieux sourire, et ne pas s'élancer, ne pas franchir la courte distance de quelques étages, est-ce que c'était possible ?

Cependant Mariette grondait quelquefois.

— Il ne faut pas, disait-elle, venir si souvent. Je vous en prie, d'abord dans l'intérêt de ma réputation ; puis, et cela surtout, dans votre intérêt particulier. Vous appartenez au monde et vous devez y maintenir vos relations. Si vous continuiez à vous rendre invisible, bientôt vous seriez oublié ; et il est dangereux de se laisser oublier de ceux qui ont déjà tant de peine à se souvenir des gens qu'ils voient.

— Mais, petite fée, s'écria une fois le baron, où et quand avez-vous appris ces belles maximes ?

— Ma marraine était une femme distinguée qui me faisait venir sans cesse chez elle et causait beaucoup avec moi. Dans tout ce que je dis, je ne suis que son écho, je n'y ai donc aucun mérite.

— Sûrement, elle ne disait pas les choses aussi bien que vous.

— Flatteur ! vous savez que vous me devez un gage à chaque compliment.

— On paye l'amende pour être véridique ?

— Vous avez réponse à tout. Tenez, ne parlez pas de moi, cela m'embarrasse toujours.

— De quoi voulez-vous que je parle qui m'intéresse autant que vous ?

— Autant que moi, monsieur Félicien ! Pour admettre cela, il faudrait supposer qu'un homme tel que vous ne tient à la société par aucune affection. Ah ! si je pouvais pénétrer dans les salons où vous allez... Je vous y verrais peut-être très-empressé auprès de quelque jolie demoiselle, et je me dirais : « C'est bien ! Ici M. le baron est à sa place. » Et je prierais pour votre bonheur.

— Ange du ciel ! murmura M. de Montégon.

Il lui avait pris une main, qu'elle retira doucement en disant :

— Non, il ne faut pas encore se permettre cette familiarité entre *amis*.

— Ah ! Mariette, si vous saviez...

— Monsieur Félicien, montrez-moi bien de la confiance : ce sera me prouver toute votre estime. Aimez-vous quelqu'un ? avez-vous des projets de mariage ?

— C'est mal de me parler ainsi ! s'écria le baron d'une voix véhémente.

— Comment, c'est mal ?... Est-ce que vous n'êtes pas libre de songer à vous marier !

— Si je l'avais voulu, ce serait fait déjà.

— Oh ! contez-moi cela, je vous prie.

Félicien retraça l'histoire de son héritage, la condition que M. de Ponthiex avait indiquée dans son testament ; il expliqua ensuite l'éloignement qu'il avait éprouvé pour un mariage ainsi arrangé, et il ajouta :

— Maintenant, Mariette, j'ai satisfait votre curiosité ; j'ai parlé avec franchise, sans chercher à me faire meilleur que je ne suis, ni à pallier mes torts envers madame de Florcadec. Ces torts sont de ceux qu'une femme ne pardonne pas ; il est certain que je l'ai offensée dans son amour-propre et blessée dans sa dignité. Qu'a-t-elle dû penser ? Pauvre cousine ! D'autant plus que M. Guérin, mon notaire, m'a dit à son retour qu'il l'avait trouvée fort agréable, fort distinguée. J'eusse peut-être été heureux, tandis qu'à présent je souffre cruellement.

— Vous souffrez !... répéta Mariette avec commisération, en quittant son ouvrage et rapprochant sa chaise de celle du baron, — vous souffrez !... oh ! cela me fait bien de la peine ! Vous êtes si bon !... Mais c'est votre faute aussi. Pourquoi avoir refusé ce bonheur qu'on vous offrait ? Les hommes ne savent jamais ce qu'ils veulent... Il fallait réfléchir sérieusement.

— Je n'étais pas sérieux alors ; je ne le suis devenu que du jour où je vous ai connue, Mariette.

— Après tout, si vous regrettez votre cousine, si vous l'aimez, il en est temps encore, peut-être... Les femmes sont si généreuses... Allez, écrivez-lui, demandez-lui pardon.

— Mais, c'est que je ne l'aime pas.

Alfred des Essarts.

(*La suite au prochain numéro.*)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année, envoyer *CINQ fr.* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. Goubaud, rue Richelieu, 92, à Paris.

Pour la Belgique, à M. Bruylant-Christophe, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

PUBLICATONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS SPÉCIAUX DE LINGERIE.

Nous pensons être agréable à nos abonnées en leur recommandant une édition de patrons spéciaux pour la lingerie. C'est un journal qui a pour titre : *la Lingère parisienne*, et qui donne, chaque mois, une grande feuille reproduisant alternativement des patrons de grandeur naturelle de tout ce qui concerne la lingerie, corsets, camisoles, chemises d'hommes et de dames, jupons, broderies, fichus, pantalons de dames, etc.

Le prix d'abonnement, pour un an, est de 6 fr. pour la France et 8 fr. pour l'étranger.

Les personnes qui désirent s'abonner à cette publication, sont priées d'envoyer le montant de l'abonnement en un bon sur la poste à M. Henri Picart, directeur, rue des Petites-Écuries, 19.

Les libraires et les messageries impériales se chargent de faire les abonnements, sans aucune augmentation de prix.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames, Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

70 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte,

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle,

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE. DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	30	16	9
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Autriche, Russie	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou, Brésil	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre Agent.

Une Année, £ 2, *post free*.............. 50 francs. | Six mois, £ 1, 1, 6, *post free*.......... 26 fr. 85 cent.

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — M. E. WELDON, seul agent, 22, Tavistock Street, Covent Garden, à Londres. W. C.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 33, rue Blaes, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

HAMBOURG. — M. J. H. MELDAU, libraire.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraires de la cour Impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales à Saint-Pétersbourg.

ROME. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

Royaume d'Italie.

FLORENCE. — La direction générale des postes, et Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc.

LIVOURNE. — M. BONENFANT, libraire.

NAPLES. — Benoît PELLERANO, 60, rue de Chiafa.

ESPAGNE. — M. Raymondo AMIGO, y suari calle de Arabonador, 31 piso 2°, à Barcelone.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

